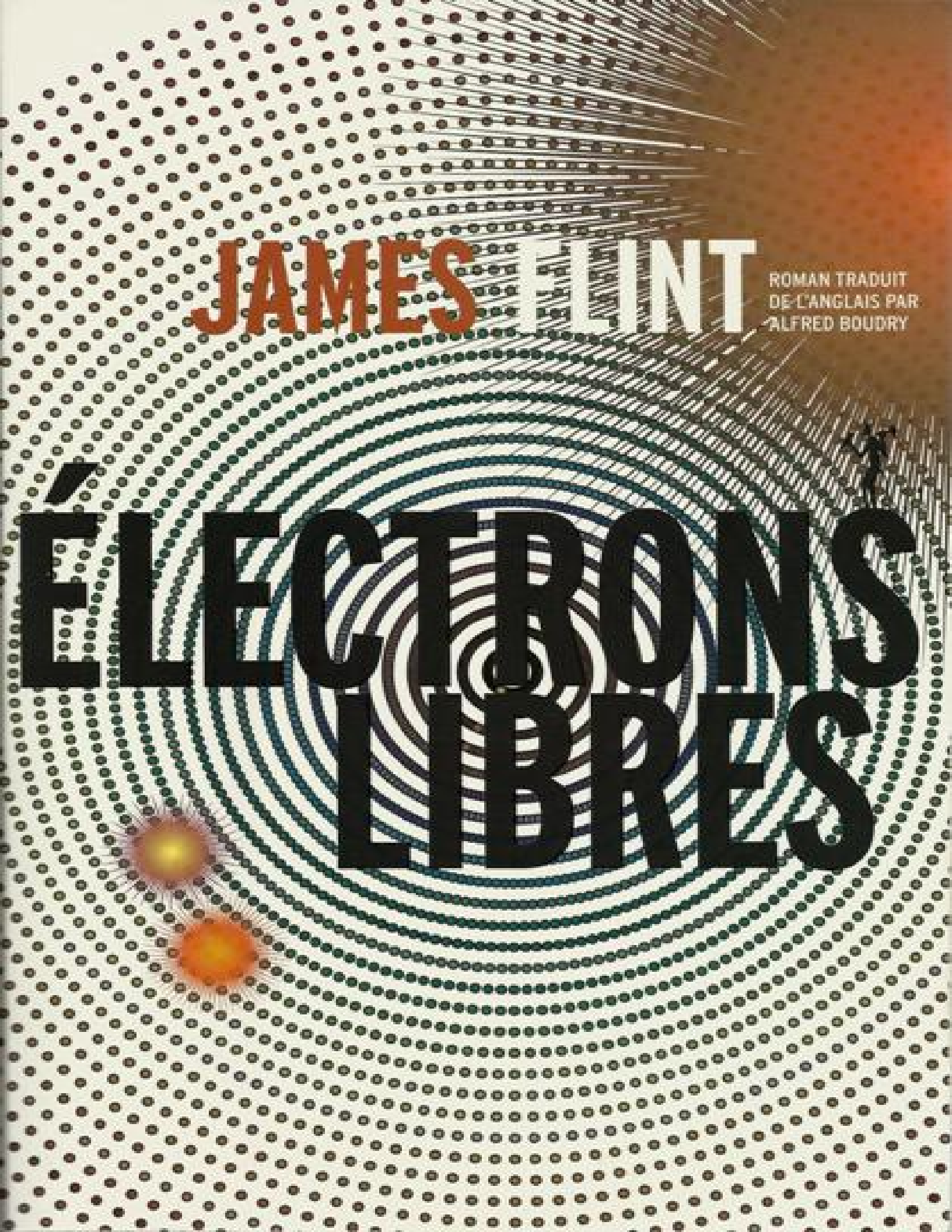

JAMES FLINT
ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ALFRED BOUDRY
ÉLECTRONS LIBRES

James Flint

Électrons libres

Traduit de l’anglais
par Alfred Boudry



Au Diable Vauvert (2006)
Numérisation : dp (2014)

OceanofPDF.com

Du même auteur

HABITUS, roman, *Au diable vauvert*
DOUCE APOCALYPSE, nouvelles, *Au diable vauvert*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DE LA RÉGION
LANGUEDOC-ROUSSILLON

Titre original : THE BOOK OF ASH

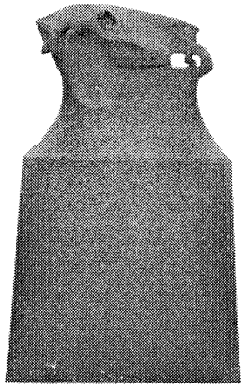
© James Flint, 2004
© Éditions Au diable vauvert, 2006 pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com
Catalogue disponible sur simple demande

OceanofPDF.com

À mes parents

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

Depuis deux cents ans, nous vivons tournés vers l'avenir ; nous croyons que demain sera meilleur qu'aujourd'hui et aujourd'hui meilleur qu'hier. Ensemble, nous pouvons refaire le monde. Nous pouvons accomplir notre destinée. Et notre destinée : bâtir, ici, une terre qui soit comme une cité resplendissante au sommet d'une colline, pour toute l'humanité. Je crois que nous devons nous y mettre.

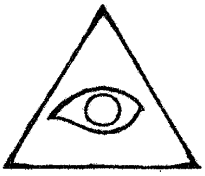
Ronald Reagan, en débat télévisé,
septembre 1980

Tu ne peux pas inventer des conneries pareilles.

James L. Acord, en conversation privée,
Wasilla, 1998

OceanofPDF.com

Custoditus



OceanofPDF.com

La base

Je suis dehors sous la pluie du comté de York, courbé en deux pour essayer de rester au sec sous la cloche rose et translucide du parapluie dernier cri de Liz.

Courbé, parce que Liz tient le parapluie par le manche et que Liz est nettement plus petite que moi. Elle devrait me le confier. Étant plus grand et plus costaud qu'elle, j'ai un bon argument pour étayer le fait que c'est moi le mieux adapté au rôle de porte-parapluie. Mais Liz dit que l'objectif primordial n'est pas l'efficacité globale du système. Liz dit que l'objectif primordial est le maintien des cheveux de Liz en l'état, à savoir parfaitement secs. Si je ne comprends pas la raison de cet objectif primordial, m'explique Liz, c'est parce que je ne me sers pas de laque à cheveux, et que par conséquent je ne peux pas comprendre que l'application d'une couche d'humidité aux cheveux laqués entraînerait le passage desdits cheveux de leur état de raideur présent à celui de frisottis aussi inopinés que mal fichus. Ce qui ne serait pas bien.

Mais cela, tenté-je doucement de faire remarquer, ne se produirait pas si on suivait mon plan. En suivant *mon* plan, nous resterions tous les deux au sec. Et "tous les deux", ça veut dire Liz, les cheveux de Liz et moi.

— C'est bien possible, dit Liz, mais la problématique concernant mes cheveux est beaucoup trop importante et délicate.

— Trop importante et délicate pour quoi, exactement ?

— Trop importante et délicate pour seulement envisager de l'embrouiller. Trop importante et délicate pour permettre l'intervention d'une autorité étrangère qui viserait à en prendre le contrôle. Le potentiel de désastre encouru est beaucoup trop élevé pour être ne serait-ce que pris en considération. »

Quand Liz parle comme ça, je sais qu'elle le fait délibérément pour me foutre les boules. Ce qui me fout les boules.

— Trop importante et délicate pour permettre à *cette* personne de prendre le contrôle, dis-je en indiquant ma poitrine du pouce (une poitrine que Liz, en une occasion inoubliable, a qualifiée de “câline”).

— Peut-être.

— Mais non. Justement. Ça veut dire que je dois rester là, sans manteau, à me tremper les os, pendant que toi, tu gardes au sec tes cheveux *et* ton corps. »

Cette petite pique à propos du corps de Liz est sujette à caution, dans la mesure où Liz n’est pas revêtue de son manteau à elle, mais de celui qu’Andrews a jeté sur ses épaules pendant qu’il organisait l’évacuation de notre étage. Si on peut appeler cela organiser. Andrews est notre chef de secteur, mais, si vous voulez mon avis, il n’est pas capable d’organiser un bocal de poissons rouges, a fortiori le système de guidage par commandes codées d’un satellite militaire, qui est précisément la vocation de notre secteur. Rester là au coin, aussi calme qu’un steward sur sa passerelle et presque aussi maniéré, à dire sur un ton enjoué : « Veuillez quitter le bâtiment et vous rassembler aux points de rassemblement » et « Veuillez rester calmes » et « Ceci n’est pas un exercice », le tout en arborant le genre de sourire inquiet qu’on est en droit d’attendre sur la face d’un responsable de crèche débordé qui serre les fesses avec ravissement en savourant cette occasion supplémentaire de nous donner des ordres… Il ne faut quand même pas être une lumière pour faire ça, si ? On ne peut quand même pas appeler ça de la galanterie, du moins pas de la catégorie qui fait se déployer les manteaux sur un sol boueux ? Et ça ne mérite certainement pas les gracieux regards effrontés voire minaudiers que certains membres féminins du personnel lui ont adressés. Non, mais c’est vrai quoi, ce n’est pas comme s’il était un putain de pompier ou un héros de guerre.

— Ce n’est pas de ma faute si tu ne gardes pas de manteau au bureau, dit Liz. Tu devrais plutôt me remercier de t’accorder ne serait-ce qu’un bout de mon parapluie. »

Je vois rouge. Non, mais, je vois vraiment rouge. Liz est en train de sourire, je le sais. Je ne la vois pas, à cause du rouge, mais je le sens.

Oh et puis merde, je me dis, et je retire ma tête de sous la carapace de plastique pour faire face aux intempéries.

— Tu sais, c’est pas si terrible, dis-je sous les gouttes de pluie qui me piquent le visage ; tout ce que j’obtiens en guise de réponse, c’est une petite

toux théâtrale d'indifférence.

— Pas terrible du tout du tout. » Des bombes à eau grosses commak m'explosent sur les lunettes et me brouillent la vue. Des espèces de projectiles aquatiques détecteurs d'abris souterrains dégringolent le long de mon col, annihilant la totalité des troupes secrètes qui campaient, camouflées, sur la paroi de mon cou battu à tous les vents.

— À ton avis, pourquoi y a-t-il autant de foutus gardes ? dit Liz calmement. Il en sort de partout. Je n'en avais jamais vu autant. Où est-ce qu'ils les planquent, tous ? On dirait qu'ils viennent d'engager une nouvelle division entière.

— On dirait bien.

— Pas étonnant qu'on paye autant d'impôts. C'est vraiment nécessaire ? »

Ça me fait marrer, ça ; la réponse est pourtant évidente. « Euh… Étant donné certains événements récents, il me semble que la réponse à ta question est oui. »

Sans doute par sagesse, Liz ignore mon sarcasme condescendant. « Bon, mais tant que ça ?!

— Ce que je voudrais savoir, dis-je en ignorant sa remarque à mon tour, c'est ce qu'ils attendent pour éteindre cette putain d'alarme ? Ou pour la baisser, au moins ? Ça me tape sur le système. Pourquoi faut-il que ce soit si fort ? Ça va, quoi, on a compris le message ! Je veux dire, on est tous là, à se choper une pneumonie, non ? Il faut vraiment qu'ils nous déchirent les tympans en plus ?

— Calme-toi, tu veux bien ? Pourquoi es-tu si tendu, d'un coup ? J'espère que tu ne vas pas te mettre à bouder parce que je ne te laisse pas tenir le parapluie.

— Je ne boude pas. Bon sang, j'ai oublié mon inhalateur là-haut, c'est tout.

— Tu peux vivre sans ça quelques minutes.

— Non Liz, je ne peux pas. C'est même pour ça que j'en ai un, vois-tu ? Parce que si j'ai une crise, je risque de ne pas tenir plus de quelques minutes.

— Alors ne fais pas de crise.

— Tu crois que c'est un truc qui se décide consciemment ?

— Non, bien sûr que non. Je trouve seulement que tu t'énerves pour rien. Respire. Et pendant que tu respires, réfléchis à une chose : même si une crise de haut mal épileptique te réduisait soudain à l'état de loque tremblotante et répandue à mes pieds, je ne te donnerais toujours pas mon parapluie. »

Je renifle un coup et je me tais. C'est pas une défaite, attention ; je préfère attendre mon heure. Et en l'attendant, je jette un coup d'œil alentour.

Vous avez compris maintenant que Liz et moi, on n'est pas tout seuls là-dehors. Il y en a d'autres que nous, à faire le pied de grue sous la pluie, dans le froid et l'humidité. Ici dehors, sur le parking, se trouve avec nous tout le personnel des secteurs 7 à 10. Tous les gens avec qui je travaille sont ici, tous ceux que je vois jour après jour. Là, c'est Pauline. Là, c'est Simon. Là, c'est Josie. Là, c'est Suhail, Damien, Bruce. Suhail, Bruce et Damien sont programmeurs, Simon est administrateur de systèmes, Josie gère le personnel, et Pauline est trop loin au-dessus de moi pour que je sache exactement ce qu'elle fait. À leurs côtés, il y a environ deux cents visages qui appartiennent à des gens que je n'ai jamais rencontrés à proprement parler. J'en reconnais vaguement quelques-uns, mais, dans l'ensemble, je ne les ai jamais vus, ce qui n'est pas très étonnant si l'on considère que je travaille sur ce site depuis trois ans. Mais la base Royal Air Force de Featherbrooks n'est pas ce qu'on pourrait appeler un pôle d'attraction pour êtres socialement grégaires, ce qui constitue une des raisons essentielles pour lesquelles j'ai été très heureux jusqu'ici.

De plus, on ne peut pas vraiment dire que le mélange des hiérarchies soit encouragé. Ce serait plutôt le contraire. Je parierais même que ces groupes serrés au sein desquels nous nous tenons tous, parlant à voix basse, l'air piteux, fumant des cigarettes, nous frottant les mains ou tapant du pied, la plupart se contentant de cligner des yeux comme des taupes à peine réveillées par la pâle copie de lumière du jour qui sert de prétexte sous-jacent à cette assommante pluie de fin septembre, que chacun de ces groupes donc est formé des six à huit personnes qui occupent généralement des bureaux contigus. Vu que dans le coin, c'est à peu près tout ce qu'on finit par croiser au fil du temps. Vos collègues. Votre équipe.

Et c'est bien normal. La seule différence que je vois entre moi et la plupart d'entre eux, c'est qu'ils ont des parapluies. Comment ça se fait ?

Pourquoi diable sont-ils si prévoyants ? C'est peut-être pour ça qu'ils ont tous l'air si serein, les enfoirés, alors que moi je frôle l'état d'urgence. Regardez-les. On dirait qu'ils attendent un feu d'artifice.

— Qu'est-ce qu'on fait, là-dehors ? » demandé-je à la cantonade. Quelques visages se tournent vers moi. Beaucoup restent lisses. Beaucoup de fesses sont grasses, aussi. Beaucoup d'accents sont américains. Liz est américaine. Bruce est américain. Pauline est anglo-néerlandaise. Suhail est indo-américaine (et non amérindienne, ou indigène d'Amérique, ou quel que soit le terme correct en vigueur à l'heure actuelle). Damien et Simon, ils sont anglais. Ce sont eux, les pièces rapportées, dans tout ça ; comme moi.

La base constitue un petit bout d'Amérique sur le sol d'Angleterre. Les voitures sont américaines. Bien sûr, les gens n'ont pas d'autre choix que de vivre dans les maisons anglaises de la ville de Whitby et des alentours, mais ils n'attendent jamais très longtemps avant de remplacer tout ce qu'ils peuvent par du matériel et des fournitures américains : réfrigérateurs grands comme des placards de morgue, prises électriques pour fiches en 110/120 volts, broyeurs à ordures, baignoires à jacuzzi, douches multifonctions. Leurs cuisines sont remplies de victuailles américaines que vous pouvez acheter au supermarché spécial, ici même sur la base. Des paraboles captent la télévision spéciale américaine. Se sentir chez soi loin de chez soi, c'est ça le but.

Moi, tout ça me va très bien. Moi, je dis aujourd'hui on est tous américains. Je veux dire, d'accord j'ai été élevé dans ce pays, l'Angleterre, mais je ne me considère pas comme particulièrement anglais. D'ailleurs, je ne me considère pas comme quoi que ce soit. Et vous savez quoi ? Ça ne me pose aucune espèce de problème. Ça ne m'intéresse pas vraiment de vous voir prendre position là-dessus pour m'expliquer que je me fourvoie sur ce point. Si ça vous chante, allez-y. Je n'écouterai pas, de toute façon.

— Est-ce que quelqu'un *sait* quelque chose ? » dis-je à nouveau, émerveillé (une fois de plus) par la faculté apparemment innée de mes compagnons à m'ignorer. « Il y a bien quelqu'un qui sait quelque chose ? Allez, quoi ?

— C'est un exercice, c'est tout, dit Simon qui met un point d'honneur à ne jamais se laisser emmerder.

— Peut-être un incendie, suggère Pauline.

— Où est la fumée ? » Encore Simon.

— J’espère qu’ils vont régler ça rapidement. Je suis frigorifiée. » Typique de Liz, ça, elle ne pense qu’à elle.

Et là, comme sur un signal, la sirène s’arrête.

— Voilà, dit Simon. Fini. Fausse alerte. Dans un quart d’heure, on sera de retour à l’intérieur.

— Un quart d’heure ! Seigneur. » Liz se plaint.

La foule se calme toute seule, les individus qui la composent se mettent d’eux-mêmes en rangs, avec une humeur de plus en plus optimiste voire impatiente, plus désireux que jamais de rentrer maintenant que la pluie a viré à la neige fondue, fort glaciale et hors de saison. Nous attendons courageusement, tournés vers nos bâtiments respectifs, émettant des petits cornets de respiration condensée, levant les yeux vers la plus proche des onze sphères géodésiques qui occupent le centre de la base comme des balles de golf divines (chacune posée sur son énorme tee), dans l’espoir qu’une réponse en jaillira soudain pour nous être transmise directement par voie psychique.

De fait, une réponse nous parvient, encore que par une voie plus prosaïque. Elle surgit des haut-parleurs, sous la forme d’une voix féminine digitalisée, en ondes sonores de 16 bits qui se propagent en créant des petits chevauchements, des interférences et des échos dans les espaces entre les bâtiments, dans les espaces entre les dômes, dans les espaces entre nos oreilles.

— L’employé Cooper James est prié de se présenter immédiatement au bureau D de la sécurité. Au rapport immédiatement. Sans attendre. »

D’abord, je ne suis pas certain de savoir de qui ils parlent, aussi je jette un coup d’œil alentour. Ce que je vois, c’est Liz qui me fait signe de me réveiller, sa main ondulant à quinze centimètres devant mon nez.

— Vas-y, dit-elle. Va voir ce qu’ils veulent. Peut-être qu’après, ils nous laisseront rentrer. »

Vous savez quoi ? Elle a raison. Il vaut mieux que j’y aille. Vu que “Cooper James”, c’est moi.

Je ne peux pas vous dire en quoi consiste mon travail. La raison pour laquelle je ne peux pas vous dire en quoi consiste mon travail, c’est que je

ne le sais pas moi-même. C'est l'une des choses qu'implique un dispositif de sécurité. Vous pouvez toujours signer un accord d'agrément sur la sécurité, ça ne vous donne pas pour autant accès à la connaissance. Le résultat, c'est que cela permet à autrui de vous maintenir dans l'ignorance. Mais voilà, c'est une nécessité inhérente au boulot. Encore que ce ne soit pas un grand secret que nous travaillons tous soit à la surveillance électronique, soit à la Défense balistique nucléaire. Toutes ces sphères géantes, quelque part ça dévoile l'enjeu.

La seule personne qui fasse du foin à propos de tout ça, c'est Liz. Liz est cynique ; ou plutôt, elle aime à se considérer comme telle. Encore pas plus tard que ce matin, elle me racontait qu'on est tous des sous-fifres sur l'Étoile de la Mort. Qu'on est exactement le genre de personnes que Timothy McVeigh considérait comme de la chair à canon. Ce qui est facile à dire pour elle ; en tant qu'américaine, elle a un niveau de sécurité plus élevé que le mien, ce qui lui donne accès à de vraies informations. Bien sûr, elle le nie (comme c'est stipulé dans son contrat), n'empêche que c'est vrai. C'est forcément vrai, elle doit savoir des trucs. Sinon pourquoi devrait-elle contresigner un PS-6 (formulaire de sécurité jaune citron) chaque fois qu'elle a eu en dehors de la base une conversation avec quiconque (par exemple, votre serviteur) est doté d'un niveau de sécurité inférieur au sien ? Heure, lieu, interlocuteur(s), contenu. Tout doit être répertorié. Les fichiers doivent ployer sous la masse des conversations qu'on a eues à propos d'*Urgences* et des *X-Files.* Surtout les *X-Files.* Faut vraiment que je l'aime bien pour supporter un truc pareil.

N'empêche que ça me rend marteau. Non, mais vous imaginez, si vous deviez résumer par écrit toutes les conversations que vous avez avec un ou une de vos ami(e)s ? Et vous vous demandez pourquoi personne sur la base ne parle aux gens qui ne font pas partie de leur équipe ?

La seule consolation à cette pratique ridicule est qu'on ne doit le faire que si l'on se trouve en dehors du site. Ce qui a priori veut dire que nous sommes si étroitement surveillés au boulot que, peu importe ce que nous disons, c'est répertorié et enregistré de toute façon. Mais l'une des choses que sait Liz avec certitude, c'est que personne n'est désireux de vérifier plus qu'une fraction de tous ces kilomètres d'enregistrement, ce qui lui permet de faire comme si elle était quelqu'un de cool et de réfractaire à l'autorité, alors qu'en fait nous savons tous qu'elle ne l'est pas autant qu'elle le dit.

Ça me tape vraiment sur le système quand elle fait ça. Ce qui explique ma réponse quelque peu agressive. « McVeigh était taré, ai-je dit. Un animal enragé qui méritait de mourir pour ce qu'il a fait. »

Elle m'a lancé un regard entendu, franc comme l'or, lèvres parallèles et aussi plates qu'un film d'emballage.

— Ne me fais pas croire que quand Luke Skywalker tire ses missiles dans la bouche d'aération, ça ne te réjouit pas.

— J'ai du mal à envisager une comparaison entre McVeigh et Skywalker.

— Admettons. Tu es de Nottingham. Peut-on comparer Ben Laden et Robin des Bois ? »

J'ai jeté un coup d'œil autour de nous dans le bureau, en réprimant l'envie de lui demander de parler moins fort. « Tu plaisantes, là ?

— À toi de voir. Tout ce que je sais, c'est que si Robin des Bois vivait aujourd'hui, il subirait un bombardement intensif. La forêt de Sherwood serait rasée au napalm. On les enfumerait, lui et sa maléfique bande de joyeux drilles. Mon argument, vois-tu, c'est que toute cette histoire de donner-aux-pauvres, ce n'est pas seulement un sinistre complot, un prélude à s'emparer du pouvoir. C'est bien pire ; c'est de la politique à courte vue. Ce qu'il fait, Des Bois, c'est qu'il détruit les intérêts des pauvres en réduisant à néant les rouages de l'État. Il détériore les voies commerciales, perturbe la transhumance, empêche la collecte des impôts et gêne la promotion de la croisade destinée à nettoyer la Terre Sainte de l'influence barbare. Le shérif lui, il dit : "Nous devons envisager le long terme. Ce n'est qu'en assurant le libre fonctionnement des marchés que les pauvres recevront l'aide nécessaire pour les sortir de leur fange. Des Bois est un ennemi du peuple et nous l'arrêterons à tout prix. Ce sera une guerre sans merci. Justice sera faite. Sherwood sera libérée de cette emprise. Et si cela implique que nous abattions chaque arbre de la forêt, alors celle-ci sera sauvée. Quoi qu'il en coûte."

— Si c'est comme ça que tu vois les choses, je ne comprends pas pourquoi tu travailles ici… En particulier ici. »

Elle a haussé les épaules. « Peut-être qu'ils apprécient ma capacité à réfléchir en dehors des sentiers battus. »

Je m'étais mis à réordonner les Post-it collés autour de mon écran, ayant soudain décidé que les trois de couleur vert citron devaient rester ensemble,

qu’ils ne devaient pas être séparés comme ça par des roses et des bleus. Mais après les avoir changés de place, je me suis aperçu que je n’arrivais pas à les aligner bien dans le même axe ; en plus, l’un des verts avait perdu son adhérence et se décollait régulièrement pour voleter sur mon bureau, ce qui voulait dire qu’il faudrait le refaire. « Ou alors, peut-être que tu es un *agent provocateur* et que tu essaies de me tendre un piège pour me faire dire ce que je ne devrais pas », ai-je dit.

Elle m’a rendu mon sourire, ses dents blanches et fines comme des accessoires de salle de bains de luxe. « Peut-être. »

Je hais les bureaux ; aucun travail, aucune conversation n’y sont jamais correctement menés à leur terme, tout ce qu’on y entreprend est abandonné en cours de route, ça reste là en l’air, comme un pont inachevé qui ne mène nulle part. Illustrons par l’exemple : c’est ce moment-là qu’a choisi Andrews pour s’immiscer et nous interrompre : « Qu’est-ce qui te tracasse, Cooper ? qu’il a dit. Quelqu’un a réorganisé les stylos sur ton bureau ? »

Liz a pouffé de rire. J’ai rougi. Je savais que quelque part, là-haut dans le cosmos où sont suspendues toutes les phrases, m’attendait une réplique assassine, mais j’étais trop perturbé pour la trouver. Au lieu de quoi, j’ai commis l’erreur de répondre effectivement à sa question. « Liz vient de raconter un tas de conneries sur Robin des Bois. Mais elle mélange tout. Elle prétend que ce sont les mecs qui ont construit les châteaux qui sont les méchants alors que c’est grâce à eux si l’anarchie ne règne pas partout, là-dehors. »

Je suis comme ça, niveau conversation. Quand je démarre sur un sujet, je ne m’estime pas satisfait tant que ledit sujet n’est pas épuisé. Je ne sais pas m’arrêter. Je ne peux pas laisser tomber. Je ne vois même pas pourquoi je devrais ; il y a des gens qui s’en foutent. À une époque, ça me mettait en rogne, mais plus maintenant ; maintenant, ça ne fait que m’intriguer. Peut-être que je rate quelque chose. La proximité de Liz me donne parfois cette impression. La proximité d’Andrews me donne toujours cette impression.

— Eh bien, c’est un sentiment qui t’honore, Coops, a dit Andrews avant de lâcher son fameux petit rire qui fait aussi office de soupir. *Tu es lamentable,* dit ce rire. *Tu es lamentable, avec tes plans, tes prévisions et tes idées. Tu n’arriveras jamais à rien. Tu es si petit, si borné que je peux lire en toi comme dans un livre. Je peux prévoir chacun de tes mouvements, chacune de tes pensées avant qu’elle ne te traverse l’esprit, chaque mot*

avant qu'il ne sorte de ta bouche. En ma présence, c'est comme si tu étais tout le temps à poil. C'est pour ça qu'il m'est si facile de te rabaisser. Je n'ai même pas besoin de réfléchir, ça me vient naturellement. Et la seule raison pour laquelle je le fais, c'est que ça m'amuse.

— Va chier, Andrews, ai-je murmuré, mais Liz et lui avaient déjà quitté la pièce.

— Non, mais quel saligaud ! ai-je dit au retour de Liz.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne te défends pas, a-t-elle dit en guise d'analyse mûrement réfléchie. Si tu le laisses te marcher sur les pieds, il est évident qu'il va en profiter. Tu lui facilites les choses.

— C'est qu'un bourrin.

— Tu l'as bien cherché.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais m'abaisser à son niveau.

— Tu as peur de l'affrontement. En réalité, Doug est un garçon correct, quand on sait le prendre.

— Ouais, apparemment tu sais très bien comment le prendre.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ta façon de rire à ses blagues et tout ça, de te comporter quand il est là. Tu en pinces pour lui, c'est évident.

— Pas du tout.

— Que si. Regarde. Tu rougis.

— Je ne rougis pas *du tout.* Comment sais-tu que je rougis, d'abord ?

— Tu es devenue plus foncée d'un cran.

— N'importe quoi. Je n'en pince pas pour Douglas Andrews.

— Tu as dit que c'était un type correct quand on savait le prendre.

— Exactement, j'ai dit que c'était un garçon correct. Je connais beaucoup de garçons corrects. Je n'ai pas l'intention de coucher avec chacun d'eux. En tout cas, pas avec tous. Disons, presque tous.

— À part avec Andrews.

— Cooper, va te faire foutre.

— Tu vois, maintenant tu dis des gros mots. Tu ne dirais pas de gros mots si ce n'était pas vrai.

— Écoute. Je n'éprouve rien pour Douglas Andrews. Je préférerais encore coucher avec toi plutôt qu'avec lui.

— Tu coucherais avec moi ?

— C’était une façon de parler. Ne va pas te faire des idées, vu ?

— Tu *coucherais* avec *moi* ? C’est pas tombé dans l’oreille d’un sourd.

— Oublie ça. Ça ne voulait rien dire. C’était une façon de parler. Retourne au travail.

— Je n’oublie jamais rien. Je suis con à ce point.

— Je sais, oui. Retourne au travail. »

Même en sachant pertinemment que jamais Liz ne coucherait avec moi, j’ai quand même eu l’impression d’avoir remporté une espèce de victoire. Mais comme Liz est mon supérieur direct, en fin de compte, je dois me plier à ses exigences. Je suis donc revenu au code sur lequel je travaille en ce moment. Il est très complexe. Je sais que c’est une routine secondaire de commandes d’un servomoteur, mais à part ça, je ne sais pas à quoi il sert. Il peut aussi bien commander le toit ouvrant électrique d’une voiture que moduler le télémètre-laser d’un satellite militaire. J’aimerais que cela rende ma chasse aux bugs encore plus corsée, mais la triste vérité est que ce n’est pas le cas. Pour faire mon boulot, je n’ai pas besoin de connaître la fonction exacte du bidule. Même si j’ai mon idée sur la question.

Deux minutes trente secondes plus tard, l’alarme s’était déclenchée.

Avant que je n’arrive au bureau de la sécurité, deux gardes se radinent pour m’accompagner. Ils se sont avancés à l’instant même où je mettais un pied hors de l’attroupement, ma main droite levée en guise de *mea culpa* mollasson. À un moment j’étais complètement, horriblement seul, et celui d’après, me voilà flanqué d’une paire de copains tout neufs. Ils ne disent rien, mais à la façon dont ils me collent aux basques, on dirait que je viens juste de me laisser pousser deux grandes ailes bleues. Je commence à avoir des fourmis dans tout le corps, je me sens de plus en plus léger, comme si j’allais me mettre à flotter dans les airs à tout moment… Si seulement, je pouvais ne jamais revenir.

Je ne sais pas du tout comment aller au bureau D de la sécurité. Je pose la question au garde de droite, qui me montre droit devant avec le canon de son flingue. Sans savoir pourquoi, je redoute quelque chose, ce qui est complètement irrationnel, dans la mesure où je n’ai rien fait de travers. Quitte à arrêter quelqu’un, c’est Liz qu’ils devraient boucler, avec toutes les

absurdités qu'elle a débitées tout à l'heure à nos postes de travail. C'est peut-être pour ça qu'ils me convoquent, pour m'interroger à son sujet. Ou peut-être qu'ils vont m'offrir une espèce de récompense pour avoir refusé d'avaler ses conneries. Ou peut-être une promotion. Peut-être que ça les a tellement impressionnés qu'ils vont me faire passer au niveau supérieur d'accréditation de sécurité. Du coup, quand je parlerai avec Liz en dehors de la base, on sera égaux et elle n'aura plus besoin de remplir des formulaires pour rapporter ce qu'on aura dit. Du coup, on pourra se détendre un peu.

Dans le bureau D de la sécurité, il y a plusieurs hommes que je n'ai jamais vus avant, en plus d'Andrews. À part lui d'ailleurs, aucun n'a l'air réjoui. Il s'efforce d'avoir l'air grave, mais on voit bien qu'il fait semblant. Bon. Pas de promotion, donc. L'homme assis en face de moi, je le reconnais aussi. C'est Daniels, le Chef du Bureau de la Sécurité ; sur la base, sa parole a force de loi. Je le sais parce qu'il nous le rappelle à chacune des réunions hebdomadaires de mise au point sur la sécurité. Jusqu'au 11 Septembre, ces réunions étaient mensuelles, mais depuis, le CBS Daniels a été très occupé avec l'augmentation des risques d'attaque aérienne et tous les nouveaux manifestants qui sont venus s'ajouter à ceux qui campent devant le portail de la base. La chaleur fait rosir ses joues par intervalles et ses yeux tressautent comme des gouttes d'eau sur une plaque chauffante. J'ai un besoin pressant d'essayer de l'éteindre pour les empêcher de fondre complètement, mais bon, il faut vraiment être dérangé pour penser un truc pareil, c'est mon for intérieur à moi, ça. Je ne peux pas dire que j'apprécie le chef Daniels, encore que je l'admire certainement ; on dirait quelqu'un qui sort d'une pub pour Gap, le genre de parfait spécimen d'être humain envers lequel on ne peut s'empêcher de ressentir une sorte d'effroi au rabais. S'il épingle Liz pour l'interroger, elle ressortira sans doute en me disant que lui aussi, c'est un mec correct.

Derrière moi, les deux membres de ma suite personnelle se tiennent au garde-à-vous, le visage impassible ; Andrews rôde quelque part sur ma droite. Il serre les dents de cette manière étrange que je n'ai jamais vue chez personne d'autre, je crois qu'il essaie de faire paraître sa mâchoire plus carrée qu'elle ne l'est déjà, ce qui veut sans doute dire que la présence de Daniels n'est pas pour le rassurer. Daniels est en uniforme ; ce qui n'est pas le cas des deux costards-cravates qui le flanquent. Difficile de dire si ce sont des cadres moyens ou des avocats. Celui de droite a le teint cireux et des

traits acérés ; l'autre a un visage caoutchouteux et enflé comme un ballon de basket – ou peut-être qu'il aime bien boire un coup de temps à autre. Je suppose qu'ils sont américains ; cet air supérieur qu'ils affichent, on ne peut pas s'y tromper. Ils n'auraient pas l'air plus grave s'ils s'apprêtaient à prononcer la destitution du Président. D'un coup, je me sens passablement important. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire, encore ?

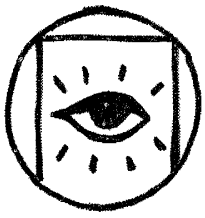
— Vous êtes Cooper James ?

— C'est exact.

— Avez-vous un rapport avec ceci ? » La voix de Daniels est plus paisible que son visage. Le visage de Daniels est bizarre ; sa voix, non. Sa voix dit : *Je suis sérieux.* Elle dit aussi : *Ne déconnez surtout pas avec moi.*

— Quoi donc ? » dis-je. Je ne vois pas du tout de quoi il parle.

— Ceci ! » dit-il en désignant une boîte en aluminium, du même genre et de la même taille que les boîtes de café lyophilisé et congelé qu'on trouve aux magasins généraux de la base pour que les Américains se sentent chez eux. À vrai dire, j'ai bien l'impression que *c'est* une boîte de café lyophilisé et congelé. S'il y a eu une étiquette dessus un jour, elle a été enlevée, on peut donc voir les ondulations espacées, fort courantes sur ce genre de boîte. Le couvercle, lui, n'est pas d'origine. Celui-ci est en métal et il est maintenu en place par trois crochets soudés, versions miniatures de ceux que l'on trouve sur les bouteilles de Grolsch. Un symbole assez simple (une espèce de carré dans un cercle) a été grossièrement gravé en son centre, un symbole qui ressemble à ça :



— Je ne bois pas de café », c'est ce que je dis. C'est vrai. J'en bois pas. Le café me donne des aigreurs d'estomac. Si j'ai envie de caféine, je bois un Coca. En matière de boissons chaudes, je m'en tiens résolument au thé.

— Que croyez-vous que ce soit, James ? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une sorte de blague ? Nous avons dû appliquer la procédure d'évacuation à toute la base à cause de ce qu'il y a dans cette boîte.

— La personne qui l’a envoyée a commis une grave infraction aux yeux des lois fédérales des États-Unis, dit l’un des avocats, le plus sec là, le maigre.

— Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il y a dedans ?

— Pourquoi ne jetez-vous pas un coup d’œil par vous-même ? » dit Daniels comme si j’étais un gamin. Je ne suis pas un gamin. Je suis peut-être un employé, mais je ne suis pas un gamin. N’empêche que je commence tout doucettement à ressentir comme un léger manque d’air.

Je m’avance vers le bureau pour prendre la boîte. Elle est assez lourde, plus que ce qu’on pourrait attendre d’une boîte de café. À bout de bras, de la main gauche, j’arrive à peine à la soutenir sans l’aide de la main droite. En me la coinçant sous le bras, je défais les crochets l’un après l’autre. Après quoi, le couvercle est encore trop serré, il est inexplicablement lourd. Délicatement, en me tenant le plus loin possible du haut de la boîte, j’essaie de décoincer le couvercle.

Plus celui-ci cède, plus mes poumons se racornissent. Je ne sais pas du tout ce que je vais trouver là-dedans. Peut-être le doigt d’un cadavre, une tarentule, ou un diablotin qui me flanquera une mini-crise cardiaque avant de se barrer en faisant des bonds partout. Mais quand le couvercle cède, rien ne se passe, du coup je décrispe mes paupières, je relâche les muscles de ma nuque et je jette un coup d’œil au contenu de la boîte. Pas grand-chose, à vrai dire, juste une poussière bizarre pleine de grumeaux. Plutôt grise, au niveau de la couleur, comme du sable pas propre. Avec des stries orange.

— On dirait une espèce de poudre, dis-je.

Un des gardes s’empare de la boîte, lui remet son couvercle et repose le tout sur le bureau. Dans les yeux de Daniels, les iris tournicotent comme deux petites hélices. « Une espèce de poudre ? »

Je n’arrive pas à savoir si je suis fâché ou pas. Disons que j’ai la frousse. « Qu’est-ce que j’ai à voir là-dedans ? »

Peut-être que ce n’est pas Daniels qui a la vraie responsabilité de tout ça, peut-être qu’il est maboul, peut-être que les avocats sont capables de réflexion autonome. Toujours est-il que l’un d’eux (celui de gauche) tient une grande enveloppe exprès tout esquintée. Dessus, écrite à la main et au marqueur violet, il y a l’adresse de la base ; trois étiquettes Courrier aérien collées au petit bonheur ; une mosaïque sale de timbres US ; et mon nom. « Elle était là-dedans, dit-il en posant l’enveloppe sur la table.

— Quelqu’un m’a envoyé cette boîte à moi ? » dis-je d’une voix éteinte.

Andrews, qui n’a pas cessé de se dandiner sur la pointe des pieds depuis le début, dit quelque chose : « Canular à l’anthrax », qu’il dit.

Les iris de Daniels s’arrêtent soudain de tournicoter pour révéler en cliquetant les ogives jumelles de deux missiles balistiques intercontinentaux. Il les verrouille d’abord sur Andrews puis sur moi.

— Qui connaissez-vous aux États-Unis qui soit susceptible de vous avoir envoyé ce colis ?

— Personne. Je n’y suis jamais allé.

— Donc le nom de Jack Reever ne vous évoque rien ? »

Mes poumons, qui jusque-là se débattaient pour mener à bien leur besogne respiratrice, essaient maintenant de s’avaler eux-mêmes. « Vous avez dit… Jack Reever ?

— Jack Reever, oui. »

J’ai du sable plein les poumons. « Il me faut mon inhalateur », réussis-je à dire. Mais Daniels n’a pas l’air de m’avoir entendu. Disons qu’il ne me répond pas. Il se contente de répéter sa question.

— Oui, dis-je en déglutissant. À quoi personne ne réagit, à part Andrews, qui opine du chef brutalement, plonge les mains au fond de ses poches et se détend les muscles des cuisses, comme s’il avait soudain envie de pisser. Je me sens très mal. Je crois que je vais tomber dans les pommes. Daniels fait un signe aux gardes, qui m’attrapent chacun une main et un biceps pour m’obliger à me redresser. Puis il se penche pour murmurer quelque chose à l’oreille de l’avocat qui avait produit l’enveloppe.

— Et les initiales DCD ? Vous connaissez une organisation qui porte ce sigle ? »

Je secoue la tête. Daniels se penche vers l’avocat le plus maigre et reprend ses messes basses. Après quoi, il prend la boîte et la tend vers moi en me montrant le dessous. Sur le fond, au même marqueur violet que sur l’enveloppe, il est écrit :

REEVER, Jack
DCD

— Papa. » Je dis. Et je m’évanouis.

OceanofPDF.com

Sur la falaise

Liz refuse de croire que je me suis évanoui comme ça. Elle n'arrête pas d'en parler, et, bien avant qu'on arrive aux falaises de Bempton, je regrette déjà de lui avoir raconté ce qui s'est passé.

— Je t'ai amenée avec moi pour que tu me soutiennes moralement, dis-je, pas pour que tu te payes ma tête.

— Je ne me paye pas ta tête. Crois-moi. N'empêche… *s'évanouir.* Je veux dire, c'était bon à l'époque victorienne, non ? Et encore, seulement pour les filles.

— Donc, tu ne penses pas que le fait de n'avoir pas vu mon père depuis vingt ans et de le revoir dans une boîte de café en poudre, ça relève de l'expérience limite, quelque part au niveau de l'émotion ?

— Mais tu l'as toujours détesté, c'est ce que tu m'as dit.

— Je m'en fous. C'était quand même mon père.

— C'est vite dit. Il me semble plutôt que père, c'est une appellation qui se mérite ; par exemple, en étant présent. »

Évidemment, la seule place encore disponible sur le parking est celle qui jouxte les sanisettes turquoise. Je n'ai pas envie de laisser la voiture là, ça la fout mal, mais Liz me dit de ne pas être bête, que je devrais m'estimer heureux qu'il reste une place, déjà, et qu'on ne soit pas obligés d'aller se garer à cinq cents mètres plus bas sur la route. On gare donc la voiture là puis on emprunte le chemin qui mène aux falaises. Comme c'est dimanche, les sentiers sont encombrés. Des sachets de chips et des canettes de Fanta vides ornent les massifs d'ajonc.

Nous marchons dans le sillage de ce qui ressemble à une famille de trimards. Maman, papa, trois gosses. Papa est coiffé d'une casquette dont la visière est agrémentée d'une poupée en forme de mouton. Je ne vois pas à quoi ça rime. Peut-être que c'est un monument portatif à la mémoire des victimes de la fièvre aphteuse de l'an passé. Maman est du genre épouse d'officier colonial, emmitouflée dans un haut de survêtement et un coupe-

vent mauve, avec des petites Reebok blanches aux pieds. Tirés en arrière et maintenus par un chouchou, ses cheveux ont l'air d'une boulette un peu terne de même couleur et de même texture que la réglisse. Les petits garçons sautillent derrière elle ; avec leurs chapeaux à pompon et leurs vestes molletonnées, ils ont l'air de sortir de *South Park*. Fermant la marche, la fille-adolescente traîne les pieds, la tête basse, un air de profonde résignation sur le visage. Elle a la même silhouette que la mère, c'est assez évident, même vêtue d'un ciré qui lui descend jusqu'aux chevilles. Ses cheveux courts sont trop soignés. Ça, plus son rouge à lèvres violet, elle ressemble à une chroniqueuse mondaine. Cette famille, j'ai envie de la mitrailler depuis un fortin. J'ai envie d'enfouir des mines sous l'allée de leur garage. J'ai envie de ficeler papa et de violer fifille tout en faisant roussir les deux gosses comme des saucisses au-dessus d'un feu crépitant dont le combustible est la mère. Après je demanderais pardon et je tournerais à rebrousse-temps autour de la Terre comme Superman et j'interposerais mon corps entre eux et les balles que j'aurais tirées moi-même, en étouffant les Claymores que j'aurais enfouies. Après j'épouse fifille et je joue au foot avec les garçons et je ris un bon coup avec maman et je bois des bières avec le patriarche dans leur jardin triangulaire avec tondeuse à coussin d'air et barbecue intégré.

Je ne sais pas ce que je veux. Mais ce que je trouve marrant, c'est qu'à un moment, un goéland tombe du ciel pour s'emparer sans coup férir de la sucette d'un des gamins.

— Bon sang, tu as vu cet oiseau ? s'exclame Liz. C'était d'un vicieux.

— Rivalité d'espèces, dis-je. Revanche contre les créatures qui leur volent des œufs depuis des siècles et qui se sont mises à empoisonner la mer.

— Le pauvre garçon. Il a l'air tout chamboulé.

— Oui, bon. Je suis certain que maman va le consoler.

— Pourquoi es-tu si cruel ?

— Pourquoi pas ? De toute façon, je ne vois pas en quoi ça me concerne. »

Nous faisons un détour pour éviter la famille en décomposition, bloquée au milieu du sentier pour s'occuper de cette perturbation dans ses rangs, et nous continuons à marcher en silence pendant un moment.

— Merci d’être venue », dis-je enfin, pas parce que je culpabilise d’avoir fait preuve de cynisme face à l’embuscade du goéland, mais parce que je trouve bête de me vexer quand Liz me charrie à propos de mon évanouissement. « Je ne voulais pas faire ça tout seul. »

Elle me prend une main et la serre dans la sienne. M’adresse un sourire. Et je suis de nouveau heureux. Quel peut bien être le pourcentage de moi, je me le demande, qui utilise le truc des cendres pour avoir Liz rien qu’à moi ?

— Allons par là », dit-elle avant de s’engager sur un sentier de brebis qui mène à une zone moins peuplée. On est en octobre, il fait beau. On a trop souvent décrit des nuages pour que ça vaille la peine de le refaire, mais je me lance quand même : ceux qui sont au-dessus de nous sont tout recroquevillés, comme les fils du blanc dans un potage aux œufs, et se déplacent rapidement, alors qu’à l’horizon, loin au-dessus de la mer, il y a des dégoulinades de lait de soja. Des goélands tournicotent en caquetant autour de nous, de plus en plus hostiles au fur et à mesure que nous approchons du bord. Après ce qui est arrivé au petit garçon, je m’en méfie un peu.

Je commence déjà à me demander si c’était une bonne idée de venir ici pour jeter les cendres. Je fais part de cette crainte à Liz. Elle me demande s’il y a une chance pour que je devienne encore plus névrosé. Alors je contourne l’objet de la trouille et lui dis que ce qui m’inquiète vraiment, c’est que les cendres risquent d’être rabattues par le vent contre la falaise, où elles pourraient faire suffoquer un tout jeune poussin niché dans une crevasse de la paroi. Mais elle se contente de rigoler, comme si je n’avais pas la moindre chance d’être sérieux.

Je voudrais que Liz aborde la situation avec un peu plus de gravité. Si elle ne devient pas plus sérieuse, je ne crois pas que j’arriverai à gérer le truc, et toute l’excursion va rapidement dégénérer en farce. Je le sens. Depuis que j’ai reçu les cendres, je souffre de ce que j’appellerais des sautes d’humeur. L’un dans l’autre, je devrais considérer ça comme une amélioration puisqu’en règle générale, je suis déprimé. Mais il y a quelque chose de gênant à vous sentir joyeux parce que votre père est mort.

Nous atteignons le bord de la falaise et nous regardons la mer en bas par-dessus le rebord herbeux. Aussitôt j’ai le vertige. « Je ne sais pas si je vais y arriver.

— Essayons en position couchée. » C’est ce qu’on fait, les pieds vers l’intérieur des terres, nos têtes au-dessus du vide. Même ainsi, je dois m’agripper à la prairie qui à cet endroit pousse aussi luxuriante que du polyéthylène. L’impression qu’on s’apprête à plonger dans le grand bleu tête la première est prenante. Cooper + Chute Libre sur les Rochers = Fin des Problèmes. J’ai peur que mes lunettes glissent. J’aimerais en avoir une paire de sport, du genre en néoprène, qu’on s’attache autour du crâne. Je tâcherai de m’en souvenir la prochaine fois que je passe devant une boutique de sports, comme ça j’en aurai toujours une sur moi.

— Regarde. » Je désigne un promontoire rocheux à deux ou trois cents mètres sur notre gauche le long duquel trois silhouettes en pâte à modeler se découpent nettement sur fond de nuages en lait de soja et de mer couleur de miso. « Des obsédés. Tu en as fait, de l’escalade ici, non ?

— Oui, c’est un bon endroit, mais le calcaire s’effrite près du sommet alors il faut faire gaffe. On n’a pas le droit d’y utiliser autre chose que des broches à glace et des pitons pour ne pas abîmer la voie. »

Je n’ai aucune idée de ce que peut-être un piton et je ne suis pas d’humeur à m’en soucier. « Ça a l’air difficile, dis-je.

— C’est une 5a », répond-elle d’un air dégagé.

La boîte de café me rentre dans la cage thoracique aussi je la sors pour la tenir au-dessus du précipice.

— Le plus simple serait de tout jeter dans la mer, dis-je.

— Alors c’est ce que tu devrais faire.

— Il faut d’abord que je réfléchisse.

— Tu veux qu’on en parle ?

— Je ne sais pas quoi dire.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Comment se fait-il que ton père et toi, vous ayez des noms différents ? À quoi c’est dû ?

— Oh ça, c’est assez compliqué.

— J’ai toute la journée. »

Je ne réponds pas tout de suite. Au lieu de ça, je regarde les varappeurs. Ils se déplacent très lentement. C’est bizarre, ils ont l’air collés à la paroi par les chevilles et les poignets. Je pourrais dire qu’ils ressemblent à des

insectes, mais ce n’est pas le cas, pas vraiment. On dirait plutôt des… Je ne sais pas. Des aimants à frigo, peut-être.

J’ai dû attendre l’âge de onze ans avant de voir un aimant à frigo pour la première fois. Ne vous faites pas de bile : je sais que ça ne fait pas de moi une victime ou quoi. C’est juste l’un des détails dont je me souviens, un détail de l’époque où je suis allé vivre chez ma tante et mon oncle, après que mon père nous avait quittés, Stasie et moi.

Avant, j’ai grandi dans une communauté en Cornouailles, à quelques kilomètres de Newquay, au nord de la côte. Nous vivions dans une vieille ferme au sommet d’une falaise qui surplombait la mer, ce qui explique en partie pourquoi je considère les falaises de Bempton comme un bon endroit pour disperser les cendres de Jack. Nous étions une vingtaine, encore que ce chiffre évoluait en fonction des allées et venues. Il y avait beaucoup de gosses, ce qui était chouette ; utile aussi, parce que quand il arrivait à l’un d’entre nous de se faire emmerder à l’école, c’est-à-dire tout le temps, nous étions protégés par le nombre.

Maman et Jack s’étaient rencontrés au festival de l’île de Wight en 1969 ; en écoutant *Blodwyn Pig*, s’il faut en croire leur version défoncée et multi-recyclée du grand événement. Stasie et ses dix-neuf ans furent sans doute très impressionnés par les vingt-trois de Jack ; il avait du poil aux joues et savait bien causer le hippy, ce qui était plus facile à avaler quand on apprenait qu’il était américain. Il allait sauver le monde grâce à l’art ou d’une autre manière ; d’après sa logique, il fallait bien que quelqu’un se dévoue en voyant à quel point la science s’employait à le ravager, le monde. Armes de dissuasion nucléaires, toilettes à chasse d’eau, grands immeubles de banlieue, chauffage central, fast-foods, hygiène individuelle… tout ça, c’était l’ennemi. Dopée aux amphètes et à l’acide, Stasie approuvait de tout son cœur, et à eux deux ils “bâtirent une arche d’amour et voguèrent au loin”, pour citer l’une des meilleures chansons de ma mère.

Ils passèrent deux ou trois ans à vadrouiller à travers l’Europe sur la moto de Jack, avant de se décider à m’avoir. Maman me disait souvent que j’avais été conçu sur la plage du Lavandou, à l’époque où c’était encore un coin tranquille et peu couru. Une fois, quand j’avais six ou sept ans et que nous traversions la France en groupe pour aller en Espagne, elle insista pour qu’on fasse un détour imprévu de deux jours, afin de retrouver l’endroit en

question, pour qu'elle me montre le lieu exact où s'était déroulé le grand événement. Moi j'étais plutôt dans mes petits souliers ; heureusement, mon intimité et mon orgueil furent préservés parce que, depuis le passage de mes parents, l'endroit était devenu un piège à touristes à vous filer la nausée, carrément méconnaissable. Tandis qu'on roulait en zigzag le long du littoral pour explorer quantité de chemins de traverse, Stasie maugréant et pestant après les touristes et les déchets en plastique et la "soi-disant marche du progrès" et que l'humeur de tout le monde tournait à l'orage, moi seul étais tout content, assis peinard à l'arrière, adressant des prières muettes à la quelconque puissance supérieure en laquelle je croyais à l'époque, éprouvant des bouffées de vibrante satisfaction (comme quand un vœu se réalise) à chaque fois que les espoirs tout excités de ma mère viraient à l'aigre suite à une fausse alerte.

Jack Reever était sculpteur, et un bon, je lui reconnais ça volontiers. Il travaillait le bois, toujours à l'affût de nouveaux matériaux à tailler. Partout où nous allions avec lui, il nous faisait porter des bouts de buisson ou d'arbre qu'il avait dénichés sur une haie, une plage ou dans un bosquet en bord de route. Tout ça finissait dans la réserve de bois derrière "l'atelier" qu'il partageait avec Tom, en d'autres termes la plus grande et la plus vieille des diverses granges et autres bâtiments de ferme qui s'étalaient autour de notre maison.

Tom était un type calme, du Lancashire, je crois. Sa longue barbe blonde rebiquait et il nouait ses cheveux en une fine queue-de-cheval. Il avait la peau pâlichonne et jaunie des fumeurs, et des yeux toujours cernés de rose, comme s'il était sur le point de pleurer. Tom ne parlait pas beaucoup ; quand il ouvrait la bouche, c'était presque tout le temps pour parler d'arbres. Tout le monde le chambrait à ce sujet, mais il est le seul membre de la communauté qui ne se soit jamais brouillé avec quiconque.

Jack et lui se baladaient souvent dans les bois alentour, traquant le chêne et le noisetier, les ormes agonisants et le genièvre, tout en comparant leurs mérites respectifs, essayant de savoir quand l'un d'eux serait "prêt". Quand le moment était venu, ils allaient en couper quelques branches (en général, la nuit, puisque cette activité se déroulait immanquablement sur la propriété privée de quelqu'un d'autre) et ramenaient leur butin à la grange, où ils l'écorçaient puis séchaient le bois à l'aide de diverses huiles, avant de l'emballer dans des feuilles de plastique découpées dans des vieux sacs d'engrais, après quoi ils mettaient le tout de côté.

Là, ils attendaient. Parfois, ils attendaient quatre ou cinq ans avant de se décider à travailler une pièce donnée. Ils avaient des bouts de bois stockés depuis bien avant ma naissance, notamment des pieds de vigne. Pour savoir si un élément était prêt, ils le déballaient, reniflaient l'odeur du bois, y enfonçaient l'ongle du pouce ; parfois, Papa y découpait un copeau ou deux avec le canif qui ne le quittait jamais. Si je lui demandais ce qu'il faisait, il me répondait qu'il éprouvait le grain du matériau et me tendait le morceau. Alors je le touchais, le reniflais en prenant un air concentré, comme si j'avais compris de quoi il parlait, comme si j'avais décidé de devenir un sculpteur sérieux comme lui. Mais Hérédité + Désir ≠ Talent, et je dois bien avouer que je n'ai jamais saisi où il voulait en venir ; à part de se tailler un joli petit bout de bois, évidemment. C'était peut-être ça le but recherché, peut-être que c'est ça qui m'échappait. En tout cas, je ratais quelque chose, c'est clair.

Quoi qu'il en soit des subtilités et des merveilleux principes salutaires que mon père essayait de m'inculquer, j'étais le plus souvent beaucoup plus heureux à batifoler sur le rivage avec les autres gamins qu'à l'écouter, lui. C'était le détail le plus parfait de cet endroit où nous vivions : la plage. C'était même absolument parfait : une crique privée, semée de galets ronds, cernée de falaises aux pieds pleins de crevasses assez grandes pour y laisser entrer des gamins, et de ravines obligeamment creusées au fil du temps par la mer d'Angleterre. Son seul accès (à moins de s'y rendre en bateau, bien sûr) était un sentier assez escarpé qui partait de derrière chez nous, et donc l'endroit était ni plus ni moins que notre terrain de jeux à nous, théâtre absolu où nous pouvions mettre en scène d'interminables histoires où se mélangeaient des pirates, des naufrages et de la guerre.

Ces jeux, c'était notre réalité. En tout cas, nous les trouvions plus vrais que tout ce qui se passait à l'école. Je persiste à dire que mon incapacité à aligner trois mots de français tient aux plans de bataille tortueux que je dessinais compulsivement pendant que M. Speight ressassait les conjugaisons, les prépositions et les raisons pour lesquelles *Monsieur et Madame Camembert et leurs deux enfants ennuyeuses aiment la nouvelle voiture*[1]. Nos jeux contaminaient tout. Nous prenions nos pauses déjeuners à l'école en incarnant nos personnages, on volait la nourriture pour la replanquer dans des caches secrètes, on fabriquait des armes avec des bouts de bois et de métal piqués en Travaux manuels, on se passait des mots rédigés en codes secrets pendant les cours et les réunions. Quand la journée

était finie, on se déversait du bus qui nous lâchait au bout de notre route, on traversait la ferme en courant après avoir balancé nos cartables et nos sacs de sport par-dessus le mur du jardin, puis on contournait la maison pour dévaler à fond le sentier sur la falaise, afin de reprendre les choses là où on les avait laissées la veille. On jouait jusqu'à ce qu'on nous appelle pour le goûter et puis quand on allait au lit, nos jeux continuaient dans nos rêves.

C'est drôle. Tous ces jeux si importants à l'époque, qui nous absorbaient si complètement… Cette période-là je m'en rappelle à peine, en tout cas pas en détail. Mon souvenir le plus fort de la plage n'a rien à voir avec un jeu, loin de là, c'est quelque chose de bien plus tangible, de plus réel, le genre de choses dont je suppose, avec le recul, qu'elles vous arrivent de plus en plus souvent en grandissant, au fur et à mesure que la monotonie fondamentale de l'existence remplace les jeux, lentement mais sûrement d'abord, ensuite une fois pour toutes.

Un jour au petit déjeuner, Tom fit irruption dans la cuisine pour annoncer qu'il avait trouvé une jeune orque, une baleine tueuse, échouée sur le rivage. Bien sûr, tout le monde se rua hors de la maison pour aller voir ; on était une trentaine en tout, je dirais, en comptant tous les copains et les imprévus venus passer les vacances. Le baleineau gisait sur la plage comme un énorme ballon crevé ; on l'apercevait dès qu'on avait franchi le bord de la falaise. En descendant le sentier qui menait à la plage, Jack demanda à haute voix ce qu'il pouvait bien faire dans ces eaux-là, à cette époque de l'année. Maman lui a répondu : « C'est un message qui vient d'Amérique. » Et bien que ce ne fût pas une blague, j'éclatai automatiquement de rire, même si (ou peut-être, maintenant que j'y repense, *parce que)* je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle voulait dire.

En poussant des cris et des youpis, nous avons atteint les galets, nous les gosses en tête ; le vent nous cinglait le visage et les yeux tandis que nous approchions des croûtes jaunâtres formées par l'écume. Mais une fois à destination, ce qu'on devait faire ne nous apparut pas clairement. Personne ne voulait toucher à la créature. Le corps était déjà en partie décomposé et puait horriblement, à moins de se tenir contre le vent. Et si les baleines avaient des fantômes ? Gisant sur le flanc, comme ça sur les galets, sa bouche pleine d'écheveaux de mousse qui montaient et descendaient avec le ressac, ça nous paraissait fort possible. L'effet en était si saisissant, si ectoplasmique, que Jake, l'aîné de ce que nous considérions comme "la ribambelle", assez âgé pour se croire adulte (et donc supérieur à nous

autres ; il ne croyait pas aux fantômes) décréta que l'animal était toujours vivant et courut en arrière prévenir les autres. Le croyant sur parole, ceux-ci accélérèrent le pas, visages fermés, barbes, cheveux, jupes et chemises flottant au vent, comme une troupe d'acteurs qui s'efforcent de reconstituer le XIX^{e} siècle sur un plateau de tournage. Ce qui à mon avis était bel et bien leur cas.

Quand ils nous eurent rejoints, ils expliquèrent à Jake que les baleines ne respirent pas par la bouche, mais par leur évent, et que le bruit que nous avions pris pour une respiration était en fait provoqué par les mouvements de l'écume. « Moi, je le savais », insista Jake, avant de nous montrer tous du doigt (Max, Lune, JC, Loutre, Feuille et moi) en disant que c'était nous qui pensions que les baleines respirent par la bouche. Ce qu'entendant, Max (qui, n'ayant qu'un an de moins que Jake, était le principal prétendant au trône) le traita aussitôt de menteur et entreprit de le provoquer à la lutte, là par terre. Ils se bagarrèrent jusqu'à ce que Jack les attrape par leur capuchon et les menace d'aller faire trempette dans l'océan s'ils ne restaient pas sages.

Ce qui parut régler la question et tout le monde se calma avant de reporter son attention sur le baleineau. Les hommes parlèrent de sa forme, de ses "lignes", de son adéquation évolutionnaire parfaite, les femmes parlèrent des émanations de son être, les gosses commentèrent la noirceur de sa peau et sa dureté, comparable à celle des chambres à air du tracteur, ainsi que son odeur, que ne pouvaient surpasser même les pets de Jake. Eté (qui en réalité s'appelait Celia, mère naturelle de Lune et de Feuille – respectivement : mâle, 10 ans et femelle, 6 ans – réputée pour sa grande sensibilité aussi bien que pour sa nervosité maladive) se mit à pleurer. Jake, dans le but de rétablir sa suprématie après l'assaut de Max et le barrage de remarques sur ses péteuses productions, commença à m'expédier des caillasses.

Mats (un tordu suédois et bisexuel qui vivait avec nous depuis un an à peu près) demanda pourquoi on ne ferait pas un moulage de la carcasse, histoire de conserver sa forme. Bien que l'idée ne fût pas de lui, Jack s'en fit rapidement le promoteur, surtout, je crois, parce que Mats venait tout juste de mettre un terme à sa liaison avec Stasie, et que Jack s'efforçait de montrer qu'il ne lui en tenait pas rigueur.

À vrai dire, Jack n’avait aucun droit d’éprouver de la rancune, dans la mesure où c’était entièrement de sa faute si Mats et Stasie s’étaient mis ensemble, d’abord. Même si l’échange de partenaires n’était pas ouvertement encouragé au sein de la communauté, la pratique était « permise » à divers titres, tels que l’autodidactisme, l’amitié ou l’accomplissement personnel. Ce qui était carrément interdit en revanche, c’était le sexe sans protection avec des membres extérieurs aléatoires. À l’origine, la communauté avait compté cinq couples et, d’après la théorie, si un nouveau couple voulait se joindre à nous (on n’acceptait pas les célibataires, bien qu’on ait eu deux couples de lesbiennes et un autre censé être homosexuel, dont Mats constituait une moitié), aussi afin de préserver la stabilité et l’harmonie, l’échange de partenaires n’était pas autorisé entre nouveaux venus et anciens membres avant une période de grâce de six mois. Il y avait plein de règles de ce genre. Il y en a toujours. La communauté était une enclave comme les autres, l’ensemble de règles et de codes qu’elle érigeait autour d’elle fonctionnait comme un bouclier antimissile censé empêcher le grand méchant monde de venir y mettre son grain de sel. Et comme toutes les règles, celles-ci étaient enfreintes. Encore que je n’ai pas le souvenir de les avoir vues sérieusement menacées avant que Jack ne nous ait ramené Shannon.

Shannon, c’était la hippy américaine type, sortie de Quelque-Part, Vermont. Jolie, si on aime le style Calvin Klein, et jeune aussi ; dix-huit ans, dix-neuf à tout casser. Elle et sa copine Deborah faisaient de la randonnée sur la côte de Cornouailles ce printemps-là, Tom et Jack étaient tombés sur leur campement dans les bois juste derrière la ferme.

Shannon s’entendait bien avec tout le monde (disons au moins avec tous les hommes) et elle finit par s’installer chez nous, alors que Deborah, plus conformiste, repartit. Ça faisait un mois qu’elle était là quand Stasie quitta la communauté quelques semaines pour aller jouer dans les festivals sur le continent. Jack resta ; il travaillait à une sculpture, d’après lui, il en était à une étape déterminante, il ne pouvait pas partir. Sauf qu’une fois Stasie partie, son travail se résuma pour l’essentiel à entreprendre de longues marches dans les bois avec Shannon, marches qui devinrent rapidement le centre de presque toutes les conversations adultes ; ainsi qu’une bonne part de celles des enfants.

Tout le monde savait, tout le monde en parlait. Mais c’est Lune qui a vendu la mèche. Le soir où Stasie revint, en plein milieu de

l’impressionnant dîner pour fêter son retour, dîner que tous les adultes avaient organisé avec force agitation nerveuse, comme si cela exprimait d’une certaine façon leur culpabilité collective, comme s’ils étaient tous responsables de ce qui s’était passé et pas seulement Jack, Lune énonça la chose de cet air entendu qu’ont les enfants, surtout les enfants comme nous, qui ont été éduqués pour s’habituer précisément à ce genre de trucs.

— Pendant que tu n’étais pas là, Jack et Shannon ont fait l’amour ensemble. »

Le silence tomba sur la tablée. Et Stasie péta un câble. Elle courut à l’étage, Jack lui courut après et nous autres (à l’exception de Shannon qui s’était ruée vers la grange, et de Lune qui s’était mis à pleurer sans bien comprendre ce qu’il avait fait de mal), nous restâmes assis à finir notre repas dans un silence minéral sous les cris étouffés qui traversaient le plafond.

Selon Jack, ce n’était qu’une passade et Stasie n’avait aucune raison d’être jalouse ; n’empêche qu’elle l’était. Il y eut une longue série de grosses disputes et d’affrontements criards ; Jack monta sur ses grands chevaux et parla de l’obsession anglaise pour le conformisme, rappelant que nous avions choisi ce mode de vie précisément pour que chacun puisse faire librement ce qui lui plaisait. Mais les autres n’étaient pas d’accord et il se retrouva rapidement isolé ; situation inhabituelle pour lui, et qu’il n’appréciait guère.

Au grand dam de son partenaire d’alors (Ralph, un extra-lucide qui avait abandonné Cambridge), Maman commença à baiser avec Mats, histoire de remettre les pendules à l’heure. Le conflit s’en trouva envenimé à tel point que la communauté vit son existence menacée. En fin de compte, c’est Shannon qui capitula la première. Perturbée en partie par les problèmes qu’elle avait causés et en partie emmerdée par la tactique de Stasie qui avait mené Jack à croire qu’il risquait de la perdre à jamais, un jour elle en avait eu marre et s’était tirée ; avec Ralph justement, lequel avait perdu toute foi en la vie communautaire suite à la trahison de Mats. Sur un air de triomphe, Stasie éjecta Mats de sa couche pour y accueillir un Jack tout penaud, la queue entre les jambes. Pendant un certain temps, les choses semblèrent rentrer dans l’ordre. C’est là que nous avions trouvé la baleine.

Ce fut un sacré boulot, de faire ce moulage. On descendit des cordes et des matelas de la grange, dont on se servit pour tirer le baleineau plus au sec, hors de portée des vagues, en deçà des raisins de mer et des bouteilles vides qui marquent la limite du ressac. Tandis que Jack et Mats s'attelaient à l'élaboration du moule, Angus (le mari d'Été, un Écossais baraqué) alla en ville avec Jake et Loutre dans le van Volkswagen pour acheter quelques sacs de plâtre de Paris et un grand bidon de graisse ; quant à Tom, Lune, Max et moi, on se coltina une vieille piscine gonflable sur la plage, pour la remplir d'eau non salée qu'on dut descendre en bas de la falaise à l'aide d'un assortiment de seaux et de bassines.

Ils ne procédèrent pas comme je l'aurais pensé. Au lieu de bâtir une espèce de boîte carrée autour de la carcasse et de la remplir d'une pleine citerne de plâtre pour en tirer une empreinte géante qui aurait été d'un poids considérable (et probablement plus lourde que la baleine elle-même, que nous n'avions réussi à déplacer sur quelques mètres de plage qu'en nous y mettant à deux douzaines), ils découpèrent des planches et les disposèrent de façon à fabriquer un gabarit épousant le contour du corps à mi-hauteur, comme s'ils faisaient un pochoir de l'orque elle-même, en bois et grandeur nature. Il était plus de midi quand ce fut terminé ; on venait juste d'allumer un feu avec des bouts de bois flottés et les chutes du gabarit, lorsqu'une procession entama la descente de la falaise : Stasie, Margaret et Eté nous apportaient des sandwiches et une marmite de soupe ; suivies d'Angus qui portait les sacs de plâtre comme si c'étaient d'énormes épaulettes ; suivi de Jake qui dévalait le chemin sans voir où il mettait les pieds, sa vue obstruée par les seaux empilés qu'il portait dans ses bras. On le regarda avec inquiétude, mi-effrayés mi-désireux de le voir faire une chute drolatique (pas trop douloureuse, quand même). Mais il se débrouilla comme un chef et arriva en bas sans incident majeur.

Après la pause déjeuner, nous avons mis en place une petite chaîne de production de plâtre, touillant et retouillant le mélange gluant dans la piscine, en faisant passer de pleins seaux à Jack et Mats avec le plus grand soin. Ils avaient badigeonné la moitié supérieure de l'orque d'une couche de graisse puis, se servant de leurs mains crevassées d'artisans en guise de spatules, ils étalèrent le plâtre, comme si c'était un mystérieux onguent qui aurait le pouvoir magique de ranimer l'énorme bête.

Il faisait presque nuit quand tout fut terminé et nous étions tous fatigués. Max et Jake s'étaient épuisés en jouant à la guéguerre à coups de boules de

plâtre, bataille qui à un moment donné avait même dégénéré en bagarre de saloon, entraînant chacun à moucheter les autres de plâtre. Ce qui aurait très bien pu continuer éternellement, si Feuille ne s'était pris une boulette perdue dans l'œil, ce qui l'avait fait pleurer, déclenchant aussitôt l'arrêt des hostilités prononcé par Angus et Été ; à ce moment-là, nous étions tous entièrement tachetés de crachats de plâtre tendance lépreux, que plus tard nous arracherions de nos bras telles des croûtes purulentes sous lesquelles apparaîtrait notre peau miraculeusement rose, pétante de santé et 100 % rajeunie. Bref, un par un les gens quittèrent la scène jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Jack, Mats, Lune et moi ; les deux hommes, ayant lissé le dernier pan de plâtre posé, vérifièrent qu'il n'y avait pas de fissures ni de manques ; nous, nous les regardions en restant près du feu. La journée avait été incroyable et je ne voulais pas qu'elle finisse ; pour la première fois depuis des mois, la communauté était redevenue une famille heureuse, comme avant.

Cette nuit-là, après le dîner (curry de pois cassés et pain noir cuit par Margaret sur la gazinière délabrée, avec pruneaux fourrés et pudding au lait en dessert), Lune et moi nous échappâmes un moment pour aller au bord de la falaise jeter un dernier coup d'œil à notre travail. La lune (la vraie) était pleine et brillante, aussi nous distinguions parfaitement la plage où gisait le cadavre, encore plus isolé maintenant que la marée était descendue. Avec sa carapace d'un blanc ambré rougeoyant à la lueur des braises de notre feu, il n'avait plus du tout l'air d'une baleine, mais plutôt d'une étrange machine à voyager dans le temps ou d'un vaisseau spatial que nous avions construit pour nous emmener ailleurs, sur une autre planète, vers une autre vie.

L'après-midi suivant, nous redescendîmes à la plage, à une dizaine, pour délivrer la créature morte de son linceul. Malgré le froid, le plâtre avait parfaitement séché ; après dix minutes de suspens pendant lesquelles les hommes sondèrent la chose, ils se déclarèrent satisfaits du résultat. Leur idée était de retourner le moulage d'un seul bloc, comme une carapace de tortue, de le faire entièrement pivoter sur un côté pour ensuite le réceptionner dans un lacis de cordages que Tom et Papa avaient tressé pendant la nuit. Ça n'allait pas être facile, même pour quatre adultes et une tripotée de filles et de garçons désireux de donner un coup de main : la pièce chape faisait plus de trois mètres cinquante de long, un vrai petit bateau, et au début elle ne bougea pas d'un pouce. La couche de graisse maintenait le moulage collé à la carcasse comme une moule agrippée à son

rocher, aussi Jack et Angus durent-ils se coucher sur les galets pour aller donner des coups de pied dans le flanc de l'orque afin de briser les os de sa cage thoracique, ce qui entraîna une dépression par laquelle l'air put s'engouffrer entre le moule et la peau, annulant l'effet de succion. Cela fonctionna à merveille ; à notre essai suivant, tout l'engin céda d'un coup en produisant un phénoménal bruit de flatulence, aussitôt repris par Lune, moi, Max et Jake.

Je crois bien que j'espérais l'apparition de quelque chose de virginal et parfait, quelque chose qui pourrait aider à restaurer l'image récemment ternie de mon père. Mais dans un premier temps, le moulage n'offrait rien de passionnant à contempler, avec la graisse, les saletés et les bouts de bois qui pendouillaient de-ci de-là, et je me souviens d'avoir éprouvé un énorme sentiment de frustration et de déception. Les hommes, eux, avaient l'air ravi. Ils le brossèrent, le lavèrent à grande eau (de mer), le hissèrent en haut de la falaise et l'entreposèrent dans l'une des granges afin qu'il sèche encore un jour ou deux, après quoi ils le nettoyèrent de fond en comble et le réparèrent. Alors seulement, l'orque apparut : elle jaillit littéralement de son masque mortuaire avec une grâce luminescente. Aujourd'hui encore, je considère que c'est la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Jack et Tom étaient tout spécialement fiers d'eux-mêmes ; ils suspendirent le lacis de cordages aux chevrons de leur atelier ; ainsi au-dessus de leur tête, il leur servait de source d'inspiration pendant qu'ils travaillaient ; c'était un véritable négatif empreint de la vie même qui avait fui son inquiétant positif, lequel pourrissait pendant ce temps et devenait un informe tas de merdouille assailli par les oiseaux et les renards, là-bas où nous l'avions laissé. Il y était encore quand Jack disparut pour toujours de nos existences peu de temps après. Pour ce que j'en sais, il y est encore.

— Il s'est tiré comme ça ? demande Liz.

— Ouais. Il a dit qu'il devait rentrer aux States pour renouveler son visa et on ne l'a jamais revu.

— Mais pourquoi ? Si tout s'était arrangé… »

Je hausse les épaules en regardant ailleurs. « Peut-être que tout n'était pas arrangé, dis-je en rouspétant. Peut-être qu'il y avait d'autres problèmes dont j'ignorais tout. »

Liz secoue la tête. « Je trouve ça… incroyable. Comment peut-on faire une chose pareille ? Il faut vraiment être insensible. Je suis désolée, Cooper. Je ne sais pas quoi dire. Il ne t'a même pas écrit par la suite ? Ou appelé ? Quelque chose…

— Pas que je sache. Stasie ne m'a jamais montré la moindre lettre. Mais elle a souvent raconté qu'il était parti rejoindre Shannon et elle avait l'air sûre d'elle, alors je suppose qu'il l'a fait, oui, une fois ou deux au moins.

— C'est à cette époque que tu as pris le nom de ta mère ?

— Tu as deviné ça, toi ? »

Liz acquiesce.

— Après le départ de Reever et la prononciation du divorce, Stasie a insisté pour qu'on prenne tous les deux le nom de James, son nom de jeune fille. Elle a aussi changé mon prénom.

— Cooper n'est pas ton vrai nom ?

— C'est mon second prénom. Mon prénom d'origine, c'est Ash[2].

— *Ash* ?

— Ne *rigole* pas.

— Je ne rigole pas », dit-elle en rigolant. « Bon sang. *Ash.*…

— C'était l'arbre préféré de Jack, dis-je un peu sur la défensive. Apparemment, c'est un bois agréable à sculpter.

— Eh bien… Ils étaient à fond dans la mouvance baba cool, pas vrai ? Tu sais quoi ? En fait, je trouve ça plutôt sympa.

— Ouais, tu parles.

— En tout cas, c'est mieux que Lune », dit-elle en pouffant de rire, sans doute parce qu'elle est contente de ne pas revenir sur le sujet précédent, l'incompréhensible manque de tact de Jack. « Ou Feuille.

— Pas de beaucoup. »

Je lève les yeux vers les varappeurs, sur leur paroi rocheuse, qui ont monté péniblement de quelques centimètres. Les couleurs de leurs vestes, je m'en rends compte, correspondent à celles des Post-it qui sont collés autour de mon ordinateur. Je préférerais ne pas avoir remarqué ce détail. Maintenant, j'ai envie de changer la disposition des grimpeurs, de les disperser un peu, de les espacer avec plus de symétrie sur la pente grise de la falaise.

— Et ta mère, qu’est-elle devenue ?

— Elle a eu des hauts et des bas. Elle a essayé de se remettre à la musique pendant un temps, elle a fait pas mal de tournées. Au début, elle a essayé de m’emmener avec elle, mais ça n’a pas marché, alors je suis allé vivre chez mon oncle Matthew à Nottingham.

— Et lui, il était comment ?

— Normal. Gentil. Comptable, si tu peux croire une chose pareille. Vivait dans une grande maison avec sa femme Janet, sa femme d’intérieur, et leurs deux filles Katherine et Vanessa. Stasie les appelait les petits-cubes, et c’est vraiment ce qu’ils étaient. Ils lisaient le *Telegraph*, ne nous laissaient pas regarder *Independent TV*. Les filles étaient un peu plus jeunes que moi, encore qu’à nous voir agir, ce n’était pas toujours évident. Travaillaient dur pour tous leurs exams, visaient l’université, le pavillon de banlieue… La vraie vie, quoi…

— Où est ta mère aujourd’hui ?

— Oh, revenue à Nottingham il y a un moment déjà ; vit dans la maison de Grand-Mère et Grand-Père, dirige un “centre de sérénité” ou une “retraite spirituelle” ou une connerie dans le genre. Après avoir arrêté la musique, elle s’est découvert un don de guérisseuse ; encore que si tu la voyais faire, tu comprendrais vite que c’est du pipeau.

— Tu la vois toujours ?

— À l’occasion. Elle n’a pas beaucoup de temps à me consacrer, ces dernières années. Trop occupée à courir dans tous les coins en agitant ses cristaux devant la migraine d’un pauvre couillon ou à réaligner les chakras du minou névrosé de la voisine. La plupart du temps, ça ne ressemble à rien. Si tu veux mon avis, il lui manque encore un microprocesseur pour avoir la carte mère complète.

— Et tu en veux à ton père pour ça ?

— Pas d’analyse, Liz.

— Je ne t’analyse pas.

— Mais si. Tu essaies d’atteindre le fond de quelque chose qui n’a pas de fond. Et qui n’est pas non plus superficiel. En fait, ça n’existe pas. La vie de famille, moi ça fait longtemps que j’ai laissé tomber.

— Je te demandais juste comment tu te sens, c’est tout. Tu n’es pas obligé d’en parler si tu ne veux pas.

— Disons que je n’y tiens pas. Vu ?

— D’accord. C’est toi qui vois. »

Pendant un moment, on regarde la mer en silence. Puis nous entendons un cri. Qui vient des grimpeurs. L’un d’eux, celui du milieu, agite un bras en hurlant. Du moins, c’est ce que je crois tout d’abord. Puis je me rends compte qu’il essaie de chasser un oiseau ; un des goélands qui utilisent les courants d’air ascendant proches de la falaise pour jouer au cadre pressé qui a la flemme de prendre l’escalier est en train de le bombarder en piqué.

Inquiète à l’idée que le varappeur risque de tomber, Liz a déjà commencé à se mettre debout.

— Je ne vois pas bien ce que tu pourrais faire, dis-je. Ou il est encordé correctement ou il ne l’est pas. On ne va pas tarder à le savoir.

— Il n’y a peut-être pas de relais sécurisé », dit-elle calmement. Elle reste debout en me tournant le dos. De là où je suis, je peux voir les muscles tendus de son cou.

Je reste calme face à cette situation parce que je pars du principe que le goéland va se laisser amadouer. Mais bernique. Bousculé par le bras du grimpeur qui fait des moulinets, il vire sur l’aile et revient à l’assaut, plonge puis se cabre au dernier moment, donnant quelques coups d’ailes qui lui permettent de rester stationnaire pour lacérer la tête de l’homme avec ses serres. Le casque violet ne peut rien contre la frayeur qui saisit le type, et sa seconde main lâche soudain la crevasse à laquelle elle se tenait, et il tente alors de chasser l’oiseau en moulinant des deux bras. Inutile, bien sûr ; privé de son appui supérieur, son corps se détache lentement de la paroi et entame sa chute, droit sur un groupe de gens rassemblés juste en dessous sur la petite plage, évoquant ainsi un gros bloc de pierre détaché par une muette explosion dans une carrière.

Aussi vite qu’elle a commencé, sa chute s’arrête. Le grimpeur tombe de trois ou quatre mètres, frôlant le type suivant dans la cordée, avant de s’arrêter avec un sursaut et de se mettre à pendouiller par la ceinture, comme un *Action Man* cassé. Il y a un petit moment de suspens pendant qu’il se balance en prenant appui sur la paroi pour se remettre d’aplomb, on le perd de vue par intervalles. Puis ses pieds trouvent leur équilibre et il se met en drapeau pour se stabiliser, se tâte le corps, avant de lever les pouces vers ses partenaires de cordée, toutes choses qui ont pour résultat de me laisser sur ma faim.

— Tu vois, dis-je, le seul suspens c'était de savoir s'il était encordé.

— Cooper, à quand remonte ta dernière escalade ? Est-ce que tu en as *jamais* fait, d'ailleurs ? dit Liz en me regardant pour la première fois depuis le début de la mini-crise. Tu n'y connais rien. » Puis elle regarde la boîte de café que je tiens toujours à deux mains ; peut-être a-t-elle remarqué que j'ai les phalanges toutes blanchies à force de la serrer comme un malade. « Nous les dispersons, ces cendres ? Ou non ?

— Je ne sais pas, dis-je en baissant les yeux sur la boîte et en ordonnant à mes doigts de se relâcher.

— Tu dois y réfléchir soigneusement. Est-ce que c'est ce qu'il aurait voulu ?

— Je n'en ai strictement rien à foutre de ce qu'il aurait voulu ! C'est ce que moi je veux qui compte ! » Je me suis mis à crier, je le sais bien, mais avant d'avoir eu le temps de dire quoi que ce soit plus calmement et d'une voix plus circonspecte, un éclair blanc poussant des cris stridents nous tombe sur le paletot, tente de s'emparer de la boîte et la déloge d'entre mes doigts. Je pars d'un côté, le goéland d'un autre, la boîte suit une troisième direction, roule et franchit allègrement le rebord de la falaise.

J'ai été si surpris par l'attaque aérienne que tout ce que je peux faire, c'est regarder la boîte disparaître ; Liz en fait autant. Puis je me jette au sol dans ma position précédente, juste à temps pour la voir dévaler le bas de l'escarpement, en soulevant des petits nuages de poussière chaque fois qu'elle rebondit sur le pierrier. Elle finit par s'arrêter sur le rivage, qui est moins une plage qu'un entablement de calcaire, à moins de dix mètres de la mer.

Pendant un moment, nous ne disons rien.

Puis : « Le couvercle a l'air d'avoir tenu le coup, en tout cas », fait remarquer Liz.

Je plisse les lèvres. Les mots me manquent.

— Tu pourrais le laisser là. L'abandonner aux vagues, suggère-t-elle. Ce serait poétique, quelque part. Après tout, c'est un peu ce qu'il t'a fait à toi. »

Je regarde les vagues déferler, toutes contentes, par familles bien douillettes de trois ou quatre, ou même huit, puis je regarde plus loin, je plonge dans la vastitude psychotique de la mer. Mais c'est comme si j'étais aveugle, comme si mon champ de vision suffoquait, et après quelques secondes, je reporte mes yeux sur les traits sombres en zigzag que dessine le

sentier à notre gauche sur la falaise, celui-ci beaucoup plus escarpé que celui que j'ai emprunté il y a vingt ans pour transporter l'orque. Puis mon regard est de nouveau attiré par la boîte argentée, forme minuscule, insignifiante face au front d'écume blanche qui s'écarte nonchalamment pour revenir encore et encore, encerclant cette vieille île fatiguée et les millions de gens qui sont naufragés dessus dans sa douce étreinte géologique. Je repense à la baleine morte et à la façon dont l'écume qui avait envahi sa gueule lui donnait l'impression de respirer encore. Surtout, je pense au vide grand comme une baleine que mon père m'a laissé en guise de cadeau d'adieu.

— Je veux qu'il revienne », dis-je. J'ai les pommettes qui tremblotent à cause des muscles de mes conduits lacrymaux qui n'arrêtent pas de palpiter.

Liz acquiesce doucement. « Dans ce cas, il vaut mieux aller le récupérer. »

OceanofPDF.com

Andrews

Ma voiture, ça ne s’arrange pas. C’est une Maestro, alias une méchante poubelle. La Maestro est la reine des poubelles. Sa carrosserie est couleur peau de cadavre. L’embrayage est naze et les portières ne ferment pas. Liz l’appelle “le mulet”, terme qu’elle trouve considérablement marrant. N’empêche que quand je lui propose de la raccompagner, elle refuse rarement. Elle n’a pas de voiture, aussi chaque jour je la prends devant chez elle et nous allons ensemble au boulot. Elle ne me donne jamais d’argent pour l’essence et je me demande parfois si elle ne profiterait pas un peu de ma fondamentale bonté d’âme. Mais je garde ça pour moi parce que si nous n’avions plus ces moments ensemble tous les matins, elle redeviendrait ma patronne et je ne pourrais plus les tenir à l’œil, elle et Andrews, pour savoir si oui ou non il a passé la nuit chez elle. Il ne l’a pas encore fait, mais ça ne veut pas dire qu’il ne le fera pas.

Quand je passe prendre Liz le lendemain matin, il pleut comme vache qui pisse. Je me gare devant chez elle, klaxonne un petit coup et au bout d’une minute ou deux, la voilà qui trottine à travers son jardin puis franchit son portail, emmitouflée dans son imperméable comme une geisha, sa sacoche de cuir serrée dans ses bras ; quand elle court, elle a cette démarche bizarre bien à elle qui n’implique que les muscles situés au-dessous des genoux. Une fois à la voiture, elle se jette sur le siège passager et y reste assise un moment, regardant droit devant elle, capuche sur la tête. La chaleur qui émane de son corps embue mes lunettes ainsi que le pare-brise ; je les essuie d’un revers de manche. Le résultat est pour le moins insatisfaisant, mais c’est tout ce que je peux faire sans équipement professionnel. Ma vue s’en trouve brouillée d’une manière aussi stimulante qu’intrigante, tout ce qui se déroule devant moi se dédouble. Me fiant à mon intuition pour différencier les vraies voitures de leur copie, je déboîte et j’enfile la rue.

— Quel temps horrible », dit-elle. Pas *Salut Cooper,* non, rien de tout ça. Faudrait pas que je me laisse aller à croire des choses, n’est-ce pas.

— Ici dedans, il ne pleut pas », dis-je. En faisant référence à sa capuche.

— Oh oui », dit-elle avant de la rabattre en arrière et de la répartir bien proprement autour de son cou et sur ses épaules afin d'éviter à sa précieuse chevelure de se faire tremper. « Alors, comment ça va, aujourd'hui ? »

Ah, d'accord. Maintenant, elle demande. « Je crois que j'ai la toxoplasmose, dis-je.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un parasite qui se loge dans le cerveau humain, dans celui des rats, et des chats aussi. J'ai lu ça dans le *New Scientist.* À mon avis, ça explique pourquoi j'ai du mal à me concentrer.

— Quand as-tu du mal à te concentrer ?

— Essentiellement quand je suis au volant.

— C'est parce que tu conduis mal. Pas parce que ton cortex héberge je ne sais quelle créature microscopique. Quel hypocondriaque tu fais ! »

Je passe outre et reprends l'exposé de ma théorie selon laquelle j'ai très certainement été infecté durant mon enfance, à vivre dans cette communauté, mais au bout d'un moment je me rends compte que Liz ne m'écoute plus. Elle préfère farfouiller dans sa sacoche, qu'elle tient toujours sur ses genoux.

— Je t'ai apporté un cadeau », dit-elle. Elle me le tend, alors je le prends nerveusement tout en essayant de garder un œil sur la route. Le cadeau est emballé dans du papier à rayures, aussi je ne vois pas de quoi il s'agit. C'est petit et en forme de livre, ça doit donc être un livre. C'est ça ou une cartouche d'Advanced GameBoy dans sa boîte d'origine. Peut-être que c'est *Zelda.* Liz sait que je veux *Zelda.* Je n'arrête pas d'en parler.

— Et qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » demandé-je. En gros, je suis content. J'ai même une bouffée de chaleur, quelque part en dessous des intestins. C'est *Zelda*, affirmatif.

— Tu ne sais pas encore ce que c'est. Si ça se trouve, c'est un très petit, mais très efficace dispositif anti-Cooper.

— Si ça se trouve, oui. Mais mon petit doigt me dit que non. En tout cas, merci.

— Arrête tes putains de politesses, Cooper, et ouvre-le. » Ça me fait toujours un effet bizarre quand Liz parle comme un charretier, comme si M^lle^ Sainte-Nitouche était soudain possédée par la Fiancée de Chucky.

Je lâche le volant pour faire brièvement Guignol avec les mains.

— Ben voyons ! Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis en train de con-dui-reuh. Tu veux nous faire *mourir* tous les deux ? » J'aime bien déconner comme ça. C'est comme si ça me faisait chier d'être américain et qu'en même temps, je le devienne encore plus. « De toute façon, j'ai déjà deviné ce que c'était. C'est *Zelda*, pas vrai ? Pour ma GameBoy ? Tu m'as acheté *Zelda* ? C'est très gentil de ta part.

— Ce n'est pas *Zelda*. Et arrête d'exagérer. Faut toujours que tu exagères.

— Ah, pas du tout.

— Que si. Oh et puis… Donne-moi ça ! » Liz me prend le paquet que j'avais posé sur mes genoux et entreprend de l'ouvrir en faisant plein de gestes minutieux du genre origami, sans déchirer le papier comme moi j'aurais fait, mais en l'ôtant délicatement en un seul morceau presque intact. Après quoi, elle me tend ce qui était enveloppé dedans.

Elle a raison. Ce n'est pas *Zelda*. Ce n'est pas un bout de média moderne, c'est un bout de vieux média. Un livre, pour être précis. Un vieux livre, petit et fluet. La jaquette, s'il y en a jamais eu une, a disparu depuis belle lurette ; il ne reste qu'une couverture rigide en coton bleu marine toute patinée par l'usage et le temps. Le titre n'est pas écrit dessus, mais il est imprimé sur le dos en petites lettres noires. En latin, j'ai bien l'impression. Je dois le faire miroiter dans la lumière avant d'arriver à lire ; du coup, je regarde par intervalles tout en continuant à surveiller la route. *Hydriotaphia*, *on* dirait que ça dit. Je l'ouvre d'une main tout en contournant un camion de laitier, et une carte postale Hello Kitty en sort, sur laquelle on a écrit d'une écriture enfantine bien ronde : *À Cooper, qui a besoin d'aide. Baisers, Liz.*

— Euh… Merci Liz, dis-je. Ça a l'air… passionnant.

— Ce n'est pas un roman de science-fiction, Cooper. C'est une monographie.

— Une monographie ?

— C'est ça.

— Je ne pige pas. »

Liz pousse un soupir, me prend le livre des mains et me lit la page de frontispice. « *Hydriotaphia : De l'Enfouissemen des Urnes ; ou Traicté des Urnes Sépulchrales récemmen mises à jour dans le Comté de Norfolk.* C'est

un essai sur les rites funéraires humains à travers les âges. Par Sir Thomas Browne. Il l'a écrit en 1658. C'est un classique. Je me suis dit que ça pourrait te servir.

— À quoi ?

— À savoir ce que tu vas faire des cendres, banane. On dit que Thomas Browne fut le dernier homme vivant à avoir lu tous les livres jamais écrits.

— Sans blague ? dis-je sans enthousiasme.

— Tu arrives à imaginer ça ? Tu arrives à imaginer ce que ça doit être, d'avoir ingurgité la totalité du savoir humain ? »

J'essaie de m'en faire une idée. J'essaie d'imaginer ce que ça doit être de se sentir aux commandes de toute une culture, d'être à son sommet et de scruter tout ça avec un œil d'aigle. J'essaie d'imaginer ce que ça doit faire de vivre dans un monde où on ne publie pas à chaque minute (en livres, journaux, périodiques, publications scientifiques et sur le Web) l'équivalent d'une vie entière passée à écrire. J'essaie d'imaginer ce que ça doit faire de ne pas être cerné par les données, de ne pas crouler sous d'invisibles montagnes de choses empilées tout autour de vous jusqu'au ciel. J'essaie d'imaginer tout ça, mais je n'y parviens pas. Je n'arrive pas à déterminer si c'est exaltant, déprimant ou résolument insignifiant. Enfin quoi, avant, quand il n'y avait pas autant de bouquins, avant même qu'il y ait un seul bouquin, ce n'était pas comme s'il ne se passait rien. C'est juste que les gens n'écrivaient pas de bouquins sur ce qui se passait. Non ? Ou alors, le monde était-il vraiment plus simple ? J'envisage de me lancer sur ce petit train de pensée avec Liz, mais je sais déjà ce qu'elle va dire. Elle dira que c'est comme de demander si l'arbre qui tombe dans la forêt fait du bruit quand il n'y a personne pour l'entendre. Et là, je n'arriverai pas à savoir si elle a dit quelque chose de terriblement profond ou si elle raconte des conneries sans nom ou si c'est juste qu'elle se fout de moi. Du coup, je préfère ne rien dire. En fin de compte, ce que je dis, c'est : « Non. »

Le mot laisse derrière lui comme une blessure par balle à la place de ce qui était ma bouche. Cette histoire de cendres… ça commence à me gonfler.

N'empêche, le fait que Liz m'ait offert un cadeau me remonte carrément le moral, du moins jusqu'à ce qu'on arrive à Featherbrooks. Là, nous devons nous frayer un chemin sur une avenue pleine de manifestants qui

agitent des pancartes et qui se croient autorisés à nous crier des obscénités en maculant ma voiture de boue.

— Enfoirés », dis-je quand un machin large comme la main et qui ressemble méchamment à de la bouse de vache vient s'écraser sur le pare-brise à quelques centimètres de mon nez. « Tu imagines s'il y avait eu un caillou là-dedans ? Crois-moi, s'ils esquintent ma bagnole, je ne réponds plus de rien.

— Il me semble que tu es moins nombreux, hélas.

— Ouais bon… Où ils sont, ces putains de flics ? Ça ne me dérangeait pas trop qu'ils campent devant la base, mais là c'est plus une plaisanterie.

— Cooper, je ne crois pas qu'un seul jour se soit passé depuis qu'ils sont ici sans que tu te sois plaint de leur présence, avant même qu'ils n'aient commencé à se montrer hostiles. Encore qu'à mon avis, je commence à comprendre pourquoi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ça ? dis-je tout en sachant pertinemment de quoi elle parle, ce qui a le don de m'énerver.

— Eh bien tu sais… Ce dont tu m'as parlé samedi. Sur l'endroit où tu vivais quand tu étais petit.

— N'importe quoi. Ce que je pense de ces crétins n'a rien à voir avec ça.

— Alors avec quoi ?

— Avec le simple fait que ce sont des crétins de base. Enfin quoi, ça me tue, leur ignorance. Ils n'ont pas la moindre idée de tout ce qui est en jeu. Pourquoi sont-ils infoutus de reconnaître ce qui leur assure justement leur sacro-sainte liberté d'expression ? Hein, pourquoi ?

— Tout ce que moi, je dis, lance Liz visiblement écrasée par la logique de mon raisonnement, c'est que si tu ne t'arrêtes pas, nous allons nous manger le portail. »

Sur ce point précis, elle a tout à fait raison, aussi je m'arrête de discuter pour me concentrer sur le franchissement du poste de contrôle ; ce qui prend des plombes, maintenant qu'ils ont décidé de vérifier le dessous de tous les véhicules qui entrent et qui sortent (pourquoi ceux qui sortent, Bon Dieu ?) au cas où ils embarqueraient des explosifs cachés. Les manifestants m'ont tellement gonflé que je reste assis en silence pendant toute la durée de la procédure, en essayant de lire l'introduction du livre que Liz m'a

offert. Mais je n’arrive pas à me concentrer. Vous voyez ce que je voulais dire sur la toxoplasmose ? C’est pas naturel.

Enfin, on en termine avec la sécurité, je gare la voiture et on court sous la pluie pour gagner le bâtiment. Aujourd’hui, la pluie ne me pose aucun problème parce qu’aujourd’hui (yes !) j’ai mon parapluie *à moi*. Une fois dans le hall, je le secoue vigoureusement pour bien le montrer, ce qui projette des gouttes d’eau un peu partout sur la moquette et sur la machine à casse-croûte, dont la vitre en plexiglas se retrouve maculée d’une espèce de sueur, comme si elle venait de faire de la muscu.

Notre bureau a été refait il y a deux ans et il ressemble désormais à n’importe quel autre. Bon, vous n’auriez peut-être pas trouvé qu’il avait une esthétique particulière avant, encore qu’il avait un petit quelque chose de militaire. Mais, aujourd’hui, c’est juste couloirs blancs, portes à placage de frêne, postes de travail disposés en trèfle ou boxes individuels, volets d’aluminium non dépoussiérés aux fenêtres, plafond à carreaux de même texture et de même couleur que de la croûte de fromage. S’il n’y avait pas un lecteur de cartes magnétiques à chaque porte et la brigade d’abrutis campés dehors, on pourrait très bien passer pour des vérificateurs de constats d’assurance ou des stratèges en relations publiques bossant pour une maison de disques. Pourtant, il faut reconnaître que le fait de remporter le contrat qui vous permettra d’orchestrer la campagne de pub du prochain titre de Britney ne nécessite pas forcément la présence sur votre toit d’un système de prévention antimissiles balistiques de soixante mètres de diamètre. Quoique… À voir comment les choses évoluent, ça ne devrait plus tarder.

D’accord, je vous la joue facétieuse. On peut trouver des salles sur la base qui sont très différentes de ce que vous verriez dans une boîte normale. Ces salles ressemblent vaguement à ce que la NASA fabrique à Houston pour piloter les satellites et communiquer avec les navettes en mission : vastes écrans muraux montrant des mappemondes face à des rangées de terminaux disposés en terrasses, véritables décors de scène où se déroule en continu le ballet de la technologie. Mais, personnellement, je n’y suis jamais allé ; ces salles ne sont pas pour les gens comme moi. Je ne les ai vues qu’en photo, dont certaines sont affichées un peu partout sur la base, et d’autres figurent en ligne sur des sites de protestation antinucléaire que j’ai trouvés sur la Toile. À vrai dire, c’est là que je trouve la plupart de mes informations sur Featherbrooks. Peut-être que l’une des raisons pour

lesquelles les manifestants me mettent en rogne, c'est parce que j'ai de plus en plus l'impression ces derniers temps qu'ils sont mieux renseignés que moi sur ce qui passe ici.

Là où je travaille, c'est plus ou moins un open space, aussi je peux voir en entrant que Josie, Pauline et Suhail sont déjà à leurs postes. Dans ce coin, au centre, peuvent s'asseoir huit personnes ; un peu à l'écart, il y a un autre coin qui nous abrite, Liz, Bruce, Simon et moi. Encore après se trouve le bureau insonorisé qui sert de repaire à Andrews.

Je vais à mon ordi et l'allume. À mes pieds, la tour de l'unité centrale regimbe et s'étire comme un vieux clébard qu'on dérange dans son couffin. Il y a un mémo cacheté dans mon panier à courrier, mais je ne l'ouvre pas tout de suite ; pour moi, la journée n'a pas commencé tant que mon visage n'a pas capté sa dose de rayonnements électroniques.

L'écran s'éveille en lâchant des sons, puis les fragments familiers de DOS fossilisé apparaissent. Blancs et tout fripés, ils ne persistent qu'une seconde ou deux avant d'être submergés par la première éclaboussure de Windows. Avec bravoure et opiniâtreté, les lignes opératoires s'agitent de nouveau, mais c'est là que Windows déploie son fond d'écran plein de cumulus bidon en une dernière fois décisive, marquant ainsi l'arrivée de son climat outrageusement clément sous le signe de cette stupide bannière qui flotte au vent.

— Tu as déjà remarqué le dragon qui se cache dans les nuages ? demandé-je à Liz quand elle revient du coin-cuisine avec sa tasse de thé-infusion habituelle.

— Quoi ?

— Le dragon. Dans les nuages. Sur l'écran de démarrage de Windows. À gauche, troisième nuée en partant du bas.

— Parfois, je me pose des questions à ton sujet.

— Mais c'est vrai ! Il y a quelque part un Redmondite obsédé par Tolkien qui a dû concevoir ce truc, pour faire une blague à usage interne, tu vois, et il l'a infiltré dans le système va savoir comment. C'est comme le niveau secret de *Doom* qui se cache dans Excel.

— Il est tout aussi vrai que le fait de discerner des motifs dans les nuages passé l'âge de huit ans est un signe avéré de prédisposition aux désordres mentaux.

— Si tu ne me crois pas, regarde ton écran.

— Je ne peux pas. Trop tard. Je l'ai allumé avant d'aller me faire du thé. Il faudra donc que j'attende demain matin pour savoir si oui ou non, tu es devenu fou. »

Liz s'assied et tape son mot de passe, puis elle patiente pendant que le serveur exécute la routine d'entrée. Je fais de même.

— Je peux te le prouver, dis-je. Les nuages se trouvent dans le système sous format Jpeg.

— J'ai tellement de travail, tu ne peux pas t'imaginer.

— Non, mais attends, c'est vachement imp… Et chiottes !

— Quoi encore ?

— Mal tapé mon mot de passe. Attends deux secondes. »

Je le retape : **********. Je valide d'un coup sec. Le disque dur râle, les câbles de connexion à Internet bourdonnent, une boîte à message apparaît. *Mot de passe incorrect. Nouvel essai ?* Nom de Dieu ! Qu'on me donne Unix ! Qu'on me donne Linux ! Qu'on me donne un Commodore 64. Qu'on me donne n'importe quoi sauf cette saleté d'arnaque qu'est Windows !

Je retape ; cette fois, j'y vais avec un seul doigt. Je le fais délibérément, d'un air condescendant, comme si je jouais une mélodie de trois notes sur un piano pour expliquer à un gosse qui n'a pas l'oreille musicale.

Mot de passe incorrect. Accès refusé. Cette machine est désormais verrouillée. Veuillez contacter l'administrateur système le plus proche avant de réessayer.

— J'y crois pas ! » dis-je à Liz, mais elle a commencé à bosser et fait la sourde oreille. « Oï Simon ! » lancé-je à l'adresse de mon collègue, voûté devant son écran, là-bas. Il a un énorme casque sur les oreilles, première fois que je le vois avec ça ; son langage corporel suggère qu'il essaie vaguement de rester caché, autant que faire se peut dans un espace tel que celui-ci. « C'est quoi, ce délire ? »

Pas de doute, il esquive : sans même lever les yeux de son écran, il donne un coup de pouce par-dessus son épaule, désignant le bureau d'Andrews.

Il y a quelque chose qui cloche.

Essayant de maîtriser mon exaspération, je m'éjecte de ma chaise et traverse la pièce en quelques enjambées. M'ayant vu bouger, Pauline me

jette un coup d'œil de loin et me fait brièvement au revoir de la main, comme dans les dessins animés. Je la mitraille du regard.

Arrivé au bureau, j'ouvre la porte et glisse ma tête dans l'entrebâillement. Je sais que c'était la dernière chose à faire. Andrews lève les yeux de son bureau. Son expression a changé, quelque part. Plus distante. Impitoyable.

— Quel est le problème, Cooper ? Vous ne savez pas lire ? »

Justement si, je sais lire, c'est bien ça le problème. Il y a un gros panneau sur la porte d'Andrews, voyez-vous, un panneau qui dit "Toujours frapper avant d'entrer". C'est d'ailleurs pour ça que je ne l'ai pas fait.

— Euh… Ouais. Désolé. Je me disais qu'à cette heure matinale, vous ne seriez pas en réunion.

— De quoi on parle, là ? La question n'est pas là. La question, c'est qu'il existe une règle de base sur cette base, une règle qui dit qu'on ne doit jamais entrer dans un bureau privé sans permission. »

C'est une bataille que je ne peux pas gagner ; je l'ai perdue à l'instant même où je suis entré. Donc je me retire avec à-propos : je lève une main, j'acquiesce en guise d'excuse, je ferme la porte puis je frappe. C'est le retour à l'école. C'est à ça que sert l'école d'ailleurs, j'ai bien pigé : nous préparer à une vie comme celle-ci. Je commence à comprendre de quoi mes parents voulaient me préserver, à leur manière maladroite.

— Entrez, dit-il. Bonjour Cooper, dit-il sans lever le nez.

— Bonjour, Douglas », dis-je. En réponse.

— Et… que puis-je faire pour vous, en cette matinée rudement humide du comté de York ?

— Y a mon mot de passe qui passe pas, Douglas. Le système a planté la machine. J'ai besoin de vous pour la débloquer. S'il vous plaît.

— J'en déduis que vous n'avez pas lu votre courrier.

— Mon courrier ? » Allons bon. *Youhou ? Gna qunqu'un, là n'dans ?* Reste calme, Cooper. Ne joue pas au mariole avec lui. Tu sais très bien qu'il n'aura de cesse de te le faire regretter. « Je ne peux pas *consulter* mon courrier si ma machine n'est pas réactivée.

— Pas vos courriels, Cooper. Votre vrai courrier. Le mémo dans votre panier à courrier. Le mémo que j'y ai placé moi-même il y a quarante-sept minutes exactement. »

Ah. « Euh… Non. Non, je n’ai pas lu ce mémo.

— Dans ce cas, je suggère que vous alliez le lire.

— Vous ne pouvez pas plutôt me dire ce qu’il y a dedans ?

— Allez le lire, Cooper. » J’hésite encore. « Allez-y. » Il me congédie d’un geste ; retourne à ses papiers. Je sors et regagne ma place, prends le mémo, le décachette. Quelques lignes sur une feuille pliée.

À l’attention de : *Cooper James, Poste 11, Salle 414, Bâtiment C, ligne 714.*

Veuillez tenir compte du fait que votre accréditation de sécurité a été suspendue jusqu’à nouvel ordre, ce à compter de maintenant. Dès réception du présent message, veuillez débarrasser votre box de vos effets personnels et vous présenter à votre coordinateur, qui vous indiquera la marche à suivre. Il sera tenu compte de votre coopération en la matière, que nous apprécierons.

Anne Matthews
pour le CBS P.J. Daniels

Je dois relire plusieurs fois avant que la signification n’atteigne mon cerveau. Quand elle est arrivée, tout le sang de mon corps se rue dans mes pieds. Quand j’essaie de parler, ce qui sort est du genre murmure.

— Liz, dis-je en m’efforçant d’atteindre sa place avec ma voix. Liiizzzz. » Je crois bien que je suis en train de gémir, là.

Me voici dans mon salon où j’ai passé toute la journée à regarder une de mes trois tours range-CD ; je suis au téléphone avec Liz qui parle à son portable dans un taxi qui la ramène chez elle après le travail. La tour en question est en métal argenté, contient cinquante CD, elle est posée sur ma moquette grise entre la chaîne hi-fi et la télé. Par contraste, ma vie paraît sombre comme de la merde, creuse, et en train de disparaître au fond des chiottes les plus proches.

— Ils ont dû croire que c’était de l’anthrax, me dit Liz.

— Mais non, Andrews m’a dit que ce n’était pas pour ça. » Je contemple ma chaîne. Je crois que c’est le seul truc vraiment bien que je possède. J’ai mis des années à l’assembler. L’élément central est constitué d’une paire d’amplis monoblocs à lampes, des Quad II reconfigurés. Ces deux bijoux

sont posés chacun sur son socle de béton, alimentés séparément et je ne les éteins jamais. De les avoir là, qui rougeoient dans un coin de la pièce, c'est mieux qu'une bestiole. Encore que Liz ne comprenne rien à leur puissance de réconfort ; elle les considère seulement comme une source possible d'incendie.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? demande-t-elle.

— Je crois que ça a un rapport avec mon père. » Les Quad II sont connectés d'un côté à un préampli Quad 77 et de l'autre à une paire d'enceintes Acoustic Energy AE2 série 2, équipées d'un crossover à fils de cuivre en paire torsadée exempts d'oxygène plaqués argent, avec support coulé dans la masse, ainsi qu'un caisson de basses REL Acoustics Storm III (témérairement situé au-dessus de mon canapé). Ma source audio principale est un lecteur Micromega Stage à plateau de six CD, relié à son DAC_3 Micromega par un câble d'interconnexion digital à 75 ohms de la compagnie Chord. Les autres connexions sont des Silver 60 de chez Cambridge Audio ; pour le câblage des enceintes, j'ai mis des Silver 12 de QED avec des terminaisons Air-Loc™. Tous les câbles d'alimentation sont des 3x2, 5 blindés AB Supra-conducteurs LoRad de chez Jenving Technology, munis de transformateurs d'isolement galvanique à écran, afin de minimiser le bruit du rayonnement produit par le courant principal ainsi que celui de la réception des fréquences radio.

— Cooper, est-ce que tu m'écoutes seulement ? C'est précisément ce que je suis en train de te dire.

— Non… » dis-je en me forçant à redescendre de la planète Hi-Fi pour affronter les tâches en cours d'exécution. « Tu ne comprends pas. Je ne parle pas de ses cendres. Je parle de ce qu'il fabriquait quand il était vivant. »

Liz marque une pause. Je marque une pause. Je ne suis pas bien sûr de ce que je raconte. Je bloque sur les Micromega ; je me demande si c'était un choix judicieux, s'il n'aurait pas mieux valu me contenter d'un truc un peu plus modeste pendant un moment (un Marantz, par exemple) et économiser pour me payer plus tard un DAC Enkianthus Audioméca (muni des tout premiers convertisseurs indépendants du monde) et un lecteur de CD Mephisto II de chez Audioméca, celui avec un DSP à virgule flottante de 32 bits, combinaison capable de produire le zéro tremblote absolu, sans parler de son sublime design chromé. Mais je ne connais aucun fournisseur

en Angleterre pour ça, ce qui veut dire qu'en plus de leur coût relativement astronomique, il faudrait les faire importer de France par bateau.

— Est-ce que tu en as parlé à ta mère ?

— Ma mère ? Non, bien sûr que non.

— Je pense que tu devrais.

— Pourquoi ?

— Parce que ça me paraît la chose à faire, voilà pourquoi. Enfin quoi, il me semble qu'elle a des chances d'être intéressée par le fait que le père de son unique enfant est mort. Et peut-être qu'elle sait quelque chose d'un peu plus substantiel que ta simple intuition…

— Ce n'est pas qu'une intuition.

— C'est quoi alors ?

— C'est la façon dont ils m'ont regardé, tous, quand je leur ai dit que Jack Reever était mon père.

— Je croyais que tu t'étais évanoui ?

— Ouais ouais, je me suis évanoui, mais un instant seulement. Une minute à tout casser.

— Et alors, ils t'ont regardé comment ? »

Elle m'en pose bien, des questions ; plus que d'habitude. C'est peut-être parce qu'elle s'inquiète pour moi. Peut-être. « Je ne sais pas. C'est… Ça n'a rien de concret. C'est juste que… Ils me regardaient d'un air soupçonneux, c'est tout. À la fois soupçonneux et comme si leurs soupçons étaient confirmés en même temps. Comme si tout ça était parfaitement cohérent.

— Comme si quoi était cohérent ? »

C'est un interrogatoire ? C'est ça ? « Ça ! Tout. Moi. Je ne sais plus.

— Moi non plus. Je ne suis pas certaine que *tu* sois cohérent.

— Merci Liz. Ça me remonte vachement le moral.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Pas la peine de me mordre. Ce n'est pas *moi* qui t'ai fait perdre ton accréditation.

— Ah ouais ? Pour ce que j'en sais, ça pourrait bien être le cas », lâché-je en grommelant.

Liz laisse passer un temps avant de répondre. Quand elle se lance, elle a le ton meurtri ; un peu. « D'accord, donc si j'ai bien compris ton raisonnement, du fait que je ne vois pas pourquoi tu penses que ça a quelque chose à voir avec ton père, d'un seul coup je passe à l'ennemi, c'est ça ?

— Mais non, ce n'est pas ce que j'ai dit. Tout ce que je dis c'est que pour autant que je le sache, ça pourrait bien être de ta faute, c'est tout. Ça se pourrait très bien. Ça pourrait être Andrews. Je n'en sais rien. Je ne sais plus que dalle. Je suis complètement largué, à part ce sentiment bizarre que j'ai.

— Ce sentiment bizarre, est-ce que c'est le même sentiment bizarre que tu éprouves quand tu te rends compte que tu as été parfaitement odieux ?

— Oh allez, Liz. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Bon sang ! Pourquoi fais-tu ça ? Tout ce que j'essaie de dire, c'est que ça pourrait bien avoir un rapport avec ce que Papa fabriquait.

— Il n'est pas nécessaire de crier.

— Je crie si je veux ! Pourquoi je ne devrais pas crier ? Tu ne comprends pas à quel point j'ai la trouille ? C'est pas un putain de jeu, Liz ! *On m'a retiré mon accréditation de sécurité.* Le prochain coup, c'est mon boulot qui saute. Et je ne retrouverai jamais un aussi bon poste dans la région. Il faudra que je déménage et je n'arriverai jamais à vendre la maison. C'est la merde. C'est pas drôle, vu ? Ça me fout les jetons. Je dois savoir ce qui se passe. »

Liz ne dit rien. Au bout d'un moment, je me demande si elle n'a pas raccroché. Puis je m'aperçois que non, elle attend juste que je me calme. Elle le fait souvent, ça, le coup du silence ; en général, ça me prend la tête tout de suite. Mais il semblerait que depuis la dernière fois j'aie développé une sorte d'immunité. Je repense à ma chaîne stéréo. Je sais bien que j'y ai claqué pas mal d'argent, mais si on compare avec quelqu'un qui a vraiment beaucoup de fric à claquer, ce que j'ai là est relativement médiocre. Les Quad II, c'était un coup de bol, j'ai fait une affaire en les achetant dans une vente aux enchères à un particulier qui ne connaissait pas leur valeur. Mais si je décidais de m'y mettre sérieusement, je les virerais et j'achèterais à la place quatre Quad II *originaux de 1955*, conçus par Peter Walker lui-même, entièrement refaits et rééquipés avec fils d'argent extrudés au neuvième

degré de pureté, des capacimètres à électrolyse Black Gate, des enceintes WBT, des résistances Vishay et des lampes Golden Dragon KT66. Je m'en servirais alors pour biamplifier non pas mes AE2.2,, mais une paire de Rogers LS 3/5a Studio Reference à bicâblage 11 ohms de la BBC, ceux qui sont sortis des premières chaînes de montage, conçus dans les années 70 pour faire office d'enceintes de proximité, et considérés partout comme les meilleures enceintes sur pieds jamais fabriquées. « Je suis désolé, dis-je en faisant semblant de capituler. Je ne voulais pas te crier dessus. C'est juste que… J'ai la trouille. C'est tout.

— Ça ne sert à rien. Tu es seulement paranoïaque. Rien de grave ne va arriver, d'accord ? Je te le promets. Dans quelques jours, ils vont te donner un coup de fil et tu seras réintégré au boulot comme si rien ne s'était passé.

— Tu crois ? dis-je en me demandant si elle se rend compte que je lui tends un piège.

— J'en suis certaine. »

Je t'ai eue. « Et comment le sais-tu ? »

Elle a une hésitation, comme si elle ravalait ce qu'elle s'apprêtait à dire. « Eh bien, je ne *sais* rien de précis, mais je suis certaine que…

— Tu ne serais pas en train de faire preuve de condescendance envers moi ?

— Mais bien sûr que non ! Bon sang, mais qu'est-ce que tu as, à la fin ?

— Rien », réponds-je, quand je comprends enfin que pour tirer le meilleur parti de mon installation, il me faudrait aussi un préampli de la série Orca de chez Michel Engineering ; une fiche d'alimentation Trichord Research 1000 (cinq cents livres sterling pour ce qui n'est jamais qu'une prise électrique) ; un caisson de basses REL Acoustics Studio III capable de produire des fréquences inférieures de onze hertz aux capacités auditives de l'oreille humaine ; et puis, soit des câbles en argent massif Leider Spoor, soit des Nordort SPM Reference (à vrai dire, dans un monde parfait, j'aurais des Nordort Valhallas, mais à huit cents livres le mètre, même si le fric n'était pas un problème, je renâclerais) ; et pour couronner le tout, un salon entièrement rénové, vu que ce que j'ai là ne rend pas du tout justice à mon installation et qu'il faut vraiment que je remplace tout si je veux que ça finisse par ressembler à un garage en parpaings capitonnés digne de ce nom. Enfin bref, tout ça pour m'éviter de réfléchir aux conséquences qui découleront de ce que je vais dire et que je veux dire depuis un bon

moment, et qui, de manière apparemment illogique, mais pas tant que ça si vous avez fait attention à ce qui est en train de se dérouler, jaillit soudain de ma bouche.

— Je sais très bien que tu te fais sauter par Andrews, et je sais aussi qu'il t'a demandé de m'espionner. Tu es vraiment malade, tu m'entends ? *Malade ! »*

Cette fois-ci, elle coupe.

Je me rassieds. Je regarde dans le vide. Je ne rappelle pas. Au lieu de quoi, je prends les écouteurs Precision HD580 de Sennheiser que j'ai achetés le mois dernier et je me les ajuste. Ils sont actuellement branchés aux Micromega par l'intermédiaire d'un ampli à lampe que j'ai aussi acheté pour les piloter. La télécommande est sur la table basse ; je me penche et appuie sur lecture. L'effet est aussi instantané qu'effrayant. C'est comme si je me posais les AE2.2 sur les tempes et que quelqu'un me les enfonçait doucement dans les lobes frontaux *sans rien employer d'autre que de l'amour.* J'éprouve le son. Je ne suis plus un être humain, je ne suis plus qu'une réverbération, un diapason spasmodique qui s'harmonise avec l'univers. Je décolle. Presque.

Ce qui m'empêche d'atteindre pleinement le plan astral du monde des sons, c'est de penser à ce que Liz est en train de faire en ce moment précis. En ce moment précis, elle est assise à l'arrière de son taxi et elle remplit un PS-6, aussi concentrée que si c'était une putain de lettre d'amour. En ce moment précis, elle transcrit chacune des foutues paroles que j'ai prononcées pour pouvoir ensuite les donner en offrande à son Prince Charmant. En ce moment précis, elle pense que je suis un connard de première bourre. En ce moment précis, elle envisage de ne plus jamais m'adresser la parole. Oh et puis quoi… Je suis content de l'avoir dit ; il fallait que ce soit dit. Et d'ailleurs, je l'emmerde. Non, mais pour qui elle se prend, celle-là ?

OceanofPDF.com

Stasie

Jack aimait les chiens. À la communauté, il y en avait beaucoup, surtout des chiens errants que nous avions recueillis. Stasie préférait les chats. Ici, à sa “retraite”, il y a beaucoup de chats ; je ne sais pas combien exactement. Elle non plus, je pense. Quelques-uns seulement sont à elle ; les autres sont des opportunistes en quête de compagnie et de nourriture, des délinquants échappés des maisons alentour qui font l’école buissonnière, des risque-tout qui franchissent comme des voleurs le grand mur couleur tabac qui donne au jardin de Stasie l’allure sombre d’un enclos.

Pour ces chats-là, il y a toujours de la nourriture. Elle leur laisse des assiettes pleines dans ce qu’elle appelle la buanderie (une vieille arrière-cuisine ou une remise de jardin, bref, là où elle met sa machine à laver et des boîtes de merdouilles diverses) alternant le Whiskas et le Go-Cat mélangé à des filets de plie congelés qu’elle fait dégeler en les plongeant dans une casserole d’eau bouillie sur le poêle, après quoi elle les laisse refroidir, parfois plusieurs jours, avant de les estimer assez sains pour être servis. Comme il faut s’y attendre dans ces conditions, les chats sont souvent malades. Au moins une fois par visite, je dérape dans une flaque de vomi infâme que je n’avais pas remarquée, en général tôt le matin quand je parcours le dédale de couloirs à la recherche du petit déjeuner perdu. Ou, au contraire, le soir, quand je me balade dans le petit mais complexe réseau d’allées du jardin en quête d’air, d’un air qui ne soit pas vicié par les relents combinés de vomi félin et les quarante Benson & Hedges quotidiennes de Stasie.

S’ils ne vous coincent pas de cette manière, les immondes félidés de ma mère, ils vous coinceront d’une autre. Comme des tribus en guerre, ils se sont depuis longtemps partagé le territoire de la maison. Dans les couloirs et les escaliers, vous courez en permanence le risque de vous retrouver pris entre deux feux ou au beau milieu d’une embuscade. Asseyez-vous dans un canapé et vous servirez de bouclier humain dans une complexe opération d’espionnage. Faites retraite dans votre chambre et, à tous les coups, votre

lit aura été réquisitionné et converti en hôpital de campagne par un matou aux oreilles ravagées qui s'est servi de votre traversin comme coussin chirurgical, après quoi il est allé se planquer sous votre duvet pour y laisser la moitié de sa masse corporelle en poils divers, au cours d'une sieste roborative et suante digne des grands guerriers.

Personnellement les chats, c'est pas trop mon truc.

Mettons de côté la toxoplasmose un moment ; je suis vraiment allergique à ces petites saletés. J'arrive donc chez Stasie un vendredi soir, vu qu'il m'a fallu regarder la télévision l'après-midi, enfermé chez moi depuis une semaine pour rassembler le courage nécessaire à venir la voir ; et vingt minutes après avoir franchi le seuil, ça y est, j'ai le nez qui coule. Comme toujours, la maison est pleine de monde ; je crois que ça fait partie de la stratégie existentielle de Stasie, de s'entourer de gens en permanence, sans doute parce qu'elle est terrifiée à l'idée d'être aspirée par le vide si jamais elle reste seule plus d'une demi-heure.

C'est une demeure de belle taille, il y a donc pas mal de place pour les pique-assiettes et les insatisfaits de tout poil ; Janet n'aurait jamais laissé Stasie mettre la main dessus si la maison avait été mieux située en ville. Il y a l'entresol où je me trouve, puis le rez-de-chaussée (auquel on accède par le perron), puis le premier avec son grand palier double, tout un tas de vastes chambres et l'atelier. Mais comme toutes les chambres sont prises, je me retrouve à dormir dans la bibliothèque, qui ne ressemble pas du tout à une bibliothèque puisqu'en fait c'est une petite pièce à moitié enfouie, qui ne fait même pas trois mètres sur deux, meublée d'une espèce de lit de camp à une place recouvert d'une de ces courtepointes en coton ondulé, d'une petite chaise cassée, de deux étagères en kit imitation pin chargées de centaines de livres suspects, plus une fenêtre dont le rebord est juste au niveau du pavage du jardin, luisante de bave d'escargot et d'où s'écoule une eau saumâtre à chaque fois qu'il pleut. Ah et puis un chat, étalé sur mon oreiller comme un gros lézard.

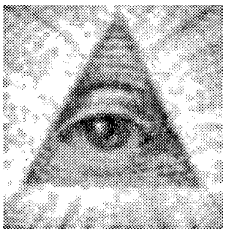
Il écarquille un œil quand j'entre dans la chambre, décrète que je suis une absence de menace et retombe endormi aussi sec.

Je balance mon sac et ouvre aussitôt la fenêtre dans l'espoir de dissiper le brouillard d'humidité et de renfermé qui règne ici. À l'époque de Grand-Mère et Grand-Père, cette partie de l'entresol était condamnée et à mon avis elle aurait dû le rester. J'étais à l'université quand ils sont morts, Stasie était

là-bas à Londres, incapable de garder un boulot, vivant sur ses allocs. Matthew (toujours aussi généreux) voulait que la maison revienne à Stasie pour qu'elle ait un toit et c'est lui qui a eu l'idée de convertir l'entresol en appartement, qu'elle louerait pour se générer un revenu. Janet n'avait pas apprécié, pour dire les choses avec pondération ; elle pensait que Stasie transformerait l'endroit en communauté hippie. Et quand Stasie en a eu marre de jouer les propriétaires et qu'elle a pris sa retraite, je suppose que c'est exactement ce qu'elle a fait. La "bibliothèque" en fut l'une des conséquences.

J'évite cette pièce autant que possible, notamment parce que les bouquins qu'elle renferme me foutent le bourdon. Ces bouquins-là vous feraient boucler, là-bas à la base. Tiens, là c'est la *Métaphysique trilogique* de Norbert R. Keppe. Ça, c'est *En terre étrangère* de Robert Heinlein. Et puis L. Ron Hubbard, Terence McKenna, Zecharia Sitchin. Et David Icke. Des tas de livres sur les "cercles du blé", la magie sexuelle, comment éveiller votre divin Ka. Il y a même une étagère complète dédiée à un genre qu'il faut bien appeler l'hyper-spéculation préhistorique.

J'extrais l'Icke et me mets à le feuilleter. J'en ai entendu, des théories du complot, mais alors là, on n'est plus dans la même catégorie. Des hommes-lézards buveurs de sang issus de la quatrième dimension ont pris les rênes du monde. Putain. Faut être schizo. Je m'apprête à reposer le bouquin quand il s'ouvre tout seul à une page où je reconnais quelque chose.



La légende dit qu'il s'agit de l'*Œil d'Horus*, et je comprends vite où je l'ai déjà vu (en plus de la boîte de café en poudre) : sur tous les billets en dollars américains. Selon Icke, ça a un rapport avec la conspiration des Illuminati et toutes ces conneries. Manque de bol, il ne dit pas qui est Horus.

Ça m'emballe tellement que lorsqu'il est l'heure de monter dîner, le bouquin monte avec moi.

— Tiens, tu lis Icke…, dit Stasie qui me passe devant en trombe, portant un plat chaud qui fume. C’est un génie. » Sa voix me paraît bizarre, sans doute parce qu’elle a le nez pris et tout gonflé comme un furoncle, à moins que ce ne soit à cause de la SuperKingsize fichée entre ses dents.

— Ça m’a l’air intéressant, en tout cas, dis-je en restant où je suis pendant qu’elle s’engouffre dans la salle à manger. Qui était Horus ? »

La phrase suivante, elle me la jette comme une espèce de bordée d’injures en repassant vers la cuisine, ayant dûment livré sa marmite, la cigarette passée de la bouche à la main. « Fils d’Osiris, dieu égyptien du soleil ; pourquoi ?

— Comme ça. J’ignorais, c’est tout.

— Il n’y a rien là-dedans qui devrait te surprendre, étant donné l’endroit où tu travailles.

— À Featherbrooks, on a une vision des choses un tantinet différente. »

Mais ça ne l’intéresse pas le moins du monde. « Tu vas rester là, à philosopher ou tu m’aides à porter les trucs pour le dîner ? »

Elle me la joue hiérarchie familiale, maintenant ! C’est d’un mesquin. Surtout venant d’elle.

Les plats ont été disposés sur le vieux buffet de chêne de la salle à manger. Il y a un saladier plein de ce qui ressemble à un mélange de légumes congelés cuits dans des casseroles de soupe aux champignons, que Stasie appelle du chili végétarien. Il y a une casserole pleine de patates nouvelles (froides) tellement recuites que leur peau est tout explosée. Il y a une “salade de maïs doux”, en clair un plein saladier de grains de maïs recouverts de tranches de concombre. Il y a un plat qui contient neuf saucisses de marque Quorn. Il y a une laitue (entière) et une miche de pain prétranchée couleur de bois moucheté. Il y a cinq tomates et un bocal de cacahuètes salées. Il y a un saladier plein de crackers à la crevette de marque Sandbury. Il y a une ambiance de désespoir et d’ineptie. Ou alors c’est ma contribution personnelle au repas.

Les invités arrivent un par un. Entre deux allers-retours hypoactifs à la cuisine pour y chercher de la bouffe ou des verres ou des bouteilles supplémentaires de sa piquette bulgare, Stasie présente tout le monde. Tamsin est poète, du comté de Derby, au regard fanatique et aux traits pointus tout droit sortis d’un épisode de *Dr Seuss*. Keith est organisateur de

capital-colère, de Preston, à l’air aussi dynamique que joufflu. Chrys est une artiste de scène dont l’humeur passe aléatoirement du distrait à l’indigné. Jemma est une aromathérapeute de Goole qui sent l’huile de patchouli et la sueur sous les bras. Simon est un militant de jardin qui porte un chandail à rayures trop grand pour lui, lequel semble bel et bien avoir été tricoté par sa grand-mère. Mary est une médiéviste effacée qui étudie à l’université de Nottingham et passe d’importants examens demain matin. Ils ont tous trente-cinq/quarante-cinq ans, sauf Mary, qui fait plutôt vingt-trois. Le temps qu’on soit tous assis à table, ils me détestent déjà puisque Stasie a pris sur elle de me présenter ainsi : « Voici mon fils Cooper qui, pour des raisons connues de lui seul, aide les Américains à nous espionner et à envoyer des armes dans l’espace. Il reste pour la nuit. »

— Alors, qu’est-ce qui t’a amené à faire ça ? me demande Keith en trempant une tranche de pain imbibé de mayonnaise dans son bol de chili.

— Je suis seulement programmeur, dis-je. C’est loin d’être aussi grave que le laisse entendre Stasie.

— N’empêche qu’il y a de bonnes raisons pour que ça s’appelle un code », dit Chrys énigmatiquement. Je ne vois pas très bien ce qu’elle veut dire par là.

— Judicieux, Chrys », dit Stasie qui a parfaitement compris, bien qu’elle ne daigne pas me l’expliquer.

Une fois que nous sommes tous assis, je remarque qu’il reste une place vide. Quelques minutes plus tard, j’entends la porte d’entrée s’ouvrir puis se fermer, ce qui propulse Stasie hors de la pièce, non sans faire des manières de gamine effarouchée. Nous autres restons assis en silence, pendant qu’elle accueille le nouveau venu, en faisant semblant de ne pas entendre les bruits de mamours qui viennent du couloir. Jemma rompt le silence en faisant un commentaire inoffensif sur les avantages de la marque Quorn (qui fait des substituts de viande à base de végétaux) ; Keith et Tamsin ont presque réussi à démêler ce maigre écheveau pour en faire quelque chose qui ressemble vaguement à une ébauche de conversation, quand arrive un homme vêtu de noir, avec la coupe de Jules César et un bouc au menton.

Toute rougissante et extatique, Stasie nous annonce : « Voici Lune. Cooper, tu te souviens de Lune, n’est-ce pas ? »

Euh… Je me souviens de Lune, mais pas comme ça. La dernière fois que je l’ai vu, il devait avoir onze ans. Et la dernière fois que je l’ai vu, je

ne crois pas me souvenir qu'il couchait avec ma mère.

— Lune, voici Tamsin, Mary, Keith, Simon, Chrys et Jemma. Lune est druide », ajoute-t-elle avec fierté.

Moi, je suis en train de m'étouffer avec mon maïs.

Lorsque Lune, savamment guidé, a fini de négocier les périlleux rapides du buffet, il nous rejoint à table. « Lune et Cooper ont grandi ensemble », explique Stasie à ce public d'innocents qui nous regardent attentivement. « Ils ont beaucoup de temps à rattraper.

— Alors, Lune…, dis-je.

— Salut, euh… Cooper, dit-il visiblement embarrassé par le nom (à moins que ce ne soit par la situation).

— Plus personne ne l'appelle Ash aujourd'hui, Lune. Nous avons arrêté, n'est-ce pas Cooper ? Il y a longtemps.

— C'est ça. Longtemps », dis-je, encore que pour moi, il ne s'agisse pas simplement de répéter le mot.

Je crois que Lune m'a compris. Du moins, il acquiesce. « C'est vrai, oui, dit-il. Comment vont les choses ?

— Oh, tu sais… Des hauts et des bas, dis-je. Jack est mort.

— Vraiment ? Quand ?

— Lune est très versé dans la divination, intervient aussitôt Stasie. Il a tracé toutes les lignes telluriques de la région autour de Nottingham. Il en a découvert neuf qui passent exactement sous cette maison. Raconte-leur, Lune.

— C'est exact, dit Lune après m'avoir adressé un regard d'excuse. La maison est située sur un carrefour d'énergies très important. »

Ça branle du chef, dans l'assistance. « Oh, vraiment ? dit Jemma. Vous savez quoi ? J'étais *certaine* d'avoir senti quelque chose. »

Chrys sourit elle aussi, comme si elle s'en doutait depuis toujours.

— Et euh… comment tu repères les lignes telluriques, exactement ? demandé-je par naïveté pure et simple.

— Avec des baguettes de sourcier, répond Stasie.

— De sourcier ? Je croyais que ça servait à trouver de l'eau.

— Bien sûr. Mais on peut aussi les accorder à d'autres lignes d'énergie dans le paysage.

— Les accorder ? Euh… bon. » Je refuse de croire que Lune, mon vieux copain Lune, marche à fond dans ce genre de trucs. « Donc ces lignes telluriques passent sous la maison. Comment sais-tu que ce ne sont pas des conduites d'eau ou quelque chose dans ce genre ?

— Les fréquences ne présentent pas la même signature, m'affirme Lune. Et puis j'ai fait le relevé de tous les réseaux – eau, gaz, électricité, téléphone – pour être certain de ne pas commettre cette erreur. C'est une pratique courante.

— Oh. »

Obéissant à l'invite de Chrys, Lune entreprend de nous donner une mini-conférence sur le sujet. Quand il a fini, il demande à Chrys en quoi consistent ses représentations artistiques. Que fait-elle exactement ? Eh bien, il apparaît que Chrys se déguise en patiente d'hôpital et qu'elle erre dans les discothèques en faisant semblant d'être atteinte de maladie mentale.

Quand elle entend ça, Mary laisse échapper un ricanement. On dirait qu'elle a été trop occupée par les révisions de ses examens pour avoir eu beaucoup de contacts avec les autres résidents. C'est la seule explication que je vois au fait qu'elle ait attendu si longtemps avant d'exprimer son incrédulité. « Et c'est censé prouver quoi ? » demande-t-elle, un tantinet méprisante.

Chrys a soudain l'air en détresse, comme si Mary venait de lui dire d'aller se dégoter un boulot. Keith se précipite vaillamment à sa rescousse ; mais pas trop vaillamment quand même, il ne voudrait surtout pas qu'on en vienne à penser qu'il manifeste, en s'immisçant ainsi, un comportement de mâle pré-moderniste non reconstruit. « Est-il nécessaire que cela prouve quelque chose, Mary ? L'art doit-il être forcément orienté vers un but ?

— Chrys fait aussi de la peinture d'auras, laisse tomber lourdement Stasie comme si ce simple fait devait mettre un terme à la dispute.

— C'est quoi, la peinture d'auras ? demandé-je sincèrement intrigué.

Sept des personnes présentes me regardent soudain comme si je venais d'avouer que j'ignore l'identité du président actuel des États-Unis.

— C'est la peinture de l'aura de quelqu'un, dit Stasie. Qu'est-ce que tu croyais ?

— Elle est très douée, dit Jemma. Tu es très douée, n'est-ce pas Chrys ? »

Chrys en rougit de modestie. « Je fais de mon mieux.

— Elle nous a tous peints, dit Keith.

— Pas moi, dit Mary qui a l'air au bord de la crise de nerfs, comme si elle avait ignoré jusque-là que ces gens vivaient au-dessus de sa tête (elle a l'autre chambre à l'entresol, juste à côté de la mienne).

— Chrys a gentiment accepté de vous peindre vos auras, à toi et à Lune, dit Stasie.

— Quand ça ? dis-je effrayé, mes yeux partant dans tous les sens.

— Ce soir. Maintenant. Juste après que tu m'auras aidé à débarrasser. »

La seule pensée qui me traverse l'esprit à ce moment-là, c'est à quel point tout ça aurait été différent si Jack n'était jamais parti.

Dans la cuisine, un torchon à la main, je tiens enfin ma première occasion de discuter avec Stasie. Je lui ai parlé des cendres au téléphone, donc elle est au courant. Mais nous n'avons pas décidé qu'en faire. Et dans la mesure où c'est un sujet que moi à 99 % et Stasie à 100 % n'avons aucune envie d'aborder, ça va être coton. Donc je décide d'y aller par la bande, en espérant qu'à un moment ou à un autre, plus ou moins de son plein gré, la question surgira d'un coup et qu'on se prendra les pieds dedans.

— Je crois qu'il est fort possible que je perde mon travail, vu tous les problèmes que j'ai causés.

— Ce sera une très bonne chose.

— Merci bien, dis-je en écartant un félidé et puis un autre de la pile d'assiettes sales. Merci de me manifester tant de sympathie.

— Tu sais très bien ce que je pense du fait que tu travailles là-bas.

— Oui, bon et alors ? Je pensais quand même que j'aurais droit à une petite manifestation de solidarité familiale. »

Ce qui la fait rire tellement fort qu'elle part dans une quinte de toux.

— Je n'aime pas te voir fumer, lui fais-je remarquer, mais ça ne t'empêche pas de le faire. »

Autre quinte de toux/rires. « C'est pas tout à fait la même chose, il me semble…, dit-elle quand son système respiratoire est de nouveau opérationnel.

— Euh… Moi je crois que justement, il y a plein de points communs, dis-je conscient d'une certaine tension dans les muscles de mes mâchoires.

— Je n'ai pas l'intention d'en discuter avec toi, Cooper. »

En général, c'est à ce stade que je casse quelque chose (un verre, une tasse, un chat), mais je me rappelle que je suis venu ici dans un but précis qu'une dispute ne m'aiderait pas à atteindre. Plus j'y pense, plus je me dis que je ferais mieux d'abandonner l'espoir d'aborder le sujet par des voies détournées ; il y a beaucoup trop de champs de mines à négocier. Va donc falloir que je me jette à l'eau les pieds en avant. La bombe.

— Bon alors, à ton avis, on fait quoi ?

— Il faut vraiment qu'on parle de ça maintenant ? On vient juste de finir de manger.

— C'est pour en parler que je suis venu.

— Ce serait gentil de ta part si tu venais plus souvent. »

Et voilà, elle essaie encore de faire virer ça à la dispute ! C'est pas tolérable ! Est-ce que tout le monde a une mère comme celle-là ? C'est carrément pas possible ; en deux générations, l'espèce humaine aurait disparu purement et simplement sous des torrents d'inlassables matricides.

— Il faudra bien qu'on en parle à un moment donné.

— Plus tard.

— Mais quand, plus tard ?

— D'abord, nous avons la peinture d'auras, dans la salle à manger.

— Je ne te crois pas.

— Qu'est-ce que tu ne crois pas ?

— C'est juste une diversion, c'est ça ? Cette histoire de peinture, là. Tu as tout manigancé pour que je ne puisse pas en parler.

— Bon Dieu… Et moi qui croyais être la paranoïaque de service.

— Ne passe pas à côté de la question. »

Stasie essuie la même assiette depuis deux minutes maintenant, elle frotte si vigoureusement avec son torchon que la cendre de sa clope va bientôt s'effondrer. « Je ne passe pas à côté de la question, Cooper. Toute cette histoire est si ridicule que c'est la question qui me passe à côté. Je ne vois même pas comment je pourrais commencer à en parler avec toi, surtout quand tu es comme ça !

— Comme quoi ? » Elle ne répond pas. « Comme quoi ? Quand je suis comme quoi ? »

Elle préfère m'ignorer et tripote des assiettes, des torchons en faisant de *ces* trucs qu'on fait généralement dans les cuisines. On exécute un moment cette espèce de danse de va-et-vient entre le buffet et l'évier, moi essayant de lui soutirer une réponse, elle s'efforçant d'éviter à la fois mon regard et les chats qui se baladent entre ses jambes. Elle est tartignole à intimider, ma mère. On ne croirait pas que je fais une demi-tête de plus qu'elle et une fois et demie son poids.

— Alors, après ? dis-je finalement, sachant que le simple fait de le dire c'est admettre la défaite.

— Après quoi ? » Elle me court sur le haricot, là. Et en plus, elle insiste.

— Après les peintures d'auras, nous parlerons des cendres ?

— Mon Dieu, mais tu penses encore à ça ? Tu es comme un disque rayé, franchement. D'accord. S'il le faut. Après, oui. Tu es content, maintenant ? »

Maintenant, je culpabilise, oui. Je n'arrive pas à croire qu'elle a réussi à me faire culpabiliser. Non seulement elle a remporté cette dispute en utilisant une tactique simpliste incroyablement puérile, mais elle a réussi à me faire culpabiliser chemin faisant. En plus, j'ai un doute. En tout cas, c'est pas demain la veille que j'arriverais à lui demander où elle croit aller, avec Lune.

Les peintures d'auras de Chrys ne correspondent pas à ce que j'attendais. En fait, c'est assez beau. Enfin disons, celle de Lune est belle : un globule rouge doré, cerné de pâles volutes crémeuses qui dansent avec souplesse devant un fond azur et sans accroc ; on dirait un croisement entre un fœtus humain recroquevillé dans son ventre et une lampe à plasma. Ceux qui voient le résultat gloussent et roucoulent.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demande Tamsin.

— Cela ne signifie rien en particulier, explique Chrys, mais ça montre que l'aura de Lune est très paisible, achevée. C'est l'aura d'une personne bien intégrée, une personne dont l'énergie créative est très tonique, très concentrée.

— Et ça, qu’est-ce que ça signifie ? demande Keith en désignant un glaviot spermatique qui joue au yin yang autour du bulbe central que décrit l’aura de Lune.

— Hmm, fait Chrys, c’est difficile à préciser ; les images ne sont pas figuratives. C’est peut-être l’écho de l’aura d’une autre personne, quelqu’un dont Lune est particulièrement proche ? Stasie, peut-être ? » Tout le monde se tourne dûment vers Stasie ; Stasie rougit de bonheur et tire sur sa clope. Jemma applaudit, même ; véridique !

Tout cela marque un contraste très net avec ce qui se passe quand ma peinture est terminée et descendue du chevalet. Là, il n’y a ni applaudissements, ni roucoulements, ni ahh, ni compliments enthousiastes. Tout ce que j’obtiens, c’est un « hmm » (de la part de Keith), un éternuement (de Tamsin) et un ricanement (de Stasie, c’te bonne blague). La raison de tout cela est fort simple. Ma peinture (autrement dit mon aura, autrement dit moi par extension) ressemble à un avortement. Pour la peindre, Chrys a déployé une palette presque exclusivement composée de rouges et de noirs, avec quelques touches de jaune-pus et de vert-morve barbouillées de-ci de-là, pour les détails. Mon globule central est étendu, pour ne pas dire éclaté, comme une bestiole écrasée sur la route ou comme une tête de bébé écrabouillée. Aucune aura spermiteuse ne prend le risque de s’entrelacer avec ce spectre cancéreux. Les rares rubans noirs qui dessinent les veines de mon essence rappellent plus les vecteurs infectieux d’une maladie sournoise que n’importe quoi de vaguement intègre.



— Alors, qu’est-ce que ça signifie ? dis-je en me forçant, pour dissiper le soupçon que tout ça est un coup monté patiemment élaboré par ma mère pour me rabaisser plus bas que terre.

À sa décharge, je reconnais que Chrys fait de son mieux pour extirper de cette catastrophe pastellisée un message positif d’espoir, mais vraiment la

cause est perdue. Quand tout est terminé, je capitule et annonce que je vais me coucher. Tout le monde me dit bonne nuit, je quitte la pièce, je longe le couloir et sors de la maison, impatient d'arriver dehors où je pourrai enfin respirer un air qui ne soit pas saturé de fumée.

Dehors dans le jardin, il fait froid et humide. Je reste sous la véranda et je regarde par-dessus le mur vers la ville, tout en aspirant enfin une atmosphère qui n'est ni moisie ni stagnante. Il n'y a pas d'étoiles dans le ciel, juste un banc de brume amorphe de calibre gros-nuage, qui scintille doucement, presque de l'intérieur, avec l'énergie qui irradie des millions de lumières de Nottingham.

J'ai l'impression de me trouver dans une section super-agrandie de poumon intoxiqué. Par la fenêtre à ma gauche, j'entends Mary qui renifle en essayant de trouver le sommeil. Là-haut, en provenance du séjour, j'entends une chanson. Seigneur. Stasie a ressorti sa guitare.

C'est trop chié, cette histoire avec Lune. Non, mais attendez, coucher avec ma *mère ?* J'en ai la chair de poule. Pas à cause de la différence d'âge (encore que ce soit un détail assez dégueu en soi), mais parce qu'il y a une espèce de logique terrifiante là-dedans, une inéluctabilité morale et perverse. Regardez : c'est Lune qui a déclenché le micmac qui a conduit au départ de Jack, quand il a lâché comme ça que Jack se tapait Shannon. Et maintenant, il est là, usurpateur de la place de mon père dans la chambre maritale. C'est carrément shakespearien ; *Hamlet*, c'est un peu ça, si je me souviens bien de la sortie scolaire où on nous a traînés voir la pièce, une fois. Ou alors, c'est *Œdipe ?* Au fait, c'est bien du Shakespeare ? C'est pas un des Grecs, plutôt ? Ou les deux ? Quoi… *Hamlet*, c'est pas une version remaniée d'*Œdipe ?* Et zut, je ne m'en souviens pas. L'anglais n'a jamais été mon fort. Miss Banner aurait été révulsée.

Il faut quand même reconnaître que Lune s'est toujours efforcé d'infiltrer notre famille. Sans doute parce que la sienne était un vrai désastre, puisque Été avait eu avec deux pères différents deux enfants dont elle avait perdu la trace (des hommes, pas des enfants). Quand on jouait sur la plage, Lune prétendait souvent que nous étions frères ; perdus de vue et retrouvés, ou alors frères d'armes, ou frères tragiquement séparés par la vie et depuis en lutte permanente. Il fut terriblement bouleversé quand il comprit l'étendue des dégâts que sa petite saillie avait causés à la relation

de Jack et Stasie. Pendant longtemps après ça, il n'arrivait plus à les approcher, il s'enfuyait en pleurant dès que l'un d'eux entrait dans une pièce où il se trouvait. Ce ne fut que lors du grand rassemblement autour de la baleine qu'il consentit enfin à s'apaiser.

Jack savait à quel point nous étions proches, Lune et moi, et je crois que c'est pour ça qu'il décida de nous amener revoir la baleine un jour, peut-être une semaine après le moulage. L'orque était nettement décomposée à ce moment-là, les oiseaux recouvraient littéralement sa carcasse en quête de charogne à becqueter. La chair était pourrie, le corps tout gonflé, grouillant de vers ; il suffisait d'en respirer une bouffée et on était bon pour vomir. Mais Jack voulait absolument qu'on s'en approche, de très près ; je voyais bien qu'il avait une idée derrière la tête.

Plus j'approchais de la chose, plus je me sentais mal. La baleine avait pris une signification presque sacrée à mes yeux depuis que j'avais vu le moulage terminé, et le contraste flagrant entre la perfection visuelle de cette image figée et l'expérience brutalement désagréable de cette saleté abandonnée sur la plage n'était pas quelque chose que je désirais affronter. Dans un accès de contrariété filiale, je manifestai mon dégoût, disant que je n'irais pas plus près, puis je m'éloignai en courant le long de la plage pour me mettre contre le vent, partant du principe que Lune me suivrait, comme il le faisait toujours.

Mais pas cette fois-ci. Pour une raison quelconque (par curiosité, par bravade, ou par intuition que tous deux allaient "enterrer" quelque chose), il resta avec Jack. Pendant que je les regardais depuis une distance où je m'estimais à l'abri, ils s'approchèrent de la tête de la baleine, Jack poussant des cris et moulinant des bras pour chasser les goélands. Il sortit son canif de sa poche, ça j'arrivais à le distinguer, mais je ne pus voir ce qu'il fit avec ensuite. Des volées d'oiseaux me bouchaient la vue et m'empêchaient de voir le corps de la baleine ; ma vision de la scène se limitait au dos de Jack plié en deux et à la silhouette de Lune, debout en retrait derrière lui, tenant son tee-shirt remonté sur son nez et sa bouche, le torse détourné de l'horrible puanteur, mais les yeux noirs et brillants comme des coquillages, rivés à ce que Jack était en train de faire tout aussi solidement que des moules à leur rocher.

Une minute passa puis une autre ; enfin, Jack se redressa, tenant à la main un morceau de chose sanglante qu'il alla rapidement rincer dans l'eau

de mer ; Lune le suivit de si près qu'il resta dans son ombre. Puis ils se mirent à marcher à contrevent, donc vers moi et, devinant alors que je ratais (que j'avais d'ores et déjà raté) quelque chose d'important, je commençai timidement à m'approcher.

Le temps que j'arrive à leur côté, Jack était en pleine dissection de son morceau de chair sur une grosse pierre plate. Son tee-shirt rembraillé, ses mains dans les poches, Lune le regardait faire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une bulla, dit Jack en extirpant quelque chose de l'écheveau tendineux qu'il rinça dans l'eau de mer stagnant à ses pieds. Une bulla tympanale. C'est une partie de l'oreille interne de la baleine. Le plus petit os de tout son corps. » Il la gratta de la pointe de son canif puis la rinça de nouveau, re-gratta, re-rinça, avant de nous la montrer. C'était une chose minuscule en forme de cosse de cacahuète, mais deux fois plus petite, lisse et nacrée malgré quelques traces de sang et de matière organique qui s'y accrochaient encore. « La bulla est une chose que les pères, chez les Romains, donnaient à leurs fils quand ils venaient de naître. Ça pouvait être un véritable os de baleine comme celle-ci, ou encore une amulette de pierre ou de métal adoptant la même forme ; on la portait en pendentif pour se prémunir contre le mauvais sort, jusqu'à l'âge où l'on devenait citoyen ; à ce moment-là, on l'enlevait, mais on la mettait de côté, au cas où un jour, si on avait accompli un exploit héroïque ou quelque chose dans ce genre, quelque chose qui prouvait votre valeur aux yeux de vos frères Romains, vous receviez le privilège de la porter autour du cou en signe d'honneur, comme preuve de votre rang, et pour vous protéger de la jalousie des hommes et de celle des dieux. »

Lune et moi ingurgitâmes instantanément cette mini-leçon d'histoire. Grâce à toutes ces indications pleines d'Antiquité, présentées sous une forme intelligible pour des gamins de dix ans, la bulla était devenue une chose admirable et effroyable à la fois, un totem chargé de propriétés magiques capables de doter celui qui la porterait de cette magie cruciale entre toutes aux yeux de l'enfance : la capacité d'entrer dans le monde des adultes. Et, ce qui est plus important encore et que nous comprenions tous deux de manière implicite, c'est qu'elle me revenait de droit. Étant le fils de Jack, j'allais recevoir la bulla, j'en serais le porteur et le gardien. C'était logique. C'était mon droit le plus naturel.

Ce qui explique le choc que j'ai ressenti quand Jack a tendu la bulla non pas à moi, mais à mon ami.

— Tiens, Lune ; est-ce que tu veux bien prendre ceci ? Juste pour te montrer que je ne t'en veux pas, d'accord ? »

Lune fut tout aussi surpris que moi par ce geste. Il se tourna d'abord vers moi, comme s'il envisageait de me demander pardon, mais qu'en même temps, il ne voulait pas que je m'en mêle. Mais moi j'étais tellement estomaqué par ce qui venait de se passer que je ne disais rien. Alors Lune accepta le cadeau de Jack en même temps que ses excuses, et il garda le sourire toute la semaine suivante.

Naturellement, il adorait la bulla. Il demanda à Jack de lui attacher une lanière pour la porter autour du cou. Moi de mon côté, j'étais furax. Si jaloux que je n'arrivais pas à dormir. Je ne pouvais pas passer l'éponge. Pourquoi Jack l'avait-il donnée à Lune et pas à moi ? D'autant plus que c'était Lune qui avait vendu la mèche à propos de Shannon qui couchait avec lui. Je ne comprenais pas pourquoi il n'avait pas choisi une autre façon de régler ses comptes avec Lune. Tout ce que je voyais, c'est que Jack me préférait Lune, qu'il voulait que Lune prenne ma place dans notre petite famille, qu'il m'en éjecte comme un électron libre en éjecte un autre du nuage de son atome. Je n'ose vous dire à quel point j'ai été profondément ravi le jour où Lune a annoncé qu'il l'avait perdue. C'était comme si on m'avait fêté tous mes anniversaires en même temps.

Et maintenant, il se tape ma mère ! Tous les sentiments de colère et de jalousie sont revenus et tout ce que je me dis c'est : non, mais quel connard, il ne peut quand même pas faire un truc pareil ! Quel con. Avec son pull noir à col roulé et ses courants telluriques et sa putain d'aura parfaite et toutes ses merdes. Il m'a pris ma place et là, il prend celle de Jack. Bon d'accord, je sais que ce n'est pas rationnel et que c'est stupide, que je n'ai pas le droit et tout, que lui et Stasie peuvent faire ce qu'ils veulent, mais enfin c'est quand même pas normal, cette histoire, ça ressemble à une espèce de complot pour me piquer ce qui me reste de famille.

Je mets la main dans ma poche, en sors mon portable, fais défiler le répertoire jusqu'à Liz. Elle sera au lit, à cette heure, c'est clair, mais c'est ce qu'il faut. Là, tout de suite, je n'ai pas envie de discuter. Maintenant, je veux juste vider mon sac.

— Salut, vous êtes bien sur la messagerie de Liz. Allez-y, laissez-le ce message. Vous en mourez d'envie. »

Qu'est-ce qu'elle a, sa voix ? Qu'est-ce qui fait que le simple *son* d'une voix me fait autant d'effet ?

— Liz, c'est moi. Je sais que tu dors, mais ce n'est pas grave. Je suis à Nottingham. Comme prévu, c'est le cauchemar. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'est que… devine qui s'est pointé ? Lune. Tu te rappelles, je t'ai parlé de lui. Enfin bref, devine quoi ? Il se tape Stasie. Putain, j'y crois pas. Je veux dire… *Lune*. C'est carrément givré, ce truc, ma vieille. C'est carrément pas normal. » Après quoi je baragouine dans sa messagerie l'essentiel de ce que je viens de vous raconter.

Quand mon petit paquet de hargne est bien vidé, je rentre et regagne la bibliothèque, où je découvre un nouveau chat vautré sur mon oreiller. Je le vire, mais il me griffe. Je vais à la salle de bains désinfecter la plaie, m'asperger le visage, me laver les dents. Après, je me couche.

Comme il n'y a pas de rideaux à la fenêtre, la lueur d'un réverbère dégouline à travers le jardin jusque dans mon souterrain, comme une nuée de gaz moutarde. Je regarde les bouquins de L. Ron Hubbard, Zecharia Sitchin, David Icke. En haut, ma mère chante toujours. Je connais la chanson, c'est l'une des siennes. Quand j'étais petit, elle me la chantait quand je n'arrivais pas à m'endormir.

C'est vraiment loin tout ça, si loin.

Le lendemain matin au réveil, je me sens très mal. La chambre est froide, humide et blême, un torrent de morve apparemment inextinguible me coule du nez. Quatorze heures d'exposition aux poils de chat et à la fumée de cigarette, voilà ce que ça donne. Je voudrais me lever, mais le tapis me fout les jetons, il est vieux, rugueux et sans doute possédé d'une espèce de proto-conscience. Il me faut un long moment avant de parvenir à rassembler assez de courage pour courir le risque de le faire entrer en contact avec mes pieds nus, vu qu'il pourrait fort bien interpréter ça comme une déclaration d'hostilité. À la pensée que tous les tapis du monde pourraient se dresser comme un seul homme et réclamer vengeance, mon esprit embrumé fait des hoquets et des pirouettes. Je retombe dans le sommeil où mes pensées se convertissent en un rêve aussi vivace qu'un film de série B.

Quand je m’éveille de nouveau, c’est en m’échappant d’une ruelle sombre de banlieue, poursuivi par quelques dizaines de paillassons ondulants sous un ciel assombri par des moquettes qui volent en formation serrée vers une vengeance sanguinaire. Vision qui suffit à m’extirper de mon fossé ; le temps que j’émerge à la lumière du jour, il est déjà plus de 10 heures.

Dehors, il pleut. Dans le couloir, je passe à côté de Keith et Jemma ; ils ont leurs manteaux et s’apprêtent à sortir. Ils me souhaitent une bonne journée et font une allusion amusante à la soirée d’hier que je ne saisis pas. Je leur demande où est Stasie ; ils ne l’ont pas vue, mais ils l’ont entendue répondre au téléphone ce matin, donc elle ne doit pas être loin.

Comme j’ai voulu échapper trop vite au cauchemar du sous-sol, j’ai oublié de mettre mes chaussures ; erreur fatale. En entrant dans la cuisine, je marche dans une grosse flaque de liquide saumâtre et puant qui ressemble plus que jamais à de la pisse de chat. J’enlève la chaussette, la flanque dans l’évier, la rince, puis j’essaie de me laver le pied pendant que j’y suis. J’y arrive sans me blesser sérieusement sauf qu’après je ne trouve rien pour m’essuyer. Je frotte vaguement mon pied sur l’autre jambe de mes jeans, et puis je laisse tomber, ce qui implique que je dois réussir à faire du thé tout en ramassant des boulettes de poils, des bouts d’oignon émincé et des miettes de beignets entre mes tendres orteils trempés.

Quand le thé est prêt, je pars à la recherche de ma mère. Je la cherche dans la buanderie, dans le salon, dans la salle à manger, et je la croise finalement en train de descendre l’escalier. Elle aussi, elle porte un manteau et un chapeau.

— Tu sors ?

— Non… J’aime bien m’habiller comme ça et rester enfermée.

— On n’a toujours pas eu notre discussion.

— Je suis désolée, mon chéri. Mon amie Pamela a de graves problèmes de dos ; il faut que j’aille la soigner avec mes cristaux.

— Bon, mais qu’est-ce qu’on fait des cendres de Papa ?

— Oui, eh bien, qu’est-ce qu’on en fait ?

— Eh bien, comment dire, je ne sais pas, est-ce que par hasard, tu aurais une idée, par exemple, de qui a bien pu les envoyer ?

— Non, mon chéri. Je n’en ai pas la moindre idée. Peut-être cette petite salope de Shannon ? »

J’en reste bouche bée. Au bout de vingt ans, elle ne l’a toujours pas oubliée. Remarque, moi non plus. C’est juste que je n’y avais pas pensé. J’ai la lèvre qui tremblote.

— Bon alors, j’en fais quoi ?

— Ce qui est sûr, c’est que si tu ne veux pas qu’elles partent à la poubelle, tu ne dois pas les laisser ici. Parce que c’est exactement ce qui va leur arriver si c’est moi qui m’en occupe. »

Je sens la moutarde qui me monte au nez. Comment se fait-il que le simple fait de côtoyer *ses* parents, ça réveille toujours chez l’adulte son côté infantile ? Même si l’un des parents en question se trouve enfermé dans une boîte de café renforcée. « En clair, t’en as vraiment rien à foutre ? »

Stasie me regarde, sa Benson pas allumée saillant de son clapet comme un thermomètre. « En effet, Cooper. Je m’en contrefous. Du jour où il nous a laissés tomber, j’ai cessé de m’intéresser à Jack Reever. Je n’ai pas le moindre respect pour lui ni pour sa mémoire, et si tu avais un peu de bon sens, tu ferais pareil. Il n’a pas été un père pour toi. Il ne t’a jamais aidé. Et ce n’est pas maintenant qu’il va t’aider, quelle que soit l’importance que tu accordes au fait d’honorer son souvenir. Mon avis sur la question est : débarrasse-toi de ces cendres comme tu l’entends et reprends le cours de ta vie. Est-ce que tu restes à dîner avec nous ce soir ? »

Je marmonne un truc à propos d’un ami à voir.

— Dans ce cas, n’oublie pas de fermer à clé derrière toi en partant. Et fais-moi savoir si tu comptes rester une semaine ici. »

Et elle s’en va.

OceanofPDF.com

Situation normale : complètement foutue

L’ami à qui je vais rendre visite est mon vieil ami Miles. Miles est riche. Contrairement à Stasie, qui vit dans un quartier de la ville qui était bien, mais qui ne l’est plus, Miles vit dans un quartier qui n’était pas bien, mais qui l’est devenu. Il habite en plein centre, dans l’ancien quartier où se trouvaient les fabriques de dentelle. Quand j’étais à l’école, tout ce coin-là regorgeait d’entrepôts moisis, de gens accros à l’héroïne, de fenêtres cassées par rangées entières, de squats. Et puis un jour, les murs couverts de la merde de tout un siècle d’industrie ont été décapés à la sableuse, l’épiderme d’asphalte qui étouffait les pavés a été arraché, et les entrepôts ont été convertis en lofts et en ateliers. De nos jours, on voit des bagnoles de riches gracieusement garées sur des places de parking toutes pimpantes de peinture fraîche trônant comme des lionnes de pierre de part et d’autre de leur parvis XVIII^{e}, les vitres brisées ont été remplacées par des pavés de verre, la cocaïne est devenue la drogue de prédilection et les rues ont l’air de sortir d’un catalogue pour salles de bains.

J’ai connu Miles à l’école et nous sommes allés à la fac ensemble ; nous avons pris Informatique à Warwick. Après la fac, nous sommes restés dans notre foyer d’étudiants à Coventry et nous avons démarré une petite société de conception de jeux vidéo. On n’était que tous les deux, à encoder des jeux de baston pour Amiga et Atari. On commençait tout juste à voir le bout du tunnel financièrement parlant quand nous avons été contactés par l’ARED. L’ARED, c’est l’Agence de Recherches et d’Évaluation pour la Défense (enfin, c’était ; elle a récemment changé de nom pour quelque chose d’encore plus inoffensif) – En gros, c’est la branche recherches & développement du ministère de la Défense. Ils cherchaient des programmeurs pour participer à l’encodage d’un simulateur de char d’assaut, en RV et réseau fermé, un truc dont le but était de fournir à des équipages de servants de char un moyen de s’entraîner aux tactiques de combat en simulant de vastes batailles transatlantiques en ligne. C’était un

projet passionnant. Des moyens énormes ; bien plus que n'importe qui d'autre dans le secteur privé à l'époque, en tout cas bien plus que quiconque au Royaume-Uni. Sécurité de l'emploi, mutuelle, pension de retraite et tout. Je ne gagnais pas beaucoup d'argent avec Miles, et je n'appréciais guère la précarité de la situation, enfin bref j'acceptai le boulot. Miles continua à travailler sur notre moteur 3D. Je déménageai à Farnborough et commençai le job. C'était il y a six ans.

Trois ans plus tard, juste après mon déménagement de Farnborough à Featherbrooks, Miles vendit le moteur 3D à Acclaim pour trois millions de livres sterling. Maintenant, il a sa propre compagnie. Il dit toujours qu'un boulot m'y attend si j'en ai envie, mais je n'en ai jamais envie. Je crois que je suis méchamment empêtré dans mon boulot. C'est ça ou alors je ne peux pas me faire à l'idée de travailler pour Miles. Pas maintenant qu'il est monté bien plus haut que moi. Quelle que soit la manière dont on regarde les choses, il serait toujours le patron et je serais toujours le subalterne. Et bon, j'ai ma fierté, quoi.

J'ai parlé des cendres à Miles, au téléphone. Je lui ai dit aussi, sans trop savoir pourquoi, qu'on m'avait retiré mon accréditation de sécurité, ce qui avait entraîné ma mise à pied provisoire. Je dis sans trop savoir pourquoi, parce que je parle rarement de mon boulot avec Miles. La raison la plus évidente est que je ne suis pas autorisé à le faire, mais c'est seulement une bonne excuse. Même si je pouvais, je ne le ferais pas ; comparée à son existence exaltante à la tête d'une société de jeux en pleine expansion, ma vie est trop monotone.

Par bonheur, Miles tient absolument à attribuer un petit côté James Bond charmeur au léger voile de mystère derrière lequel se déroule ma vie, et je n'essaie jamais de le convaincre qu'il se fourvoie complètement. Ces dernières années, j'ai bien senti qu'il me fallait quelque chose de spécial pour m'assurer qu'il reste mon ami. Même quand on travaillait ensemble, j'avais fini par avoir la sensation que notre amitié lui pesait comme un boulet. Ça m'avait tarabusté à l'époque et ça me tarabuste aujourd'hui. Heureusement, le fait que je fabrique des codes pour des satellites top secret a suffi à le maintenir en contact. Je dis heureusement parce que, à part Liz, Miles est mon seul ami.

Miles vit derrière une porte blindée, au sommet d'un ascenseur en aluminium savamment plissé, au bout d'un couloir d'érable. Il est propriétaire de la moitié du dernier étage de cet immeuble construit en 1873, dont les Monuments historiques ont décrété qu'on pouvait aménager l'intérieur, mais pas-touche à la façade. Sa compagne, Kristrún, m'accueille à l'entrée ; elle dit que Miles prend son bain dans le jacuzzi et qu'il nous rejoindra dans une minute.

Kristrún me conduit dans la cuisine et me propose un Coca. La cuisine, c'est du pur mobilier Smeg. Kristrún est purement belle. Elle est blonde, islandaise, artiste, je veux coucher avec elle à un point terrifiant. Les photos d'elle n'arrangent rien ; il y en a plusieurs sur les murs, des portraits. Nus, les portraits. Qui suffiraient largement à faire chialer tout homme adulte.

Je parviens à refouler mes larmes, mais pour y arriver, je ne peux me permettre de la regarder dans les yeux ; j'aurais trop peur qu'elle n'y voit le désir défiler dans mes pupilles comme un mini-film porno bien saccageur.

— Viens, allons discuter dans le séjour », me dit-elle avant de m'emmener à l'endroit où elle est occupée à monter un luxueux meuble en kit qu'elle a commandé par Internet, chez Heals. Un peu partout sur le sol, il y a des carrés de verre fumé et des rectangles de teck.

— Une fois monté, ce sera un buffet bas », m'assure-t-elle. Elle me tend un numéro récent du magazine *Wallpaper,* ouvert à une page montrant l'objet fini. « Je l'ai choisi parce qu'il ressemble à celui qu'il y avait dans les pubs Bang & Olufsen dans les années 70, tu te rappelles ? »

Elle s'exprime sur une ravissante cadence mélodieuse légèrement d'outre-monde, parfaitement assortie aux parois de verre coulissantes qui donnent sur le balcon. Ledit balcon est pavé de dalles gris cendré posées sur des mini-pilotis d'acier, avec une couche de gravier d'aquarium en dessous, le tout conçu pour absorber la pluie et la drainer. La pluie n'a aucune chance. Les humains s'améliorent à ce jeu-là.

Je lui demande si elle a besoin d'aide.

— Non ça ira, merci. J'ai tout bien en main. Reste assis et fais-moi la conversation. »

D'accord, mais je préférerais l'aider. Parler, ça me fait peur ; je préfère m'occuper les mains. Si je dis un truc de travers ? Si je dis une connerie, si je me ridiculise ? Si je fais ça, elle ne voudra jamais coucher avec moi. Mais quel con ! Elle est mariée avec Miles. Et en plus, elle est sa cadette de

plusieurs années (et donc la mienne, par la même occasion). Bon, mais alors, pourquoi elle m'intimide à ce point ?

— Tu as déjà vu le film *Tron ?* » C'est la seule idée qui ait réussi à me traverser l'esprit. Je suis lamentable.

— Oh oui, répond-elle sans conviction en regardant attentivement une espèce de grosse vis carrée bizarroïde.

— Je l'ai revu l'autre jour en vidéo. Vraiment chouette.

— Ah oui ?

— Tu sais ce que j'ai trouvé de vraiment chouette ? C'est de voir à quel point ce film a prophétisé le destin de l'industrie informatique des années 90.

— Ah bon ?

— Ouais. Non, mais regarde : tu te rappelles, Jeff Bridges joue le rôle du gamin-prodige à cheveux longs, fondu de jeux d'arcade, et Bruce Boxleitner joue son joli pote le super-crétinoïde, et alors ils se retrouvent coincés tous les deux dans le cyberespace de l'Unité Centrale où ils doivent affronter le Maître Contrôle Principal au milieu de tous ces graphismes vectorisés qui laissent pantois ? Et alors ils réussissent à le vaincre et ils prennent le contrôle de la société, c'est-à-dire que c'est eux qui deviennent la nouvelle hégémonie informatique. Franchement, tu ne trouves pas que c'est exactement ce qui s'est passé avec Steve Job pour Apple et Bill Gates pour Microsoft, qui se sont associés pour faire basculer la culture IBM de l'ordinateur centralisé vers celle de l'ordinateur individuel, après quoi ils se sont partagé les bénéfices du nouveau marché ? Ça ressemble trop à ce que font les personnages du film. C'est dingue !

— Ah bon.

— Ouais, ça va vachement loin ; y compris quand Bruce Boxleitner laisse Jeff Bridges mener l'assaut pendant que lui reste en arrière à fignoler ses logiciels super pointus, ceux qu'il lancera plus tard quand les choses seront calmées, pour empocher le vrai gros paquet. C'est exactement ce que Gates a fait avec Apple, il les a laissés se mettre à découvert en construisant du vrai hardware, faire tout ce ramdam culturel super-visible – comme la pub "fracasse-le-système-1984" où on voit la fille balancer un marteau dans un écran géant – et pendant tout ce temps, lui il était tapi dans l'ombre, à rédiger des systèmes d'exploitation et des packagings de traitements de texte conçus pour faire du fric, quel que soit le fabricant de bécanes qui

gagnerait la bataille. C’est exactement ce que *Tron* raconte – la façon dont, bien qu’ils aient l’air de deux rebelles super-cool prêts à fracasser le système, Jeff et Bruce sont en réalité des *agents* du système, des mecs dont les actes finissent par aider le système à *perdurer.* Bon, même si c’est sous une forme relativement mutée, bien sûr. »

Je m’arrête parce que je viens de comprendre que je déblatère, là. Non que Kristrún fasse très attention à moi, remarquez ; elle s’efforce surtout de monter correctement son buffet, avec sur le visage l’expression des gosses qui travaillent sur leur première maquette. Pourtant ça n’a pas l’air bien compliqué ; de là où je suis, même sans regarder la notice, je sais quelle partie s’assemble avec quelle autre et comment. C’est vraiment pour les débiles profonds. Mais comme ce serait m’immiscer que d’intervenir… Au moins, je peux mater les mouvements de son corps sans qu’elle me regarde faire.

— Miles m’a dit que ton père était mort, dit-elle.

Ah. Oui. J’avais oublié, tiens.

— Je suis désolée.

— Pas la peine. »

Elle reprend une expression adulte pour me regarder. Je m’aperçois que je viens de déraper, que je suis allé trop loin en faisant le mec relax et qu’en fait, j’ai seulement l’air d’un mariole. Pire encore, ayant compris ça, je perds complètement pied. « Non… Ce n’est pas ce que je voulais dire. Je veux dire… Je le connaissais à peine. » Qu’est-ce que je raconte ? Est-ce que quelqu’un, n’importe qui, s’il vous plaît, peut me dire ce que je suis censé faire, là ?

Heureusement, Kristrún saisit la balle au bond.

— C’est parce que tes parents ont divorcé quand tu étais jeune ?

— Quelque chose comme ça.

— Oh là là ! Les miens aussi. Merde, c’est vraiment sans espoir, pas vrai ? Ma mère a flanqué mon père dehors quand j’avais huit ans et je ne l’ai pas revu pendant près de dix ans. Mais maintenant, on s’entend bien. »

Et juste comme je me pose la question de savoir s’il ne s’agirait pas d’une subtile méthode pour me demander la nature de mon problème exact, Miles fait son entrée, l’air divin.

— Salut Coops, dit-il. Comment va ? »

Je me lève pour lui serrer la main et ce faisant, je renverse mon Coca que j'avais posé par terre à côté de mon gros pied inutile. Des traînées sombres s'étendent sur le plancher couleur miel vers un épais tapis immaculé tel un glacier. Aussitôt, Kristrún bondit vers la cuisine.

— C'est bon, je m'en charge. »

Trois secondes plus tard, elle est de retour, munie d'une grosse boule de papier absorbant. Miles mentionne en passant le fait que je suis toujours le même gros maladroit et j'acquiesce comme un couillon.

— Kristrún a l'air très sympa, dis-je quand elle a fini d'éponger et qu'elle est repartie à la cuisine pour jeter les serviettes imbibées.

— Ouais, dit Miles en reniflant. Elle devient casanière. J'ai lu dans un journal que c'était une attitude assez répandue depuis le 11 Septembre. » Il a l'air méchamment blasé. Si j'avais quelqu'un comme elle à aimer, je gueulerais merci au ciel à chaque fois que je ne serais pas en train de me prosterner à ses pieds. Ce qui, quelque part, doit expliquer pourquoi je n'ai pas quelqu'un comme ça.

— Alors, qu'est-ce que tu penses des nouveaux aménagements ? me demande-t-il. Ce n'était pas fini, il me semble, la dernière fois que tu es venu ?

— Non, je ne crois pas. C'est chouette.

— Chouette ?

— Ouais. Tu sais bien. Chouette. Je suis jaloux.

— Je sais bien que tu es jaloux, hé pomme ! » Il me sourit. Kristrún revient avec des boissons fraîches pour nous et s'éclipse diplomatiquement. « C'est bon de te revoir, Coops, dit Miles quand elle est partie. Tu vas bien ?

— Ouais. Je sais pas trop. Je suis un peu largué dans cette histoire, je dirais. »

Il opine du chef et nous restons silencieux une minute. Puis :

— Tu sais quoi… ? entame-t-il, comme s'il préparait un truc plus important.

— Non, quoi ?

— Eh bien, ça m'ennuie de te le dire, mais ton vieux et toi, on ne peut quand même pas dire que vous étiez proches. C'est vrai quoi, tu ne l'as pas

vu depuis que tu avais onze ans, c’est bien ça ? Et tu n’en as pratiquement jamais parlé.

— Va chier ! dis-je, aussi surpris que Miles par la violence de ma réaction. Ce n’est pas parce que je ne t’en parlais pas que je n’y pensais pas ! Tu es aussi mesquin que Stasie, sans déconner ! Elle non plus, elle ne veut pas que je fasse mon deuil. Elle dit que je ferais mieux de jeter les cendres à la poubelle ! »

Fin de l’éruption. Miles reste assis, en attente, se préparant à affronter le gros de la tempête. Quand il comprend que l’orage est passé, il sirote son verre et pouffe légèrement de rire. Mais le Coca en profite pour lui remonter dans les sinus, et il se met à éternuer et à tousser ; bien fait pour lui.

— Ne ris pas, enfoiré ! lui dis-je.

— Admets quand même que c’est tordu.

— Pas pour moi.

— Oh allez quoi, Cooper !

— Allez, mes couilles oui ! On parle de mon père, d’accord ? Est-ce que le tien est mort ? Non, il n’est pas mort. Eh bien, le mien vient de mourir, et même si je ne l’ai pas vu depuis dix-huit ans, il me semble que je suis en droit d’éprouver quelque chose.

— Bon. Alors qu’est-ce que tu éprouves ? »

Je change de posture, je tripote le tapis du bout de ma chaussure. « C’est justement ça le problème, lui dis-je sereinement. Je n’arrive pas à savoir ce que j’éprouve. Je n’éprouve pas rien, attention. C’est juste que…

— Tu cherches un moyen d’évacuer ? »

En pensant que Miles reprend la mouche, j’examine son expression. Apparemment non, pas cette fois. Cette fois, il a l’air sincère. Mais “évacuer”, quand même ! C’est le genre de jargon psycho-gnangnan que les Amerloques de Featherbrooks aiment bien dégoiser. Qu’est-ce qui lui prend ? Il a entendu ça à la télé ?

— Un truc dans le genre oui », lui dis-je en réponse.

Miles acquiesce. « Alors on va au pub », dit-il.

À la bonne heure.

Huit minutes plus tard, me voilà en train d’attendre derrière la mairie de Nottingham en plein centre-ville, pendant que Miles va s’acheter des clopes

au bureau de tabac du Vieux Monde, qui est là depuis une éternité. Quand il les a, on fait le tour du bâtiment en passant à côté des fontaines où on glandait quand on était ados. Les bassins ont été asséchés ; Miles m'explique que c'est parce que des lycéens y ont déversé de la lessive une fois de plus, ce qui les a fait déborder de mousse, un gag qui était déjà éculé de mon temps. Ça me déprime de voir que les gens font toujours des trucs aussi puérils alors que tant d'autres choses ont changé dans le coin. Depuis la dernière fois où j'ai mis les pieds ici, il y a six mois, beaucoup de magasins et d'endroits nouveaux ont ouvert, et le quartier commence un peu à perdre l'aspect lamentable qu'il avait… eh bien, qu'il avait depuis que je le connais, en fait. Un bon nombre des immeubles les plus merdiques ont été abattus, des façades de béton crasseux ont été remplacées par du verre et de l'acier, les quelques bâtiments historiques sont en ravalement. Il y a un magasin Waterstones, un Gap, un Coffee Republic. Du cappuccino à Nottingham ! Qui l'eût cru ?

Nous nous dirigeons vers l'établissement qui fait l'angle de King et de Queen Streets ; avant, ça s'appelait La Couronne, c'était un pub de motards qui foutait les jetons ; aujourd'hui, ça s'appelle La Limace & La Laitue. Les sombres fenêtres à meneaux maculées de bière et d'haleine chargée contre lesquelles j'avais l'habitude de me tasser avec ma pinte de bière ont été remplacées par d'énormes baies vitrées. Les murs ont été décapés de leurs couches morveuses de peinture au plomb et sont maintenant lisses, sans la moindre aspérité ; on a même exécuté à l'aérographe un délicat relief parcheminé qui a pour but de suggérer des traînées de nicotine, sans pour autant aller jusqu'à être vraies. La moquette poisseuse a été arrachée, les planchers vernis et polis jusqu'à briller comme des miroirs.

J'aime bien. C'est chouette. Ça doit être le même décorateur qui a conçu l'intérieur de Miles. C'est plus que probable, d'ailleurs. On s'avance vers le bar, en lorgnant les casiers à vin, les menus écrits à la craie, toute une débauche de cuivre et de pin brut. On commande deux Stellas et on va s'asseoir.

— Kristrún n'apprécie pas trop que je fume dans l'appart', dit Miles tout en allumant une dope et en donnant un coup de tête derrière lui, dans la direction d'où l'on est venu.

— Ah bon ?

— Les femmes. Elles ont à peine coincé un pied dans la porte qu'elles jouent déjà au propriétaire.

— Tu sais, moi j'y connais rien, réponds-je assez lamentable.

Miles me jette un drôle d'air.

— Tu ne t'es toujours pas dégoté une nana, Cooper ? »

Je hausse les épaules, en donnant une pichenette à quelques noisettes paumées pour essayer de les flanquer dans le cendrier.

— Tu en es où avec cette… Comment déjà ? Liz ? Je croyais que tu avais bien avancé. »

Je fais osciller ma tête de gauche à droite, histoire de ne pas trop m'impliquer.

— Allez, c'est quoi le problème ?

— Comment dire ? C'est ma patronne, quand même. Enfin, elle l'était, jusqu'à ce que les cendres débarquent.

— Alors, tu en es là ? Mais bon sang : à quelque chose, malheur… Regarde : tu as perdu ton boulot ; du coup, il n'y a plus la pression, maintenant. Tu n'as plus qu'à foncer et la fille est à toi.

— Miles, tu as raison ; mon statut a effectivement changé. Je ne suis plus son subalterne, c'est vrai ; je suis désormais le type bien sympa, mais un peu tordu qui s'est fait virer de la base à cause des idées à la mords-moi-le-nœud de son taré de paternel en matière de crémation. Très sexy ! »

Miles sirote sa bière en réfléchissant.

— Vu sous cet angle…

— Elle m'a fait un cadeau, l'autre jour », dis-je, conscient que si je n'arrête pas d'être totalement négatif, Miles n'aura plus la moindre possibilité de m'encourager comme j'en ai besoin ; or c'est quand même pour ça que je suis venu.

— Ah ouais ?

— Ouais.

— Quel cadeau, exactement ?

— Un vieux bouquin sur l'histoire des rites funéraires. Elle pensait que ça m'aiderait à y voir clair dans cette histoire, avec elles. Les cendres.

— Et ça t'a aidé ?

— Sais pas. Je ne l’ai pas encore lu. Mais à mon avis, ça veut dire qu’elle m’aime bien.

— Alors, qu’est-ce que tu attends ? »

Je continue à dodeliner.

— Écoute, si tu ne fais rien très vite, tu vas laisser passer ta chance. Tu ne vas pas rester à Whitby s’ils ne te rendent pas ton boulot, pas vrai ? Donc, tôt ou tard, tu vas déménager, et ce sera fini. Vous ne vous reverrez plus jamais, même si vous vous faites des tas de promesses ; et ce type, là, Andrews, il l’aura pour lui tout seul. Dans un mois, elle t’aura oublié. “Cooper ? Oh oui, je crois que je me souviens de lui… Un type très calme, un peu renfermé sur lui-même, mais assez mignon. En fait, j’avais un petit faible pour lui, vous savez, mais il était trop timide pour faire le premier pas. Ce n’est pas à une fille de faire ces choses-là, n’est-ce pas ?” »

C’est exactement ce dont j’avais besoin : que Miles me présente les choses sous cet angle-là. Il semblerait que moi je n’ai pas le tempérament qu’il faut pour analyser les situations sexuelles comme ça. « Donc d’après toi, je n’ai qu’à foncer ?

— Qu’est-ce que tu as à perdre ? Embrasse-la. Si elle ne recule pas, tu es fixé. Et si elle ne veut pas, tant pis pour elle, pas vrai ? Tu te casses. Libre comme l’air. Aucun regret. Tu changes d’horizon. »

Miles finit sa bière.

— Bon. C’est ta tournée, je crois. Je prendrai la même chose. Et je vais pisser. »

Pendant son absence, je commande à boire et je réfléchis à ce qu’il m’a dit ; à son retour, je change de sujet en lui racontant tout ce qui s’est passé, l’alerte et tout ça. Je lui dis tout, sauf mon angoisse ; je fais comme si toute cette histoire était un canular dont je dois me dépatouiller. J’ajoute des petits détails, en sachant qu’ils feront plaisir à Miles, même si ça doit me faire passer pour un crétin. Évidemment, il gobe tout, et le petit rictus qu’il arborait depuis qu’on parle de mort et de deuil commence doucement à s’évanouir.

— Ce qui me prend la tête », je m’entends lui dire pour ce qui sera, j’espère, ma dernière intervention sur le sujet, « c’est de voir le bordel qui m’est tombé dessus à cause des cendres de mon paternel, alors que ces putains de Ricains se font livrer des pizzas Domino sans problème !

— Tu charries ?

— Non ; on est sur une base genre protection maximale, tu vois, et au moins une fois par jour, il y a quelqu'un qui se fait livrer des trucs de l'extérieur, et t'as un gonze qui se pointe sur sa meule, avec sur le porte-bagages une boîte ignifugée assez grosse pour contenir une tête nucléaire.

— Mais les mecs de la sécurité vérifient, quand même ?!

— Justement non ! dis-je en m'échauffant un peu. Ils lui jettent un coup d'œil à travers le portail et ils lui font signe de passer. Une fois, j'ai demandé comment on pouvait autoriser un truc pareil, et ils m'ont répondu que c'était le bureau du directeur qui commandait des pizzas, et qu'il aimait bien faire comme ça parce qu'il en avait pris l'habitude à Cheyenne Mountain.

— C'est quoi, Cheyenne Mountain ?

— C'est le… tu sais, le bunket qui abrite le centre de contrôle de la défense aérospatiale US ; c'est là qu'ils suivent à la trace tout ce qui est en orbite autour de la Terre. C'est un endroit qui peut survivre à un impact nucléaire direct, vivre en autarcie complète, en énergie ils ont de quoi alimenter une petite ville pendant un mois. C'est l'endroit le mieux protégé de tout le territoire US. Et ils se font livrer des pizzas ! »

Je branle du chef. Regardez comme je branle du chef.

— Ça, ça n'arriverait pas, à l'Agence de recherches et d'évaluation de la Défense, je te le dis comme je le pense. »

Et voilà, c'est parti. On a appuyé sur le bouton grosse-technologie, et du coup, pendant les deux heures qui suivent, on ne parle plus de mort, on échange plutôt des histoires d'arcanes technologiques ; plus c'est ésotérique, plus ça va trop loin, plus c'est polluant, absurde et dangereux... meilleur c'est. Exactement le genre de dialogue sur lequel, après tout, repose notre amitié. Aucun de nous deux n'a envie de parler de nos paternels ni de mort en général, pas vraiment. Aucun de nous deux n'a envie de parler de filles, le terrain est miné aussi. On préfère parler de systèmes d'exploitation et de leur principe SNCF. Ce qu'on veut, c'est se bourrer la gueule et tituber dans les rues en essayant de se rappeler tous les dialogues de *La Guerre des étoiles*, en parlant Elfique et en récitant les principes fondateurs du Dissensionisme. Et en bons garçons désespérés que nous sommes, c'est exactement ce que nous finissons par faire :

Histoire du principe SNCF

(Situation Normale : Complètement Foutue)
telle qu'elle fut déclamée (en état d'ébriété avancée)
par Cooper James et Miles Clayton

Au commencement était le Projet
puis vint le Cahier des Charges
Et le Projet n'avait point de forme
et le Cahier des Charges était vide.

Puis les ténèbres assombrirent le visage des exécutants
et ils s'adressèrent à leur chef en ces termes :
« Voici un pot de chambre plein de merde
et qui sent l'égout. »

Et leur chef en conçut de la pitié
et il prit à part le chef de projet pour lui
dire en ces termes :
« Voici un pot empli d'excréments
et nul ne supporte l'odeur qu'il dégage. »

Et le chef de projet eut foi en ces paroles
et il dit en ces termes à son chef de section :
« Voici un récipient plein de déjections qui
sentent très fort, au point que nul ne peut y résister. »

Et le chef de section se rua chez son directeur
commercial et lui porta la nouvelle en ces termes :
« Voici un vase plein d'engrais
d'une force sans égale. »

Et le directeur commercial porta ces bonnes paroles
à son directeur général, les lui répétant ainsi :

« Voici de quoi faire pousser les plantes
avec une vigueur renouvelée. »

Et le directeur général fut saisi d’une grande joie
et porta la nouvelle au vice-président :
« Voici de quoi faciliter la croissance
et augmenter la puissance. »

Alors le vice-président s’envola, joyeux,
vers son président, et lui dit :
« Voyez ce nouveau logiciel d’une grande efficacité ;
grâce à lui, notre société s’étendra
et nous serons couverts d’indicibles richesses. »

Ainsi le président regarda le Produit
Et il vit que cela était bon.

Hélas, toutes ces simagrées me semblent désormais vides de sens, et j’ai l’impression que Miles cherche à me ménager, ou qu’il participe machinalement, juste pour me faire plaisir. Après que lui et Kristrún sont allés se coucher, me laissant sur leur divan emmitouflé dans un duvet hors de prix, la tête bousillée par plus de bière que je n’en ai jamais bu, je ne peux m’empêcher de penser que tout ça est encore un jeu, un de plus, un jeu dont, pour une raison ou une autre, j’ai encore oublié d’apprendre les règles.

En poussant ma porte d’entrée, je suis assailli par la douce odeur d’une maison qui est restée vide pendant deux jours. Sur le buffet de la cuisine, le répondeur clignote. Six messages. Les quatre premiers, je les connais ; anciens, de Liz, laissés avant que je parte, du temps où j’étais là, tout seul, à ne rien faire, sans sortir ni répondre au téléphone, à écouter Radiohead à foison, Arvo Part ou encore ma grande collection de minimalistes allemands et d’électro japonaise, le tout super-fort pour m’aider à faire semblant de transcender mon corps, mes sentiments, ma famille, mon boulot et tous ces trucs bassement matérialistes, comme si j’habitais

désormais sur un autre plan de l'existence plus haut et plus pur. Forcément, ça n'avait pas marché ; en fin de compte, mon estomac m'avait forcé à aller au supermarché, et une fois dehors j'avais compris qu'il fallait que j'aille à Nottingham. Mais pendant un moment, rester enfermé pour toujours m'avait semblé le meilleur choix.

Le premier des nouveaux messages est de Liz. « J'ai eu ton message, ça dit. Et… oui, tu as raison, c'était incroyablement petit et mesquin de ta part. Il n'existe aucune manière de justifier tes sentiments envers Lune, ce pauvre garçon. Il est certain que ce n'était pas de sa faute. Appelle-moi demain au travail. Je vais de nouveau parler à Andrews, pour voir ce qu'il peut faire. Pas de panique. Ça va s'arranger. Promis. »

Super. Tu parles. Qu'est-ce qu'elle va faire ? Lui promettre de rester toute une journée à genoux sous son bureau s'il me réintègre ? Tu parles ! Tu es peut-être ma supérieure, Lizette, toi et Andrews vous pouvez baiser comme des lapins si ça vous chante, mais j'en connais assez sur Featherbrooks pour savoir qu'en l'occurrence, vous n'avez aucun pouvoir, aucun. Ni l'un ni l'autre. À la base, Andrews n'est rien d'autre qu'un putain de loufiat, au même titre que toi ou moi. Un subalterne de plus, promu au rang de directeur précisément grâce à son absence totale d'initiative et à sa merveilleuse faculté à ne pas avoir d'idées personnelles. Il suffit qu'il ait un titre et un bureau à lui, et voilà, tu crois que c'est Quelqu'un. Mais pas du tout. Il ne fait que ce qu'on lui dit de faire. Si je veux résoudre ce problème, si je veux m'en sortir, la première étape, la plus urgente, c'est de le court-circuiter une bonne fois pour toutes. Faire une dérivation pour contourner Andrews. Avec lui en guise d'intermédiaire entre moi et Daniels, autant que je laisse tomber tout de suite. C'est foutu d'avance.

J'aimerais bien continuer à me vautrer comme ça dans mes pensées pendant une heure et demie, à m'apitoyer sur mon sort et tout, mais le deuxième message s'enclenche. Et le deuxième message, c'est la vraie surprise. Vu que le deuxième message, il est de Stasie.

Sa voix est un peu étouffée ; elle doit être en train de manger un caramel. « Oui, euh… Cooper ? dit-elle. Désolée si je t'ai semblé peau de vache hier, mais il y a des blessures qui ne guérissent jamais. N'empêche que malgré les apparences, je comprends très bien qu'il s'agit de ton père, et que si tu veux savoir, eh bien, c'est ton droit. » Elle avale le truc qui lui encombrait la bouche, allume une cigarette puis tire une bouffée en claquant

des lèvres. « Ce qui se passe, c'est que, en fait, tu vois… Bon, je t'ai un peu menti, quoi, quand je t'ai dit qu'il ne nous avait jamais écrit de lettres. Il en a envoyé une ou deux, enfin quelques-unes, je ne me rappelle pas combien exactement, mais comme elles venaient du Vermont et que c'est là qu'elle était, *elle*, je les ai presque toutes brûlées sans les lire. Une de celles que j'ai vaguement parcourues disait qu'il s'était installé quelque part près de Woodstock, dans un endroit qui s'appelle Granitetown ou Graniteburg. Woodstock… tu sais bien, c'est là où il y a eu le concert, je parle du premier, hein ? Pas de la resucée ridicule avec laquelle les grosses boîtes de prod' ont commencé à s'en mettre plein les poches. Il apprenait à tailler des pierres tombales ou je ne sais plus quoi d'aussi débile. Remarque, il a toujours été débile ; ça, il ne faut pas que tu le perdes de vue : ton père était un débile. »

La machine cliquette une dernière fois et la LED s'arrête de clignoter. Donc. Il a bel et bien écrit, hein ? Et elle ne me l'a jamais dit. Non, mais quelle connasse.

« Merde », dis-je, mais ça sonne à vide. « MERDE ! » je hurle, en projetant le mot contre les murs. Toujours pas le moindre rapport avec ce que je ressens. « MEEERRR-DEEE !!! » je beugle, et puis je chope le répondeur, je le balance par terre et je saute dessus à pieds joints, après quoi je sors de la cuisine en claquant la porte et je me mets à arpenter mon séjour en décrivant des 8 pour essayer de me calmer.

Ce qu'on ne vous dit jamais à propos de l'ultra-violence impulsive dirigée par instinct : ça soulage un max.

Plus tard. Tard. Je viens de comprendre que je ne sais rien. Seul Thomas Browne savait tout. Et il fut le dernier homme à tout savoir. À part Miles. Lui aussi, il sait tout. En tout cas, il fait très bien semblant.

Je l'appelle sur son portable.

— Salut, dit-il. Quoi de neuf ?

— Euh…, dis-je.

— Quoi ?

— Je…

— Cooper, ça va ?

— Non, rien. Je veux dire : oui. Oui, je vais bien.

— Alors pourquoi tu m’appelles ?

— Hum, c’est-à-dire que… je pensais m’acheter un Palm, tu vois, pour remplacer le Psion que j’ai, là.

— Bonne idée. Psion c’est de la merde. Les Palms, ça assure.

— Oui, euh… Et je me demandais si tu avais un… Tu sais bien, un… Euh…

— Logiciel de conversion.

— Voilà, c’est ça.

— Tu me téléphones pour ça ? » Miles n’a pas l’air convaincu. « Pourquoi tu n’en télécharges pas un sur le Net ?

— Non, écoute, je ne t’appelle pas vraiment pour *ça*, c’est clair… Je t’appelle pour te dire que… Euh… Je crois que je vais me prendre des vacances. » Ça y est, je l’ai dit, ou tout au moins une partie.

— Ah ouais ? dit-il. Tu vas dans un coin sympa ?

Quand je lui réponds « En Amérique », les mots sonnent un peu comme une question, sans le faire exprès.

— Tu veux savoir ce qui est arrivé à ton paternel ? » dit-il.

Pourquoi, quand c’est Miles qui le dit, ça sonne parfaitement évident, comme si c’était la chose la plus normale du monde, alors que quand c’est moi qui le formule, ça a l’air aussi impossible que ridicule ? Pourquoi, quand Miles a une idée, ne lui paraît-elle pas bizarre ou tordue ou égocentrique ou perverse, mais bien au contraire : utile ou pas utile, amusante ou pas amusante, faisable ou pas faisable ? Lui se contente de prendre une décision en fonction des données disponibles. Il ne reste pas coincé par les terrifiantes possibilités infinies de la chose, par ce-qui-pourrait-se-passer-si et ce-qui-aurait-pu-se-passer-si. Il ne part pas à la poursuite de chaque conséquence, de chaque ramification, dans le dédale des ruelles sombres de son imagination. Il reste sur les boulevards. Ouais, c’est ça : les boulevards. C’est toute la différence entre Miles et moi. Il reste sur la route pendant que moi je rôde dans les ruelles.

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Tu pars quand ?

— Je sais pas encore. Dans pas longtemps.

— Bien. Je considère que c’est une bonne idée. »

Un temps passe. Je devine que Miles se demande si j'ai bien dit tout ce que je voulais dire.

— Euh… Miles ?

— Ouais ?

— …

— Quoi ? » Il commence à manifester de l'impatience.

— Rien. C'est rien. Ne t'inquiète pas. On se voit bientôt.

— Ça marche. Tu enverras une carte postale, hein ?

— *J'exécute.* »

Je ne dors pas de la nuit. Je me mets au lit, peut-être plus fatigué que jamais, mais je n'approche pas d'un poil de la perte de conscience. Je reste couché, éveillé, jusqu'à ce qu'enfin, un peu avant l'aube, je n'y tienne plus et que je me lève, tourne un peu dans la baraque, avant d'aller faire un tour dehors.

Ma maison se situe sur une colline ; je grimpe au sommet puis redescends de l'autre côté. Bien que le soleil ne soit pas encore levé, le ciel est déjà clair, assez pour voir que Dieu s'est levé avant moi, qu'il est allé faire un tour avec son 4x4 et qu'il a creusé des sillons de cumulo-stratus violets avec ses pneus, sur un ciel plutôt terreux. Disséminées, sept ou huit étoiles clignotent encore paresseusement. Des étoiles ou des planètes. L'une d'elles est Vénus, c'est sûr, je sais au moins ça. Pour les autres, il y en a deux qui se déplacent, donc ce sont des satellites. Peut-être militaires. Peut-être qu'ils sont en train d'expédier des trains de données à la base de Featherbrooks, ce qui fait gazouiller les balles de golf. C'est probable.

J'ai pris une décision. Dans vingt-quatre heures, je serai à bord d'un 747 pour Boston. J'y vais sans rien dire à quiconque du boulot. J'y vais sans rien dire à Stasie. J'y vais sans rien dire à Liz. Je n'ai pas envie qu'elle remplisse un PS-6 et qu'Andrews sache où je vais. Et si Daniels me surveille, qu'est-ce que je peux y faire ? Mais quand même, je ne veux pas qu'Andrews le sache. Et vous savez quoi ? Je ne veux pas non plus que Liz le sache. Je veux l'étonner, lui montrer que je peux régler mon problème tout seul. Je vais aller aux États-Unis, trouver qui a envoyé les cendres, dire à Daniels que tout ça est une affreuse méprise et l'obliger à me rendre mon boulot. J'en ai marre d'être le névrosé de service, toujours à la merci de tous

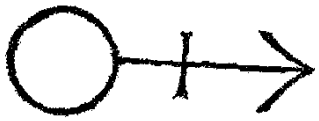
les abrutis qui peuplent mon existence. Je prends la situation en main. C’est exactement ce que je vais faire.

Prendre ma situation en main.

Non, mais.

OceanofPDF.com

Fractus



OceanofPDF.com

Problème de douane

Ma chère Liz,

Je suis en territoire us depuis exactement une demi-heure et me voilà déjà dans la merde. Je suis assis dans une pièce vide à l'aéroport de Boston. Boston, Massachusetts, États-Unis d'Amérique. Cette pièce… bon, c'est une cellule. Une cellule tout à fait charmante, avec des murs blancs fraîchement repeints, une banquette molletonnée et par terre un tapis mandarine. N'empêche que c'est une cellule et que j'y suis enfermé. Mes bagages ont été confisqués. Tout ça, je te le donne en mille, à cause de la boîte de café. Pas étonnant. Même d'outre-tombe, mon vieux continue à m'emmerder.

Thomas Browne n'a rien à dire sur les boîtes de café en poudre. J'ai vérifié ; j'ai lu L'Enfouissemen des Urnes *dans l'avion. Peux pas dire que c'était le divertissement transatlantique super-idéal ; vu que la mort et les enterrements ne sont pas des trucs auxquels j'aime penser quand je suis transporté à neuf mille mètres d'altitude par des principes de physique plutôt bancals, mais disons que les événements récents ont conféré à la chose une morbidité plus qu'appropriée. J'ai suscité quelques regards extrêmement angoissés chez ma voisine de droite, une Américaine du genre cadre-dans-la-pub. Je crois qu'elle a été décontenancée par le fait que je lise un livre dont la couverture n'explique pas le contenu ; elle n'arrêtait pas de lever les yeux de son magazine* High Life *pour vérifier que je ne lisais pas le* Coran.

Bref. Ce qui est sûr c'est que Browne a des tas de choses à dire sur la crémation. Il écrit que cette pratique remonte, je cite, « à la plus haute Antiquité, et qu'elle ne connut pas une mince étendue ». Il dit aussi qu'on la trouve « confirmée chez les Troyens, de par le Bûcher Funèbre d'Hector, incinéré devant les portes de Troie ». Il dit : « Aussi loin que sous le règne de Julien, on trouve que le Roi de Chionia fit incinérer le corps de son Fils

et enfouit ses cendres dans une Urne d'argent. » Mais il ne dit pas un traître mot sur les boîtes de café en poudre, ou alors j'ai raté un passage. Ce qui n'est pas possible, vu qu'en ce moment j'ai du temps à revendre.

Je sais, tu te dis certainement que tout est de ma faute, que j'ai fait un truc idiot rien que pour les provoquer, que j'ai perdu mon sang-froid ou quelque chose dans le genre, mais en l'occurrence, quand ils mont demandé ce qu'il y avait dans la boîte, je te promets que je suis resté très calme. C'est seulement quand ils ont dit que ça ne ressemblait pas à une urne cinéraire et qu'ils ne pouvaient pas la laisser entrer dans le pays que j'ai un peu perdu les pédales. Jusque-là, je n'avais pas vraiment fait gaffe ; j'étais absorbé par les annonces concernant la sécurité qui passent en boucles sur les haut-parleurs, occupé à mater les autres passagers, à essayer de comprendre les énormes pubs pour l'industrie agroalimentaire, celles avec des grosses lettres jaunes en forme de tournesols et dont les slogans, rédigés dans plusieurs tailles de caractères, sont totalement dépourvus de sens (enfin, pour ce que j'en dis).

Comment aurais-je pu deviner que le petit fonctionnaire prétentieux, le petit bureaucrate geignard qui avait fouillé tous mes bagages, me dirait comme ça qu'il allait me confisquer les cendres de mon père ? Comment aurais-je pu deviner qu'il déclencherait l'alerte quand j'essaierais de les reprendre ? Comment aurais-je pu deviner que deux gardes de sexe féminin surgiraient instantanément du néant et me colleraient leurs M-16 pratiquement au fond des trous de nez avant même que j'aie le temps de comprendre ce qui se passait ?

Eh bien tu ne vas pas me croire… mais si, je sais que tu ne vas pas le croire et pourtant c'est vrai, mais à ce moment précis, je n'ai pas ressenti la plus petite trace de frousse. Maintenant oui, j'ai peur, je te jure – regarde comme ma main tremble, j'arrive à peine à tenir le stylo –, mais tout ce que je me rappelle avoir pensé quand elles m'ont mis en joue avec leurs flingues, c'est à quel point tout ça était totalement absurde. Que ces cendres venaient de provoquer leur deuxième alerte sérieuse en moins d'un mois. Et que les gardes avaient toutes les deux l'air d'être trop petites pour leurs flingues. Deux tout petits bouts de bonnes femmes aux traits hispaniques, avec des ceintures à la Batman bouclées autour de leur petit ventrou aguicheur, leurs petits doigts potelés tapotant un rythme sexy sur le pontet

de leur M-16 à la bandoulière bien serrée ; dans ma tête, j'ai aussitôt revu l'image de Jill St-John dans Les diamants sont éternels, *quand elle ramasse le pistolet-mitrailleur près du derrick, et que le recul la fait partir en arrière en tressautant comme un jouet à ressort remonté à bloc. C'est exactement ce qui risquait d'arriver si ces deux nanas me tiraient dessus. Elles avaient l'air dépassé. On aurait plus dit des armes équipées de personnes que des personnes équipées d'armes.*

« Posez la boîte par terre », a dit l'une d'elles, tandis que derrière moi mes compagnons de voyage se mettaient à refluer aussi vite que possible. « Mettez vos mains sur la tête ! » a dit l'autre. « Par laquelle je commence ? » j'ai dit en souriant. Tu vois ? Je t'ai dit que ça ne me flanquait pas la trouille. Pas à ce moment-là. Mais je n'ai pas eu l'impression qu'elles avaient saisi l'astuce. Celle de gauche a fait un signe à l'autre puis a répété les deux phrases l'une après l'autre alors bon, j'ai arrêté de déconner, posé la boîte par terre et mis les mains sur ma tête. Un autre garde – mâle, énorme, cheveux carotte coupés en brosse et grosse moustache – s'est avancé et a pris la boîte. « M'enfin, vous ne pouvez pas faire ça… » j'ai dit, mais tout le monde s'en foutait. Puis ils m'ont pris mon portefeuille, mon passeport, mes bagages et m'ont emmené ici, dans cette pièce.

Et me voilà avec Thomas Browne. Thomas nous dit que la crémation « était en usage chez les Celtes, les Sarmates, les Germains, les Gaulois, les Danois, les Suédois, les Norvégiens ; sans oublier quelques usages connus chez les Carthaginois et les Américains », ce qui est très bien. Il dit que « le Consul Manlius fit incinérer le corps de son Fils » et que dans la Rome antique, beaucoup de gens considéraient comme parfaitement naturel de finir dans les flammes puisque le feu constituait l'élément majeur du corps, « selon la doctrine d'Héraclite ». Il affirme que « les Brachmanes indiens semblent nouer de solides liens d'amitié avec le feu qui les consuma de leur vivant », une opinion qu'il me paraît difficile de contredire. Mais il a peau de balle à déclarer sur le fait de balancer les cendres de quelqu'un dans une boîte de café en poudre.

Qu'est-ce qu'il va se passer s'ils pensent que c'est de l'anthrax, comme à Featherbrooks, et qu'ils me mettent en état d'arrestation ? Qu'est-ce que je fais s'ils décident de me piéger avec des accusations forgées de toutes

pièces ? Ils viennent juste de voter leur nouvelle loi, là, celle qui les autorise à appliquer la peine de mort sans autre forme de procès. Qu'est-ce que je fais s'ils veulent se servir de moi pour l'étrenner, leur nouvelle loi ? Qu'est-ce que je fais s'ils envoient quelqu'un chez moi pour "trouver" un fichier du boulot ? Andrews serait ravi d'en planquer un ou deux ; tu sais foutrement bien qu'il le ferait. Qu'est-ce qui se passe s'ils tombent sur mon exemplaire du Livre de recettes du petit anarchiste *que j'ai téléchargé un jour ? Ou toutes les images porno sur mon disque dur ? Ou tout le matos de papeterie que j'ai piqué ? Qu'est-ce qui va arriver si jamais ils découvrent que les Chinois m'ont fait un lavage de cerveau quand j'étais gosse et que j'espionne pour leur compte depuis toujours sans le savoir ? Qu'est-ce qui va m'arriver s'ils m'enferment et jettent la clé ? Quelqu'un se souviendra-t-il de moi ? Tu te souviendras de moi, Liz ? Hein ?*

Au bout de trois heures et vingt-deux minutes dans cette pièce, la peur et ses trépidations m'ont réduit à un état d'inactivité presque totale. Je suis assis dans un coin, sur la banquette, dos au mur, m'efforçant de ne rien faire d'autre que respirer et cligner des yeux. Respirer est devenu un peu plus délicat à exécuter depuis que j'ai utilisé la quasi dernière dose de mon inhalateur il y a une heure, et je suis donc en pleine méditation. Ce qui est aussi bien, tout compte fait ; ayant noirci toutes les pages vierges qui se trouvaient à la fin de *L'Enfouissemen des Urnes* avec la lettre à Liz, je n'ai plus rien pour m'occuper.

Pendant un moment, je m'amuse à faire mentalement la liste de tous les pays d'Afrique, puis celle des États américains, puis de tous les pays du monde, ce qui me calme un moment. D'un coup, je m'aperçois que je suis certainement observé par un circuit-vidéo interne, qu'ils surveillent mon comportement, le comparent aux analyses détaillées des modèles déjà connus d'activités criminelles. Je ne sais comment réagir. Si je suis observé, comment dois-je me comporter pour qu'ils me croient innocent ? Est-ce que je dois me mettre à pleurer, me mettre en colère, m'arracher les cheveux afin d'imiter l'homme honnête bafoué ? Ou est-ce que je dois rester assis, à réfléchir, à sourire de mes propres blagues intérieures, comme un homme qui n'a rien à craindre ? Que fait le terroriste moyen quand il est observé ? Est-ce qu'il fait *comme* s'il était observé ? Le terroriste est-il quelqu'un qui, partant du principe qu'il est toujours observé, agit en conséquence et prend

un air plus normal que quiconque ? Non, parce que moi, si j'essaie de faire le mec normal, je suis sûr de ne pas y arriver, ce qui veut dire qu'ils verront que je fais semblant, et donc ils vont en conclure que j'ai quelque chose à leur cacher, et donc ils vont me décréter coupable. À moins, bien sûr, qu'ils ne soient suffisamment doués en psychologie de pointe pour avoir compris que quelqu'un qui *agit* normalement est innocent alors que quelqu'un qui *se comporte* normalement est un terroriste. Ce qui ne résout pas ma question de savoir ce qui est considéré comme normal dans le genre de situation gravement anormale où je me trouve.

Peut-être que c'est ça, justement, qui leur permet de faire la différence. Que si *j'étais* normal, je ne me poserais même pas la question, d'abord…

Au secours ! Je suis retenu prisonnier par les services secrets américains, par toute une escouade de minuscules nénettes hispaniques avec des flingues de calibre Fais-Pas-Chier, des nénettes qui font de la muscu, qui ne lisent que des manuels pour autodidactes, qui ont hypothéqué l'intégralité de leur vie adulte pour se payer une éducation, qui, dès l'âge le plus tendre, ont dû affronter des pères absents ou violeurs, et des mères obèses accablées de travail, distraites, obligées de se dépêcher pour aller bosser aux magasins généraux d'une quelconque base industrielle consacrée à la production en chaîne de biens de consommation à faible espérance de vie et de nourriture expéditive à taux élevé de caféine, de calories et d'accoutumance. Des nénettes qui ont prévu de se pointer ici à tout moment pour me mettre les menottes aux poignets et m'emmener dans une autre cellule, rigoureusement identique à celle-ci, mais située très loin sous terre, au cœur d'une installation pas très différente de celle de Featherbrooks et peuplée de stupides droïdes programmeurs orphelins de père qui se ressemblent en tout point et découvriront un jour à la suite d'une mésaventure ou par quelque caprice du destin qu'ils sont tous aussi coupables même s'ils ne l'ont jamais su et que…

C'était quoi ça ?

La porte.

On la déverrouille.

Ils viennent me chercher.

Merci mon Dieu.

Me voici dans une autre pièce, un bureau. Derrière le bureau, une espèce de morse à forme humaine me parle tout en essayant de s'enfoncer une chaise à pivot dans le fondement. Il y a des miettes de ce qui me paraît être un ci-devant beignet dans la touffe de poils hérissés qui lui tient lieu de moustaches. Il ressemble à un type que j'ai vu une fois dans un documentaire qui parlait de quatre tarés vivant dans des caravanes quelque part au fin fond de l'Utah ou d'un autre État avec les coins carrés, un de ces États qui ont des lois maritales vraiment très libérales, et bon, ces mecs s'étaient maridas avec des animaux, quoi. Celui auquel je pense en particulier, il était marié à une ânesse.

Le morse parle. J'ai raté le début de son discours, mais la fin est assez claire. « Parce que ça ne me poserait aucun problème de vous mettre d'office dans le prochain avion qui retourne en Angleterre. » C'est ce qu'il dit, en gros.

Je n'aime pas trop la façon qu'il a de dire "Angleterre". Comme s'il savait que, puisque vous n'êtes pas américain, vous ne pouvez pas faire autrement que d'avoir des doutes sur vos propres origines. Ou comme si vous aviez un système d'exploitation périmé depuis longtemps. Je lui ai déjà demandé d'envoyer quelqu'un chercher mon inhalateur de secours, dans mon bagage à main. Il ne reste vraiment plus grand-chose dans celui que j'ai sur moi ; après ce sera la vraie panique.

— Je sais, oui », dis-je. J'essaie comme un fou de ne pas ramper, mais je vois bien que c'est ce qu'il espère. Ça vaut combien, qu'il se dit, ça vaut combien à vos yeux, l'autorisation de rester ? Allez quoi, ça doit valoir bien plus que ça, qu'il se dit. *Je veux tellement que tu me supplies.*

— Voudriez-vous y retourner ? me dit-il. En Angleterre ? ajoute-t-il.

— Non. Enfin si. Mais pas tout de suite. Dans un mois, en gros.

— Il vous faut un mois pour disperser une poignée de cendres ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Je dois retrouver certains amis de mon père. Pour déterminer ce qu'il y a de mieux à faire, avec eux. Voyez ?

— Pourtant, sur votre formulaire d'immigration, vous n'avez indiqué aucun nom ni aucune adresse de gens chez qui vous pourriez aller ? »

J'essaie d'être patient. Non, mais vraiment. J'imagine un autre Cooper, un Cooper mini-héros d'aventures qui ravale littéralement la fureur qui me prend à la gorge. « C'est parce que je n'en connais encore aucun.

— Est-ce que ça n’aurait pas », dit-il, son visage tendu comme une peau de tambour en une expression d’ignorance crasse si satisfaite que je ne serais pas étonné de la voir crever comme un abcès sur son bureau, « quelque chose à voir avec le fait que vous et lui portez des noms rigoureusement différents ? Vu que vous êtes Cooper James et lui… », il baisse les yeux sur son carnet à spirale comme un hippocampe qui s’étrangle en essayant de se rappeler un truc, « … M^{r} Jack Reever ? » Il me regarde de nouveau comme s’il se prenait pour une espèce de grand inquisiteur au lieu d’être seulement ce qu’il est, à savoir une unité consumériste décervelée programmée par toute une vie de pubs et de manipulations médiatiques pour rester assis à gober des produits industriels aussi sûrement que si on l’avait collé mâchoires béantes au bout d’une chaîne de montage et harnaché directement au tapis roulant pour engouffrer un torrent sans fin de merdes sur-raffinées au fond de son gosier.

Lentement, je lui réexplique que je n’ai pas vu mon père depuis vingt ans. Pourquoi je me tue à le faire, je n’en sais rien, puisque cet âne bâté ne m’écoute même pas. Il préfère regarder mon passeport en faisant un bruit bizarre avec sa gorge.

Il me faut un moment pour comprendre qu’il est en train de chantonner.

— C’est du Eminem ? dis-je en désespoir de cause.

— C’est du Kid Rock, répond-il. Vous aimez Kid Rock ?

— Oh ouais, je mens. Il est super. » Et aussi sec, je me mets à trembler. Aura-t-il détecté le sarcasme dans ma voix ? Si oui, je suis foutu. Je porte l’inhalateur à ma bouche et m’envoie la dernière dose. Voilà, fini, y en a plus. Dans deux minutes, je hurle.

— Vous n’y connaissez pas grand-chose en musique, me dit-il, si vous n’êtes pas capable de faire la différence entre Eminem et Kid Rock. » Puis, à ma complète surprise, il ouvre son petit tampon encreur, s’empare d’un petit tampon, l’applique sur son tampon encreur jusqu’à ce qu’il soit bien noir et tout humide, après quoi il tamponne mon passeport. Boum. « Deux semaines », dit-il en remplissant les détails avec un stylo-bille qui, dans sa paluche mahousse, évoque un cure-dents. « Je vous accorde deux semaines et c’est tout. Et les cendres, ou quoi que ça puisse être, restent ici. Vous pourrez les reprendre quand vous rentrerez en Angleterre. Il dépend donc de vous que M. Reever ne passe encore un certain temps là-dedans. »

Il me faut bien une minute pour comprendre ce qu'il veut dire par là. « Mais si je ne trouve pas de vol ? demandé-je enfin.

— Vous l'aurez, votre vol, fait-il. Et puis ça m'ennuie de vous le dire, mais d'après ce que vous m'avez raconté, j'ai bien l'impression que votre père était un sacré connard. À votre place, je laisserais tomber cette idée de faire ce qu'il faut pour lui, et je saisirais l'occasion de m'offrir de chouettes petites vacances. » Ayant dit, il ouvre un tiroir pour y prendre une brochure sur Boston, qu'il me tend en me recommandant tout spécialement un de ses restaurants préférés, ainsi qu'un club de strip-tease qu'il fréquente régulièrement.

Boston est plus grand que je ne le pensais. Pas seulement la ville elle-même, mais tout. Les voitures sont plus grosses. Les immeubles sont plus grands. Les routes sont plus larges. Les gens sont plus gros, je veux dire à la fois plus gras et plus grands que nature, comme s'ils jouaient leur propre rôle dans un film. Face à ça, je réagis en leur jouant le rôle de l'Anglais un peu paumé. Quand je fais ça, ils arrivent à me comprendre. Si je me comporte comme chez moi, c'est-à-dire en parlant vite et bien avec un air d'efficacité mêlée d'agressivité, ils me regardent comme si j'étais dangereux et commencent à se défiler. C'est bizarre. Sont-ils toujours comme ça ? Ou bien sont-ils plus paranoïaques que d'habitude à cause des événements récents ? Ça doit plutôt être ça ; je sais bien que les Américains sont censés être patriotes, mais je n'ai jamais vu autant de drapeaux. Il y en a partout, aux fenêtres, sur les voitures, le long des façades d'immeubles, épinglés à des tee-shirts ou à des revers de vestes, pendus dans les vitrines des magasins ou flottant en haut de tout ce qui ressemble de près ou de loin à un mât. Un peu comme si toute la ville essayait de s'enfouir sous une couche uniforme de sparadraps. Je me demande si, par exemple, Manchester se collerait des Union Jacks partout comme ça si quelqu'un balançait un avion sur Downing Street. M'étonnerait.

Mon hôtel est aussi anonyme que franchisé, comme tout le quartier où il se situe. J'y vais directement, épuisé par mon épreuve à l'aéroport de Logan, je prends un bain puis commande un repas au service de l'étage tellement je suis crevé, au point de ne pas vouloir me risquer au restaurant du rez-de-chaussée. Ensuite, j'essaie de dormir, d'abord avec l'air

conditionné (trop bruyant) puis sans (trop chaud). J'échoue aux deux. C'est ça, le décalage horaire ?

Finalement, je laisse tomber et je reste éveillé en essayant de savoir ce que je vais faire maintenant que je n'ai plus les cendres. Une chose que je ne vais *pas* faire, c'est d'envoyer cette lettre à Liz. Je l'ai écrite sous l'influence de la trouille. J'ai dit des trucs que je ne pensais pas. Et puis je ne veux pas arracher les pages du livre et pas question que je recopie le tout. Je garderai ça en guise de souvenir, pour me rappeler de ce que je deviens quand je suis gravement opprimé par la paranoïa bureaucratique. Encore que je ne sois pas près de l'oublier.

Après quelques heures sans bouger à fixer le plafond, je décide que je ferais aussi bien de reprendre mes recherches sur Jack. Après tout maintenant je suis sur place. Et puis qui sait, peut-être que l'Homme-Baudet a raison, peut-être que j'irai disperser les cendres en Angleterre finalement, histoire de lui apprendre à vivre.

Je plane un peu, je flotte à côté de mes pompes. Ça ne me ressemble pas, d'être aussi positif dans une situation catastrophique. Je ne sais pas ce qui me prend. C'est bizarre.

Le lendemain matin, je suis incapable de déterminer si j'ai dormi ou non, mais je me sens bien, donc après le petit déjeuner (que je réussis à prendre au restaurant – et laissez-moi vous dire que, d'après ce petit déjeuner-là, les breakfasts à l'américaine méritent leur réputation : la panoplie complète !), je sors louer une voiture. Je vais chez National, la réceptionniste m'ayant indiqué une agence à deux pâtés de l'hôtel dans la même rue. Leur bureau, un préfabriqué de plain-pied bêtement posé par terre derrière plusieurs rangées de voitures, a l'air d'un endroit qui part à vau-l'eau. Il y a des traces de laisser-aller sur la porte d'entrée, la moquette est creusée d'un vrai sentier à brebis en son centre, les housses vertes des coussins sur les fauteuils en aluminium tubulaire laissent voir leur mousse intérieure couleur pêche là où elles ont été, soit brûlées par des mégots, soit picorées par les clients fatigués d'attendre. Le comptoir en formica jadis blanc a jauni au soleil.

Ce qui est bizarre aussi, c'est que l'employée de l'agence est si pointilleuse avec les directives de la compagnie, comme si c'était une question de vie ou de mort, que pendant un moment je crois qu'elle me fait marcher. Mais en voyant la quantité de formulaires qu'il me faut remplir, je

comprends que ce n’est pas de la blague. Ils veulent des dépôts de garantie, des assurances, des cartes de crédit, le passeport, tout le bataclan. Ils veulent que je leur lègue ma vie entière. Il faut carrément que je retourne à l’hôtel pour rassembler tout ce dont j’ai besoin. Enfin, merde, c’est jamais qu’une bagnole. En revenant à l’agence, j’essaie de prendre tout ça à la légère, mais ça ne déride pas l’employée. « Je suis ici pour vous louer une voiture », exprime son attitude. « Si je n’accomplis pas ma tâche au pied de la lettre, c’est tout le tissu social qui commencera à s’effilocher et je serai personnellement responsable de sa destruction finale. » Elle a vraiment l’air d’être inquiète, effrayée même. Enfin bref, elle finit par me donner une voiture.

Ma voiture de location n’a rien de la machine extravagante qu’on voit dans tous les mythes routiers américains. Bien au contraire, c’est une petite Honda Civic bien proprette, d’un bleu métallique foncé avec l’intérieur en coloris turquoise spécial piscine. Elle est en meilleur état que les bureaux de l’agence, vu qu’elle est presque neuve ; en tout cas, elle est en meilleur état que ma Maestro Mulet là-bas à la maison. Celle-ci n’a que 427 miles au compteur, dont la plupart ont dû être faits à l’usine, si j’en juge par la puissante odeur de neuf qui règne dans l’habitacle. Elle me plaît tout de suite et le lendemain matin, je mets mes bagages dans le coffre, entre dans la voiture par la droite, enjambe la boîte de vitesses et en route pour le Vermont.

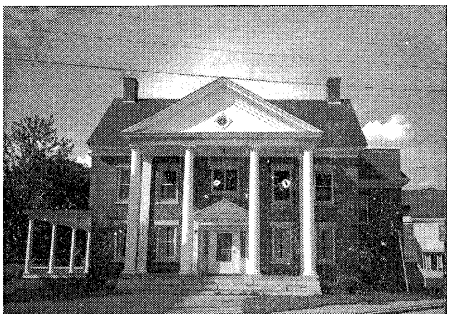
Si la voiture contredit le mythe, la route, elle, n’est pas en reste. Elle n’a rien d’une grande route large et vide qui s’étend pleine de promesses à la découverte de l’Ouest, non, c’est plutôt un tapis roulant pour bagnoles, un train à quatre voies dans lequel on s’insère pour s’oublier pendant les miles qu’on doit se taper, au milieu des feux arrière qui ondulent autour de vous avec une molle simplicité comme des composants électroniques en tri automatique dans une usine gigantesque, après quoi on n’a plus qu’à s’en extraire. Quand j’étais au duty free de Heathrow, j’ai acheté un appareil photo numérique bon marché, pour garder des traces de mon voyage, mais je prends rarement des photos, et puis j’avais oublié que je l’avais avec moi, du coup je ne prends aucune image de la route. C’est dommage parce que c’est vraiment très beau ; très apaisant, très hypnotique. Beaucoup moins oppressant que les routes frénétiques qu’il y a de par chez moi.

Je ne vois pas très bien ce que j’espère avec cet appareil photo. J’ai essayé d’en faire une fois, quand j’étais ado, je me disais sans doute que ça en jetterait auprès des filles. Enfin plutôt, d’une fille. Carol Banks. Pendant quelques mois, je me suis baladé en prenant des clichés que je développais au labo du lycée, jusqu’à avoir tout un album dont j’étais assez fier, album que j’ai montré à Carol un jour où on sirotait des milk-shakes au chocolat dans le McDo du centre-ville de Nottingham. Elle a feuilleté toutes ces photos, que j’avais sué sang et eau à prendre et à développer, des images que je trouvais pleines d’échos et de puissance, qui ne semblaient vraiment vouloir dire quelque chose, et puis elle a dit : « Pourquoi tu ne prends que des rues, des immeubles ou des routes ? Pourquoi tu ne fais pas des photos de personnes, de tes amis ? »

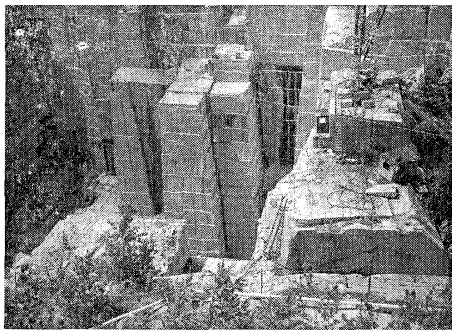
Je ne connaissais pas la réponse à cette question. Après, j’ai arrêté de faire des photos.

Donc maintenant, il faut que je m’y remette.

Voici ma première photo. Il s’agit du temple maçonnique de Graniteburg.



Voici la seconde, une carrière de granit.



J’ai comme qui dirait l’impression que les portraits, c’est toujours pas mon truc.

Graniteburg se trouve dans les montagnes du Vermont, au milieu de villes qui en hiver deviennent des stations de ski. C’est la Capitale Mondiale du Granit, du moins s’il faut en croire le gros panneau de pierre qu’on voit en entrant dans la ville par la route. Des bâtiments à façade de granit bordent les rues, il y a une banque tout en granit, des statues de granit un peu partout. L’extraction du granit a fait disparaître d’énormes pans de collines ; on en voit les plaies qui défigurent le vert tapis des arbres. La poussière de granit engorge la rivière qui traverse la ville : entre ses berges saturées de pierre pulvérulente, un limon huileux est emporté vers l’aval en passant sous le pont de l’autoroute.

Je prends une chambre au Travelodge, juste en face d’une pizzeria non franchisée, La Flamme magique, où je vais manger un bout aussitôt après. Les tables sont recouvertes de nappes rouges, de sets en osier fin et de bougies fichées dans des bouteilles dégoulinantes de cire. Tout en mangeant, je regarde par la fenêtre le coin opposé du carrefour, au-dessus duquel des feux de signalisation pendouillent en gérant sans anicroche le va-et-vient des rares véhicules.



De l’autre côté de la rue, il y a la statue d’un homme à grosse moustache, vêtu d’une casquette et d’un tablier, un burin dans une main et un maillet dans l’autre. Il ressemble un peu au garçon qui m’a servi. Un

tailleur de pierre, je suppose ; on dirait un monument aux morts. Il regarde quelque chose au loin dans la vallée, je ne sais pas quoi. Peut-être l'avenir. Ou le passé. Peut-être une veine particulièrement riche qui affleure au flanc d'une montagne lointaine. Plutôt l'autoroute qui mène vers le nord, à mon avis ; aujourd'hui, c'est tout ce qu'il reste à voir.

Quand le serveur (qui doit aussi être le propriétaire ; il a ce petit air qui dit « ici, c'est chez moi ») m'apporte ma crème brûlée, je lui dis que je suis à la recherche de quelqu'un qui taillait la pierre ici, peut-être quinze ou vingt ans plus tôt. Il me dit qu'il ne sait pas, me suggère plutôt d'essayer dans les ateliers à l'autre bout de la ville. Après avoir fini de manger, je paie la note et j'y vais.

OceanofPDF.com

Le Rocher du Bon Dieu

L’homme qui se tient derrière le comptoir de chez Donready & Fils est habillé dans un style élégant mais fortuit : pantalons de marin repassés, chemise en tissu éponge bien propre, le col ouvert ; ses épais cheveux noirs descendent en longue cascade sur son front. Agité est le mot qui le décrit le mieux. Il a cette expression qui signifie qu’il vient de rêver d’évasion et je suis le geôlier qui vient lui rappeler que c’est sans espoir. Par la porte derrière lui, je distingue des machines sombres, énormes, couleur de laiton ; aperçu d’un autre siècle, d’un autre millénaire. Elles font tellement de bruit qu’il doit fermer la porte et me fait répéter le nom de Jack Reever.

— Je ne sais pas, dit-il. Ça fait longtemps. » L’endroit est immaculé. Originel. Derrière lui, des outils sont accrochés, bien alignés sur des râteliers étiquetés : burins, traçoirs, bouchardes et têtus, pointes, défonceuses à quatre dents, cales et talonnières… On se croirait chez un dentiste pour Peuples des Montagnes qui ne soigne que les dents de golem. Jack est passé ici, je le sais. Pas parce que la dernière lettre qu’il a envoyée à Stasie le dit, mais parce que ça me paraît évident. Encore qu’à mon avis, ça devait être plus sale quand il était ici. Plus sale, plus brut, plus dépouillé. Orienté moins vers l’orthodontie que vers l’extraction brute.

— À quelle époque m’avez-vous dit ?

— Environ quinze ans, quelque chose comme ça. Je ne peux pas vous dire mieux. »

Il me répond qu’alors, c’était du temps de son père. Lequel ne vit plus en ville depuis qu’il a pris sa retraite.

— Ah, vous êtes le fils ? » dis-je en désignant le logo Donready & Fils sur un catalogue d’outillage bleu et argent. Qu’est-ce qui me prend de poser cette question ? En quoi ça me regarde ?

— Je suis le petit-fils, dit-il en tirant une tronche de douze pieds de long.

Son père vient s’occuper de la boutique le samedi matin, m’apprend-il ; si je le souhaite, je peux revenir ce jour-là. En attendant, je pourrais peut-

être essayer au Rocher du Bon Dieu. La plupart des tailleurs de pierre qui sont passés par Graniteburg y ont travaillé à un moment ou un autre.

— C’est quoi, le Rocher du Bon Dieu ?

— Ce sont eux qui nous ont rachetés », dit-il. Maintenant, le mot qui le décrit le mieux est : lugubre.

Le Rocher du Bon Dieu se situe juste à la sortie de la ville, dans une zone industrielle qui se donne des allures de campus, étendue gracieusement sur une colline plus ou moins paysagée. La route qui y monte serpente entre plusieurs tas de pierres gigantesques ; à la façon dont les arbres ont poussé dessus, on croirait les ruines d’une cité détruite.



Le premier bâtiment auquel on accède, le plus proche du parking, est consacré aux visiteurs ; c’est un préfabriqué de plain-pied en bois. Dedans, on trouve un tas de choses. Il y a de grands panneaux de liège présentant des informations sur l’extraction du granit et la taille de la pierre, où j’apprends que les énormes tas de pierres couverts d’arbres sont en fait des gravats, le rebut qui ne peut plus servir qu’à faire du remblai ou à être concassé en gravier. Il y a un livret sur l’histoire de Graniteburg, deux sur l’histoire du Rocher du Bon Dieu. Sur des étagères, il y a des petits échantillons de granits et plein de cristaux tout mimi (du quartz, du soufre, de l’améthyste, tout ça) que les mineurs ont trouvés en travaillant dans la montagne. Il y a des tables couvertes d’objets souvenirs et de babioles en granit : des pots à crayons, des mini-pierres tombales, ce genre de trucs. Il y a aussi des aigles et des hiboux empaillés fixés à des bouts de branches qui dépassent des murs. Il y a un mannequin vêtu comme un tailleur de pierre : ciré jaune, casque de chantier, masque facial, protège-oreilles, lunettes de

sécurité. Équipement que le gars de la statue, en ville, ne portait pas. C'est marrant, d'ailleurs ; on ne pourrait pas mettre la statue de quelqu'un accoutré comme ça en ville. On ne saurait pas qui c'est.

Ce qu'il n'y a pas, c'est quelqu'un derrière le comptoir ; aussi, tout en fouinant, je me débrouille pour bien montrer (au cas où il y aurait encore des caméras planquées qui me surveillent) que je ne suis pas venu pour voler. Je me faufile, royal, entre les panneaux d'information, les présentoirs à cartes postales et les vitrines, faisant bien attention de ne rien heurter, et quand il m'arrive de prendre un objet pour l'examiner de près, je le tiens à bout de bras et je le repose avec ostentation.

Je m'apprête à aller explorer la partie arrière de la boutique, là où il y a une vieille locomotive qui jadis tirait les pierres à flanc de colline, quand une voix surgit dans mon dos, me faisant sursauter.

— Puis-je vous aider ? »

Elle est debout derrière le comptoir comme un panneau de détresse en pantalons à tartan et col roulé côtelé écarlate, me scrutant derrière des lunettes en plastique turquoise. Ces dernières lui agrandissent tellement les yeux qu'avec sa coupe rase et ses cheveux grisonnants, elle a un air de famille avec les hiboux empaillés qui nous regardent du haut de leurs perchoirs.

— Je n'ai rien volé, dis-je stupidement.

— Je n'ai rien dit, fait-elle en souriant. Seriez-vous britannique ? »

J'acquiesce et lui dis que oui, encore que je n'arrive pas à me tourner complètement pour lui faire face.

— Oh, voilà qui est intéressant.

— Je suppose que oui, ma foi.

— Et seriez-vous en quête de quelque chose de précis ?

— On pourrait dire ça.

— De quoi s'agit-il ? » Elle papillonne avec toute l'anticipation d'une vendeuse, essayant d'amadouer ma réponse pour la faire sortir de son trou et lui bondir dessus aussi sec. Du coup, je me tourne enfin vers elle et je lui dis que je cherche mon père.

C'est comme si je lui avais pulvérisé un nuage d'œstrogènes de chouette en pleine tête. Avant même que j'aie compris ce qui m'arrive, elle a voltigé à travers la pièce et me prend presque dans ses bras comme si j'étais l'âme

en peine qu'elle a pour mission de protéger. Dix minutes plus tard, je lui ai tout déballé et elle téléphone aux bureaux de la direction, plus haut sur la colline, où elle entreprend de forcer la main à quelqu'un afin qu'on me consacre cinq minutes.

Elle y parvient puis m'expédie sur le chemin qui serpente entre les pins jusqu'au bâtiment principal, avec pour instruction de franchir directement la porte d'entrée, de suivre les indications qui mènent au bureau et de demander M. Berry.

Le bâtiment est un hangar géant à armature d'acier qui présente en gros la même forme qu'un magasin Ikea, mais gris au lieu d'être bicolore bleu-jaune. La route en fait le tour pour que les camions et les semi-remorques puissent gagner l'arrière, mais un chemin parsemé de copeaux de bois part du tarmac pour mener les piétons plus haut vers le porche d'entrée, après avoir traversé un jardin d'exposition plein de plates-tombes modèles aux dalles polies. Et quand je dis plus haut, c'est vraiment plus haut ; le sentier gravit une bonne pente puis se transforme en escalier et le temps que j'arrive à son sommet, je suis tellement essoufflé que je dois faire une pause avant d'ouvrir une des doubles portes de verre derrière lesquelles, baignée dans son air conditionné, une réceptionniste maigre comme un clou est plantée devant un écran. Elle porte un complet vert et ressemble à une asperge abandonnée dans un frigo vide.

Lorsque j'entre, elle lève la tête vers moi avec un craquement. Je vous jure que le tour de taille de cette femme est nettement inférieur à mon tour de cuisse. « Êtes-vous le fils qui a perdu son père ? dit-elle protocolaire en diable.

— C'est exact », réponds-je tout en me demandant s'il n'y a pas quelqu'un quelque part qui s'est mélangé les pinceaux. Mais je laisse faire ; je suis trop occupé à essayer de deviner combien de propositions elle reçoit chaque semaine de la part de maris dont les épouses ont fauté. À mon avis, plein ; encore qu'elle soit trop maigre à mon goût.

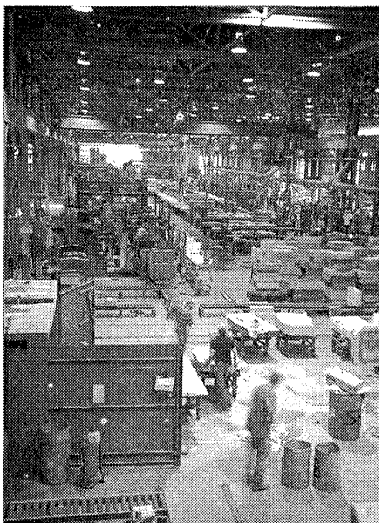
Elle prend son téléphone et parle dedans comme elle parlerait à un môme tout en lui désinfectant un genou écorché. « M. Berry va descendre dans cinq minutes. Si vous le souhaitez, vous pouvez visiter notre galerie d'exposition où vous aurez tout loisir de patienter. » Elle tord un doigt sec

comme une brindille vers un couloir. Il y a un petit panneau doré qui le jouxte en annonçant : “Galerie d’exposition, par ici”.

— Merci ; volontiers », dis-je. J’ai la nette envie de faire une courbette, mais je me retiens juste à temps. Au lieu de quoi, je lui demande s’il y a un distributeur de casse-croûte. Il n’y en a pas.

Au bout du couloir, il y a une porte matelassée derrière laquelle il y en a une autre. Après la première, une espèce de bourdonnement emplit l’air ; après la seconde, ce bourdonnement devient une vibration. Cette vibration s’amplifie au fur et à mesure que j’avance dans le passage, jusqu’au moment où je sens ces vibrations osciller quelque part entre mon ventre et mes fesses. Enfin, j’arrive à la porte matelassée n° 3 et en l’ouvrant je suis carrément renversé par un déluge de bruits métalliques.

Je crois bien que j’ai atteint l’entrée de l’atelier de taille de la pierre.



Je suis sur une passerelle, un peu du genre de celles qu’on voit au-dessus des courts de squash. Un chapelet de photographies accompagnées de légendes, plastifiées et attachées à la rambarde, expliquent ce que je vois d’ici. Il y a des scies, des sabloirs, des polisseuses de tous genres et de toutes dimensions, dont la plupart ont des surfaces de taille en forme de pointes de diamant d’un type ou d’un autre. De gros éclats de montagne entrent dans le hangar par le bout opposé, là-bas au loin, et entament un périple compliqué sur un dédale de rouleaux et de tapis roulants, au cours duquel ils sont débités en dizaines de dominos géants. Des dalles mortuaires, pour l’essentiel. Le Rocher du Bon Dieu est une grosse chaîne

de fabrication de pierres tombales. Je prends quelques clichés tout en regardant les ouvriers évoluer entre les mystérieuses machines, jusqu'au moment où une silhouette empressée remonte la passerelle vers moi, le bas de ses pantalons flottant à cinq bons centimètres au-dessus de ses chaussures.

— Chip Berry ! hurle la silhouette en souriant et me tendant une petite main. Monsieur James ? »

J'acquiesce.

— Ça vous dirait que nous allions au calme ? »

Oui, s'il vous plaît.

Trois minutes plus tard, nous voilà assis face à face sur une paire de canapés bas drapés de velours, écoutant de la musique d'ambiance ultra-molle, regardant une fontaine décorative faire des bulles tandis qu'une carpette aux poils monstrueusement longs entreprend de nous dévorer les pieds. La fontaine ne casserait pas trois pattes à un canard ; en gros, c'est une flaque d'un mètre de diamètre remplie de cailloux de granit taillés à la machine, enjolivée par un jet d'eau courtaud et vertical de vingt centimètres en forme de langue humaine, disons une langue qui serait assez pointue ; un peu comme celle de Miles à vrai dire, la sienne est plus longue et plus pointue que la normale, tout à fait capable de s'engouffrer dans son nez (un exploit qu'il accomplissait souvent dans le seul but de m'agacer, et auquel je pense que Kristrún n'a pas eu le privilège d'assister).

— Ici, c'est ce que nous appelons le Sanctuaire, dit Chip Berry. Nous y amenons toujours nos clients. » Je regarde alentour en faisant semblant d'apprécier. L'endroit ressemble au bureau des ventes d'un magasin de mobilier de luxe. Ce qui est bien le cas, remarquez. Le dernier meuble dont vous aurez jamais l'usage. « Très apaisant » sera mon seul commentaire.

Il acquiesce et sourit. Ses pupilles me fixent, me scrutent, m'analysent.

— Vous avez beaucoup de pierres tombales, là-derrière.

— Eh bien, ce sont elles qui font marcher les affaires ! » dit-il comme s'il n'en était pas certain, comme s'il avait de gros doutes à ce sujet. Il a des cheveux carotte, des rouflaquettes carotte, une moustache carotte et des lunettes carotte aussi. La quarantaine, une peau pâle et grêlée, des yeux clairs et tachetés.

— Et les affaires vont bien ?

— Mieux que ça ! Comme l’indiquent les écriteaux, ici c’est la capitale mondiale du granit, et nous sommes la capitale de la capitale ! Statues, bordures de trottoir, bollards, bancs, signalisation… S’il vous faut quoi que ce soit en granit, nous pouvons le débiter pour votre compte ! » Un poil trop tard, en m’apercevant que c’est censé être un jeu de mots, j’affiche un sourire contrit, mais ce n’est pas très grave parce que Berry se marre pour deux. Quand il a fini, il lève ses deux mains et les joint comme s’il allait se mettre à prier. « Bien, Sally m’a dit que votre père nous avait récemment quittés ? »

Je lui explique que c’est exact, mais que ça ne fait pas de moi un acheteur potentiel de monument. Je lui en demande bien pardon.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien. Nous ne pouvons satisfaire les exigences de tout le monde, n’est-ce pas ? Néanmoins, nous avons une large gamme d’urnes de granit. Peut-être aimeriez-vous y jeter un coup d’œil ? Je peux vous montrer nos brochures.

— Non vraiment, merci. Tout ce que je veux savoir c’est si mon père a travaillé chez vous dans les quinze ou vingt dernières années ? »

Berry se démène pour ne pas montrer qu’il est pris au dépourvu, n’empêche qu’il l’est, pris au dépourvu, et pour de bon.

— Et comment avez-vous dit qu’il s’appelait ?

— Reever. Jack Reever. »

À côté de Berry, il y a une tablette avec des brochures et un intercom en plastique blanc. Il appuie sur un bouton chromé et se penche vers le microphone intégré. « Marcia ? Pourriez-vous vérifier si nous avons eu un Jack Reever qui aurait travaillé pour nous au cours des… Quelle période avez-vous dit ? » me demande-t-il d’une voix rêveuse et désabusée, encore que je suis certain qu’il a parfaitement compris du premier coup. « … au cours des vingt dernières années ? Quand vous aurez trouvé la fiche correspondante, voudriez-vous nous l’apporter ? Nous sommes au Sanctuaire. »

Il relâche le bouton de l’intercom, se lève, se dirige vers le coin où des rafraîchissements sont disposés sur un buffet cerise. « Il lui faudra bien quelques minutes, aussi nous pourrions jeter un œil à ces brochures en attendant. Il y a du café, si vous le désirez. Encore que vous préféreriez peut-être du thé. Vu que vous êtes anglais, tout ça. »

Quand Mam’zelle Asperge arrive au bout de vingt minutes, c’est au beau milieu d’un silence gêné. En l’attendant, j’ai appris plein de choses sur les urnes cinéraires et écouté plusieurs histoires sur des gens que Chip Berry connaît, qui ont dispersé les cendres de leurs parents et ne se sont jamais pardonné plus tard de l’avoir fait. « Et savez-vous ce que tous m’ont dit à chaque fois ? » Ainsi se terminent toutes ses histoires. « Ils m’ont dit : “Chip, ce que cette expérience nous a enseigné, c’est qu’il existe une nécessité fondamentalement humaine de conserver plus qu’un simple signe, de conserver une part réellement physique du disparu, afin qu’il soit toujours avec nous de façon authentique.” »

Après avoir entendu ça trois ou quatre fois, j’explique à Chip que mon intention est de faire cuire les cendres de Jack dans une grosse tarte aux pommes que j’irais manger avec ses amis, quand je les aurais tous retrouvés. D’où le silence gêné.

— Bien… John Reever », fait Berry en s’emparant de la feuille de papier. Il est tout à fait désireux, je pense, de se débarrasser de moi maintenant.

— Plutôt Jack, le diminutif, dis-je, toujours énervé d’avoir dû subir son boniment.

— Fort bien : Jack », dit-il. Il étudie le papier un instant puis fait un petit signe de tête, comme s’il venait juste de se rappeler d’une chose qu’il a faite un jour et qu’il n’aurait pas dû faire. « Eh bien d’après ceci, votre père a travaillé ici brièvement, euh… de février à juillet 1984, en tant que finisseur et ouvrier non qualifié, un contrat de six mois. C’est tout.

— Pourquoi est-il parti ? »

Berry rend la feuille à Marcia et donne un coup de menton. Il mate ostensiblement ses fesses quand elle sort de la pièce. Depuis mon arrivée, c’est l’expression la plus intense que je lui ai vu prendre.

— Peux pas vous aider sur ce point, mon vieux. J’étais déjà ici à l’époque, c’est vrai, mais j’ai bien peur de ne pas du tout me souvenir de lui. Et nos registres ne mentionnent pas ce détail ; donc… Il y a tellement de gens qui passent par ici.

— Vous n’avez pas une idée de l’endroit où il a pu aller ensuite ? »

Il me montre ses poignets en signe de négation. « Désolé. »

Je me lève pour y aller ; la carpette à poils longs s’évase autour de mes orteils comme une anémone géante. « Vous ne pouvez rien me dire

d’autre ? »

Berry hausse les épaules. « Vous pourriez essayer d’aller voir le vieux Max Depaoli », dit-il tout à trac, comme s’il venait de changer d’avis à mon sujet. Il me scrute, un peu penché en arrière, il jauge quelque chose.

— Où est-ce que ça se trouve ? »

Il me donne les indications nécessaires, attrape une poignée de brochures et me les tend. « Attendez, vous oubliez ça ! » Après quoi, il fait un sourire hésitant et me lance un clin d’œil. « Non, parce que… Hé, votre histoire de tarte, là… C’est ça, le fameux humour britannique, non ? »

OceanofPDF.com

Max Depaoli

Chez Depaoli, c’est juste à deux cents mètres de mon motel. Pile dans la direction où regarde la statue du tailleur de pierre, à vrai dire. Il s’avère qu’il y a une bonne raison à cela. C’est Depaoli qui l’a sculptée.

En suivant le regard de la statue, on tombe sur son atelier. C’est ce que m’a expliqué Berry, et il avait raison : au bout d’une petite route secondaire se trouve une vieille grange à bardeaux flanquée d’un prolongement moderne à poutrelles d’acier, le tout baigné dans le bruit gémissant de l’acier sur la pierre qui surgit des portes écartées. Un bruit différent de celui que produisaient les scies à pointes-diamant, là-bas au Rocher du Bon Dieu. Pas aussi fort, mais plus intense. Avant même que j’aie garé la Honda, ça me fait crisser des dents.

Je vais vers l’entrée et je reste un moment sur le seuil. Là-dedans, il y a un nuage de poussière presque plus substantiel que les formes humaines qui s’y dissimulent. Un halo nébuleux se concentre autour d’une paire de lampes à arc et disperse inefficacement la lumière d’une rangée de néons épileptiques ; le tout baigne l’intérieur de la grange dans une palette en dégradés de gris sans relief ni ombre. De gros blocs de pierre sont posés dans les coins, enchaînés et prêts à être manipulés par la grue à portique qui surplombe la scène. Entre ses rails, évoquant la mue abandonnée d’un python de taille olympique, pendouille un tuyau en alu ondulé ; à l’autre bout, cachées parmi l’enchevêtrement des chevrons métalliques, de puissantes pales expirent avec un bruit de gorge qui ronronne. De ce côté de l’atelier, le tuyau aspire l’air si vite qu’on peut voir les vortex qu’il suscite.

Tout d’abord, j’ai cru qu’il y avait cinq ou six personnes qui bossaient dans l’atelier, mais en fait il n’y en a qu’une ; les autres sont aussi des personnes, mais celles-ci sont sculptées dans la pierre. De petits éclats de granit pleuvent sur le sol de béton tandis que le sculpteur solitaire tente de convaincre la figure la plus à gauche de naître enfin à la vie, à l’aide d’une disqueuse grosse comme un petit marteau-piqueur. Les éclats rebondissent

contre les murs, s’entassent sur les divers établis. L’un d’eux finit même par traverser tout l’atelier pour venir me toucher l’épaule.

Ce sont des statues de pompiers, j’ai l’impression. Qui hissent quelque chose. Ils poussent, ils ne tirent pas. Quoi, ce n’est pas très clair ; il y a là une absence, un vide qui attend ce qui doit prendre place entre leurs mains. Des *Action Men* grandeur nature, c’est de ça qu’ils ont l’air. Ils sont assez impressionnants.

J’attends. Et j’attends. Et puis j’attends. J’agite les bras au-dessus de ma tête. Mais le sculpteur est bien trop concentré sur ce qu’il fait pour me remarquer.

— Hé ! je crie. Ho ! » Ma voix est étouffée sous des vagues de bruit crépitant. J’agite les bras derechef, encore plus haut. Toujours rien. « Hé ! »

Il faudrait que je m’approche, mais je n’ose pas. À cause de la poussière, tiens. Déjà, j’ai la gorge resserrée aux dimensions d’une paille à cocktail et les poumons racornis comme deux petits pois tout secs. Je sors l’inhalateur de mon jean et je me prends une bouffée. Oh doux soulagement ! Comment faisaient-ils, les gens, avant Bayer Pharmaceutique ?

Rendu confiant par le fait d’avoir retardé mon asphyxie d’une minute, je franchis la distance et tape sur l’épaule du type. Ses muscles, c’est de la pierre. Durs et implacables. Pendant un instant, j’ai l’impression que c’est tout aussi insensible, et je m’apprête à tapoter une deuxième fois, quand le bruit de sa machine commence à s’estomper lentement, et très doucement il se tourne vers moi.

— Qu’est-ce que vous voulez, bordel ? »

Entre sa casquette en jean dégueulasse et le O de son masque chirurgical maculé de crasse, deux yeux-flammèches bleues brûlent assez fort pour faire fondre les lunettes de protection qui les recouvrent. Interrompre le maître à l’œuvre n’était visiblement pas la chose à faire.

— C’est vous Max Depaoli ?

— Qui le demande ?

— Le fils de Jack Reever. »

Un éclair traverse brièvement son regard, pas de colère cette fois non, c’est autre chose. Sans pour autant se calmer, Depaoli s’éloigne, range son outil, éteint le compresseur, baisse son masque et rassemble ses glaires en vue de constituer un mollard bien granuleux. Il attrape de la charpie à un

crochet du mur tout en ôtant casquette et lunettes puis débarrasse ses traits de leur couche de poussière et de sueur ; son visage est plus âgé et plus fragile que ses yeux ne l'avaient laissé supposer. Sa peau est coriace et toute couturée comme celle d'une patate cuite, ses sourcils broussailleux rebiquent vers l'extérieur comme les machins de Nike, en version grise. Mais ce que je remarque surtout, ce sont ses mains. Roses et sans rides, parcourues d'anciennes cicatrices, noueuses comme des vieilles racines d'arbre affleurant du sol, il leur manque quelque chose. Des doigts. Un à la main droite, deux à la gauche. Impitoyable.

Il crache enfin ce qu'il a trouvé dans ses poumons, l'étale sur le sol du bout de sa botte. « Vous feriez mieux de venir avec moi », me dit-il.

Le bureau de Depaoli est en contraste flagrant avec le "Sanctuaire" de Berry. Paperasse en piles incrustée de poussière sèche, c'est carrément chaotique. Il y a trois chaises à pivot, mais toutes sont cassées ; à l'une il manque un accotoir, une autre a le dossier pété, la troisième n'a plus de rembourrage sur le siège, juste le métal à nu. Il y a un bureau, quelques étagères et des placards muraux apparemment récupérés d'une cuisine ; on a un peu de mal à comprendre comment tout ça s'organise. Il y a un PC, un IBM obsolète si délabré qu'on peut difficilement croire qu'il fonctionne. Les seules choses qui ont l'air intact, ce sont deux photos encadrées au mur qui, toutes les deux, montrent Depaoli debout à côté d'une sculpture dans un parc quelconque, serrant la main d'un notable tout beau tout propre (sculptures différentes, notables différents, parcs différents) ainsi qu'un maillet et un burin en argent sur un petit socle en bois de hêtre, qui porte une inscription remerciant Max Depaoli pour son long et fidèle service au sein du Syndicat américain des tailleurs de granit. Ah, et puis une cafetière qui trône sur un plateau en compagnie de quelques tasses au sommet d'une pile de catalogues, de livrets et de répertoires, elle-même posée sur un double casier à dossiers appuyé contre le mur, et qui semble être maintenue en état moins par entretien que par usage continuel. Depaoli s'en approche, la remplit d'eau à partir d'une bonbonne et la met en marche. Avec réticence, elle se met à gargouiller et les vapeurs commencent peu à peu à remplacer la sèche odeur de la pierre qui saturait l'air.

— Alors, vous et Jack vous étiez bons amis ? demandé-je.

Depaoli dodeline de la tête, par modestie.

— Qu’est-ce qui vous fait croire ça ?

— Avant que je mentionne son nom, j’ai bien cru que vous alliez me pendre à votre grue parce que je vous avais dérangé. Maintenant, vous m’offrez du café. » Je ne bois pas de café, mais il est hors de question que je le lui dise, maintenant que je l’ai pris dans le sens du poil.

Il renifle avec dédain. « Comment dire… Je ne peux pas tenir rigueur de leurs actes à tous les gens qui ont eu un lien avec Jack. Vous savez, une fois il m’a troué la casquette avec un burin, il a bien failli me tuer. Et il a fait bien pire. Votre Jack Reever, il était pas bien dosé, si vous voulez mon avis ; cinq portions de folie pour deux normales. » Je prends un air vexé, ce qui fait rire Depaoli. « Hé, dit-il, je rigole. Il était tailleur de pierre ! C’est comme les cuistots. Tous tarés tarés tarés. C’est pas un boulot normal. Faut être méchamment dérangé du ciboulot pour avoir envie de le faire, déjà. Vous voulez savoir la vérité sur votre père ? Je vous la dis : il était parfaitement à sa place ici. »

Bien reçu. « Est-ce qu’il était doué ?

— Pour sculpter, vous voulez dire ? Il faisait du bon travail. Je ne crois pas qu’il avait sculpté beaucoup de blocs quand il est venu me voir, mais il avait travaillé beaucoup de bois et ça, ça aide à travailler le grain. »

À ce mot, je me raidis. Quand Jack me parlait du grain du bois, il comparait ça à une femme. Je me souviens d’une fois où. Jack avait décidé que nous allions, en groupe, passer le week-end à fabriquer des calumets de la paix du genre que ceux que les Indiens d’Amérique fumaient, même si comme d’habitude Jack défendait une version politique selon laquelle les Indiens n’avaient jamais appelé ces objets comme ça ; il disait plutôt que c’étaient les colons anglais qui avaient pris la chose par le mauvais bout et avaient accordé une importance démesurée à ce petit rituel qui ne consiste guère qu’à s’asseoir autour d’un feu pour décompresser un brin.

Toujours est-il que nous nous retrouvâmes donc par un terne matin de janvier assis en rond dans le séjour, chacun muni d’un bout de stéatite dégotée quelque part pour faire les fourneaux, et d’une branche de frêne blanc pour faire les tuyaux. Apparemment, la fabrication d’une pipe constituait un parfait exercice pour apprentis sculpteurs, puisque non seulement on travaillait le bois et la pierre, les deux matériaux de base, mais qu’il fallait aussi combiner lesdits matériaux en un seul objet fini ; et

comme le savent tous les artisans, la combinaison de matériaux différents représente le plus grand de tous les défis.

C’est comme ça qu’il parlait Jack, beaucoup d’histoires et des encouragements sincères, mais il va sans dire que je n’ai jamais ne serait-ce qu’approché de l’étape où l’on combine les matériaux. J’avais déjà assez de problèmes à en gérer un seul. Notre première tâche consistait à déterminer le tracé au cœur de notre branche de frêne puis à y percer un trou sur toute la longueur à l’aide d’une brochette à barbecue, dont Jack avait fait razzia dans le tiroir à couverts de la cuisine. Leur extrémité enveloppée de vieux chiffons pour nous protéger les mains, nous faisions chauffer au rouge les brochettes dans le feu puis nous les enfoncions dans le bois. Cette tâche nécessitait une bonne quantité de patience et de concentration si on voulait arriver à quelque chose sans se brûler.

Patience et concentration n’étaient pas mes meilleures copines. Je piquai et poussai, repiquai et repoussai, brûlai le tapis, brûlai la table, me brûlai la main, mais jamais le trou dans ma branche ne progressa plus que d’un chouïa. Finalement, après m’avoir laissé râler, comme quoi on m’avait donné un bout de bois tout plein de nœuds et de merde, que ma brochette n’était pas assez pointue, que j’en avais rien à faire d’un foutu calumet, Jack me prit le tuyau des mains et entreprit de me montrer comment procéder. Ce qui aurait été impeccable s’il ne m’avait pas en prime gratifié d’une petite leçon, se servant de moi comme d’un cobaye devant les autres gosses. « C’est du frêne, Ash, comme toi. C’est un bois dur à sculpter ; tout comme toi, petite tête de pioche. Il n’aime pas qu’on lui dise ce qu’il doit faire. Mais ça ne veut pas dire qu’il faut finir frustré, perdre son calme ou se forcer à le faire. La première règle en matière de sculpture, mon grand (il m’appelait toujours comme ça quand il prenait son ton paternaliste), c’est que vous ne pouvez pas violer votre matériau. Il vous faut le prendre avec amour, vous devez l’amadouer, trouver son grain, vous devez le séduire comme une femme, et si vous vous débrouillez bien, il vous aimera en retour. » Bon sang. Le plus âgé d’entre nous devait avoir huit ans, maximum.

Revenons à Depaoli. « La pierre a un grain ?

— C’est un matériau organique. Bien sûr qu’elle a un grain. Selon comment elle a sédimenté, comment elle s’est refroidie… Tout cela signifie qu’elle pourra se découper mieux dans un sens que dans un autre. Et que

chaque œuvre sera unique. Prenez le granit. Le granit a trois grains différents.

— Vraiment ?

— Bien sûr. D'abord, il y a le fil, ce que les carriers appellent le plan de fracture, ou la voie de moindre résistance. » Il trace une ligne sur sa tasse d'un doigt méchamment couturé, un des trois qui lui restent à cette main. « C'est la ligne le long de laquelle la pierre se fendra le plus volontiers ; en règle générale, c'est la même direction que suivait le magma en fusion quand il s'est déposé. On peut la repérer en jetant de l'eau sur le bloc qu'on s'apprête à tailler et en regardant comment elle sèche, parce que le plan de fracture va absorber une petite quantité du liquide avant qu'il ne s'évapore. Vous avez entendu parler des statues magiques en Inde, celles qui boivent du lait ? C'est le même principe. » Il trace une autre ligne, perpendiculaire à la première. « Ensuite, vous avez le grain qui s'appelle le grain proprement dit, ce sont les couches jointoyées. Elles résultent plutôt des alignements de cristaux métalliques dus aux cristaux magnétiques présents dans le granit. »

Depaoli se lève et remplit ma tasse. À ma grande surprise, j'ai déjà presque tout bu. « Je ne savais pas qu'il y avait du métal dans le granit.

— Il y en a beaucoup. Surtout de l'uranium.

— De l'uranium ? » En entendant ce mot, j'ai les intestins qui flanchent un peu. Ou bien c'est le café ou c'est le fait de découvrir que Jack a embarqué son obsession antinucléaire avec lui quand il s'est enfui par-delà les mers.

— Exactement. Pour certaines raisons, le granit en contient plus que les autres pierres. Quatre parties pour un million, en gros. Creusez une cave dans le granit sous votre maison et vous exposerez votre petite famille à recevoir plus de radiations que si vous les faisiez travailler à la centrale nucléaire du coin. À cause du gaz radon. Le radon résulte de la décomposition du radium qui résulte de la décomposition de l'uranium, voyez ? Du coup, vous allez le respirer. Ça s'infiltre dans l'eau, aussi. Une grande quantité de l'eau potable chez nous est pleine de radium dissous. En Europe, c'est la raison pour laquelle les stations thermales étaient dignes de ce nom, parce que, avant, les gens croyaient que les radiations dans l'eau c'était bon pour la santé. En Russie, ils continuent à ne jurer que par ça.

— Oui, mais, voyez ce qu'ils sont devenus, dis-je anxieux de mettre un terme à la leçon de sciences. Vous auriez quelque chose que Jack a sculpté

du temps où il était ici ? »

Depaoli me regarde un bon moment, ses sourcils géants filtrent l’air pour capturer des insectes dont il nourrira plus tard ses yeux hyperthyroïdiens et mobiles. Puis il soupire, regarde sa montre, échange sa casquette contre une autre plus propre, prend des clés. « Bien sûr, dit-il. Suivez-moi. »

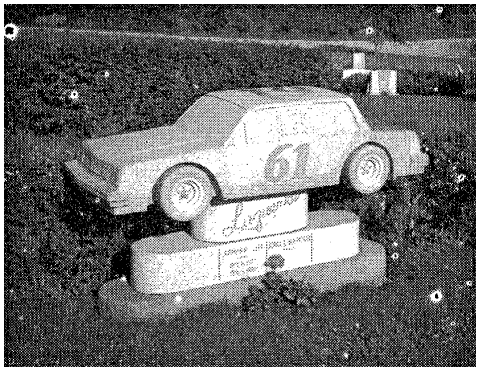
Ses mains esquintées posées sur le volant comme deux paquets d’argile qui sèchent, Depaoli nous conduit vers le nord-est de Graniteburg dans son pick-up. Bientôt, la route se libère de la ville en décrivant des lacets et grimpe au flanc d’une petite colline au pied d’une montagne, dépourvue de ces grands pins omniprésents et dont le sommet est occupé par un pâturage vert luxueux et manucuré. Nous roulons un peu sur la crête de la colline avant d’apercevoir un parking bordé d’ifs bien proprets ; c’est là que les paquets d’argile redeviennent vivants et nous garent à un emplacement vide.

— Nous y sommes, dit-il en coupant le moteur.

— Nous sommes où ?

— Au cimetière. »

Il sort et je le suis le long d’un sentier vers un portail entrouvert au milieu d’une haie, que nous franchissons. Ce que je vois de l’autre côté m’oblige à m’arrêter net.



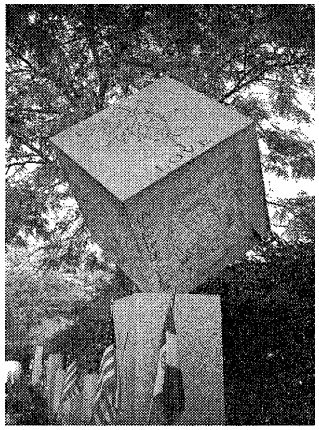
— Oh là, dis-je. J’arrive pas à compiler. »

Depaoli sort une blague à tabac en cuir et commence à se rouler une cigarette. « Il m’arrive d’oublier que tout ça est assez spécial. »

Des dizaines de tombes sont clairsemées en foutoir sur la pente qui descend vers la vallée, parmi lesquelles très peu sont ornées de pierres tombales normales. Ce sont plutôt des… monuments à la gloire des consommateurs ; il y en a des dizaines, jetées à flanc de colline comme des publicités taillées dans des nuages bruts. Il y a une Mercedes à l'échelle ? qui flotte sur un socle de pierre. Il y a un hors-bord qui fend les vagues en mica d'une énorme moustache bien peignée. Il y a un appareil photo, un club de golf, un téléviseur. Un dé géant d'un mètre d'arête est posé en équilibre sur un de ses coins, servant de pierre angulaire à la dernière sépulture d'un vendeur. Il y a des maisons, des avions. Il y a une Ferrari scintillante, dont Depaoli m'informe qu'elle est taillée dans un granit qui s'appelle noir de Nubie, importé d'Afrique. Il y a un hot dog d'un mètre de long, dont le pain est en acajou du Dakota et la saucisse en winneway rose, du Québec. Il y a une caravane Airstream. Une Harley-Davidson. Un billet d'un dollar. Un microphone. Un seau à pop-corn. Un chien fidèle. Une pipe.

— Est-ce que Jack a fait l'une d'entre elles ? » demandé-je, légèrement stupéfié par cette éventualité. Cet endroit ne lui ressemble tellement pas…

Depaoli dodeline, souffle un peu de fumée. De profil, ses yeux ressemblent à deux demi-balles de ping-pong. Des billes de clown qui regardent droit devant. Franchement, comment peut-on avoir des sourcils pareils ? « Il a passé quelques heures sur certaines, oui. Mais c'était le genre de boulot qu'il détestait. Disait que c'était le signe de la décadence morale d'une nation.



— Et vous, qu'en pensez-vous ? »

Depaoli hausse les épaules. « Si c'est ce que les gens réclament…

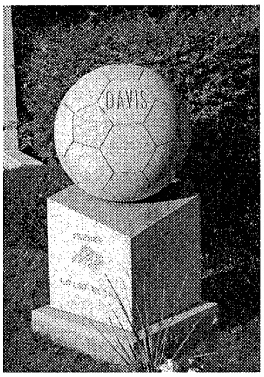
— Lesquelles sont de lui ?

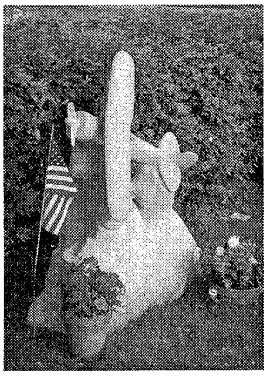
— Je ne sais plus trop… Je crois qu’il a fait le lettrage sur celle-ci ; la finition sur celle-là peut-être.

— C’est tout ? Il n’y a rien ici qu’il ait fait entièrement ?

— On va y arriver. Y a rien qui presse, pas vrai ? »

Nous continuons donc à avancer entre des jetons de poker et des camions, jusqu’à ce qu’on atteigne une zone enclavée par une haie. Une double rangée de monuments mène au loin, là où l’herbe s’arrête et où, après une barrière bien entretenue, commencent les arbres et la nature. Sur notre gauche, il y a un ballon de foot sur un socle, la tombe d’un garçon de treize ans ; à côté, un biplan de soixante centimètres d’envergure prend son essor au-dessus d’un nuage de granit ; la suivante montre un joueur de baseball figé en plein mouvement. « Celle-ci est de Ray Cody, dit Depaoli en désignant le ballon du bout du pied, un autre type qui a travaillé pour moi. Je la trouve très belle. Jack aussi la trouvait belle. Pratiquement la seule chose sur laquelle on a jamais été d’accord. »





— Et le biplan ? Et le batteur ? Qui les a faits ?

— Celles-là, c’est moi », dit-il en se détournant à moitié et en toussant dans son poing.

Je m’agenouille à côté du biplan pour l’observer de plus près. Entretoises, hélice, ailes ; tout y est, d’une telle finesse que ça pourrait aussi bien être en polystyrène et non en roche volcanique.

— C’est phénoménal », dis-je sincèrement, mais Depaoli fait semblant de ne pas entendre, il s’est déjà éloigné vers la rangée d’en face et regarde la plus grande des statues, un ourson géant.

— Ça, c’est de Jack, dit-il.

Je me lève, les genoux humides, et le rejoins. « Bon Dieu, mais elle est énorme. » Elle est vraiment immense. Elle doit faire près de deux mètres du sol aux oreilles. Je n’ai aucune idée de son poids. Curieusement, à l’instar du biplan, elle donne aussi l’impression que vous pourriez la soulever et l’emporter sous votre bras. Le vase métallique enchâssé dans son socle, avec ses violettes fanées, accentue le contraste, mais il faut surtout l’attribuer au talent de Jack. Je ne sais pas si c’est dû à cette légèreté, à la taille, aux courbes ou à la nuance très pâle du gris, mais en tout cas ça me rappelle le moulage de l’orque que nous avions fait tous ensemble en Cornouailles, sur la plage.

— Hé bé… » dis-je parce que c’est la seule chose qui me semble convenir.

— Ouais. Il aimait bien en rajouter.

— Elle ne vous plaît pas ?

— Elle est jolie, oui. Mais ce que j’en pense vraiment ? C’est trop appuyé, trop mesuré. Pire encore, elle est taillée à contre-fil. Vous vous rappelez de ce que je vous ai dit sur le plan de fracture… Eh bien là, il l’a aligné dans le sens vertical, pour pouvoir travailler plus facilement le long des flancs. Seulement, ça veut dire que le grain est exposé à la pluie. Dans dix ans, la pierre commencera à être attaquée. »

En apprenant que Jack a précisément commis l’erreur pour laquelle il m’avait donné sa pénible leçon, je ne peux m’empêcher d’éprouver une bouffée de satisfaction. Ha. Bien fait pour lui. Je fais quelques pas pour prendre une photo, histoire de garder un souvenir de ce petit moment, mais l’appareil n’a pas l’air de vouloir marcher. Au lieu de quoi, je m’approche pour lire l’inscription.

— Elle n’avait que trois ans, m’exclamé-je.

— Hm-mm. Jack la connaissait. Ses parents tenaient la pension où il s’est installé en arrivant à Graniteburg ; elle est née l’été où il a débarqué, si je me souviens bien.

— Comment est-elle morte ?

— Noyée dans une barbotière qu’ils lui avaient installée dans leur jardin. Jack n’y habitait plus à ce moment-là, il s’était dégoté un coin à lui hors de la ville ; mais ça l’a bouleversé. Triste histoire. Il n’a pas voulu que les parents le payent pour son travail, même pas pour la pierre ; il a fait

culpabiliser les mecs de la carrière jusqu'à ce qu'ils la lui cèdent pour une bouchée de pain.

— C'était… généreux de sa part, dis-je tout honteux de mon accès de *schadenfreude.*

— Écoutez, je ne vais pas vous raconter de bobards. Jack pouvait se montrer sacrément casse-couilles. Mais rien ne pouvait l'arrêter quand il estimait que quelque chose en valait la peine. » Les yeux de Depaoli vont et viennent, embarrassés. Il renifle, prend sa cigarette à deux doigts, met le mégot dans la poche ventrale de sa salopette.

— Elle doit être complètement écrasée, là-dessous. » Toute cette histoire commence à me paraître un tantinet macabre ; le fait que Jack nous ait abandonnés, moi, la vie, la communauté, Stasie, tout ça pour passer tant de temps avec des choses mortes. Je commence à me demander si je ne me suis pas trompé à propos de l'orque, en la considérant comme un parfait symbole de la merveilleuse famille qu'on aurait été si on était restés ensemble. Peut-être que ça n'avait rien à voir, que c'était plutôt un signe de décomposition, de mort ; peut-être que ça signalait l'arrivée dans la vie de Jack d'une force destructrice qui allait l'emporter loin de nous pour l'amener à travailler ici, à mettre des gens en terre dans ce cimetière, ne laissant rien d'autre derrière lui qu'un léger voile de souvenirs.

— Elle n'est pas dessous. Elle est dedans.

— *Dedans* ?

— Si vous pouviez retourner la statue, vous verriez une cavité creusée dans la base. Le corps est dedans, dans son cercueil. Ce qui en fait un mausolée, pas une pierre tombale. Il en a fait une autre du même genre. Une commande d'un couple de riches New-Yorkais, dont la femme avait fait une fausse couche. Ils l'avaient conçu ici pendant leurs vacances, alors ils ont voulu l'enterrer ici. Jack a réussi à les convaincre de le laisser faire. Techniquement, c'est très bon. Mieux que l'ours, encore qu'à une échelle plus réduite. Mais je ne peux pas dire que j'apprécie ; et je suis loin d'être le seul dans ce cas. Il y a même des gens qui ont dit qu'il fallait l'enlever du cimetière, la mettre ailleurs. Mais bon, elle est toujours là.

— Où ?

— Juste là, la petite, au bout de la rangée. Allez voir, si vous voulez. Moi je vais rester ici, si ça ne vous fait rien. Je vous attends. »

Je traverse la pelouse pour gagner la tombe en question. Elle est juste à côté de la barrière qui sépare le cimetière de la forêt, aussi l'herbe y est-elle plus haute ; la pluie de la nuit dernière a laissé sur les brins d'herbe des gouttes de rosée qui ressemblent à du plastique. À dix mètres de distance, ça ressemble à une simple dalle blanche, carrée et trapue, le genre de pierre tombale moderniste qu'on peut trouver n'importe où. À cinq mètres, j'ai une pensée pour mes chaussures, dont la toile est déjà trempée. C'est quand j'arrive à trois mètres que je vois enfin ce que Jack a sculpté.

Un fœtus. Grandeur nature, sans vie, anatomiquement rigoureux. Les détails sont extraordinaires. Les minuscules menottes, les lèvres doucement ourlées, les paupières endormies… aussi précis que de la cire. C'est taillé dans le marbre, un « albâtre » blanc ; la surface présente cet aspect lisse et délicat des meilleures statues grecques, cette luminescence tactile qui brille comme une peau. Mais le plus extraordinaire dans tout ça est qu'il ne s'agit pas d'un fœtus en relief, non ; c'est un négatif de fœtus, creusé dans le socle comme une vasque, pleine d'eau de pluie. J'ai la gorge qui se serre. Regardez, dit la sculpture ; je ne peux pas sculpter l'enfant que vous avez perdu, c'est au-delà de mon talent, de mon art. Tout ce que je peux faire, c'est sculpter le vide que la mort a creusé dans votre vie ; tout ce que je peux faire, c'est vous montrer sa forme.

Immonde fumier. Comment as-tu pu ressentir ça envers des gens que tu ne connaissais même pas ? Qu'est-ce que tu en as fait, du trou que tu as creusé en moi ?

De retour à la statue du tailleur de pierre, en ville, nous attendons que le feu passe au vert.

— Comment se rend-on à la vieille cabane de Jack ? » J'ai envie de savoir.

— C'est de l'autre côté de la ville. Juste après la route de la carrière.

— Mais où exactement ?

— Eh bien comme je vous l'ai dit, vous prenez la route de la carrière et une fois hors de la ville, vous prenez je crois la première à droite et ça se trouve à deux ou trois kilomètres. Près de la rivière. Dans le vallon. Genre isolé. Il n'y a pas grand-chose dans le coin. Il n'y a jamais rien eu, à part quelques résidences secondaires. Il ne fait pas bon passer l'hiver là-bas.

— Il y a quelqu'un qui y vit aujourd'hui ? »

Depaoli secoue la tête. « Personne, non.

— C’est à l’abandon ?

— Y a bien le loufoque…

— Quel genre de loufoque ? » Le pick-up passe dans un nid-de-poule au moment où je dis ça, du coup le mot résonne bizarrement dans ma bouche. Je me dis que Depaoli a dû interpréter mon hésitation comme un signe de peur, parce qu’il entreprend aussi sec de me filer le bourdon.

— Un louf’. Un taré. Un de ces survivalistes, là. Il ne vient pas souvent en ville. Pas fricoteur. Sans doute un camé. Et parano, avec ça. L’a bien failli finir en taule il y a deux ans, quand il a tiré sur deux gamins.

— Tiré ?

— Ouais, à la mitrailleuse.

— Ils ont été blessés ?

— Crois pas. Morts de trouille, ça oui ! Tout ça pour dire que vous ne devriez pas aller emmerder Cox Macro. Ça, non. C’est juste un conseil que je vous donne. » Puis il se gare le long du trottoir, cinquante mètres après le carrefour. « Ça ne vous ennuie pas que je vous laisse ici ? Faut que j’aille faire une course.

— Pas de problème, dis-je avant de descendre. Et merci », mais c’est déjà trop tard pour les remerciements ; il est reparti.

OceanofPDF.com

Cox Macro

La route longe une crête puis commence à redescendre, m'emportant au fond d'une vallée assombrie par des grands pins. Le soir ne va pas tarder à tomber, le soleil est bas sur l'horizon ; quand il scintille entre les arbres, je me sens comme Deckard dans la séquence finale de *Blade Runner,* ou comme Logan dans *L'Âge de cristal.*

J'ai toujours aimé *L'Âge de cristal.* C'est l'une des séries télé que j'ai suivie régulièrement après avoir déménagé de Cornouailles à Nottingham. Janet et Matthew m'avaient préparé une chambre rien que pour moi. Elle avait un papier peint gris avec de fines marbrures rouges et noires largement espacées. Un lit en pin laqué avec un édredon bleu marine. Une commode en pin, un bureau en pin, une chaise en pin, une armoire en pin. Et un téléviseur portable. Tout ça pour moi. Avant, je n'avais jamais eu de chambre à part. Encore moins une télé à moi.

Il y avait bien un poste à la communauté, mais noir et blanc, et on ne s'en servait que pour regarder les infos et un film de temps à autre ou un documentaire. Tout le reste était rigoureusement contrôlé. Même les infos étaient considérées avec circonspection ; on ne les regardait sans arrière-pensées que lorsque le journal était susceptible de couvrir une manifestation à laquelle au moins l'un d'entre nous avait pris part. Ce qui, si ma mémoire est bonne, arrivait assez souvent ; on passait beaucoup de temps à confectionner les pancartes du Mouvement pour le désarmement nucléaire, et à s'entasser dans le minibus pour aller passer une semaine à Windscale, à Dungeness ou à Greenham Common. La plupart du temps, on en profitait pour se faire les festivals gratuits, à Stonehenge ou Mayfly, à Deeply Vale ou Glastonbury. Nous n'allions jamais dans les endroits payants, à moins que Stasie n'y joue. On nageait en plein dans le monde de la folk music. Pour nous les gosses, c'était sympa ; on nous laissait batifoler et faire pratiquement tout ce qu'on voulait. Ce qui n'est pas bon à long terme. Parce que ça vous donne une fausse impression du monde, de ce qu'il est en réalité.

À mon arrivée à Nottingham, j'ai bénéficié d'une liberté d'un genre différent. Je ne pouvais pas aller plus loin que le coin de la rue sans surveillance, mais je pouvais regarder la télé tout mon soûl. Je crois que ça faisait partie du plan de Janet et Matthew pour me reprogrammer. Et je crois bien que ça a marché. En quelques mois, j'étais devenu accro. Surtout aux redifs de vieilles séries de SF : *Project UFO*, *L'Homme invisible* avec David McCallum, *K2000*, *L'Incroyable Hulk* avec Bill Bixby et Lou Ferrigno, *L'Âge de cristal*.

De *L'Âge de cristal*, ce dont je me rappelle aujourd'hui, ce sont surtout des bouts d'images, certaines extraites du film, d'autres de la série, mélangées au point d'en être devenues indiscernables. Je me souviens de gens vêtus en robes du style Ku Klux Klan accomplissant le mystérieux rituel du Carrousel, qui "réincarne" les gens le jour de leur trentième anniversaire. Des corps bleus et tout flétris dans les Salons de Plaisir. De l'expression de Logan la première fois qu'il s'échappe. Du visage de Jessica, la fille qu'il emmène avec lui, et plus encore de sa robe-toge rosâtre. De tous les deux quittant le couvert des arbres pour parler au vieil homme qui vit dans les ruines de la bibliothèque du Congrès. De leur voiture à énergie solaire en forme de mollusque, qui avance sans relâche sur des routes de campagne qui ont survécu à des attaques nucléaires. De divers clichés d'une Amérique post-apocalyptique. De Jessica touchant les rides du vieillard, stupéfaite de voir ce qui arrive à la peau en prenant de l'âge. De Logan qui hurle : « La Renaissance n'existe pas ! Le Carrousel est un mensonge ! »

Je crois que je préférais la série au film. Celui-ci se termine stupidement par le retour des héros à la ville, où Logan fracasse le méchant ordinateur qui dirige tout en lui soumettant une contradiction prétendument insoluble ; la série était bien meilleure parce que Logan, Jessica et leur androïde Rem, après leur évasion, ne faisaient que chercher et chercher encore le Sanctuaire, dans une quête sans fin. C'était là que résidait tout le charme : dans le fait de toujours chercher, d'aller de l'avant en permanence. Bon sang, c'est une fable édénique. Une fois expulsé, on ne peut pas revenir. Il n'y a pas de révolution. C'est idiot de croire ça.

Le temps que je trouve la cabane, le crépuscule est tombé. Sa charpente est tordue, les boiseries des fenêtres sont pourries, le toit s'effondre lamentablement dans le coin sud-est, là où de maigres volutes de fumée

élimée décrivent des espèces de nouilles dans l'air en sortant d'un tuyau de cheminée cassé. On dirait la maison de la vieille qui vivait dans une chaussure.

Quand ma voiture arrive à proximité, une poignée d'énormes chiens noirs en cage m'explose les tympans en me noyant sous les aboiements. Je me gare derrière une Jeep démilitarisée, au milieu d'un chemin saturé de mauvaises herbes, après quoi je reste assis deux minutes au volant, me souvenant que j'ai grandi parmi les chiens, qu'ils sont l'une des rares choses dont je n'ai pas peur. Puis je sors et marche vers la porte grise, m'efforçant de ne pas flancher au moment où un berger allemand, deux dobermans et un lévrier irlandais se jettent contre le grillage qui constitue la seule raison grâce à laquelle ma chair reste attachée à mes membres.

Prudemment, je glisse une main par une déchirure dans la moustiquaire pour frapper à la porte. Une, deux, trois fois. D'un coup, j'ai de nouveau la frousse. Comme si j'allais me faire canarder à tout moment. Quelque part sur ma droite, une lumière s'éteint. Je refrappe, plus fort. Puis j'appelle : « Monsieur Macro ? Il y a quelqu'un ? » Pas de réponse. Je tire la contre-porte, qui s'ouvre avec un de ces classiques grincements catégorie métal-sur-plastique qui porte-sur-les-nerfs. Je refrappe, vraiment fort cette fois.

Rien ne se passe. Les chiens continuent à aboyer.

Et puis une voix sourde surgit de l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'ous voulez ?

— Je m'appelle Cooper, je suis le fils de Jack Reever et…

— Le fils de Jack Reever ? Sans déconner ? *Le fils de Jack Reever ? »*

Un instant de silence. Ensuite, plus bas : « Putain de merde ! »

Un temps. Puis la porte s'ouvre juste assez pour que j'aperçoive la moitié d'un visage de pirate qui me regarde d'un œil unique et soupçonneux.

— Ben qu'est-ce qu'ous foutez, fils de Jack Reever, à rôder sur mon terrain au milieu de la nuit ? C'est Jack qui vous envoie ?

— Non, ce n'est pas Jack Reever qui m'envoie. Jack est mort.

— Jack est mort ? Extra ! Qui l'a buté ?

— Euh… Personne ne l'a tué ; quoique, peut-être que si, remarquez, je n'en sais rien. C'est ce que j'essaie de découvrir. »

Macro me scrute un moment de son globule jaune puis approuve d'un coup de tête. « Bon sang, c'est fort de café. Feriez mieux d'entrer, va. »

Autant pour l'avertissement de Depaoli, tiens.

Macro me fait entrer et me propose à boire. Il n'a que du Jack Daniels. Je n'aime pas beaucoup les alcools forts, surtout secs, mais comme pour le café de Depaoli, je juge plus diplomatique d'accepter. La pièce, très humide, sent l'escalator mouillé ; son plancher a d'ailleurs la même pente appuyée. Il y a une table au centre, dont certains pieds ont été sciés pour contrebalancer la déclivité ; son plateau disparaît sous un épais glacier de papiers gras, de bouteilles vides, de cendriers pleins, de pièces de moteur, de vêtements froissés raidis de crasse et de sueur au point qu'ils ressemblent à du carton, de deux bongs méchamment maculés par l'usage, d'une chaussure esseulée et de plusieurs anneaux d'acier alourdis de nombreuses clés. Au-dessus, une unique ampoule nue reliée à une prise murale comme un astronaute à sa capsule par une longueur de fil entortillé, gerbe sa lumière blafarde sur des panneaux de placo-plâtre posés à l'horizontale, tellement moisis et décomposés qu'ils évoquent une espèce d'énorme bandage souillé. Dans les interstices surgissent des brins de paille et autres bouts de matière organique séchée qui suppurent lentement. Cela, apparemment, constitue le coin couchage ; dans le silence, je distingue des petits couinements et je peux presque suivre à l'oreille le clipiticlop de petites pattes affairées.

Cette pièce, ça m'a tout l'air d'être une cuisine. On peut dire que c'est une cuisine puisque divers éléments de mobilier du genre que l'on trouve généralement dans une cuisine sont effectivement disposés contre les murs. Encore que la ressemblance s'arrête là. Le moindre objet est maculé de traînées de crasse et le tout évoque plus un défilé d'ivrognes des bas-fonds qu'un dispositif destiné à produire de la nourriture. On trouve : un buffet en aggloméré moisi ; une espèce de frigo industriel trapu ; un four tellement entartré de projections grasses et de taches qu'il a l'air d'une énorme motte de terre, avec les racines et tout ; un vieil évier en émail incrusté de couverts et d'ustensiles qui ont uni leurs efforts pour revendiquer et occuper une place extrême sur le spectre de l'hygiène et qui ne sont pas prêts d'en être évincés ; enfin une motocyclette Triumph des années 50 qui, pour des raisons inconnues, se trouve appuyée contre le seul pan de paroi disponible.

Toute la peinture est grise, sauf là où elle est noire, ce qu'il faut, je crois, attribuer au poêle ; il semble bien qu'il dégorge de la fumée comme ça depuis pas mal de temps déjà, ce qui tendrait à expliquer pourquoi il y en avait si peu qui sortait de la cheminée extérieure, alors que le feu qui rugit voracement à l'intérieur est plutôt considérable.

C'est peut-être le poêle qui est l'objet le plus insolite ici, ce qui n'est pas peu dire. Il a la forme et le volume d'un petit moteur d'avion à réaction, sa couleur est d'un brun uniformément rouillé, il vomit une telle chaleur que c'est un miracle que la cabane ne se soit pas entièrement consumée depuis un bail.

Quand j'étais gosse, j'ai vu un jour un séchoir à grains à l'ancienne dans l'une des fermes voisines de la communauté. Il avait un fourneau du même genre, à part qu'il marchait au pétrole. J'ai bien l'impression que celui-ci en est un, un fourneau de séchage converti en poêle d'intérieur. À part le fait qu'aucun des séchoirs que j'ai vus n'arborait de cadrans, de loupiotes, de poussoirs ni de cartels de prévention contre les radiations, ni une plaque soudée à son sommet, plaque découpée à la lampe à acétylène dans une feuille d'acier, et qui dit : "Réacteur Nucléaire". Je m'apprête à faire un commentaire là-dessus quand Macro ouvre la bouche.

— Faites excuse pour pas vous avoir ouvert un peu plus tôt, mais on n'est jamais trop prudent, quand on vit retiré du monde comme moi. Y a des gens pas nets qui traînent. »

Je jauge mon hôte ; son bandeau usé sur un œil, les caries insistantes sur ses quatre dents de devant, la peau tachetée de sombre, la petite zébrure rouge sang qui lacère le blanc de son œil valide, et la pelote de vagues dreadlocks qui lui tient lieu de chevelure couleur moisi.

— Vous avez beaucoup d'intrus, c'est ça ?

— Un ou deux.

— Je suis heureux de constater que vous avez cessé de les accueillir avec ça », dis-je en montrant d'un coup de menton la vieille mitrailleuse Gatling qui brille innocemment sur son trépied dans l'embrasure de la porte qui mène à l'autre pièce.

Macro rougit. « Qui vous a raconté ça ?

— C'est un ragot qui court en ville. »

Rendu vaguement maussade, Macro va péniblement vers l'un des tiroirs de sa cuisine et se met à farfouiller. « C'était il y a longtemps, cette affaire.

Et puis j’ai tiré en l’air, bien au-dessus de leurs têtes ; en guise de sommation. Ils emmerdaient mes chiens. » Il désigne l’arme au milieu du passage. « De toute façon, c’est juste pour faire de l’épate. Elle marche pas. » Il grimace un sourire à la Shane McGowan, un sourire de détraqué aux dents toutes de traviole. « Mais elle pourrait marcher si je lui remettais son percuteur. »

Je m’aperçois alors qu’il tient un objet chétif, pour ne pas dire squelettique. C’est un vieux revolver dont les demi-crosses de bois ont disparu. « Vous n’êtes pas le fils de Jack Reever, dit-il en armant le chien de sa pétoire et en la pointant dans ma direction. Le fils de Jack Reever ne s’appelait pas Cooper. Jack m’avait dit que son fils s’appelait Ash. »

Avez-vous jamais regardé au fond du canon d’une arme tenue par un allumé, tout en déversant l’histoire de votre vie avant qu’il ne vous descende ? Vous ne cillez pas, vous ne respirez pas, vous ne pensez pas. Il ne se passe plus rien à l’intérieur de vous, plus rien du tout. C’est comme si votre cerveau décidait tout à coup de s’entraîner pour ce qui vient ensuite, autrement dit il vous donne un aperçu du néant éternel à venir. À tous égards, c’est comme si vous étiez déjà mort, vous n’êtes plus qu’une dépouille vide suspendue en l’air en attendant que la gravité vous ramène sur terre en un ultime effondrement sans accroc. Et puis quand le sourire disparaît et que les tendons de la main se tendent et que le chien se précipite en avant pour claquer à vide, alors quelque chose en vous… comment dire… trépasse. La partie de vous qui avait franchi le seuil de la tombe, comme ça pour voir, cette partie ne revient pas. Quand le diaphragme de votre essence personnelle se remet en place en claquant, tout vibrant de gratitude à l’idée d’être encore en vie, le cœur de la membrane ne peut s’empêcher de céder un peu, de se déchirer pour laisser échapper quelques particules bien saignantes vers… l’autre côté. Oh, pas grand-chose vraiment, une simple estafilade. Mais vous ne pouvez plus ignorer qu’elle sera là éternellement, qu’elle va entamer les tissus peu à peu en s’élargissant encore et encore, jusqu’au jour inévitable où l’aspiration qu’elle crée sera suffisante pour vous précipiter à l’intérieur, vous et tout ce que vous êtes.

— Bonne réponse, dit Macro avant de balancer le flingue sur la table et de s’emparer de la pipe en verre crasseux la plus proche. Ça vous tente, un bong ? C’est de la bonne. Je la fais pousser moi-même. » Il ajuste ses lèvres

épaisses à l’embouchure et se met à aspirer l’air qui traverse le liquide suintant qui s’évapore lentement à l’intérieur.

Je ne sais pas quoi dire. Je suis encore sous le choc, il me semble, à l’idée d’être vivant.

— Vous ne voulez pas le nettoyer d’abord ? » C’est tout ce que j’arrive à dire.

— Le *nettoyer ?* Ça va pas, non ? Z’êtes pas bien, vous ! Il faut des mois pour faire une eau de bong aussi saine que ça. Ça ne se jette pas. Bon sang, celle-ci est tellement bonne que j’avais même songé à la mettre en bouteilles pour la vendre.

— Je n’aurais jamais cru qu’il y avait une telle demande.

— Vous seriez étonné. Les gens sont prêts à faire de sacrés détours pour se procurer de la bonne eau de bong. Mais j’en produis pas assez. Si qu’on veut faire des bonnes affaires, faut les faire en gros. Sinon c’est pas la peine. »

Il farfouille dans le bordel sur la table jusqu’à ce qu’il déterre un gros sachet à glissière à moitié plein d’une herbe menaçante qui, une fois en contact avec l’atmosphère de la pièce, met environ deux secondes six dixièmes à tout empuantir. Tout en aspirant gaiement des bouffées de ce parfum, Macro pétrit une boulette dans la paume de sa main jusqu’à la réduire en une poudre composée de petites particules herbeuses, qu’il tasse ensuite dans le croquignolet fourneau métallique de sa pipe. Je le regarde faire en silence, captant de nouveau le faible cliquetis des rongeurs en pleine activité. Cette fois-ci, les bruits viennent des murs. Quelle que soit la tribu de créatures qui a élu domicile ici, elle a semé des nids et des voies de communication partout dans la baraque. Ces odeurs, ces sons, cette ambiance… Ça me rappelle douloureusement mon enfance, et d’un coup j’ai la sensation que Jack pourrait être dans cette même pièce, dans cette cuisine, sur ma chaise, juste là.

C’est rien, va, c’est le Jack Daniels, c’est tout… Les fourmis dans les nerfs, la chaleur dans mon estomac. Ce n’est pas l’esprit de Jack vaporisé dans la pièce, essayant par jeu d’occuper le même espace que moi. C’est seulement qu’après toutes ces années à l’esquiver, je me retrouve dans son élément, au sein de sa culture. Tout ce dont il a jamais eu besoin se trouve ici : alcool, herbe, liberté, de quoi sculpter, des motos, des flingues, des amis psychotiques. C’est ça que mon voyage de découverte va me révéler ?

Une succession de séances de fumette à l'ineptie croissante, dans des planques de plus en plus paumées, disséminées comme des bouses de vache sur tout le territoire US ? Avec quoi au bout ? Un cramé du bulbe qui n'a pas mis de lettre explicative dans la boîte de café parce qu'il avait besoin du papier pour se rouler un dernier joint ? Si c'est ça qui m'attend, je préfère rentrer chez moi. Si c'est ça mon héritage, je préfère ne rien savoir.

— À votre tour. » Macro vient de tirer une longue bouffée et disparaît dans un nuage bleuté tout en volutes qui évoque le pays des djinns. Un bras tendu le traverse et me propose ce qui ressemble à la lampe d'Aladin.

— Euh… Oui ? Sans moi. Je ne fume pas. » Je montre mon thorax. « Faiblesse des poumons.

— Ça vous fera pas de mal, mec. C'est un médicament. Parfait pour dégager les bronches d'un asthmatique. Et puis c'est pas comme la merde que vous trouvez en ville. C'est moi qui la fais pousser, celle-là.

— Non. Non, merci. »

La brume se dissipe et je peux voir que l'œil de Macro, jusqu'ici d'un marron détrempé, s'est transformé en une miniature peinte à l'huile : un soleil noir qui se couche sur l'apocalypse.

— Vous savez pas ce que vous perdez.

— J'en suis conscient. » J'attends qu'il ait reposé le bong sur la table. « Et donc… ce n'est pas vous qui m'avez envoyé les cendres ?

— Qui ? Moi ? Non, mon vieux, c'est pas moi. Je veux dire, j'ai pas vu Jack depuis, attendez voir… ça va pas tarder à faire quinze ans. Pas depuis qu'il a quitté Graniteburg pour aller vers l'Ouest. »

Il dit ça comme si on était à la fin du XIXe siècle, pas au début du XXIe. Déçu d'entendre ça même si je le sentais venir, je jette un œil dans la pièce d'à côté, derrière la mitrailleuse, là où une chaîne hi-fi poussiéreuse stagne au milieu d'une mer de vinyles. Je parie qu'on trouverait là-dedans quelques Crosby, Still & Nash qui surnagent, des Pink Floyd, un banc de Grateful Dead. Peut-être même des Cat Stevens et des Steve Hillage qui ondulent près du fond comme des requins de salon fatigués.

— Vous n'auriez pas une idée de qui a pu le faire ?

— Vous voulez dire que vous n'en savez rien ? »

Est-il encore besoin de prouver que la marijuana ronge le cerveau ? J'ai très envie de choper ce mec par les glands de son blouson en daim

moucheté pour lui gueuler à deux centimètres du pif qu'il est l'heure de se ré-veil-ler. À quel point est-il défoncé ? A-t-il écouté un seul mot de ce que je lui ai dit ?

Mais voilà que je me surprends. Au lieu de lui lancer les bombes chirurgicales de ma fureur, je fais machine arrière, je relâche le manche, j'annule le turbo. Puisqu'il veut la jouer zen, moi aussi je vais m'y mettre. « Non je n'en sais rien. C'est ce que j'essaie de découvrir. C'est pour ça que je suis ici, voyez ? Pour le découvrir.

— Merde, mon vieux, j'aimerais pouvoir vous aider. Mais comme je vous l'ai dit, ça fait un bail que j'ai pas de nouvelles de votre paternel. Vous savez, *n'importe quoi* a pu se produire dans l'intervalle. Ça dépasse l'imagination.

— Mais vous étiez au courant pour moi. Jack vous avait dit qu'il avait un fils.

— Ouais, il me l'avait dit.

— Alors il a dû vous dire qu'il nous avait laissé tomber, ma mère et moi ? »

Macro hausse les épaules, gêné.

— Il en a parlé, une fois.

— À quelle occasion ? »

Il me jette un regard, apparemment étonné par ma soif d'informations. Il n'est pas le seul. « La fois où la blondinette s'est pointée ici ; elle le cherchait. »

Shannon. « C'est celle avec qui il a trompé ma mère, dis-je, bien lourdingue.

— Ouais, ça, j'avais plus ou moins compris. Enfin bref, elle s'est pointée ici et il ne s'est pas laissé marcher sur les pieds. Ils se sont méchamment disputés et puis elle s'est cassée, après quoi je lui ai demandé ce qui se passait, et il m'a dit que c'était à cause d'elle qu'il avait quitté l'Angleterre. Et puis c'est tout. Il ne m'a jamais donné les détails et je n'ai jamais demandé. »

Macro, comprenant que j'ai besoin d'un autre verre, prend la bouteille et me ressert. Mais comme ma main tremble, je renverse du whisky sur mes jeans. J'écluse ce qui en reste et lui tend mon verre derechef.

— Mais comment se fait-il que vous étiez au courant de mon existence et pas Depaoli ? demandé-je pour changer de sujet. Il m'a semblé que lui et Jack étaient assez proches.

— Depaoli ? Vous avez parlé à cet enfoiré ?

— Ouais, c'est lui qui m'a expliqué comment vous trouver.

— Et qui vous a parlé de la mitrailleuse… M'étonne pas. C'est lui qui vous a dit que Jack et lui étaient proches ? »

J'acquiesce, même si ce n'est pas tout à fait exact.

— Bon sang. Y a des gens qui manquent pas d'air, dit Macro.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que Depaoli détestait Jack ! C'est lui qui l'a fait virer de Graniteburg !

— Quoi ? »

Macro dévisse le fourneau de son bong et commence à le curer. « Il était représentant syndical à l'époque. Au SATG, le Syndicat américain des tailleurs de granit.

— Ah oui, j'ai vu des espèces de récompenses gravées à leur nom sur le bureau de Depaoli, un maillet et un burin sur un socle.

— C'est bien dans leur style. Encore qu'à mon avis, on pourrait compter sur les doigts d'une main les membres de leur organisation qui savent se servir d'un outil qui ne soit pas pneumatique. » En grommelant avec approbation à sa propre remarque, Macro remet son fourneau en place, le remplit d'herbe et tire une taffe. « Depaoli était jaloux, c'est ça la vérité. Jack était aussi doué que lui avec un burin, peut-être même plus, mais surtout il avait de l'imagination. Il était apprenti en arrivant, mais en quelques années à peine, l'élève avait dépassé le maître. Son nom était sur toutes les lèvres, il y avait des clients qui lui demandaient des trucs spécifiques à exécuter pour leurs monuments. Mais au lieu de faire ce qu'il aurait dû faire, à savoir s'installer à son propre compte, il s'est mis à traînasser au boulot, à faire chier Depaoli, à dépenser l'essentiel de son énergie en sculptant ses propres trucs après les heures de boulot.

— Comment se fait-il que vous sachiez tout cela ? Où est votre place, dans cette histoire ?

— Parce qu'à cette époque, je suis venu travailler pour Max moi aussi. J'ai pris la place de larbin que Jack a laissé vacante quand il en a eu assez et

qu’il est allé se mettre à sculpter à plein-temps.

— Vous aussi, vous êtes un transfuge du Rocher du Bon Dieu ?

— Pas exactement. »

Je ne l’interroge pas plus avant. « Vous sculptez toujours ?

— Nan. J’ai laissé tomber il y a des années. Les vibrations des machines-outils me causaient des problèmes aux ligaments des mains, du coup je me suis mis à vendre de l’herbe pour payer les frais médicaux, et puis le temps que ça aille mieux, j’avais perdu le goût de la sculpture. Pas celui de l’herbe… c’est con ! » Il s’esclaffe lourdement une fois de plus. « Enfin bref, qu’est-ce qu’on disait ? Ah ouais, Max et Jack. Disons que Max ne pouvait pas encaisser la réussite de Jack, en gros ça revient à ça. Ce qui était en partie de ma faute. La raison pour laquelle j’ai rencontré Jack tout d’abord, c’est que j’écrivais un peu à l’époque ; essentiellement des articles pour des revues d’art, une ou deux petites choses pour *The Voice.* J’étais venu à Graniteburg en quête d’un bon sujet ; on m’a parlé de Jack, je me suis dit que c’était précisément ce que je recherchais : un artiste bourlingueur de la côte nord-ouest du Pacifique, qui venait de passer dix ans à retourner à la nature, là-bas en Cornouailles, et qui était tout feu tout flamme avec ses idées sur l’art ; alors je l’ai interviewé. Ç’a été publié dans un journal. Je sais plus lequel.

— Vous en auriez un exemplaire ?

— Quelque part par là. Faudrait que j’essaie de vous dégoter ça, mais bon… Alors ouais, cette interview, elle a fait son petit bonhomme de chemin et du coup, Jack s’est retrouvé un peu sous les feux de la rampe, et Max a pris la mouche. Voilà ce fainéant qui se radine en roue libre, et non seulement il sculpte des pierres tombales bien meilleures, mais il commence à faire parler de lui dans le milieu artistique en plus. Depaoli a épluché les règlements syndicaux, y a déniché un article débile qui interdit aux membres syndiqués de sculpter ce qu’ils appellent des “dalles noires”, des blocs de pierre à prix coûtant, en dehors des horaires officiels ; il a averti Jack que s’il continuait à travailler le soir, il lui ferait fermer boutique. Jack n’a pas arrêté, alors Max lui a envoyé le syndicat, qui a révoqué sa licence de sculpteur.

— Il ne pouvait pas s’en passer ?

— Non ça, c’était pas possible, pas à moins de payer l’amende de six mille dollars qu’on lui avait infligée. Et il n’y avait pas moyen de faire ça en

cachette ; à Graniteburg, vous ne pouvez même pas regarder un burin sans que toute la ville soit au courant. »

Je ne sais pas que penser de tout ça. Je n'ai pas l'impression que Macro me dise autre chose que la vérité, mais à tout prendre, j'ai eu la même impression avec Depaoli. Peut-être que c'est seulement parce que je suis crédule. Peut-être qu'ils ont chacun leur propre version des faits et puis c'est tout. « Qu'a-t-il fait ensuite ?

— Qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Il a fini par s'en aller. Il n'avait pas vraiment le choix. Il a rassemblé ses affaires, les a entassées dans son fourgon et s'est arrangé pour faire suivre son gros bloc de granit par chemin de fer ; ç'a été toute une histoire, ça : il lui a fallu des mois pour le choisir, il allait tout le temps à la carrière pour leur montrer exactement quelle pièce il voulait qu'on lui débite, après ça il y tenait tellement qu'il ne pouvait plus l'abandonner, il disait qu'un jour il s'en servirait pour y sculpter son chef-d'œuvre. Un truc énorme, deux mètres cinquante de haut sur presque deux de large, un mètre vingt d'épaisseur au bas mot, il voulait la charger à l'arrière de son fourgon, mais je lui ai fait remarquer que sa suspension ne tiendrait pas cinq cents kilomètres, encore moins cinq mille, et que ça lui coûterait plus cher en réparations qu'en expédition. Enfin bref, on l'a amenée au dépôt de la gare et il est parti dans le soleil couchant avec juste un sac de fringues, une trousse à outils et le chiot que je lui avais offert, assis à la place du mort. »

Comme s'ils avaient compris de quoi on parlait, les chiens dehors lâchent une nouvelle salve d'aboiements et de hurlements, si bien que Macro doit aller à la fenêtre, l'ouvre, se penche dehors et leur gueule de la fermer.

— Un chouette petit corniaud, que c'était. Un croisement de lévrier irlandais et de berger allemand ; il a dû devenir un chouette gros corniaud, j'imagine. Je m'étais dit que ça ferait du bien à Jack d'avoir une bestiole dont il aurait la responsabilité, vu que c'était précisément la chose qu'il esquivait le plus volontiers. C'est plus facile avec les animaux qu'avec les humains. Les animaux naissent avec une âme ; nous les humains, faut qu'on se la fabrique. Mais Jack l'a accepté sans barguigner. Thot, qu'il l'a appelé.

— C'est bizarre comme nom, pour un chien.

— Vous savez, Jack était un mec bizarre, rigole Macro. Thot était son dieu préféré ; le dieu fondateur de l'alchimie, et Jack c'était son truc, tout

ça. L'équivalent d'Hermès, en gros ; vous connaissez, les arcanes hermétiques et tout ça ? Mais bon, on peut pas appeler un chien Hermès. C'est pas possible. Encore moins un bâtard moitié berger allemand moitié lévrier irlandais. Vous savez, Jack parle pas mal d'alchimie dans cette fameuse interview… Si vous avez une minute, je vais aller voir en haut si je la trouve. »

Macro se lève, se contorsionne pour passer à côté de la Gatling et bientôt je l'entends marcher au-dessus de ma tête, ce qui provoque une pluie de débris et de bazar à souris. Pendant son absence, je débarrasse un coin de table, mais lorsqu'il est de retour avec une pile crasseuse de journaux et de revues, il la balance avec un geste théâtral non sur le coin que j'ai ménagé, mais sur un amas de saloperies déjà bien précaire. Du sommet de la pile il extrait un livret jaune de vingt centimètres sur vingt et me le brandit sous le nez. Sur la couverture, le symbole de la radioactivité en relief est coincé entre le nom de Jack et le titre : *Usage Frivole.* La couleur du papier est assez inhabituelle ; d'apparence artificielle. Elle me rappelle quelque chose, mais quoi ?

— J'avais oublié ces trucs. Jack me les a envoyés de Seattle. C'est le catalogue d'une exposition qu'il a tenue là-bas, quelques années après la dernière fois où je l'ai vu. Faut que vous y jetiez un œil, c'est trop marrant. Regardez. » Il se lève et va actionner l'interrupteur en plastique, un vieux modèle qui fait penser à un téton. La pièce s'assombrit et au bout d'un moment, je vois que le catalogue se met à luire.

— Terrible », dis-je. Du coup, je me rappelle à quoi correspond cette couleur. Quand j'ai déménagé chez Janet et Matthew, ils m'ont offert des étoiles fluorescentes à coller dans ma chambre, et ce papier qui brille dans le noir est de la même couleur, quelque part entre lilas et citron. Je me souviens de les avoir pelées de leur support pour les disposer un peu partout au plafond et aux murs, en m'efforçant de reconstituer les constellations comme Jack me les avait apprises en Cornouailles, lors des nuits sans nuages où il travaillait au lieu de dormir, quand j'allais le trouver dans la grange parce que (soit à cause de l'humidité, soit du froid, soit des souris qui trottinaient, ou encore des autres gosses qui me tarabustaient) je n'arrivais pas à dormir. On s'asseyait au bord de la falaise, ou s'il n'y avait pas trop de vent, on allait s'allonger sur la plage, et il m'apprenait ce que les Phéniciens, les Égyptiens et les Grecs avaient inscrit dans le ciel.

On ne pouvait pas voir les vraies étoiles à Nottingham évidemment, à cause de l'éclairage public, aussi je passais mes nuits allongé sous mon mini-planétarium personnel, pensant à Jack, essayant de retrouver les bons motifs. Au début, faire ça me rendait triste et je me sentais seul au point d'en pleurer parfois, mais au bout de quelque temps, j'avais oublié les constellations de Jack et peu à peu, je me suis mis à préférer les miennes.

Feuilletant le catalogue de Macro, je passe d'un article d'introduction à une série de clichés montrant plus ou moins des objets quotidiens présentés dans des vitrines du genre musée.

— Ce sont ses œuvres ?

— Me semble que oui.

— Pas de sculptures ? »

Macro hausse les épaules. « Peut-être qu'il n'avait rien de prêt. Sculpter le granit peut prendre une éternité, si vous voulez faire ça bien. »

Je regarde plus précisément le premier des objets présentés, une grosse cuillère d'argent. "La Cuillère à Soupe Auto-Chauffante™", dit la légende. "Constituée de matériaux radioactifs recyclés à partir de détecteurs de fumée domestiques déclassés, la Cuillère à Soupe Auto-Chauffante est revêtue d'une couche d'américium spécialement conçue pour maintenir au chaud votre soupe durant le trajet qu'elle effectue entre l'assiette et vos lèvres. Parfaite pour les climats froids."

— Oh.

— On peut vraiment pas se fier aux apparences, hein ?

— Pas vraiment, non. »

L'image suivante montre ce que je prends d'abord pour une espèce de corset ou un bandage herniaire, mais, en lisant la légende, je m'aperçois que l'élément principal est en fait une petite broche en forme de spirale sophistiquée, qui figure sur la page suivante en gros plan. "Collection de Bijoux À Haute Dose™. Retravaillée par des orfèvres au chômage, chaque broche (commandée à la pièce) est créée à la sueur de leur front à partir de la paille de fer imprégnée de thorium que l'on trouve dans les manchons de brûleurs des lampes de camping. Fournie avec sa blouse de protection en plomb taillée sur mesure afin de s'ajuster aux habits de soirée de la personne."

— Je suppose que c'est une plaisanterie. »

Macro se penche et remplit mon verre. Contrairement à tout à l'heure, ça me semble une bonne idée maintenant. « S'il y a bien une chose que votre paternel comprenait mieux que personne, mon jeune Cooper, c'est que, dans la vie, rien n'est plus sérieux que de bien savoir torcher une plaisanterie. »

Après ça, il y a deux paires de falzars qui tiennent tout raides. "Elle et Lui en Sous-Vêtements de Mutation. Pour Elle, une gaine dont les boutons en deutérium sont cousus juste au niveau des ovaires ; pour Lui, un confortable slip en radium conçu à la fois pour soutenir et pour révéler. Taillés sur mesure dans du coton américain de qualité supérieure saturé en isotopes recyclés du secteur médical, ces vêtements confèrent non seulement une belle apparence, mais surtout l'occasion unique de faire un bond en avant sur l'échelle de l'évolution humaine."

— Bon Dieu… »

Macro ricane, me prend le catalogue et l'ouvre à la double page centrale, où un dessin grossier montre des missiles qui déchirent la stratosphère avant de retomber sur l'ex-URSS. « Celle-là, c'est l'une de mes préférées : le projet "Têtes-de-l'Art". C'est une proposition pour faire quelque chose de tous les missiles intercontinentaux déclassés. Il s'agit de remplacer les ogives nucléaires par des sculptures. Comme ça, si on passe en DEFCON 1, au lieu de s'anéantir mutuellement, on s'envoie une déclaration de paix qui atterrit un peu partout directement sur le territoire ennemi ; ça laisse votre adversaire carrément perplexe.

— C'est carrément ravagé, oui.

— Ouais, mais on vivait une époque plus innocente. Changer le monde avait encore l'air possible. De toute façon, la question c'était pas d'être contre la guerre ou non. On pouvait aussi lancer des Têtes-de-l'Art en réaction à une catastrophe atomique, genre Tchernobyl… Pendant que les pompiers sont sur place à risquer leur vie en coulant une dalle de béton sur le cœur du réacteur fondu, les missiles pourraient servir à déployer sur toute la zone contaminée des signes d'avertissement créés par des artistes. L'idéal, ce serait des ogives multiples ; parce qu'on peut mettre huit ou dix sculptures dedans et les envoyer groupées en contrôlant leur atterrissage par parachute. Et comme la communication en l'occurrence est symbolique, vous transcendez le langage. En mettant sur la brèche une équipe de sculpteurs, vous pourriez délivrer n'importe quel type de message approprié

en quelques heures à peine. On pourrait financer tout le système en lui faisant délivrer des publicités normales en temps de paix. »

Ce catalogue… il est givré, ce catalogue. Je ne me souviens pas que Jack ait jamais eu un sens de l'humour aussi noir. En gros, je me souviens de lui comme de quelqu'un d'assez sérieux, voire austère. Quand on avait des discussions, c'était généralement parce qu'il essayait de m'inculquer un principe ou un idéal, lequel, tout en ayant l'air tout à fait valable et même ronflant sur le moment, s'avérerait plus tard totalement inutile (voire nuisible) quand il me faudrait affronter les problèmes que je rencontrerais dans le monde réel (autrement dit, à peu près partout en dehors de la communauté). Bien sûr, à ce moment-là, je ne me disais pas que les problèmes que je rencontrais découlaient précisément des conseils de Jack ; je pensais en être responsable, que je n'étais pas assez sage ou pas assez pur ou pas assez ceci-cela pour être digne de suivre le programme qu'il m'avait fixé. Moi je gobais tout ce qu'il me disait, en pensant (tout comme vous l'auriez fait) qu'il avait toutes les réponses, que tout ce qu'il disait était correct. Où je m'attirais le plus d'ennuis à cause de ça, c'était à l'école.

Comme tous les autres adultes de la communauté, Jack et Stasie ne tenaient pas l'école en haute estime, considérant que c'était une institution destinée à brimer nos imaginations et à nous transformer en petits automates dociles programmés dans le but de passer notre vie à produire et à consommer pour le système. C'était là une attitude que nous autres les gosses soutenions à fond, notre opinion à ce sujet se trouvant étayée par les paroles de *Kooks* (Cinglés) de David Bowie et les philosophies proto-existentielles que Jack instillait dans ses histoires, comme quoi il avait quitté le foyer familial à seize ans pour aller travailler en tant que cow-boy dans un immense ranch du Nebraska.

Nous adorions ces histoires. Comment aurions-nous pu y résister ? Des histoires de chevaux domptés et de bétail trié, des aventures dans les montagnes sous un ciel immense, des récits peuplés de personnages hauts en couleur et regorgeant de trucs pour apprendre à fabriquer un lasso ou faire du feu, soigner une morsure de serpent, ou encore la meilleure recette pour faire du "café de cow-boy", qui n'est jamais que du café normal, sauf que vous faites bouillir l'eau et les grains sur un feu de camp, après quoi vous filtrez à travers un mouchoir avant de remplir une tasse, routine que Jack répétait sans faute chaque matin à chacune de nos excursions. Face aux

idées fantastiques que nous glanions dans ce très riche matériau, l'école ne faisait pas le poids.

En comparaison avec les autres gosses de la communauté, j'étais relativement calme, pourtant j'avais constamment des problèmes. Avant même d'y entrer, j'avais déjà une réputation forgée par Jake et Max, lesquels, bien qu'âgés de deux ans de plus que moi seulement, fumaient déjà, séchaient les cours et insultaient les profs. Avec eux en guise d'exemples, j'étais parti pour mal finir, c'était inévitable, les profs le savaient et me tournaient autour comme des busards, captivés par l'inéluctabilité de ma chute. Au moindre incident (toujours jugé gravissime), la réaction était immédiate, exagérée et incroyablement stridente. Or il ne faut pas longtemps à des enfants pour comprendre qu'une réaction disproportionnée est souvent l'expression d'une impuissance. La prof qui m'a inculqué cette leçon en particulier s'appelait Miss Banner et elle ne s'y est pas mise toute seule. Jack lui a donné un coup de pouce.

Miss Banner était ma prof principale et dès mon premier jour dans sa classe, elle et moi on a eu un problème mutuel, conséquence d'un pari que j'avais fait avec Adrian Moffat, lui disant qu'il serait pas cap' de manger trois bâtons de craie (pari qu'il a gagné, juste avant de vomir). La litanie des petits délits s'était poursuivie sur une base plus ou moins hebdomadaire, jusqu'au jour où elle avait découvert que je dessinais dans tous les bouquins que je lisais… tiens, comme pour la lettre à Liz dans *L'Enfouissemen des Urnes.* Mais Miss Banner faisait partie de ces gens qui considèrent les livres comme sacrés, que l'on doit surveiller et garder intacts à tout prix. Ce que j'avais fait, à ses yeux, ce fut la goutte d'eau.

Quand elle découvrit la chose, elle m'expulsa de la classe, m'obligeant à rester debout dans le couloir toute une matinée puis, à la pause de midi, elle me fit grimper dans son Austin 1800 couleur puce qui rouillait sur le parking et me ramena à la maison, non sans me faire la leçon, m'expliquant que dans la mesure où aucune punition ne semblait avoir le moindre effet sur moi et puisque le proviseur ne voulait rien faire à propos de mon comportement, elle n'avait d'autre choix que de s'adresser directement à mes parents.

Si j'avais eu quelques années de plus, j'aurais sans doute obéi à Miss Banner, et volontiers. Elle était jeune et raisonnablement jolie, elle avait surtout deux incroyables seins qui tressautaient librement sous son absence

de soutien-gorge, engoncés qu'ils étaient dans l'un ou l'autre de ces hauts moulants ou de ces tee-shirts à la mode qu'elle possédait en grand nombre. J'étais trop jeune pour considérer des seins comme autre chose qu'une menace, du coup je restai assis tout raide sur mon siège passager, la peau du cou raclée par la ceinture de sécurité, en attendant que l'Armaguédon, sous les espèces de mon père, me fonde sur le râble. Il n'y avait aucune échappatoire. Je pouvais toujours mentir à Miss Banner (je le faisais souvent, mais elle ne mordait jamais à l'hameçon). Je pouvais mentir à ma mère. Mais je ne pouvais pas mentir à Jack. C'était la seule personne devant qui je ne pouvais m'empêcher de faire preuve d'une complète honnêteté. Je ne pouvais tout simplement pas mentir à quelqu'un qui s'investissait aussi totalement dans la recherche de la vérité et de l'authenticité, même si c'était mon père. En tout cas, je n'aurais pas pu le faire du haut de mes huit ans. Il m'a fallu plusieurs années encore pour comprendre que, justement, ces gens-là sont les plus faciles à berner. Quiconque est doté d'une once de bon sens le fait d'ailleurs sans même y réfléchir.

C'est ainsi que nous cahotâmes sur le chemin qui menait à la vieille ferme où nous vivions, Miss Banner réussissant l'exploit de flanquer son Austin dans tous les nids-de-poule qui se présentaient, sans en rater un seul. En arrivant dans la cour, nous vîmes que Tom et Papa étaient dehors en train de couper du bois. Miss Banner arrêta sa voiture, m'ordonna de descendre et me traîna vers les deux hommes qui s'efforçaient de dissimuler leur joie à notre spectacle.

— Je cherche le père de ce jeune homme, dit Miss Banner en s'adressant à Jack.

— C'est lui, fit Jack en désignant Tom.

Tom ricana, incapable de retenir un gloussement.

— Vraiment ? Êtes-vous Monsieur Reever ?

— C'est bien moi, rigola Tom en jouant son rôle.

Miss Banner regarda tour à tour Tom et Jack. On voyait bien qu'elle avait un doute et que ça lui coupait l'herbe sous le pied.

— J'ai le regret de devoir vous avertir, dit-elle sur sa lancée, qu'Ash a défiguré vingt-trois livres de la bibliothèque, du moins vingt-trois que nous ayons découverts. J'ai aussi le regret de vous dire qu'il va falloir les rembourser pour que nous puissions les remplacer.

— Oh, fit Tom qui avait l'air un peu plus sérieux maintenant.

— Voyons voir ça, dit Jack.

À bout de bras, Miss Banner lui tendit deux des livres qu'elle avait amenés en guise de preuves. Jack les prit, les feuilleta, choisissant quelques-unes des illustrations pour les montrer à Tom.

— Je la trouve pas mal, celle-ci.

— Elle dénote d'un talent artistique certain.

— On voit bien que c'est ton fils, pas de doute. »

Mais Miss Banner n'appréciait pas du tout ce ton badin. « Je pense que vous devriez accorder un peu plus de sérieux à cet incident, dit-elle. Défigurer les biens de l'école est un grave délit.

— Absolument pas, dit Jack. Voyons les choses en face…

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai dit : absolument pas. Le vrai délit, c'est que vous ayez traîné Ash jusqu'ici dans le but de criminaliser ce qui, en réalité, relève d'un instinct créatif tout ce qu'il y a de plus sain. Vous devriez plutôt encourager son talent de dessinateur au lieu de l'étouffer. Moi je n'ai jamais réussi à lui faire dessiner quoi que ce soit, or voilà que je découvre quelques esquisses tout à fait valables, même si anatomiquement, elles ne sont pas toutes… euh… correctes. Ce que vous devriez faire, c'est l'inscrire à des cours d'expression artistique. »

Tout au long de ce petit discours, Miss Banner s'était mise à presser ma main de plus en plus fort, au point que mes os risquaient de craquer. « Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, mais voulez-vous bien rester en dehors de ça, je vous prie. Je ne veux avoir affaire qu'à son père.

— Eh bien ici, vous êtes chez nous, et tous les hommes se considèrent comme son père. C'est comme ça qu'on procède ici. Et j'apprécierais que vous respectiez ça.

— Eh bien le respect, ça se mérite, Monsieur Qui-Que-Vous-Soyez, et si vous entendez mériter le mien, commencez par me payer ces ouvrages. Cela fera 47 livres sterling, je vous prie.

— Eh bien nous n'avons pas une telle somme. Et même si on l'avait, on ne la paierait pas.

— Eh bien dans ce cas, vous avez tout intérêt à trouver une solution, car je ne partirai pas d'ici avant. »

Miss Banner avait du cran, il faut reconnaître. Malgré les quinze centimètres qui lui faisaient défaut pour atteindre les un mètre quatre-vingts de Jack, elle le regardait de haut, comme seule une institutrice peut le faire. Évidemment, Jack ne se laissait jamais intimider facilement, et il soutint son regard. Ils restèrent comme ça un bon moment, Jack en salopette, Miss Banner inhabituellement bégueule en corsage blanc et jupe de laine ; on aurait dit King Kong contre Godzilla. Et tandis que l'air vibrait entre eux, je compris petit à petit que mon rôle dans tout ça était oublié et que j'allais m'en sortir.

Après une bonne minute de silence complet, Miss Banner fut la première à ciller ; elle se détourna, regagna son Austin et repartit en brinquebalant, ce qui après tout représentait sa seule option. Bien sûr, quand sa voiture eut disparu, Jack me passa un savon. Mais ce fut loin d'être grave, et puis ça n'avait plus d'importance ; il aurait très bien pu me faire dormir dans la grange pendant une semaine, ça n'aurait pas égratigné la fierté que j'avais éprouvée en le regardant affronter mon instit' pendant une minute, solide comme un roc, inébranlable dans sa confiance en moi, prêt à se dresser face au monde entier pour déclarer à toute personne qui oserait en douter qu'il n'existait aucun lien plus fort que celui qui le liait à son fils unique. Il était rare que quelqu'un exprime ce genre de sentiment au sein de la communauté, puisque les liens familiaux y étaient tenus pour suspects ; c'est une chose que j'ai attendu longtemps de se voir manifester, sans en avoir été pleinement conscient. Et voilà que c'était apparu, juste sous mon nez, clair comme de l'eau de roche *non* contaminée. De l'or pur. C'est sans doute pourquoi je m'en souviens si bien.

Le plus étrange c'est que même si cet épisode a surgi de ma mémoire en guise d'exemple de la fermeté de caractère de Jack, de son intégrité, maintenant que je m'en rappelle, j'ai l'impression que toute cette histoire était plutôt drôle, qu'elle s'est déroulée de cette manière parce que Tom et Jack avaient décidé de la prendre en dérision. Donc je dirais que Jack avait bel et bien un sens de l'humour ; peut-être que j'étais trop jeune pour le saisir.

Le temps de partir de chez Macro, je plane. Pas de bonheur ou d'euphorie, hein… c'est seulement que je ne sens plus mes pieds. Macro m'accompagne dehors à la Honda, ordonne aux chiens de la fermer, me

donne le catalogue ainsi qu'un exemplaire usé et tout gondolé du numéro d'*Art Forum* dans lequel l'interview a été publiée. Il me donne aussi trois choses : un article de journal sur le vernissage de l'expo "Usage Frivole" extrait du *Seattle Times*, un livre qu'il dit avoir appartenu à mon père (encore que ce ne soit plus vraiment un livre, plutôt des vestiges sous forme d'un paquet de feuillets enveloppés dans du journal et tenus ensemble par un élastique si tendu qu'il pourrait servir de propulseur à une petite arbalète) et le fond de la bouteille de bourbon qu'on a commencé à siffler. « Tu vas avoir besoin de ça, me dit-il, si tu pars sur la piste de Jack. »

Je m'assieds au volant, pose la main sur le contact. Le moteur démarre et je sens le miracle du véhicule matérialisé sous moi. Je fais marche arrière jusqu'à ce que le pare-chocs s'enfonce dans le talus à l'herbe épaisse qui termine le chemin. Debout, couleur sépia dans les phares, Macro lève les deux pouces bien haut.

— T'en fais pas, Coops mon garçon. N'oublie pas de m'écrire ! »

Je baisse la vitre pour sortir ma tête, agite la main, lâche un nuage de brouillard gris. « Merci Cox. Tous mes vœux pour la suite ! » Je manque de caler, donne un tour de volant, pars d'un éclat de rire aussi soudain qu'hystérique, j'aperçois Macro dans mon rétro qui secoue la tête, je suis parti.

Dans ce qui s'avère bientôt être la mauvaise direction. Me faut du temps pour m'en apercevoir. Au lieu de rester concentré sur la route, je pensais à l'article du *Seattle Times.* On l'a trouvé plié dans la jaquette du catalogue, tout cassant et poussiéreux. Avec tout le soin possible (ce qui ne faisait pas lourd, vu que j'étais déjà bien schlass au niveau des mains), je l'ai sorti et lissé sur la table. "Émeute artistique à Fremont" disait le titre.

> Hier, dans le quartier de Fremont, la circulation a été arrêtée par des manifestants antinucléaires qui improvisaient un sit-in dans les rues adjacentes à la galerie d'art Electroworks dont les ateliers sont dirigés par Patrick Belin. Cette polémique avait pour objet l'exposition intitulée "Usage Frivole", d'un artiste du cru, Jack Reever, dont plusieurs des œuvres présentées sont, paraît-il, constituées de déchets nucléaires. Ce qui serait déjà sujet à controverse n'importe où évidemment, mais dans une "Zone non nucléaire" autoproclamée comme Fremont ? Autant caresser les

> gens à rebrousse-poil ! Face aux critiques qui se sont élevées dans les rangs des militants qui veulent fermer l'expo et bannir Jack Reever, l'artiste s'est montré rien moins que provocant. Hier, au cours d'une interview sur Radio-KUO, il a aggravé la colère de ses adversaires en déclarant à leur sujet : "Ces gens sont stupides. Non seulement la quantité de matériaux nucléaires que contiennent ces œuvres est minuscule, non seulement c'est presque entièrement inoffensif, mais vous pouvez vous en procurer dans n'importe quel bazar de quartier. Au lieu de me faire plier bagages, ils feraient mieux de me remercier de mettre la question sur le tapis." L'artiste, natif du comté de King ici à Seattle, et qui a vécu en Grande-Bretagne et dans le Vermont pendant les quinze dernières années, a déclaré qu'il était "étrangement rassurant" de revenir dans l'État de Washington après si longtemps pour découvrir que "le coefficient de bêtise y était resté pratiquement le même". L'exposition est censée ouvrir aujourd'hui, mais étant donné l'attitude adoptée par l'artiste, nous ne pensons pas que les habitants de Seattle seront bien nombreux à s'y précipiter. Surtout s'ils risquent d'attraper un cancer en même temps que leur dose de culture dominicale.

J'ai lu ça tout haut à Cox, qui s'en est tenu les côtes de rire. « Eh ben merde alors, je savais même pas qu'il était là, cet article ! Ce bon vieux Jack ! Je m'étais toujours demandé pourquoi il n'avait pas écrit un mot pour dire coucou quand il m'a envoyé ce catalogue. Ça devait être ça, le mot. Et dire que je ne l'avais même pas vu !

— En tout cas, il n'avait pas perdu son goût pour les bonnes bagarres ! ai-je fait remarquer.

— Absolument ! Son meilleur trait de caractère. Bon. Je suppose que tu vas te rendre à Seattle, maintenant. L'endroit le plus logique pour chercher ton homme. »

Mais je ne partageais pas son enthousiasme. « Je sais pas. Quand même… Seattle. C'est de l'autre côté du pays. Et même si je trouve qui a envoyé les cendres, je commence sérieusement à douter que ça me rendra mon boulot.

— Ton boulot ? Je vois pas le rapport. »

Je le lui ai expliqué.

— Tu veux dire que t’es là seulement pour récupérer ton boulot ? Là, tu déconnes ! C’est vraiment ça qui te donne des soucis ?

— Ben disons que… c’était ça, la raison, au départ… dis-je en sentant le rouge me monter aux joues.

— T’es en train de me dire que tu vas laisser tomber Jack comme il t’a laissé tomber ? Putain, Cooper ! Je te croyais au-dessus de tout ça !

— Ouais… Non, je le suis, mais bon, j’ai qu’un visa de quinze jours et c’est vachement loin, euh…

— Mais de quoi tu parles ? Ton *visa* !? » Cox a sauté à pieds joints pour venir donner un grand coup de poing sur le sommet du frigo. « On l’emmerde le visa, mec ! Putain, Cooper, t’es en *mission*, là ! On l’emmerde, la bureaucratie ! Qu’est-ce qui te prend ? Évidemment que tu dois y aller, à Seattle ! Tu dois aller à Seattle pour découvrir ce qui est arrivé à ton dabe. On parle de tes *racines*, là. De ton héritage, de ton *histoire*. De *qui tu es*. Et si un gros con des services d’immigration a quelque chose à y redire, eh bien qu’il aille se faire foutre ! »

Il avait raison. Je n’avais guère d’autre choix que de faire ce qu’il disait. Pour une fois dans ma vie, il fallait que je m’empare des rênes, que je gère la situation. Je sentais des mots du genre destinée qui se concrétisaient sur le bout de ma langue. En silence, j’ai même murmuré mon propre nom… Il semblait déjà chargé d’une signification aussi nouvelle qu’excessive. Ainsi donc, mon cœur revigoré par ce brasier, je me suis levé à mon tour pour trinquer avec Cox à ce nouvel objectif de ma mission.

Après, j’ai dit au revoir et j’ai regagné ma voiture et je suis parti dans la mauvaise direction. Et là, je suis perdu dans les bois, bourré comme un coing, de plus en plus parano, rongé par le doute et je commence déjà à perdre courage.

Je ne dois pas laisser la trouille me submerger. Je ne vais pas faire demi-tour pour demander ma route à Macro. J’ai une carte. Tout ce dont j’ai besoin, c’est d’un peu de cran et de détermination. Il faut juste que j’arrête de m’en faire, et que je me réjouisse. Que je me réjouisse et que j’appuisse sur le champignon, que je grimpasse cette colline, là, le pied au plancher, y a personne aux alentours, y a qu’à foncer. Bordel à chtouille, c’est jamais qu’une Honda, c’est pas un bolide, non mais des fois…

C’est précisément à ce moment-là que la route décrit vers la gauche une vague embardée que je n’ai pas le réflexe de négocier, et puis il n’y a plus

d’arbres et me voilà pile en face de la lune, lourde et rabougrie comme un trou poinçonné dans la nuit. Les roues percutent le parapet et, pendant un instant, me voilà dépourvu de gravité, en parfaite harmonie avec mon véhicule, et nous voyageons tous les deux de profil dans l’espace. Puis avec une soudaineté tout à fait choquante, nous revenons à la réalité, nous nous enroulons l’un dans l’autre pour une durée indéterminable où tout est chaos, avant de redevenir immobile et tranquille tout aussi soudainement.

Je vous avais bien dit que j’avais la toxoplasmose.

Le truc qui me sidère le plus, c’est que j’ai atterri du bon côté. J’ai un bref accès de terreur en essayant en vain d’ouvrir la portière, mais je me calme en comprenant que c’est seulement parce que le loquet est mis. Je l’ouvre, sors, me mets à marcher en décrivant des 8. J’ai mal aux côtes, mais à part ça, en gros ça va. Pour la voiture, je ne sais pas. Il y a une fissure dans le toit, un des feux arrière a éclaté, l’aile avant droite est enfoncée, la carrosserie est méchamment égratignée. Une bonne quantité de boue et d’herbe s’est incrustée dans les joints des vitres, et le pare-chocs arrière a été arraché. Je me remets au volant, je tourne la clé. Un petit coup en marche avant, un petit coup en marche arrière, un petit tour de volant, un petit demi-tour, d’abord dans ce sens, et puis dans l’autre. Ça a l’air d’aller.

Je ressors pour jeter un coup d’œil aux environs. Je suis au milieu d’une prairie sous un saladier renversé plein d’étoiles. Bon Dieu. En Angleterre, on ne voit plus les étoiles de cette façon, c’est fini ; trop de pollution lumineuse. À la clarté de la lune, je peux voir les sillons que j’ai creusés avec mes pneus dans la terre. Ce que j’avais pris pour l’orée d’un bois éloigné est en fait une haie. Je comprends d’un coup où je suis. Je suis au cimetière.

Laissant la voiture, je marche vers le portail. Il est fermé, mais facile à escalader. Une fois dedans, je me balade au hasard le long de la pente, entre les tombes et les édicules. Les marbres et les granits virent au bleu sous la pâleur polarisée de la lune. Tout a l’air mince et fragile, comme de la coquille d’œuf liquéfiée puis soufflée. Le ballon de foot invite au coup de pied. Le biplan semble vouloir s’élancer dans le ciel à tout moment.

L’ourson a envie que je monte le serrer dans mes bras ; dont acte. Puis je grimpe à califourchon sur sa tête, et j’essaie de retrouver ce que Jack m’avait enseigné il y a des années. Cassiopée, le Cygne, l’Aurige, le Lynx.

Éthiopiens, Phéniciens, Polonais, Grecs… toute l'histoire humaine inscrite au grattoir sur le manteau de la nuit. Un satellite se glisse entre les bras écartés de Persée ; je pense à mon boulot là-bas en Angleterre, aux missiles de défense nucléaires. Quelles nouvelles constellations seront-elles formées quand tout cet arsenal gigantesque aura été mis en place, avec tous ses canons pointés droit sur nous ? Quelles images nouvelles seront-elles accrochées au-dessus de nos têtes en un réseau d'acier, de plutonium et de laser silencieux ? Jack aurait détesté ça, bien sûr ; il aurait même considéré que c'était la pire des calamités. Ce qui explique sans doute pourquoi moi, j'apprécie l'idée. Douce revanche. Peut-être qu'il a demandé à quelqu'un de m'envoyer les cendres exprès, en sachant pertinemment que ça me coûterait mon poste. Un dernier geste filial, un ultime conseil. Non, c'est ridicule. Il ne pouvait pas prévoir l'effet anthrax. À moins qu'il ne soit l'auteur des rumeurs bidon qui parcourent les USA ? Tiens, c'est une idée, ça ! Il en serait parfaitement capable. Voilà ce qui pourrait bien se cacher derrière toute cette histoire.

Impossible de ramener la voiture à l'agence. Ils me cloueraient au mur pour ce que j'en aie fait. Je vais la garder jusqu'à ce que je n'en aie plus besoin, et puis je la balancerai quelque part en disant qu'on me l'a volée ou un truc dans le genre. Ouais, je vais aller à Seattle. Voir l'Amérique. En bagnole.

OceanofPDF.com

America

New York, Pennsylvanie, Ohio, Indiana, Illinois, Iowa, Nebraska, Wyoming, Idaho, Washington. Ce voyage par la route n’a pas rempli mes attentes. Il m’a pris six jours complets, non les trois que j’avais prévus. Aucune aventure démentielle ne s’est déroulée, pas le moindre détour vers l’inconnu digne d’un film de série B. La seule chose qui s’est passée, c’est que je me suis déplacé en position assise le long de diverses autoroutes, pendant des heures et des jours.

Mon impression dominante se résume au mot : choses. Des tas de choses, partout. Des maisons, des boutiques, des routes, des voitures, des immeubles, des infrastructures de toutes sortes, partout et sans fin. Des drapeaux évidemment, des drapeaux, encore des drapeaux, comme là-bas à Boston, suspendus aux fenêtres, tendus sur les capots des voitures, peints sur les murs, flottant à des mâts, petites boursouflures rouges, blanches et bleues sur l’épiderme d’un pays dont le système immunitaire se sent menacé.

Cette idée s’est rapidement imposée à mon esprit ; aussi, même quand je regarde la carte, je prends les routes pour des artères, les rivières pour des veines, les grands lacs pour un dispositif foie/reins/cœur qui propulse un milliard de corpuscules en forme de voitures à l’intérieur d’un corps enflé et cancéreux. Ça me fout les jetons. Tous ces gens, toutes ces entreprises, tous ces concessionnaires, comment font-ils ? C’est vrai, qu’est-ce qui les motive, qu’est-ce qui les fait avancer, à quoi carburent-ils ? D’où ça vient, tout ça ? Plus j’y pensais, plus ça me paraissait impossible qu’autant de choses et d’endroits différents puissent seulement coexister. Je me mettais à suffoquer, à être constamment à bout de souffle, ce qui n’a fait qu’empirer quand la climatisation est tombée en panne et s’est mise à dégager une telle condensation que je n’avais plus que deux solutions : l’arrêter, ou conduire avec le cul d’une bouteille découpée coincé entre mes pieds pour recueillir le liquide qui gouttait en permanence, et ralentir régulièrement pour le vider par la fenêtre. Sauf que si j’arrêtais la clim, très vite je me retrouvais

réellement à bout de souffle, or mon petit stock d'inhalateurs s'amenuisait déjà assez vite sans ça.

Tous ces petits drames se déroulaient dans la voiture, en contraste flagrant avec ce qui se passait à l'extérieur. Partout où j'allais, j'avais l'impression d'être déjà venu. Tout était bien indiqué, repéré, franchisé, totalement dénué de surprise. Même en traversant les grands espaces du Nebraska et du Wyoming, même en passant dans le parc du Yellowstone, tout m'était expliqué en détail. Organisé. Une fois que j'avais décidé où me rendre, je n'avais plus besoin de réfléchir. Il suffisait d'orienter la voiture dans la bonne direction, d'appuyer sur l'accélérateur et de s'arrêter de temps à autre dans un Burger King ou un Taco Bell pour manger quelque chose.

Après un certain temps à enchaîner les autoroutes, les stations-service, les motels, les fast-foods, les restaurants puis de nouveau les autoroutes, j'avais carrément perdu de vue la notion que je pourrais très bien quitter la route pour m'arrêter. Face à cet énorme réseau d'options, je n'en avais aucune. Je ne conduisais plus la Honda, c'est elle qui me conduisait. L'air lui-même commença à me paraître manufacturé, et l'effort que je devais faire pour l'envoyer dans mes poumons et l'en expulser se transformait lentement en un travail à temps plein, que je devais fournir pour avoir le droit de rester à ma place en tant que partie intégrante de cette machinerie. L'enthousiasme que j'avais ressenti là-bas à Graniteburg, en décidant de ne pas ramener la voiture au loueur, m'avait abandonné depuis longtemps. Je commençais à me sentir vide, sans substance, quantité négligeable. Je regardais ce qu'il y avait autour de moi et ça ne provoquait en moi aucune réaction appropriée. Rester concentré sur la route devant moi releva bientôt de l'exploit. J'en arrivai même à ne plus déconner sur la toxoplasmose pour sérieusement me demander si oui ou non, je l'avais, ça ou autre chose. Le quatrième jour, ce devait être aux environs de Des Moines, j'eus de nouveau l'impression de planer. Je perdis toute notion de ce que j'étais, de ce que je vivais, d'où j'allais. À un niveau quelconque, je continuais de fonctionner puisque je conduisais toujours et que je vidais l'eau. Mais je n'en garde aucun souvenir.

Quand j'ai repris mes esprits, je roulais sur une petite route bordée des deux côtés par un immense champ de maïs parfait et ondulant. Visuellement, c'était très prenant, comme si le monde s'était divisé en deux plans : un jaune, un bleu. Il n'y avait pas d'autres voitures que la Honda sur

la route, du coup j’ai tombé la vitesse, roulant au pas pour essayer de comprendre où diable je me trouvais sur terre. D’un coup, sur ma gauche, est apparu un grand panneau de bois.

Récolte de Maïs Généthique™

La société Généthique est fière de vous présenter sa récolte.

Généthique : nous remplissons la panière de l’Amérique

(Ce grain a été génétiquement amélioré.

Toute personne surprise en flagrant délit d’effraction ou de tentative d’effraction sera poursuivie aux termes des lois fédérales.)

Je pensai aussitôt à Jack. Je savais exactement ce qu’il aurait fait à ma place, c’était comme s’il avait été là, assis dans mon fauteuil, occupant le même espace. S’il avait vu ce panneau, il se serait rangé aussi sec sur le bas-côté de la route, serait sorti de la voiture, se serait avancé de dix pas à l’intérieur du champ pour pisser sur le maïs. Et si Stasie avait été avec lui, elle aurait rigolé un moment comme quoi plus rien n’était sacré et qu’on ne trouvait plus rien qui ne fut pas artificiel, et elle aurait roulé un joint. Tout en le fumant, elle aurait continué pendant dix minutes, un quart d’heure, à dégoiser comme quoi c’est terrible ce qui se passe, qu’on est dans la merde totale, et tout à coup elle aurait changé d’humeur pour devenir morose, renfermée et irritable pendant le reste du voyage.

En voyant le panneau, j’ai senti ces deux réactions tournoyer autour de moi en quête d’un moyen de s’exprimer. J’ai même secoué la tête en laissant échapper une espèce de soupir amusé comme mon père en faisait. Et c’est là que ça m’a frappé. Depuis que j’avais quitté Graniteburg, je regardais tout avec ses yeux à lui, de son point de vue, comme si j’avais *vraiment* senti son fantôme se glisser en mes lieu et place, ce soir-là dans la cuisine de Cox Macro. Du coup, j’ai arrêté la voiture pour m’offrir un moment de réflexion. C’était si étrange ; je ne vois pas comment l’expliquer… C’était comme d’être possédé. J’éprouvai même la nette impression que je devais faire un effort pour l’expulser hors de ma tête. La contemplation du panneau m’a beaucoup aidé pour ça ; en fait, je crois même que c’est lui qui a déclenché mon retour à moi-même. Parce que ma réaction à moi était 100 % différente de celle que Jack et Stasie auraient eue.

Moi, ce panneau, ce qu’il m’a fait, voyez-vous, c’est qu’il m’a rassuré.

À la ville suivante, j’ai quitté la route pour m’offrir une pause et commencer à trier un peu tout ce que Cox m’avait donné. D’abord l’interview, qui ne m’éclaira pas autant que je l’avais espéré. Essentiellement, ça parlait de choses que je savais déjà sur le passé de Jack en tant que sculpteur, des choses qui se racontaient à la communauté. Enfin bref, voici le texte ; vous n’avez qu’à vous forger votre propre opinion.

L’Alchimiste atomique

Ce mois-ci, en conclusion de notre série d’articles sur les artistes-artisans américains contemporains, nous avons rencontré le sculpteur Jack Reever. Né à Seattle, Reever a quitté le domicile familial à l’adolescence pour devenir cow-boy dans le Nebraska avant de s’inscrire à l’université des Beaux-Arts du Nord-Ouest. Après ses études, il fut l’apprenti de Mike Talus, artiste de Cascade, puis il a voyagé en Europe, notamment au Royaume-Uni où il a vécu dix ans, tout en militant au sein du Mouvement pour le désarmement nucléaire. De retour aux États-Unis au début des années 80, il s’installe à Graniteburg (Vermont) où ses pierres tombales d’une grande originalité, étranges visions de marbre et de granit, ont fait assez de bruit au sein de l’industrie très conservatrice et très traditionnelle du monument funéraire pour que son nom parvienne à nos oreilles, ici à Art Forum. *Nous avons donc envoyé Cox Macro le rattraper dans sa cabane au fond des bois…*

CM : À votre arrivée à Graniteburg, vous avez été l’apprenti de Max Depaoli, bien connu pour ses monuments civiques. Mais depuis que vous avez appris à tailler la pierre, vous vous êtes plutôt consacré aux pierres tombales individuelles, aux mausolées et aux sanctuaires, un marché presque entièrement dominé par la production en série depuis longtemps. Disons qu’au mieux, c’est considéré comme du travail de journalier. Pour quelle raison, dans la mesure où vous vous considérez plus comme un artiste authentique (voire romantique) que comme un artisan, avez-vous choisi ce domaine-là ?

JR : D’accord, alors avant tout, laissez-moi vous dire que pour moi, l’artisanat est constitué d’art à 99 % et que je ne vois pas où est le problème entre le grand art et le travail de commande ; c’est vrai quoi, 99 % de toute la production artistique sous la Renaissance italienne a été faite sur commande, et ce n’est pas Michel-Ange qui s’en serait plaint. Ensuite, si une chose traditionnelle a été remplacée par de la production en série, eh bien ça vous donne la meilleure des raisons pour la reconsidérer du point de vue de l’artisan, c’est-à-dire pour la remettre en question et la recréer. Parce que vous pouvez être certain que la production en série l’a carrément pétrifiée, cette chose, si je peux me permettre ce jeu de mots. Et puis, troisièmement, je suis sculpteur, et il n’est pas évident de regarder l’histoire de cet art-là sans y voir des liens profonds entre la taille de la pierre et la commémoration du passé. Il m’arrive parfois de penser que la préservation de ce qui a disparu est précisément la raison pour laquelle la sculpture a été inventée, surtout si on pense à tous les bustes, les statues et les obélisques et tout ce que les êtres humains ont érigé à leur propre mémoire ou à celle d’autrui au cours des siècles. Les études les plus récentes suggèrent que c’est pour ça que Stonehenge a été construit ; à un moment de l’histoire où le bouleversement climatique a provoqué la disparition des grands mammifères sur ce que nous appelons aujourd’hui les îles Britanniques, ce qui obligea les gens à trouver un substitut à la chasse, laquelle ne pouvait plus être leur principale source de nourriture, ils durent se tourner vers l’agriculture. Or, tenir une ferme c’est beaucoup plus de travail que la chasse, c’est une activité à plein-temps, pas un truc qu’on peut se permettre de ne faire que deux ou trois jours par mois. Du coup, ils étaient en colère, ils avaient peur, et ils estimèrent que la déesse de la lune – qui régnait sur le cycle de la chasse, puisque la meilleure chasse aux mammifères se fait à la clarté de la pleine lune – les avait abandonnés. Du coup, leurs prêtres leur ont construit Stonehenge, qui est en fait conçu plus ou moins comme un théâtre, pour montrer comment le soleil – qui domine les existences de la populace bien plus que la lune ne dominait nos existences d’alors – suivait en réalité les motifs que la lune a laissés dans le ciel, ce qui fait de lui en quelque sorte, son subalterne dans le panthéon céleste. Et donc, ce monument montre aux gens quelle puissante relation existait par le passé, tout en les rassurant sur l’avenir. C’est ce que fait la sculpture.

CM : Mais sur un plan plus personnel ? Diriez-vous que vous avez toujours été attiré par la mort ?

JR : Peut-être pas par la mort, non ; je ne suis pas un de ces mecs gothiques, là, qui traînent dans les cimetières tout de noir vêtus. Mais je suppose que j'ai toujours nourri un intérêt pour l'enterrement en tant que rituel. J'ai grandi dans un environnement religieux en quelque sorte, et je me souviens d'avoir sculpté des petites pierres tombales pour des animaux familiers, des chats ou des hamsters qui étaient morts, ce genre de choses. Ce qui est peut-être plus intéressant, c'est qu'il m'est souvent arrivé de créer des objets archéologiques imaginaires et de les avoir planqués sans rien dire à personne. J'ai grandi pendant la grande vague de construction des lotissements familiaux consécutive à la Seconde Guerre mondiale, aussi on trouvait facilement des matériaux de rebut dans notre quartier, dans les fossés ou sur les lotissements vides ; on avait vite fait de tomber sur quelque chose, des briques par exemple. Il y en avait, des briques, de toute sorte, souvent en argile réfractaire. Très difficile à sculpter, parce que très fragile ; si on essaie d'y tailler une forme humaine, elle se casse au niveau de la taille, ou la tête se rompt au niveau du cou. Mais je les taillais, ces figurines, presque comme si elles étaient magiques, puis je les emportais sur ma bicyclette à cinq cents mètres de là, à l'endroit où le lotissement se terminait par une petite falaise escarpée, une espèce d'embarcadère qui avait l'air immense pour moi, même si à mon avis il ne faisait guère plus de trente ou quarante mètres de haut. Au pied de la falaise, il y avait une vieille voie ferrée et au-delà, le Puget Sound, dont l'eau est salée. Évidemment, j'adorais passer la plage au peigne fin, on ne peut pas empêcher les gosses de faire un truc aussi sympa. Ce que je veux dire, c'est que je me souviens qu'il m'arrivait de sculpter une de ces figurines, après peut-être trois ou quatre essais infructueux, j'en obtenais une intacte ; je prenais une truelle dans la cabane à outils du jardin, j'enfourchais mon vélo et je pédalais jusqu'au sommet de la falaise. Là, je descendais l'escarpement pour atteindre la voie ferrée et puis je creusais un trou aussi profond que possible dans l'argile. Je glissais ma figurine dedans, je rebouchais le trou, j'effaçais les traces et surtout je ne disais rien à personne. Bon, c'est qu'un exemple…

CM : C'est génial, c'est un très bon exemple. Donc peut-être que…

JR *(interrompant)* : En tout cas, c'est un truc dont vous devrez tenir compte si vous devenez archéologue ou si vous en épousez un ou une : ne prenez rien pour argent comptant ! Ça ne sera peut-être pas la preuve d'une civilisation encore inconnue. Ça prouvera simplement qu'un gosse de sept ans avec une âme d'artiste est passé par là.

CM *(rires)* : Alors, qui vous a influencé, d'après vous ?

JR : C'est difficile à dire, il y a tant de réponses. Quelqu'un, John Lennon, je crois, a dit un jour que ce qui vous influence, c'est avant tout ce qui vous excite, et je suis assez d'accord. Mais en termes de démarche générale et de méthodologie en tant qu'artiste, je dirais que les gens qui m'ont le plus marqué sont ceux avec qui j'ai fait mon apprentissage sur l'île de Blakely, au début des années 60 : Mike Talus, Arthur Nutsch et d'autres personnes de là-bas, qui faisaient partie de ce qu'on appelait l'École de Cascade, laquelle a commencé en gros quand deux ou trois artistes sont revenus aux États-Unis après avoir traversé de terribles épreuves lors de la Première Guerre mondiale et qu'ils se sont dit : "Putain de merde, sans déconner, la nature humaine et la culture humaine sont carrément cramées ; moi je me mets à la beauté et aux secrets du monde de la nature !" Et quelques-unes des personnes qui avaient hérité de cette tradition et allaient faire le lien avec cette phase plus intellectuelle que fut le mouvement hippy vivaient à Blakely, à deux ou trois heures de route au nord de Seattle, avec une petite traversée en ferry en prime. C'était idyllique : une petite île très boisée, petite population – pour l'essentiel des artistes – ni électricité, ni téléphone. La plupart des gens avaient trente-cinq/quarante ans, et moi j'étais là, avec mes dix-huit balais, assistant Mike sur quelques-unes de ses œuvres de commande ; c'était plutôt une faveur qu'il me faisait, à vrai dire, envers mon ancien prof d'esthétique. Bon, j'étais vachement intimidé, mais par-dessus tout désireux d'apprendre.

CM : Comment était-ce ?

JR : Comment ? Eh bien comme je l'ai dit, carrément idyllique. Mike et sa femme vivaient dans une vieille petite ferme, une douzaine d'hectares d'espace dégagé entre les arbres, pratiquement au centre de l'île. Un lieu idéal et typique pour beaucoup d'artistes ouest-américains de l'époque ; et détail tout aussi répandu, la grange transformée en atelier. Il y avait un petit poêle à bois, qui avait l'air purement décoratif, mais qui était tout à fait étanche. À deux cents mètres de là, il y avait une vieille maison en boîte à sel ; ça s'appelle comme ça parce qu'elles ont deux étages en façade et un seul à l'arrière, avec un toit à comble sur pignons qui s'avance pour faire un auvent. Ça ressemble à une boîte à sel, d'où le nom. Celle-ci n'était pas isolée, il y avait bien un poêle à bois, mais pas d'électricité, et pour l'eau : un seau d'eau au bout d'une corde au-dessus d'un puits. L'arrangement, c'est que je devais assister Mike dans ses gros travaux de commande,

couper du bois de chauffage, accomplir certaines corvées, et en échange j'avais droit à un petit pécule, je pouvais loger gratuitement dans la boîte à sel et j'avais un accès limité aux outils de Mike et à son expérience. C'était parfait.

CM : Quel genre de choses appreniez-vous ?

JR : Oh, surtout à sculpter le bois. Parce que bon, à la pire époque, l'École de Cascade faisait surtout dans le bois flotté et les trucs artisanaux genre proches-de-la-nature, ces trucs qui ont pris de l'ampleur au fil du temps pour devenir aujourd'hui cette saloperie de kitsch New Age. Mais au mieux de sa forme, comme à Blakely par exemple, il y avait des artistes – je vais m'en tenir aux sculpteurs – comme Mike et Arthur, qui mettaient un point d'honneur à sélectionner le bois et à le sécher minutieusement. À l'époque, comme je l'ai dit, je venais juste de sortir des beaux-arts ; quand je me mettais à sculpter, je prenais ce que je trouvais et je travaillais là-dessus. Mais ces mecs-là allaient jusqu'à discuter des mérites d'arbres qui avaient encore leurs racines dans la terre ! Et quand ils estimaient qu'un arbre était prêt – les plus courus étaient le cèdre, le frêne et le genièvre ; le frêne surtout est magnifique à sculpter – ils allaient le couper, l'écorcer, le sécher puis l'envelopper dans du plastique pour attendre parfois cinq ans avant de se mettre à le sculpter, encore que durant toute cette période, il leur arrivait d'en ressortir un morceau, de le déballer, d'estimer ce qu'il allait devenir, d'en tailler peut-être un éclat ou deux. Juste pour sentir la texture du bois, vous voyez… le grain ? Enfin bon, ces mecs étaient sérieux, c'était ça l'important, ça voulait dire un max pour moi. Je n'avais vraiment pas la moindre inclination envers l'art commercial ni ses applications ; à mes yeux, la sculpture était ce qui se rapprochait le plus d'une vocation religieuse, de l'expression de l'âme. Pareil pour ces gars-là – c'étaient des romantiques, je dirais. La chose la plus importante qu'ils m'aient apprise, en plus des techniques de sculpture du bois, c'est le respect du matériau. C'est là-bas que j'ai appris que lorsque vous travaillez un matériau, en l'occurrence le bois, il vous informe de ce qu'il acceptera de faire ou non. Il vous faut donc le prendre par amour, il vous faut le séduire, et lui en retour, il vous séduit. Le but de tout ça est de faire en sorte que votre vision artistique et votre talent soient catalysés par la compréhension du matériau qui vous gagne tout en le travaillant pour en arriver à faire fusionner parfaitement votre œuvre d'art avec ce que ce morceau de bois ou de pierre a envie de devenir.

CM : Ça m’a l’air sacrément fondamental.

JR : Ça, oui ! Parce que ça ne s’applique pas qu’à la sculpture ornementale, mais à tous les arts plastiques. Prenez l’architecture. Quoi que vous pensiez des Mayas ou des anciens Égyptiens, il ne fait aucun doute que ces gens-là comprenaient la pierre comme personne ne l’avait fait avant ni ne l’a fait depuis. Les Mayas ne connaissaient pas les outils métalliques, pourtant si vous entrez dans un de leurs temples, mettons à Chichen Itza ou à Palenque, et si vous observez n’importe quelle marche d’escalier pas trop usée par les ravages du temps, vous verrez qu’elle est toujours aussi d’aplomb que n’importe quelle assise de briques dans une ville contemporaine. Le seul moyen d’atteindre un tel niveau est d’être en contact si étroit avec un matériau que vous en connaissez le moindre défaut, la moindre tendance, vous connaissez son grain par cœur. C’est effrayant de voir à quel point ces gens étaient doués. J’ai une théorie pour expliquer comment des civilisations aussi distantes dans le temps et l’espace que l’étaient les Mayas et les Égyptiens en sont arrivées à cette similitude de conception pour leurs pyramides, en partant du principe qu’il n’y avait pas de communication entre eux. C’est tout simplement que la forme même de cette conception est incluse dans le matériau : c’est la pierre qui dicte la pyramide à degrés. C’est là la forme la plus simple que la pierre autorise. J’ai vu des photos d’une montagne sur la côte sud-est de l’Islande, dont les fissures et les plans de fracture se sont érodés pour finir par ressembler précisément à la pyramide Kukulcán de Chichen Itza. Les Mayas suivaient les mêmes tendances de la roche que suivent les forces géomorphologiques. Il n’y a pas d’autre méthode.

Et si vous faites ça, il y a 80 % de chances qu’en essayant de bâtir une structure imposante, vous obteniez une pyramide à degrés. Pour prouver à quel point ces gens comprenaient les matériaux qu’ils sculptaient, non seulement la pyramide de Kukulcán contient une autre pyramide antérieure et plus petite, non seulement ses dimensions tiennent compte des complexités du calendrier maya, mais les dimensions des girons et des contremarches ont été conçues de telle manière que tout son qui s’y répercute sera renvoyé et déformé de façon à imiter les stridulations descendantes de l’appel du quetzal, l’oiseau sacré que représentent les gravures de la pyramide ! Ces types ont fabriqué le premier engin à enregistrer des sons de toute l’histoire humaine, et avec des pierres encore bien ! Ça, c’est de l’opiniâtreté, ça, c’est de la technique ! Et j’affirme haut

et fort que notre culture n'en connaît aucun équivalent, sauf peut-être notre connaissance pointue des propriétés radioactives de l'uranium et du plutonium. En tant que sculpteur, j'ai voulu m'approcher aussi près que possible de cette sensibilité par mon travail, et un aspect de ma démarche consiste à croire que tous les matériaux ont leur usage propre.

CM : De quelle manière ?

JR : Eh bien si je veux sculpter une rose, je ne choisirais pas un matériau dur et translucide comme l'obsidienne par exemple, parce que ça ne respecterait pas la vraie nature du matériau ; elle n'est pas "rosifère". Bon, vous pouvez avoir des tas de raisons valables pour faire une rose en obsidienne, le résultat sera même tout à fait spectaculaire, mais il sera noyé par le contraste flagrant entre le matériau et ce qu'il laisse paraître, ce qui en fera finalement une œuvre superficielle. Donc je me tournerais plutôt vers un métal, l'or ou l'argent, quelque chose dont je pourrais tirer des feuilles extrêmement fines dont la texture sera proche de celle des pétales. J'ai constaté que c'était là une démarche humaine pratiquement constante dans l'utilisation des matériaux depuis la préhistoire. De ce point de vue, la sculpture est un moyen de découvrir l'essence de la matière, pas au sens des essences platoniciennes, qui sont si abstraites et si métaphysiques qu'elles n'ont de valeur qu'en tant que généralisations sans pertinence ; non, ça veut dire découvrir la personnalité d'un matériau, ce qui implique de le travailler pour découvrir les processus qui l'ont mené à être ce qu'il est et qui le mettent en relation avec d'autres matériaux dotés des mêmes propriétés. De ce point de vue, la sculpture a pas mal de rapports avec l'alchimie.

CM : Le mot est lâché.

JR : Oui, et il est souvent compris de travers.

CM : Quel est l'usage correct de ce terme, selon vous ?

JR : La réponse à cette question n'est pas simple. L'alchimie n'est pas unique, elle est multiple ; ce qui veut dire qu'elle a aussi sa propre histoire, plus ou moins, et pas une panoplie de principes a priori. Elle commence dans l'ancienne Égypte avec Thot, le dieu-mage. Thot était le scribe des dieux, le dieu de la connaissance et de la justice, l'inventeur des mathématiques, de l'astronomie, de la mécanique, maître de la lune et grand maître ès magie. Lorsque le dieu-soleil Osiris fut assassiné et que son épouse Isis, la déesse-lune, eut besoin de le ramener à la vie assez longtemps pour la mettre enceinte, c'est Thot qui lui a enseigné les

sortilèges nécessaires. Et quand Horus, fils d'Isis, naquit, c'est encore auprès de Thot qu'elle se procura les runes et les charmes dont elle avait besoin pour le protéger des desseins maléfiques de Seth, le rival et usurpateur d'Osiris.

Enfin bref, comme je disais, Thot, que les Grecs ont rebaptisé Hermès, c'est lui qui a offert aux Égyptiens le don de l'alchimie qui pour eux ne signifiait pas seulement transformer le plomb en or, comme nous le croyons, mais concernait tous les procédés de transformation possibles. Par exemple, si vous ajoutiez de la levure au pain, si vous changiez cette indigeste galette plate en cette chose toute gonflée et si savoureuse qu'elle en devenait votre nourriture de base, eh bien c'était de l'alchimie. Si vous faisiez fermenter de l'eau contenant des graines de houblon et de la levure pour en faire de la bière, c'était encore de l'alchimie, pas parce que ça vous rendait ivre, mais parce que l'alcool tuait les bactéries toxiques et rendait l'eau plus propre à la consommation ; l'eau ne vous rendait plus autant malade. Pareil si vous tiriez une teinture d'une plante ou d'un animal pour teindre des peaux ou des tissus ; certains procédés d'extraction étaient extrêmement complexes, de vraies formules de sortilèges, mais si on les suivait au pied de la lettre, elles vous permettaient, à partir de quelques boisseaux du matériau brut que vous aviez au départ, d'obtenir au bout du compte une coupelle de couleur concentrée et pure capable de teinter de manière indélébile tout ce qu'elle toucherait, et qui ne se ternirait jamais. Dans un monde où tout se décompose et se transforme, c'est bel et bien de la magie.

Bien entendu, ces procédés de transformation étaient aussi considérés comme purificateurs ; au sens littéral du terme : dons des dieux. Le pain en est un exemple évident ; en lui ajoutant de la levure et en la faisant cuire, vous transformez une pâte indigeste en nourriture de base. En manne du ciel. La teinture, c'est encore plus symbolique, d'abord parce que c'était plus difficile à fabriquer, ensuite parce que les effets en étaient visuels plutôt que viscéraux. La pourpre royale que portaient les anciens Égyptiens, et, je crois, les habitants du bassin mésopotamien avant eux, était extraite d'une glande particulière qui se trouve dans un petit mollusque méditerranéen, un bivalve. Il vous faut d'abord ramasser plusieurs milliers de ces bivalves, leur ôter leurs minuscules vésicules biliaires, les blanchir, les sécher, les réduire en poudre, leur ajouter de l'alcool, filtrer, faire évaporer le filtrat et enfin vous avez cette splendide teinture pourpre que les

royautés se réservent pour leur usage : la pourpre royale ; d'ailleurs, la famille royale d'Angleterre s'en sert encore aujourd'hui.

À vrai dire, on tient un lien direct avec cette histoire, parce qu'aujourd'hui il semblerait que certains archéologues ont trouvé des traces d'étain de Cornouailles dans certains bijoux et outils d'Égypte ; les Égyptiens et les Phéniciens faisaient commerce avec la Cornouailles, et l'une des choses qu'ils échangeaient contre l'étain, c'était le savoir-faire permettant de fabriquer la guède, la teinture bleue dont les anciens Bretons aimaient à se parer le corps. La séquence d'opérations qui permet de tirer la teinture de sa plante-mère est extrêmement complexe, si complexe qu'en fait la technique exacte en a été perdue au fil du temps, bien qu'on sache qu'il s'agissait d'un processus de décantation et de fermentation en trois étapes ; en tout cas, il est fort peu probable que les Bretons aient pu le découvrir comme ça, au débotté. Ils n'étaient pas assez avancés. Et avant que vous n'en parliez, prenez Stonehenge : je vous dirai qu'il est très probable que les connaissances astronomiques et techniques qui ont présidé à sa construction proviennent aussi de contrées étrangères.

Bref, l'extraction de la guède peut donc être considérée comme un savoir alchimique, partie intégrante d'un processus alchimique. Il y avait un rituel autour de ça, tout comme il y en avait un qui présidait à l'utilisation de la teinture en tant que peinture corporelle, et ce rituel avait des propriétés transformatives sur le plan psychologique aussi bien que physique. Puis au fil des siècles, voire des millénaires, ces techniques ont quitté leur domaine originel de pratique alchimique pour gagner celui de diverses communautés, religieuse tout d'abord, mais aussi métallurgique, la peinture ou la sculpture, vu qu'il ne faut pas oublier que toutes ces pratiques n'étaient pas rigoureusement séparées comme elles le sont souvent de nos jours. Les alchimistes cherchaient aussi à percer le secret de la jeunesse éternelle et celui de la panacée, ce qui en faisait bien souvent des médecins – Paracelse en est l'exemple le plus fameux – ou des apothicaires, des teinturiers, des philosophes, des devins, des astrologues et parfois tout cela à la fois.

CM : Pourtant, bon nombre de ces gens étaient des charlatans, des escrocs.

JR : C'est sûr, et ça explique en partie pourquoi durant tout le haut Moyen Âge et presque toute la période médiévale, la pratique de l'alchimie fut proscrite. L'Église s'y opposait ou la taxait d'art satanique et obscur qui osait mettre en avant une interprétation honnie de la signification du Christ

et de la Sainte Trinité ; et les rois et les dirigeants avaient tendance à l'opprimer parce qu'ils craignaient que quiconque s'avérait capable de fabriquer des quantités illimitées d'or et d'argent pouvait rapidement devenir une menace pour leur régime.

Mais vers l'époque de la Renaissance italienne, une bonne partie des connaissances véritables contenues dans l'alchimie commença à transpirer, notamment parce que les métaux avaient de plus en plus d'importance sur le plan économique, et l'alchimie semblait détenir les secrets de leur élaboration et de leur purification. Le procédé de fabrication du métal était considéré comme voisin de celui de la fermentation, qui préside à tant de pratiques alchimiques anciennes telles que la brasserie, la cuisine et la teinture. Du fait que ces procédés dérivent de la matière organique, on appelait souvent le principe en question le "principe végétatif", et c'est ce même principe auquel Sir Isaac Newton fait plus tard référence quand il cherche un fondement à sa théorie de la gravitation. Beaucoup d'alchimistes, dont Newton, considéraient que les Anciens avaient possédé une connaissance presque parfaite du monde et de ses principes, mais que tout cela avait été perdu ensuite et se cachait, par exemple dans l'abominable formule du crabe de Zosime, ou dans les mots de la *Tabula Smaragdina*, la table d'émeraude d'Hermès Trismégiste, qui est une formule en dix étapes, gravée dans une plaque de cristal. C'était quelque chose comme les Dix Commandements de l'alchimiste, et même si en fin de compte on a compris que c'était un faux, forgé par les gnostiques du IIe siècle de notre ère à un moment où ils s'efforçaient de convaincre tout le monde que leur version du christianisme fondée sur l'alchimie était meilleure que celle qui allait devenir la version orthodoxe, elle fut longtemps d'une importance considérable.

En conséquence logique de leurs théories sur les actes divins, de la chute et de la création des sept métaux vils, les hermétistes croyaient que l'homme avait le pouvoir, sinon pour but de sa présence sur terre, de tenter de reconstituer les éléments sophiques originels afin de guérir l'univers ; on retrouve d'ailleurs la même idée dans la Cabale. À partir de ces métaux vils, en les "purifiant", ils se croyaient capables de les "transmuter", de leur faire gravir l'échelle de pureté des métaux, jusqu'à atteindre les plus purs des minéraux qui existent à l'état naturel, c'est-à-dire l'argent et l'or. Et en purifiant l'or lui-même, ils croyaient possible de lui rendre son état originel de pureté subtile, ce qui équivalait à reproduire un éclat, même minuscule,

des principes actifs avec lesquels Dieu avait conçu sa Création. Les pouvoirs d'une telle substance – connue sous de nombreux noms, le plus fameux étant *lapis philosophorum,* la pierre philosophale – devaient être immenses. Comme le décrivait la théorie de la création des minerais, dans les bonnes conditions, elle pouvait transmuter les métaux vils en or, mais aussi transmuter l'or en *lapis* surnuméraire. Elle pouvait aussi guérir toute sorte de maladies et bien évidemment guérir la totalité de la Création, la renvoyant alors à sa forme originelle conçue par Dieu. Et si vous vous dites qu'il y a là un parallèle évident avec tout le matraquage médiatique qu'on nous assène, comme quoi l'énergie nucléaire et la fabrication de plutonium c'est bourré d'avantages, eh bien tout ce que je peux vous dire, c'est que vous n'êtes pas le seul.

Enfin bon, c'est ça l'alchimie en gros, et c'est l'une des choses qui m'intéressaient.

CM : Vous dites qu'il y a un parallèle entre l'alchimie et le nucléaire. Est-ce que cette relation apparaît dans vos travaux ?

JR : je crois qu'on peut dire ça, oui. En fait, le nucléaire explique en partie pourquoi je suis d'abord venu ici sculpter le granit.

CM : Pourriez-vous en dire un peu plus à ce sujet ?

JR : C'est assez compliqué, mais je vais essayer. Bon, vous savez que je m'intéressais beaucoup aux matériaux nucléaires. En partie parce que, comme beaucoup d'artistes, je suis contre le nucléaire ; disons que c'est l'influence claire et nette de l'École de Cascade. Quand je suis allé en Angleterre, je suis tombé amoureux de quelqu'un, et je me suis retrouvé en plein dans le mouvement hippy, j'ai fini par m'installer dans une communauté avec d'autres artistes que j'avais rencontrés en Cornouailles, un genre de mini-Blakely – je crois que j'essayais de reproduire les conditions dans lesquelles j'avais été le plus heureux, comme si j'avais monté une famille de substitution – je veux dire de substitution par rapport à la mienne, de famille, celle de la vraie vie avec laquelle je ne me suis jamais bien entendu, et ce dès le départ. Adhérer au Mouvement pour le désarmement nucléaire faisait partie du lot.

Un des aspects du militantisme, quand vous faites ça sérieusement, ce qui était mon cas, c'est que vous devez à vous-même de vous renseigner sur le sujet en question. Donc j'ai commencé à lire des trucs sur la science nucléaire. Deux choses m'ont vite frappé. La première, c'est de constater à

quel point la structure du savoir nucléaire est, ou du moins était, au début de l'ère atomique, semblable à celle que propose l'alchimie. Évidemment, ça n'a rien d'une coïncidence ; au début du XX^e^ siècle, c'est John Dalton qui a mené les premiers travaux destinés à trier les faits concrets de la mythologie alchimique et qui a conçu la première table des éléments proprement dite. Après, quand Becquerel, Curie, Rutherford et Bohr nous expliquent comment les quatre-vingt-dix éléments chimiques qui composent la table périodique sont eux-mêmes composés d'éléments plus petits, les électrons et les neutrons, comment ces deux seules unités combinées capturent toujours le nombre adéquat d'électrons et hop ! un atome – et que cela constitue toute la matière, absolument toute – tout cela vous a un air alchimique étonnant. Un peu plus tard, ça devient encore plus compliqué, quand on commence à glisser dans la foulée vers le royaume subatomique. Encore qu'on n'ait pas besoin de la physique quantique pour construire un réacteur capable de fabriquer du plutonium. Les mecs qui ont construit la pile de Chicago faisaient de la physique newtonienne avec des atomes. Ils n'avaient pas besoin de plus.

Manque de bol, on ne peut donner dans la science sans laisser traîner tout un tas de saletés dérivées, ce qui nous amène pile au cœur de la deuxième chose qui m'a frappé en matière de physique nucléaire, c'est que sa prosécution [*sic*] est inséparable de la pratique de l'enfouissement. Tout en étudiant la très théorique question de la fin du cycle de combustion, j'ai lu aussi pas mal d'articles sur l'entreposage à long terme des déchets nucléaires, comme quoi certains de ces trucs devaient être mis à l'écart pendant des dizaines, voire des centaines de milliers d'années avant que leur décomposition ne les rende assez inoffensifs pour pouvoir être réintégrés à l'environnement. Il s'est avéré que les batholites de granit, du fait de leur solidité, de leur stabilité et leur faible perméabilité à l'eau, représentaient le genre de sites d'entreposage parmi les plus propices. Le Canada et la Suède avaient en cours des projets de dépôts granitiques et, si aux États-Unis les pouvoirs en place envisageaient aussi le basalte et les grands dépôts de sel en plus du granit, ils avaient mené des études de faisabilité à Graniteburg, ils avaient même déjà construit des centres de commandement stratégique comme celui de Cheyenne Mountain, qui est enterré à grande profondeur sous d'énormes formations granitiques parce que c'est la seule chose qui peut résister à un impact nucléaire direct. Et moi, à ma manière d'artiste, j'ai eu un éclair de ce truc qu'on aime appeler

inspiration, mais qui peut très bien n'être qu'une attaque de gaz stomacal, enfin bref, je me suis dit, hé non, mais attends, y a une relation, là. Parce qu'en réalité, construire ces dépôts, ces mausolées de déchets, s'est vite révélé plus compliqué qu'on ne l'avait cru. Même avec le granit, on ne pouvait pas avoir la certitude que ce qu'on y mettrait resterait intact pendant cent mille ans. Parce que ça, ça relève carrément de l'ère géologique, ça dépasse largement l'échelle humaine, c'est bien bien bien au-delà de ce qu'on peut prévoir.

Les problèmes étaient si insurmontables qu'en fin de compte, malgré les milliards de dollars dépensés en études de faisabilité et en planification, les États-Unis n'avaient pas réussi à construire un seul dépôt nucléaire. Dans leur terminologie, ils n'étaient pas en cycle fermé. Ce qu'ils avaient à la place, c'étaient des quantités phénoménales de déchets hautement toxiques, entreposés dans des piscines à ciel ouvert et des cuves temporaires, et nulle part où les mettre. Et ce n'était pas rien, il s'agissait de centaines de milliers de tonnes d'un matériau si toxique qu'une seule particule peut vous tuer. Et personne n'en parlait. On ne parlait que de la prolifération des armes, de notre faculté à faire sauter la planète en une seule journée. Ce qui était passé sous silence, c'est que même si on ne la faisait pas sauter, la planète, on était bien partis pour l'empoisonner irrémédiablement, à cause de tout ce qu'on répandait n'importe où.

D'après moi, tout ça représentait une bonne grosse contradiction interne dans les projets que l'industrie nucléaire élaborait pour son propre avenir. Alors je me suis dit hé, peut-être que si j'applique mon travail d'artiste à ce point précis, je pourrais attirer l'attention des gens dessus, faire éclater le problème au grand jour. Non pas que j'aie su tout de suite comment faire ça précisément, mais au moins il me semblait qu'il y avait là une petite chance de vraiment changer les choses. C'est vrai quoi, d'un côté je sculptais beaucoup, de l'autre je manifestais, et bon je me suis dit qu'il fallait que je combine les deux. Et en plus de tout le reste, je me suis rendu compte petit à petit que, face à l'énormité de l'industrie nucléaire, mes petites sculptures en bois, toutes mignonnes et authentiques et imprégnées de nature qu'elles étaient, elles n'allaient pas faire le poids. Je ne parle même pas de David contre Goliath, là ; c'était comme de s'attaquer à un croiseur interstellaire avec une sarbacane à petits pois ; même dans un film, ça ne passerait pas.

CM : Vous pensez que l'art peut vraiment faire le poids ?

JR : Oh ça oui, et je ne le dis pas seulement par narcissisme d'artiste, ça renvoie à l'idéal des alchimistes.

CM : C'est pour cela, donc, que vous avez quitté l'Angleterre pour retourner aux États-Unis étudier la sculpture du granit ?

JR : En gros, oui. Je veux dire, ça ne marchait pas pour moi là-bas, de toute façon ; j'avais des problèmes de visa, des problèmes personnels et tout ça, et tout indiquait qu'il était temps pour moi de bouger. Alors je me suis dit, bon allez, je vais me tirer au Vermont, où se trouve l'un des plus gros gisements de granit du monde, je vais me placer en tant qu'apprenti chez un tailleur de pierre et apprendre à sculpter la reine des pierres.

CM : Vous avez donc d'autres ambitions que de sculpter des pierres tombales pour des riches New-Yorkais ?

JR : Hé, on dirait bien que j'ai vendu la mèche, hein ? Vous êtes meilleur journaliste qu'on ne le croirait au premier abord.

CM : Merci, je tâcherai de prendre ça comme un compliment.

Des "problèmes personnels". Je vois. Donc, Stasie et moi, c'est ce qu'on était, pas vrai ? Des problèmes personnels ? Quel abruti. Quel connard. Comment ose-t-il parler ainsi de ce qu'il a vécu en Cornouailles, sans même nous mentionner une seule fois ? Comment peut-il faire ça ? Comment peut-il évoquer une expérience aussi capitale dans une interview en la traitant de manière aussi réductrice ? La première fois que j'arrive à ce passage, ça me met dans une telle fureur que je suis obligé de m'arrêter de lire ; je ne peux même plus avaler le repas que je suis en train de prendre dans un endroit quelconque. Je finis par repousser mon assiette, je quitte le restau et je roule tout l'après-midi derrière une sorte de voile rouge, remarquant à peine la route sous le coup de la colère, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il fait nuit, que je dois pisser, trouver un motel, un avec la télé et un magasin de spiritueux à proximité, pour que je puisse rester assis à boire en regardant l'écran, en l'examinant pour voir si j'y détecte les indices qui m'expliqueront pourquoi Jack Reever a trouvé si difficile, après sa fuite, d'admettre mon existence.

Je me souviens de l'intérêt que mon père portait à l'alchimie, ça d'accord, et qui d'ailleurs n'était pas aussi pompeux que le laisse présager l'interview de Cox. Je crois que c'est le moulage de la baleine qui l'a inspiré, parce que tout de suite après (dès le lendemain en fait, quand il eut

donné la bulla à Lune) il réquisitionna un coin inutilisé à l'autre bout de la grange qui servait d'atelier, pour un nouveau chantier. Il s'agissait d'une vieille stalle pour le bétail ou un truc de ce genre, humide, sombre et poisseuse, mais il la nettoya, suspendit de l'éclairage aux solives à un bout de fil poussiéreux et bricola un établi à partir d'une traverse de chemin de fer récupérée.

L'établi était censé servir à travailler le métal, mais Jack ne pouvait se contenter d'aller simplement acheter une mesure d'or ou d'argent pour la travailler comme tout le monde ; non, il fallait qu'il fabrique lui-même son matériau. En suivant les instructions d'un vieux bouquin, lui et Tom construisirent un petit fourneau contre le mur du fond de la grange. Ça a l'air impressionnant comme ça, mais le résultat ne l'était pas ; ce n'était qu'un cube de briques d'un mètre de haut, bâti autour d'une trémie en béton qui alimentait un conduit duquel les scories fondues devaient s'écouler. Un peu plus haut se trouvaient deux autres conduits, d'entrée ceux-là, destinés à recevoir les ajutages de deux grands soufflets de forge, lesquels devaient être actionnés en cadence (devinez qui s'y collait) pour fournir un apport continu en oxygène à la couche soigneusement disposée de minerai et de charbon qui se consumait à l'intérieur, l'amenant ainsi à température de fusion.

Quand le fourneau fut prêt, il nous fallut du minerai. Les mines d'or ne se croisent pas sous le sabot d'un cheval, c'est un fait, mais il y en avait une au pays de Galles, juste au nord de Brecon Beacons, à six heures de route (c'est-à-dire à quatre heures de route avec tout autre véhicule que le van de Jack et Stasie). En règle générale, les voyages par la route n'étaient guère une source de joie 100 % pur délire pour les plus jeunes membres de la communauté, du fait de leur inconfort manifeste, de la désorientation qu'ils généraient et des désastres qu'ils faisaient pleuvoir sur nos têtes. Mais là, une mission pour trouver de l'or ? Pas pareil ! Dans tous les cas, ça ne pouvait pas être pire qu'un week-end de plus passé à camper devant les portes de la centrale de Hinkley Point dans le Somerset.

Ainsi donc, un samedi matin vers 5 heures, nous partîmes en direction de la M5, farcis de rêves de richesse et de projets grandioses, Jack au volant, Tom à la place du mort, Max, Lune, Jake et moi répandus tout endormis sur l'amoncellement de couvertures crasseuses et de duvets douteux que l'on gardait en réserve sous l'une des banquettes précisément pour les occasions de ce genre. Tom nous réveilla en franchissant le pont

sur la Severn (l’ancien) pour que nous puissions admirer l’énorme système de haubans qui, à l’époque, était tenu pour joliment impressionnant, même par des ennemis du progrès tels que s’en réclamaient les membres de notre communauté, après quoi je me souviens d’avoir été surtout embarqué dans un concours de pets assortis de “bergamotes” qui nous occupa jusqu’à Abergavenny, où nous nous arrêtâmes pour un casse-croûte dans une cafétéria en bord de route.

Nous arrivâmes à la mine d’or de Dolaucothi vers midi, mais je crois que mon père ne s’attendait pas à ce qu’il trouva. La vallée avait certes été exploitée pour son or depuis l’époque romaine (comme il n’avait cessé de nous le seriner en route), mais aujourd’hui, elle appartenait aux Monuments historiques, qui l’avaient clôturée. Jack était furax. Il avait cru trouver un endroit laissé à l’état sauvage, abandonné, plein d’excavations à ciel ouvert et de galeries à moitié effondrées que nous pourrions explorer pendant des heures en quête de filons métalliques, que lui et Tom attaqueraient à la pioche. Il n’y avait rien de tel.

Puisqu’on avait fait tout ce chemin, on s’est payé la visite guidée, qui était assez intéressante (même si Jack fit de son mieux pour pourrir la vie de notre guide en le contredisant à chaque fois qu’il ouvrait la bouche), mais il était clair que nous ne pouvions pas repartir en emportant quelques sacs de minerai comme nous l’avions prévu. De moins, pas jusqu’à ce que Tom et Jack eussent ourdi le plan passionnant qui consistait à aller se garer au fond d’un chemin de traverse jusqu’à la nuit tombée, puis à se glisser sous le grillage pour aller piller des bouts de rochers parmi les tas qui s’empilaient dans les vieux wagonnets de bois que nous avions vus dans la journée et dont le guide avait précisé qu’ils contenaient effectivement du minerai puisqu’ils provenaient de l’un des derniers filons encore exploités sur le site.

Ce ne fut pas aussi difficile qu’on l’aurait cru. Je ne pense pas que quiconque aux Monuments historiques ait jamais envisagé l’éventualité que quelqu’un pourrait être assez dérangé pour essayer de piquer des trucs pareils. Il n’y avait pas de gardien de nuit et les barrières avaient plus pour vocation de dissuader les vandales éventuels et les promeneurs égarés en dehors des sentiers de randonnée de la vallée, que d’empêcher des voleurs résolus d’y pénétrer. Et puis le minerai, c’est de la roche, et la roche c’est lourd, et si des tarés avaient envie de s’en coltiner de pleins sacs de jute au

milieu de la nuit, alors grand bien leur fasse. Comment auraient-ils pu savoir que Jack était l'un de ces dérangés ?

Et nous voilà donc tous les six, avançant furtivement dans les bois en direction du grillage. En parfait accord avec nos intentions lunatiques, la lune se tenait bien haute et bien pleine, inondant la forêt de sa lumière blanche et polarisée à spectre restreint. Tout autour de nous, les silhouettes des arbres se distinguaient avec une clarté extraordinaire, leurs troncs restant d'une noirceur totalement dépourvue de détails, comme des trous découpés dans le tissu de gaze sombre de la nuit.

Tandis que Max et Lune faisaient le guet, Jake et moi nous mîmes la main à la pâte pour gratter le sol sous le grillage afin d'y ménager un sillon, puis nous le soulevâmes pour permettre aux deux adultes de (j'ai dit adultes ?) ramper dessous. Une fois qu'ils furent de l'autre côté, nous les regardâmes se diriger à la manière des commandos vers la petite tête de ligne ferroviaire et le chapelet de silhouettes trapézoïdales qui renfermaient le butin convoité.

Durant toute l'opération, j'avais le cœur au bord des lèvres. Je me souviens que j'avais la trouille, une trouille bleue, me répétant qu'on allait se faire prendre et aller en prison pour le restant de nos jours, et plus encore, je me souviens à quel point je haïssais Jack d'être mon père et de me traiter comme il le faisait. Je lui en voulais toujours pour la bulla, et ce soir-là il n'avait fait qu'attiser ma douleur et ma jalousie en attribuant à Lune la fonction de sentinelle, que je considérais comme une bonne planque, alors que moi je recevais l'ordre de me traîner par terre et de creuser comme un lapin.

J'aurais voulu qu'on ne soit jamais venus ; j'avais envie de chialer et de rentrer à la maison pour aller me réfugier dans mon lit auprès de Stasie. Mais Jake était là, à côté de moi près de la barrière, et il n'avait pas l'air d'avoir peur le moins du monde. En fait, c'était même le contraire ; il était en rogne parce que les hommes ne l'avaient pas autorisé à les accompagner. Il jurait et râlait, les traitant de crétins, disant qu'avec lui ils auraient pu en transporter beaucoup plus. Moi je ne disais rien, lui demandant juste une fois de parler moins fort, à quoi il me répondit que ça ne servait à rien, qu'il n'y avait personne et que tout se passerait bien. Ayant dit, il se mit à ramper sous le grillage.

J’essayai de le retenir, mais il m’envoya paître, me disant qu’il y allait, qu’il ne voulait pas manquer ça. Manquer quoi ? Jack et Tom avaient rempli leurs sacs et revenaient déjà en ployant sous le fardeau, mais Jake avait pris la ferme décision de courir les rejoindre ; je crois qu’il s’imaginait que les pépites d’or qu’on avait vues au musée attendaient bien sagement par terre qu’on les ramasse. Bien sûr, quand il arriva à leur niveau, les hommes se contentèrent de le faire taire et lui intimèrent l’ordre de revenir pour tenir le grillage comme on le lui avait dit. Mais juste comme il faisait demi-tour, à l’instant précis où ses chaussures dérapaient sur le sol pour le propulser dans ma direction, j’entendis un cri en provenance de la route, un seul mot qui me fit basculer dans un état de terreur absolue.

— Police ! »

Aussitôt, je laissai tomber le grillage et me mis à courir vers la voix, ce qui peut paraître un tantinet bizarre dans la mesure où c’était précisément là que se trouvait la police ; si police il y avait. Mais la peur s’était emparée de moi, et plus je courais, plus j’avais peur. Les arbres n’évoquaient plus une fragile sculpture lumineuse comme à l’aller ; maintenant, ce n’étaient plus des entités distinctes, mais une masse de feuillages et de radicelles appartenant à une seule plante gigantesque, un énorme enchevêtrement tout spongieux et vivant. J’entendais mon nom crié derrière moi, mais ça n’avait aucun effet ; je ne pensais qu’à une chose, ne pas me faire attraper, ne pas aller en prison.

Je courus jusqu’au moment où j’ai trébuché. J’avais suivi le sentier que nous avions emprunté en file indienne à l’aller, qui était relativement facile à distinguer à la clarté de la lune. Mais ce que je ne voyais pas, c’était les petits obstacles qui se cachaient aux endroits précis où je posais les pieds, et bientôt j’en rencontrai un qui fut fatal ; une racine saillante ou une branche morte, qui m’agrippa un orteil et me jeta au sol.

Après avoir atterri avec un bruit mat, mon corps roula hors du sentier et dévala au pied d’un taillis ; j’étais blessé, mais pas trop et, surtout, calmé par le choc. J’étais tombé dans un creux jonché de feuilles et de brindilles, assez hospitalier, et je restai là un moment, à moitié attristé par mon propre sort, à moitié faraud de constater avec quel talent j’avais réussi à contrôler ma chute de manière aussi agile tout en me débrouillant pour me trouver une bonne cachette, lorsque je remarquai un objet familier, tout brillant et tout blanc, pile au mitan du sentier, à un mètre de moi.

C’était la bulla. Sans attendre, je tendis la main pour l’attraper ; la lanière y était toujours attachée, mais le nœud s’était défait. Elle avait dû se dénouer petit à petit sans que Lune s’en aperçoive, et elle avait glissé de son cou quand lui et Max avaient été envoyés prendre leur poste. Je n’arrivais pas à y croire ; c’était comme un don du ciel. Il n’était pas question que je la rende ; j’avais considéré dès le début qu’elle m’appartenait de plein droit et maintenant que le destin me la mettait entre les mains, je n’allais pas la rendre ; point final. Ainsi donc, après l’avoir enroulée dans sa lanière, je la fourrai dans ma poche, juste au moment où les autres déboulaient sur le sentier.

Évidemment, tout cela n’avait été qu’une blague. Il n’y avait pas de flics, pas de gardien de nuit, pas la moindre menace ; ce qui s’était passé, c’est que Max et Lune avaient fini par s’emmerder en nous attendant et s’étaient monté le bourrichon avec l’idée de nous flanquer la frousse. Quand nous sommes finalement sortis du bois, ils étaient morts de rire en voyant nos trombines au bord de la panique, mais comme Tom et Jack n’étaient pas particulièrement fâchés, puisqu’ils avaient eu le temps de remplir leurs sacs avant que ça ne crie au loup, la blague persista un bon moment. Du moins, elle dura jusqu’à ce qu’on ait quitté Dolaucothi depuis une demi-heure à peu près, quand Lune s’aperçut soudain qu’il n’avait plus son amulette.

Il était vraiment bouleversé. Malgré toute la sympathie dont tout le monde fit preuve (surtout moi, j’ai été fantastique sur ce coup-là), il n’était pas question qu’on retourne en arrière pour la chercher, surtout que nous avions encore fort présente à l’esprit la peur de nous faire gauler par les flics. L’affaire était donc réglée, la bulla était mienne. Mon précieux…

Ma satisfaction devait être de courte durée. Maintenant que je l’avais, que pouvais-je en faire ? Je ne pouvais pas la porter pour favoriser la chance, comme Lune l’avait fait ; si quelqu’un la voyait, mon larcin serait découvert. Il fallut donc que je la garde dans un endroit secret, derrière une plinthe cassée dans un coin de notre chambre, d’où je la sortais de temps en temps, la nuit, pour la contempler, confronter la douceur de sa texture à celle de ma peau, et pour éprouver le frisson de celui qui possède une Chose, le tout mâtiné d’une part égale de culpabilité.

Je ne pouvais me débarrasser de l’idée que la possession de cet objet ne me donnait aucun surcroît de valeur aux yeux de mon père, alors que c’était ce que je désirais vraiment ; je me sentais plus diminué qu’avant, plus

médiocre, pour ne pas dire souillé par mon exploit immoral. En refusant de rendre la bulla à Lune, plutôt que d'ignorer souverainement la menace de son usurpation, je le faisais paraître plus princier, plus honorable, et par conséquent plus digne de l'amour de mon père que je ne l'étais moi-même. En fin de compte, incapable de résoudre ce dilemme, je pris la résolution d'oublier que j'avais l'objet, en me disant qu'il me suffisait d'attendre l'anniversaire de Lune pour le lui rendre, si l'idée m'en traversait l'esprit.

Je ne me souviens pas comment les choses ont tourné ensuite. Je crois que nous étions pas mal préoccupés à l'époque, puisqu'on s'efforçait de faire fondre du minerai ; c'est plutôt ça, oui, qui domine mes souvenirs de cette période ; surtout parce que c'était un putain de boulot pénible. D'abord, il fallait plonger les caillasses dans un bain de fer puis taper dessus avec de gros pieux de bois dont les bouts étaient enveloppés de feuilles de plomb carrées. Quand elles étaient réduites en petits fragments, il fallait les laver, puis les broyer de nouveau, les re-laver, les re-broyer, et encore les laver.

Allumer et maintenir le feu était tout aussi pénible. Jack avait acheté un plein camion de charbon à un fermier du coin et nous avons dû en trimballer des sacs à n'en plus finir, de la route jusqu'à la grange. Quand le fourneau était bien parti, il fallait actionner les soufflets en permanence pour le maintenir aussi chaud que possible. Quand le charbon avait été consumé, en même temps que le minerai, il fallait en ajouter une nouvelle couche de chaque et pendant tout ce temps, les soufflets devaient rester en action. Avec le recul maintenant, je trouve qu'il ne s'agissait pas là d'une activité saine pour des gosses. Sans parler de la chaleur ou du risque d'explosion, les fumées qui s'échappaient de là étaient chargées en dioxine, pour le moins, et puisque c'était moi qui me collais presque toujours à la corvée de soufflets, j'en ai avalé une sacrée quantité. Ça ne m'étonnerait pas du tout que mon asthme ait été déclenché par tout ce travail de forge qu'on a fait cet été-là, vu que j'en souffre depuis cette époque. Quel enfoiré, ce Jack ! Toute cette histoire était carrément irresponsable.

Lorsque, après plusieurs heures de travail dans une chaleur abominable, les entrailles du fourneau étaient passées d'un simple feu à une fournaise blanche comme du diamant, Jack enfonçait une barre de fer dans la busette pour en dégager les scories qui, une fois libérées, s'écoulaient dans un goulet d'argile durcie, lequel se déversait dans un creuset mobile, où le tout reposait quelques minutes pour permettre aux impuretés résiduelles de

remonter à la surface et d’y former une croûte. Après quoi, le foyer lui-même était dégagé par le même procédé ; à ce moment-là, en théorie, toute trace de métal pur qui reposait au fond pouvait s’écouler dans une série de petits foyers en forme de coupelles où il refroidissait et durcissait en lingots gros comme le doigt.

Évidemment, ça ne se passait jamais comme ça. Malgré de multiples tentatives, nous n’avons jamais obtenu mieux qu’un petit éclat de métal dans tout ce fatras. Jack s’en déclarait extrêmement satisfait et emportait les miettes dans son atelier, où il n’a jamais confectionné qu’un fil de quinze centimètres de long et deux ou trois épingles en or ; mais ne voyant pas les lingots s’empiler contre le mur, nous avons vite perdu tout intérêt à la chose et bientôt nous n’étions plus du tout disposés à nous laisser embarquer dans cette galère. L’un dans l’autre, la seule impression que j’ai retirée de cette saga, c’est que mon père était un maniaque et (pire) un paumé. Surtout qu’il ne voulait plus laisser la forge en repos ; il continua à l’entretenir et à trifouiller dedans pendant des semaines. Nous autres, on voyait bien que c’était inutile. Mais quelque chose là-dedans le tarabustait.

Parlons d’autre chose. Ce vieux bouquin dont Tom et Jack se servaient, je crois que c’est celui-là même que Cox m’a donné, avec le catalogue et les interviews, celui qui n’a plus de couverture.


DE LA PIRO-
TECHNIA.
LIBRI. X. DOVE AMPIAMEN
te si tratta non solo di ogni sorte & di
uersita di Miniere, ma anchora quan
to si ricerca intorno à la prattica di
quelle cose di quel che si appartiene
a l'arte de la fusione ouer gitto de me
talli come d'ogni altra cosa simile à
questa. Composti per il. S. Vanoc-
cio Biringuccio Sennese.
Con Priuilegio Apostolico & de la
Cesarea Maesta & del Illustriss. Sena
to Veneto. M D XL.

TITLE PAGE OF FIRST EDITION—1540.

Ça, c’est le frontispice, dont je me souviens parfaitement. *De la Pirotechnia.* C’est le titre. Il s’agit d’un traité sur les métaux et la métallurgie ; d’après l’introduction, le type qui l’a écrit est né à Sienne en 1480. Vannoccio Biringuccio, qu’il s’appelait. Papa était architecte et “commissaire des rues”, Maman était… l’intro ne dit pas grand-chose sur elle, donc je n’en sais pas plus. Vers le tournant du siècle, le jeune Vannoccio quitte le foyer familial et voyage beaucoup en Allemagne et en Italie du Nord, rassemblant des connaissances sur le travail du métal pour le compte de son seigneur et maître Pandolfo Petrucci. Il apprend tant et si bien qu’à son retour à Sienne vers 1510, Pandolfo lui confie la charge des mines de fer des environs.

Il s’en est apparemment bien tiré puisqu’à la mort de Pandolfo, son fils Borghese confie à Biringuccio un poste dans son arsenal. Les choses se présentaient bien, si bien même que Vannoccio décide de s’associer à Borghese et à Francesco Catori, le chef de la monnaie, pour monter une énorme arnaque destinée à dévaluer l’alliage qui servait à frapper la monnaie locale, afin d’empocher les bénéfices consécutifs. Mais quand un soulèvement populaire finit par éjecter la famille régnante, Biringuccio dut fuir le territoire siennois en même temps que nombre de ses confrères aristos, et se retrouva sur la route.

Mais bon, le temps des vaches maigres ne dura pas longtemps ; sept ans plus tard, en 1523, quand le pape Clément VII réinstaura les Petrucci à leur ancien poste, Biringuccio se vit confier son ancien boulot. Un an plus tard, il s’octroyait le monopole du salpêtre local et serait devenu riche si un autre soulèvement populaire n’avait bouté les Petrucci hors de Sienne en 1526. Les habitants étaient si heureux de s’en être débarrassés une deuxième fois que, pendant un temps, leurs registres publics utilisèrent cet événement comme une date repère, une année-zéro. Biringuccio, heureusement pour lui, était à Florence à ce moment-là et ne fut pas passé par le fil de l’épée. Mais ses biens furent confisqués, il fut déclaré rebelle et proscrit en conséquence.

Peu enclin à soutenir la cause des masses opprimées, Biringuccio se consacra entièrement à fomenter un assaut contre la cité qui l’avait vu naître. Mais comme ce plan ne parvint jamais à exécution, il se fit une place en coulant des canons pour les aristocrates italiens. Il dut attendre encore sept ans pour que la paix règne de nouveau sur Sienne ; quand elle s’installa, il fit jouer quelques amitiés anciennes et se retrouva bientôt

sénateur. De retour aux commandes, il étendit son commerce de canons et devint bâtisseur de forteresses. Il se révéla même doué pour ça ; à tel point qu'en 1538 il est invité à Rome pour devenir directeur des Munitions papales, autrement dit armurier du pape. Manque de chance, il n'eut pas trop le temps de profiter de ses nouvelles attributions, parce que l'année suivante il était mort. Trop de pression, sans doute. Il avait laissé le manuscrit intitulé *De la Pirotechnia,* pas corrigé pas réécrit, mais achevé. Il fut publié l'année suivante.

C'est un livre fascinant. Je le lis en traversant l'Amérique, le soir dans des chambres fabriquées en série, dans les motels et autres Travelogs où je passe les nuits. De jour, tout en roulant sous les innombrables kilomètres de câbles téléphoniques et électriques qui s'entrecroisent au-dessus de ma tête, j'y pense. Chapitre par chapitre, Biringuccio vous explique comment trouver du minerai métallifère, comment l'extraire, comment le fondre et essayer vos trouvailles, après quoi il explique comment transformer ça en tout ce que vous voulez, fil, vaisselle, armes à feu ou monnaie. Il vous dit comment fabriquer des soufflets, des creusets, des fours et des moules, comment faire un miroir, comment fondre une cloche, comment faire des balles de plomb et de la poudre à canon, et même comment fabriquer des feux d'artifice. C'est dur à croire, mais personne n'avait jamais écrit tout cela auparavant. Personne n'avait compilé toutes ces connaissances pour les étaler au vu et au su de tous. L'essentiel de l'information qui circulait dans ce domaine était de nature heuristique, généreusement entachée d'alchimie, de mysticisme, seulement accessible aux gens du métier ; transmises de père en fils ou de maître à apprenti, jamais d'une guilde à une autre ni entre disciplines. Avant la *Pirotechnia,* personne n'avait une vue d'ensemble des procédés métallurgiques qui sous-tendaient la puissance et la richesse des cités-États italiennes qui avaient éclos sous la Renaissance. Et puis d'un coup : boum, ça y était. Tout s'y trouvait. Le plan de travail de la révolution industrielle. L'Amérique que je traverse, ce réseau de productions de masse sous franchises qui suinte en faisant des bulles à la sortie des divers gisements de métaux, d'ADN et surtout de pétrole : tout cela constitue précisément le monde d'exploitation par toutes les techniques d'extraction et d'extrusion que Biringuccio a imaginé dans son livre. Il avait vu cette possibilité ; il avait eu la vision d'une civilisation à économie capitaliste bien au-delà des limites de la société semi-féodale où la grande majorité de

ses contemporains vivaient encore. C’est le Machiavel de l’économie, si vous préférez. Ou le Galilée.

C’est pourquoi il est assez saugrenu que mon père, alchimiste autodidacte, anti-réactionnaire convaincu, ennemi de toute chose vaguement teintée de consumérisme et de capitalisme, ait pu passer tant de temps dessus. Le Jack que je connaissais aurait considéré cet ouvrage au mieux comme l’œuvre d’un génie du mal. D’autant plus que Biringuccio *exécrait* l’alchimie. Il la traitait de « sophistique, violente et contre nature ». Il disait qu’elle n’était pratiquée que par « des criminels et des fraudeurs », qu’elle ne se « fondait que sur l’apparence et le superficiel », qu’elle ne contenait que « du vide, de la tromperie, des carences, de la peur et de honteuses abominations ». Biringuccio n’est pas du tout mystique ; il est le vrai prédécesseur de John Dalton et des scientifiques rationalistes. Dans sa *Pirotechnia* il s’emploie à reprendre les techniques de séparation, de purification et de recombinaison des éléments qui sont les fondements de la pratique de la métallurgie, à ceux qui en ont fait un fatras où l’on transmute les métaux et où l’on purifie l’âme, tout ça afin de les rendre aux empiristes rationnels. Pour Biringuccio, l’alchimie était moins le fondement sur lequel il voulait bâtir quelque chose, que l’échelle qu’il voulait tirer derrière lui.

Jack était-il en train d’opérer le même genre de transformation ? Détestait-il Biringuccio ou l’adorait-il ? Je n’en sais rien. Je n’en ai aucune idée.

OceanofPDF.com

D^r^ Metzger

Je quitte la route à un panneau qui dit “Centre-Ville” et je tourne au hasard en cherchant un endroit où me poser, me demandant pourquoi tout a l’air si étrangement familier, jusqu’à ce que je me rappelle avoir bâti cet endroit moi-même il y a un an et demi : Seattle ressemble exactement à ma dernière partie de *Sim City.* Finalement, j’atterris dans un Ramada sur la 5^e^ Avenue, à côté du monorail (quartier bien connu pour ses hôtels), au bout de l’avenue des Drapeaux US. J’entre, je prends une chambre, une douche, je défais mes affaires. En tombant sur l’appareil photo, je m’aperçois que j’ai conduit depuis Graniteburg sans même avoir eu l’idée de prendre un seul cliché, ce qui me met aussi sec de mauvaise humeur.

Je la transmets sans tarder à la serveuse du morne petit restau attenant, réussissant à l’énerver le temps de commander un Coca, un hamburger et une salade. Quand le hamburger arrive, j’ai mal au ventre, mais je le mange quand même. Ce faisant, je termine la *Pirotechnia.* Il ne me reste qu’une douzaine de pages, et les débris de colle et de ficelle qui tenaient les feuillets entre eux ont fini par céder ; du coup, je tourne les pages une à une, comme si je lisais un manuscrit. Quand j’ai fini la dernière page du texte (laquelle est plutôt étrange dans la mesure où, après avoir parlé de métaux, de miroirs, de fourneaux et de canons, Biringuccio conclut par une brève monographie hyper-mélo sur les “brasiers de l’Amour” qui, prétend-il, le consument plus ardemment que ceux de l’économie, prétention d’une fausseté qui s’est avérée de plus en plus flagrante au fil des pages), je la retourne sur la pile des autres feuillets et y ajoute les deux dernières pages vierges ; ce qui me permet de découvrir, sur ce qui fut jadis la troisième de couverture, écrits de la main de Jack avec son écriture enfantine, un nom et un numéro de téléphone :

D^r^ Philip Metzger

206-555-5432

En voyant ça, j’oublie mon mal d’estomac. Je prends mes affaires, quitte le Ramada et je vais à pied à deux cents mètres de là, dans un cybercafé que j’ai aperçu tantôt en voiture. Une petite recherche sur la Toile (tiens, pendant qu’on y est, n’allez pas croire que je n’ai jamais cherché Jack sur la Toile ; je l’ai fait plusieurs fois. Nada) et je tiens le gibier dans mon viseur. *D^r^ Philip Metzger, maître de conférences en physique nucléaire appliquée, université de l’État de Washington ;* il y a une photo de lui, un cliché numérique flou, sur lequel il a un air étrange, comme si le logiciel qui a traité cette image avait interverti les axes *x* et *y,* ratatinant ses traits verticaux et lui donnant vaguement l’air d’un nain.

Le site Web indique un numéro professionnel, différent de celui que Jack a noté, lequel doit être daté.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, j’appelle ce numéro depuis ma chambre.

— Je voudrais parler au D^r^ Metzger, s’il vous plaît.

— Le D^r^ Metzger n’est pas disponible pour le moment. » Voix de femme ; pétulante et métallique.

— Quand sera-t-il de retour ?

— C’est de la part de qui, je vous prie ?

— C’est plutôt personnel. Me serait-il possible d’avoir un rendez-vous ?

— Pas tant que vous ne m’aurez pas donné votre nom.

— Pouvez-vous lui dire que c’est au sujet de Jack Reever ?

— Puis-je vous demander l’objet de votre requête, M. Reever ?

— Je ne suis pas… Écoutez, pouvez-vous lui dire que je suis le fils de Jack Reever ? Je ne suis en ville que pour quelques jours, mon père est mort il y a peu et j’aimerais vraiment…

— Veuillez patienter, je vous prie. »

C’est plus un ordre qu’une requête et avant même d’avoir pu y répondre, je suis largué au milieu de la chanson *A Horse with no Name* du groupe America que, pour quelque insondable raison, l’université de Washington a choisi comme musiquette idéale pour alimenter les conduits auditifs de ceux qu’elle expédie dans les limbes téléphoniques.

Une minute passe. Deux. La chanson s’amenuise, disparaît, fait une boucle. Les paroles me paraissent de plus en plus appropriées, voire de

circonstance[3]. Encore une minute. Une autre. Je trouve ces paroles aussi absurdes que ridicules.

Je m'apprête à retraverser le désert quand la chanson est interrompue ; on m'expulse du purgatoire en m'assénant ce jugement :

— Le Dr Metzger vous recevra cet après-midi à 16 h 15.

— Ah bon ?

— Si cela ne vous convient pas…

— Si si, c'est très bien, parfait ! J'y serai. » Je lui demande comment m'y rendre, ce qu'elle m'explique en peu de mots, tous efficaces. Je transcris du mieux possible sur le bloc Ramada avec le stylo-bille Ramada, ce qui ne va pas sans mal parce qu'à mi-chemin, je suis distrait par l'idée que lorsque je vais trop vite, mon écriture ressemble de façon agaçante à celle de Jack. Ce qui me désarçonne, à tout le moins. Durant toute mon adolescence, j'ai pourtant affûté et entretenu cette révulsion entre toutes, et aujourd'hui encore j'exècre l'idée que certaines choses en moi viennent de lui.

Malgré mes notes prises n'importe comment, je trouve l'endroit sans problème. Je gare la Honda (laquelle, après mon tonneau à Graniteburg et six jours de route ininterrompue, a l'air de sortir tout droit d'un *Rallye Sega*) et je parcours le labyrinthe de bâtiments universitaires jusqu'au moment où je repère la secrétaire à la voix d'acier, avec une minute de retard sur l'horaire. Pour me punir de n'être point en avance, elle me fait attendre sur un sofa ras-du-sol avec un exemplaire de *Nuclear News* à feuilleter jusqu'à 16 h 28, moment où elle se lève pour m'accompagner au bureau du docteur. Et là, je comprends qu'il n'y avait aucun problème avec sa photo sur le site Web… vu que le Dr Metzger *est* un nain.

Sans sortir de derrière son bureau de taille normale, perché sur un fauteuil dont la hauteur de pieds l'apparente à un tabouret de bar, Metzger me propose de choisir entre deux sièges baquets de cuir bordeaux, lesquels sont assez près du sol pour compenser notre différence de taille ; quand j'ai inséré mes fesses dans l'un d'eux (celui de droite), je me retrouve dans la position légèrement déstabilisante qui consiste à me faire toiser par le Dr Metzger.

Désavantagé, j'en bafouille mon texte : merci de me recevoir si vite, je suis bien le fils de Jack Reever, nous étions brouillés, j'essaie de découvrir

comment il est mort et qui m'a envoyé ses cendres, j'ai trouvé votre nom sur des papiers qui viennent d'entrer en ma possession.

— Je peux comprendre pourquoi la chose est arrivée », me dit le Dr Metzger une fois que je lui ai raconté comment les cendres m'ont fait perdre mon accréditation de sécurité à la base. Il a une caisse en bois pour l'aider à monter et descendre de son fauteuil ; il a une échelle roulante à côté de ses étagères, et une autre pour ses classeurs de rangement.

— Et c'est pourquoi j'essaie de savoir qui m'a envoyé le colis, au cas où ça pourrait m'aider à récupérer mon boulot », dis-je en me concentrant sur ce qui me préoccupe plutôt que sur la gamme des accessoires à dimensions réduites du Dr Metzger.

Il pouffe de rire. « Vous voilà bien coincé, n'est-ce pas ? »

J'écarte les mains et lève les sourcils en une expression transculturelle d'impuissance et de défaite.

— J'ai bien peur de ne pouvoir vous être d'un grand secours. J'ignorais que Jack fut décédé jusqu'à ce que vous m'en ayez informé. Et ce n'est pas moi l'expéditeur de ces cendres. Je n'ai pas la chance de bénéficier de la plus extraordinaire des mémoires du monde, mais c'est là une chose qui ne s'oublierait guère. »

Je m'interroge : me parle-t-il ainsi tout spécialement parce que je suis anglais, ou bien ses tournures de phrases font-elles partie d'un style plus général ? Certes, il est fort sémillant dans son costume trois-pièces taillé sur mesure, sa pochette de soie et sa cravate à fleurs. Peut-être qu'il adopte des manières élaborées pour compenser sa carence de hauteur ?

— Mais vous avez connu Jack ? demandé-je.

— Oh oui, dit-il. Fort bien, même. Il suivait mon cours.

— Votre cours ? »

Metzger extrait une épaisse brochure d'un tiroir de son bureau, cherche une page, y souligne quelque chose d'un trait du stylo-plume qu'il a tiré de la poche intérieure de sa veste, la retourne et la pousse vers moi, ouverte, à travers le sous-main. Je me penche pour l'attraper ; la page montre une liste de cours et de programmes d'étude, dont l'un *(Introduction à la physique nucléaire)* a été mis en vedette d'un trait d'encre bleue.

— C'est l'un de ceux que je dispense, m'indique le bon docteur.

— Mon père a suivi celui-ci ?

— Tout à fait. Il était l'un de mes étudiants les plus atypiques.

— De quelle manière ? »

Le docteur produit un son, à mi-chemin entre la toux et le rire. « De bien des manières, dirais-je. La plus notable ? Sans doute son obsession maladive pour le Fiestaware.

— Fiestaware ? »

À cette interrogation, les yeux du docteur s'illuminent d'enthousiasme, comme ceux d'un labrador. Aussitôt, il se laisse glisser à bas de son fauteuil et, d'une démarche de gros bébé, s'approche d'un placard-buffet, sur ma droite. Son attitude affable et sa petite taille me font penser aux répliquants faits maison de JF Sebastian dans *Blade Runner.* Il vaut mieux ça que ce qui arriverait si Miles était là. Si Miles était là, il n'aurait de cesse de demander au D^r^ Metzger comment se procurer une bonne cotte de mailles en mithril. Metzger est si empressé qu'il se mettrait sans doute aussitôt en quête.

Quand il se met à parler, les mots font littéralement des cabrioles hors de sa bouche.

— Avant l'ère nucléaire, le seul usage véritable de l'uranium était sous forme de teinture, me dit-il. Les Romains s'en servaient pour colorer la céramique. Les Amérindiens en faisaient des peintures de guerre. En Europe médiévale, on en teintait des vitraux ; selon la concentration, on peut obtenir cinq couleurs différentes. Dans les années 1930, le fabricant de porcelaine Homer Laughlin, de Virginie occidentale, s'en servit pour créer le coloris "rouge mangue", pour sa gamme de couverts de table Fiestaware. »

Il ouvre une porte du buffet et en sort un paquet emballé dans des sacs de plastique et tenu par des élastiques, puis un lourd boîtier métallique avec ce qui ressemble à un vieux micro radiophonique qui en sort au bout d'un tuyau en caoutchouc noir. Il pose le tout par terre et appuie sur un bouton noir, situé dans la poignée du boîtier. Aussitôt, la chose émet un grésillement électrostatique. « Ceci est un compteur Geiger, dit-il. Vous en êtes-vous déjà servi ? » Je secoue la tête de gauche à droite. « Ce que vous entendez là, c'est le rayonnement de fond, qui doit être légèrement supérieur à la normale du fait de la présence d'oligo-éléments dans le sol bétonné. » Après quoi, il défait le paquet, qui contient deux assiettes en porcelaine d'un orange uni. « Ceci est du Fiestaware », dit-il en m'en donnant une. Je la regarde d'un œil soupçonneux. « Ne vous inquiétez pas,

elle ne va pas vous mordre. Pour qu'elle vous fasse vraiment mal, il vous faudrait la porter autour du cou pendant une ou deux semaines. »

Je la prends pour l'examiner. Elle a un air tout à fait normal. Puis Metzger prend l'espèce de micro sur le compteur et le place au-dessus de l'assiette ; aussitôt, l'aiguille bondit comme un essuie-glace, et les cliquetis intermittents augmentent en intensité, jusqu'à se fondre en un murmure sonore uniforme.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? Je fais toujours cette démonstration à mes nouveaux étudiants. Ça fait passer le message.

— Quel message ?

— Que les radiations sont aussi ordinaires que naturelles. Laissez-moi vous donner quelques exemples. Les rayons cosmiques que vous absorbez durant un seul vol transatlantique sont équivalents en dose de rayonnement à une radiographie de votre thorax. Si vous fumez une cigarette, vous laisserez des traces du radionucléide polonium 210 dans vos poumons. Si vous passez une nuit au lit avec votre femme, vous serez exposé aux particules-β émises par le potassium 40 qui est présent dans son sang. Si vous portez des lunettes, vous absorberez 120 millisieverts par an, à peu près autant qu'un ouvrier de centrale nucléaire, parce que les verres correcteurs contiennent à parts égales de l'uranium et du thorium. On utilise également le thorium pour blanchir les pages des magazines et les faire paraître plus lisses. Si vous lisez un magazine, vous subirez autant de rayonnement que si vous regardez la télévision. Si vous subissez trop de radiographies médicales, elles vous sauveront peut-être la vie, mais elles pourront tout aussi bien vous tuer, de la même manière qu'elles tuent déjà quinze mille citoyens des États-Unis chaque année. » Il s'arrête, se penche en avant, met un doigt à un coin de sa bouche et s'étire une lèvre pour me montrer ses dents. Elles ont toutes l'air identique à un point effrayant, même qu'elles sont trop grosses pour sa tête. C'est un truc typiquement américain, ça ; je l'ai déjà remarqué. De vouloir agrandir et flatter les attributs personnels liés à la consommation. Les fesses, les ventres, les frigos, les moteurs, les dents. Et c'est partout pareil. « Même les dents, continue Metzger après avoir remis sa bouche en position normale. On utilise encore aujourd'hui l'uranium pour blanchir les prothèses, et chaque dent que vous remplacez par une fausse vous inflige 10 millisieverts par an. Entre 1945 et 1980, date à laquelle l'accord international interdisant les

essais nucléaires en atmosphère entra finalement en vigueur, une grande quantité de strontium 90 a été libérée dans l'environnement. Le système climatique a répandu ce strontium partout sur la planète, dont une forte proportion a fini par se déposer dans le squelette des enfants en pleine croissance, par le vecteur du lait. Car figurez-vous que le strontium a de fortes affinités avec le calcium. »

Hé ho, moi je m'en fous, des histoires d'horreur du Dr Metzger sur la contamination par irradiation. « Et alors ? L'espèce humaine n'est pas près de s'éteindre, il me semble ? »

Metzger opine du chef, sourit et cligne des yeux. « Voyez-vous, c'est précisément *parce que* les radiations sont partout et dans tout », dit-il, pas le moins du monde désarçonné par mon commentaire intempestif, « que toutes les créatures vivant sur cette planète ont évolué de manière à en tolérer une partie. Dans certaines régions, cette tolérance peut être très élevée. » Il entreprend de me parler du gisement de thorium de Morro de Ferro au Brésil, où certaines plantes ont absorbé tellement de radiations dans le sol que si on les pose un certain temps sur du film à rayons X, elles laissent une empreinte radiographique d'elles-mêmes ; il me parle aussi du réacteur nucléaire naturel d'Oklo au Gabon où, il y a un sacré paquet d'années, une quantité d'eau suffisante a suinté jusqu'à un gros gisement d'uranium 235, assez pour modérer les neutrons qui s'y baladaient et provoquer une réaction en chaîne qui mijota pendant deux cent mille ans avant de finalement exploser.

— C'est ce que je voulais dire », interviens-je en souriant de plaisir à l'écoute de ces infos scientifiquoïdes que je suis déjà impatient de communiquer à Miles. « Comme toujours, les gens s'énervent pour un rien. »

Metzger regrimpe sur son fauteuil pendant que je tourne l'assiette Fiestaware et la retourne, comme si le fait de la toucher, de la renifler et de la tenir, pouvait m'éclairer sur les intentions de Jack.

— Que vouliez-vous dire par "son obsession" ? Il en collectionnait, c'est ça ?

— Oh oui, surtout de ça. Beaucoup même.

— Pourquoi ? Dans quel but ? »

Metzger étend les bras, paumes des mains tournées vers le haut en un geste élaboré. À cause de sa taille, son expression a l'air assez comique,

pour ne pas dire contrefaite. « Il en avait besoin pour ses œuvres d'art, du moins à ce qu'il disait. La chose ne m'a jamais paru très claire.

— Ses œuvres d'art ?

— Cooper, je n'ai jamais eu d'autre étudiant comme votre père, ni avant ni depuis. Le premier jour des cours, je fais systématiquement le tour de mes étudiants, je leur demande pourquoi ils sont là, ce qu'ils espèrent en retirer. La plupart des étudiants d'âge mûr qui prennent ce cours travaillent pour le ministère de l'Énergie à un titre ou à un autre, ils ont besoin de qualification pour obtenir une promotion dans leur travail. Mais votre père… je ne l'oublierai jamais, ni moi ni personne. Il disait qu'il entendait faire des sculptures en déchets nucléaires et qu'il voulait s'assurer qu'elles ne seraient pas dangereuses. » Metzger est tout secoué de rire par l'hilarité du souvenir. « Au début, j'ai cru qu'il se moquait de moi. Mais pas du tout, il était 100 % sincère. Quand je lui ai demandé comment il comptait se procurer ce genre de matériau, il m'a dit qu'il avait déjà téléphoné à toutes les centrales énergétiques du pays, en leur demandant si elles ne pouvaient pas lui en céder de petites quantités. "L'ont-elles fait ?" lui ai-je demandé ? "Non", a-t-il répondu. "On m'a pris pour un cinglé ou un terroriste." Il avait l'air si désemparé en disant cela, comme s'il ne comprenait pas qu'on puisse ne pas le comprendre ! Mon Dieu, c'est bien l'une des choses les plus drôles que j'aie jamais vues, cette expression sur son visage. Jack Lemmon lui-même n'aurait pas su la refaire.

— J'ai vu le catalogue d'une exposition qu'il a montée. Il y avait des esquisses d'œuvres d'art qui utilisaient des détecteurs de fumée, des lampes de camping…

— Oui. De l'américium et du thorium. Exact.

— C'est donc vous qui lui avez indiqué tout ça ?

— Hé oui. Je lui ai expliqué qu'il n'était pas important que les centrales énergétiques ne se montrent pas coopératives avec lui ; il n'avait pas besoin de leur soutien. Il y avait quantité de matériaux autour de soi, pour peu qu'on sût où les chercher. C'est le Fiestaware qui a vraiment enflammé son imagination. Il a donc commencé à en rassembler. Je pense qu'il a écumé tous les antiquaires et toutes les brocantes d'ici à la Californie, tout ce sur quoi il pouvait mettre la main. Je n'en savais rien jusqu'au jour où il est venu ici avec une boîte de film 35 mm pleine de trioxyde d'uranium.

— Où l'avait-il trouvé ?

— Dans le Fiestaware, bien sûr ! Il avait tout réduit en poudre et avait plongé ça dans l'acide chlorhydrique pour en séparer le vernis ! L'échantillon qu'il m'avait amené était absolument pur. Il a propulsé l'aiguille de mon compteur Geiger au bout du cadran, en plus d'occasionner une méchante brûlure à Jack ; comme un idiot, il avait porté cette saleté ici, dans sa poche de poitrine. Quand je lui ai fait déboutonner sa chemise, il avait une marque rougeâtre, juste au-dessus du cœur, grande comme ma main. » Il lève les sourcils et me montre une de ses mains, en guise de démonstration.

— Bon sang ! » D'accord, Metzger a des petites mains, mais quand même !

— Comme vous dites. La première chose à faire était de jeter cette boîte dans une caisse plombée, après quoi j'ai prodigué une bonne explication à Jack. L'art pour l'art et tout ça, c'est bien joli, mais il n'irait pas loin s'il ne prenait pas un minimum de précautions ; j'étais un peu déçu, je dois dire, qu'il n'eût pas mieux tiré parti de mon cours, d'autant plus qu'il avait été un élève consciencieux. Je l'ai donc aidé à se procurer une combinaison isolante, une boîte à gants, un dosimètre et divers éléments d'équipement réservé à cet usage, lui répétant les instructions fondamentales concernant la manipulation de ces matériaux.

— Vous n'avez pas essayé de le dissuader ? »

Pour la première fois depuis que je suis en sa présence, l'expression de Metzger devient neutre, plus du tout joviale. « J'ignore à quel point vous vous souvenez de votre père, Cooper, mais l'impression qu'il m'a faite à moi était celle d'un homme qui, lorsqu'il a une idée en tête, ne se laisse pas arrêter. Je pouvais donc l'aider ou le laisser se débrouiller seul. De ces deux options, j'ai considéré que la première était la moins irresponsable. »

Difficile de ne pas être d'accord. « Et qu'est-ce qu'il s'est passé ensuite ?

— Jack est parti et je n'ai plus entendu parler de lui pendant un moment ; les cours étaient terminés. Un mois plus tard, j'ai reçu une lettre. Il me disait qu'il travaillait d'arrache-pied, qu'il suivait prudemment mes instructions et s'en sortait plutôt bien. Il s'était procuré un compteur Geiger – il l'avait bricolé à partir d'un kit amateur qui se vend dans les boutiques Radio Shack – il faisait développer ses dosimètres à l'adresse que je lui avais indiquée, afin de s'assurer qu'il n'était pas contaminé lui-même et

qu’il ne contaminait pas son voisinage. Il avait accumulé des échantillons en grande quantité, gardait le tout dans un conteneur plombé et sécurisé, et souhaitait les faire analyser et certifier afin d’en avoir une reconnaissance officielle avant d’incorporer le tout à une sculpture. Il voulait savoir si je pouvais faire ça pour lui. Bien entendu, je ne pouvais pas. Je ne dispose pas des installations nécessaires ; et même si cela avait été le cas, il existe toute une panoplie de lois et de réglementations qui régissent ce genre de choses. Vous ne pouvez tout simplement pas manipuler ce genre de matériaux comme ça, pas sans une autorité compétente derrière vous, encore moins si vous occupez une position officielle. Je lui ai donc répondu en lui conseillant de faire un saut au Bureau de contrôle des radiations de l’État, précisément l’organisme qui développait ses dosimètres. Quelques jours plus tard, une autre lettre m’expliqua que c’était ce qu’il allait faire. »

Pour la seconde fois, Metzger descend de son fauteuil, mais il se dirige vers ses livres. Après avoir déplacé l’échelle à roulettes, il y grimpe pour attraper un gros classeur sur la cinquième étagère, classeur qu’il pose sur la marche supérieure de l’escabeau, avant d’entamer la descente. J’ai compris qu’il serait grossier de ma part de lui proposer mon aide, j’attends donc en le regardant faire sa gymnastique prudente : les mains sur les montants, le pied gauche descend d’une marche, le droit le rejoint, les mains décollent, le classeur descend d’une marche, les mains reprennent les montants, le pied gauche descend d’une marche, etc. Ça me fait penser à un Ewok qui tenterait de s’extraire d’un déambulateur par le haut. Le meilleur, c’est quand il se dresse sur la pointe des pieds pour hisser le classeur sur son bureau avant de se hisser lui-même dans son fauteuil. Metzger est visiblement un homme qui a décidé il y a longtemps qu’il n’allait pas s’en laisser conter par un monde qui n’a pas été organisé à ses dimensions. Je me demande si c’est pour ça qu’il est devenu physicien nucléaire ; parce que c’est un sujet qui représente une certaine victoire au niveau scalaire : le triomphe de l’infiniment petit sur l’infiniment grand.

Une fois dans son fauteuil, il tire le classeur à lui, en rabat la couverture, appuie avec ses doigts boudinés sur le levier à ressort qui libère le paquet de documents puis se met à les feuilleter, épluchant les coins de page comme un caissier qui compte des billets de banque. Quand il a trouvé ce qu’il cherchait, il soulève le paquet parcouru et le retourne d’un bloc, face contre le bureau.

— Voici la lettre suivante que j'ai reçue de Jack, dit-il en parcourant des yeux le papier qu'il tient. Je crois que son contenu peut vous intéresser. Je vais vous la lire. Mais d'abord, des rafraîchissements. » Par téléphone, il demande à sa secrétaire de nous apporter du café. Après quoi il s'éclaircit la gorge, chausse les lunettes qui, jusqu'ici, pendouillaient à son cou et, de sa voix étrangement atone et bourdonnante, se met à lire.

Mon cher Phil, dit-il d'après la lettre, *j'ai donc suivi votre conseil et divisé mon échantillon, j'en ai apporté une partie au Bureau de contrôle des radiations de l'État, comme vous me l'aviez dit. J'ai trouvé l'endroit sans trop de problème et j'ai réussi à convaincre le gars du parking de me laisser garer là, alors que franchement, il n'en avait pas envie. J'ai vite compris pourquoi ; à côté des berlines, des coupés et des limousines, mon vieux pick-up délabré avait l'air d'une mycose en goguette aux floralies.*

Une fois garé, j'ai suivi l'allée goudronnée qui menait à l'entrée, me laissant guider par les jolis petits panneaux qui indiquent la chouette rampe d'accès pour fauteuils roulants. Comme il n'y avait pas de sonnette, j'ai poussé la porte et me suis retrouvé dans un vestibule bas de plafond. Drôle d'endroit, mon vieux ! Ces murs verts, qui en a eu l'idée ? Franchement, c'est terne et pas accueillant. Pire encore, il n'y avait personne au comptoir de la réception, et je crois que j'aurais fait demi-tour s'il n'y avait pas eu un gros poisson rouge qui barbotait dans un aquarium si vaseux et si vert qu'il était parfaitement assorti au décor ambiant.

J'étais un petit peu en avance, mais, comme l'heure de mon rendez-vous approchait, j'ai décidé d'attendre en tournant en rond, espérant que quelqu'un se matérialiserait et m'indiquerait la marche à suivre. Au bout de cinq, dix minutes, je me suis aperçu d'un truc pas ordinaire. Le poisson rouge, là, dans son aquarium posé sur le comptoir ? Il avait l'air de suivre mes mouvements. J'ai fait quelques brusques changements de direction pour le perturber, mais rien à faire ; cette satanée bestiole me traquait. M'ouais, que je me suis dit… une carpe à tête chercheuse. Pensant que c'était là un animal bien peu ordinaire, j'ai eu envie d'en savoir plus, de faire connaissance. Mais en me baissant pour coller mon nez à l'aquarium et lui faire coucou, j'ai découvert un truc vraiment bizarre ! Ce poisson n'avait pas d'yeux !

À ce moment, on frappe à la porte et la secrétaire entre avec un plateau chargé de café. Metzger arrête de lire pendant qu'elle nous dépose les tasses.

— Où en étais-je ? dit-il quand elle est repartie. Ah oui, le poisson. Je ne sais que penser de cette histoire. Je suppose qu'il s'agit encore d'une blague de Jack. Je suis souvent allé à cet endroit, voyez-vous, et je n'y ai jamais vu de poisson. Enfin, allez savoir… Il y a des choses plus étranges… Bref, reprenons.

Le poisson n'avait pas d'yeux ! À leur emplacement, il n'y avait que deux orbites vides, seule une membrane transparente en forme de ménisque recouvrait l'absence de globe oculaire. Mais attendez ; maintenant que je le regardais, le poisson se mit à nager en ligne droite en longeant une paroi jusqu'au moment où il se cogna le nez ; là, il tourna de 90° sur sa droite, longea la paroi jusqu'au bout et se recogna le nez, puis il refit le même manège, encore et encore. Autrement dit, il se comportait en aveugle, comme s'il refusait d'admettre qu'il m'avait observé jusque-là. Mais quand je fis quelques pas en arrière pour reprendre mes va-et-vient dans le hall, il recommença à me suivre à la trace, comme auparavant. C'est-y pas carrément zen, ce truc ? Ça doit être spécial, d'être comme ce poisson, complètement aveugle, mais tellement en phase avec son environnement qu'il est conscient de tout ce qui se passe dans le hall… Cette poiscaille, c'est le Bouddha de tous les poissons. Du moins, c'est ce que je me suis dit.

Toujours est-il qu'à un moment, il s'éloigna de quelques centimètres et s'immobilisa. Quand je me suis tourné pour suivre son (non-)regard, sur qui je tombe ? Une femme qui avait dû se glisser en douce dans mon dos vu que je ne l'ai pas du tout calculée. "Puis-je vous aider ?" elle me dit sur un ton tout ce qu'il y a d'officiel, même si elle porte des baskets, un treillis, un sweater et que ses cheveux blonds sont noués en tresse, comme si elle venait juste de faire du jogging. "Hé !" je dis, ennuyé de ne pas l'avoir entendue arriver, "Vous savez que votre poisson est aveugle ?" "Vraiment ? qu'elle dit. Non, je l'ignorais." Visiblement, elle s'en foutait pas mal. Tout ce qu'elle veut savoir, c'est si je suis là pour voir quelqu'un en particulier. Je plonge la main dans mes Carhartts pour en sortir un bout de papier où j'avais noté mon rendez-vous avec une M^me^ P. Flamel, que je lui tends. "C'est pour un scanner aux gammas", je lui explique en lui montrant ma

boîte d'échantillon. Elle pouvait avoir n'importe quel âge entre vingt et quarante ans ; peut-être même plus. Impossible à dire "Eh bien c'est votre jour de chance, qu'elle a dit. Je suis M^me^ Flamel", sauf qu'à la façon dont elle a dit ça, on aurait plutôt cru que c'était mon jour de déveine absolue. "Si vous voulez bien me suivre…"

Suffisait de demander. On franchit une porte, on longe un couloir flanqué de douzaines de cellules identiques, certaines occupées par des ordinateurs avec des gens qui travaillent dessus, d'autres toute vides, peinardes. On va à gauche puis à droite, on monte et on descend, bientôt je suis complètement paumé et je commence à m'identifier à mon pote le poisson rouge maître-zen. Enfin, M^me^ Flamel pousse une porte et me fait entrer dans une salle pleine de bureaux, de costumes, de bruit et d'agitation.

Elle prend deux ou trois de ses collègues mâles dans son sillage erratique et nous entraîne dans un bureau attenant où tout le monde s'assoit pour écouter mon baratin, regarder deux ou trois dessins, après quoi je sors mon échantillon et je le pose sur la table. L'un des mecs enfile des gants de protection, sort un compteur Geiger, ouvre le conteneur, passe le compteur au-dessus de la boîte plus petite qui se trouve à l'intérieur. L'aiguille frémit, comme prévu, et ils échangent un regard entendu, celui qu'on leur apprend à faire dans les écoles de formation pour technocrates. Après quoi, M^me^ Flamel me remercie beaucoup et me demande de rappeler dans une semaine. Et puis on me raccompagne dehors, sans l'échantillon, qui reste entre leurs pattes.

Sept jours plus tard, je suis de retour. Cette fois, il y a une réceptionniste, qui fait venir M^me^ Flamel ; en l'attendant, je fais coucou au poisson et lui donne quelques miettes de bagel que j'ai gardées exprès pour lui depuis mon petit déjeuner. M^me^ Flamel vient me chercher, cette fois vêtue d'un tailleur-pantalon en worster gris visiblement bien chéros, et elle m'emmène. Mais on ne va pas dans le même bureau que précédemment, non môssieur, pas cette fois. Cette fois, on s'arrête dans l'une des cellules de moine du premier grand couloir. C'est là qu'elle me balance tout de go que son agence ne traite plus les "clients de passage" et que je devrais donc faire faire mes analyses ailleurs.

“Ah ouais, d’accord”, je réponds en m’efforçant de cacher une déception qui tire vers la fureur ; non, mais c’est vrai quoi, tout ce cinoche ma déjà fait perdre deux journées. “Dans ce cas, je lui dis, voulez-vous bien me rendre mon échantillon ?” Là, avec à peu près autant d’émotion dans la voix qu’une bassine de plâtre, M^me^ Flamel me dit qu’elle est désolée, qu’il a été égaré. “Égaré ?!” que j’y dis, et peut-être que j’y vais un peu fort en sens inverse pour compenser son absence d’émotion. “J’ai cru mal comprendre, là ! Qu’est-ce que ça veut dire, égaré ? Il m’a fallu des semaines… Non, des mois pour rassembler tout ça ! Sans parler du fait que c’est du matériau radioactif ! C’est pas possible que vous l’ayez laissé traîner n’importe où !”

“Il est inutile de hausser le ton, Monsieur Reever”, qu’elle me fait.

J’allais répondre que je n’avais pas du tout haussé le ton quand j’ai compris qu’elle me faisait un de ces plans de gonzesses, là, un de ceux que je perds tout le temps, alors j’ai laissé pisser le mérinos. J’ai quand même pas été marié pour des prunes, pas vrai ? Déployant ce que j’appellerais une maîtrise de soi de qualité quasi surhumaine, je lui ai demandé où je pourrais effectuer une autre analyse. “Nous ne divulguons pas ce genre d’informations”, elle dit. Ouais, j’avais senti venir le coup. Pensant que c’était cuit, je me suis levé pour partir. Mais elle ne m’avait pas encore sorti la grosse artillerie.

“Monsieur Reever, dit-elle d’une voix très très calme qui m’a glacé les sangs, si vous comptez de nouveau travailler sur du vernis à hase d’uranium, il y a quelques petites choses dont vous devriez être informé.” “Ah oui ?” je dis en étouffant une furieuse envie de sombrer dans la violence physique. “Du genre ?”

Elle se tourne vers un classeur bleu qui, comme par hasard, se trouvait là sur le bureau, vide par ailleurs, et l’ouvre. J’ai su plus tard de quoi il s’agissait : Volume XIX des statuts et réglementations de l’État de Washington : protection contre les radiations. *Pas vraiment un best-seller, à l’époque. Je ne doute pas que vous l’ayez parcouru, mais moi non.*

Au bord du découragement, j’ai regardé ses jolis petits ongles bien apprêtés pendant qu’elle ouvrait le classeur. Or voici ! La réglementation adéquate avait été dûment marquée au préalable. Quelle étrange coïncidence. Vous en conviendrez avec moi. Elle m’a demandé quelle

quantité de Fiestaware je possédais, et je lui ai répondu, de manière aussi aimable et facétieuse que possible, que j'en avais environ 150 kilos, à 20 kilos près. Elle m'a alors lu les passages qui expliquent que la possession de matières exemptées est limitée à 7 kilos à tout moment donné, et à 70 kilos cumulés sur une année calendaire donnée.

D'après les statuts, la seule façon pour moi de pouvoir continuer à travailler sur du Fiestaware, c'était de balancer la plupart de ce que j'avais rassemblé et de stocker le reste dans des sacs étiquetés de manière idoine. J'ai demandé quelle était la manière idoine d'étiqueter. Écoutez ça : l'étiquette idoine en l'occurrence doit porter la mention "Matières exemptées : pas d'étiquette nécessaire". Il va sans dire que M^me^ Flamel n'a pas esquissé l'ombre d'un sourire devant cet exemple de démence bureaucratique ; moi, j'ai trouvé ça foutrement hilarant. "Vous vous moquez de moi ?" j'ai dit.

"Non, Monsieur Reever, je ne me moque pas de vous, elle a répondu. En plus de cela, vous devrez porter en permanence un dosimètre individuel lorsque vous travaillerez sur lesdites sources exonérées, et remplir des rapports trimestriels faisant état de votre degré d'exposition aux rayonnements." J'ai essayé de lui faire remarquer que je le faisais déjà, merci, mais elle n'a même pas pris le temps de respirer avant de se lancer dans l'exposé suivant, selon lequel même si je faisais tout ça dans les règles, je n'aurais de toute façon que le droit de casser le Fiestaware en morceaux et rien d'autre. Toute tentative pour séparer le vernis de son support serait assimilée à de "l'extraction-production de matériaux-sources radioactifs", opération pour laquelle il me fallait apparemment une licence.

"Et combien coûte cette licence ?" je lui demande, pratiquement convaincu maintenant que je suis en train de rêver. "Eh bien", qu'elle fait en réfléchissant – oh elle s'amusait, je vous le dis, même si ça ne se voyait pas de l'extérieur – "il y a un droit d'admission unique de 27 000 $ plus divers frais. Ceux-ci se décomposent de la manière suivante : Attribution de licence : 165 000, Inspection : 90 000, Divers : 10 885, tous étant redevables annuellement. Vous devrez aussi faire installer une double protection anticyclonique autour de vos locaux, engager une équipe de sécurité à plein-temps, et mettre les bâtiments que vous occupez ainsi que

les équipements d'entreposage aux normes de sécurité en vigueur. Ah oui, il faudra aussi des chiens de garde."

"Ça, j'en ai déjà un", j'ai dit en pensant à Thot. "Les animaux domestiques ne sont pas pris en compte", qu'elle a répliqué aussi sec. Et puis voilà, c'était fini, pour de bon, je lui ai juste dit que j'allais réfléchir et elle m'a balancé que je pouvais réfléchir autant que je voudrais, en fin de compte je n'aurais pas plus le choix.

Vous savez, Phil, c'est comme ce que dit Biringuccio dans la Pirotechnia…

— La *Pirotechnia* ? dis-je en interrompant Metzger.

— Oui, fait-il en levant les yeux vers moi. C'est un livre sur la métallurgie. Italie, XVI^e^ siècle. Jack le citait souvent. Il m'en a offert un exemplaire en cadeau d'adieu à la fin de l'année de cours ; je vous le montrerais volontiers, mais je ne l'ai pas ici. C'est assez obscur, mais très intéressant. » Là, sans attendre de savoir si j'ai autre chose à demander (ce qui n'est pas le cas), il reprend sa lecture.

… quand il dit qu'on peut avoir un bon flair pour détecter l'or, on peut travailler sans relâche pour l'extraire, on peut avoir autant de chance qu'on veut et tomber sur un filon, en réalité à moins d'être riche dès le départ, on n'a pas un pet de chance de faire fortune. Parce que c'est comme ça que va le monde, cette bonne grosse boule de merde.

J'ai donc fait la seule chose que je pouvais faire. J'ai rangé mon stock de Fiestaware intact dans des sacs, comme on m'a dit, je les ai étiquetés "Absence d'étiquette" et j'ai refilé ça aux quelques amis qui me parlent encore, en leur demandant de tout planquer dans un endroit sûr où le chat n'irait pas se lover pour faire la sieste.

N'allez pas croire que je laisse tomber. Pas question ; aucun bouquin de lois ne m'a jamais arrêté avant, c'est pas maintenant que ça va arriver. J'ai décidé de tenter une autre approche, c'est tout. J'ai entendu dire qu'on construisait une énorme décharge à Salt Mountain, au Nevada ; et puisque j'ai l'impression qu'ils essaient en gros de faire la même chose que moi, encore qu'à une échelle un tantinet différente (et avec un budget en conséquence), je me suis dit que j'irais voir là-bas si j'y étais. Pour voir si je peux les persuader de me confier un travail quelconque. C'est peu probable, je l'admets, mais il se trouvera peut-être un libre-penseur parmi

tous ces ronds-de-cuir pour comprendre les avantages d'avoir un artiste à bord.

Faut vraiment que je sois fou. Mais bon, ça vous le saviez déjà, pas vrai Phil ? Encore que vous soyez foutrement trop poli pour l'avouer. C'est pour ça qu'il est d'autant plus incroyable que vous m'ayez autant aidé, en sortant des sentiers battus et tout ; pour ça, je ne pourrai jamais vous remercier. Ce que je peux faire, par contre, c'est comme Picasso quand il ne pouvait pas payer une de ses innombrables ardoises : en vous offrant l'image ci-jointe. C'est une esquisse d'un projet que je viens juste de commencer et que j'espère terminer un jour. Quand ce sera tout fini, vous serez le premier sur la liste des invités pour le vernissage ; mais bon, pour l'instant ça paraît loin, alors n'oubliez pas de respirer.

D'ici là mon pote, prenez soin de vous.

Sincèrement vôtre et tout le tralala,

Jack Reever, artiste

Metzger replie la lettre et me montre un dessin encadré au mur, qui trône parmi une certaine quantité de certificats et de photos du docteur posant en compagnie de gens variés, dont je suppose que ce sont des sommités universitaires ou politiques (j'ai même un sursaut en apercevant Bill Clinton), que je n'avais pas remarqués. « C'est cette image-ci, me dit-il, un peu macabre peut-être, mais je l'aime bien. »

Je me lève pour aller voir de plus près. C'est la petite esquisse d'un crâne ; un crâne de cheval je pense, exécutée à la plume et à l'encre, puis coloriée à l'aquarelle. C'est beaucoup plus sobre et solennel que tout ce que j'ai vu dans le catalogue de Macro, mais ça ne ressemble pas à une sculpture. Dans un coin, de l'écriture bouclée et pas nette de Jack, est écrit : *Étude pour L'Herme.*

— C'est quoi, une Herme ?

— Ah oui. Intéressant. À l'époque, j'ai consulté l'encyclopédie pour me faire une idée de ce que tout cela pouvait signifier, puisque Jack ne m'a pas donné la moindre explication. La seule référence que j'ai trouvée concernait une borne utilisée dans la Grèce antique pour marquer les propriétés ou les routes ; c'est un mot qui vient du dieu Hermès, dieu des voyages et des communications. Ce qui ne m'a pas beaucoup éclairé. C'est d'ailleurs tout

ce que j’ai découvert, j’en ai peur. » Metzger sourit largement, très heureux de se conformer à la conclusion qu’il a atteinte il y a bien longtemps, à savoir que l’art, c’est pas son truc, qu’il n’y comprendra jamais rien, et que tout le monde se porterait bien mieux si ça n’allait pas plus loin.

L’Herme, hein ? Je me demande s’il ne pourrait pas s’agir du fameux “chef-d’œuvre” que Jack avait l’intention de sculpter dans le bloc de pierre qu’il a emporté avec lui en quittant Graniteburg. J’ai même dans l’idée que si cet objet existe bel et bien, il représente la clé de tout ça. Si j’arrive à le trouver (et regardons les choses en face : un bloc de pierre de deux tonnes doit se retrouver plus facilement qu’un cadavre), peut-être que le secret de ce qui est arrivé à Jack ne sera pas loin, ainsi que l’identité de la personne qui a envoyé ses cendres. Et où trouve-t-on de l’art, sinon dans une galerie ?

==> Prochain arrêt : les Ateliers Electroworks. CQFD.

OceanofPDF.com

Patrick Belin

L’endroit où crèche Patrick Belin n’est pas facile à trouver. Fremont, c’est l’ancien quartier industriel ; bien que ce soit tout près des quais, j’arrive à me planter en sortant de la voie rapide et je me retrouve piégé dans un absurde dédale de sens uniques qu’il me faut quarante minutes pour débrouiller. Quand j’ai trouvé le bon endroit, j’ai l’impression de débarquer sur un décor de *Mad Max :* un labyrinthe d’entrepôts en ruines et de baraquements dégorgeant de machines-outils. Puis d’un coup, on s’aperçoit qu’il y a une nouvelle couche de goudron sous les pneus, que les panneaux de signalisation sont de nouveau à la verticale, que ce qui fut jadis un quai de chargement a été recyclé en marina et que les entrepôts sont désormais pleins de cafés et d’appartements à loyer excessif. Rénovation. Toujours la même histoire, partout dans le monde.

Tout baignés de soleil derrière une impressionnante paroi de verre, les Ateliers Electroworks pourraient se trouver en bas de chez Miles. À l’intérieur, j’aperçois cinq ou six silhouettes évoluant sur une tourelle d’échafaudage qui sont en train de monter (ou de démonter) une énorme installation artistique, une espèce de robot géant. Je gare la Honda et j’entre pour demander à l’une des techniciennes si elle peut me dire où trouver Patrick Belin.

— Pat ? » Elle me désigne une passerelle métallique qui longe les murs à trois mètres cinquante au-dessus de nos têtes. « Atelier n° 3. » Comme je me dirige vers là, elle me tape sur l’épaule. « Il sait que vous venez le voir ?

— Ça m’étonnerait.

— Alors faites gaffe. »

Sans me dire pourquoi, elle m’adresse un rictus et retourne à sa tâche, qui consiste à arrimer un tronçon du robot à un palan. C’est la seconde fois qu’on me dispense un avertissement mystérieux au sujet d’un ancien ami de Jack et ça commence déjà à me lasser ; du coup, je lance un sourire du style

babines retroussées dans le dos de la fille, après quoi je monte cling-clang sur la passerelle.

Tout le bâtiment sent le métal ; malgré les revêtements bien sablés et la remise en état dernier cri de l'intérieur, l'air est toujours saturé de l'odeur infecte des produits chimiques jadis stockés ici par milliers de litres. Il y a bien d'autres odeurs ; celle du café par exemple, et aussi celle du vernis. À moins que ce ne soit de la colle… Tabac ; il y a une très forte odeur de tabac, c'est net. C'est même de plus en plus net au fur et à mesure que j'approche de l'atelier n° 3.

La porte est fermée, mais à hauteur de regard, il y a un petit judas de bois sur lequel les mots "Cette porte doit rester fermée" ont été marqués au feutre noir. Je fais glisser le judas ; derrière, un carreau de verre renforcé permet de voir la salle. En me penchant un peu et en masquant d'une main les reflets occasionnés par l'éclairage du couloir, je jette un œil.

L'atelier n° 3 est beaucoup plus vaste que je n'aurais cru. J'ai l'impression qu'il s'étend en partie jusqu'au bâtiment voisin. Huit ou neuf mètres de plafond, il est de forme parallélépipédique, avec une mezzanine bétonnée et trapue coincée à l'autre bout, accessible par une échelle métallique boulonnée au mur de gauche. À côté de ladite échelle, il y a des étagères murales essentiellement occupées par des boîtes de rangement Curver, disposées par couleur, lesquelles contiennent ce qui ressemble à des composants électriques, encore qu'à cette distance, ce soit difficile à préciser.

Sur les étagères inférieures, il y a des objets plus gros, des oscilloscopes aux écrans aqueux, des masques de circuits intégrés, ce genre de choses. Mais tout ça n'est rien en regard de ce qui se dresse dans l'ombre de la mezzanine.

Au premier coup d'œil, il n'est pas évident de comprendre de quoi il s'agit. Il y en a six ou sept, séparés en deux groupes par un espace vide. Ils sont de tailles diverses, le plus petit fait moins d'un mètre, le plus grand deux mètres et quelques. Avec leurs socles de résine, leurs bobines de cuivre et leurs globes métalliques, ils font penser à de l'Art déco, on dirait des trucs récupérés sur un décor de *Flash Gordon.* Je dirais que ce sont des transformateurs de Tesla ; ça et des accélérateurs électrostatiques de Van de Graaf. D'après le fort bourdonnement qui émane de la pièce, même avec la porte fermée, je dirais aussi que la plupart d'entre eux sont sous tension.

Allant d’une machine à l’autre, branchant et débranchant des câbles, vérifiant les connexions, déplaçant divers bidules, un homme joufflu tout en cheveux mâchouille un étron de cigare planté au coin de ses lèvres. Au bout d’une minute ou deux, Belin (ce ne peut être que lui) émerge de l’ombre et s’avance vers le milieu de la salle où, et c’est là le plus insolite, une espèce de grande toile a été tendue à l’horizontale au-dessus d’un bassin en aluminium de trois mètres sur deux environ et de dix à quinze centimètres d’épaisseur ; sur l’un des côtés, il y a un escabeau, du genre dont on se sert pour bricoler chez soi.

Ce qu’il fait ensuite, Belin, est tout à fait inattendu. Il grimpe sur l’escabeau et reste là un moment, comme s’il allait plonger dans le bassin en traversant la toile. Il ne plonge pas. Non, au lieu de faire ça, il ouvre sa braguette, sort sa biroute (qui ressemble de façon étonnante à son cigare) et entreprend de pisser. De gauche à droite d’abord, puis de haut en bas, il urine généreusement sur la toile comme un gamin qui écrit son nom dans la neige. Si ça se trouve, c’est ce qu’il fait ; il écrit son nom. De là où je suis, je n’en sais rien.

Quand il a terminé, Belin descend de l’escabeau et redresse la toile en position verticale. Son cadre est équipé de deux pieds à roulettes que je n’avais pas remarqués, ce qui permet à cette peinture à la pisse de rouler jusqu’aux bobines de Tesla pour être insérée entre elles ; Belin la positionne très précisément en se repérant à des marques faites au sol avec du gaffer. Après quoi, il grimpe à la mezzanine et s’installe à une console grise dont les seuls éléments visibles sont de gros interrupteurs, des cadrans et des loupiotes. Il fait basculer les interrupteurs un à un, vérifie quelques cadrans, griffonne des notes sur une planche, puis se précipite au bas de l’échelle pour aller prendre sur les étagères un gros masque de soudure. Sans enlever son moignon de cigare, il enfile le masque puis se tourne vers l’assortiment de transfos et de générateurs. Quelques minutes passent. Quand je m’apprête à laisser tomber l’attente pour frapper à la porte, plusieurs arcs de lumière figée traversent soudain l’air entre les deux groupes de machines et d’un coup, tout devient blanc.

Pendant un temps qui me paraît extrêmement long, je n’y vois plus rien. Je suppose que c’est ce dont la fille voulait m’avertir. En attendant que ma

vue revienne, l’odeur d’ozone me parvient en s’insinuant sous la porte. Allez savoir pourquoi, je trouve ça vaguement rassurant.

Au bout d’un moment, mes rétines se remettent du choc. Droit devant moi je ne vois qu’un gros disque blanc, mais après force clignements et frottements d’yeux, le disque commence à puiser en vert et violet, puis il rétrécit ; j’en conclus que je ne vais pas rester aveugle. Je découvre que si je tiens ma tête penchée en arrière de 65° et inclinée fortement sur un côté, j’arrive à y voir à peu près normalement.

Je localise la porte et je frappe.

— Quoi ? aboie une voix à l’intérieur.

Je tourne la poignée et j’entre. Le disque m’empêche de distinguer le visage de Belin, mais comme je peux voir son entrejambe, c’est à cette partie-là que je m’adresse. Après tout, je connais déjà son contenu.

— Patrick Belin ?

— Qui le demande ? » Si une barrière électrifiée pouvait parler, elle aurait cette voix-là.

— Vous ne me connaissez pas, mais…

— Cassez-vous, j’suis occupé. » Les jambes font demi-tour et s’éloignent, me montrant une paire de fesses poussiéreuses.

— C’est au sujet de Jack Reever.

— Qu’est-ce qu’il a dit, là ? » Les jambes s’arrêtent, mais ne se retournent pas. Le disque a encore rétréci d’un iota, il flotte, clignote du vert au bleu en passant par le rose. « Jack Reever ?

— Je m’appelle Cooper. Je suis son fils. »

Les chaussures coquées de Belin se dirigent lourdement sur ma droite, où elles s’approchent des roues en étoile d’une chaise à pivot. Tout ce joli monde se fait un doigt de cour puis se sépare violemment, après quoi la chaise roule en tournoyant sur elle-même sur le sol bétonné, se précipitant vers moi. À cause d’un brusque déplacement du disque, désormais foncièrement rouge, je calcule mal la trajectoire de la chaise, dont le siège métallique vient me percuter méchamment, juste en dessous du genou.

— On s’assoit ! »

Je fais ce qu’on me dit de faire. Les images rémanentes ont glissé vers le haut et à droite maintenant, du coup je peux voir le visage de Belin : il porte un bouc complet qui encadre tel un manchon ses lèvres pleines et

amphibies, il a les yeux comme des perforations faites par des balles de petit calibre dans du verre securit, et la tignasse de mise chez les bobos qui savent transpirer.

Dans un accès de dépit puissamment théâtral, Belin expédie son mégot de cigare dans une corbeille, extrait un tube d'aluminium intact de sa poche ventrale, en ôte le bouchon de plastique avec ses dents, le crache en direction de la corbeille (la rate), en fait sortir un cigare tout frais, broie le tube d'une main comme un hercule de pacotille tout en arrachant d'un coup de dents curieusement exemptes de taches de nicotine le bout du cigare, qu'il crache vers la corbeille (dans le mille !), le fait suivre du tube écrabouillé, sort enfin un Zippo cuivré de sa poche et s'en sert comme un con pour allumer sa saleté. Non, je dis comme un con parce que même moi qui ne fume pas, n'ai jamais fumé, n'ai aucun désir de me mettre à fumer, vu que c'est une putain de manie de chacal putride, même moi donc, je sais que le fait d'allumer un cigare avec un briquet à essence est un sacrilège, étant donné que l'odeur bien lourde de l'essence imprègne le végétal et le gâche. Il faut utiliser une allumette spéciale tout en longueur ou, dans l'idéal, un briquet à gaz. (Au cas où vous vous poseriez la question, j'ai appris tout ça dans un documentaire sur Cuba que j'ai vu l'autre jour.)

Comme je me doute bien que Belin n'apprécierait guère, j'évite de lui faire part de mes accidentelles connaissances d'aficionado. Mais sachant ce que je sais et le regardant faire ce qu'il fait, mon estime pour lui en prend un sérieux coup dans l'aile, encore qu'elle avait déjà été bien amochée quand je l'ai vu pisser sur la toile. Mais le pire, c'est ce qui lui arrive maintenant (à mon estime pour lui) quand il se penche vers moi, pose ses mains sur le dossier de la chaise et me crache sa fumée au visage.

— Où est le fric, Cooper ? »

Ma vision est bien dégagée maintenant, presque. Je vois très nettement la braise grosse comme une pièce de monnaie qui rougeoie au bout du cigare de mon tortionnaire. Encore que je n'aie pas vraiment besoin de la regarder. Elle est là, suspendue à deux centimètres de mon nez ; même si j'étais devenu aveugle, je serais parfaitement conscient de sa présence.

— Si ça ne vous dérange pas, j'apprécierais que vous ôtiez ce truc de devant mon nez.

— OÙ EST MON PUTAIN DE FRIC ?

— Quel fric ? Je ne sais pas de quoi vous parlez. » Je vous prie instamment de bien vouloir remarquer qu'en la circonstance, je produis de louables efforts pour rester serein.

— LES DIX MILLE DOLLARS QUE TON PÈRE ME DOIT ! OÙ SONT-ILS ? »

Apparemment, mes efforts pour faire preuve de politesse sont assez vains. « Mais de quoi vous… mais j'en sais rien, putain !

— POURQUOI T'EN SAIS RIEN ?

— PARCE QUE MON PUTAIN DE PATERNEL EST MORT, ABRUTI DE MES FESSES ! »

Un temps.

Belin se recule un chouïa et tire une bouffée sur son cigare tout en réfléchissant.

Puis il se met à parler. Ce qu'il dit, c'est :

— Et merde… ça ne m'étonne pas, tiens ! »

Ce qui l'exclut de facto de ma liste d'expéditeurs potentiels des cendres, la réduisant à un zéro pointé.

Nous voici dans le bureau de Belin, un endroit propret qui jouxte son labo électrique et dont les murs sont occupés, non par des étagères, mais par des meubles de rangement Hon assortis. J'ai montré à Belin le catalogue que m'a donné Cox, dans le but de l'amadouer. Ça ressemble à un jeu d'aventures, cette quête que j'ai entreprise. Explorez la ville jusqu'à ce que vous ayez trouvé le sextant, la haussière et le surin, donnez-les au vieux loup de mer qui boit dans un coin du *Perroquet titubant*, en échange de quoi il vous prendra à son bord comme passager clandestin, seul moyen (à moins de pirater le programme et de vous équiper vous-même d'un hors-bord, chose que nous avons commise Miles et moi lors d'un jeu particulièrement frustrant sur Commodore 64) de traverser la mer jusqu'à l'île où dort la jolie princesse. Etc.

— Et donc, vous connaissiez Jack depuis longtemps ? » Je vais à la pêche, là. « Depuis avant son départ pour l'Europe ?

— Euh… Ouais, on peut dire ça, lâche Belin. Jack et moi, ça remonte à un bail. Il vous a déjà parlé de l'île de Blakely ?

— Bien sûr.

— Bon, eh bien c'est là qu'on s'est rencontrés. Mon paternel était l'un des artistes qui vivaient là-bas. Jack et moi on était tout le temps fourrés ensemble, on apprenait à sculpter. On était comme deux frères, quoi. »

Pas besoin de hausser mes sourcils ; ils le font d’eux-mêmes.

— Vous ne me croyez pas ? dit Belin.

— À la façon dont vous me parliez de lui il y a quelques minutes encore, on a du mal à croire que vous avez été amis.

— Ouais, eh bien ça c’est fini, pas vrai ? C’est fini depuis qu’il m’a laissé en plan. Ce que je n’avais pas compris à ce moment-là, c’est à quel point Jack avait changé.

— Comment ça ?

— S’il faut le dire en un mot, disons qu’il était devenu… maniaque. Il était tout le temps concentré, Jack, toujours absorbé à 100 % dans ce qu’il faisait. Ça m’avait toujours impressionné, ça, surtout quand nous étions de jeunes sculpteurs débutants. » Il est debout à la fenêtre, il regarde la baie, essaie de s’extraire une écharde ou un filet de crasse de sous un ongle. « Mais quand il s’est ramené ici après Graniteburg, il buvait pas mal, ce qu’il n’avait jamais fait à Blakely. Moi j’essayais de monter cette expo et de la faire tourner – ce qui était déjà foutrement pénible en soi – et lui, il se barrait sans rien dire pendant des jours pour aller se piquer la ruche. Pour moi, c’était carrément irresponsable. Peut-être qu’il se punissait lui-même pour un truc. »

Il me semble évident que Belin ne croit pas à ce qu’il vient de dire, qu’il essaie juste de ménager ma susceptibilité. Je n’arrive pas à savoir si j’apprécie son tact ou non. Je préfère le questionner sur le D^{r} Metzger et les cours que Jack suivait.

— Il ne m’en a jamais parlé. Mais c’est bien possible, oui.

— Et Salt Mountain, il vous en a parlé ?

— Quoi, le site au Nevada ? Pas que je me souvienne. C’est là qu’il est allé ? » Il essaie de dire ça comme si ça ne le touchait pas.

— C’est ce que j’essaie de déterminer.

— Ça paraîtrait logique. Mais bon, comme je vous l’ai déjà dit, Jack s’est tiré sans tambour ni trompette. Je ne sais pas du tout ce qu’il est devenu. Un jour, il était ici, le lendemain il n’y était plus. Si vous voulez mon avis, il me paraît de plus en plus évident que les seuls événements artistiques qu’il ait jamais accomplis pour de bon, c’étaient des évasions en tout genre ; à la Houdini, voyez ? »

Je n’ai aucune raison de me sentir blessé par ce commentaire ; au train où vont les choses, ce qu’il dit est joliment près de la vérité ; n’empêche que je suis bel et bien blessé. Belin le voit aussitôt sur mon visage.

— Je suis désolé, mais vous savez, c’était ça, la vraie personnalité de Jack… son arrogance. C’est vrai quoi, c’est pas *normal* de traiter les gens de la sorte, non ? J’aurais dû interpréter les signes… cette manière qu’il avait de traînasser partout comme un génie reconnu, toujours à balancer des idées en espérant que nous autres on allait se précipiter pour les réaliser en faisant de notre mieux. Jack et moi on a démarré ensemble, mais devinez qui se tapait tout le boulot en fin de compte ?

— Vous et Jack, vous avez monté cet endroit ?

— Je veux ! Notre matos était trop tordu pour pouvoir être exposé dans les galeries snobinardes du centre-ville, alors on a monté la nôtre. On ne pouvait pas faire autrement. Jack était revenu de sa période de bourlingue farci de grandes idées sur l’art, la science et tout le bastringue, des idées qui résonnaient joliment avec celles que j’avais en tête à l’époque, et au bout de quelques mois à pinailler sur le fait que le paysage artistique local était raide mortibus, on a décidé de se trouver un endroit où on pourrait faire ce qu’on voulait. Alors on s’est mis à chercher.

— Et vous avez trouvé… ici ?

— Ouais. À l’époque, c’était une usine de placage par galvanoplastie et bon, Jack y travaillait, il y faisait un de ces boulots de con à la chaîne qu’on faisait tous pour payer les factures. Il nous racontait tout le temps des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête comme quoi c’était vraiment un endroit à la gomme, toujours sur le point d’être fermé, vu qu’aucune réglementation n’y était respectée. Puis un jour, voilà qu’un de ses abrutis de camarades – et laissez-moi vous dire que cet endroit employait de la vraie racaille, des camés, des psychopathes, d’anciens escrocs même, en veux-tu en voilà – bref, un de ces nazes abandonne son poste et va se fumer du crack dans sa bagnole, sur le parking. Vu qu’il était carrément pas dans la moyenne question jugeote, le v’là qui se fait une petite overdose, tombe dans les vapes, laisse tomber la pipe sur ses pantalons, qui s’enflamment. Bon, ’reusement, Jack était le genre de mec pas fichu de rester un quart d’heure sans fumer sa clope ; du coup, il va dehors, voit la fumée qui sort de la bagnole, il y court et il réussit à en extraire le gars juste à temps. Si vous voyez ce que je veux dire, c’était pas tout de suite qu’il rechercherait la

compagnie des dames ; m'enfin bon, il était tiré d'affaire. Et il a eu du bol, parce que deux minutes après que Jack l'avait sorti, le feu a atteint une durite et *boum.*

— Putain.

— Vous l'avez dit. N'importe où ailleurs, ç'aurait été la fin de l'incident et bas ta. Mais pas là. L'explosion avait fait sortir les autres nazes, qui se sont aussi sec mis à avoir les chocottes ; pas parce que leur camarade était en danger de mort, non, mais parce qu'ils devaient tous se grouiller de planquer leur came avant que les flics rappliquent et décident de faire une descente. Les voilà donc qui se mettent à courir dans tous les sens pour planquer leur matos, et vu que personne à l'intérieur ne s'occupait de la sécurité, voilà-t-y pas qu'une cuve de produit se met en surchauffe et commence à éclabousser de partout. Avant que quiconque s'en aperçoive, un autre incendie couvait, un vrai cette fois. Par miracle, ils ont réussi à le contenir avant qu'il ne fasse de gros dégâts, mais comme c'était la troisième fois qu'un incident de ce genre se produisait, les contrôleurs ont tout fait fermer.

» Et puis un soir, quelque temps après ça, Jack et moi on buvait une bière dans un bar et Jack m'a fait un topo sur la situation et il m'a dit : "Hé Pat, je connais les gars qui possèdent cet endroit, ils m'ont à la bonne, et faut bien admettre que ça ferait un sacré atelier et une chouette galerie. Si on leur fait une offre maintenant, ils seront tellement ravis de s'en débarrasser qu'ils tomberont d'accord pour une bouchée de pain. C'est-y pas exactement ce qu'on cherche ?"

» Il avait raison. Nous avons emprunté de l'argent ; ou plutôt, j'ai emprunté pour notre compte à tous les deux, vu que le crédit de Jack ne lui suffisait même pas à se faire avancer un coup à boire. On a acheté la carcasse du bâtiment vide et on l'a nettoyée à fond. Il restait bien la moitié des machines-outils, et une extrémité du bâtiment avait brûlé, mais c'était chouette. Jack était tout jouasse à l'idée de monter son expo dans une vieille usine de galvanoplastie. Les deux choses qui l'intéressaient le plus à cette époque, c'était l'alchimie et le nucléaire. Il trouvait que la galvanisation, ça collait bien avec. "La réorganisation des métaux au niveau moléculaire", c'était sa devise, en gros. Encore qu'il n'en a jamais réussi une seule, de réorganisation. Enfin, c'était la théorie, quoi.

— C'est là que vous avez monté "Usage Frivole" ?

— Pas tout de suite. On a d’abord tourné là-dedans un petit moment, moi, Jack et trois ou quatre autres artistes qui partageaient la même démarche culturelle et qui avaient besoin de beaucoup d’espace pour bosser. Chacun de nous a investi un des espaces latéraux et en a fait son atelier – celui où je suis aujourd’hui est le même que j’avais à l’origine ; celui de Jack était là en bas, où se trouvent les roboticiennes – et on s’est mis à faire des trucs. Enfin, presque tous. Parce que Jack, son coin à lui ressemblait plutôt à une décharge.

— Décharge de quoi ?

— De tout ce qu’il ramassait à gauche et à droite ; ou plutôt de tout ce qu’on ramassait pour lui, vu qu’il incitait tout le monde à le faire. Absolument tout ce qu’on pouvait dénicher et qui contenait ne serait-ce qu’une trace de radioactivité potentielle, ça finissait ici. Des amas de détecteurs de fumée, des pots de peinture au radium, des drouilles dont vous n’avez même pas idée.

— Du Fiestaware ?

— Bon Dieu, oui. Des tonnes ! Ça plus que toute autre chose. Il aurait pu ouvrir une douzaine de magasins de vaisselle avec tout ce qu’il avait. Il réduisait en morceaux, il recollait… Il faisait de tout et de n’importe quoi avec.

— Vous voulez dire qu’il en faisait effectivement quelque chose ?

— Oh oui, de ça et du reste.

— Mais je croyais que l’expo ne présentait que des esquisses ?

— On s’est servi des esquisses pour le catalogue. S’il n’y avait eu que des esquisses, on n’aurait pas eu de problèmes. Ce sont les sculptures qui ont provoqué tout le bordel. »

Pour le coup, je suis intrigué. « Y en avait-il une en forme de crâne de cheval de deux mètres cinquante de haut, sculptée dans un bloc de granit ? »

Belin se marre. « J’ai bien peur que non. J’aurais bien aimé, remarquez ; ça aurait peut-être valu le coup. Par contre, je vois de quelle pierre vous voulez parler, c’est celle que Jack s’est coltinée depuis Graniteburg, non ? Ouais, ça je m’en souviens très bien, il a fallu que j’aille l’aider à récupérer cette saleté au dépôt quand elle a été livrée. Elle a bien failli péter mon treuil. Non. Il n’a jamais rien fait de cette chose ; il l’a juste laissée traîner là, au mitan. »

Il me paraît étrange que Metzger n’en ait pas parlé ; peut-être qu’il n’était pas au courant. Je me rends compte peu à peu que Jack était vraiment comme ça. Il n’y a pas que Stasie et moi qu’il a traités à part ; ce type cloisonnait tous les aspects de sa vie. Chacun de ses amis a été maintenu dans une sphère à part, sans être averti de l’existence des autres. Comme s’il restait toujours en retrait par rapport à eux, pour les observer, pour leur soutirer quelque chose tout en ayant l’air de leur offrir son amitié en retour, alors qu’en réalité il ne s’est jamais impliqué sur le plan émotionnel. C’est vraiment un comportement de cinglé. Est-ce qu’il le faisait exprès ou est-ce que ça faisait partie d’une stratégie globale ? Est-ce qu’il se nourrissait de l’illusion qu’il était une espèce de génie existentiel que le monde ne devait point souiller ? Est-ce que c’était involontaire, est-ce que c’était juste sa manière d’être ? Un genre d’autisme, en gros ?

C’est impossible à dire.

Tout en parlant, Belin s’est approché de ses classeurs de rangement, a farfouillé dans le tiroir PQR, en a extrait le dossier “Reever, Jack” ; il le pose sur le bureau et le compulse. Je commence à me dire que c’est ça que les gens laissent derrière eux : des bouts de papier aléatoires dans des tiroirs et des cartons à moitié oubliés. Du moins pour la génération de Jack. Parce que tout ce que ma génération à moi laissera, ce sont des motifs évanescents constitués d’électrons, sur les réseaux. Des fantômes électriques. Ce qui paraît cohérent si vous cherchez une analogie ou une métaphore de l’âme. C’est le taux de rotation des données qui va plus vite, c’est tout. Plus vite, plus simple, beaucoup plus efficace. Peut-être que c’est ce qu’elle aime, ma génération.

— Voici l’une des sculptures qui faisaient partie de l’expo », me dit Belin en sortant une photo du paquet, qu’il me tend. Elle représente un gros aquarium plein de débris de vaisselle orangée, empli d’eau et monté sur un chariot d’aluminium. Un gyrophare jaune est rivé au couvercle métallique, à côté d’une sorte de pompe. Sur l’un des petits côtés, un robinet de plastique passe à travers la paroi de verre ; il se déverse dans la trémie d’une cafetière placée en dessous, sur une petite étagère spéciale. Le chariot est orné d’un ruban en plastique jaune et noir qui porte l’inscription répétée : *ATTENTION : RADIATIONS !* Dans l’aquarium, plusieurs poissons aux couleurs gaies nagent, rigolards, dans les tunnels et les cavernes que forment les bouts de Fiestaware.

— Qu’est-ce que c’est que ce truc ?

— Je crois que c’était censé être une espèce de générateur atomique, modèle familial.

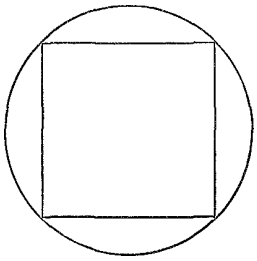
— Comment ça marche ?

— J’en sais trop rien. Encore un truc délirant à la Reever. Il y a des indications de l’autre côté, vous n’avez qu’à regarder. »

Je retourne la photo pour parcourir les indications qui figurent derrière. Le machin s’appelait le Réacteur d’Atelier modèle IV ; l’idée c’est qu’on peut le brancher sur une prise murale normale. Ce qui entraîne l’ébullition de l’eau par les éléments contenus dans le fond, l’eau s’évapore, la vapeur se condense sous le couvercle et retombe dans l’aquarium. Ce faisant, l’eau dégage de l’hydrogène qui est évacué du système par la pompe. Du fait qu’on la sépare de son 0_2, l’eau se transforme en eau lourde, très concentrée en deutérium et, à un moment donné (en gros dans deux mille ans, on ne va pas chipoter) il y aura assez de deutérium pour réagir avec l’uranium contenu dans la vaisselle et ainsi provoquer (dans les rêves de Jack) une fission nucléaire de calibre modeste. Le tout finirait par atteindre sa masse critique, le flux de neutrons engendré allumerait le gyrophare, ce qui vous indiquerait que l’événement tant attendu est enfin arrivé : le robinet s’ouvre et libère un filet d’eau surchauffée dans la cafetière. “Chaleur, lumière et café”, conclut le texte, “tout ce qu’il faut pour un atelier d’artiste”. Je vois, ouais.

Je reviens à l’image en m’efforçant d’établir un lien entre cet objet absurde et le baba-cool sculpteur sur bois dont je me souviens. Ça ne marche pas. Ce Jack-là n’a pas pu faire ce bidule. Disons qu’il n’aurait pas su. C’est vraiment toi, ce machin, Jack ? Ou bien les conneries hippies, c’était rien que du flan ? Une expérience ratée ? C’est pour ça que tu nous as laissé tomber ? Parce que quelque chose t’a fait comprendre que tu n’étais pas ce que tu souhaitais ? Que tu n’étais pas ce que tu aurais dû être ? Et qu’est-ce qui t’a fait comprendre ça ? Stasie ? La communauté ? Tout le groupe ? Autre chose ?

J’aperçois alors, à peine visible dans un coin de l’aquarium, un signe que je connais, gravé dans le verre. Petit, mais indéniable. Le symbole.



Je le montre à Belin, lui demandant de quoi il s’agit, mais il n’en sait rien. « C’était son truc, à Jack ; les runes magiques, ce genre de choses. Jamais compris à quoi ça rimait. »

À court de questions face à la complète étrangeté du Réacteur d’Atelier, je sors l’objet magique n° 2 de mon sac à dos Cisco Systems : l’article de journal intitulé “Émeutes à Fremont”.

Belin soupire, va vers une fontaine à eau où il fait couler un peu de liquide dans un gobelet conique. « D’une manière ou d’une autre, le lobby antinucléaire du coin a entendu dire que Jack travaillait avec des matériaux radioactifs, dit-il. Ces imbéciles se foutaient complètement de savoir que le matos utilisé par Jack avait été acheté dans des vide-greniers ou des brocantes ; Fremont était une zone sans nucléaire, point-barre. Ils ont tout fait pour nous empêcher de continuer. Ils ont fait un sit-in juste là, dans la rue, pendant deux jours ; ils ont injecté de la colle dans les serrures pour nous empêcher d’entrer. Ils sont même allés jusqu’à distribuer des tartes à la crème aux manifestants pour les lancer sur les gens qui se montreraient assez bêtes pour venir voir l’expo.

— Jack devait être furax.

— Furax ? Jack ? Il était aux anges, oui ! Il raffolait de tous les conflits ; ça le mettait en vedette. La presse l’a harcelé à ce sujet. Il est même passé à la radio ; pas seulement une fois, comme le dit votre article, mais un bon paquet de fois. Même la chaîne câblée locale est venue lui baver dessus.

— Alors en fin de compte, ça a bien tourné ?

— Non. Pas du tout. On aurait pu le croire, toute publicité étant bonne à prendre et tout ça, mais ça nous a causé du tort, et un max. Pour commencer, on n’est pas arrivé à faire bouger les manifestants qui faisaient le piquet. On a même essayé par la voie légale, mais ils ne nous ont laissé aucune chance ; ils ont contre-attaqué sans répit. Même s’ils n’avaient pas été là, de toute façon personne ne serait venu voir l’expo, vu que quelqu’un

avait révélé à tous les journaux que les visiteurs venaient à leurs risques et périls, à cause des radiations, rien qu'en franchissant la porte d'entrée. Votre article, là, c'est qu'un exemple ; les gens y croyaient dur comme fer. Et donc, non ; financièrement parlant ç'a été une catastrophe. On n'a eu aucun public, on n'a pas fait une vente.

— C'est pour ça qu'il vous doit de l'argent ?

— Non.

— Alors pourquoi ? Il ne vous a jamais remboursé sa part sur l'emprunt pour l'atelier, c'est ça ?

— Non plus ; c'est pas ça l'important, puisque ça voulait dire que c'était moi tout seul le proprio. D'ailleurs au final, j'ai récupéré mes billes.

— Alors quoi ?

— Six mois après l'expo, on a reçu un coup de fil du Bureau de contrôle des radiations de l'État, disant qu'ils menaient une enquête concernant des allégations selon lesquelles nous détenions du matériel radioactif non déclaré au sein de nos locaux. Quelques mecs se sont pointés, ont jeté un coup d'œil dans l'atelier de Jack et nous ont fait évacuer aussi sec. Ils ont posté des gardes, collé des rubans jaunes un peu partout et ils ont convoqué la Brigade des matériaux à risques, ceux qui sont habillés comme des michetons, là, voyez ? Ils ont emballé tout le matos de Jack, toutes ses sculptures, et ils ont tout embarqué pour "analyses". On savait bien qu'on ne reverrait jamais rien. Jack n'a pas cessé un instant de leur gueuler dessus, parlant de ses droits de l'homme, les traitant de porcs fascistes, disant qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires et qu'il n'y avait aucun risque de contamination.

— Il y en avait ?

— Apparemment non. Au début, ils ont dit qu'ils seraient peut-être obligés de raser tout le bâtiment. Mais quoi que Jack ait pu fabriquer là-dedans, il avait dû être raisonnablement prudent, parce que, au bout d'une semaine, ils ont décrété que le site était décontaminé et ils ont disparu, nous laissant comme des cons, les œuvres de Jack en moins, avec en bonus une facture pour l'opération de décontamination.

— Dix mille dollars, donc ?

— Neuf mille cent quarante-trois dollars et vingt-sept cents, si ma mémoire est bonne », dit Belin en récitant les chiffres d'un air blessé. Il est évident que cette information est gravée dans son cortex.

— Ce que vous devez bien comprendre, dit-il en feuilletant de nouveau le dossier Reever et en me tendant une liasse de documents relatifs à la décontamination, c'est qu'il se comportait comme un sale gosse. Un gosse doué, d'accord. Il me détestait si j'émettais ne fût-ce qu'une suggestion pour essayer de trouver un moyen de rassembler la somme. Il était hors de question, disait-il, de payer ces connards pour lui avoir dérobé ses œuvres d'art ; ç'aurait été le comble. C'était plutôt à nous de les poursuivre en justice ; c'était comme ça qu'il voyait les choses. Quant à savoir comment on pourrait se payer un avocat vu qu'on était toujours endettés suite au bras de fer avec les manifestants antinucléaires, là-dessus, il n'avait pas trop de suggestions. Il a traîné encore une semaine ou deux, à se saouler la gueule et à râler après le gouvernement, les autorités nucléaires, les antinucléaires, et surtout contre moi, jusqu'à ce que j'en ai ras le bol et que je lui dise d'aller se faire foutre. »

Je reste immobile, je ne bouge pas un muscle. « Et c'est ce qu'il a fait ?

— Faut croire. Vu que c'est à ce moment-là qu'il a disparu. Il a pris son précieux bloc de granit avec lui, encore que je ne saurai jamais comment il a fait pour le sortir d'ici sans que je m'en aperçoive. Écoutez, Cooper, je sais bien que c'était votre père et tout, mais selon moi, il m'a incité à lui parler comme ça pour se donner ensuite l'excuse de me laisser tomber, au lieu de rester solidaire pour m'aider à trouver le fric. Il n'arrêtait pas de déblatérer. Il voulait absolument qu'on fasse valoir nos droits, qu'on aille en prison s'il le fallait. Alors quand je lui ai dit que je ne souhaitais pas sacrifier ma liberté pour ses principes à lui, il m'a dit que je devais revendre les Ateliers Electroworks, payer la facture et tout laisser tomber. Que ça au moins, il pourrait le respecter.

— Ce n'est pas non plus ce que vous vouliez faire ?

— Pourquoi diable ? Comme je vous l'ai dit, c'est moi qui ai investi du fric et de la sueur dans cet endroit, c'est moi qui me suis engagé. J'ai construit quelque chose. Je n'avais pas l'intention de tout foutre en l'air pour un stupide principe.

— Parce que c'était stupide, selon vous ?

— À vous de juger. En tout cas, Jack n'a pas traîné assez longtemps dans le coin pour aller en taule. Et à mon avis… » Mais il s'interrompt et, sans achever la phrase, remue la tête comme pour dire à quoi bon. Il y a un petit quelque chose de Miles dans ce geste et, en un éclair, je vois Jack

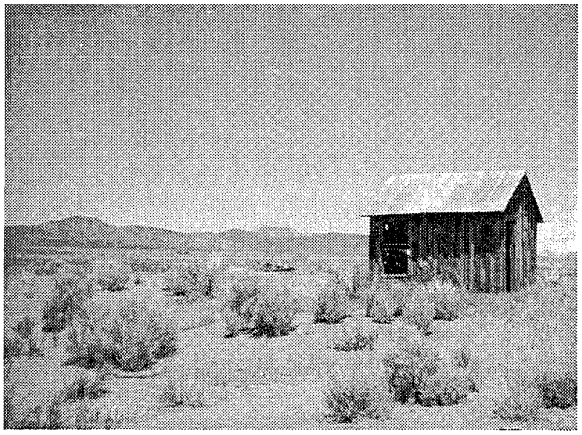
fuyant Belin et sa version pertes et profits de Fart, sauf que ce n’est pas Jack et Belin, c’est moi qui fuis Miles et son offre de boulot. Les situations sont différentes et pourtant très proches, je sais qu’elles se ressemblent, je ne sais pas à quel niveau exactement, mais je le vois. Et, d’un coup, je comprends ce qui s’est passé ici. Je vois tout. D’un côté, je compatis avec Belin ; il est évident que Jack s’est comporté comme un sagouin. Mais d’un autre côté, à quoi bon monter une galerie en dehors des sentiers battus si, une fois au pied du mur, on ne la sacrifie pas aux besoins de la cause ? Belin peut raconter ce qu’il veut, le fait est qu’il s’est vendu. Et ça, c’est un truc que mon père n’aurait jamais pardonné à quiconque.

J’ai les factures pour la décontamination à la main ; il y a le chiffre dessus, tel que l’a cité Belin au cent près. Je le soupèse mentalement, je m’efforce d’en concevoir de l’inquiétude, mais rien à faire. Belin secoue la tête maintenant, regardez-le branler du chef ; mais la vérité c’est que je me sens comme le jour où Jack a tenu tête à Miss Banner. Lui et moi, tout seuls contre le monde entier ; dignes. Sentiment captivant. Puissant. C’est ce qu’on doit ressentir quand on a un père sur qui on peut compter.

Et puis aussi vite qu’il est venu, le sentiment s’évanouit ; Jack repart dans le flou, je reviens au présent, à la silhouette de Belin debout à sa fenêtre, qui regarde un bateau en train de manœuvrer lentement sur les quais, je m’aperçois qu’il fait chaud ici dedans, j’ai envie d’un café, faut que je bouge.

OceanofPDF.com

Salt Mountain



La ville de Jackass Flats est juste au bord de l’autoroute 95, à l’emplacement d’une mine d’argent abandonnée qui n’a jamais dépassé le stade du baptême. Mais le plus important en ce qui concerne Jackass Flats, c’est que l’endroit ne se trouve pas là où il est censé être. Il est censé être trente kilomètres plus à l’est, là où se trouve encore la partie du monde qui s’appelle vraiment Jackass Flats. La ville elle-même a été déplacée en 1949, un an et demi avant le premier essai nucléaire atmosphérique de Frenchman Fiat qui, vous l’avez deviné, se situe pas bien loin de là.

Techniquement, vous entrez dans Jackass Flats nouvelle version, dès que vous avez franchi le panneau qui dit “Bienvenue”, cent mètres après avoir quitté l’autoroute ; un panneau métallique rouillé, très série B. Mais vous n’y êtes pas vraiment *arrivé* tant que vous n’avez pas dépassé le panneau suivant, plus brillant, plus neuf, beaucoup plus cher, celui qui dit “Bienvenue à Salt Mountain” d’une écriture pseudo-manuelle pleine de paillettes. Ce même panneau qui proclame “Fiers d’avoir été choisis par le ministère de l’Énergie pour représenter un Avenir plus Propre et plus Étincelant” en rondes gothiques. Ça me fait penser au panneau qu’il y a à l’entrée de Featherbrooks. Difficile de croire que Jack est venu chercher du travail ici.

Même sans ce panneau, l'endroit serait bizarre. La route serpente au beau milieu d'un paysage de carte postale, un désert montagneux parsemé de cactus et autres plantes à l'aspect piquant. À main gauche, une piste échoue au pied de trois vieux bâtiments en ruines : un corps de ferme, une grange et un magasin. On se croirait dans *Resident Evil* ou dans *Silent Hill.* Incapable d'y résister, je m'arrête pour jeter un coup d'œil. Dans la maison, quelques bouts de papier peint ornent encore les murs de bois ; aussi incroyable que ça paraisse, des restes de rideaux pendouillent à une ou deux fenêtres. C'est vraiment tout ce qui a survécu à plusieurs générations d'adolescents du coin venus ici pour boire et se peloter. Il est évident qu'il y a eu d'autres bâtiments alentour, mais ils n'ont pas eu autant de chance que celui-ci ; en mettant des coups de pied dans la crasse par terre, je découvre de grands rectangles de cendre grise, pleine de linteaux carbonisés et de vieux clous tordus. Des maisons-tombeaux. Les thlaspis semblent les apprécier ; il en pousse un peu partout, bien gras, aux feuilles bien épaisses, caoutchouteuses. M'est avis que la cendre contient plein de substances nutritives.

À tâtons, j'éprouve une à une les marches de l'escalier qui craque, avant d'y grimper en lui confiant mon poids. À son sommet, un petit palier donne sur ce qui a dû être trois chambres, mais ne ressemble plus qu'à une seule aujourd'hui, vu que les parois sont plus ou moins démolies. En m'entendant arriver, un oiseau s'élance hors d'une fenêtre, et je m'avance prudemment dans son sillage pour voir s'il y a quelque chose à voir.

Ce que je vois, c'est de l'armoise, un désert, une couronne de montagnes lointaines et bleues comme des lacs. Il y a la Honda et la piste que j'ai suivie en dérapant à travers les broussailles, qui rejoint la route. Et là, stationnée sur le goudron au niveau de l'embranchement, il y a un pick-up blanc sale, dont le pare-brise et le pare-bœufs scintillent sous le soleil.

Aussitôt, j'ai la frousse. Qu'est-ce qu'il fait là ? Il m'attend ou quoi ? Je ne vois aucun signe distinctif sur la carrosserie, je suppose donc que ce n'est pas une patrouille routière, mais peut-être aussi que je n'arrive pas à les voir à cause de la forte luminosité. Peut-être que c'est un fermier du coin qui vient me dire que je suis sur une propriété privée. Un gars du coin… La brute du coin, oui, à tous les coups. M'en fous, je me casse, et tout de suite. Je ne veux pas d'ennuis. J'ai eu ma dose.

Sauf que je deviens paranoïaque. Parce que le temps que je rejoigne la route, le pick-up a disparu ; je ne le vois pas non plus durant le petit kilomètre qui me reste à parcourir avant d'arriver en ville, ni dans la ville même, dont les maisons sont disposées sur deux rangs, de part et d'autre de la route, comme des vestiges d'habitat humain stratifié.

Tout en réfléchissant archéologie, je navigue entre les diverses couches. En premier, il y a les caravanes, les mobile homes et des baraques en forme de parpaings aux toits de tôle, avec la Chevrolet poussiéreuse garée devant. Une supérette dont les enseignes sont rédigées en espagnol. De la peinture écaillée, des moustiquaires éventrées, des chaises cassées sur des porches de guingois, des chiens endormis (ou morts) dans la poussière. Une station-service, une pizzeria non franchisée. Des paraboles bon marché, crasseuses et austères comme des fleurs du désert.

Bientôt, la banlieue cède la place à un quartier du genre pour cadres à loyer modéré. Ici on trouve des cafétérias dans des centres commerciaux, un Safeway, un Wal-Mart, un endroit baptisé Nevada Fashions, un garage d'occasion (Auto Jackass), deux armureries (Flingues & Munitions et Chez Jake, fusils et armes de poing), un Burger King avec drive-in, un Taco Bell avec drive-in, deux ou trois motels, un café Chez Martha attenant à un restaurant Aux côtelettes de Martha, un seul bar à alcool (le Coyote souriant). Il y a des drapeaux partout, encore que, contrairement au nord, on voit ici autant de croix confédérées que de bannières étoilées : suspendus aux fenêtres, aux parapets, à des mâts de fortune ou achetés pour l'occasion ; punaisés aux portes, aux panneaux d'affichage public, coincés derrière des vitres de voiture ; tenus par des pinces dans des petits autels ou des espèces de dioramas installés aux rebords des fenêtres.

À côté du Coyote souriant, il y a une large rampe d'accès au-dessus de laquelle est tendue une banderole blanche en polyéthylène qui dit "Camping-Parc à véhicules de la Nation Wanaput" ; en face, un immense tipi en béton domine un bosquet irrigué, entouré de plusieurs rangs de caravanes et de Winnebagos. Après le parc, Jackass Flats redevient résidentiel, en plus riche, moins poussiéreux, avec plus de verdure. Les maisons sont plus grandes, plus tape-à-l'œil, mieux entretenues ; les vérandas sont en pierres artificiellement lézardées au lieu d'être en ciment craquelé par le soleil ; tous les chiens que j'aperçois ont un pedigree et sont par conséquent trop chers pour qu'on les laisse dans la rue ; ils sont donc dûment enfermés dans des jardins clôturés d'un grillage et d'une haie.

Ensuite : une autre cafétéria de centre commercial, mais plus huppée que la précédente, un Wendy, un Starbuck, quelques bars et autres snacks de “l’authentique sud-ouest américain” : Chez Carmel, le Grill-Bar Chez Chuck, le Café du bagel.

Peu après ça, les maisons cessent d’un coup et il n’y a plus rien pendant un moment, seulement le désert de nouveau, avec des trucs encore plus épineux qui font comme des chicots. Puis soudainement, comme si la ville avait cessé de mâchouiller un instant avant de cracher une dernière grosse bouchée, il y a deux énormes constructions de verre et d’acier, une de chaque côté de la route, face à face derrière leurs parkings, comme deux bisons qui s’affrontent. Dans le coin rouge, l’hôtel Desert Spring (un Marriott) ; dans le coin vert, le casino du Castor assoiffé (une “coopérative de la Nation Wanaput”).

Après ça il n’y a plus de ville, et moins de deux kilomètres après l’hôtel, la route s’arrête. Enfin pas exactement ; elle continue, mais sans l’accréditation de sécurité nécessaire, vous ne pouvez pas la prendre, vu que vous venez d’atteindre le périmètre de sécurité du site militaire de Salt Mountain. Il y a un grillage et un poste de garde. Le grillage est tout neuf ; ses mailles scintillent et le fil de fer barbelé qui s’entortille tout le long de son sommet arbore ces petites lames rectangulaires qui sont le dernier cri en la matière. Bien au-delà de la barrière et des gardes, s’élevant au-dessus du désert à huit ou dix kilomètres, on voit une colline qui ressemble à celle de *Rencontres du 3e Type*, là où les extraterrestres débarquent. C’est Salt Mountain, du moins sa face ouest.

De l’autre côté de la barrière, il n’y a pas l’air de se passer grand-chose. De ce côté par contre, c’est plutôt le bordel. Un village de quarante ou cinquante tentes s’est improvisé là ; des tipis, des caravanes, quelques camions disposés en cercle au bord de la route, et quelques douzaines de personnes (du genre babas cool, nomades) traînent un peu partout. Surprise, surprise : c’est un camp de manifestants.

Salt Mountain se trouve au bord de la limite sud-ouest du site d’essais du Nevada, qui est un site militaire à accès réglementé. C’est là qu’ont eu lieu les fameux essais nucléaires dans les années 50 et 60, encore qu’aujourd’hui ce soit plus connu pour autre chose. La référence actuelle,

ce serait plutôt Groom Lake, alias Dreamland, alias la Zone 51. Bien entendu, Stasie est une spécialiste de la Zone 51. Elle et David Icke.

Il est évident que leur point de vue est totalement crétin. On pouvait encore vaguement l'adopter dans les années 70, quand une moitié de l'hémisphère occidental était défoncée à la marijuana et que l'obtention d'un BEPC de physique était encore un truc mystérieux et intimidant ; mais, aujourd'hui, n'importe quel mioche connecté à Internet peut avoir accès à des informations dignes de ce nom en quelques secondes. Je sais que les journaux aiment bien prétendre que la Toile est farcie d'absurdités et de fausses infos, mais à mon avis c'est parce qu'ils sont terrifiés à l'idée que, si le public venait à comprendre comment fonctionne un moteur de recherches, et en y ajoutant un peu de bon sens, il pourrait fort bien se passer de leurs services une bonne fois pour toutes, aux journaux.

Et donc, avec la permission du cybercafé de Seattle, je me connecte en ligne, où j'apprends ce qui suit : que de nos jours, l'entreposage des déchets donne ses plus grosses migraines à l'industrie nucléaire. J'apprends que l'essentiel du combustible pour réacteurs se présente sous la forme de longs tubes d'acier inoxydable appelés des assemblages de crayons, lesquels crayons sont remplis de pastilles d'uranium. Les assemblages sont insérés dans le cœur du réacteur jusqu'à ce que tout ce qu'ils contiennent ait fissionné, après quoi on les retire. À ce moment-là, ils ne contiennent plus d'uranium, mais des "dérivés de la fission", ce qui est une manière policée de désigner du césium, du tritium, de l'américium et du plutonium, ainsi que des tas d'autres éléments hautement radioactifs et instables qui occupent le haut bout de la table périodique. Ces matériaux sont en gros les plus toxiques de la planète. Il suffit de s'en approcher pour mourir. Et, bien entendu, on en produit à la louche, de plus en plus chaque jour, et on n'a nulle part où les mettre. Ce qui signifie que pour le moment, tous ces trucs attendent dans des piscines réfrigérantes juste devant les réacteurs qui les produisent, piscines qui sont normalement conçues pour abriter lesdits assemblages de combustible épuisé pendant six mois, délai au bout duquel la majorité de la radioactivité a disparu, ce qui rend les assemblages prêts à être manipulés relativement sans danger. Dans l'idéal, ces assemblages devraient être déplacés une fois ce délai expiré, afin d'être soit recyclés, soit traités selon une méthode encore non précisée. Or, en règle générale, ce n'est pas ce qui se passe, et certaines de ces piscines contiennent des assemblages qui y ont été déposés il y a vingt ans.

Les quelques assemblages qui ont été déplacés ont, en gros, été mis dans des caissons d'acier qui sont asséchés puis remplis d'hélium avant d'être étanchéifiés par une double couche de métal soudé. Ces caisses sont ensuite mises dans des "conteneurs d'entreposage" appelés des colis, et qu'on peut décrire comme d'énormes boîtes de Coca entourées d'une paroi de béton de soixante-quinze centimètres d'épaisseur et munies d'une paroi interne en acier massif d'au moins quatre centimètres. Une fois remplis, ces colis sont généralement disposés en rangs d'oignons au pied des usines nucléaires, en souffrance d'un meilleur endroit où les mettre. Dans tous les cas, personne n'a le droit de les déplacer. Si vous voulez bouger le contenu d'un colis, vous devez briser son emballage, en extraire le caisson aménagé intérieur (sans jamais perdre de vue que, malgré tout, il est toujours brûlant et radioactif), le mettre dans un colis de transport spécialement conçu pour ça, du genre de ceux qu'on voit au JT, avec un train qui les percute, pour vous montrer à quel point il n'y a rien à craindre. Ensuite, vous pouvez l'expédier à travers le pays, du moment que vous avez des voies ferrées assez solides pour en soutenir la masse, et des équipes d'experts en radiations capables de vérifier en permanence qu'il n'y ait pas de fuites, bien sûr.

Évidemment, ça ne sert à rien de déplacer quelque chose si vous n'avez pas de destination. Alors : où ? Parce que ce truc ne pourra pas être réintroduit dans l'environnement sans le mettre gravement en danger pendant encore environ cent mille ans, une échelle de temps que les êtres humains sont à peine capables d'appréhender. Ayant compris que cent mille ans relevait du défi impossible, l'industrie nucléaire, fort raisonnablement, a donc décidé de fixer ses objectifs en matière d'entreposage à dix mille ans. Apparemment, dix mille ans, ce serait faisable. Dans dix mille ans, soit nous disposons de nouvelles technologies capables de manipuler les dérivés et de les reconditionner, soit on sera retombé à l'âge des ténèbres (pour ne pas dire qu'on aura été complètement exterminés) et alors on s'en foutra royalement.

N'empêche que quand même, dix mille ans, c'est sacrement long à planifier. Les continents auront bougé de façon significative. Du coup, vous ne pouvez pas mettre vos déchets à proximité de quoi que ce soit qui ressemble peu ou prou à une faille géologique ou à un conduit volcanique latéral. Et aussi, vous devez trouver un endroit qui va rester vraiment très très sec. Parce qu'à la longue, l'eau corrode tous les métaux avec lesquels

elle entre en contact. Elle peut même déclencher une réaction en chaîne pour peu qu'elle coule assez longtemps, comme dans le cas de ce réacteur naturel en Afrique dont Metzger m'a parlé. Une fois que l'eau a pénétré dans la boîte où vous avez fourré vos radionucléides instables, que ce soit par corrosion ou en incitant les transuraniens à fusionner entre eux, elle va les trimballer jusqu'à la nappe phréatique la plus proche, de là dans une rivière, et de là à toute la biosphère. Et ce processus n'est pas bien long.

Bref, l'intérêt de Salt Mountain, c'est qu'on ne peut pas faire plus sec. Comme le nom l'indique, l'endroit est essentiellement constitué de sel, de chlorure de sodium pour être précis, restes d'un gisement énorme laissé par l'évaporation de la mer permienne il y a deux cents vingt-cinq millions d'années. La présence d'une telle quantité de sel implique deux choses : stabilité géologique et absence presque totale d'humidité sous quelque forme que ce soit. La région reçoit moins de vingt centimètres d'eau de pluie par an, dont 97 % s'évapore avant même de s'être infiltrée dans le sol. L'autre bon côté de la roche saline, c'est qu'elle est très souple. Elle est mobile. Si des fractures apparaissent, elles se refermeront. Si vous enterrez quelque chose de chaud, le sel tout autour fondra puis se recondensera en une gangue qui maintiendra gentiment votre machin enterré. Oui, mais si vous souhaitez le déterrer, votre machin ? Eh bien, le sel est relativement facile à creuser. Évidemment, il y a des inconvénients, le principal étant que le sel est corrosif en soi, même sans eau pour lui filer un coup de pouce, qu'il peut très bien ronger vos boîtes tout seul comme un grand. Ce qui est très mauvais. Malgré tout, les pouvoirs publics ont décidé que Salt Mountain représentait la meilleure option en la matière. Ils l'ont donc choisie.

Une fois que vous avez votre site, vous ne pouvez pas vous contenter de creuser un trou, de balancer vos colis de transport au fond et de tout reboucher. Vous devez mettre vos déchets dans un récipient assez solide pour tenir la distance. C'est l'équivalent moderne de la préparation d'une momie afin de lui faire franchir sans dommage des milliers d'années au cœur d'une pyramide, sauf que c'est encore plus dur. On reprend tout depuis le début : *dix mille ans* à des températures de plusieurs milliers de degrés, avec en prime, si votre montagne s'effondre à un moment ou un autre (ce qui est très probable), des centaines de millions de tonnes de pression. Et ça, ce sont vos exigences *minimales.* Ce dont on parle là, ce sont : des systèmes redondants, des thermo-conducteurs en alliage

aluminique, des couvercles conçus spécialement pour l'uranium épuisé, des panneaux de bore pour capturer les neutrons vagabonds, plus une conception générale du conditionnement qui soit assez simple à transmettre et suffisamment à l'épreuve des crétins pour satisfaire ceux, quels qu'ils soient, qui dans un avenir très lointain, auront pour tâche de déterrer tout ça afin de le reconditionner.

L'énormité de la chose est si renversante, le coût si déphasant pour l'esprit, que vous ne pouvez même pas vous le représenter. C'est comme une fourmi qui déciderait de se payer un brontosaure. Comment comptais-tu le battre, Jack ? Ou alors, avais-tu finalement compris que tu ne pouvais pas ? Est-ce que tu avais lu la *Pirotechnia*, laquelle t'avait fait comprendre que c'était toujours le même problème, cinq cents ans plus tard ? Qu'une économie nucléaire à l'échelle mondiale était aussi inévitable à la suite des Curie, Bohr et autres Rutherford, que l'était la révolution industrielle après les avancées métallurgiques de la Renaissance ? Avais-tu fini par l'accepter ? Est-ce que tu es venu ici dans le but de te dégoter un boulot dans leur département Conception, pour les aider à répondre aux questions concernant les mille et une manières de communiquer le savoir technique sur les équipements d'entreposage aux générations futures (encore qu'à mon avis, sur ce point, je ne pense pas que tu aies eu beaucoup de chances d'y arriver) ? Ou bien n'était-ce qu'une blague de plus, un alibi pour couvrir un nouveau programme d'artiste cinglé ?

Ma foi, je suppose que c'est ce que j'espère découvrir.

Au casino et au parc à véhicules, je pose des questions sur Jack, mais aux deux endroits on me dit de revenir le lendemain, quand l'équipe aura changé. Quelqu'un me suggère d'aller voir un peu plus loin dans la rue, au Grenier à sel, là où vont boire les fonctionnaires du ministère de l'Énergie quand ils viennent en ville ; c'est ce que je fais après avoir pris une chambre au moins cher des deux motels de la ville.

À 19 heures, je suis au bar en question, où je commande un jus d'orange en demandant au barman si un des clients présents travaille à la base. Ça ne manque pas, qu'il me dit. Tiens, Claude Fioravanti était là il n'y a pas cinq minutes ; vous l'avez raté d'un cheveu. Il est allé dîner au Marriott avec des notables en visite. Je siffle mon verre, le remercie, saute dans la Honda et fonce.

Une fois dans la salle du restaurant, je persuade un des serveurs de me montrer Fioravanti. Quatre hommes à la table, chemises blanches, costumes trois-pièces bleus. Le plus grand des quatre, celui avec la cravate bleu ciel et les cheveux noirs un peu luisants, c'est le type que je cherche.

Quelque chose me dit que ce ne serait pas une bonne idée de foncer comme un chien dans un jeu de quilles, aussi j'emprunte un bout de papier à la réception et je griffonne quelques mots. Une approche plus circonspecte que d'habitude me paraît de mise ; j'écris donc que je viens de la base RAF de Featherbrooks, je suis en visite et si ça ne le dérange pas, j'aimerais lui parler un moment. À part le nom de la base, je laisse le contenu du mot aussi flou que possible. Ce que je ne fais surtout pas, c'est de mentionner Jack.

La référence à Featherbrooks marche exactement comme je l'espérais. L'industrie nucléaire soigne ses pairs, ça je le sais, même si on ne m'a jamais dit en quoi consistait mon boulot. Par les vitres de la salle du restau, je vois Fioravanti recevoir mon message, le lire, s'essuyer les lèvres d'un coup de serviette, s'excuser puis se lever.

Je me regarde dans l'un des nombreux miroirs muraux du hall. Regardez-moi ça : un corps qui oscille entre le mafflu et l'obèse, des pantalons pas repassés tout plissés par la sueur, un tee-shirt de couleur "blanc-jadis" arborant un gros logo Silicon Graphics, d'informes cheveux blonds juste assez longs pour couvrir mes oreilles rose bébé, de grosses lunettes rondes à monture de plastique qui sont censées être propres, mais qui, dans cette lumière, tirent plutôt sur le mauve terne, enfin des Converse évasées bien grises de poussière et prêtes à éclater sous le poids de tout ce qui précède… Bref, les bons jours, j'ai une touche de Matt Damon dans *Le Talentueux M^r^ Ripley ;* les mauvais, je ressemble plutôt à Philip Seymour Hoffman dans un de ses rôles de pédophile réprimé. Dans tous les cas de figure, je ne pense pas que Claude Fioravanti s'attende à voir ça.

Mais c'est trop tard. Le voilà qui arrive, il pénètre dans le hall, étreignant sa serviette comme une colombe qu'il aurait étouffée d'une main.

— Monsieur James ? dit-il, l'air infiniment déçu en me découvrant. En quoi puis-je vous aider ?

— Salut, oui bon, je suis vraiment désolé de vous prendre votre temps comme ça…

— Ne vous excusez pas. Que voulez-vous ?

— Eh bien, pour aller droit au but…

— J'apprécierais, oui. Je suis assez occupé.

— Je suis à la recherche d'informations concernant un individu dont l'identité est Jack Reever. Je crois savoir qu'il se trouvait dans les parages à une époque, il y a une dizaine d'années environ… » Quant à savoir pourquoi je parle comme un agent du FBI, je n'en sais fichtre rien.

Fioravanti a soudain l'air du type qui vient de se casser une dent. « Je sais parfaitement quand cet enculé était ici », dit-il.

Enculé, hein ? On dirait bien que je me rapproche. « Oui ?

— Écoutez, fiston. Je ne vous connais pas, je ne sais pas ce que vous fichez ici. Je me moque de savoir si vous travaillez réellement à Featherbrooks comme vous le prétendez. Mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rester aussi loin que possible de ce Jack Reever. Ce type est bon pour la camisole. »

J'entends les mots. Je les digère. Et vous savez quoi ? Je commence à en avoir ras la casquette des gens qui me disent que mon père était taré. J'envisage sérieusement d'instaurer une nouvelle loi : à partir de maintenant la seule personne autorisée à être grossière envers Jack, c'est moi. « Au moins, vous ne l'avez pas oublié, dis-je.

— Comment le pourrais-je ? Il s'est pointé ici un jour, la gueule enfarinée, en disant qu'il était artiste, à déblatérer sur les peintures rupestres, à nous seriner qu'on devait l'engager. Comme si on n'avait pas été fichus de savoir de qui on avait besoin. On le savait très bien ; et ce n'était pas de lui. Mais il s'est entêté, il revenait sans cesse à mon bureau, il m'abordait sur le parking, il est même venu chez moi. Quand j'ai enfin réussi à lui faire comprendre qu'on ne voulait pas de lui ici – et croyez-moi, ça n'a pas été de la tarte – il s'est trouvé un coin près du portail, là-bas où il y a cette stupidité de camp de manifestants, et il a commencé à creuser un trou.

— Un trou ? » De toutes les histoires qu'on m'a racontées jusqu'à présent sur les délires de mon paternel, celle-ci me laisse carrément perplexe.

— Un trou. Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait qu'il construisait son propre dépôt de combustible épuisé, puisqu'on ne voulait pas le laisser travailler sur le nôtre. Il a fini par mettre une pancarte, il est ailé en ville afficher son programme sur tout ce qui était immobile, et il

s’est mis à nous envoyer des lettres dans lesquelles il nous invitait à le payer pour entreposer tous les déchets qu’on ne pourrait pas traiter à Salt Mountain.

— Il y est toujours ?

— Quoi donc ?

— Le trou…

— Comment voulez-vous que je sache une connerie pareille ? Vous croyez que je passe mon temps à glander avec ces débiles ?

— À mon avis, non.

— Bien deviné.

— Mais alors, qu’est-ce qui est arrivé à Jack ? » J’ai une vision soudaine de lui, en train de creuser, tard la nuit, au fond d’une galerie de vingt mètres, il creuse comme le font les personnages de dessins animés, il creuse, il creuse, il creuse et tout à coup, le plafond lui tombe sur le coin du crâne.

— Qu’est-ce qui a pu lui arriver, à votre avis ? Il ne s’est pas arrêté quand on le lui a demandé, il a donc fallu qu’on fasse intervenir le shérif pour qu’il mette M. Reever dans la prison du comté. On ne peut pas laisser n’importe qui creuser des trous au bord des routes comme ça, surtout à proximité d’une base nucléaire fédérale. En plus, il provoquait des troubles partout en ville. Écoutez… C’est pas seulement qu’il était cinglé ; les manifestants aussi. Je veux dire qu’eux aussi le détestaient, parce qu’il foutait le bordel dans leur camp. Il a même réussi à échauffer les Wanaputs, alors qu’on les tenait bien calmes comme des images depuis qu’on leur avait obtenu un permis pour qu’ils puissent construire leur fichu casino, juste en face, là. Plus personne ne voulait l’avoir dans les pattes, vraiment plus personne. Il a pris la tête à tout le monde, il a remis le statu quo en question… C’était une petite ville bien tranquille avant qu’il se pointe. J’ai essayé de l’aider, vraiment, mais ce fou furieux m’a sauté sur le râble quand je suis allé le voir en prison, il a même failli me casser le nez. Si j’avais porté plainte à l’époque, il serait encore ici, mais par pure bonté d’âme, je l’ai fait reconnaître mentalement instable, et nous avons convaincu les autorités de l’expulser de l’État.

— Ce n’était pas un peu exagéré ?

— Exagéré ? Ce type était un enragé. Dans n’importe quel pays raisonnable, nous aurions réussi à le faire taire pour de bon. On ne peut pas

se permettre de laisser qui que ce soit faire un tel pétard dans un endroit pareil. Tous les espoirs de l'énergie américaine du futur dépendent du fait que Salt Mountain soit gérée correctement. Qu'est-ce qu'il espérait, bon sang ?

— Je ne sais pas, lui dis-je. Peut-être qu'il voulait qu'on lui demande son avis. Peut-être qu'il voulait se sentir ne serait-ce qu'un tant soit peu impliqué. Peut-être qu'il ne voulait pas se laisser marcher sur les arpions par une tête de zob de votre acabit. »

Fioravanti reste la bouche ouverte. Il ne s'attendait pas à cette sortie. Moi non plus, à vrai dire. J'ai l'impression que ma nouvelle loi est entrée en vigueur plus tôt que prévu.

— Bon sang, mais vous êtes qui, à la fin ?

— Personne », dis-je en regrettant déjà mon éclat. Et avant qu'il ne me fasse éjecter de l'hôtel, je me détourne et je file dans la lumière rasante du soleil couchant, je passe les grandes portes vitrées et je sors dans la chaleur du désert.

En gagnant rapidement la Honda, un truc m'asticote du coin de l'œil. Je résiste à la tentation de tourner la tête ; au lieu de ça, en montant dans ma voiture, je jette un coup d'œil furtif par-dessus le montant de la portière. Je n'en suis pas certain, mais ça m'a tout l'air d'être le même pick-up blanc qui m'attendait à l'embranchement. Quelqu'un est assis dedans, à la place du conducteur, en train de se verser du café avec une thermos, la visière d'une casquette de baseball rouge rabattue, des lunettes noires lui mangeant le visage.

C'est tout ce que j'aperçois. Je m'en vais. Mais ça m'a suffi pour constater qu'il n'y a rien de marqué sur le véhicule. Qui que ce soit, il n'est pas de la patrouille routière.

Traqué de loin par deux caméras de surveillance montées sur des piquets de la barrière, je laisse la Honda pour marcher vers le camp. J'y vais directement, en me disant qu'il est inutile de faire comme si de rien n'était, et aussi parce que je me dis que si je n'y vais pas franco, je n'irai jamais en fin de compte. Maintenant, je comprends mieux pourquoi je ne suis pas venu poser des questions ici dès mon arrivée. C'est parce que ça me foutait les jetons, c'est pour ça. Mais j'ai payé le prix fort pour ma prévarication ; le soleil s'est presque couché pendant que je venais ici en voiture, et

maintenant il disparaît rapidement. J'aimerais autant ne pas pénétrer en territoire ennemi à la nuit tombée.

Il y a tout de même assez de lumière pour que tout le monde m'ait vu approcher dès ma sortie de bagnole. Pire encore : sans prononcer un mot, comme une conscience grégaire émergente qui réagirait pour se défendre, une foule s'est formée à dix pas devant la première tente, foule composée d'éco-terroristes effrayants, certains de mon âge, mais des plus jeunes aussi. Un ou deux se foutent ouvertement de ma gueule, mais je les ignore en me concentrant sur un barbu, la cinquantaine bien tassée, qui porte un tee-shirt *Burning Man* et une salopette à l'air inoffensif, accroupi près d'un feu de camp, en train de gratter le fond d'une casserole et d'en évacuer le contenu dans un sac-poubelle.

J'ai plus ou moins atteint ma destination quand un gosse se met à courir hors du groupe. Il n'a pas plus de neuf ou dix ans, mais il se campe droit devant moi, effronté comme c'est pas permis, croise les bras et me barre le passage. La première chose que je remarque, ce sont ses oreilles ; elles jaillissent de sa tignasse comme les wontons d'un bol de nouilles chinoises. Un côté de son visage est propre et étincelant de pré-puberté, l'autre est tout marqué de ce qui ressemble à de la rouille. Son pantalon de survêtement bleu marine en polyester trop grand pour lui s'évase autour de ses pieds nus, les recouvrant entièrement à l'exception d'un orteil franchement esquinté. J'ignore de quelle couleur est censé être son tee-shirt à l'envers, mais celle de ses yeux ne fait aucun doute ; même dans la pénombre grandissante, ils émettent un gris acéré.

— Va chier ! » dit-il. Ce gosse, c'est une machine à remonter le temps. J'ai la gorge qui se serre, la langue qui enfle. J'en oublie de respirer. Cette fois, ce n'est pas une crise d'asthme, c'est un miroir. Ce petit con, là, on dirait moi en plus jeune. On verra bien comment il se sentira dans quelques années, quand il aura été trahi par sa vertueuse intégrité, quand il aura compris que Végétarisme + Absence de responsabilités ≠ Paix dans le monde. On verra bien si ça lui plaît de passer pour un traître à la cause, quand il ne réussira pas à trouver la pureté et l'engagement qu'elle exige de lui, quand il comprendra qu'il doit se tirer parce qu'il vit dans une illusion, que les gens qui l'entourent ne lui ont pas dit la vérité, qu'en fait la science a des tas de bonnes choses à offrir, et le progrès aussi, et la télé, et la technologie. Que la vie moderne, c'est super, que c'est super d'apprécier ce qui est banal, superficiel, jetable, inauthentique, ordinaire. Que, s'il est

facile de glander en exigeant un monde moins injuste, moins pollué, plus humain, il est beaucoup moins évident de le mettre en œuvre une fois qu'on a compris que les êtres humains sont très très loin d'être capables de le créer pour de bon. C'est vrai quoi, ce gosse… qui sera à ses côtés ? Regardez les visages autour de lui ; combien de Jack et de Stasie parmi eux ? Combien d'entre eux sont-ils capables, au nom de leur morale et de leurs principes, de maintenir ne serait-ce que leur vie à eux sur des rails solides ?

Je suppose que vous me trouvez plein de préjugés. Mais il y a un truc que vous ne devez pas oublier : n'oubliez pas ce que j'ai omis de dire à Liz, l'après-midi où nous étions sur la falaise avec les cendres. Réfléchissez à ce qui s'est réellement passé après la disparition de mon père.

Voyez-vous, on n'a pas saisi tout de suite qu'il était parti pour de bon. Il nous a fallu plusieurs mois pour nous en rendre compte. Cette période-là, Stasie l'a entamée en étant bouleversée, mais elle l'a finie complètement tarée. Après la période initiale de colère et de dépression (épicée d'une ou deux tentatives de suicide), elle eut l'idée d'aller en Amérique le chercher. Les autres l'ont convaincue de ne pas le faire, mais elle s'est mise à disparaître, elle aussi ; elle allait de plus en plus souvent à Londres, de plus en plus longtemps, disant à tout le monde qu'elle reprenait sa carrière musicale.

Moi, pendant ce temps, je vivais ma propre période de folie. L'idée que je ne reverrais plus jamais mon père m'était rigoureusement impensable et, bien après que tout le monde avait compris que ma famille s'était irrémédiablement effondrée, je donnais du "quand-Jack-sera-revenu-ceci" et du "quand-Jack-sera-revenu-cela" à tire-larigot comme une musiquette qui tourne en boucle. À la communauté, personne n'a rien dit pendant très longtemps, ils ne commencèrent à s'inquiéter que lorsque mon degré de dénégation frôla des proportions psychotiques (à moins que, plus simplement, ça ne leur ait tapé sur le système).

En fin de compte, Été et Tom m'expliquèrent ce qu'il y avait à comprendre. Un jour, après le petit déjeuner, ils me prirent à part dans le séjour, me demandèrent de m'asseoir et mangèrent le morceau, sans mâcher : « Cooper, je ne crois pas que Jack reviendra jamais ici pour vivre avec nous.

— Alors c'est moi qui vais aller vivre en Amérique avec lui, c'est ça ? » demandai-je, puisque ça me paraissait l'alternative logique.

Tom et Été échangèrent un regard inquiet. « Je ne crois pas, mon poulet, dit Été. Je ne crois pas que ça va se passer comme ça. »

Il m'a fallu un moment, mais quand j'ai eu admis qu'ils avaient raison, que c'était bel et bien ce qui allait se passer, je suis tombé dans ce qui devait bien être une dépression ; même si personne n'emploie ce mot pour un gamin de dix ans, enfin en tout cas, on ne le faisait pas dans les années 70. Ma réaction initiale fut de trouver quelqu'un sur qui rejeter la faute, et les candidats les plus appropriés, me semblait-il, n'étaient ni Jack ni Stasie ni Shannon, mais moi et Dieu.

Je n'avais jamais cru en Dieu. On n'y croyait pas à la communauté, en tout cas pas d'une manière chrétiennement reconnue. Par contre, à l'école, ça y allait (la plus grosse prosélyte en la matière était Miss Banner) et durant ma crise de confiance consécutive à l'absence soudaine de mes deux parents, je commençai à penser que nous étions tous dans l'erreur, que nous avions tout faux, que Dieu existait et qu'il s'était chargé de me punir pour mes péchés, dont la longue liste était sujette à expansion perpétuelle et révision permanente, certes, mais qui comprenait : oser ne pas croire en son existence ; être méchant et perturbateur en cours avec Miss Banner ; dessiner dans les livres de l'école ; et (le pire du pire, le mégatop du top, c'était clair) voler la bulla de Lune.

Ma culpabilité et ma parano atteignirent des proportions si énormes qu'un jour, je trouvai le courage (à moins que la peur ne m'y ait poussé) de pénétrer dans la salle des profs pour aller demander pardon à Miss Banner de mon comportement ces deux dernières années. Elle prit cela de bonne grâce, m'emmena dans une salle de classe vide, et me dit qu'elle savait que j'avais des problèmes à la maison ; est-ce que tout allait bien ? Et c'est à ce moment précis (enfin, façon de parler ; la mémoire élabore facilement ces moments de transition, mais je suis certain que l'expérience telle qu'on l'a vraiment vécue est beaucoup moins fragmentaire, beaucoup plus progressive) que tout est devenu brusquement concret. J'éclatai en sanglots et m'en remis à la miséricorde de mon institutrice, comme seul un gosse de dix ans peut le faire. Sa réaction fut telle, qu'à ma manière encore ébauchée, je compris l'ineptie de mes petites rébellions (des miennes autant que de celles de la communauté) et commençai doucement à accepter le fait que la vie quotidienne telle qu'on la vit partout dans le monde n'était pas si nulle après tout, pas si terrible.

J’avais aussi prévu de demander pardon à Lune, surtout en voyant le franc succès de ma démarche auprès de Miss Banner. Mais je ne l’ai jamais fait. Peut-être que je n’avais pas encore assez peur de mon ami, peut-être que je n’avais pas le courage ; ce qui est encore plus sûr, c’est qu’il y eut une raison tout à fait concrète à cela. Demander pardon impliquait que j’avoue le vol, et mon aveu impliquait que je rende l’objet volé. Seulement, lorsque je voulus sortir la bulla de sa cachette (et si je suis allé aussi loin dans mes intentions, c’est que je n’étais pas un cas désespéré), l’os et la lanière avaient disparu. J’en restai perplexe. Peut-être que Jake ou Max l’avaient trouvée et chouravée. Peut-être avait-elle été emportée par l’une des nombreuses souris qui vivaient dans les murs et qui, étant capables de bouffer du bois et du plastique, auraient volontiers fait leur quatre-heures du petit bout de cuir. Toujours est-il que je n’ai jamais su ce qu’il était advenu de la chose, et puisqu’il aurait été du dernier ridicule d’avouer non seulement que je l’avais volée, mais aussi que je l’avais perdue, Lune n’a jamais eu droit à mes excuses.

Tout cela se déroula pendant la plus longue absence continue de Stasie, six semaines en tout. Quand elle revint, ce fut pour repartir presque aussitôt, à la différence notable que cette fois-ci, elle m’emmena avec elle. Elle s’était trouvé des cachetons comme accompagnatrice des Mulberries, essentiellement grâce au fait qu’elle couchait avec le batteur ; les trois mois suivants se résumèrent en une tournée chaotique à travers l’Europe, à faire tous les festivals. Il y eut des fêtes et il y eut de la drogue. Ça n’arrêtait pas. Je crois que Stasie espérait que le groupe et son staff me serviraient de parents collectifs, comme l’avaient fait les membres de la communauté, mais ça ne se passa pas comme ça. En fait, je passais le plus clair de mon temps à traîner avec les roadies, les diverses groupies et autres fans hippies qui composaient la suite bigarrée des Mulberries, lesquels m’enseignèrent des tas de trucs utiles, comme jouer aux cartes, fumer et lire le tarot. Avec l’aide de Stasie (c’est durant cette tournée qu’elle changea mon nom, me présentant à tout le monde sous celui de Cooper et en insistant pour que je ne réponde pas si on m’appelait Ash), tous ces gens m’ont fait comprendre que ce n’était pas la faute à Dieu si Jack était parti, mais la faute à Jack. Ils m’ont aussi appris à lui garder un chien de ma chienne. Je crois que c’est la leçon la plus facile que j’aie jamais eue à ingurgiter.

Aussi confuse et bizarre qu’elle ait été, je garde d’excellents souvenirs de cette période ; j’étais au centre de toutes les attentions, il y avait assez de

choses autour de moi pour m'empêcher de ruminer, je ne devais pas aller à l'école, et pour autant que je m'en souvienne, je m'amusais bien. Mais il ne fallut pas longtemps à Stasie pour péter les boulons. Elle s'était mise à l'héroïne, et à la fin de la tournée, quand le groupe rentra en Angleterre, elle resta à Barcelone où ils avaient donné leur dernier concert. Elle n'était déjà plus avec le batteur et s'était collée avec un gros naze qui s'appelait Rixes, va savoir pourquoi. Je crois qu'il était dealer, enfin bon une victime de la came. Il était con comme un manche à balai, mais connaissait comme sa poche toutes les planques hippies de la Costa del Sol, et donc savait où s'approvisionner, ce qui suffisait au bonheur de Stasie. Il savait aussi comment me peloter, ce fumier sordide, même s'il n'a jamais été plus loin. En ce qui concerne ce sujet, je ne m'en suis pas trop inquiété à l'époque ; j'avais vu assez de choses pendant la tournée pour faire de moi (du moins, je le croyais) un mec aguerri en matière de permutations sexuelles humaines. Par contre, arrivé à la vingtaine, j'ai dû faire un sacré tri dans tout ça, pour dire le moins.

Enfin bref, on ne va pas s'éterniser cent sept ans là-dessus, surtout aujourd'hui. Un temps, on a longé la côte vers le sud, suivant la trace de l'héroïne, vivant sur ce que Stasie avait gagné pendant la tournée, avant de traverser la mer pour passer au Maroc, où on s'est fait taxer un bon paquet de liquide pratiquement dès notre arrivée à Tanger ; je me suis toujours demandé si ce n'était pas un coup monté par Rixes. Quoi qu'il en soit, il disparut peu de temps après, et Stasie et moi nous quittâmes la ville pour suivre la côte, finissant au cœur de la médina dans un petit village dont je n'ai jamais su le nom, au milieu d'une bande de Marocains qui, pour ce que j'en sais, sautaient ma mère en échange de nourriture et de came.

Je préférais largement la compagnie des Marocains à celle de Rixes, c'est évident. Il y avait bien d'autres avantages : bonne bouffe, école buissonnière permanente, journées entières à jouer au foot sur la plage avec les gosses du cru. La raison pour laquelle je ne parle pas de cette période à qui que ce soit, c'est parce que c'est exactement le genre d'enfance que beaucoup de gens aimeraient avoir eue ; ou disons, c'est ce qu'ils croient. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est comment la peur et l'incertitude s'insinuent jusque dans votre squelette. Ou dans les poumons, en ce qui me concerne. C'est à cette période que mon asthme a vraiment commencé à se développer, et puis ma vue s'est mise à décliner aussi, très rapidement, même si personne ne s'en est aperçu avant un certain temps.

Le batteur des Mulberries, ça l'avait inquiété qu'on disparaisse comme ça dans la nature, Stasie et moi. Il était retourné en Angleterre, avait découvert qu'elle avait un frère aîné et lui avait décrit notre avenir le plus probable, lui flanquant ainsi une trouille bleue. Mon oncle Matthew avait donc pris l'avion pour l'Espagne où, je ne sais comment, il avait réussi à retrouver notre trace jusqu'au village au Maroc. Il s'était pointé un jour à la maison où on vivait, pour dire qu'il nous ramenait chez nous.

Stasie ne voulait pas partir. Elle a fait un foin de tous les diables, elle voulait l'empêcher de me prendre avec lui. Mais il a fini par m'emmener, lui laissant assez d'argent pour qu'elle rentre d'elle-même si l'envie lui en prenait. Ce qu'elle a fait finalement. Finalement.

Et donc mes deux parents m'avaient abandonné. C'était trop. Mon petit monde, pour ce qu'il valait, s'était écroulé. Mes amis, ma famille, la communauté, la culture au sein de laquelle j'avais grandi, jusqu'à mon nom… disparu, tout ça. Disparu. Les mécanismes de défense que j'avais érigés jusque-là : la dénégation, le complexe divin, la colère bouillante dirigée contre la figure du père absent, rien de tout cela ne pouvait m'aider à comprendre ce qui m'arrivait ; tout échoua. Je me sentais vide, creux comme un tambour. Ce fut encore pire que de me rétracter dans ma coquille. Des deux années suivantes, je ne garde pratiquement aucun souvenir. Aucune expérience ne m'a affecté, ou bien si l'une y a réussi, ça n'a pas imprimé. C'était comme si je n'existais pas.

En plus de l'avalanche de catastrophes qui me submergea, je crois que ce qui me dérangeait le plus, c'est le temps fou que j'étais censé passer tout seul. J'avais une chambre à part, concept nouveau pour moi, et, bien que la maison de Janet et Matthew fût située dans une rue de banlieue assez peuplée, elle semblait parfois plus isolée que ne l'avait été la ferme. Les deux fillettes étaient très gentilles, mais pas particulièrement causantes, et je n'ai jamais rencontré les voisins ou quoi que ce soit. Janet faisait de son mieux pour me mettre à l'aise, mais je sentais bien que le non-conformisme fondamental de la situation ne la satisfaisait guère. Matthew était un accro de boulot et donc jamais là. À l'école, on me catalogua vite différent, ce qui me valut d'être chahuté, puis on s'aperçut que j'avais besoin de lunettes, ce qui ne fit qu'empirer les choses. J'étais assez malheureux, jusqu'à ce qu'ils m'offrent un Sinclair Spectrum. Ce fut le coup de foudre ; rien ne vaut un langage codé pour générer une aliénation chez l'adolescent mâle. Cette petite boîte noire s'est tout de suite connectée à ma tête. Je pouvais y

pénétrer, y créer, y conquérir des mondes entiers. C'est donc là que j'ai fini par aller.

Bientôt, j'étais si renfermé que ma nouvelle famille s'en inquiéta. Le syndrome d'Asperger, l'inadaptation sociale de l'enfant, venait juste d'être identifié, aussi Janet, toujours au fait de la dernière mode médicale, me trimballa plusieurs fois à Londres en train pour aller consulter des spécialistes. J'ai rempli pas mal de questionnaires, fait des batteries de tests, beaucoup parlé de mes sentiments à des gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Finalement, ils conclurent que j'étais plus déprimé et introverti que véritablement autiste. Ce dont personne ne fut surpris, étant donné ce que j'avais vécu.

Ce que j'ignorais (encore que ça n'aurait guère changé les choses), c'est que ma mère était revenue à Londres, avait fait une dépression nerveuse avant d'être internée à l'hôpital psychiatrique de Maudsley pour cause d'état psychotique induit par des substances. Personne ne me l'avait dit ; on m'avait raconté qu'elle était allée en Inde pour se faire moine bouddhiste (en quoi ce destin était-il plus enviable, franchement je ne l'ai jamais su). Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais appris la vérité avant l'année du bac, époque où elle fut libérée et commença à travailler dans un pub. Comment j'ai su tout ça ? Parce qu'un jour, à l'heure du thé, elle s'est pointée, sur le palier, et elle m'a tout raconté. Aussi bête que ça. Peut-être qu'elle avait attendu que je sois seul à la maison ou peut-être que ce n'était qu'un coup de (mal) chance, mais ça s'est trouvé comme ça, juste elle et moi. Elle s'est assise sur le canapé en fumant sa Benson pendant que je nous faisais du thé, elle m'a parlé de l'hôpital pour les aliénés, de son boulot au pub, de ses cours d'herboristerie et de psychothérapie. Elle ne m'a pas demandé pardon ou quoi que ce soit dans le genre, encore qu'elle m'ait proposé une chambre dans la vieille maison de Grand-Mère et Grand-Père, où elle avait emménagé. Je lui ai répondu que non merci, j'étais heureux là où j'étais (ce qui n'était pas le cas). Peut-être que ça valait mieux comme ça ; je ne vois pas comment j'aurais pu supporter cet endroit dès lors qu'elle avait commencé à le convertir en ashram. J'étais trop engagé sur une nouvelle voie de mon existence pour envisager de faire demi-tour, pour devenir résolument conformiste. À tout prendre, j'avais changé de camp.

Mais n'allez pas croire que je n'avais pas retrouvé ma bonne vieille colère. Elle était bel et bien revenue, même si pour moi, c'était une sacrée contradiction de tout à la fois mépriser Jack pour sa façon de vivre et pour

m’avoir condamné à un destin provincial. La colère, la haine, la vacuité et la trahison… le paradoxe est la poudre qui fait éclater ces sentiments, pas la mousse carbonique qui les étouffe. Quand je redevins réceptif à mes émotions, vers seize, dix-sept ans, la fureur revint avec une telle intensité que, le temps pour Stasie d’être de retour à Nottingham, je suivais un traitement pour un début d’ulcère à l’estomac. Cette saloperie me fait souffrir chaque jour de ma putain de vie, une vie qui aurait été complètement, radicalement différente si Jack n’avait pas plié bagages. Chaque jour sans exception, j’ai dû repousser les idées de suicide qui ne manquent jamais de m’attendre en embuscade au moment où je me réveille, quand je rampe hors de mon trou pour regarder la lumière du jour en face ; ça, je les ai regardées bien en face, les idées de suicide, je les ai vaincues, j’en ai forgé un outil avec lequel façonner quelque chose : précisément ce que je suis devenu. Et de tous les obstacles que j’ai affrontés, de tous les pièges que le monde a jetés dans mes pattes, de toutes les chausse-trappes que j’ai creusées moi-même, aucune n’a jamais été aussi pitoyable, insignifiante et facile à contourner que la figure lamentable de ce petit morveux ignorant et arrogant qui n’a pas la moindre idée de ce que la vie lui réserve. Alors s’il croit qu’il va me retenir ne serait-ce qu’un instant, ce merdeux, il s’apprête à avoir une méchante surprise.

— Va chier toi-même ! » lui dis-je.

Il me regarde un petit moment puis me fonce dessus et me flanque un coup de pied dans le tibia. La foule explose de rire, applaudit le garçon qui recule de quelques mètres et lève les mains au-dessus de sa tête comme un footballeur qui fait sa petite danse victorieuse.

En voyant ça, il y a quelque chose en moi qui craque. Sans réfléchir, je lui saute sur le râble et me mets à le bousculer en le poussant par les épaules. La peur m’inonde les poumons, même si une partie de mon système limbique s’aperçoit que j’ai franchi une limite, ce qui ne m’empêche pas de continuer. L’expression du gosse passe du sourire au choc, puis il vacille en arrière ; là, je le pousse une deuxième fois, la peur me descend le long des bras avec un long frémissement, et quitte mon corps pour entrer dans le sien.

— Espèce de petit merdeux ! Pauvre petit con ! Pour qui tu te prends, tu crois que tu peux me faire ça à moi ? »

Le deuxième coup s’avère plus violent que le précédent, mon intention et le gosse se ramassent la gueule. Il s’effondre à terre, se cabre, se tord de douleur en pleurnichant. Putain, je me dis, putain je lui ai fait mal, là ! Du coup, je tends la main vers lui en m’agenouillant pour vérifier qu’il va bien. Mais il s’arrête de crier, se redresse vif comme une vipère et m’expédie un glaviot en pleine poire.

Le glaviot vient s’étaler pile sur le verre droit de mes lunettes, où il reste en suspens à me brouiller la vue. L’espace d’un instant, on reste figés tous les deux, estomaqués par la précision du tir. Mais la foule réagit rapidement et le gosse essaie de ramper pour se mettre à l’abri.

Il est à moitié relevé quand je réussis à l’attraper. La colère est de retour, elle a pris les rênes, elle dirige mes mains. Elle dicte à l’une d’elles de s’emparer du gosse par le tee-shirt, elle dicte à l’autre, celle qui, il y a un instant, se tendait vers lui pour le remettre sur pied, de se fermer pour faire un poing. Elle est tellement occupée à faire ça, si déterminée, qu’elle ne voit rien venir, pas avant qu’il ne soit trop tard et que le danger se retrouve pile devant mon nez et me frappe d’un coup bien net sur un côté du visage avec son poing à lui, bien fermé.

C’est à mon tour de mordre la poussière ; je me frotte la mâchoire, le souffle coupé. La différence, c’est que moi je ne simule pas.

— Aïe, aïe ! » dis-je. Mon assaillant se rapproche, bombant le torse, ses muscles inexistants se tendent et dessinent comme un fin grillage d’exosquelette sur ses bras. Tout autour, ça s’assombrit, parce que la foule m’encercle maintenant. Oh merde, je me dis, t’as fini par y arriver cette fois, Cooper, t’as réellement déconné. « Je suis désolé… Je suis désolé, d’accord ?… Arrête de me frapper, merde ! je suis… Je suis désolé, vu ?… »

Lamentable. Si j’étais à leur place, je me pendrais haut et court.

— Si tu provoques mon frère, c’est comme si tu me provoquais moi !

— Ouais, ouais, je sais, je suis méga-désolé, j’avais la tête ailleurs, je… »

Ce qui a pour effet de déclencher un nouveau coup de pied bien dirigé vers mes côtes. Ourf.

— Non, arrête, pas ça, ne… Non… »

Un autre coup de pied, dirigé vers mon entrejambe, mais ne touchant qu’une hanche, termine la phrase à ma place.

— Je cherche Jack Reever ! hurlé-je. Est-ce que quelqu'un connaît Jack Reever ? » Ça ne sert à rien. Les coups de pied me pleuvent dessus maintenant que les autres membres de la foule ont décidé que c'était le moment de s'éclater eux aussi. « Jack Reever ! » m'écrié-je en essayant de couvrir le martèlement de leurs bottes sur mes fesses et mon dos. Je me roule en boule, les bras autour de la tête. « Jack Reever ! Jack Reever ! Jack Reever ! » Je hurle, menton serré contre ma poitrine ; le pied de quelqu'un m'atteint à la nuque.

Puis une voix, une voix humaine, se fait entendre au-dessus des glapissements de chacals, leur intimant l'ordre de me laisser. C'est une voix qui a de l'autorité, parce que la grêle de coups s'arrête aussi sec. Le propriétaire de la voix se fraie un chemin à travers la barricade des corps ; l'air, le ciel et le calme reviennent.

— Debout. »

Je tourne la tête, risquant un coup d'œil à travers la barrière de mes bras. C'est le barbu en salopette, celui vers qui je me dirigeais au début, avant de me faire exploser la tronche.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? » demande-t-il une fois que je suis debout.

Il me faut un moment pour recompter mes os, me dépoussiérer un peu et tâcher d'essuyer le glaviot sur mes lunettes, avant de lui répondre.

— Alors ?

— Je cherche quelqu'un qui pourrait me renseigner sur Jack Reever, dis-je à bout de souffle. On m'a dit qu'il avait passé quelque temps ici. À creuser des trous. »

Salopette me regarde comme si je savais quelque chose que je suis censé ignorer. « Vous êtes qui, pour lui ?

— Son fils. »

Il me regarde encore un moment, je lui rends son regard, une fois mes lunettes redevenues opérationnelles sur mon nez. Il donne un coup de menton. « Bon, dit-il. Feriez mieux de venir avec moi. »

Il a une vieille tente de surplus militaire, à tous les coups le genre de tente dont les mecs de l'autre côté de la barrière se servent pour faire des manœuvres. Encore qu'ils ne doivent pas la décorer de tissus noués-teints ni

y brûler de l’encens, à moins qu’elle ne remonte au Viêt Nam, ce qui n’est pas impossible.

Cette fois, ça se passe entre Salopette et moi, en plus du gosse qui a tout déclenché, lequel s’assoit dans un coin, allume des bougies et s’avère être le plus jeune fils de Salopette. Nous trois, on a fait la paix ; Salopette m’a donné des analgésiques et une compresse froide pour ma mâchoire, et il me raconte comment lui, Jack et une vingtaine d’autres personnes sont venus ici monter ce camp de protestation peu de temps après l’ouverture du chantier de la décharge. Je lui demande à quand ça remonte, il me répond juste après l’expo de Jack à Seattle.

— Vous parlez bien d’“Usage Frivole” ?

— C’est bien ça.

— Mais Jack s’est battu contre les manifestants de Seattle après l’ouverture de l’expo…

— Pourquoi ? Parce qu’ils avaient englué ses serrures ?

— C’est ce qu’ont dit les journaux.

— Les journaux. Exact. S’ils l’ont dit, c’est que ça doit être vrai.

— J’ai parlé à son associé des Ateliers Electroworks, Patrick Belin. C’est bien ce qui s’est passé.

— Je sais bien que c’est ce qui s’est passé. » Salopette sort une blague à tabac de sa sacoche et commence à se rouler une cibiche. Ses ongles sont fendus, tout brisés, la fine peau de ses mains est toute couturée de cicatrices et de taches de vieillesse. Sur la deuxième phalange de son index droit, il y a une grosse verrue qui évoque un insecte. « C’est moi qui ai collé les serrures.

— Vous ? Mais je croyais que vous étiez amis ?

— Vous n’avez pas compris ? Il m’a *demandé* de le faire. C’était fait exprès. On a préparé toute l’affaire ensemble. » Le souvenir le fait rigoler. « Il m’a tuyauté sur l’expo, j’ai organisé la manif, je me suis pointé de nuit avec une poignée de potes, on a arrangé les serrures comme convenu… et il s’est passé exactement ce qu’on avait prévu. La presse s’en est emparée et l’expo a fait les gros titres. Sans ça, personne ne l’aurait seulement remarquée. Les journalistes s’en foutent, de ce que les gens pensent, ils ne cherchent que les confrontations et les polémiques à la mords-moi-le-nœud qui détournent l’attention de la vérité qui est au cœur des choses.

— Personne ne l’a dit à Belin ? demandé-je, pas du tout intéressé par ses inepties hyper-conventionnelles.

— Bien sûr que non. Vous l’avez rencontré ; eh bien, ce balai qu’il a dans le cul… Il ne date pas d’hier. »

Je réfléchis à tout ça un instant ; ma conclusion est que je n’en suis pas du tout surpris.

— Bon ; et donc vous êtes venus ici tous ensemble ?

— Jack est venu en éclaireur. Il avait capté ce qui se passait ici, par suite de l’intérêt qu’il portait au traitement des déchets ; à l’époque, si vous vous en souvenez, tout le monde avait une opinion bien tranchée sur la question des réacteurs et du plutonium. Ils faisaient de leur mieux pour maintenir le projet dans l’ombre, du moins jusqu’à ce que les travaux aient commencé. Les politicards mangeaient depuis longtemps dans la main des industriels, la tribu Wanaput avait été achetée avec une poignée de biffetons et une licence de jeux de hasard… Personne ne faisait quoi que ce soit pour essayer de tout arrêter. Jack m’a téléphoné pour m’expliquer ce qui se passait, il m’a demandé si je voulais l’aider à établir un camp de protestation. J’en avais marre de la ville, je voulais changer d’air, j’ai dit ça marche. J’ai répandu la nouvelle, un tas de gens nous ont rejoints ; j’ai pas bougé depuis. En gros pour nous, cet endroit c’est le talon d’Achille de l’industrie nucléaire. Ils ne peuvent pas jeter leurs déchets ; un de ces jours, ça deviendra politiquement incorrect de les laisser continuer à en produire. Du moins selon la théorie de Jack ; même après toutes ces années, je crois encore qu’il avait vu juste.

— Sinon, vous ne seriez plus ici.

— Vous m’avez compris.

— Vous a-t-il jamais dit qu’il comptait postuler pour un emploi ? Avant que vous ne l’ayez rejoint ?

— Où ça ? À Salt Mountain ? »

J’acquiesce. Salopette rigole.

— Quel genre de boulot ?

— Je ne sais pas. Le dessin conceptuel, peut-être ? »

Il secoue la tête. « Jack n’aurait jamais accepté de travailler pour ces têtes de flottes. De toute façon, il n’aurait jamais passé le premier niveau de

l’enquête de sécurité qu’on lui aurait collée sur le dos. Et puis il avait laissé tomber l’art en quittant Seattle.

— Mais on m’a dit qu’il travaillait sur une énorme sculpture de granit. Qu’est-ce qu’elle est devenue ?

— Oh oui, ça ; elle était bien là, cette foutue caillasse inutile. Jack m’avait convaincu de l’aider à la barder ici ; cette saleté a bousillé la suspension d’une de mes meilleures caisses. En plus, il a fallu qu’on la sorte en douce des Ateliers Electroworks ; Belin avait changé les serrures après les incidents, mais comme il était trop radin pour les rechanger après que Jack s’était barré en lui devant du fric, Jack avait les clés. Enfin bon, malgré tous les problèmes que j’ai eus à cause de lui, je n’ai jamais vu Jack travailler dessus. En fait, les gosses s’en servaient de bateau-pirate ou de château.

— Il n’a travaillé sur rien durant tout son séjour ici ? »

Salopette hausse les épaules. « Comme je vous l’ai dit, Jack voulait retrouver ses racines : l’action directe. C’est l’expo qui a tout déclenché… Il avait passé du temps à la monter et puis il a compris que ça ne changerait rien à rien, même avec notre petit coup de pub. Les seules sculptures que je l’aie jamais vu faire, ce sont les bouts de bois qu’il taillait au canif pour en faire des lézards qu’il donnait aux gosses. C’est à peu près tout ce qu’il a fait sur le plan artistique, ça et quelques esquisses. Il avait trouvé un vieux crâne de cheval pas loin d’ici, il aimait s’en servir de modèle pour dessiner. Il a bien dû en faire une centaine de versions. Mais à part ça… »

Je savais déjà pour le crâne. « C’est quoi cette histoire de trou qu’il creusait ? Il considérait que c’était à but artistique ? »

Il semblerait que cette conversation commence à ennuyer Salopette. « J’emmerde l’art. C’est de la merde de bourgeois, c’est qu’une couche de peinture sur les rouages de la machine. Jack le savait. Sur ce point, il ne se faisait aucune illusion ; il avait trop d’expérience pour ça. Il disait que l’art était toujours tourné vers le passé ; lui, il voulait se tourner vers l’avenir. Il ne voyait pas à quoi servait l’art si ce n’était pas pour aider les générations futures à se sortir de la merde dans laquelle on les fourre à tour de bras. Il n’a pas creusé le trou dans une démarche artistique. Il l’a fait parce qu’il savait que ça foutrait les jetons aux mecs de l’autre côté de la barrière.

— Et ça a marché ?

— Oh oui. Ça leur a donné l’excuse qu’il leur fallait.

— Pour quoi faire ?

— Pour l’enfermer.

— Ils l’ont arrêté ? » dis-je en feignant l’ignorance. Je préfère que Salopette ne sache rien de ma petite entrevue avec Claude Fioravanti. Ça pourrait contaminer sa version de l’histoire.

— Ouais. Ils ne pouvaient pas le faire simplement pour avoir manifesté ; les lois de l’État ne le permettent pas, encore que ça ne va pas tarder à changer si les fascistes parviennent à leurs fins. Le problème, c’est que le trou était assez proche du grillage pour qu’ils puissent invoquer une atteinte à la sécurité, comme si Jack allait creuser un tunnel ou un truc dans le genre, voyez… Pourquoi pas y mettre un obusier, tant qu’on y est ? Alors ils sont venus le chercher. Ils l’ont balancé dans la taule du comté pour le calmer un peu, et puis ils l’ont éjecté de l’État.

— Qu’est-ce qui s’est passé ensuite ?

— Rien. Trois mois plus tard, un fermier avec qui il avait sympathisé à Atomville s’est pointé pour le compte de Jack, a embarqué le bloc de granit, et, en gros, c’est la dernière fois que j’ai entendu parler de lui. Jusqu’à ce que vous rameniez votre fraise.

— C’est quoi, Atomville ?

— Une unité de production dans le désert, vers le nord, au flanc des monts Cascade. Construite en secret dans le cadre du Projet Manhattan en 43 ; depuis, ils fabriquent du produit en série.

— Du produit ?

— Du plutonium. C’était le nom de code. À mes yeux, aller à Atomville, c’était une régression ; moi, j’y étais dans les années 60. Mais c’est une époque révolue. Les protestations, de nos jours, c’est contre les déchets. Pas contre les têtes nucléaires.

— Vous n’avez pas cherché à garder le contact ?

— Non. Pas de raison de le faire. On ne s’était pas bien compris, sur cette histoire de trou. Moi j’ai toujours dit que c’était une mauvaise idée, que ça ne nous apporterait que des ennuis. Mais il avait fait son choix. Il avait un grief personnel contre l’un des porcs puants du ministère de l’Énergie qui gèrent l’usine, un grief que je n’ai jamais pigé. Ma politique à moi, c’est d’avoir le moins de contacts possible avec les autorités ; ce que j’en dis, c’est que dès que vous entamez la communication avec eux, ils

n’auront de cesse de vous compromettre. Alors je dis non ; faut rester fidèle à vos principes et faire ce que vous avez à faire. Pas de juste milieu.

— Jack pensait qu’il y avait un juste milieu ?

— Peut-être. Encore qu’il a sans doute changé d’avis après avoir tâté du gnouf. J’ose même affirmer que c’est pour ça qu’il n’est jamais revenu, après sa relaxe. Pouvait pas supporter l’idée qu’on lui montre ses erreurs, Jack. Votre père, il n’était pas du genre à lâcher le morceau. »

J’acquiesce. « C’est ce que tout le monde dit.

— Tout le monde ?

— Oui, vous. Eux, tous ses amis. C’est le seul truc sur lequel vous êtes tous d’accord. »

Avant de partir, je demande à Salopette de me montrer le trou que Jack a creusé. À quoi bon, me dit-il, ça fait des années que ça sert seulement de fosse à déchets ; mais comme j’insiste, il pousse un gros soupir, se lève et me guide à travers le petit campement, au-delà des caravanes et des tentes éclairées à la lanterne. Des enfants se pressent sur les seuils pour me mater ; des femmes aux traits crispés me toisent, abandonnant leur livre, la surveillance d’un feu ou une conversation. Derrière moi monte un bruit de pas, de pieds qui raclent le sol, de murmures… Une petite procession se forme dans notre sillage.

Puis on sort du camp pour se retrouver face à un grand vide, où il n’y a qu’un désert et le grillage, et on se dirige vers une rangée de grands cactus, de l’espèce en tuyaux d’orgue, qui poussent du côté de ce qui ressemble à une plaque d’obscurité hors d’atteinte des générateurs faiblards qui alimentent les tentes et les camions. C’est le trou. Ça se sent à l’odeur.

Mon guide m’amène jusqu’au bord, où il allume une lampe torche. L’odeur de pourriture monte, rassise ; une puanteur fétide. Le fond du trou scintille de bouteilles et de canettes, des légumes moisis jettent des éclats plus faibles, des sacs de plastique, des fringues bazardées. Les pentes escarpées dégoulinent de petites avalanches figées de pisse et de merde humaines.

— C’est ça ?

— Et ça aussi. » Salopette me désigne quelque chose par terre, un truc sombre à coins carrés. Je m’en approche pour voir de plus près.

C’est une plaque de métal de forme vaguement rectangulaire, percée par endroits. D’abord, je ne vois pas ce que ça représente. Puis, comprenant qu’elle est à l’envers, je la retourne, ce qui provoque une vague de terreur chez les insectes et les bestioles qui vivaient dessous.

C’est un écriteau. Des mots y ont été taillés, la forme des lettres rapprochées les unes des autres est censée en avoir facilité la découpe, j’imagine ; en tout cas, pas la lecture.

“Décharge Reever”, ça dit.

Ce que ça me fait ? Je vais vous le dire : ça me donne envie de prendre un flingue, de me foutre une balle dans le crâne et de tomber en avant dans le trou. *Game Over,* voilà comment je me sens.

C’est ça que mon père m’a légué ?

L’écriteau encore à la main, je lève les yeux vers Salopette, qui fume, l’air curieusement plus jeune qu’auparavant. Son fils aîné, celui qui m’a frappé, est réapparu et se tient à côté de lui, il me regarde, fier et hautain comme un prince à côté du trône de son père ; le plus jeune, celui que j’ai poussé, se balade un peu plus loin, faisant semblant de m’ignorer tout en actionnant l’interrupteur d’une lampe de poche fortuitement braquée sur moi. Derrière lui, le grillage ; derrière encore, le cône tronqué de Salt Mountain brille sous les derniers feux du soleil couchant. Alors je me dis : voilà, c’est ça notre héritage, c’est ce qui nous échoit ; à moi, à tous ces gosses, à tous les enfants encore à venir.

OceanofPDF.com

Coup de fil

Je quitte le camp pour aller manger au Grill-Bar de Chuck, dans l'espoir qu'un sandwich au steak haché me requinquera, mais une minute à peine après m'être installé, je deviens radicalement amorphe. J'ai mal partout à cause de la raclée que je me suis prise ; j'ai des bleus aux bras et aux jambes ; la branche droite de mes lunettes est méchamment tordue et même si j'arrive à la redresser pour la rendre fonctionnelle, il va me falloir la remplacer. J'ai le temps de boire deux bières avant l'arrivée de ma commande ; mais quand elle est sous mon nez, elle me dégoûte tellement que je n'en veux plus. Je chipote sur les frites, commande une autre bière tout en essayant de décider quoi faire ensuite.

Je n'ai aucune envie d'aller là-bas, à Atomville. Je veux rentrer chez moi. Je n'ai plus envie de penser à Jack. Ça ne fait que m'énerver. Quoi, il nous a quittés et puis il est allé vadrouiller en Amérique, à faire des déclarations artistiques dont personne n'avait rien à cirer, il n'a pas réussi à changer le monde. Qui s'en soucie ? Certainement pas moi. Je n'aurais jamais dû venir. C'est vrai quoi, déjà qu'en Angleterre, je trouvais ma vie sans intérêt, alors là, je ne vous dis pas ce que je ressens.

Au bout d'un moment, je n'en peux plus (la bouffe intacte, le restaurant vide, la nullité du match de foot qui passe sans le son sur le téléviseur mural) alors je vide le fond de mon larfeuille sur la table, je quitte le grill-bar et je rentre à mon motel, un petit truc à un étage où on accède aux chambres par un balcon, un peu comme celui de *Memento*, pour ceux qui ont vu le film.

Une fois dans ma chambre, je torche la bouteille de Jack Daniels que Cox m'avait refilée, affalé devant la télé dans le but de faire le grand vide ; mais ça ne marche pas, alors je me déshabille et je me mets au lit. Seulement, je n'arrive pas à dormir ; dès que je ferme les yeux, tout le chemin depuis le Vermont redéfile à l'intérieur de mes paupières comme une énorme partie de *Carmaggedon,* et si ce n'est pas ça, c'est un souvenir

d’enfance qui se met à trépider en Glorama et Cinémascope. Difficile de savoir lequel des deux est le pire.

Puisque je n’arrive pas à fermer les yeux, je finis par regarder les phares des voitures qui ratissent le plafond. Pour une ville de cette taille, il y en a, des voitures, plus qu’on ne pourrait le croire. Je m’essaie à les compter, comme des moutons ; incroyable : ça marche. Après 57, j’entre dans un vague état de transe. À 76, mes paupières s’abaissent, se ferment. Quelque part vers 120, j’arrête de compter.

Et puis je rêve d’une chambre de motel, d’une télé sans le son, et d’un téléphone qui sonne. Qui sonne et qui sonne. Très réaliste, cette sonnerie. C’est parce que c’est une *vraie* sonnerie. Je farfouille pour attraper le combiné, le soulève. « Quoi ?

— Cooper ? C’est toi ?

— Liz ! » Je m’assieds tout en me frottant les yeux. J’ai mal au crâne, un goût métallique dans la bouche. La chambre a l’air d’avoir rapetissé. Bordel, où j’ai foutu mes putains de lunettes ?

— Oh. Tu te rappelles donc de moi ? Je pensais plutôt que tu m’aurais oubliée, vu que tu n’as donné aucun signe de vie depuis ton départ.

— Attends… Attends un peu… » Je passe la main au petit bonheur sur la table de nuit, sous l’oreiller, sur le sol au pied du lit. Évidemment, je suis assis dessus, et voilà la deuxième branche pliée elle aussi ! Putain de bordel à queue ! « Comment sais-tu que je suis ici ? Comment m’as-tu trouvé ?

— Un type du nom de Claude Fioravanti a appelé la base pour demander des renseignements sur toi. Après, ça n’a pas été très compliqué. Il n’y a guère que trois endroits où passer la nuit à Jackass Flats. Et c’est mon deuxième essai. »

Alors comme ça, Fioravanti a vérifié qui j’étais, hein ? J’aurais dû me douter qu’il le ferait. « Tu aurais pu faire gaffe au décalage horaire avant de m’appeler. Tu m’as réveillé.

— Je m’étais dit, bêtement, que ça te ferait plaisir d’entendre ma voix. L’e-mail de Fioravanti disait que tu semblais avoir des ennuis.

— Fioravanti est un abruti.

— Possible, mais je ne le savais pas. Je me faisais du souci pour toi, d’accord ? Tu es parti sans rien dire. Est-ce que tu vas bien ? Qu’est-ce qui t’est arrivé ? Où es-tu allé ?

— J’ai cherché Jack, cette question.

— Et tu l’as trouvé ?

— Pas encore.

— Donc, tu cherches toujours.

— Oui. Non. Je n’en sais rien. »

Qu’est-ce que je fais ? Je lui raconte toute cette putain d’histoire ? Je lui dis comment je me suis fait confisquer les cendres à la douane, comment je me suis bourré la gueule avant de bousiller une voiture de location, comment j’ai traversé le continent sur un coup de tête à la con, comment je me suis laissé entraîner dans une bagarre (que j’ai perdue), comment j’ai fini au fond de ce cul-de-sac qu’est Salt Mountain ? Elle me trouve déjà assez nul comme ça, on ne va pas en rajouter. L’idée à l’origine, c’était d’aller en Amérique et d’en revenir avec une histoire sympa à raconter, une histoire pleine de signification. Pas de se planter dans le désert à la fin d’un périple lamentable digne des mésaventures du pôvre petit Cooper.

— Bon écoute, dit-elle. Je crois que j’ai une nouvelle piste pour toi.

— Ah oui ? Comment as-tu fait ? Du spiritisme ?

— Non. J’ai effectué une recherche sur sa carte bleue.

— Quoi !? Depuis Featherbrooks ?

— Oui. »

Alors là, je suis scié. L’accréditation de Liz a beau être plus élevée que la mienne, elle ne l’est quand même pas à ce point. « Mais comment as-tu fait ? Tu n’as quand même pas demandé à Andrews, si ?

— J’ai utilisé son mot de passe. » Elle a l’air penaud en disant ça ; tiens donc !

— Sans le lui dire ? fais-je incrédule.

— Sans le lui dire, me réplique-t-elle.

— Ça pourrait te coûter ton boulot…

— Merci. Je suis au courant. »

J’en crève de joie. Pas parce que Liz risque de perdre son boulot, évidemment (je ne suis quand même pas couard et cynique à ce point), mais parce qu’elle a pris ce risque pour moi. Ce qui n’est pas rien. « Putain, Liz. C’est… super-sympa de ta part.

— Ça aussi, je suis au courant. Écoute, tu veux que je te dise pourquoi j'ai risqué ma peau, ou non ?

— Ouais, d'accord, allez, dis-moi. S'il te plaît.

— Eh bien, d'après son dossier bancaire, ton père avait contracté un emprunt-logement concernant une propriété à Atomville, une cité-dortoir nucléaire dans l'État de Washington. En gros, c'est le cœur de l'industrie militaire nucléaire des États-Unis. Ils y font du plutonium depuis 1943. »

Je ne me sens pas de lui dire que je le sais déjà. Ça foutrait en l'air tout le plaisir que me procure la découverte de sa trahison en ma faveur.

— Cooper ? lance-t-elle au bout d'un instant. Tu es toujours là ?

— Oui, dis-je.

— Tu veux noter l'adresse ?

— Bien sûr. » Elle me la donne, je fais semblant de l'écrire. 324, avenue Neutron.

— Alors ? fait-elle.

— Je réfléchis.

— À quoi ?

— Est-ce que je prends un vol retour direct depuis Las Vegas, ou bien je refais la route en sens inverse jusqu'à Boston ?

— Tu ne vas pas à Atomville ?

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Parce que j'en ai ma claque. C'était idiot de venir ici, une perte de temps. Je vais rentrer à Whitby, m'en remettre à la miséricorde d'Andrews et lui demander de me rendre mon boulot. S'il ne veut pas, j'irai ailleurs et j'en trouverai un autre, un mieux. J'en ai ras le bol de celui-ci.

— Mais… mais tu ne peux pas laisser tomber *maintenant.*

— Pourquoi pas ? J'ai bousillé ma voiture de location, je vais exploser mon découvert sur la Visa, je n'ai plus les cendres, je n'ai plus un pet de chance de retrouver la trace de Jack. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur ce qu'il a fait après sa disparition, et ça se résume à : il a gravement pété les boulons. Et puis j'en ai marre d'être son fils. J'en ai marre d'être le fils de qui que ce soit. Tu es la seule personne qui compte à mes yeux, Liz. Et pas un père mort que je n'ai pas vu depuis vingt ans et qui n'a jamais été un père pour moi, de toute façon. »

Bon voilà. Je l’ai dit. Je n’ai pas pu m’en empêcher.

Pendant un moment, Liz ne dit rien, ce qui me donne le temps de réfléchir à la stupidité de ce que je viens de faire.

— Je pense sincèrement que ce serait une erreur de rentrer maintenant », dit-elle en espaçant soigneusement les mots, comme les meubles dans l’appartement de Miles. « Je considère que tu dois apprendre ce qui lui est arrivé. Vraiment. Cooper, aller à Atomville, tu te le dois à toi-même. Je t’enverrai de l’argent, s’il le faut.

— C’est pas ça, le problème. Tu ne comprends pas. Je deviens fou ; toute cette histoire est démente. Ça ne sert qu’à rouvrir de vieilles blessures.

— Elles ne guériront pas tant que tu ne sauras pas qui a envoyé les cendres.

— Qu’est-ce que tu en sais ? »

Un silence pensif ; un de plus. « Parce que je suis ton amie, voilà pourquoi. »

Je m’aperçois que c’est mon tour de réfléchir. Sauf que je n’y arrive pas.

— Mais… tu m’aimes ? je lâche même si je suis parfaitement conscient que c’est la dernière chose à faire.

— Cooper, je…

— C’est bon. Tu n’es pas obligée de répondre. Je blaguais, de toute façon.

— Ce n’est pas ça, c’est que…

— Oui bon, mais tu m’aimes ? »

Un silence encore plus long. Un silence assez long pour devenir *du* silence.

— Oui. Oui, mais je…

— Mais comme un ami, c’est ça ? » Pas la peine de me défiler, c’est dit c’est dit, pas vrai ? Autant assumer. « Enfin bon, pas autant qu’Andrews. C’est lui que tu aimes vraiment, hein ?

— Cooper, vraiment je…

— C’est ça, hein ?

— C’…

— Dis le contraire. Allez, dis-le.

— Non, Cooper. Ce n’est pas vrai.

— Pas vrai ?

— Ce n’est pas… Ce n’est pas ce que tu crois, Cooper. Il n’est que mon patron. » Sa voix est brisée, tendue. « Ce n’est pas ce que tu crois. »

Ah non ? Tu sais quoi ? Je ne te crois pas. Parce que, Liz, je ne comprends pas comment tu peux m’aimer suffisamment pour retrouver ma trace en risquant ton poste, m’appeler de l’étranger au milieu de la nuit, tout ça sans m’aimer comme j’ai envie de l’être. « Tu es seule, Liz ? lui dis-je quand j’arrive enfin à me dégripper les rouages qui relient la pensée aux actes. Ou bien tu m’appelles du bureau ?

— Bien sûr que non ! » Sur la défensive. « Je ne t’appelle pas du bureau. »

Alors de chez qui ? C’est ça, la question.

— Je me fais du souci pour toi, Cooper.

— Ne t’en fais pas. Je vais bien. Vraiment. Je vais aller à Atomville.

— Oui ?

— Oui. Si tu penses que c’est ce que j’ai de mieux à faire.

— Je le pense, oui.

— Bon. Mais alors écoute ; je vais y aller. Mais je ne veux plus que tu m’appelles. Tu saisis ? Je ne veux pas que tu me surveilles, que tu fasses des recherches bancaires sur mon père, ni que tu risques ton poste pour moi. Contente-toi de rester à l’écart, merde ! Arrête de te coller dans mes putains de pattes ! »

Je n’entends pas sa réponse parce que, avant qu’elle ait pu la donner, j’ai raccroché, suivi le fil du téléphone jusque derrière le lit et débranché la prise.

Assez dormi. Ma chambre me rend trop claustrophobe pour que je reste allongé sur le lit, du coup je me lève et je vais traîner dans les sombres couloirs du motel, je monte par un escalier extérieur sur le toit en terrasse où quelques tables en plastique et des transats en ruines glandent sous les étoiles. Je décide de passer la nuit là, à regarder la silhouette écrasante de Salt Mountain non loin vers le nord-est, la lueur de Las Vegas loin au sud-est et cette espèce de crépuscule atomique au sud-ouest qu’est l’énorme lueur dispensée par Los Angeles.

Ma musique me manque. Maintenant que j'ai encaissé le choc de ce que j'ai dit à Liz, je me demande si c'est vraiment la seule chose qui me manque de l'Angleterre, si c'est vraiment la seule chose qui me donne envie d'y retourner. Je ne parle pas de Liz, ni de mon boulot, mais des Quad. Il m'a fallu six ans pour assembler ces boîtes grises. Je leur ai sacrifié des vacances, des soirées ; merde, j'ai même sacrifié des relations personnelles pour économiser le fric qui m'a permis de les acheter. Et puis il n'y a pas que l'argent. Il y a le temps aussi, le temps que j'ai passé à les démonter, à les reconfigurer, à les remonter, à comprendre chaque aspect du système… j'ai carrément appris à faire de l'électromécanique, sur ces trucs. Aussi triste que ça vous paraisse, je considère que c'est là mon seul acte authentiquement créatif, la seule chose que j'ai accomplie pour elle-même, la seule chose que j'ai réussi à mettre au monde qui soit plus pure que moi.

À une époque, je trouvais cette satisfaction dans la programmation informatique, mais ça s'est mis à changer quand j'ai commencé à travailler pour l'Agence de recherches et d'évaluation du ministère de la Défense, et puis c'est devenu un boulot. Je n'avais pas la moindre occasion de m'accomplir sur le plan personnel à Featherbrooks. C'est pour ça que je me suis mis cette idée en tête : le son parfait, idée que je poursuis avec la même obstination maladive que j'associe en général à mon père. Parce que le son, le son peut vous amener là où jamais ne le feront des images. L'ouïe est le sens le plus puissant, à part l'odorat peut-être, mais pour l'instant il n'existe pas de marché de grande consommation pour ça (à moins que vous ne teniez compte des meubles Smeg qu'il y a chez Miles ; chacun ses goûts). Sans rire, vous auriez du mal à croire à certains des enregistrements que j'ai écoutés sur les stéréos des gens chez qui j'ai vadrouillé à travers tout le pays en quête de composants pratiquement inconnus. Il suffit de fermer les yeux pour y être, y être vraiment, totalement, assis sur le même lit que Robert Johnson ou sur le tabouret du piano juste à côté de Glenn Gould ou dans un bar enfumé face à Charlie Parker ou dans la cabine du studio avec Michael Jackson et Quincy Jones. C'est proprement incroyable ; ça vous transporte en dehors de l'espace-temps, ça vous emporte vers un endroit que vous n'avez jamais pu visiter avant, et tout ça d'une manière qui, il y a seulement un siècle, était rigoureusement inconcevable. Le moindre frémissement d'une corde de guitare, le plus petit souffle de respiration passent… On est si proche des musiciens qu'en fait, c'est comme si on était à l'intérieur de leur foutu corps, et même, il est fort possible qu'on entende mieux ce qu'ils

faisaient qu'eux-mêmes ne l'ont jamais perçu. Parce que c'est ça, la très haute fidélité. L'extase. Vous êtes libéré du temps qui passe. Vous êtes libéré de votre inepte et répugnant petit moi.

C'est bien pour ça que ça me manque. Parce que je suis là, sur cette connerie de toit en terrasse au beau milieu du Nevada, j'ai voyagé peut-être plus loin que jamais de ma vie sur le plan physique ; n'empêche que je me sens plus empêtré de moi-même que jamais. La musique vous permet de vous évader de ça, de ce corps, de cette planète, de ce monde. Non, mais, regardez-le. Regardez ces lumières qui clignotent à l'horizon comme des furoncles géants. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre comment les tentacules qui les alimentent et les fourbissent vont continuer à s'étendre jusqu'à ce qu'ils aient traversé la totalité du Nevada et de la Californie. Pas besoin d'invoquer l'apocalypse la bave aux lèvres pour voir comment le bouleversement climatique qu'ils ont déjà déclenché avec leurs émissions de produits polluants provoquera un jour une élévation de la température, l'évaporation des eaux potables, enfin l'effondrement sur elle-même de la plus vaste métropole urbaine de toute l'histoire humaine. En quelques décennies, ses habitants partiront, peut-être pour aller occuper des terres mises au jour par la fonte des calottes polaires ; ainsi sera-t-elle livrée au désert qui en reprendra lentement possession. D'ici un siècle ou deux, il n'en restera que des ruines, une poignée de bâtiments, l'empreinte résiduelle du réseau routier et, dressé au milieu de tout ça, tout contexte effacé comme pour les anciens temples Mayas dont les forêts environnantes étaient devenues impraticables, ne restera qu'un tertre funéraire commémoratif entretenu par une clique de prêtres sur le déclin, de plus en plus paumés et incohérents. Ça, et du silence. Un silence empreint de splendeur, hors du temps, plus concret et plus pur que ne pourra jamais l'être la musique, n'importe quelle musique.

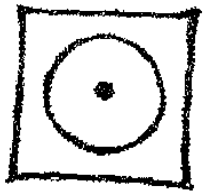
J'y vois clair, d'un seul coup. L'alcool s'est dissipé, on dirait, en même temps que le brouillard de déprime que j'avais contracté chez les manifestants. Je ne vais pas aller à Atomville parce que Liz m'a dit de le faire. Je ne suis pas influençable à ce point ; et je n'ai plus besoin de l'épater. Je vais y aller parce que je ne suis pas convaincu que Jack ait laissé tomber l'art comme le prétend Salopette. L'opiniâtreté, les idées fixes ; c'est le trait de caractère que nous avons le plus en commun, lui et moi, donc je sais de toutes mes fibres qu'il n'aurait jamais abandonné. S'il a emporté le bloc de granit à Atomville, c'est parce qu'il savait que ça ferait avancer son

projet. Il ne s’amusait pas à dessiner ces crânes de cheval juste pour faire passer le temps. Les esquisses étaient des études pour la sculpture qu’il préparait, j’en suis certain. Je ne sais pas ce qui l’attirait en particulier à Atomville, mais il y avait quelque chose. Peut-être qu’il n’a pas atterri là-bas par défaut, peut-être que je me goure complètement. Peut-être que c’était Salt Mountain l’étape intermédiaire. En fait, il est même de plus en plus probable qu’Atomville a toujours été sa destination première, depuis le commencement.

Dans ce cas, c’est aussi ma destination.

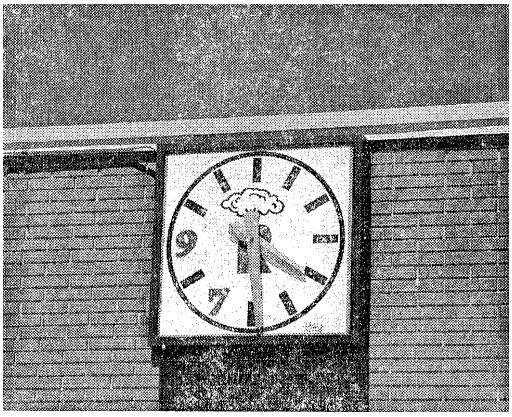
OceanofPDF.com

Aurum foliatum



OceanofPDF.com

Atomville



L’arrivée à Atomville offre comme un petit air de retour aux sources. L’énergie se rapproche : on la sent, on entend un grondement presque imperceptible qui vibre sous le décor bien silencieux, dans les rues recuites de soleil. Ici se trouvent les racines de Featherbrooks, c’est le modèle platonicien, le distillât et l’essence de l’imperium nucléaire. Me voici donc au milieu du désert, à des centaines de kilomètres de tout, avec rien d’autre à voir que des buissons d’armoise à trois heures de route dans toutes les directions, et qu’est-ce que je trouve ? Une banlieue utopique, une oasis irriguée faite de maisons à bardeaux avec tout le tralala, barrières à piquets, pelouses bien rases, le tout disposé bien soigneusement autour d’un réseau de succursales, de supermarchés, d’hypermarchés, de fast-foods franchisés, de centres médicaux en rangs d’oignons rutilants, et surtout un tas de banques.

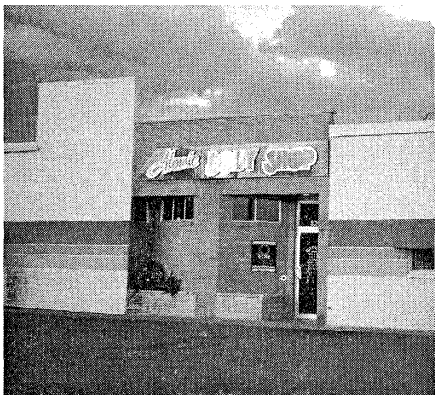
Cette ville est un rêve de perfection réalisé. Les trottoirs (vastes et sans taches, désinfectés par le soleil) sont trop propres pour qu’on ose marcher dessus. Ils longent de larges routes couleur chocolat, de délicieuses chaussées goudronnées qui restent intactes malgré le passage des berlines rupines et des 4x4 à peine sortis d’usine qui roulent dessus en silence, transportant sereinement leurs passagers d’un environnement sous air

conditionné à un autre, les protégeant ainsi contre l’impitoyable soleil radieux.

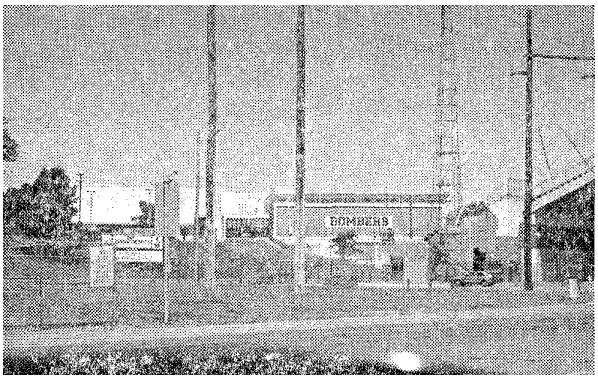
Ça ne fait que commencer.

Regardez plutôt. Le motel où je m’installe est encore un de ces machins préfabriqués à un étage, comme celui de Jackass Flats. Il est situé au milieu de l’avenue commerçante qui traverse la ville dans le sens nord-sud. Le hall est décoré dans le style hawaïen et il y a une piscine en forme de haricot sur le parking. Le motel s’appelle “Tomsk-43”, d’après l’une de ces villes militaires secrètes qu’ils avaient derrière le Rideau de Fer à une époque ; j’ai bien l’impression que c’est là un exemple typique de l’humour local. Ce qui est encore plus bizarre, c’est que sur le comptoir de la réception, il y a un petit aquarium avec un unique poisson rouge dedans, qui tournicote. Il a deux billes vaporeuses à la place des yeux ; j’imagine qu’il est aveugle. Ce qui fait une drôle de coïncidence.

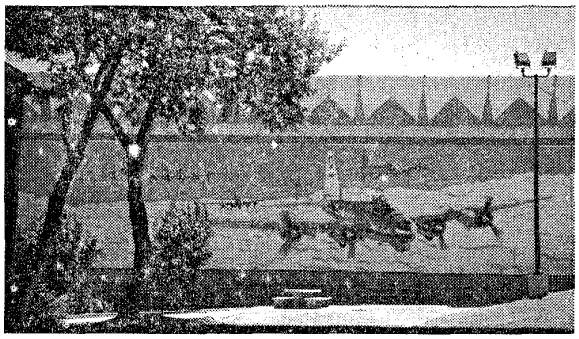
À droite en sortant du Tomsk-43, il y a le solarium et salon de massage “Irradiation massive” où je jette un coup d’œil en prétextant prendre un rendez-vous, après quoi je passe la Honda au lavage “Atomic Body Shop”.



Puis je bois un café à “l’Electron Express”, je fais un tour à la “Quincaillerie de la demi-vie” pour acheter un adaptateur 110/220 volts, j’envisage de boire un coup à la “Taverne du dépôt de déchets nucléaires”, je lèche la vitrine pleine de canapés italiens du magasin de meubles “Fission” (“Tout ce qu’il faut pour vos meubles”), enfin je regarde attentivement le matériel de maison exposé dans la vitrine de “Chez Mary La Fusionnée, Brocante”.

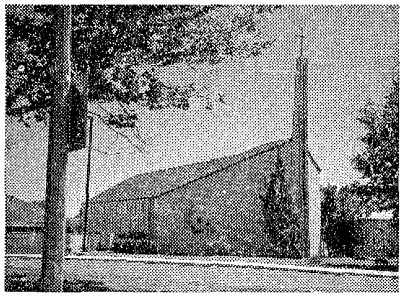


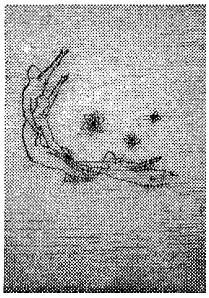
Après quoi, en passant par le stade du lycée (dont l’équipe a été baptisée les Bombardiers et dont le symbole est un champignon atomique), je vais à la bibliothèque Edward Teller[4] où je prends une carte de la région et où je passe quelques minutes à contempler une énorme fresque sur le mur ouest du bâtiment qui représente une escadre de B52.



N’allez pas croire que la religion va à l’encontre de cet évangélisme atomique. L’église qui se dresse à l’angle des avenues Proton et Argon, un peu à l’ouest du centre commercial du centre-ville (lequel remonte aux années 50 et dont le panneau d’entrée est surmonté de la maquette en acier d’un atome d’hélium) est visiblement un endroit fort couru ; même en pleine semaine comme aujourd’hui, son parking est farci de LeSabre bleutées et de coupés Cadillac à deux tons. Quant à ses fenêtres, elles sont disposées selon la suite géométrique de Balmer, ces lignes spectrales noires que l’on obtient en consumant un échantillon de n’importe quoi de pur et en réfractant la lumière diffusée par la flamme à travers un prisme ; de plus, accrochée à un mur extérieur, il y a une espèce d’œuvre d’art qui dépeint

abstraitement un homme, une femme et un enfant qui flottent comme des anges en regardant vers le haut, autour d’une trinité d’atomes.





Je sens que je vais me plaire ici.

J’ai passé l’après-midi à faire une visite guidée en bateau sur la rivière. D’après Lucille, la réceptionniste du Tomsk-43, c’est la meilleure manière de voir les Zones ; c’est comme ça qu’on appelle le vaste bout de désert au nord d’Atomville, là où se déroulent la production et le traitement du plutonium. D’après ce qu’elle m’a dit, dans les années 70, les gardes-côtes US et le ministère de l’Énergie se sont disputé les droits d’accès aux berges de la rivière Chiawana, qui traverse le site nucléaire, et la dispute a dégénéré. Les deux parties ont haussé le ton jusqu’à ce que l’affaire soit portée devant la Cour suprême, qui a statué en faveur des gardes-côtes. Ces derniers, pour faire bisquer le ministère de l’Énergie, ont déclaré les berges accessibles au public, et c’est pourquoi n’importe qui peut s’y balader à volonté, longer les rives à pied ou faire un petit tour en bateau, en jet-ski ou en canoë, le tout au beau milieu de l’un des sites les plus sensibles du monde. Vous pouvez même faire du camping sur les berges, du moment que vous ne dépassez pas la ligne des hautes eaux. Parce que si vous la franchissez ne serait-ce que d’un pas, il y a des chances pour qu’on vous abatte sans sommation.

La visite commence dans une petite marina, tout au sud de la ville, juste après un grand hôtel Marriott baptisé le “Chiawana Inn”. Au total, on est huit à bord : ma pomme ; le guide qui ressemble à Donny Osmond, mais s’appelle Graham et qui fait ce boulot en plus de ses études de zoologie ; Gene et Ruby, un couple de retraités photocopiés l’un sur l’autre ; ainsi qu’un Promise Keeper[5] avec sa petite famille (épouse, deux enfants). Je

sais qu'il fait partie des Promise Keepers, non parce qu'il a une moustache en forme de grosse chenille qui tressaute quand il parle comme si elle voulait se tirer (encore que ce soit un indice suffisamment probant), mais parce qu'il porte une casquette arborant les mots "Promise Keepers : nous grimpons en flèche vers Jésus". Quand je lui demande où il se l'est procurée, il me répond au King Dome de Seattle, où il a prononcé ses vœux.

— Et qu'est-ce qui vous amène à Atomville ? demandé-je.

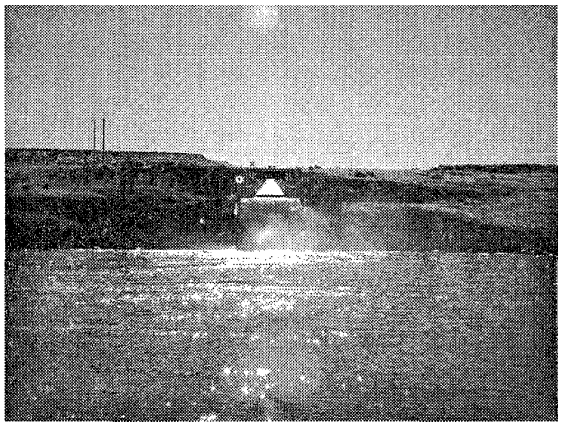
— Nous y emménageons », me répond fièrement le PK, tout en écrasant sa femme maigroulette contre lui. Elle a l'air très fragile, avec sa peau d'ivoire et son sourire fluet. Il y a des chances qu'avant de devenir un PK, il la battait ; du coup, elle a toujours l'air d'avoir peur de lui. « Nous allons déménager ici et ouvrir une école chrétienne. N'est-ce pas, chérie ?

— Huï, répond sa femme en s'efforçant d'avoir l'air emballé, sans y réussir. Nous avons longtemps cherché le bon endroit, ajoute-t-elle en couinant.

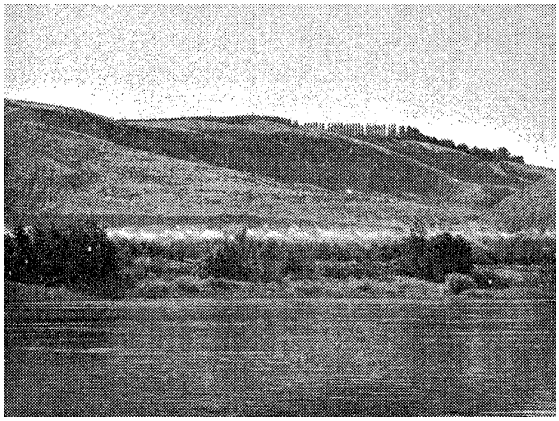
— Et c'est ici que nous avons trouvé. Nous n'avons commencé à chercher une propriété qu'aujourd'hui.

— Ah oui ? » dis-je. Mais je laisse vite tomber le sujet. Je préfère me concentrer sur le bateau, une chaloupe verte et élancée, du genre propulsé par jets d'eau. Elle s'éloigne lentement de la berge, mais comme la rivière est large, une fois à l'aise, Graham met les gaz et on fonce sur l'eau, fendant sa surface en effrayant des compagnies de canards et d'oies sauvages.

Je m'éloigne des adultes pour gagner la proue où se trouvent les gosses du PK. Une fille et un garçon, de douze ou treize ans, appuyés au bastingage, visages baignés de soleil, cheveux au vent, comme Kate Winslet et Leonardo DiCaprio dans *Titanic*. Je m'insère entre eux et prends la même pose. L'hôtel est déjà loin derrière nous et nous approchons de ce que ma carte appelle le parc Rutherford, un ruban de pelouse arborée, de quatre ou cinq cents mètres, où se déroule visiblement quelque chose d'important,



puisqu’il y a des tentes dressées et des banderoles suspendues ; quand je jette un coup d’œil vers Graham, il est en train de montrer cette direction tout en hurlant à Gene et Ruby que ce sont les préparatifs de la fête de demain.

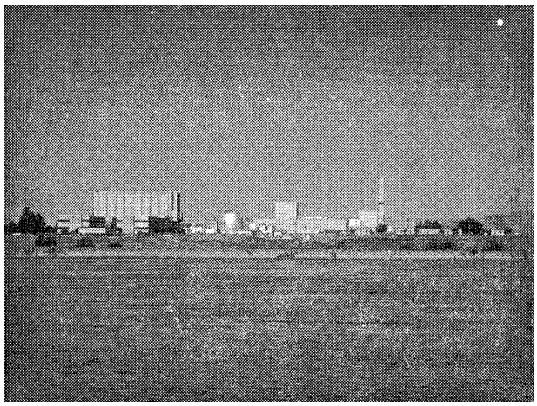


Sur la rive droite, pratiquement en face du parc, une petite cascade sourd d’un canal d’irrigation en béton à section carrée ; un peu plus au nord dans la plaine alluviale, séparées par des haies de peupliers, s’étendent des cerisaies, copieusement arrosées par des asperseurs géants, chaque courbe aquatique projetant son propre arc-en-ciel comme un petit hologramme.

Tout cela est bientôt derrière nous. Il fait un temps magnifique. La couverture nuageuse d’hier a été dispersée par le soleil, le ciel est bleu et sans nuage, aussi pur qu’un écran d’ordinateur. Je ferme les yeux et me laisse emporter par la sensation de vitesse, presque de vol. Mon corps est tout léger, ma chemise flotte au vent, les taches de sueur autour de mes poignées d’amour s’évaporent, dissipant du même coup ma nervosité à la

perspective d’aller voir la maison de Jack à Atomville. Bien vite, je ne pense plus à rien d’autre qu’aux mouvements du bateau, à la brise sur mon visage. Tiens, je me rends compte que je m’améliore en détachement des choses de ce monde. Je crois bien que c’est une habitude que je vais m’empresser de cultiver.

Je garde les yeux fermés jusqu’à extinction du moteur, après laquelle la coque rebondit sur l’eau une fois, deux fois, trois fois, quatre fois puis s’immobilise. Je jette un coup d’œil ; la rivière est moins large à cet endroit, peut-être soixante-dix, quatre-vingts mètres, avec des bancs de caillasses qui s’étendent vers le milieu avant de devenir des îlots. L’eau turquoise tremblote entre des mini-falaises très friables de trois mètres de haut. Nous regardant de travers depuis le sommet de l’une d’elles se trouve un spatioport tout droit sorti de *Dan Dare*, la BD des années 50. Disons que c’est à ça que me font penser ces bâtiments blancs et argentés.

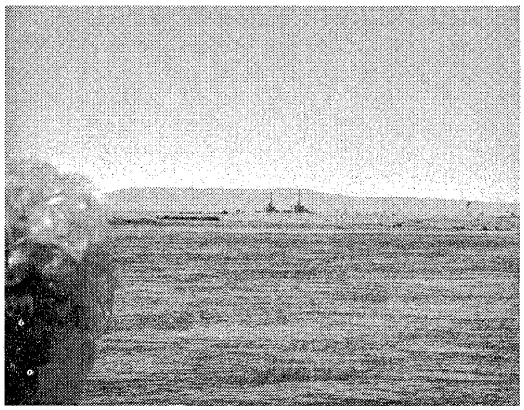


Une bordée de friture s’échappe soudain du haut-parleur de bord ; la voix de Graham résonne puissamment à la surface de la Chiawana. « Bien… Bonjour à tous », dit-il. À la poupe, il parle dans son gros micro ; la double image de notre groupe se reflète dans les verres fumés de ses lunettes Randolph Aviators, comme si c’étaient deux petites télés jumelées. « Au nom des Visites guidées de la rivière Chiawana, je vous souhaite la bienvenue à bord pour cette visite de la faune fluviale et de l’histoire nucléaire des Zones d’Atomville. »

La réalité est de retour. Graham nous explique que nous avons sous les yeux la Zone 3, la plus ancienne installation sur la base, utilisée principalement aujourd’hui dans le cadre de la recherche scientifique, qui,

pour l’essentiel, n’est pas à vocation militaire. Nous nous esbaudissons un moment, pendant qu’il nous montre une à une les diverses parties, après quoi il remet les gaz ; nous remontons le courant en esquivant quelques îlots longilignes et plats que les tribus locales considèrent comme sacrés.

Après une pause destinée à contempler la faune (un aigle perché sur un poteau, un porc-épic qui roupille dans un arbre), nous contournons la rive pour voir au loin deux bâtiments identiques côte à côte.



— Voici le Réacteur-D, dit Graham. Quand sa construction a été achevée, on s’est aperçu qu’une fissure était apparue au niveau du cœur ; il a donc fallu le démanteler et tout reconstruire, à côté. Non loin d’ici, nous verrons le Réacteur-C, ensuite le Réacteur-B. Le Réacteur-B fut le premier à être construit ici, et même le premier à être jamais construit, si l’on excepte la pile de Chicago.

— Dans ce cas, pourquoi on ne l’a pas appelé le Réacteur-A ? »

Graham a un petit sourire en coin, comme s’il savait que quelqu’un n’allait pas manquer de poser cette question. « On l’a appelé ainsi au cas où les espions nazis auraient découvert la chose ; Hitler en aurait conclu qu’il existait un Réacteur-A… Celui-ci aurait dû être démantelé, et le site enterré après usage, mais un bon nombre d’admirateurs du passé – y compris des gens qui ont effectivement travaillé à sa construction – estimaient qu’il fallait simplement le décontaminer pour le préserver en tant que monument national.

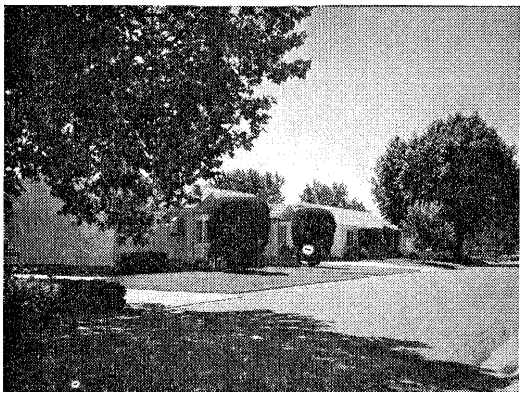
— C’est exactement ce qu’il est, dit le Promise Keeper. Ce bâtiment a changé le cours de l’histoire de l’humanité. On ne peut pas le détruire comme ça.

— Ça ressemble à une espèce d'église, vous ne trouvez pas ? » dit son épouse.

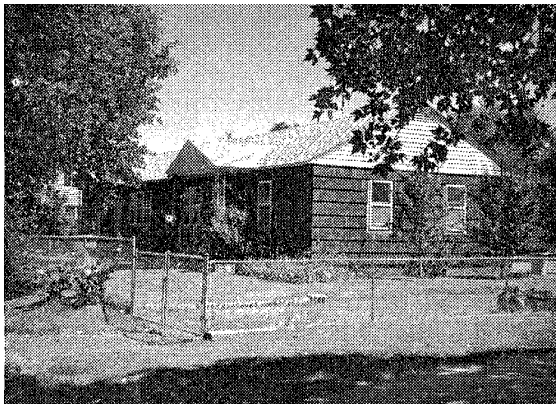
Je me tourne vers elle, m'attendant à la voir en pleine extase contemplative dudit bâtiment, mais pas du tout, ses yeux sont fixés sur le vide et elle tient ses bras fermement croisés ; pourtant il ne fait pas froid.

Graham nous ramène à la marina vers 17 heures et, bien que je subisse les affres d'un moment de panique impromptue lorsque le PK, dans un accès de ferveur évangélique pseudo-amicale, me demande mon adresse e-mail (requête que je parviens à esquiver en prétextant une panne de mon serveur, mensonge gros comme une maison), l'effet général du petit voyage fluvial est de me mettre dans la bonne humeur nécessaire ; je cesse donc de retarder l'échéance et me décide enfin à aller jeter un coup d'œil à l'adresse que Liz m'a donnée.

Tout en consultant la carte que j'ai prise à la bibliothèque, je roule vers l'ouest à travers un quartier bourré d'entrepôts, de supermarchés et de magasins d'usine, lequel se fond rapidement en un réseau de lotissements tout droit sortis des *Années Coup de Cœur.* Les rues sont calmes et très ombragées, protégées de l'impitoyable soleil par des haies de noisetiers pétants de santé et de sycomores sous les rameaux desquels toutes ces maisons compactes aux couleurs pastel se dressent, entourées de pelouses bien soignées et de jardinets bichonnés. S'il n'y avait pas au loin cette crête aride que ma carte désigne sous le nom d'Eagle Mountain et que j'aperçois par intermittence entre les arbres et les auvents de bois, j'aurais du mal à croire que je me trouve au milieu d'un désert de cent cinquante kilomètres de large, encore plus en voyant les nombreux hors-bord hors de prix gentiment posés sur leurs remorques dans les allées des garages, lesquels donnent à cet endroit un petit air de marina qui attend sagement la marée haute. L'impression de calme est renforcée par le sifflement des asperseurs et l'écho lointain des cris d'enfants en train de faire du vélo quelque part dans la rue, invisibles,



tous ces signes de vie paraissant presque artificiels, comme si le quartier n’était qu’une façade élaborée et semi-organique qui masque les rouages d’une énorme et inconcevable machinerie. Du moins, on a cette impression jusqu’à ce qu’on arrive au 324, avenue Neutron, l’adresse de Jack.



Je sais que Jack a vécu ici avant même que la Honda ne s’immobilise. Alors que toutes les maisons alentour sont peintes de délicates nuances bleu nacré, pêche ou citron, celle-ci est vieux cuir. Les vitres aux fenêtres sont fêlées, crasseuses, consolidées par du ruban adhésif, leurs boiseries toutes rongées ; le jardin est à l’état sauvage ; un grillage métallique d’un mètre de haut remplace l’habituelle barrière de piquets blancs. Cette maison est un désastre, c’est la brebis galeuse de la rue. Le moindre détail me rappelle mon enfance. Que ça vous plaise ou non, je me sens chez moi.

Le crépuscule tombant rapidement, je me dirige vers la porte d’entrée et j’appuie sur la sonnette. Rien ne se passe (étonnant, non ?), donc je frappe. J’attends, écrabouillé un gros moustique qui s’était posé sur ma chemise, je

refrappe. Quand je lève la main pour frapper une dernière fois avant de partir, la porte s'ouvre en grand et une femme me tend avec précipitation deux gobelets à couvercle, remplis d'un liquide qui, j'en ai bien peur, m'a tout l'air d'être de l'urine.

— Les voilà ! lâche-t-elle. Je suis désolée, nous avons oublié de les sortir ce matin. Nous ne sommes pas encore habitués aux coutumes locales ! » Son ventre fort proéminent la précède, ses larges cuisses tremblotent dans un survêtement kaki. Elle porte une chemise de bûcheron ouverte sur son nombril qui jaillit d'entre les pans malmenés d'une veste bleue. Le détail qui me fait fondre, c'est la paire de pantoufles Minnie et Mickey qui lui tient les pieds au chaud.

— Euh… Je ne crois pas que ces choses me soient destinées, dis-je prudemment.

— Non ? » dit-elle en repoussant de sa main libre une mèche rebelle de cheveux fauves et frisottés qui lui barrait le visage. Ses ongles sont rognés et noirs de crasse, ses avant-bras tout maculés de peinture ; il est évident que je l'ai interrompue dans les affres de la décoration de son intérieur. Par l'embrasure de la porte, je peux voir derrière elle les pieds d'un escabeau d'aluminium dans le couloir, les faux plis d'une housse de protection étendue au sol, les copeaux de papier peint arraché qui frisent à ses pieds. « Vous n'êtes pas le type ? » Dans un réflexe protecteur, elle ramène les échantillons contre sa poitrine. « Alors que voulez-vous ? Vous avez quelque chose à vendre ?

— Je cherche mon… Je cherche la personne qui vivait dans cette maison avant vous. Je me trompe ou vous venez d'emménager ? »

Pour le coup, elle prend un air vraiment méfiant. Peux pas dire que je lui donne tort, eu égard à mon manque absolu d'instinct social, lequel me fait passablement ressembler à un inspecteur des impôts. Je lui explique que mon père a vécu ici avant, qu'il vient de mourir, que je ne l'ai pas vu depuis tout gosse, que j'essaie de découvrir s'il avait ou non une autre famille. Une fois encore, le recours au concept de famille s'avère le bon choix.

— Eh bien, dit-elle toujours un peu soucieuse, d'accord, mais je ne sais pas si je peux vous être d'un grand secours. Mon mari et moi, c'est vrai qu'on vient seulement d'emménager, mais d'après ce que nous a dit la personne de l'agence immobilière, l'endroit était inoccupé depuis deux ou trois ans. La maison a fait l'objet d'une saisie, voyez-vous ; et puis la

banque l’a revendue. Nous ne l’aurions jamais achetée si Mike n’avait pas été muté ici et si nous n’en avions pas besoin si vite à cause du bébé. » Elle regarde son ventre, moi aussi et, l’espace d’un instant, son sourire revient. « Ne le prenez pas mal, mais quand nous sommes arrivés, elle avait vraiment l’air d’en avoir besoin. Je veux dire qu’elle était à l’abandon. Nous devons tout refaire, absolument tout… Je vous inviterais bien à voir par vous-même, mais je suis seule et puis franchement, il n’y a pas grand-chose à voir. On a tout démonté. Ce n’est qu’une carcasse. »

J’acquiesce, regarde ailleurs un instant, vers la maison d’à côté.

— Je suis désolée, mon petit. Pourquoi ne passeriez-vous pas demain après-midi, quand Mike sera là ? Je suis certaine qu’il vous fera faire le tour du propriétaire.

— Oui. Peut-être que je ferai ça… Vous ne connaîtriez pas le nom de l’agent immobilier ? Je pourrais lui rendre visite en attendant, pour voir s’il connaît les raisons de la saisie ?

— Nous avons eu affaire à une femme, dit-elle en me reprenant. L’agence est facile à trouver ; elle est en plein centre-ville, juste après la caserne des pompiers. » Elle me donne le nom et l’adresse, 1056 Lancaster, qu’elle griffonne sur un bout de papier peint arraché. Maintenant qu’elle a trouvé un moyen de refiler mon problème à quelqu’un d’autre, elle se montre beaucoup plus empressée et sympathique.

Après une soirée sans alcool à regarder la chaîne HBO, le lendemain matin dès 9 heures, je me gare devant l’agence immobilière, étape suivante de ma quête. Sauf que ça ne va pas être possible, parce que l’agence est fermée ; un petit carton patafixé à la vitre de la porte d’entrée informe qui veut le lire que les proprios sont en vacances en Floride et ne rouvriront que dans dix jours.

Déçu, je retourne au Tomsk-43 pour me ressourcer. À la réception, Lucille assise derrière son comptoir papote toujours au téléphone comme quand je suis parti une demi-heure plus tôt. À la différence qu’il y a une demi-heure, elle portait un large poncho en nylon pour faire le ménage, drapé autour de son corps trapu, alors que maintenant elle est plutôt habillée dans le style Anne Boleyn. J’attends patiemment qu’elle ait terminé sa conversation pour lui réclamer ma clé.

Enfin, elle raccroche. « Hé Cooper ! crie-t-elle alors que je ne suis guère qu'à un mètre. Comment va ? Votre chambre vous botte ?

— Je l'adore, merci. Elle est très bien. C'est très bien, ce petit endroit que vous avez là, vraiment. Si, si.

— On s'y plaît bien.

— Et vous avez bien raison. »

Je ne parviens pas à m'empêcher de baisser les yeux sur ses vêtements ; elle remonte son corsage timidement en lissant quelques faux plis. « Qu'est-ce que vous en dites ? Je l'ai fini hier soir. M'a fallu des mois ; j'ai eu du mal avec la garniture. » Elle avance les épaules pour me montrer sa manche gauche ; à partir du coude, il y a un renflement satiné avec un motif régulier qui évoque une douzaine de bouts de polystyrène fondu. « Ce sont d'authentiques perles de rivière, dit-elle. Je les ai cousues moi-même, une à une. » Les lèvres de Lucille sont plates et flasques, comme les plis du faux velours froissé de sa robe. Quand elle parle, les dents qui se cachent derrière sont longues, jaunes et robustes, comme celles d'un lapin que j'ai eu quand j'étais môme. « Je sais ce que vous vous dites », fait-elle après un petit temps mort pour vérifier si je persiste à regarder (ce que je fais). « Vous vous dites : pourquoi est-elle habillée comme au XVI^e^ siècle ?

— L'idée m'a traversé l'esprit, oui, avoué-je en virant légèrement au rose.

— Eh bien, je ne vous en veux pas. Si je n'étais pas d'ici, je me poserais la question. Rassurez-vous, je ne suis pas devenue folle. C'est pour la Feste. » Avec un "s", donc. Je lui dis qu'effectivement j'ai vu des préparatifs depuis le bateau ; elle me confirme que c'est bien ça. « Hier soir a eu lieu l'inauguration officielle, mais ça dure tout le week-end. Toute la ville s'y retrouve. » Elle farfouille derrière son comptoir et me tend un dépliant. "La Grande Feste Scientificque d'Atomville-le-Vieil", est écrit en police pseudo-gothique vaguement sculptée dans le bois. "Enfin adulte !" proclament des lettres rigolotes et flamboyantes.

— C'est le vingt et unième anniversaire de la Feste, d'où l'allusion, dit Lucille. C'est une tradition locale. Vous devriez venir vous amuser, vous aussi. »

Je lui prends le dépliant pour l'examiner de plus près. Il y a des dessins et des symboles, certains d'origine chimique, d'autres alchimique, qui entourent une lithographie ovale de Galilée. Au dos, des indications pour se

garer et s’habiller, ainsi que la liste des attractions. Cela comprend des cochons rôtis, des “Expériensces Reconduictes en Direct, jusques et y compris une Démonstration du Principe de l’Accélération”, un bar à hydromel et des échoppes présentant les “tout derniers Pendules, Longues-Vues et autres Innovations Scientificques”.

— Vous savez quoi, Lucille ? Je crois que c’est exactement ce que je vais faire. »

OceanofPDF.com

À la Feste

La Feste se déroule à environ cinq cents mètres à l'est du motel, dans le parc arboré qui longe la Chiawana. Un mur continu de toiles de tentes dissimule à la vue ce qui s'y passe, encore que leur présence soit assez révélatrice. Carrées, basses quoique élégantes, aux sommets pointus et aux flancs mollement évasés, avec des oriflammes flottant à leur mât central comme autant de petits dragons, elles sont d'un style que je qualifierais de "croisade attardée" ; c'est le genre de tentes qu'on voit dans les joutes. La rue qui mène au parc est toute quadrillée de cordons tendus et pavoisée de bannières sous lesquelles quelques centaines de personnes piétinent, pour l'essentiel des familles. Les gosses sont juchés à califourchon sur les épaules des pères pendant que les mères manipulent d'énormes caméscopes ou propulsent de monstrueuses poussettes. Des ados traînent çà et là, en bandes, échangeant des poignées de mains sophistiquées ou accomplissant des figures de skate. À l'exception des ados, pratiquement tout le monde porte un costume vaguement médiéval, même s'il ne consiste parfois qu'en un chapeau de feutre surmonté d'une plume de faisan ou une paire de collants jaunes à la Errol Flynn. Le soleil brille. La rivière est bleue. Les arbres sont verts. Un paladin passe en rollers. C'est l'été, c'est samedi, la petite ville bouge. Tout est pour le mieux.

À un détail près : la Subaru blanche à côté de laquelle je passe, près de l'entrée. On dirait bien que c'est le même pick-up, mais je n'en suis pas sûr ; la fois où je l'ai vu, je n'ai pas fait attention à l'immatriculation. Cette fois, je ne vais pas refaire la même erreur. Prenant un air aussi innocent que possible, je m'arrête juste à côté, mémorise le numéro, jette un œil à l'intérieur par les vitres. Thermos bleue sur le siège passager, casquette rouge sur le tableau de bord. Ça colle.

J'ai compris ; on peut être deux, à ce petit jeu-là. Je jette un coup d'œil alentour pour vérifier que personne ne me regarde, je m'agenouille pour ouvrir mon sac à dos, j'y pêche un bout de papier quelconque (un reçu pour

de l’essence) et un stylo. “Je t’ai repéré”, j’y écris. Puis je plie le papier en quatre, le glisse sous l’essuie-glace, et fonce vers le parc.

Je fais la queue comme tout le monde, le long d’un alignement de bottes de foin ; j’attends mon tour pour payer. Deux moines sont là pour encaisser et tamponner les gens sur le dos de la main. Bien qu’il n’y ait pas grand monde devant moi, la file avance lentement ; plus je m’approche, plus je saisis que la transaction qui s’engage ici est fort complexe.

— C’est combien ? demandé-je quand mon tour est venu.

Le premier moine, qui est plus jeune que moi, me regarde des pieds à la tête. « Ça dépend, qu’il dit.

— De quoi ?

— Eh bien, vous ne pouvez pas entrer habillé comme ça. Il y a des conventions, vous comprenez.

— Vous êtes en train de me dire qu’on ne portait pas de bermudas au XV^e^ siècle ?

— Désolé, mon vieux. Il va vous falloir louer un costume. C’est le règlement. »

L’autre moine (une fille dont les cheveux blonds et raides sont largement dissimulés par son capuchon) me jette un regard de sympathie. « Ils sont très bien », dit-elle. Sa bouche est molle ; son long nez tordu est gercé au niveau des narines. « Ils sont comme les nôtres, en feutre. Ça ne gratte pas ni rien.

— Pas d’exception à la règle ? demandé-je.

— Aucune.

— Même pour un étranger ?

— Eh non.

— D’accord. Combien ?

— La location à la journée ? Sept sicles, plus la caution de vingt sicles.

— Des sicles ? Vous ne prenez pas les bons vieux dollars ?

— Tout ce qui fait partie de la Feste se paie en sicles.

— La plupart des gens les changent auparavant, par mail », m’explique la fille en reniflant. J’ai l’impression qu’elle est enrhumée, ce qui explique le capuchon.

— C’est un peu tard pour ça, dis-je. Je ne peux pas en changer ici ?

— Si, mais le taux de change n’est pas aussi favorable. » Elle sort une calculette des replis de sa chasuble et tape sur des chiffres. « 2,30 pour un dollar, sans compter la commission. Oh, et la taxe commerciale.

— Vous plaisantez ? Je ne peux pas entrer sans passer par tout ça ? »

Les deux moines font non de la tête. Je reste planté là un moment, à les regarder tour à tour, essayant de deviner s’ils ne sont pas en train de me faire marcher. Leurs expressions reflètent l’innocence monacale personnifiée, mais doit-on se fier aux apparences ? Je n’arrive pas à me décider.

— Hé, mon vieux, bougez-vous un peu ; vous bloquez la file. » Ça, ça provient d’un viandard bourgeois à quelques places derrière moi. Cent cinquante kilos au bas mot, le bouc au menton… Le genre de type qui fait régner la terreur chez les steaks surgelés de Sait Lake jusqu’à Seattle, j’en tremble dans mes bottes.

Mais comme ma dernière bagarre se rappelle à mon bon souvenir, j’ouvre mon portefeuille pour en sortir les billets que je transfère dans les mains avides des moines, qui font leur calcul puis me refilent un gros sandwich de feutrine pliée accompagné d’une bourse pleine de jetons d’étain. Tout en me tamponnant le dos de la main d’un cercle avec un point en son centre, le garçon me demande d’où je viens.

— D’Angleterre », lui réponds-je en me disant que, finalement, il n’est peut-être pas hostile.

Erreur. « C’est par là », dit-il, non pas en me désignant l’entrée principale de la Feste, mais un autre accès sur sa gauche, plus petit, qui donne droit dans une tente.

Je ravale mon sourire et je vais là où on m’a dit d’aller ; sous la toile écarlate m’attendent deux chevaliers, un homme et une femme.

— Chaussures, s’il vous plaît, me dit la femme.

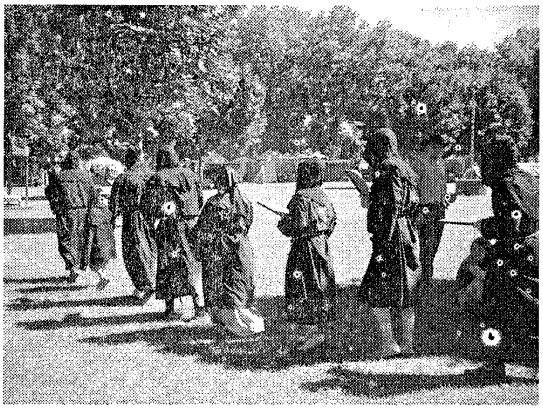
— Quoi ? Ne me dites pas que je dois aussi louer des sandales ?

— Sécurité », dit-elle en désignant du pouce le bidule que je n’avais pas vu jusque-là, du genre qui fait les rayons-X-et-détecte-les-métaux dans les aéroports, tenu par deux autres chevaliers ; il y a, en plus, un grand type à cheveux ras couleur poil-de-carotte, trapu, muni d’une fine petite moustache, et dont le costume minimaliste (chinos, veston de cuir et fez) ne l’empêche pas du tout de ressembler à l’archétype du flic.

— C’est une plaisanterie », affirmé-je.

De toute évidence, c’est une phrase qu’elle a employée elle-même pas plus tard qu’hier vers 17 heures, au moment de l’inauguration, en voyant tout le bazar. « Vous voulez entrer, oui ou non ? » me lance-t-elle. De part et d’autre de son haubert en plastique, je peux voir les taches de sueur sous ses aisselles ; du coup, je m’aperçois qu’il fait très chaud sous les tentes, à tel point qu’elle doit s’amuser nettement moins que moi. Donc, j’enlève mes chaussures de randonnée, je les lui tends avec mon sac et je me déleste de mes pièces et autres objets métalliques pour passer au détecteur.

Après avoir récupéré mes effets, je suis aiguillé vers une espèce de cabine d’essayage délimitée par des paravents sur lesquels figure le symbole international désignant les mâles de l’espèce ; là, en même temps qu’un petit page qui bataille avec ses collants et le bourgmestre qui me suivait tout à l’heure dans la file, je me vêts de ma robe. Enfin… enfin, on me laisse accéder à la Feste.



Il y en a, des choses à voir. Il y a un grand échiquier peint sur la pelouse, avec des humains coiffés de chapeaux en plastique moulé selon leur fonction et leur camp, avec deux personnes juchées sur des chaises d’arbitre, une de chaque côté, qui leur donnent leurs instructions. Il y a une parodie de la tour penchée de Pise, en fait un échafaudage planté à un certain angle et enveloppe d’une draperie en film plastique représentant les colonnades de l’original, et du sommet de laquelle des hommes en froc laissent tomber divers objets, des sacs de farine, des briques et des boules, dans une large fosse pleine de sable creusée à son pied. Il y a plein de chevaux qu’on peut monter, et même un maréchal-ferrant qui s’occupe de

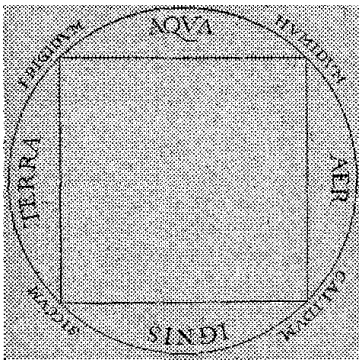
leurs fers sur une petite forge. Il est chauve, piercé à mort et torse nu ; de petites volutes de sueur s'évaporent de son dos couleur caramel. Il y a une zone délimitée par des cordes sur la berge où des chevaliers enfilent leurs armures et se préparent à un tournoi d'escrime. Il y a même un petit théâtre de planches sur lequel deux hommes en chausses et pourpoint exécutent ce qu'une affiche présente comme la version marathonienne du *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, de Galilée.

Malgré les restrictions édictées par le règlement vestimentaire, on trouve ici une variété incroyable de costumes. Si vous avez ne serait-ce que vaguement l'air de sortir d'une vente de charité qui s'est tenue entre la chute de l'Empire romain et la bataille de Waterloo, en gros, vous êtes bon. Ce qui est encore plus saugrenu, c'est la règle plus ou moins tacite selon laquelle tout le monde est censé s'exprimer en anglais semi-archaïque. De partout, je capte des bribes d'ancien "parlois" ; des "vous en prié-je", des "en vérité" et autres "messires". C'est tout à fait curieux. Il m'apparaît vite flagrant que les habitants d'Atomville n'ont qu'une très vague idée de l'histoire européenne. Pourquoi devraient-ils la connaître, d'ailleurs ? Après tout, bordel, à quoi ça pourrait bien leur servir ? Dans le monde qu'ils dirigent avec leurs satellites, leurs corporations, leurs vieux pipelines et leur armement, qu'ont-ils besoin de connaître le vainqueur de la guerre des Deux-Roses, ou ce que les gens portaient aux pieds quand la première bible fut imprimée, ou ce que Thomas Browne avait à dire sur les rites funéraires ? Tout cela est inutile tant que ça ne sert pas à faire tourner la machine, or ce n'est pas ça qui fait tourner la machine, pas vraiment, à part peut-être (et encore) ce qu'on peut en tirer au niveau du mythe et des histoires à dormir debout, toutes les conneries qu'on balance aux gens pour leur faire croire qu'ils ont une valeur individuelle quelconque, une valeur qui serait soi-disant supérieure à toutes les merdes qu'on les pousse à consommer ; et je ne parle même pas de ceux qui se font châtier à les produire. Quand Henry Ford a dit que l'histoire c'était de la foutaise, il n'essayait pas de nous déposséder de quoi que ce soit ; il essayait de nous dire la vérité, de nous prévenir de ce qu'il voyait arriver. Il essayait de nous faire une faveur. Tu parles qu'il s'est fait remercier. Tout ce qu'il a jamais reçu, ce sont des reproches. C'est bien digne de la culture humaine, ça, tiens !

Revenons-en à notre shopping. Une quantité impressionnante de choses sont proposées à la vente. Il s'agit surtout de camelote pseudo-scientifique,

des jouets gyroscopiques, des thermomètres à liquide, des pendules pour aider les cadres à prendre des décisions, des boules à plasma (j'avoue à ma grande honte en avoir acheté une, un jour, dans le catalogue *Innovations*, même si je n'ai pu supporter de la voir sur ma table basse plus de quelques semaines). Plusieurs tentes se consacrent entièrement à la vente de télescopes, parmi lesquels de magnifiques modèles anciens, tout en cuivre et bois, dont les étiquettes ballottent suspendues à leur trépied, arborant des prix tout à fait astronomiques (sans jeu de mots). Ce qui, soit dit en passant, n'a pas l'air de dissuader les clients ; partout où je pose les yeux, les cartes de crédit volent de main en main (visiblement, les sicles ont leur limite). En fait, tout cela est parfaitement logique : une communauté scientifique fortement instruite, coincée au fin fond du désert, loin de la société classique et de sa pollution lumineuse ? L'observation des étoiles ne peut manquer d'y être un passe-temps populaire. N'empêche que la marchandise New Age et ses assimilés me paraissent aussi fort représentés ; je pourrais aussi bien me trouver à Glastonbury-la-Débile étant donné le nombre d'échoppes qui regorgent de bougies parfumées, de cristaux mystiques, de coffrets en bois bardés de fer, de coussins brodés du Rajasthan, de mandalas en argent de je-ne-sais-où au Mexique ou en Chine, à moins que ce ne soit tout simplement de Bled-Pourri, Indiana.

Ce que je trouve plus attirant par contre, ce sont les diverses nourritures disponibles, dont les arômes vantent violemment les mérites en se mêlant dans l'air calme de l'été : des pommes d'amour, des brownies faits maison, du jus de pomme tout frais, des hamburgers faits maison, des tartes à la noix de pécan, des marrons grillés. Il y a même un type qui fait rôtir un mouton entier sur une énorme broche d'acier ; le riche fumet de la viande cuite se répand partout dans la zone herbeuse, écrabouillant les autres odeurs plus faibles sur son passage et déclenchant les affres de la faim chez le client affaibli que je suis.



J’en veux, je suis sur le point d’en avoir, quand quelque chose de plus important que la bouffe attire mon attention. À l’ombre d’un large auvent, mise en évidence au beau milieu d’un élégant et inhabituel étalage d’astrolabes, de lentilles et d’échantillons minéraux, trône une reproduction encadrée du même dessin que celui de la boîte de café : un carré dans un cercle. Dans le plus pur style *Tron*, j’exécute une embardée à 90° et transperce le flot des piétons pour aller voir ça de plus près.

Le forain, un petit grassouillet, a l’air à la fois tendu et apaisé, comme si on venait de lui administrer un lavement à la poire. Tandis que je regarde la repro, il se dandine nerveusement, reniflant sans doute mes sicles. Ses dents proéminentes sont d’une teinte sépia, et quand il respire, ça siffle légèrement comme s’il cherchait à empêcher l’air de s’échapper. Ses sourcils de loup-garou forment un linteau continu au-dessus d’une paire de lunettes à triple foyer ; il y a une bordure eczémateuse orange tout autour de ses cheveux ramassés en forme de tampon à récurer, comme si quelqu’un s’était amusé à lui en arracher une touffe pour lui brosser vigoureusement le pourtour du visage. Il porte une chemise blanche, des mocassins noirs fatigués, des chaussettes en tissu-éponge, une paire de lederhosen exagérément ouvragés et surchargés de décoration ; un protège-poche soigneusement pincé protège sa poche de chemise, arborant une rangée de stylos qui évoquent des étourneaux sur une ligne électrifiée. Un über-attardé, un cas d’école. Aussi incroyable que ça paraisse, il porte aussi une alliance, ce qui implique l’idée terrifiante que quelque part, là-dehors, existe son équivalent féminin.

— Qu’est-ce que ça signifie ? dis-je en désignant le symbole.

— Ce n’est peuh-pas à vendre, dit-il avec un drôle de bégaiement et en me regardant comme si j’allais le mordre. C’est juste pour meuh-montrer. »

Ah bon. Ce qui veut dire qu'il n'en avait peut-être pas après mes sicles. Qu'est-ce qu'il a cru alors, que j'allais le voler ?

— Ça tombe bien, je ne veux pas l'acheter. Je veux seulement savoir ce qu'il signifie.

— C'est de l'alcheuh-chimie. Comme ceuh-celui-là, dit-il en montrant le cercle pointé au dos de ma main.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'il veut dire ?

— C'est l'Oheuh-or.

— Je vois. J'aurais pu deviner tout seul, à vrai dire. » Je ne comprends pas très bien pourquoi je le bouscule comme ça. Sans doute parce que je n'ai pas l'habitude de tomber sur quelqu'un de plus gravement attardé que moi, une pure victime d'Asperger. « J'en ai déjà vu un semblable, dis-je en désignant la reproduction sur bois, encore qu'il était légèrement différent. Le carré n'avait que trois côtés et il y avait un œil au milieu.

— Ça ne meuh-me dit rien. Mais ceuh-celui-ci est une représentation schématique de la meuh-matière. Le *seuh-circulus quadratus.* C'est un concept qui remonte à la cheuh-Chine ancienne, à keuh-quatre mille ans en arrière, la doctrine des deux principes oh-opposés, ce qu'ils appelaient le weuh-*Wuhsing.* Au commencement, il n'y a que du keuh-chaos, ensuite tout s'ordonne selon la séparation des oh-opposés, comme l'eau et la terre, l'ombre et la leuh-lumière. Ces principes ont *souvent été* identifiés à des deuh-dieux ; en général, le dieu soleil et la déesse leuh-lune.

— Osiris et Isis, dis-je en me souvenant de ce que Jack racontait dans l'interview de Cox.

— Euh-exactement. Ces concepts se sont transmis de la cheuh-Chine à l'Égypte, ensuite à ah-Aristote, qui les a redéfinis comme on le voit sur le diagramme : quatre éléments, reuh-répartis en paires, et dont tout est constitué. Et liées à eux tous, quatre propriétés : le chaud et le froid, l'huh-humide et le sec.

— Et au centre, le chaos ?

— Ça dépend. Peuh-parfois. Mais il ne faut pas rapprocher cette chose de la table peuh-périodique. Ces éléments ne s'entendent pas au sens moderne du terme. Ce sont plutôt des zeuh-états, et le cinquième élément, qui est l'agent de transformation, les sous-tend, encore que beaucoup de gens ont préféré suivre heuh-Héraclite en partant du principe que le ceuh-

cinquième élément est en soi une espèce de feu. Ils croyaient que leuh-lorsque vous passez quelque chose au feuh-feu, ça le reteuh-transforme en ses éléments constituants, vous voyez ? Prenez le beuh-bois, par exemple. D'après eux, le bois est constitué d'un certain meuh-mélange d'air, de terre et d'eau, parce que si on le brûle, sa seuh-sève s'échappe – l'eau – la fumée s'échappe – l'air – et il vous reste de la teuh-terre : les cendres.

— Oh, dis-je tout en cherchant un moyen d'échapper à cet individu rasoir au possible, quand quelque chose de beaucoup plus intéressant montre le bout de son nez.

— Bien le bonjour, nobles sires, dit-elle avec une révérence tout ce qu'il y a de plus gracieux. Vous laisseriez-vous tenter par quelque brin de bruyère de bonne aventure qui s'en irait orner vos boutonnières ? En vérité, pour le prix d'un misérable sicle, c'est là une fort bonne affaire que vous feriez, par ma foi. »

Le forain se marre comme si c'était la chose la plus drôle qu'il ait jamais entendue. Lui et la fille se connaissent, pas de doute. Ils échangent quelques phrases en usant de ce patois ridicule que tout le monde affecte ici de parler, se marrant tout du long, après quoi elle insère un brin de bruyère enveloppé dans un cône de papier sulfurisé entre deux stylos de sa chemise. Il bégaie un remerciement embarrassé ; ça m'étonnerait qu'il ait l'habitude d'attirer l'attention de si jolies filles. Moi aussi, à vrai dire. Il n'est pas le seul à rester bouche bée.

Heureusement, son personnage de bohémienne est sur pilotage automatique, aussi elle me réitère son offre d'un brin de bruyère porte-chance.

— Adonc, me portera chance icelui ? » parviens-je enfin à sortir. Toutes ces niaiseries dans le style *Seigneur des Anneaux* qu'on pratiquait avec Miles, je savais bien que ça me servirait un jour.

— Messire, à n'en point douter. Oncques ne mentirai-je en disant que si vous arborez ma bruyère enchantée, dame Fortune vous sourira plus que de raison. »

J'ai surtout envie de lui déclarer qu'elle est une jouvencelle à la poitrine avenante, mais j'arrive à me retenir. « Vos chaussons me ravissent, dis-je à la place.

— Mes brodequins de coutil moucheté ? En vérité, soyez-en remercié ; car je les cousis moi-même.

— Diantre, vous les cousîtes ?

— Oui-da, je les cousis.

— Dame, qu’est-ce que vous cousez bien ! »

Elle rigole franchement maintenant, du coup le monde entier s’illumine. Allez Coops ; tu peux le faire. Offre-lui un verre. « Daignerez-vous, ô gente dame à la bruyère, prendre plaisir à partager quelque hanap d’hydromel en cette taverne ? » Vingt dieux, ça balance !

— Nenni ! Car le noble paladin que vous estes ne saurait avoir cure d’une bohémienne de peu comme j’estuis.

— Non seulement je le puis, mais je m’en vas le faire. Allons ma mie, vous boirez avecque moy ; c’est dit. »

Sans l’ombre d’une hésitation, elle sourit et me prend le bras, puis nous glissons ensemble vers la buvette où nous nous installons sur des bottes de foin pour commander des coupes d’hydromel, lequel présente une ressemblance suspecte avec de la bière de racines.

Eh bien, ce n’était pas si compliqué, finalement ?

Elle s’appelle Kelly. Elle est née à Atomville, mais elle a étudié la paléontologie à l’université du Wisconsin. Elle est de retour pour faire des recherches sur son sujet de thèse. Si je vous disais à quel point elle me fait transpirer, vous devriez essuyer la page.

— Je ne comprends pas, lui dis-je. Pourquoi êtes-vous revenue ici pour vos recherches ? » Je suis fort heureux de vous signaler en passant que nous avons laissé tomber l’accent pseudo-élisabéthain.

— C’est parce qu’il y a eu une découverte importante ici il y a quelques années, pendant que j’étais au lycée ; un pêcheur a trouvé un crâne à moitié incrusté dans une berge de la Chiawana, pas très loin d’ici, à vrai dire. » Elle désigne vaguement la marina où j’ai embarqué sur mon bateau pour la visite.

— Un crâne ?

— Oui, oui. D’abord, ils ont cru que c’était une victime de meurtre, qui remontait peut-être aux années 40 ou 50, mais quelqu’un a pensé à en faire une datation au carbone et lui a trouvé dix mille ans d’âge, ce qui le fait remonter à la dernière ère glaciaire.

— Sans rire ?

— C’est trop bien, cette histoire. Non parce que ça a déclenché une polémique, vu que quand on lui a recomposé le visage à partir des techniques médico-légales, on s’est aperçu qu’il avait des traits slaves.

— En quoi est-ce sujet à polémique ?

— Parce que, voyez-vous, ce crâne pourrait servir de preuve que les Amérindiens ne sont pas originaires d’ici, comme leurs mythes le prétendent. Il montre que ce sont des immigrants qui sont venus de ce qui est aujourd’hui la Russie, par le détroit de Béring, quand il était gelé, et quand la glace a fondu ils sont tombés sur une voie qui menait au sud, laquelle les a menés à ce qui est devenu l’Amérique.

— Ce qui prouve que les mythes sont des mythes. Bon, et alors ?

— Non, mais vous voyez, c’est important parce qu’ils ont recours à leurs mythes pour étayer les revendications foncières sur leurs terres ancestrales de la région. Par conséquent, si leurs mythes sont faux, ils n’ont pas de droits naturels sur la terre ; ce sont des immigrants au même titre que nous, ils doivent partager.

— Il me semble qu’ils partagent déjà pas mal, non ? Ils n’ont pas vraiment eu le choix.

— Oui bon, mais vous devriez voir la quantité de ressources qui sont bloquées dans les procédures judiciaires qui gèrent les revendications. C’est un tel gaspillage…

— C’est pour ça que vous faites de la paléo ? À cause de ça ?

— C’est l’une des raisons, oui. En fait, je voulais faire quelque chose où je pourrais me rendre vraiment utile. » Elle repousse une de ses tresses, sirote sa bière de racines. Son nez à lui seul vaut un millier de poèmes. Ne m’obligez pas à parler de ses mains, de ses yeux, de ses lèvres… encore moins de ses seins qui pointent sous sa tunique comme deux vivants symboles de l’or. « Et vous, vous êtes dans quoi ? »

Je m’apprête à lui répondre quand une file de moines qui faisait la conga dans le parc depuis mon arrivée nous passe devant en entonnant un chant farci de basses qui leur procure visiblement la conviction de mener un office de vêpres tout ce qu’il y a de plus traditionnel. Étant donné le contexte, l’événement n’est pas assez notable pour me faire perdre le fil de la conversation. Mais ce qui se passe ensuite, quand ils parviennent à notre niveau, c’est que le dernier moine de la file se détache brusquement de ses frères et fonce vers nous en tenant quelque chose dans sa main tendue. Je

lui jette un coup d'œil presque négligent, en pensant qu'il veut me donner un dépliant ou un truc dans le genre, mais je m'aperçois que son pas s'accélère et que ses intentions sont de plus en plus claires. Avant que j'aie pu réagir, un courant d'air me frôle les oreilles et deux paladins foncent en courant. Ils chargent le moine et, avec une coordination parfaite, l'attrapent sous les bras et l'emportent vers la sortie, ce qui provoque la chute de son capuchon. Sous lequel le moine porte des lunettes de soleil et une casquette de baseball rouge. C'est le conducteur de la Subaru.

— Hé, là-bas ! » m'écrié-je en me levant d'un bond.

Il lève la tête et me désigne de son index droit. « Tu es attendu par l'Archer d'Amesbury ! » crie-t-il. Et le voilà parti, arraché au décor tel Gandalf par le Balrog, sauf que sa disparition à lui est orchestrée par le même type en chinos et fez que j'ai aperçu plus tôt dans la tente-sécurité. Pour rendre l'incident un tantinet plus morbide, tous les gens qui y assistent se mettent soudain à applaudir, peut-être parce qu'ils partent du principe que tout ça est un numéro destiné à ajouter de l'authenticité. Tout le monde, à part une personne, une femme boulotte et assez élégante dans ses babouches violettes et son espèce de sari en mousseline qui volette autour d'elle tandis qu'elle vient vers nous, essoufflée.

— Kelly ! fait-elle une fois à notre portée, tout en manifestant sans ambiguïté son essoufflement extrême. Tout va bien ?

— Bien sûr, M'man ! dit Kelly. Nous allons bien. Il n'est rien arrivé. Oh… voici Cooper. » Ses yeux scintillent en disant ces mots, elle ne peut réprimer un sourire. Pas de doute, ça marche très fort.

— Je suis honorée de vous rencontrer. Cathy Trevisan. Cathy avec un C. » Elle me tend une main, que je serre. Elle a la poigne douce. La peau un peu squameuse, peut-être.

— Qu'est-ce qui s'est passé, en fait ? demandé-je.

— Oh ça, ce n'est rien. Un problème de sécurité. Tout est réglé, maintenant. » Elle affiche un sourire et se passe une main sur le front pour en essuyer une sueur imaginaire. « Mais… vous êtes anglais ! lance-t-elle en prenant un dernier grand bol d'air.

— Vous voulez que j'enlève mes chaussures ? dis-je.

— Pardon ?

— Non, rien ; une idée idiote… J'ai passé un très agréable moment avec votre fille.

— C’est vrai ? Fort bien. Elle peut se montrer tout à fait charmante quand elle s’y décide. Alors… qu’est-ce qui vous amène à Atomville, Monsieur Cooper ?

— Oui au fait, vous ne me l’avez pas dit ; qu’est-ce qui vous amène ? » fait Kelly en écho, toujours souriante. Je vais vous dire, j’ai bien l’impression qu’elle en pince pour moi.

— En fait, c’est M. James. Cooper James. James avec un J », ajouté-je incapable de résister à la tentation. Pendant un court instant, Cathy Trevisan cligne plusieurs fois des yeux, pas certaine de comprendre ce que je veux dire. « Je suis ici à la recherche de mon père, dis-je rapidement pour la rassurer.

— À sa recherche ? Avez-vous perdu sa trace ?

— On peut dire ça comme ça, oui. Il est mort.

— Oh, j’en suis navrée.

— Pas la peine. Non, vraiment. Ça fait vingt ans qu’on ne s’était pas vus, alors… » dis-je, et puis j’en rajoute une couche, histoire d’achever Kelly. « En fait, euh… j’ai appris qu’il était mort, mais l’information était vague, alors je suis venu ici pour tâcher d’apprendre ce qui lui est arrivé.

— Vivait-il ici, à Atomville ?

— Oui, c’est ça. Il était artiste.

— Artiste ? » Les mains de Cathy volettent soudain devant sa bouche, comme pour repousser une phrase qui tentait d’en sortir. Elle et Kelly se tournent l’une vers l’autre avec un ensemble parfait, leurs yeux s’agrandissent de concert, apparemment animés par le même système de câblage. « Mais… mais vous ne parlez pas de Jack Reever… ?

— Si. Comment… ?

— Quelle… quelle étrange coïncidence !

— Vous le connaissiez ? Vous avez connu mon père ?

— Bien sûr. Très bien, même.

— Alors euh… Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Voulez-vous dire que vous l’ignorez ? »

J’aimerais bien que les gens arrêtent de me dire ça.

« Oui, je l’ignore. Comme je vous l’ai dit, c’est la raison de ma présence ici. C’est ce que j’essaie de découvrir. »

Cette fois, Kelly et Cathy ne se regardent pas. Cette fois, Kelly contemple la pointe de ses pieds et Cathy détourne les yeux. Contrairement à ce qui se passait quand elle courait, maintenant elle transpire, quelques petites gouttes de sueur perlent parmi le duvet sombre sur sa lèvre supérieure. Kelly se secoue un brin, se racle la gorge. « Je crois que tu ferais mieux de le lui dire, M'man », murmure-t-elle.

Cathy acquiesce puis me prend une main qu'elle serre dans les siennes ; du coup, j'ai la vague sensation qu'elle s'apprête à m'ingérer.

— Il y a eu… un accident. Un feu de brousse ; très violent. Le désert a été balayé sur des kilomètres à la ronde. L'atelier de votre père a été pris dans les flammes. Le temps que l'incendie soit circonscrit, il n'est rien resté de lui. »

OceanofPDF.com

Dîner chez les Trevisan

Cathy a insisté pour que je vienne dîner chez elles ce soir, aussi j'y vais après un passage par le Tomsk-43 où je prends une douche avant de me changer. Leur maison de pierre et de stuc se situe dans un quartier sélect, à un kilomètre du parc ; elle est spacieuse et d'une suprême propreté, tout apprêtée de tapis blancs et de mobilier en cuir blanc. L'arrière est flanqué d'une terrasse en bois de belle taille, sur laquelle sont soigneusement disposés une table en teck avec fauteuils assortis et un barbecue qui a l'air d'avoir été fauché sur le pont du vaisseau *Enterprise*. Derrière une balustrade vernie, le jardin en pente tout arboré de buissons et d'arbustes d'ornement descend vers la rivière. Au bord de l'eau, un jet-ski et un hors-bord profilé sont nichés de part et d'autre d'une jetée privative.

Lorsque j'arrive, Kelly et Cathy sont occupées à préparer le repas dans la cuisine de marbre et d'acier. Comme elles ne veulent pas que je les aide, elles me collent d'office deux Cocas dans les mains et m'expédient sur la terrasse où Todd, le mari de Cathy, est en train de piloter le barbecue entre deux planètes.

— Vous devez être Todd », dis-je, debout comme un couillon avec mes canettes. Je voudrais bien lui donner la sienne, mais ce n'est pas possible, dans la mesure où il est penché sur son appareil à technologie culinaire de pointe, extrêmement concentré sur un bidule.

— Je suis à vous dans une minute… », dit-il. J'attends. « Ça y est ! Je l'ai eu. » Il se redresse, appuie sur plusieurs boutons de cuivre crénelés, jusqu'à ce qu'un long panneau horizontal percé de micropores s'allume soudain dans une gerbe bleu électrique. C'est alors que je le reconnais ; c'est le type de la Feste, celui avec le fez et les moustaches. Le policier.

— Hééé ! » fait-il en essuyant sa main sur un torchon fraîchement sorti du lavage avant de me la tendre. Au lieu de la lui serrer, je lui passe le Coca, qu'il prend avec un « Oh, d'accord, merci… Vous devez être Cooper, ajoute-t-il quand on se serre enfin la main. J'ai beaucoup entendu parler de

vous ; surtout par ma fille, si je puis me permettre. » Il me désigne le barbecue d'un coup de menton. « Désolé pour ça. Un truc qui bloquait le tuyau d'arrivée. Je n'arrive pas à trouver le temps de curer cette saleté. Alors, comment va ?

— Bien.

— Vous vous plaisez dans notre petite ville ?

— Ben, vous savez… Ça a l'air bien. Enfin bon, je viens juste d'arr…

— Vous vous êtes amusé à la Feste ? C'est une tradition à Atomville, en quelque sorte.

— C'est super.

— En tout cas, nous, on adore. Kelly m'a dit que vous étiez au Tomsk-43 ?

— C'est ça, oui.

— Excellent choix. C'est bien Lucille qui tient la boutique ? Une vieille amie à nous. Remarquez, tout le monde se connaît dans cette ville. C'est l'une des choses qui nous plaît le plus, d'ailleurs. » Il se détourne et hausse la voix vers la cuisine. « Hé, Kelly ! Dans cinq minutes, je serai prêt à recevoir les steaks ! Vous je ne sais pas, mais moi j'ai une de ces faims. En plus, on veut avoir fini de manger pour le feu d'artifice. En général d'ici on y voit très bien. Atomville donne les plus beaux feux d'artifice de tout l'État. Il y a pas mal de gens dans le coin qui en ont fait leur passe-temps. Après tout, la plupart d'entre eux consacrent leur vie à fabriquer des feux d'artifice qui ne seront jamais tirés. Du moins, ils l'espèrent ! »

Exemple typique des blagues néo-impérialistes à la sauce humour noir que les Américains de Featherbrooks adorent raconter ; Todd se trouve extrêmement drôle, s'il faut se fier à son rire. Moi aussi je rigole ; du coup Todd entreprend de me raconter comment, à l'époque où Atomville est passée du statut de baraquement militaire surfait à celui de ville proprement dite dans les années 50, ils ont tiré des missiles Stinger depuis le sommet d'Eagle Mountain pour célébrer l'événement. « C'était avant mon arrivée bien sûr, dit-il, mais ça a dû être quelque chose. »

J'approuve avec enthousiasme et, me disant que la glace est rompue, je demande à Todd ce qu'il fait.

— Désolé, Coops, je ne peux pas vous le dire. Je suis sous clause de confidentialité niveau Q. Vous comprenez ça, vous. Je veux dire, vous faites

partie du lot, non ? Sur quelle base travaillez-vous, déjà ? Cathy me l'a dit, mais… »

Je le lui rappelle. Il va sans dire que je ne parle pas de mon petit souci professionnel.

— Ah oui. C'est dans le comté de York, non ?

— Oui. Vous connaissez l'Angleterre ?

— Mon fils y a été affecté pendant un temps. Il était à Greenham Common à l'époque où on en a retiré les missiles, quand les gouines ont tout fait fermer. Attention, hein ! Je n'ai rien contre les lesbiennes… du moment que je peux mater… Je plaisante, Coops. C'est seulement que je n'apprécie pas leur politique. Qu'est-ce qu'elles croient accomplir en barrant les routes d'accès aux bases militaires ? Moi, ça me dépasse, je vous le dis comme je le pense.

— Nous aussi, nous avons beaucoup de problèmes avec les manifestants, à Featherbrooks », dis-je embarrassé par le souvenir de mon petit coup de gueule lors de mon dernier jour de travail là-bas. D'un coup, je suis envahi par la nécessité impérieuse de m'emparer du glaive de la justice (à moins qu'il ne s'agisse de la brochette de la justice, vu qu'il y en a toute une panoplie à portée de main) pour défendre le droit des minorités sexuelles à s'enchaîner elles-mêmes à des barrières, partout dans le monde, dans le cadre de leur poursuite malencontreuse d'une société plus attentionnée, plus paisible, plus équitable. Heureusement, je parviens à réprimer cette envie ; ce qui est plus digne de moi.

— Au fait, dis-je à la place, je voulais vous demander : cet homme qui s'est fait expulser de la Feste, qui est-ce ? Il n'a rien fait de grave, si ? »

Si Todd est embarrassé que je le questionne sur son implication dans l'incident, il n'en montre rien. « Ne vous tracassez pas pour lui », dit-il en attrapant une grille qui était posée contre une chaise puis en l'insérant au-dessus des flammes, « ce n'est qu'un trouble-fête, un malade de par chez nous. Il faisait partie de l'Association pour la reconstitution créative à une époque, mais il s'en est fait virer parce qu'il voulait se servir de la Feste pour diffuser ses idéaux politiques. Non, c'est vrai quoi, les loisirs des gens, ce n'est ni le temps ni le lieu pour ce genre de choses.

— Non, bien sûr. » J'hésite à révéler à Todd que j'ai déjà vu l'homme en question, à Salt Mountain. J'avais supposé qu'il avait un rapport avec les autorités, que c'était quelqu'un qui me suivait pour le compte de Fioravanti

ou de quelqu'un à Featherbrooks ; d'accord, le minutage ne correspondait pas, mais comment savoir s'il ne me suivait pas depuis la douane à Boston ? Et puis si ce n'est pas le cas, si c'est un manifestant d'Atomville, qu'est-ce qu'il fout à me suivre sur trois États ? Et d'abord, comment savait-il que je serais à Salt Mountain, bordel ?

— Par le plus grand des hasards, vous ne sauriez pas comment il s'appelle ? »

Todd me regarde comme si je venais de lui lâcher un marteau sur les orteils. « Comment il s'appelle ? Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? À vrai dire, je ne m'en souviens pas. Lemming, un truc dans le genre. Franchement, c'est pas mon rayon ! »

C'est ça qui me décide. Aucune raison de dire quoi que ce soit à Todd ; je sais déjà tout ce qu'il est susceptible de me confier.

— Où est votre fils, maintenant ? » dis-je pour parler.

Todd sourit tout faraud, fait un mouvement de bras pour désigner l'espace alentour. « Je ne sais pas vraiment. Sans doute quelque part en Irak. Ah, voici la viande. »

Après que Cathy a dit les grâces, après qu'on a eu l'occasion de remplir nos assiettes et de faire un commentaire sur la qualité de la cuisine, j'entame la conversation en racontant ma visite presque inutile à la maison de Jack.

— Vous êtes allé à la maison-B ? demande Cathy, surprise.

— La maison-B ?

— Maison-A, maison-B, C… ça va jusqu'à F, gazouille Kelly. Les habitations de cette banlieue sont toutes préfabriquées, construites pendant la guerre sur des plans au sol préétablis. Ce sont les vrais "pavillons de lotissement", d'origine ; parce qu'à l'époque, tout cet endroit n'était guère autre chose qu'une énorme usine.

— Ça n'a pas beaucoup changé », dit Todd pour plaisanter. Cathy et moi nous pouffons, puisque c'est ce qu'on attend de nous, mais Kelly le gronde gentiment en lui reprochant son cynisme.

— C'est comme pour les réacteurs, alors ? » dis-je en pensant aux désignations par les lettres. Je suis très enclin à choisir le camp de Kelly, ce pour des raisons évidentes. Mais ma petite remarque produit l'effet

contraire ; si l’on excepte le bruit des insectes qui se font griller par le piège électrifié suspendu au mur au-dessus de nos têtes, la terrasse devient silencieuse et une fraîcheur palpable fige l’air embaumé. Voilà que je me sens coupable, comme si le fait de découvrir par moi-même l’un des secrets d’Atomville constituait, sinon un crime, du moins un sérieux manquement à l’étiquette. « J’ai fait la visite en bateau sur la rivière, dis-je pour me justifier. Vous savez, près de…

— Ah oui, dit Cathy en retrouvant instantanément le sourire. Est-ce qu’elle n’est pas parfaite ? Je suis très heureuse de pouvoir dire que c’est l’une de nos meilleures attractions touristiques. J’allais proposer à Kelly de vous y amener, si vous ne l’aviez pas déjà fait.

— Je la referais volontiers », dis-je plein d’espoir tout en regardant la fille de Cathy, mais elle est trop occupée à découper son entrecôte pour me rendre mon regard.

Gêné, je m’empresse de parler de la femme qui vit désormais dans la maison-B et qui ne sait pas où Jack est parti ensuite.

— Je ne vois pas comment elle le saurait. Jack a acheté cette maison quand il est arrivé à Atomville au début, mais il en a déménagé pour l’atelier, ça fait quelques années déjà. Il ne pouvait pas sculpter la pierre en ville – trop bruyant, voyez-vous – et il n’avait pas les moyens de louer une maison et un atelier en plus. Il a donc sacrifié la maison. Je suppose qu’elle est restée vide tout ce temps ; il n’y a pas beaucoup de demande pour la location, ici. Après ça, il l’a laissée à l’abandon.

— Voulez-vous dire qu’il sculptait la pierre, quand il était ici ?

— Bien sûr. Qu’aurait-il pu faire d’autre ?

— Je ne sais pas. Seulement, j’ai rencontré un de ses amis à Salt Mountain qui m’a dit que Jack avait laissé tomber l’art.

— Un des protestataires, n’est-ce pas ? » dit Todd en mâchant, puis il enfourne une énorme feuille de laitue, ce qui donne plus que jamais à sa moustache l’apparence d’une chenille.

— C’est ça.

— M’en doutais. Encore un qui pétait plus haut que son cul.

— Pas la peine d’être vulgaire, merci Todd », réplique Cathy. Elles le traitent curieusement leur Todd, ces deux femmes, pas comme s’il était leur père et mari, plutôt comme un gosse dont elles assument ensemble la

responsabilité. Une image se forme dans ma tête, où Kelly et Cathy ne sont plus mère et fille mais un couple de lesbiennes. Image fort attrayante quand je la chope sous le bon angle.

Suffisamment attrayante pour que je la dissipe d'urgence. « Comment vous êtes-vous rencontrés, Jack et vous, à l'origine ? » demandé-je à Todd, l'air de rien, dans l'espoir d'entamer une conversation d'homme à homme.

Todd me fait déchanter. « C'est Cathy qui l'a rencontré d'abord », dit-il en cédant aussitôt la parole à sa femme ; réaction qui ne fait qu'aiguiser mon imagination au lieu de l'étouffer comme je l'avais espéré. « Tu l'as connu un peu avant moi, pas vrai, chérie ?

— Oui, c'est vrai, c'est vrai. » Cathy prend la pose de quelqu'un qui se remémore. Elle est très démonstrative, j'ai remarqué. « Je crois que quelqu'un m'avait invitée à l'une de ses conférences, enfin en tout cas, je me suis mise à y aller régulièrement. Disons que ça a commencé par hasard ; une coïncidence de plus. Jack en parlait très souvent, n'est-ce pas ? De la puissance des coïncidences. Il n'aurait peut-être pas considéré ça comme une coïncidence, mais plutôt comme l'indice d'une signification d'ordre supérieur. Enfin, c'est comme ça, les artistes… J'imagine qu'ils voient des choses qui nous passent bien au-dessus de la tête à nous autres, les gens normaux. »

Je ne peux pas dire que je me sente intéressé par l'éloge que fait Cathy de la sensibilité des plasticiens de ce monde. Ce qui m'intrigue, c'est plutôt cette idée que Jack animait des débats. « Jack donnait des conférences ?

— Tout à fait. C'était sa manière à lui de se présenter aux gens de notre petite ville. Une idée vraiment très astucieuse. Il est venu sans connaître âme qui vive et, bien sûr, étant donné ce que nous faisons ici, la communauté n'est pas des plus accueillantes. C'est pourquoi il a pris contact avec les diverses associations locales ; vous voyez, le Rotary, l'Association nucléaire américaine, ce genre-là. À vrai dire, je sais très bien comment tout a commencé parce qu'il me l'a raconté une fois, et maintenant que j'y pense, ça coulait de source ; il est allé voir les Maçons, en arguant du fait qu'il en était un lui-même, un vrai maçon ! Alors ils l'ont autorisé à faire un discours de présentation après un dîner, ce qui a mené à un autre discours dans un autre endroit ; très vite, il avait bouclé tout le circuit et ainsi rencontré tous les gens qui avaient du poids en ville, puisque nous faisons tous partie de l'un ou l'autre de ces satanés comités ! » Elle dit

ça en sous-entendant clairement que, bien qu'il s'agisse là d'un fardeau qu'elle et ses coreligionnaires doivent porter, ils le font avec joie ; petite pénitence pour soulager leur culpabilité en échange de leur style de vie prospère. C'est juste à ce moment-là que je mets enfin le doigt sur qui elle me rappelle : Janet. À quelques nuances près au niveau de l'accent, Janet aurait très bien pu prononcer les mêmes foutues paroles. À vrai dire, je suis prêt à parier qu'elle l'a déjà fait, en plus d'une occasion.

— Et ces discussions d'après-dîner, ces conférences, elles portaient sur quoi ? »

Cathy prend un air surpris, comme si la réponse était évidente. « Sur l'art et la science ! Sur le fait que ces deux disciplines sont considérées séparément depuis la Renaissance, et qu'il est important pour l'avenir de l'espèce humaine qu'elles soient de nouveau rapprochées. Bien sûr, dans la mesure où la sculpture et le nucléaire étaient ses deux spécialités, il se concentrait plus particulièrement là-dessus. Mais ses conférences étaient merveilleuses. Érudites, divertissantes… Il était très bien informé, votre père, et il avait un merveilleux sens de l'humour. »

Elle s'arrête et semble attendre une réponse de ma part, mais sur le moment, je ne vois pas quoi dire. Au niveau du cou, pile à l'endroit où mon crâne repose et pivote sur ma vertèbre atlas, je sens poindre une migraine. Les migraines ont plutôt tendance à pénétrer depuis l'extérieur, du moins les miennes. Mais pas celle-ci. Celle-ci est centrifuge, elle s'étend dans mon cortex comme le contenu d'une pipette d'encre déversé dans un verre d'eau, elle marque irréversiblement mes tissus tout au long de son expansion. Dans l'assiette sous mon nez, le steak est en train de refroidir, son jus se fige en un vernis visqueux, et il doit se passer la même chose sur mon visage parce que Kelly se penche vers moi, me touche doucement le bras et me demande si ça va.

— Ce que vous devez comprendre, dis-je, c'est que tout ça est complètement mystérieux pour moi. Atomville… C'est vraiment le dernier endroit au monde où je me serais attendu à trouver Jack. Je conçois que vous en vouliez aux manifestants, c'est compréhensible, mais enfin à l'époque où il faisait partie intégrante de ma vie, c'est exactement ce qu'il était. Lui et Stasie – c'est ma mère – étaient du genre à faire le piquet de grève devant les portails d'accès. Or aujourd'hui, quinze ou vingt ans après, j'apprends qu'il donnait des conférences pro-nucléaires à des gens qui sont

responsables de la fabrication de la moitié du stock mondial de plutonium à usage militaire. Cela dit sans vouloir vous offenser. Ce que je veux savoir, c'est à quoi est due cette métamorphose ? Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver pour qu'il change de camp comme ça ? »

Cathy opine lentement du chef, réfléchissant apparemment à la question ; pas comme les deux autres, qui sont passés en mode d'esquive et ont commencé à débarrasser.

— Pour être franche avec vous, Cooper, je n'ai pas l'intention de défendre Jack. Après tout, il n'est plus parmi nous, et même s'il l'était, ce serait très maladroit de ma part de m'y risquer. Et surtout, je ne l'ai pas connu en dehors d'Atomville. Je ne savais rien de ses origines, et la relation que nous avions n'était pas du genre à encourager les confidences de nature trop personnelle. Mais je ne crois pas vous donner une fausse idée de lui en vous disant deux petites choses dont je suis certaine à propos du Jack que j'ai connu.

— Je vous en prie, dis-je, peut-être un tantinet pitoyable (il faut dire que ma migraine est de plus en plus manifeste). Je crois que ça me ferait plaisir. »

Cathy acquiesce, s'essuie avec sa serviette, la pose sur la table et se compose une attitude. Ensuite, elle parle. « Je crois qu'il pensait que le fait de s'allier à l'un ou l'autre camp serait une erreur ; il m'a dit à plusieurs reprises qu'il voulait que son art s'élève au-dessus des clichés du débat politique binaire, ça je m'en souviens parce que c'est l'un des premiers détails qui m'a convaincue que ce qu'il avait à dire valait la peine d'être écouté. Deuxièmement – et j'ai bien peur de ne pouvoir vous aider à comprendre comment il en était venu à penser cela, mais je vous garantis que c'est une opinion qu'il a exprimée devant moi à plusieurs reprises –, il avait fini par comprendre que bon nombre des prétendues campagnes de protestation sont rigoureusement ineptes, et qu'elles vont souvent même à l'encontre du but recherché. Sur un sujet aussi complexe que l'énergie nucléaire, un sujet qui dépasse tant les domaines politique que physique, un sujet qui confine aux limites de ce que nous, en tant que collectivité d'êtres humains, croyons savoir, ce que Jack avait compris c'est que la plupart des actes de protestation ne sont pas constructifs, alors que la conjoncture exige que les gens – et pas seulement les scientifiques et les politiciens ou les gens comme vous et moi, mais aussi les néophytes et les artistes – soient

constructifs, qu'ils apportent du neuf à ce débat, plutôt que de rabâcher encore et toujours les mêmes antiennes. C'est pourquoi je ne crois pas exagérer, Cooper, en vous disant que l'une des raisons pour lesquelles votre père est venu à Atomville c'est qu'à un moment donné, il a pris la décision de laisser tomber cette façon de penser, celle qui parle beaucoup, mais qui agit peu, et qu'à la place il a voulu consacrer son temps – et son art et sa vie, par là même – à un problème précis et un seul, afin de *changer* quelque chose de concret. »

J'acquiesce, même si j'ai un peu de mal à suivre sa logique sur ce coup-là. « Et… de quelle chose s'agissait-il ? »

Elle prend son verre. « Je crois que Jack se consacrait à tenter de concevoir – et à travers son art, de communiquer – la possibilité d'une solution au problème du combustible épuisé.

— Ça, au moins, j'arrive à le comprendre », dis-je. Puis, affolé à l'idée que Cathy puisse croire que je parle de sa petite théorie, j'ajoute aussitôt : « Non, parce que, avant de venir ici, j'étais à Salt Mountain ; et Jack y était allé avant de venir ici. »

Cathy bondit. « Salt Mountain ! » dit-elle en levant les yeux au ciel, comme si c'était précisément la destination où elle souhaitait envoyer toute la Montagne de Sel, à califourchon sur une énorme fusée en partance pour l'espace profond. « Jack était *furieux* contre les gens de là-bas. Ils ne l'ont pas pris au sérieux ; ils ne lui ont même pas adressé la parole, disait-il. C'est une attitude très courante, sur les bases récentes. Mais à Atomville, on est là depuis longtemps, on a le sens de l'histoire, on sait ce que signifie l'engagement au sein d'une communauté, contrairement à ces endroits qui se contentent de rester bien à l'abri derrière leurs grillages en se coupant complètement des questions d'intérêt local ; c'est un sens que ces endroits-là n'ont pas encore développé. Il me semble qu'il est parfaitement significatif que la première oreille attentive que Jack ait rencontrée dans l'industrie nucléaire, ce soit justement ici qu'il l'ait trouvée. Voyez-vous, depuis l'effondrement du bloc soviétique, les Zones se consacrent de moins en moins à la production de plutonium ou d'ogives militaires et de plus en plus aux méthodes de nettoyage, de confinement et de conception améliorée des réacteurs. Vous ne trouverez personne ici qui soit prêt à nier que, dans les années 50 et 60 tout spécialement, nous avons fait un terrible gâchis. Parce que c'est vrai. Une grosse partie de la technologie utilisée à l'époque

était rudimentaire, pour ne pas dire sale, on a laissé échapper beaucoup de choses qui n'auraient jamais dû être déversées dans l'environnement, et c'est à nous de nettoyer. Et c'est très bien comme ça. Je veux dire que nous voulons le faire ! Nous avons l'argent ; le Congrès a d'ores et déjà assigné une enveloppe budgétaire de trente milliards de dollars à cette tâche. Bien sûr, on fabrique toujours du plutonium. Nos ogives ont besoin de surveillance et d'entretien, du moins celles qui restent. Mais ce n'est plus le problème majeur. Plus maintenant. Si vous allez en voiture dans les Zones – vous irez, je vous emmènerai – vous constaterez que les anciens écriteaux qui disaient qu'il s'agissait d'une base nucléaire ont été enlevés et remplacés par d'autres qui disent qu'il s'agit d'un site où l'on fait de la gestion de déchets et de la restauration environnementale.

— Bon d'accord, dis-je toujours un peu contrit après mon impair de tout à l'heure. Je peux comprendre pourquoi Jack voulait appuyer une campagne importante de régénération environnementale. »

À ma grande surprise, Cathy s'énerve d'un coup. « Vous n'y êtes pas du tout ! Tout ça, c'est de la langue de bois ! Et je vais vous dire pourquoi : tout est dans le mot "déchets". Comme dans "gestion des déchets". C'est *ça* qui ne va pas du tout. *Parce que ce ne sont pas des déchets.* Employer ce terme, c'est capituler devant les gens qui aimeraient nous voir fermer. Je me suis battue bec et ongles pour faire enlever ce mot des écriteaux et des documents où il figure, je me bats encore aujourd'hui. C'est un exemple typique du gâchis produit par Washington, où les politiciens du consensus ne se soucient que de conserver leur poste. Posez la question à qui vous voudrez à Atomville, du moins à ceux qui savent de quoi ils parlent, personne n'appelle ça des déchets. À leurs oreilles, c'est presque une insulte. Les termes corrects sont "combustible épuisé" ou "produits transuraniens". Et ça n'a rien à voir avec un euphémisme du genre "dommages collatéraux". C'en est la description exacte. Parce que ce qui repose dans les colis là-bas, au fond des piscines, ce ne sont pas des déchets ; ce sont des ressources d'une valeur inestimable, dont la science découvrira un jour un moyen de les employer. Et ça, votre père l'avait compris.

— Il avait compris ça ? » Extraordinaire : mon père, l'homme qui considérait que la science était la source du mal, à tel point qu'il a essayé de m'en dissuader le jour je me suis découvert un enthousiasme précoce pour

les maths, lui, un expert en usage à long terme des produits transuraniens ? À d'autres !

— Exactement, reprend Cathy. Jack essayait de concevoir une forme d'expression artistique qui rendrait justice à la question de l'entreposage à long terme des transuraniens, dans toute sa difficulté et sa complexité. C'est un sujet qu'aucun autre artiste contemporain n'a seulement osé aborder, embourbés tous autant qu'ils sont dans leurs discours antiscientifiques, antirationnels et politiquement corrects. Et pourtant, c'était quelque chose dont on avait si désespérément besoin ici, dans cette communauté d'ingénieurs et de physiciens qui, tout brillants qu'ils soient – laissez-moi me vanter un petit peu en vous disant qu'à Atomville, nous avons le QI moyen le plus élevé de tout le pays –, n'ont souvent pas la moindre idée de comment s'y prendre pour expliquer au monde extérieur ce qu'ils s'efforcent de faire ici. J'ai passé toute ma vie active à chercher des moyens de combler ce manque. Et de tous les gens et de tous les projets que j'ai été amenée à croiser depuis, Jack est celui qui était doté du meilleur potentiel pour forger un tel lien. Nous l'avons pensé tous les deux, n'est-ce pas Todd, dès la première fois où nous l'avons vu faire son discours de présentation. C'est ce que nous nous sommes dit : cet homme est la clé. N'est-ce pas ? »

Todd, qui a disposé sur le grill un assortiment de bananes enveloppées dans de l'aluminium, nous regarde de loin et manifeste son assentiment, encore que sans excès, voire avec une certaine gêne. Pendant ce temps, Kelly n'est visible nulle part. Elle doit être dans la cuisine. Je mérite des claques pour n'avoir pas saisi l'occasion de l'aider à débarrasser. Une fois encore, ma poursuite d'une solution à l'énigme des cendres semble être l'option la plus inepte parmi toutes celles qui se présentent.

— C'est pourquoi nous l'avons beaucoup soutenu, parce que, selon nous, il apportait exactement les idées nouvelles dont nous avions besoin ici, continue Cathy. C'est dur à croire, mais les scientifiques peuvent se montrer très étroits d'esprit, culturellement parlant. Le système les encourage à l'hyper-spécialisation, ils perdent souvent la faculté de réfléchir en dehors des sentiers battus. Le travail artistique de Jack pouvait aider à changer tout ça.

— Comment ? » J'essaie de ne pas paraître incrédule, mais ce n'est pas évident parce que j'ai des Cuillères à Soupe Auto-Chauffantes et des Réacteurs d'Atelier modèle IV qui gravitent à l'intérieur de mon occiput.

« Ce n’était quand même pas avec le super chef-d’œuvre auquel il travaillait qu’il allait réussir à changer les choses là où des générations de scientifiques et de décideurs ont échoué ?

— Il ne s’agissait pas d’y arriver d’un seul coup. Je ne suis pas naïve au point de croire qu’un seul objet d’art pouvait faire tout ça, et Jack non plus. À tout prendre, son vrai talent résidait dans la communication, dans sa capacité à recentrer le débat sur des idées neuves. D’après moi, son travail réussissait l’exploit de créer un lien entre les diverses échelles temporelles, l’humaine et la géologique, et ce d’une manière compréhensible par tous ; qu’il s’agisse d’artistes vêtus de noir ou de blouseux du nucléaire, ou même d’expertes en relations publiques délurées comme moi. » Elle rigole un brin en songeant au caprice du destin qui l’a propulsée au milieu de ce tableau et se dandine sur son siège.

— Il devait bien travailler sur quelque chose, dis-je. Je sais qu’il est venu ici avec un gros bloc de granit. Est-ce qu’il s’en servait ? Un truc aussi énorme, vous n’avez pas pu le rater. Vous m’avez dit qu’il avait dû déménager pour l’atelier, pour pouvoir continuer à sculpter. C’était ça qu’il sculptait ? »

Cathy me regarde droit dans les yeux et cille une fois. « Maintenant que vous en parlez, je crois me rappeler de quelque chose, oui. Mais vous savez, la plupart de mes conversations avec Jack ne dépassaient pas le plan théorique. Et je ne suis jamais allée à son atelier.

— Alors peut-être qu’il y a quelque chose là-bas ? J’ai envie d’aller y voir.

— Vous en êtes sûr ? Je crois qu’il n’en reste rien ; tout a été détruit. Et ça pourrait vous… chambouler.

— C’est pour ça que je veux y aller, Cathy. Si c’est bien là-bas que Jack est mort. Il faut que je voie l’endroit. Que j’y rende mes derniers hommages, voyez ? Et puis me chambouler… c’est bien ça, la question, non ? »

Elle rougit, lâche enfin le morceau. « Bien sûr, oui. Dans ce cas, Todd vous y emmènera. N’est-ce pas, Todd ?

— Hein ? Euh… bien sûr, dit Todd sans lever les yeux cette fois.

— Je préférerais y aller seul, si vous voulez bien m’indiquer le ch…

— Ne dites pas de bêtise, Todd vous y conduira. C’est la moindre des choses. Pourquoi pas demain matin ? Todd, tu passeras prendre Cooper, tu

l’emmèneras là-bas, et vous pourrez être de retour pour le déjeuner.

— Vraiment, je ne veux pas m’imposer.

— Écoutez-moi bien, Cooper James ! Vous ne nous imposez rien du tout. Ce qui serait s’imposer, ce serait de ne pas nous laisser le droit de vous dorloter pendant votre séjour ici. Vous êtes le fils de Jack ! C’est donc la moindre des choses. Todd vous conduira là-bas demain matin, et lundi je vous emmènerai voir l’Adoucisseur.

— Le quoi ?

— C’est un surnom. En fait, il s’agit du SURGEX-NEURAP, ou Surgénérateur Expérimental, un réacteur à neutrons rapides. Nous l’avons rebaptisé. » Elle m’adresse un sourire, maternel celui-ci, pas un sourire d’expert. « C’est un peu la mascotte de la ville.

— Les bananes sont prêtes », dit Todd. Puis le ciel vers le sud s’embrase tout d’un coup en une pluie de lumières.

— Chic ! fait Kelly en surgissant avec entrain sur la terrasse. Le feu d’artifice a commencé ! Trop cool ! »

Malgré l’absence notable de missiles Stinger, le spectacle est excellent. Salve après salve de… oh, je suis sûr que vous avez déjà vu des feux d’artifice. Curieusement, au lieu de faire empirer ma migraine, celui-ci la fait passer. Aussi, quand la dernière volute géante a fini de scintiller au-dessus du désert et que Kelly me propose d’aller nous promener le long de la rivière, j’accepte volontiers.

Nous trottinons sur la pelouse de luxe et tournons à droite au niveau du débarcadère. Il y a un sentier qui longe la berge, très encaissé, très calme. Nous marchons en silence jusqu’à un endroit où quelqu’un a fabriqué une espèce de banc rustique en clouant des planches sur deux vieilles souches d’arbre. Nous nous asseyons pour écouter les canards cancaner.

— Todd n’est pas votre père ? » dis-je enfin. Au fil de la soirée, ça m’a paru de plus en plus évident.

— Oh non. Lui et Maman se sont mariés il y a quelques années, ils sortaient ensemble de temps en temps avant ça.

— Qu’est devenu votre vrai père ?

— Il est allé vivre à L.A.

— Vous le voyez souvent ?

— Oh bof… De temps en temps. Pas beaucoup.

— Il vous manque ?

— Pas vraiment ; il ne m’a jamais vraiment appréciée.

— Il ne vous a jamais appréciée ?

— Non… pas vraiment.

— Mais pourquoi ?

— Je suppose que je n’étais pas assez jolie. »

Je refuse de la croire. « Les pères ne sont pas censés juger leurs enfants à leur apparence. »

Elle hausse les épaules. « Il est comme ça. Il n’aime que les jolies femmes. Il est organisateur de concours de beauté. Aujourd’hui, c’est son travail. Il a toujours fait ça en guise de passe-temps, mais aujourd’hui il ne fait rien d’autre. Depuis qu’il nous a quittées, maman et moi, il s’est remarié deux fois, les deux fois à une reine de beauté. La première était beaucoup trop jeune pour lui et lui en a fait baver. La nouvelle est un peu mieux, mais je ne peux pas dire que je l’apprécie beaucoup. »

Un couple de canards qui faisaient du boucan ont quitté l’eau pour venir se poser près de nous. Même dans la pénombre, je vois qu’ils ont quelque chose d’insolite. Le premier a le bec tout déformé, trop court, qui ferme mal. L’autre a une patte folle et une aile à moitié finie.

— Bon sang, dis-je. Ça fout les jetons !

— Oh, fait Kelly, ne vous inquiétez pas, ils sont tous comme ça, dans le coin. Tout le monde croit que c’est à cause des Zones, mais en fait c’est dû aux pesticides. La rivière en est pleine, à cause de l’irrigation intensive.

— Pour de bon ? Charmant… »

Je finis par déloger la motte de terre que je tripotais du bout du pied depuis un moment, elle roule dans la rivière avec un plouf. Depuis l’autre rive nous parvient le ululement d’une chouette. Il fait noir maintenant, tout à fait noir, même si le ciel au-dessus du désert est si dégagé et parsemé d’étoiles si nombreuses qu’on dirait une cité céleste, une L.A. stratosphérique dont les rues, les centres commerciaux, les immeubles sont tout piquetés de lumières. Kelly frissonne un peu, croise les doigts puis étend les bras devant elle. J’aimerais bien avoir un manteau à lui prêter, mais je n’en ai pas.

— Merci Kelly, dis-je.

— Pour quoi ?

— Pour m’avoir présenté vos parents. Ils sont gentils avec moi, si serviables… J’ai du mal à y croire.

— Oh, fait-elle gaiement, ce n’est rien. Vous aviez tellement l’air d’avoir besoin d’aide.

— Ah bon ?

— Vous aviez l’air tout perdu.

— C’est positif, ça ?

— Je crois que oui. »

Comme je ne sais plus quoi dire, je ne dis rien. Kelly décroise ses bras et les lance en arrière, ce qui a pour résultat de souligner sa poitrine, sous son corsage. J’essaie de ne pas regarder. Je crois que j’échoue. Les alchimistes savaient de quoi ils parlaient.

— J’ai froid », dit Kelly.

Je ne sais pas pourquoi, mais en entendant ces mots, je me sens désespéré, perdu.

— Dans ce cas, on devrait peut-être rentrer. » C’est ce que je dis, croyez-le ou non.

— Oh, dit-elle. Bon. »

Elle se détourne, je trottine derrière elle, couvant un sentiment de détresse. Était-ce le moment, c’est la question que je me pose. L’ai-je manqué ? Je finis par conclure que j’aurais pu contester ma propre décision, dire un truc marrant à la place, suggérer une méthode rigolote de tenir chaud, mais maintenant c’est trop tard, puisque le moment est passé.

OceanofPDF.com

Un tour à l’atelier

Le lendemain matin, Todd passe me prendre au Tomsk-43 et m’emmène voir ce qui reste de l’atelier de Jack. On roule sur trois kilomètres après les derniers bâtiments d’Atomville ; il n’y a rien entre nous et les collines brunes à l’horizon, rien d’autre qu’une voie ferrée solitaire qui traverse le désert sur encore un bon kilomètre après la limite nord-ouest de l’agglomération. Un écriteau dit : “Voie sans issue” ; au-delà, le fin ruban d’asphalte se déroule au milieu du relief, bordé de rangées dépenaillées d’arbres irrigués. Au-delà encore, s’étendent d’immenses ondulations de terre rouge, dont l’aspect martien est adouci par une broussaille naine et touffue. Quelques touches de cumulus au sommet lointain et aplati comme des morceaux de mousse ondulent vers l’est sur d’invisibles masses d’air froid. La vue est encadrée par deux lignes assorties de basses collines enchevêtrées. À part ça, il n’y a rien. Pas de barrières, rien. Ça devrait me paraître étrange, mais non ; je suis déjà venu ici, souvent, épousant le relief aux commandes de mon landspeeder, en jouant à *Star Wars Rogue Squadron.* Le niveau Tatooïne y ressemble tout à fait.

— On est dans les Zones ? demandé-je en désignant l’étendue vide.

— Oui, oui.

— Qu’est-ce qui empêche les gens d’y pénétrer à pied ? »

Todd rigole. « Essayez, vous verrez. Il y a ce qu’on appelle des cercles de défense concentriques. Le désert que vous voyez est bourré de caméras cachées et de détecteurs de mouvement. Si nous nous arrêtons, une patrouille sera là dans les cinq minutes pour nous contrôler. À ce stade, les choses sont encore réglées discrètement, avec plus ou moins de civilités. Mais si on sort de la route et qu’on se met à marcher dans le désert, ils nous laisseront faire, histoire qu’on s’enfonce bien profondément dans les ennuis. Si jamais nous atteignons cette petite colline là-bas, dit-il en désignant un mamelon à quatre cents mètres de nous, un hélico décolle dans la minute suivante et vient nous arraisonner. Et même comme ça, on n’aura eu qu’un

vague aperçu des vraies lignes de défense ; les blindés, les silos à missiles et les mitrailleuses qui gardent l'endroit pour de bon.

— Oh. Je vois. » Alors c'est vraiment comme dans *Rogue Squadron.* Tout est incroyablement désolé ici, mais c'est vrai que la solitude et l'éloignement ont toujours plu à Jack ; cela, au moins, est resté une constante chez lui. Peut-être que vivre ainsi dans le désert, c'est comme de vivre tout au bord de la mer : ça rapproche de la planète, ça rapproche de l'atmosphère et du temps qu'il fait. Du silence. De l'art. De tout ce qu'on veut, sauf des gens.

— Je croyais que vous travailliez à Featherbrooks. Ils n'ont pas le même système de défense, là-bas ?

— C'est bien possible. Personne ne m'a jamais rien dit. Mais la base est beaucoup plus petite. Possible qu'on n'ait rien d'autre qu'un bon vieux grillage. »

Sans transition, la route se divise soudain en un petit réseau désaffecté de portiques à péage parsemés dans le désert. Deux ou trois des structures métalliques sont achevées, beaucoup d'autres sont réduites à l'état de carcasses, mais dans l'ensemble l'espace entre les diverses couches de goudron est occupé soit par des plaques de béton vierge, soit par des étendues grises de désert tout constellé de garennes.

Todd négocie le labyrinthe. « C'est un type de Spokane qui a monté l'opération il y a huit ou dix ans. À l'époque, pas mal de gens se sont imaginé qu'ils pourraient monter des petites unités de production dans le coin, en profitant des essais de franchisage que menait le ministère de l'Énergie ; le type a reçu l'autorisation de monter son petit projet. Mais sur les cinq locataires avec qui il a signé au début, trois ne se sont jamais pointés et les deux autres ont fini rapidement fauchés ; il n'y avait plus rien à faire. La banque a réclamé son dû et le site est parti en biberine. Le seul truc qui reste aujourd'hui, c'est une société de chimie qui opère dans ces deux cabanes qu'on aperçoit, là-bas, et qui gère la décharge municipale de produits toxiques. Jack a repris ce qui avait été un atelier de mécanique automobile ; la femme du proprio s'était barrée, le type avait commencé à boire, son fric avait fondu, enfin bref… Une aubaine pour Jack, je dirais. Bon, on y est. »

Nous sommes devant un grillage noir de suie. Empilés contre lui comme des ballons de baudruche pris dans un filet, il y a plusieurs dizaines de

buissons d’amarantes, et sur une telle hauteur qu’on ne peut pas voir ce qui se trouve derrière. Du coup, on descend de la voiture, on contourne l’enceinte grillagée pour atteindre le portail, auquel est attaché un écriteau.

— Jack trouvait ça très drôle », dit Todd.

Je regarde l’écriteau, me disant qu’il correspond parfaitement à ce que j’ai appris sur Jack, quand un détail me frappe.

— C’est bizarre qu’il n’ait pas brûlé.



— C’est vrai, dit Todd l’air sincèrement perplexe. Il a dû passer au travers grâce à un vortex de basse température ; ça arrive. »

Je murmure mon assentiment ; ça fait partie de la culture internationale des intellos demeurés, de savoir ce genre de trucs.

Il y a un cadenas cassé qui pendouille à une chaîne rouillée. Todd pousse le portail ; en contournant le tas d’amarantes, je le suis vers une version moderne des baraques en ruine qui formaient le bidonville là-bas, à Jackass Flats. Ce qui fut jadis une construction d’aluminium et d’acier n’est plus qu’une épave fondue ; les chicots éclatés des poutrelles émergent du béton craquelé, décrivant une carcasse où sont emprisonnés des plaques tordues de tôle ondulée, des câbles métalliques, des vestiges calcinés d’objets métalliques (une cuvette de toilettes, un évier en acier) jetés pêle-mêle sur une épaisse couche de suie et de cendres couleur d’ardoise mouillée.

Todd a l’idée saugrenue de me décrire l’ancienne disposition des lieux, le coin séjour, le bureau de Jack, sa table à dessin, le panier de Thot, la cuisinière, le frigo. Il me raconte que mon père avait l’habitude de s’asseoir dehors le soir, dans un fauteuil fatigué, lisant à la lumière d’une vieille lampe tempête, et qu’il préférait dormir sur une planche posée en travers de

l’évier et de la paillasse plutôt que dans un lit, rapport à son dos qui était en mauvais état. Quelle existence dépouillée, réduite au minimum… le strict nécessaire, l’indépendance, le détachement.

— Ça a dû être un sacré incendie, dis-je bêtement.

— Un vrai feu de brousse. » Todd étend un bras et l’écarte lentement pour me montrer tout le désert. « Il a traversé toute la région jusqu’ici. C’est pour ça que le sol est dégagé ; vous avez remarqué, il n’y a plus de bromes ni de chardons aux environs. C’est ça qui a brûlé. La température est montée assez haut pour faire fondre le grillage par endroits, c’est ce qui a permis aux boules d’amarantes de s’y faufiler ensuite. »

J’acquiesce sans rien dire ; je regarde autour de nous.

— Il n’est rien resté de lui ?

— Le feu a été très vif.

— Il doit bien rester les dents ?

— Jack portait un dentier, j’en suis presque certain.

— Alors des ossements. »

Todd hausse les épaules. « Pas que je sache. Vous devriez plutôt en parler à la police. »

Je hoche la tête et reprends mon inspection des ruines. Mais quelque chose me perturbe.

— Attendez un peu. Où sont les sculptures ? Où est le bloc de granit ?

— Ho là, j’en sais rien, moi ! Je n’y avais pas pensé.

— Bon, mais vous vous souvenez de certaines d’entre elles, quand même, de quoi avaient-elles l’air ?

— Je ne m’en souviens pas vraiment. L’art, c’est pas mon truc. Vous devriez en parler à Cathy. » Parlez-en à Cathy, demandez à Cathy… Todd commence franchement à évoquer le mari que sa femme mène par le bout du nez.

— Mais enfin, vous êtes déjà venu, non ? Vous avez bien vu certaines des œuvres sur lesquelles il travaillait. Y avait-il oui ou non un truc énorme, je sais pas moi, grand comme une table, une espèce de gros crâne de cheval ? »

Todd reste figé en me regardant, la bouche ouverte d’un bon centimètre. Doucement d’abord, puis de plus en plus vite (comme à *Tétris* si vous

laissez tomber les pièces sans toucher au clavier) un éclair de mémoire illumine les traits de son visage.

— Euh… Ouais, je crois que vous avez raison. Il y avait bien une grosse sculpture là-dehors, grande commak, un genre de socle avec un crâne au sommet.

— Un crâne d'équidé ?

— Possible. » Il n'a pas l'air sûr de lui ; je me demande s'il n'est pas plutôt en train d'essayer de me faire plaisir. Perspective qui me fout méchamment en rogne.

— Bon alors, où est-elle ?

— Quelqu'un a dû la voler.

— La voler ?

— Peut-être des gosses du voisinage… »

Je montre le vide qui nous entoure. « Quel voisinage ?

— Bah, vous savez, quoi. Les gosses viennent tout le temps ici pour faire bamboche, tout ça. Qui sait ce qu'ils sont capables de faire…

— M'enfin, elle est en granit massif ! Il faut un putain de palan !

— Hé Cooper, je ne suis pas au courant, d'accord. Je suis désolé, voilà. »

Ma rogne se change en fureur que je ne peux plus contenir. « Vous n'êtes pas au courant ? Bon Dieu ! Est-ce que quelqu'un en a un tant soit peu quelque chose à foutre de ce qui s'est passé ici ? Enfin merde, il n'y a pas de corps, pas d'indice, le moindre truc de valeur a été pillé. C'est quoi, ce merdier ? »

Todd s'avance vers moi et me prend par les épaules, m'étreignant plus ou moins d'office. « Je comprends votre douleur, me dit-il complètement à côté de la plaque. À votre place, je souffrirais, moi aussi. Vous n'êtes là que depuis quelques jours. Donnez-nous une chance de vous aider à mettre un terme à tout ça. Et puis, vous avez tort de dire que Jack est décédé sans que personne ne lui ait rendu hommage. Nous sommes venus ici célébrer une veillée funèbre, nous avons prié pour lui à notre église. Nous ne sommes pas des païens, vous savez, nous sommes chrétiens. Arrêtez-moi si ça ne me regarde pas, mais j'estime qu'en venant ici, vous avez accompli un geste exceptionnel. Vous n'étiez pas obligé de le faire. Vous ne lui deviez rien. Mon opinion, c'est que Jack a vraiment eu tort de vous abandonner, vous et

votre maman. Je vous avoue que si j'avais su cela à son sujet, j'aurais eu beaucoup plus de mal à lui accorder mon amitié. »

C'est bien beau, mais ça ne m'impressionne pas du tout ; je m'extirpe de l'étreinte de Todd et me détourne. J'aurais préféré venir seul. J'ai fait tout le reste du voyage dans la solitude, et maintenant que c'est ce dont j'ai le plus besoin… J'aurais dû être plus ferme et leur demander comment venir ici ; je n'aurais jamais dû venir ici avec un étranger, aussi bien intentionné soit-il.

Pour mettre de la distance entre nous, je marche sur les tôles ondulées qui, avant, formaient le toit et les parois, mais qui gisent désormais, tristement tordues comme les feuilles d'une plante crevée, un peu partout sur la dalle que délimitent des parpaings ; je serre dans mon poing les fleurs que j'ai apportées dans le but de les déposer. Les débris sont assez stables ; morceaux de placo-plâtre, accessoires carbonisés, emprisonnés dans des gangues de tuyauterie tordue à moitié fondue. Ici des appliques de fer, là un bidon d'acier contenant des outils à sculpter le bois, un disque compact brisé, quelques livres réduits à l'état de silhouettes de cendres.

Et l'Œil d'Horus, gravé sur un coin de ciment dégagé.

Je m'agenouille pour regarder de plus près ; je suis les courbes en creux du bout du doigt. Aucun doute, c'est le travail de Jack. Je ne pense pas qu'il y ait grand monde dans le coin qui soit capable de sculpter quelque chose d'aussi tarabiscoté. Certainement pas les gosses du voisinage, en tout cas. Mais à quand ça remonte ? Juste avant l'incendie ? Quand il a emménagé ici ? Impossible à dire. Ce qui est certain, c'est que le sol a été soigneusement dégagé tout autour. Quelqu'un a voulu que je voie ça. Et quelque chose me dit qu'on ne veut pas que j'en parle à Todd.

Je reste là, à regarder l'emblème un moment, jusqu'à ce que les genoux me fassent mal. Puis en m'assurant qu'elles resteront bien en place, je dépose les fleurs dessus, me remets debout et retourne à l'endroit où Todd m'attend, le dos tourné pour bien montrer qu'il respectait mon besoin d'intimité.

Quand nous prenons place à table pour le déjeuner, j'énonce une nouvelle théorie sur l'incendie.

— Et s'il ne s'agissait pas d'un accident ? Si le feu était parti de l'atelier de Jack pour s'étendre à l'extérieur plutôt que l'inverse ? Si Jack avait mis le feu lui-même ?

— Qu’est-ce que vous insinuez ? dit Cathy sur un ton chargé de reproches.

— Je dis qu’il s’est peut-être suicidé. »

Tout le monde prend un air choqué.

— Je ne crois pas du tout que Jack aurait pu faire une chose pareille, réplique Cathy d’un ton sec. Il n’était pas du tout déprimé. N’est-ce pas, Todd ? »

Todd secoue la tête en arborant un air grave. « Pas à ma connaissance ; encore que je ne le voyais plus beaucoup, vers la fin. Il n’empêche que nous ne devrions pas exclure cette éventualité, même si c’est dur à admettre pour nous. Pouvons-nous jamais savoir ce qui se passe dans la tête d’autrui ? Ce sont des choses qui arrivent. Le feu était vraiment vif. Je crois qu’il faut tenir compte de l’éventualité que Jack a très bien pu l’allumer lui-même.

— Mais tu ne crois pas vraiment qu’il l’a fait, n’est-ce pas chéri ? » dit Cathy. C’est un peu saugrenu, après l’avoir vue faire sa cheftaine, de la voir jouer l’épouse qui minaude comme ça. J’ai l’impression que ce mariage est animé d’une mécanique bien plus complexe qu’il n’y paraît.

— Non chérie, je ne crois pas ; pas vraiment. C’est une solution qui soulève beaucoup trop de questions. Ce que je veux dire, c’est que si un homme est poussé à bout, la plupart du temps, il choisira simplement de se… » Du pouce et de l’index, Todd se tire une balle fictive sous le menton, dont la trajectoire lui traverse le cerveau, ce qui provoque chez Kelly et Cathy l’exécution d’une grimace. « Et puis je pense que la police aurait trouvé des indices en cas d’incendie criminel ; ils y sont entraînés, et pas seulement à cause des pressions qu’ils subissent de la part des compagnies d’assurances. Je dois dire qu’à mon avis, vous faites fausse route, mon garçon. Kelly s’il te plaît, tu veux dire les grâces ? »

Après m’avoir jeté un regard inquiet, Kelly s’exécute ; la conversation s’arrête une minute pendant qu’on penche la tête.

On les relève pour entamer le repas, mais, tandis que Cathy coupe en tranches le pâté de viandes qu’elle a préparé et que Kelly nous sert de l’eau potable, Todd se penche vers moi et me dit sur un ton qu’il prend certainement pour un murmure : « Vous avez vécu une expérience pénible là-bas, amigo. Vous êtes sûr que vous y arriverez ? »

Je suppose qu’il parle du déjeuner, ce crétin paternaliste. Je n’ai pas encore questionné les Trevisan à propos des cendres, il est évident que ce

n’est pas le genre de choses qu’ils feraient, à tel point que ce serait vraiment grossier de le leur demander. Mais leur complaisance digne des *Femmes de Stepford* commence à me taper sur les nerfs ; il y a quelque chose en moi qui a envie de les gifler tous autant qu’ils sont. « Vous savez que quelqu’un m’a envoyé une boîte, en prétendant qu’elle contient les cendres de Jack ? » dis-je en passant du coq à l’âne.

La surprise de Todd est aussi violente que complète. Pour le coup, il ne murmure plus. « Quoi ? Qui vous a envoyé ça ? » Sa franchise est revigorante, surtout quand on voit comment il a tourné autour du pot quand j’ai suggéré que Jack avait pu se suicider.

— J’espérais que vous le sauriez.

— On vous les a envoyées ici, à Atomville ?

— Non ; quand j’étais en Angleterre.

— Je ne suis au courant de rien ! dit Todd sincèrement révulsé. J’estime que c’est une plaisanterie sordide. Qui peut faire une chose pareille ?

— Aucune idée. Mais je pars du principe que si Jack est effectivement mort dans l’atelier, alors ces cendres ne sont pas vraiment les siennes ; ce ne sont que des débris raclés par terre. Si ça se trouve, elles n’ont même aucun rapport avec les restes de Jack.

— Il faudrait qu’on leur jette un coup d’œil.

— Euh… oui. Ça risque d’être difficile.

— Vous ne les avez pas apportées avec vous ?

— Si. Mais on me les a confisquées à la douane. Ils ont dû croire que c’était de l’anthrax ou un truc du genre.

— Oh, c’est pas vrai ! dit Cathy comme si je venais de lui annoncer que j’ai perdu mes clés de voiture. Vous n’avez vraiment pas de chance. Pourquoi ne pas l’avoir dit plus tôt ?

— Je ne sais pas. Je me sentais bête… gêné. » Bien sûr, ce n’est pas la vraie raison, même s’il y a un soupçon de vérité là-dedans.

— Mais enfin, c’est absurde ! s’écrie-t-elle une fois qu’elle m’a soutiré tous les détails. Comment osent-ils ? Ces officiers d’immigration se croient tout permis. Si je vous *disais* toutes les histoires que j’ai entendues à leur sujet… » Elle met aussitôt sa menace à exécution et nous en raconte quelques-unes ; des histoires d’imposantes matrones made-in-US se faisant fouiller de fond en comble au cas où elles auraient de la drogue, des

histoires d’amis mariés à des ressortissants étrangers auxquels on a demandé s’ils n’avaient pas des explosifs dans les chaussures… Sa colère grimpe au fil des anecdotes jusqu’au moment où elle se lève de table pour aller téléphoner. Elle martèle le clavier puis s’empare d’un cure-dents avec lequel elle entreprend de déloger un bout de nerf issu du pâté de viandes, et qui est allé se coincer derrière sa canine supérieure droite, en attendant son correspondant.

— Carl ? C’est toi, Carl ? Salut, mon chou. C’est Cathy. Comment va la petite Martha ? On lui a bien enlevé son petit accident épidermique ? Ah, c’est génial. Tu dois être soulagé. Hmm. Hmm. Oh bien. Oui… écoute, Carl chéri, je suis désolé de t’appeler un dimanche comme ça, mais il vient d’arriver quelque chose et j’ai besoin de ton aide. Voilà, nous avons chez nous en ce moment un charmant jeune homme qui nous vient du Royaume-Uni », elle m’envoie un clin d’œil, « et figure-toi que c’est le fils de Jack Reever ! Tu te souviens de Jack, n’est-ce pas ? Voilà, c’est ça ; dans l’incendie. Eh bien, Cooper – c’est le fils de Jack – est venu ici aux États-Unis pour accompagner son père à sa dernière demeure. Seulement, tu ne vas pas croire à ce que ses abrutis de l’immigration à Boston lui ont fait, quand il a atterri en arrivant de Londres… »

Elle raconte à Carl toute la triste saga ; elle en fait des tonnes sur ma bonne composition et la pureté de mes intentions, au point que je finis par me prendre pour un paladin qui a rapporté un morceau de la vraie Croix de la Terre Sainte dans l’espoir de fonder une cathédrale. Quand elle a fini, j’en suis presque convaincu moi-même.

Après quoi, elle vient se rasseoir sur sa chaise d’où elle redescend lentement de ses grands chevaux. Pendant ce temps règne le silence.

— Carl dit qu’il n’y aura pas de problèmes. Il y veillera dès demain.

— Aheu… merci, fais-je sans bien saisir ce qu’elle veut dire. C’est très gentil de votre part.

— Je vous en prie. C’est la moindre des choses. Comment trouvez-vous le pâté ?

— Excellent », dis-je. M’est avis que le bout de nerf est parti.

Après le dessert, Todd me demande avec un air mystérieux si j’ai envie de visiter sa cave ; aussi, tout en aidant Kelly à débarrasser la table et à charger le lave-vaisselle (lequel, dans cette maisonnée, sert plus à stériliser

qu’à laver, si l’on en juge par la méticulosité avec laquelle les couverts sont pré-rincés avant d’être admis dans la machine), je lui demande d’éclairer ma lanterne. Elle lève les yeux au ciel. « Todd a un passe-temps, murmure-t-elle. Je ne vais pas vous gâcher la surprise, Cooper, mais laissez-moi vous dire que vous avez droit au traitement de faveur. Il n’emmène pas n’importe qui avec lui en bas, vous savez. Ça veut dire qu’il vous aime beaucoup.

— Pas autant que moi, je vous aime », ai-je envie de lui dire, mais au lieu de ça, je lui demande si elle veut dîner avec moi ce soir.

— Bien sûr, dit-elle sur un ton désinvolte. Vous avez une idée de l’endroit ?

— J’avais envie d’essayer la Brasserie de la bière atomique. J’ai parcouru le menu l’autre jour en passant devant, ça m’avait l’air intéressant.

— Oui, c’est pas mal.

— Bon. Je passe vous prendre vers 19 heures ? »

Elle acquiesce, mais avant que la conversation ne reprenne, Todd réapparaît.

— Hé, Coops. Laissez ça. Venez avec moi. »

Il me précède, prenant une porte puis un escalier de ciment qui descend dans une cave aux odeurs de buanderie et dont les murs sont couverts d’étagères pleines d’objets parfaitement normaux pour une cave. Dans un renfoncement se trouvent une machine à laver le linge et un séchoir qui est actuellement en train d’évacuer l’humidité d’une tripotée de frusques ; en plus de tout ça, il y a une autre porte dans ce réduit, et c’est d’elle que Todd s’occupe. La porte en question est métallique et blindée, plutôt le genre de truc qu’on voit à l’entrée d’un repaire de cinglé ou de la chambre des coffres dans une banque, avec une serrure à digicode. Quand Todd tape la combinaison, je détourne poliment les yeux pour me consacrer au système de ventilation compliqué qui déroule ses spaghettis au plafond. Pour rigoler, je lui demande si ça sert à évacuer les émanations de radon. Or, c’est exactement ça. « Nous sommes devenus foutrement prudents maintenant, sur les Zones ; ce serait vraiment le comble si je me chopais un cancer en travaillant dans mon repaire ! » dit-il. Ouais, c’est sûr.

La serrure cliquette, s’ouvre et Todd m’invite à entrer. J’ai à peine fait un pas à l’intérieur que j’ai compris le passe-temps de Todd.

Todd est un mordu de flingues.

— Bienvenue dans mon arsenal », dit-il. En secouant lentement la tête, je regarde tous les fusils et les pistolets rangés aux murs de ce bunker parallélépipédique en béton, je regarde la petite vitrine qui contient des trophées, des coupes d'argent et des petites statuettes d'étain représentant des hommes en train de tirer et des chiens en train de courir.

— Chouette », dis-je. Très calme.

— Jack aussi aimait bien.

— Ah bon ?

— Bien sûr. Il venait tout le temps ici. À vrai dire, c'est votre paternel qui m'a convaincu de faire moi-même mes munitions. Il en connaissait un rayon sur le sujet.

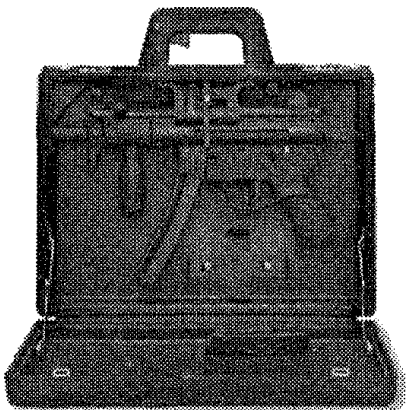
— Pas quand je le connaissais ; ça, non ! » Je réfléchis un moment à cette dernière métamorphose de Jack. La poudre à canon. Logique. La *Pirotechnia* contient une grosse partie qui explique comment en fabriquer. « Il a dû prendre cette idée chez Cox.

— Cox ? C'est pas le type qu'il avait rencontré à Graniteburg ? »

J'acquiesce.

— Jack en a parlé une fois ou deux. Un expert en mitrailleuses, c'est ça ?

— C'est bien lui.



— Eh bien moi, je ne possède pas de Vickers de la Deuxième Guerre mondiale, ni rien de ce que *lui* possédait, mais j'ai ça. » Todd se penche et sort une mallette de sous un établi, fait tourner les roues crantées de la combinaison avec ses pouces, puis ouvre l'objet, révélant ainsi un intérieur

en mousse soigneusement alvéolée pour épouser les contours d'une arme à feu, du genre que les *Stormtroopers* affectionnent de porter en bandoulière.

— Le Heckler & Koch MP_5K, annonce Todd. Une *Maschinenpistole* au sens le plus pur du terme. Le K, c'est pour Kurz.

— Comme dans Colonel Kurz ? dis-je pour rigoler sauf qu'une fois de plus ma plaisanterie tombe à plat.

— Exactement. Comme vous pouvez le voir, il mérite amplement son nom. En gros, il s'agit d'une version économique du pistolet-mitrailleur MP_5 qui est un classique du genre. Ce modèle-ci a été conçu en 1973 à la demande des représentants de commerce de Heckler & Koch pour l'Amérique du Sud, qui avaient repéré une niche vacante sur le marché de la protection dignitaire. La mallette, bon, c'est qu'un gadget. » Todd s'humecte les lèvres et me montre une queue de détente dissimulée dans la poignée de la mallette. « Si vous essayez de tirer en la tenant dans la position où on porte normalement une valise, vous avez toutes les chances de vous trouer les jambes autant que celles d'autrui, raison pour laquelle ce modèle a fini ses jours en tant qu'objet de collection. Mais si vous l'enlevez et si vous lui ajoutez un fût d'épaule, vous vous retrouverez avec un fusil d'assaut extrêmement efficace et facile à dissimuler. Jack et moi, on allait souvent s'exercer avec ce joujou au stand de tir, vers le sud. On pourrait y aller maintenant, si ça vous tente, brûler quelques cartouches. Vous avez déjà tiré, Coops ?

— Euh… non, pas vraiment, non », dis-je, ayant fermement décidé de ne pas lui parler des heures interminables que j'ai passées à jouer à *Time Crisis.* À mon avis, elles ne comptent pas.

— Alors c'est votre chance d'en profiter. Choisissez votre arme. »

Todd sourit comme un crétin, parfaitement conscient du fait que la gamme de flingues qui s'offre à moi (six fusils plus une quinzaine d'armes de poing, sans parler du MP_5K) en impose forcément. Un peu que ça en impose ; m'efforçant d'éviter quoi que ce soit qui risquerait d'amocher quelqu'un, je choisis la plus petite arme disponible, un flingounet noir automatique à peine plus gros que la paume de ma main.

— Beretta automatique calibre .25, hein ? dit Todd en me le prenant pour en retirer le magasin vide. Le modèle préféré de James Bond.

— Ah oui ? dis-je en pensant avoir fait un bon choix finalement. Cool. »

Todd lâche un sourire de fanatique. « Du moins jusqu'à *Dr No*. Parce que c'est là que l'Armurier lui fait remarquer que c'est une arme de gonzesse, du coup il l'oblige à le remplacer par le Walther PPK.

— Oh.

— Aucune puissance d'impact. Ça vous fait un trou oui, mais à moins de toucher un organe vital, ça n'ira pas plus loin. N'empêche que c'est un bon choix pour s'entraîner, très bonne arme pour apprendre à tirer. Pourtant je pense que vous vous amuseriez plus avec ceci. » Il s'empare d'un petit revolver à canon court et pose le *bloc de métal argenté* au *creux* de ma paume ouverte. « Voici le Taurus 617 calibre .357 Magnum… un petit flingue très excitant. Pas beaucoup plus gros que votre Beretta, mais capable de développer bien plus de puissance. Si vous vous tirez dans le pied avec ça, il vous emporte la moitié de la jambe. »

Je baisse les yeux sur l'objet qui est dans ma main, m'imaginant mutilé en conséquence. Todd voudrait que j'éprouve un frisson d'excitation à cette perspective, je le vois bien, mais en fait j'éprouve plutôt une brusque nausée suivie d'un relent de pâté à la viande.

— Euh… merci Todd, sans façon, dis-je en réprimant un renvoi et en lui rendant l'arme. Une autre fois, peut-être ? »

Tout à fait entre nous, je me sens bien plus enclin à passer le reste de l'après-midi seul, à me préparer mentalement et physiquement pour la soirée avec Kelly.

Des étoiles, nous sommes le shampooing. Nous vivons dans, nous sommes constitués de, la plus légère et la plus extraordinaire des mousses. Le soleil, toutes les étoiles que vous voyez tournicoter lentement dans la nuit, ce sont les bulles ; quand elles explosent, elles éclaboussent l'espace tout autour d'elles. Les planètes sont des touffes de cheveux et de poils agglomérés, collés ensemble par la bonde gravitationnelle. Nous… Dieu sait ce que nous sommes ; les minuscules reflets oléagineux du savon sur les mèches, peut-être. Ce qui veut dire qu'en fait, les atomes sont comme la buée qui s'échappe de mes bras et de mes épaules, que la lumière du soleil est comme le jet d'eau qui sort du pommeau de la douche et…

Elle ne fonctionne pas du tout, cette métaphore.

Je sors de la douche ; il me faut pas moins de trois serviettes pour me sécher, après quoi je me sers un grand verre de Jack Daniels avec du Coca. J'suis tout énervé. Ce soir, je sors avec une fille.



— Ce qui fout tout en l’air, c’est cette scène révoltante où la mère d’Anakin explique que son fils est né d’une conception immaculée. D’un coup, le petit amas d’igloos en boue et en caillasse où on se trouve n’est plus Tatooïne, c’est Bethléem relocalisé en Californie. George Lucas nous sort trois rois – enfin deux rois et une reine – qui se radinent dans leur vaisseau avec des présents : une cellule énergétique, le droïde R2-D2 et… bon, d’accord, le troisième n’est pas transmis de fait lors de cette séquence, mais on devine que c’est un sabre-laser, on est certain qu’Obiwan le donnera à Anakin dans l’épisode II. Et puis Anakin quoi, c’est carrément une figure christique. Tiens, réfléchis : d’abord, c’est un esclave, pas vrai ? Tout comme les Juifs des temps bibliques, et il est doué en mécanique tout comme Christ-le-jeune est doué en menuiserie. Et puis Bon Dieu, quand Qui-Gon Jinn l’introduit au conseil Jedi, il le présente comme étant son candidat pour devenir l’élu, comme si c’était le Dalaï-Lama. Et d’abord, toute la saga de *Star Wars* n’est jamais qu’une énième resucée du mythe de l’élu, tout ce fatras à propos du guerrier solitaire au cœur pur qui va changer le cours des choses. Tiens, c’est comme *Matrix ;* un mythe religieux… Enfin bref ma question, étant donné tout ça, c’est : est-ce que cette histoire nous présente vraiment une alternative à l’empire bureaucratique du mal que les rebelles combattent ? Ou bien est-ce que le mythe de l’élu n’est pas plutôt un fondement nécessaire à l’existence même de ladite bureaucratie, quelque chose que les masses doivent encaisser afin d’accepter encore et toujours les diktats de la bureaucratie, laquelle ne change jamais grand-chose, quelle que soit la personne qui en assume la “charge” ? Non parce que, c’est qui, cet Anakin/Christ/Dalaï-Lama, sinon un seigneur féodal de plus, un de ces types qui a recours aux techniques modernes de

manipulations médiatiques pour revendiquer son droit d'exercer une autorité en tant que Chevalier Jedi – ou Roi-Soleil ou Dieu-Étoile, on s'en fout – alors qu'en fait, il n'est jamais rien d'autre qu'un de ces casse-bonbons d'adolescents californiens qui sont animés d'une fixette sur leur mère, d'une haute opinion de leur ego et d'un sens atrophié de l'éthique qui leur permet d'exploiter sans vergogne les tendances vulnérables qu'ils décèlent sous le vernis moral des gens, le tout en se souciant comme d'une guigne des souffrances qu'ils sèment derrière eux ? Hein, c'est qui ? »

Je tape du plat de la main sur la table, me redresse, sirote mon verre et j'attends la réponse de Kelly. Je n'ai pas l'impression qu'elle en ait une à fournir. Elle me regarde d'un œil tout à fait neutre, expression que j'attribuerais au fait qu'elle est perdue, ou peut-être sous le choc. J'en viens à me demander si je n'ai pas commis une erreur en commandant une troisième pinte de cervoise *Plutonium*, laquelle, d'après le menu, "n'est pas une bière pour les chiffes molles, ah ça non !"

— Mais… est-ce qu'Anakin ne devient pas Dark Vador, en fin de compte ? » dit Kelly. Pauvre Kelly ; elle fait des efforts, vraiment. Mais ce n'est pas comme d'en parler avec Liz. Liz aurait compris où je veux en venir. Liz m'aurait répondu au même niveau où j'officie.

En désespoir de cause, je regarde par la fenêtre. Un coucher de soleil d'une violence surprenante est en train de se dérouler ; on dirait qu'une aorte sectionnée répand un flot de sang partout dans le ciel. L'air conditionné du restaurant a déposé quelque chose de poisseux sur ma peau, mon siège est bancal, tout anguleux, et le dossier appuie sur tous les points noirs que j'ai dans le dos. Je transpire de l'entrejambe, j'ai le cœur qui a des ratés, mes lunettes n'arrêtent pas de glisser. En général, c'est dans ces moments-là que la haine de soi se déclenche.

Je finis mon verre, paie la note, on se lève et on va au parking où est garée la voiture. À part une sorte d'éruption cutanée de lumière rougeâtre qui gratouille ce qu'on voit encore à l'horizon, le coucher de soleil est presque mort.

— Eh bien, merci pour ce dîner, dis-je.

— C'est toi qui m'as invitée.

— Ah oui.

— …

— …

— Tu es sûr que tu es en état de conduire, Cooper ? Tu as beaucoup bu.

— Oh, c'est rien, tu verrais ça, en Angleterre ! dis-je connement.

— Todd dit que, là-bas, tout le monde est alcoolique. »

Un instant, je me raidis, prêt à défendre l'honneur de mes compatriotes. Mais l'idée m'assaille bien vite que Kelly est peut-être en train de plaisanter ; à vrai dire, en comparaison des normes en vigueur à Atomville, Todd a raison.

— Tu m'aimes bien, Kelly ? laissé-je tomber soudain.

— Oui, dit-elle. Bien sûr.

— Tu me laisserais t'embrasser ? »

Pourquoi je dis ça, j'en sais rien. C'est pas le genre de choses qu'on demande. C'est le genre de choses qu'on fait.

— Cooper, je ne suis pas sûre que… »

Elle ne finit pas sa phrase parce que je l'ai attrapée et que j'écrase ma bouche quelque part sur son visage.

— Cooper ! Non ! » Elle se dégage en se tortillant, me repousse comme si j'étais un labrador en rut qui veut se taper sa jambe.

— Oh Bon Dieu ! dis-je, mon désir instantanément balayé par de violents remords. Bon sang ! Je suis désolé. Je ne voulais pas…

— Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Je ne sais pas. Je croyais…

— Quoi ? Que vous pourriez me *violer* comme ça, sur le parking ?

— Non, pas du tout, je…

— Alors quoi ? Vous pensiez que le simple fait de me payer un dîner m'obligeait à vous accorder je ne sais quelles faveurs d'ordre sexuel, c'est ça ?

— Mais bien sûr que non, j…

— Enfin quoi, qu'est-ce que c'est que ces *maniérés* ?

— Je sais pas, j'ai pas réfléchi, je suis pas dans mon état normal, je crois que j'ai trop bu.

— C'est bien ce que je pense aussi ! » Après s'être accordé quelques secondes pour remettre ses vêtements et ses cheveux en ordre, elle commence à s'éloigner.

— Hé ! Où est-ce que t… où est-ce que vous allez ?

— Je retourne au restaurant. Appeler un taxi.

— Mais je vous dépose… Je vous promets de me tenir.

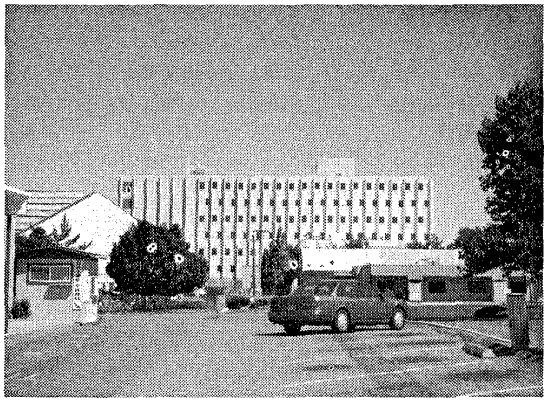
— Dans votre état ? Vous croyez vraiment que j'ai un instinct de mort ? Sans façon. Bonne nuit. »

La voilà partie. Je reste tout seul, dans le noir, au milieu du parking, comme le plus énorme crétin du monde.

Je suis (et je l'ai souvent entendu dire par d'autres) un maître en matière de séduction. Quoi, je ne vous l'avais pas dit ?

OceanofPDF.com

L’Adoucisseur



Le lendemain, on se retrouve Cathy et moi ; c’est-à-dire : moi, Cathy et la honte secrète que je me traîne après la scène de rentre-dedans que j’ai commise hier soir et qui a tourné à la débâcle d’ivrogne. Cathy passe me prendre à 11 heures du matin, mais avant d’aller aux Zones, nous faisons un crochet par les bureaux fédéraux de la ville, afin de m’y procurer un laissez-passer. Ce qui implique pas mal d’attente, notamment parce que mon hôtesse discute longuement avec chacune des personnes qu’elle rencontre. L’ambiance est presque aussi pénible que lorsque Janet et Matthew me traînaient avec eux aux ventes de charité qu’ils organisaient à Nottingham ; toute cette politesse affichée et ces conversations enthousiastes qui parlent de tout et de rien-à-foutre.

Quand on se remet enfin en route, c’est pour prendre la super-autostrade à six voies qui mène vers le nord, droit dans le désert.

— Pourquoi la route est-elle aussi énorme ? demandé-je vu l’absence manifeste de voitures en dehors de la nôtre.

— Vous devriez voir ça aux heures de pointe ! me répond Cathy. Trente mille personnes au bas mot l’empruntent chaque jour dans les deux sens. Même avec toutes ces voies, il y a des embouteillages.

— Pourquoi vous ne construisez pas une navette ou un train ? »

Elle me regarde comme si j'étais dément.

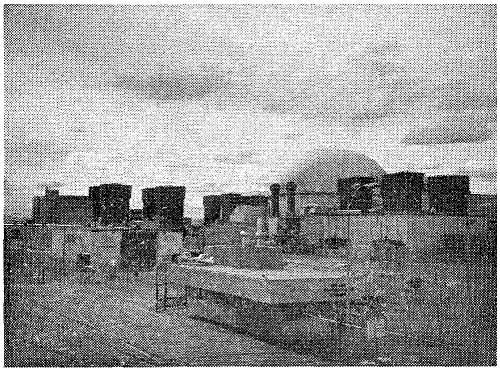
Ainsi décrété trop européen (et donc mis sur la touche), je regarde par la vitre un moment, trouvant une sorte de consolation dans le fait que le ruban d'asphalte qui traverse les massifs d'armoise semble avoir la ferme intention de faire le tour de la planète pour se rejoindre lui-même. Bientôt, on passe un écriteau qui annonce que "Vous pénétrez sur un site nucléaire des États-Unis", même si Cathy me dit qu'il est seulement là pour impressionner, dans la mesure où techniquement, nous sommes sur le site depuis que nous avons quitté l'agglomération. Un peu plus loin, on passe un autre écriteau. Celui-ci est plus kitsch ; on y voit Superman, les poings sur les hanches, la cape flottant au vent, bardée des mots : "La sécurité est une responsabilité individuelle. Soyez individualiste".

— Chouette, non ? Ce sont des originaux, des années 50. Il y a quelques années, ils auraient dû être démontés, mais nous avons organisé une pétition et du coup, à la place ils ont été rénovés. C'est étonnant ce qu'on peut faire avec un peu d'organisation. Nous y voici ! »

Elle prend une bretelle de sortie marquée "SURGEX/NEURAP", veine secondaire de la puissante artère que nous avons empruntée jusque-là. Nous roulons encore deux ou trois kilomètres en silence ; je commence à ressentir les premières bouffées d'impatience infantile, à la mode "quand-c'est-qu'on-arrive ?", lorsqu'une ligne courbe et blanche apparaît entre les parois irrégulières des canons. Sur un ton didactique un peu agaçant, Cathy m'informe que ce dôme parfaitement hémisphérique est plus grand que celui de Saint-Pierre, "à Rome". Entouré sur trois côtés de bâtiments jaunes surmontés de cubes noirs et trapus (des buses de dispersion de chaleur), il a effectivement l'air d'une cathédrale ou d'un temple quelconque.

Une fois sorti de la voiture, je regarde un peu mieux le complexe où trône le réacteur. Dans le quart nord-est s'étend un grand bâtiment jaune oblong qui pourrait tout aussi bien être un magasin Ikea ; au-delà, il y a une énorme grue montée sur chenilles, à côté d'une rangée de caissons cylindriques blancs de huit mètres de haut, chacun arborant sur son flanc le symbole orange de la radioactivité. Le tout est cerné d'une double enceinte de grillages entre lesquels serpente un no man's land lardé de passages sécurisés, avec des détecteurs de mouvement à tous les coins et des rondes de maîtres-chiens. Il y a des miradors et un baraquement. Quels que soient

les responsables de la protection de cet endroit, ils ne font pas les choses à moitié.



— Avant d’entrer là-dedans, je voudrais vous montrer notre centre d’accueil pour les visiteurs, dit Cathy en se dirigeant vers une paire de préfabriqués bleus. Jack aimait beaucoup ; il y venait souvent. »

Nous montons la rampe d’accès pour fauteuils roulants et entrons. Là, derrière un comptoir de réception en formica, juste après la porte, se tient une dame d’un certain âge. Elle est vêtue d’un cardigan de laine grise sur un chemisier couleur de l’orge ; elle porte aussi un pantalon de survêtement framboise relativement incongru. En nous voyant entrer, elle chausse les lunettes mauves qui pendaient à son cou par une chaîne d’argent et, reconnaissant Cathy, l’accueille avec entrain. Elle s’appelle Eileen. Des plaisanteries sont échangées tandis que je signe le registre des visiteurs. Puis nous entrons.

L’exposition s’ouvre par une grande vitrine pleine de souvenirs issus de l’histoire du SURGEX. Quelques photos montrent des étapes de la construction du site ; il y a un joli morceau hexagonal de basalte issu du soubassement rocheux où furent creusées les fondations, des exemplaires de dosimètre à radiation et des films de badges utilisés par les ouvriers, quelques certificats par lesquels l’industrie se félicite elle-même de l’excellence de ses services et des opérations qu’elle conduit.

Je désigne une étagère pleine de coupes, de plaques, de fanions et autres breloques de ce style. « Ça ressemble plutôt à des trophées sportifs, dis-je non sans penser à l’arsenal de Todd.

— C’est exactement ça. Ils proviennent tous de notre propre équipe de softball. Chaque réacteur a sa propre équipe, nous avons même un petit

terrain près de la rivière. »

Évidemment. À côté de la vitrine, il y a un présentoir individuel tendu de reps, sur lequel sont épinglés des images de plantes et d'animaux, des graphismes et des histogrammes, des articles de journaux photocopiés. « Une bonne partie des Zones n'a pas été touchée par la main de l'homme depuis cinquante ans. Il y a pas mal de plantes rares là-bas, et depuis peu nous recevons des subventions pour les étudier ; cet été, pour la deuxième année successive, un groupe d'étudiants en botanique est venu travailler sur des thèses. Vous voyez cet élan ? » Elle frôle d'un ongle verni l'une des photographies 13x19 centimètres. « Grâce à une étude faite ici à Atomville, il est désormais prouvé que les modèles de migration caractéristiques de ces animaux ne sont pas le résultat de leur programmation génétique comme on le croyait, mais qu'ils ont été provoqués par l'homme. Il y a trois ou quatre siècles, l'élan était exclusivement un animal des plaines. C'est parce que la population humaine a augmenté qu'ils se sont mis à gagner les montagnes en hiver. Maintenant que les terres basses sont de nouveau inoccupées, ils ont saisi l'occasion de revenir à leur habitat naturel ; ils restent ici toute l'année, en général sur les rives de la Chiawana. C'est la seule espèce de tout le pays qui a pu le faire. »

Nous continuons. Maintenant que nous avons reçu une double dose de trucs qui-guérissent-le-mal-du-pays, il semble que nous soyons prêts à être exposés à des informations concernant ce qui se déroule réellement ici ; la tâche en a été dévolue à une espèce d'atome tout droit sorti d'un dessin animé, du genre à se rouler les pouces sur le tournage d'une pub pour Ribena où il jouerait le rôle du grain de cassis en chef. L'atome en question rebondit de panneau mural en panneau mural, expliquant gaiement en termes d'une syllabe maximum ce qu'est un surgénérateur (au cas où vous ne le sauriez pas, il s'agit d'un réacteur qui, de par la nature même des procédés qu'il emploie pour générer de l'énergie, produit un surplus qu'il peut réutiliser pour lui-même).

Je fais remarquer à Cathy que ce qui est décrit par l'expo n'est rien de moins que la mythique machine à mouvement perpétuel. « C'est ça ! s'exclame-t-elle rigoureusement imperméable à mon sarcasme. Vous savez, vous êtes *vraiment* comme votre père. C'est exactement la première chose qu'il a dite quand je lui ai expliqué le SURGEX la première fois. »

Ne sachant pas très bien comment je dois prendre la chose, je lui pose la question à cent balles. « Et… ça marche ? »

Elle rit sans répondre. Au lieu de ça, elle me montre la photo d'une structure en plaques de métal brillant, assemblées selon un motif en nid-d'abeilles. « Voici le couvercle du réacteur. N'est-il pas magnifique ? Comme tous les éléments qui constituent le cœur, il est fabriqué en acier inoxydable à faible teneur d'alliage avec une tolérance de l'ordre du quart de centième de millimètre, parce que c'est le seul matériau capable de résister aux pressions imposées par du sodium liquide qui circule à ultra-haute température. N'est-il pas étrange que leur formation hexagonale soit comparable à la façon dont le basalte se dispose dans les soubassements rocheux ? C'est une chose que Jack a remarquée tout de suite, alors qu'aucun d'entre nous ne l'avait vue. Il faut être un artiste pour voir ça.

— Pourquoi en hexagones ?

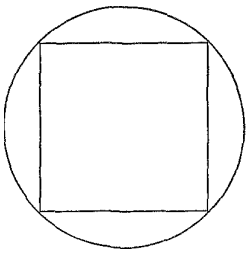
— Parce que les assemblages de la couverture fertile qui se trouvent dessous et qui contiennent l'uranium épuisé prêt à être transmuté en combustible supplémentaire sont eux aussi à section hexagonale. »

J'aimerais bien avoir une explication, mais la voilà qui s'éloigne. Oh bof. Au moins cette fois j'ai eu une réponse, même si elle n'a rigoureusement aucun sens.

— Regardez ça. Jack était littéralement *fasciné* par ça. Il lui arrivait de venir ici rien que pour l'observer. » Je me penche sur l'objet en question. C'est une petite section de canalisation métallique, et d'après le cartel qui repose à son côté dans l'espèce d'aquarium qui lui sert de vitrine, elle est en acier inoxydable 316. D'environ quarante-cinq centimètres de long pour une quinzaine en diamètre, le tube est fortement isolé et tout enrobé de capteurs de température. Mais à part le fait qu'il est très sophistiqué et que c'est exactement le genre de machin qu'on s'attend à trouver dans un réacteur nucléaire, je ne vois pas du tout ce qu'il a de spécial, à part peut-être le socle sur lequel il repose, qui est mignon tout plein ; plus mignon que ce qu'on trouve en général dans un musée. Ses quatre angles ont été savamment biseautés et le tourneur qui l'a usiné a exécuté sur toute la surface un joli motif chargé de fioritures.

— Vous voyez la finition ? me dit Cathy. Encore une chose que Jack a vue tout de suite et que nous n'avions même pas remarquée. Ça s'appelle un moletage ; c'est un vieux procédé qui permet à une substance oléagineuse

de bien circuler entre deux éléments métalliques ajustés. Jack disait qu'aujourd'hui, on ne se sert plus de ce système, du fait que les lubrifiants ont été améliorés, mais que c'est très difficile à faire, et que la personne qui l'avait exécuté a voulu faire de l'épate en exhibant son talent de tourneur. Fascinant, n'est-ce pas ? » Je ne vois pas pourquoi elle reste plantée là, en attendant que je comprenne. En fait, je ne vois même pas ce qu'il y a à comprendre ; jusqu'à ce que je fasse le tour du tuyau, ce qui me permet de voir ce qui est gravé dans un coin inférieur du socle.



Ça commence à me foutre les jetons, cette histoire.

Quand nous avons fini notre petit tour, nous disons au revoir à Eileen et nous allons à pied vers la cahute qui garde l'entrée et qui rappelle fortement celle de Checkpoint Charlie. Derrière une vitre blindée se tient une femme au teint d'ardoise, une femme tout ce qu'il y a d'officiel, en chemise bleu pâle et pantalons bleu marine, dont l'attitude générale n'est guère améliorée par la double affliction d'un nez cassé mal redressé et d'un bandeau oculaire en cuir brun assez semblable (encore que le sien soit plus propre) à celui de Cox. Après un coup d'œil dédaigneux à mes papiers, elle me donne trois formulaires de plus à remplir. Pendant que je m'exécute, tout en me demandant si quelqu'un du bureau fédéral de la ville a pris la peine de contacter les services d'immigration (auquel cas, on aurait découvert que mon visa expirait hier), Cathy a l'air nerveux. La factionnaire est, je dirais, la première personne que je croise à Atomville qui ait l'air d'être sur ses gardes. À moins que la nervosité de Cathy ne soit plutôt due aux deux vigiles qui glandent là-bas, près du mur kaki, nous dévisageant derrière leurs verres-miroirs, tripotant leur foultitude d'armes comme si c'étaient des jouets sado-maso. Grâce à ma séance éclairée dans la cave de Todd, je peux vous dire exactement de quoi il s'agit. À eux deux, ils portent : un fusil de chasse semi-automatique de calibre 12 ; un fusil d'assaut M-16 avec anti-

retour de flammes ; un Uzi muni de trois chargeurs qui pendouillent à la bandoulière en fibres de carbone renforcé ; et deux Beretta automatiques calibre 9mm.

Quand j'ai fini mes devoirs, Cathy attrape deux casques de chantier sur un râtelier. « Pas très élégants, j'en ai peur, mais le règlement c'est le règlement. » Nous les mettons puis, après avoir quitté la cahute de la gardienne, nous suivons une allée de béton qui traverse une cour intérieure gravillonnée pour atteindre une porte surmontée d'un écran à LED. "… Le réacteur est actuellement en Mode 1…" annonce l'écran. "… Recharge effectuée avec deux jours d'avance… Notre objectif : la qualité ABSOLUE…"

Après la porte, je vois quelque chose que je reconnais. « Je connais ce vert, dis-je à Cathy. Les couloirs à Featherbrooks sont exactement de la même couleur. On nous a fait une conférence là-dessus, un jour ; c'est une couleur qui a été sélectionnée suivant une méthode scientifique, parce qu'elle instille un sentiment de sécurité et de vigilance chez ceux qui la contemplent. »

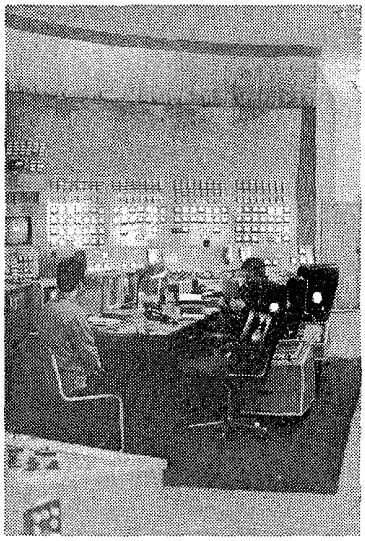
Je dis ça par ironie, mais Cathy, elle, ça la met en joie. « C'est ça, dit-elle. Je savais que vous étiez des nôtres. J'espère que vous vous sentez bien vigilant ! » Bien que ça n'ait rien de drôle, nous rions tous les deux, et lorsque nous arrivons devant une nouvelle paire de gardes, nos visages arborent des sourires niais ; ceux-là sont moins armés que leurs collègues de l'entrée. Ils manipulent un assortiment de grosses boîtes à parois de verre avec des trous cerclés de métal dans lesquels on me demande de passer les mains.

— Vous voulez aussi que j'enlève mes chaussures ? » dis-je, mais les gardes ne saisissent pas la blague ; ils croient peut-être que je fais allusion à un écriteau, que je remarque seulement maintenant, vu qu'il était dans leur dos.



— Tout le monde subit un contrôle du niveau de radiations avant d'entrer, et aussi avant de sortir, m'explique Cathy. C'est la procédure de sécurité normale. Vous seriez surpris de savoir à quel point il est fréquent que les détecteurs de centrales nucléaires franchissent leur seuil d'alerte à cause des gens qui ramènent de la contamination contractée accidentellement à l'extérieur en s'approchant d'un matériau-source. Votre père en a été un bel exemple. La première fois qu'il est venu ici, toutes les alarmes se sont déclenchées. Nous avons dû lui faire un lavage au grand complet, il a fallu brûler ses vêtements, tout. Il s'est avéré qu'il rangeait ses pantalons dans un tiroir où il y avait aussi un vieux pot de peinture au radium qu'il avait oublié. Quel boulet il pouvait être, parfois ! » Elle dit ça gentiment, le souvenir la fait sourire. J'ai l'impression que Cathy appréciait vraiment Jack, encore qu'ils devaient former une drôle de paire. Le Jack que j'ai connu l'aurait considérée comme le démon. Stasie aussi, ça va sans dire.

Les loupiotes des boîtes s'allument quelques instants puis s'éteignent, après quoi les gardes nous laissent passer. Nous enfilons un couloir, montons un escalier de béton, tournons, virons, puis nous arrivons à une grosse porte d'acier flanquée d'un regard en verre blindé. « Premier arrêt : la salle de contrôle », dit Cathy. La porte est équipée d'un digicode assez semblable à celui de l'arsenal privé de Todd ; Cathy tape un code puis se campe devant le regard afin d'être bien en vue de la personne qui se trouve à l'intérieur. « La porte est asservie à un chronomètre, me dit-elle. Quand elle s'ouvrira, dépêchez-vous de passer. Si elle reste ouverte plus de trente secondes, Rambo et compagnie se pointeront et alors là, vous en verrez de la paperasse ! »



La salle de contrôle ne correspond pas à mes attentes. J’imaginais un truc bien carré, tout blanc et ultra-moderne ; ce que je découvre est un demi-cercle décoré de ces mêmes panneaux de bois à fines rayures qui faisaient fureur dans les cuisines en 1970. Un peu partout, il y a des cadrans, des consoles farcies de curseurs et de loupiotes, mais tout a l’air vieillot, pour ne pas dire analogique, et ce à un point dérangeant ; on n’a vraiment pas l’impression que tout cet appareillage est à la hauteur de la tâche qui lui incombe. La pièce sent bizarrement bon (huile de sésame, je dirais, ou peut-être caramel), et il règne en fond sonore ce genre de ronronnement parsemé de cliquetis, de babil et autres mignons petits bruits que produisent les machines heureuses. Il y a aussi (allons bon !) trois lampes à plasma disposées sur une étagère spéciale, sous le regard inébranlable d’une mini-caméra. L’impression générale que dégage cet endroit se situe à mi-chemin entre le plateau de film porno et le sous-marin.

— Des lampes à plasma ? dis-je.

— Oui, on s’en sert pour générer les nombres aléatoires qui alimentent nos codes d’encryptage, m’explique l’un des contrôleurs. Et puis ça fait joli. »

Quand nous en avons fini avec la salle de contrôle, nous nous enfonçons dans les entrailles de la machine. On redescend l’escalier, on prend un autre couloir, on passe par un autre poste de sécurité, ensuite nous empruntons une étroite passerelle qui se fraie un chemin parmi un entrelacs de canalisations chantournées, tandis que Cathy m’expose en détail les usages du sodium liquide, lequel circule tout autour de nous, sous pression, à des

températures avoisinant les sept cents degrés Celsius. Certaines canalisations sont plus larges que mon torse, d'autres plus fines que mon petit doigt. J'ai l'impression de me balader parmi les vaisseaux sanguins d'une jambe de géant sectionnée. Ce qui me rappelle un peu ce que j'avais ressenti lors de la nuit de la mine d'or, quand j'ai cru que la forêt n'était plus qu'une seule et gigantesque plante qui m'avait pris au piège.

La passerelle nous conduit à une grosse porte ovale qui, une fois de plus, évoque un sous-marin. Je fais remarquer qu'elle ressemble à un sas, et Cathy me répond que c'est précisément ce qu'elle est.

— C'est une autre de nos mesures de sécurité, dit-elle toute faraude. De l'autre côté se trouve le dôme de confinement, qui est maintenu à une pression inférieure à la pression atmosphérique afin qu'en cas de brèche, l'air s'engouffre au lieu de s'échapper. Simple, mais efficace. » Elle me dit ça comme si elle parlait d'un aérosol contre les pucerons qu'elle vient d'acheter pour ses rosiers.

Tout autour du sas, un périmètre de sécurité a été délimité avec du ruban jaune et noir. La porte elle-même est décorée d'un gros symbole des radiations et le mot "FISSILE" est écrit en travers en rouge mangue. À hauteur d'yeux, une plaque en laminé délivre ce message d'avertissement :

> Veuillez prendre connaissance des divers types de signaux d'alerte :
>
> 1. Un mugissement (Ha-hou-ga ! Ha-hou-ga !) indique une fuite gamma.
>
> Ne marchez pas, *courez,* et éloignez-vous de la zone confinement de 100 m.
>
> 2. Un gong (Dong ! Dong !) indique un incendie.
>
> Évacuez calmement les lieux par la sortie normale la plus proche.
>
> 3. Une sonnerie de téléphone (Dring ! Dring !) indique un appel téléphonique.
>
> Répondez sans tarder, écoutez avec soin.

Je fais remarquer que la troisième instruction me paraît un tantinet surfaite.

— La sécurité avant tout ! » me répond Cathy sans la moindre trace d'ironie.

Nous entrons dans le sas, attendons une minute que la pression s'ajuste, puis nous franchissons l'autre porte, nous retrouvant dans une atmosphère qui, paradoxalement, fleure bon l'air libre. Loin au-dessus de nos têtes, le dôme de confinement décrit une courbe qui évoque un ciel intérieur. Sur le pourtour de son hémisphère brillent des lampes à arc, qui illuminent un robot de douze mètres qui sert à insérer et extraire les crayons de combustible, je le sais parce que je l'ai vu en photo dans le centre pour les visiteurs ; il y a aussi un monstrueux portique à monte-charge de deux cent cinquante tonnes qui envahit l'espace, comme un ogre qui s'accroupirait pour chier un coup.

— Impressionnant, hein ? » me hurle Cathy pour couvrir le boucan, inconsciente du fait que je compare mentalement cet endroit aux plus grandes latrines du monde. Le sol est immaculé, légèrement convexe, pavé de dalles hexagonales en acier inoxydable 316, dont Cathy me dit qu'on les appelle des bouchons. Les bouchons situés vers l'extérieur présentent une finition différente et sont creusés d'un point d'ancrage en leur centre. « Sous ceux-ci, dit ma guide, se trouvent les assemblages de la couverture fertile. Et au centre, c'est le cœur. » Nous effectuons le tour de la bête sur une passerelle incurvée, fort semblable à celle des Ateliers Electroworks (à part qu'elle était rectiligne) puis nous nous retrouvons directement au-dessus du cœur en empruntant une passerelle amovible qu'on peut escamoter quand les grues ont besoin de passer. Avec rien d'autre sous nos pieds qu'un caillebotis, j'ai vraiment l'impression de traverser un abîme. « On dirait le pont de la Moria », je marmonne dans le boucan, du coup une fois de plus, je pense au moine emporté tel Gandalf, et je me demande si la réponse à l'énigme des cendres ne se trouve pas dans sa direction à lui plutôt que dans la visite spectaculaire de cette énorme machine.

La passerelle nous mène à un second sas dont la porte est entrouverte, après laquelle descend un escalier en colimaçon très étroit. En bas, nous allons, effectuant neuf, dix, onze révolutions ; Cathy m'avertit en criant que nous ne devons pas aller trop vite de peur d'être pris de vertige ; et puis nous arrivons en bas, face à une nouvelle porte. “Cellule d'entretien et d'examen provisoire : réservé au personnel autorisé”, proclame un écriteau de plastique.

— Nous y sommes. »

La pièce ressemble à un studio d'enregistrement, vu qu'elle est farcie de pupitres de commandes, de postes de travail et fermée sur un côté par une vitre blindée en verre jaune. Encore que la ressemblance s'arrête là. Au lieu de musiciens avec leurs instruments, la vitre donne sur un énorme cylindre bardé d'acier qui, pour ce que j'en peux voir, descend jusqu'au soubassement de basalte. Au centre pendouille un tube d'acier alvéolé en nid-d'abeilles de douze mètres de long et équipé de petites portes ; tout autour, comme une famille de mantes religieuses qui encerclent un malheureux insecte, une demi-douzaine de bras articulés télécommandés sont au repos.

— Voici le LEAM, dit Cathy. Laboratoire d'expérimentation sur assemblages de matériaux, dans notre jargon. Entre lui et nous, il y a un feuilletage de verre plombé et d'huile végétale de un mètre quatre-vingts d'épaisseur, ce qui explique la drôle de lumière. Chacune des cinquante-six alvéoles que vous voyez peut accueillir un boîtier, et chaque boîtier peut contenir un échantillon de matériau au choix. Quand les boîtiers préparés sont insérés, le LEAM est hissé droit dans le cœur de l'Adoucisseur où il est exposé au flux de neutrons pendant des durées extrêmement précises. C'est le principe même du procédé ASTRID, atomes séparés par techniques de rayonnement sur isotopes déclassés. En faisant varier la durée d'exposition, nous pouvons décomposer les éléments et les recomposer à peu près comme nous l'entendons. Nous pouvons transmuter n'importe quel élément en n'importe quel autre, à peu de choses près.

— Y compris le plomb en or ? » dis-je tout en me demandant entre deux accès de fascination si je n'ai pas enfin trouvé la charnière, le point précis où Jack s'est transformé de pseudo-alchimiste en ingénieur nucléaire amateur.

— Même le plomb en or, répond Cathy d'une voix apaisante.

— C'est incroyable.

— Absolument. Jack le pensait aussi. La première fois que nous l'avons mené ici, il a dit que c'était la plus belle chose qu'il avait jamais vue ; "tous les rêves de l'alchimie enfin réalisés". Ce sont ses propres termes. »

Qu'il ait vraiment dit ça ou pas, certaines pièces du puzzle que je m'efforce de reconstituer depuis quinze jours se mettent en place. « Vous

êtes en train de me dire que vous pouvez transmuter *n'importe quel* élément ?

— Dans une certaine limite, oui.

— Autrement dit, vous pouvez transmuter des éléments dangereux… en éléments non toxiques ? »

Le sourire de Cathy vaut tous les levers de soleil. « Cooper, vous êtes le digne fils de votre père. Je savais que ça valait la peine de vous amener ici. Vous voyez, c'est exactement ça, la puissance d'un surgénérateur. Oubliez l'enfouissement ; la vraie solution au problème des déchets nucléaires, c'est ça. Non seulement nous pouvons prendre tout le combustible épuisé par un réacteur nucléaire normal pour en séparer l'uranium et le plutonium afin qu'ils soient réutilisés dans un surgénérateur comme l'Adoucisseur, par exemple ; non seulement nous pouvons recycler les produits dérivés de ce combustible pour les réinjecter dans la machine après traitement approprié, mais nous pouvons aussi recueillir les isotopes que personne ne peut traiter, ceux qui sont vraiment nuisibles, ceux qui n'ont pas d'application industrielle ou médicale, ceux qui vont rester hyper-toxiques pendant des dizaines voire des centaines de milliers d'années, et changer leur disposition neutronique. Nous ne pouvons pas encore éliminer la totalité des dérivés par ce procédé, mais nous pouvons en théorie réduire leur volume au centième du volume initial, et ramener la durée d'entreposage nécessaire de plusieurs milliers d'années à seulement cinq ou six siècles, ce qui est beaucoup plus facile à gérer. Et tout ça, nous pouvons le faire avec des machines qui, en plus, produisent de l'électricité. C'est *la* solution, et votre père l'avait compris. Depuis des années, il avait réfléchi à la meilleure manière d'aborder la "question des déchets" (cette fois, Cathy a fait les guillemets avec les doigts en crochets) grâce à son travail artistique, et quand il a vu le LEAM, quand il a compris toutes les potentialités de l'Adoucisseur, il a aussi compris qu'il avait trouvé la technologie dont il avait besoin pour atteindre son but.

— À savoir ?

— Il voulait soumettre un échantillon de déchets hautement radioactifs au LEAM, le transmuter en une substance dont la demi-vie serait radicalement raccourcie et l'incorporer à l'une de ses sculptures. »

Ce qu'elle dit me fait penser à l'ourson du cimetière de Graniteburg, celui qui contient la petite fille. « Peut-être que c'est ce qu'il voulait faire

avec le bloc de granit ? dis-je. Le sculpter pour en faire une espèce de conteneur et y mettre des déchets transmutés ?

— Peut-être. C'est en effet le genre de choses dont il parlait. »

Je réfléchis à ça un moment. C'était quoi, son idée ? Jack imaginait-il qu'il pourrait opérer sa propre transmutation grâce à la machine, qu'elle le changerait en grand artiste comme il y aspirait ? Voyait-il là-dedans la possibilité d'une sorte de réconciliation entre Biringuccio et l'alchimie, entre l'écologie et la science nucléaire, la résolution de toutes ses contradictions ? Après tout, si Cathy a raison sur les capacités de l'Adoucisseur, alors les problèmes du cycle terminal du combustible sont réglés de fait ; alors, de pire cauchemar universel, cela pourrait devenir une source d'énergie alliant haute productivité et faibles conséquences, celle-là même qu'on nous vantait dans les années 50 en parlant du nucléaire.

Je ne sais plus. Il y a quelque chose dans cette histoire qui m'a l'air trop simpliste, trop premier degré. Je ne parviens pas à imaginer mon père en chargé de relations publiques pur sucre pour le nucléaire, quelle que soit la profondeur des changements qu'il avait entrepris depuis son retour en Amérique. Non que je n'arrive pas à croire qu'il ait gobé leur technologie ; possible qu'il l'ait fait. Mais je ne le vois pas réaliser une œuvre d'art aussi directement, aussi conceptuellement fonctionnelle. Ça ne lui ressemble pas. Il n'était pas aussi… Il n'était pas aussi *prévisible.*

— Ces machines…, dis-je. Je suppose qu'il va vous en falloir plus d'une ?

— Bien sûr.

— Ce qui veut dire que vous allez trimballer beaucoup de plutonium à travers le pays. Ce dont vous parlez là, c'est d'une politique économique de l'énergie entièrement fondée sur le plutonium.

— Où est le problème ? Nous y sommes bien mieux préparés qu'avant. La conception des réacteurs est meilleure, les méthodes d'entreposage et de transport sont meilleures. Nous avons compris beaucoup de choses. Et au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous avons besoin d'encore *plus* de plutonium. Vous travaillez à la Défense, aux missiles nucléaires, non ? À votre avis, les satellites, ils vont carburer à quoi ? Certainement pas aux panneaux solaires, croyez-moi. Ça ne suffit pas pour de l'artillerie aéroportée. Encore moins pour alimenter des lasers qui seront assez puissants pour abattre des missiles en plein vol. »

C’est là que je me braque comme un cheval habitué à ses œillères. Parce qu’on m’en a mis, des œillères. Ou plutôt, je me les suis mises tout seul. Je suis toujours là, à déconner comme quoi je ne sais pas à quoi sert mon boulot… C’est quoi, ce délire ? Je sais très bien à quoi il sert. Je ne comprends pas exactement comment mes codages sont utilisés, d’accord, mais il ne fait aucun doute qu’ils finissent intégrés au système dont Cathy est en train de parler. Sans ça, je n’aurais jamais choisi ce poste. Parce qu’en le choisissant, je faisais la nique à Jack, où qu’il fût, je faisais précisément la chose qu’il aurait le plus méprisée. Serait temps que je grandisse et que je l’admette.

— Mais est-ce que vous n’allez pas vous attirer des ennuis, avec tout ce plutonium en circulation ? » dis-je dans l’espoir d’apaiser les gremlins de la culpabilité qui sont occupés à me ronger la peau du cou. « Et les risques pour la santé publique ? Les risques de vol ? Et tout le travail que ça va entraîner, de séparer ces isotopes les uns des autres, et puis vous allez forcément contaminer… »

Avant d’avoir fini ma phrase, Cathy m’inonde d’opinions bien sondées et de statistiques ; j’ai encore mis le doigt sur un de ses chevaux de bataille. « Oh, ça me rend marteau les conneries que j’entends sur les effets néfastes de la radioactivité sur l’environnement ! Je vous recommande de lire un article, écrit il y a quelques années par des amis à moi, dont l’un est le plus éminent physiologiste de la santé du pays. Ces gens se sont livrés à un examen *véritable* des effets *avérés* de l’exposition au rayonnement ; pour ça, ils sont allés dans une communauté indigène d’Amérique du Sud, où le rayonnement de fond est deux à trois fois plus élevé que la moyenne dans le monde à cause d’une forte présence de granit dans leur sol. Savez-vous ce qu’ils ont découvert ? Que les gens là-bas vivaient plus longtemps et en meilleure santé ! Ce qu’ils ont découvert, c’est qu’un niveau de radiation supérieur au niveau de fond, en quantité non excessive, pouvait être bénéfique. Parce que les radiations stimulent les facteurs antioxydants des cellules, ce qui les protège de facto contre les dégâts que pourraient provoquer d’autres formes de rayonnement. Cela est parfaitement reconnu en ex-URSS, où ils n’ont pas nos préjugés. » Les yeux de Cathy brillent intensément pendant qu’elle me délivre cette merveilleuse info bidon. Puis elle cligne des yeux, une fois, deux fois, hoche la tête brusquement, re-cligne, se tord les lèvres en une moue de pitié et de compassion, avant de changer de mode : la chargée de rel-pub redevient la mère. « Ce que vous

ne comprenez pas, murmure-t-elle, c’est que les gens qui travaillent ici, ce sont des héros. Si quelqu’un doit sauver la planète, c’est bien eux. » Moi aussi, je hoche la tête, déconcerté ; je n’arrive pas encore à me faire aux changements d’humeur ultra-rapides de Cathy.

— Ouais », dis-je.

Cette fois, ouf, elle n’ajoute rien et nous retombons dans le silence, peut-être pour nous permettre de mieux contempler les forces formidables qui sont à l’œuvre, quelques mètres seulement au-dessus de nos têtes. Des forces qui détiennent la puissance même du soleil. Des forces qui arrachent et recombinent les atomes des éléments et les retransforment, les métamorphosent d’une manière dont les alchimistes avaient à peine rêvé. Au bout d’un moment, nous sortons de l’Adoucisseur, pour nous retrouver à la cafétéria du réacteur, la même cafétéria que partout ailleurs, où nous consommons les mêmes lasagnes et les mêmes frites que je mangeais à Featherbrooks au moins une fois par semaine, en général le jeudi.

OceanofPDF.com

L’énigme des pierres

Après le déjeuner, Cathy me dépose au Tomsk-43 où je déboule à la réception pour tomber sur Lucille qui attend, debout derrière son comptoir, comme le barman dans *Shining*. Elle a enfin ôté les nullissimes frusques élisabéthaines, qu’elle avait gardées tout le week-end, pour reprendre son uniforme habituel : tee-shirt rose et poncho en nylon, ce dernier maintenu autour de ses hanches généreuses par une ceinture multifonction dont les nombreux étuis contiennent des bidons de produits ménagers. On dirait la tatie de Batman.

Dans sa main, il y a une enveloppe en kraft qu’elle pointe sur moi comme un flingue.

— Quelqu’un a laissé ça pour vous », dit-elle.

Je lui prends la lettre, je la lui arrache presque. « Qui ?

— Aucune idée. Je l’ai trouvée glissée sous la porte d’entrée il y a une heure. La personne qui l’a mise n’a même pas pris la peine d’entrer. Faut être joliment secoué, si vous voulez mon avis.

— Je ne vous l’ai pas demandé, mais merci quand même. »

Lucille a l’air choqué ; depuis mon arrivée, j’ai pourtant été tout sucre et tout miel. Sans plus me soucier d’elle, je me concentre sur la lettre. Il y a mon nom écrit au stylo-bille dessus, et c’est tout. Je l’ouvre. Si c’est de l’anthrax, trop tard. Bon, ce n’en est pas ; c’est un mot. Écrit à la main. Mal écrit. À un point effrayant. *L’ARCHER D’AMESBURY vous attend à STONEHENGE*, ça dit. *VENEZ VITE si vous voulez des RÉPONSES à vos QUESTIONS. Venez SEUL. N’en parlez à AUCUN de vos amis à Atomville. Vous ne devez faire confiance à PERSONNE. Signé : UN AMI.*

Ouais. Tu parles d’une surprise.

— Un truc important ? veut savoir Lucille.

— Euh… non. Je ne sais pas. Pas vraiment.

— N’empêche que ça vous a bien coupé la chique, dit-elle avec un petit air satisfait.

— Ouais, mais non, mais… c’est pas grave. Un truc dingue, une blague j’espère. Ça parle de Stonehenge, ce genre de trucs.

— Stonehenge ?

— C’est ça, oui.

— Quoi, *le* Stonehenge ?

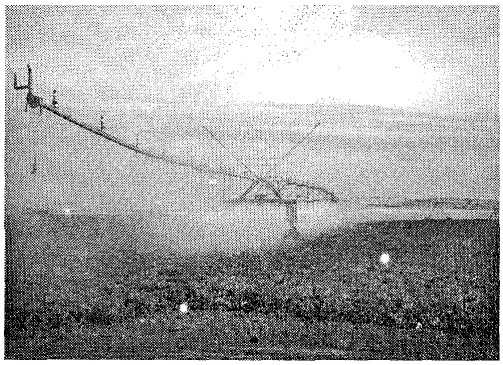
— Oui. » Je pousse un petit rire nerveux. « Cette personne veut me rencontrer là-bas. C’est complètement con, vu la distance.

— Pourquoi ? Z’avez bien une voiture, non ?

— Hein ?

— Ça vous prendra une quarantaine de minutes, à cette heure de la journée. » Lucille se glisse derrière son comptoir, va au présentoir à dépliants touristiques, en extrait un et me le tend. « Et voili. C’est sur Eagle Mountain ; il y a une piste qui y mène. La carte vous explique comment y aller. »

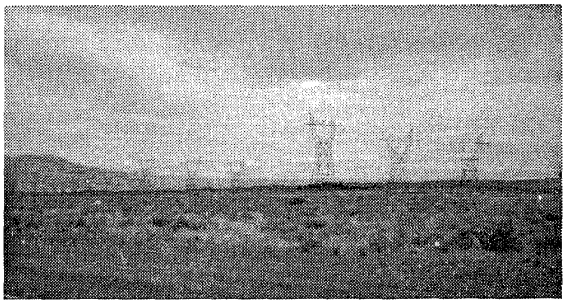
Le pire, c’est qu’elle n’invente rien.



La route sort de la ville dans une direction que je n’ai encore jamais prise, vers l’ouest, le long de la rivière Kokanee, un affluent de la Chiawana, à travers un immense lacis de maïs irrigué. Les plants jaillissent du sol au beau milieu d’un désert autrement stérile, comme si quelqu’un avait découvert le code génétique des squelettes-guerriers qui poussent à partir des dents du dragon dans *Jason et les Argonautes*. Encore qu’il ne s’agisse pas ici de guerriers en maraude qui se battent en duel sur un lopin de terre caillouteuse. J’appellerais plutôt ça une armée parfaitement

entraînée, une machinerie alimentaire très bien affûtée. Apparus par régiments entiers, ils surgissent du sol, encouragés à pousser bien droit, bien fidèles et bien uniformes, par les arrosoirs gigantesques aux bras écartés qui patrouillent les champs comme des sergents-majors robotisés et qui, tout en dirigeant la charge, n'oublient pas de leur prodiguer une pluie scientifiquement dosée.

Par-delà les champs, la route s'incurve pour révéler une autre armée, parvenue à maturité celle-là, et sur le pied de guerre : toute une colonne en marche d'immenses pylônes électriques. Si je ne le savais pas déjà, je croirais que la matrice dessinée par les câbles suspendus à leurs larges épaules sert à monter le courant vers Portland ou Seattle, le surplus produit par les réacteurs à plutonium. Mais ce n'est pas le cas. Ces câbles-ci descendent l'énergie depuis les grands barrages de la Chiawana, plus loin au sud, en amont. Car les réacteurs au plutonium ne produisent pas d'énergie ; ils en consomment en énormes quantités, lesquelles n'ont d'équivalent que les énormes quantités d'eau qu'ils aspirent dans la Chiawana pour leurs circuits de refroidissement, avant de l'y rejeter, assez bouillante pour élever sa température de sept degrés centigrades sur plus de cinquante kilomètres, ce qui, d'après Graham le batelier, suffit à tuer les œufs des saumons en frai. Ce sont de colossales sangsues qui sucent l'eau source de vie, qui engloutissent les ressources d'une région alors qu'elles sont censées la protéger par leur présence. Une armée de squelettes… je ne croyais pas si bien dire.



Venez seul.

J'arrive.

Nous sommes allés plusieurs fois à Stonehenge, mais, tel un souvenir d'enfance logé dans mon crâne comme un éclat d'hologramme brisé, notre dernière visite là-bas s'est enfoncée entre les plis de mon cortex comme un shrapnel jugé inopérable par les chirurgiens. Tout petit et fragile, depuis des années il reste là, trop sensible pour que je puisse m'amuser à le tâtonner, trop douloureux pour parvenir à l'oublier. La plupart du temps, il demeure inerte, comme un kyste qui lance à peine, juste aux franges de la conscience. Mais s'il se trouve mis en lumière de façon adéquate (et le théâtre des opérations peut être illuminé par n'importe quelle coïncidence, rencontre hasardeuse, odeur, voire un morceau de musique), il diffusera de nouveau l'intégralité de la séquence codée dans ses cristaux, pure comme de l'ambre jusqu'au moindre détail, tout en progressant de quelques millimètres vers le centre de mon être.

Nous sommes à cheval, c'est ce que nous sommes en train de faire. Il y a un quelconque festival en cours ; je ne sais plus lequel, un truc pour fêter un solstice. Bref, on est à cheval, Stasie, Jack et moi, on est à cheval sur une route qui traverse la plaine de Salisbury non loin des pierres. Elles sont bien là, visibles quelque part sur la gauche. Il y a des bruns et des ors dans le ciel, des pourpres aussi, de l'ombre, et il règne cette température parfaite qu'on trouve à la fin d'une chaude journée d'été quand elle a suffi à réchauffer la nuit ; le soleil est en train de se coucher juste devant nous, nous l'avons dans les yeux, et Jack trottine de-ci de-là. Donc, les pierres sont sur ma gauche et quelque part sur ma droite, il y a le campement avec le Volkswagen où nous dormons ; c'est là-bas que Jack a dû se procurer les chevaux, sans doute qu'il les a empruntés à un type qui tient un manège pour les gosses, il a dû proposer un échange, je ne sais pas, deux ou trois heures d'équitation tout-terrain contre un sachet d'herbe ou une sculpture ou un disque de Stasie dédicacé, allez savoir. C'était un des aspects de la personnalité de Jack, sa faculté à nous ménager des surprises. Stasie l'appelait le plus grand improvisateur depuis John Coltrane.

Bref, on était donc là sur cette route, enfin ce sentier de campagne plutôt, Jack devant moi, moi au milieu, Stasie fermant la marche, et Jack nous racontait une de ses histoires du temps où il était cow-boy, une de ces histoires qu'il racontait tout le temps parce qu'il savait que les gosses, au moins, en raffolaient, l'histoire qu'il raconte à ce moment-là, je suis presque sûr qu'il l'a déjà racontée ; disons que je n'ai pas le souvenir de l'entendre pour la première fois. Le souvenir que j'en garde est plutôt celui d'un ennui

agréable, rassurant, celui qu'on éprouve quand on entend quelque chose qu'on tient pour certain et avéré.

Il nous parlait du béguin très sérieux qu'il avait eu pour un quarterhorse bai brun. C'était le printemps et ils avaient séparé une douzaine de chevaux du troupeau que le ranch conservait, pour le débourrage, c'est-à-dire pour en faire des chevaux de selle. Il s'agissait d'un travail bénévole, en sus, qui se faisait le dimanche après-midi. Jack avait choisi Babe, une jument baie brune de deux ans qui n'avait jamais porté de licou ni même approché un être humain à moins de cent pas.

Elle avait été difficile à débourrer, mais trois mois plus tard, vers la fin du mois de juin, Jack la montait tous les jours. « Elle était encore ombrageuse et il me fallait rester très vigilant quand je la montais, mais j'avais vraiment le béguin pour elle, nous disait-il par-dessus son épaule tandis que nous clopinions vers le soleil couchant. Elle était très vive et pouvait manœuvrer dans un mouchoir, et puis elle était belle avec sa crinière noire et sa robe comme une peau de daim. J'avais deux cents dollars d'économie, alors j'ai commencé à caresser l'idée folle de l'acheter. »

Or, de mon point de vue, cette idée ne m'avait pas du tout paru folle. « Pourquoi tu ne l'as pas fait ? » je me souviens d'avoir dit, perplexe. « Moi, je l'aurais fait.

— Eh bien… » fit Jack, et il avait l'air plus heureux en prononçant ces deux seuls mots qu'avec tous ceux qu'il avait pu dire depuis des mois, « quand tu es jeune, tout a l'air d'être en noir et blanc. Mais quand tu grandis un brin, tu t'aperçois que tout ce que tu tenais pour vrai s'est fondu dans la masse, et que le monde est composé d'un panaché de gris. C'est comme ça, c'est tout. Je crois que moi, c'est à ce moment-là que je m'en suis aperçu, dans la mesure où ce que j'économisais, c'était dans le but pas très réaliste et pas très net de faire les beaux-arts ; je crois qu'en fait, c'était ça que je désirais le plus, même si je ne m'en rendais pas vraiment compte. Ce que je veux dire, c'est que le prix minimum d'un jeune quarterhorse tout juste débourré était précisément de deux cents dollars, et un cow-boy avec son propre cheval pouvait en gagner cent cinquante par mois, autrement dit je tenais là l'occasion de me lancer dans une carrière. Même mon patron savait à quel point je tenais à cette jument, il espérait que je l'achèterais et que je resterais. Les jeunes gens aptes au métier de cow-boy sont plutôt

rares. C’est un boulot très dur et très pénible, tous les jours sur la brèche, on crève de chaud en été, on crève de froid en hiver… Et pourtant, il n’y a rien de plus authentique, c’est quelque chose qu’on peut toucher du doigt. C’était donc vraiment tentant de rester là-bas éternellement, ouais, c’est sûr.

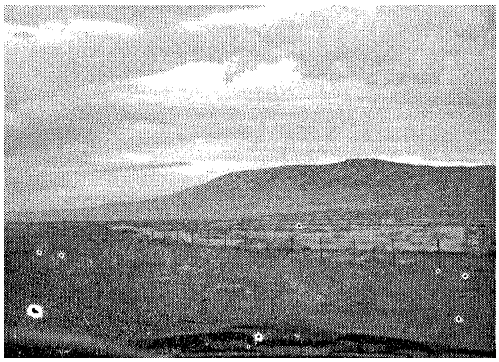
— Tu aurais dû rester », ai-je dit, prononçant ainsi un jugement.

À ces mots, Jack se tourna sur sa selle et me regarda droit dans les yeux, avec le soleil qui décrivait un halo derrière sa tête. « Tu sais, si j’étais resté là-bas, tu ne serais pas ici, dit-il les cheveux tout embrasés, le regard brillant. Alors, peut-être que j’ai fait le bon choix, finalement. Encore qu’à l’époque, ce n’est pas l’impression que j’ai eue. Je me rappelle des adieux à Babe, mes bras autour de son cou, j’ai chialé comme un môme. Elle m’a marché sur le pied, cette came… Remarque, ça traduisait bien la relation de haine et d’amour qu’il y avait entre nous. Alors bon, j’ai essuyé mes larmes avec mon bandana, j’ai raccroché mes chaparrals en forme d’ailes de chauve-souris à un clou dans l’écurie et je me suis fait accompagner par le contremaître du ranch voisin à Lincoln, où je me suis retrouvé au beau milieu d’une gare vide pleine d’échos avec en main un aller simple pour Seattle. J’avais seize ans et toutes mes possessions tenaient dans un sac de toile. »

C’est tout, figez l’image. J’ai oublié le reste, ça s’arrête là, sur cette image de Jack qui se retourne sur sa selle, du soleil qui m’aveugle pendant qu’il tourne la tête. Ce qui est assez curieux, c’est que tout ça a dû arriver après l’épisode de la baleine et de la bulla, et du pillage de la mine d’or, ça a dû arriver un peu plus tard cet été-là, et pourtant je m’en souviens clairement. Seize ans et toutes ses possessions dans un sac de toile… Vingt-neuf ans et tout ce dont moi j’ai besoin, dans une valise… Vachement moins romantique, pas vrai ? Me demande si je raconterais un jour cette histoire à mes gosses… Me demande si j’en aurais, des gosses… À ce rythme-là, c’est mal barré.

Idée qui me rappelle le méchant bide d’hier avec Kelly. Bon sang. Si je continue à ce train-là, je dirais que mes chances de me reproduire sont carrément risibles.

Quel gâchis.



Bientôt, Eagle Mountain se dresse devant moi, se soulevant doucement hors de terre comme une énorme bâche. La route s'en éloigne alors qu'il reste encore un petit kilomètre à parcourir, mais c'est là que je vois l'écriteau "Monument de Guerre" que Lucille m'a dit de surveiller. Je quitte la route pour prendre un chemin de terre, après quoi, ma progression se fait plus lentement. La Honda n'est vraiment pas prévue pour ce genre de terrain, aussi pour ne pas démolir sa suspension, je dois louvoyer entre les trous et les bosses, comme le faisaient les gens qui venaient à la ferme (à l'exception notable de Miss Banner).

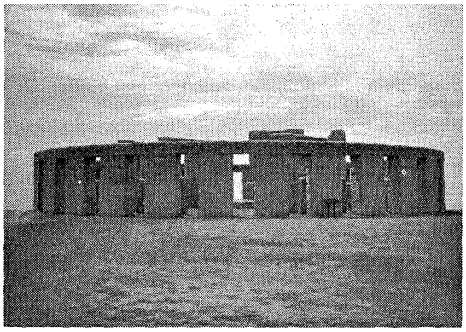
La piste se met à zigzaguer en gravissant la pente ; tout en négociant les virages, j'ai un aperçu de plus en plus dégagé d'Atomville et au-delà. La ville, oblongue, miroite dans le désert, les champs et les parcs irrigués qui l'entourent lui donnent un air d'oasis, on dirait aussi une énorme broche de verre et d'émeraude. Par contraste, les Zones paraissent plus vagues, elles forment un vide qui se reconnaît surtout à l'absence de route, de bâtiments, de champs cultivés. Toutefois, en prenant de la hauteur, je reconnais quelques éléments : le dôme panthéonien du SURGEX ; les cheminées des Réacteurs-B, C, D et F, là-bas où la Chiawana décrit un énorme Ω dans la terre épuisée ; et la forme allongée des vieilles usines de décantation chimique qui, selon Cathy, furent en leur temps les plus gros bâtiments du monde.

Le jour de mon arrivée, j'ai découvert (grâce à un autre dépliant de Lucille) que cette région abritait un autre point commun assez insolite entre Jack et moi. J'en ai cherché les traces pendant le trajet depuis le SURGEX mais je n'ai rien vu ; ce n'est que maintenant qu'elles apparaissent avec clarté. Vous voyez les ondulations du sol dans le désert, comme elles sont parallèles ? On dirait des rayures géantes… Elles sont dues au fait qu'il y avait un grand lac à l'époque glaciaire, le lac Missoula, au nord d'ici, qui

faisait la moitié de ce qui est aujourd'hui l'Alberta. Ce lac était fermé au sud par un mur de glace de trois kilomètres de haut, et quand la planète s'est réchauffée, le mur a fondu et s'est écroulé, ce qui a provoqué une monstrueuse inondation de toute la région ; des milliards de mètres cubes d'eau se sont précipités, entraînant des masses rocheuses de plusieurs centaines de tonnes chacune, qui ont défoncé le soubassement basaltique, en le rayant comme de gigantesques fourchettes.

Quand la température retomba, le mur de glace se reforma, le lac se remplit de nouveau ; et tout le cycle était prêt à recommencer indéfiniment… Ce relief en est le résultat, on appelle ça un sol à croûte chenalisée ; en gros, c'est le genre de relief qu'on trouve au fond de n'importe quel lit fluvial, sauf que là, c'est agrandi mille fois. Il n'y en a que quelques exemples dans tout le système solaire. L'un d'eux s'étend sous mes yeux ; *un* autre (le plus énorme) se trouve sur Mars, à la sortie des canaux de la *Lunae Planum,* dans la partie nord de la *Valles Marineris.* Et le troisième est un endroit qui s'appelle Newtondale, à quelques kilomètres au sud-ouest de Featherbrooks ; un endroit où je suis souvent allé faire de la randonnée. Curieux, hein ? Le père et le fils, se baladant chacun sur ce que la Terre présente de plus ressemblant à un relief martien. L'hérédité ou une coïncidence ? Appelez ce numéro pour voter (l'appel vous sera facturé 50 cents la minute).

Et donc je m'interroge à ce propos, et puis à d'autres, je m'interroge sur Babe, sur Jack et ses esquisses d'un crâne de cheval, est-ce que tout ça ne se rejoint pas quelque part, est-ce que ce n'est pas l'essence même de cette mystérieuse sculpture de granit dont personne ne sait rien, quand tout à coup, je déboule sur le sommet plat d'Eagle Mountain, ayant négocié sans le savoir le dernier tronçon de piste. Et les voilà soudain devant moi, dressées à la vue de tous. Bon Dieu. Elles existent pour de vrai.



Après avoir arrêté la voiture, je déambule autour du monument, trop inquiet à l'idée que quelqu'un m'attende en embuscade pour oser m'approcher des pierres. Encore que ce ne soient pas exactement des pierres ; même à distance, je vois bien que tout ça a été coulé dans du béton, il y en a pour des tonnes, du béton moulé avec des espèces de ridules à la surface pour conférer un petit air d'authenticité "lithique". Stonehenge. C'était cassé, ils l'ont refait… en Amérique, évidemment. Stonehenge, et un pick-up blanc.

Bon. Il est là, donc. Qui que ce soit.

— Il y a quelqu'un ? » je crie. Comme il n'y a pas un souffle de vent, ma voix porte loin. Pendant un moment, tout reste silencieux ; la seule réponse que j'obtiens, ce sont les stridulations des cigales qui se planquent dans les touffes d'herbe sèche. Et puis le voilà qui surgit de derrière *un bloc* de fausse chalcolite, bien encadré sur un fond de ciel bleu délimité par les pierres levées ; comme s'il avait longuement répété son geste.

— C'est vous, dis-je, qui m'avez laissé le mot ?

— C'est bien moi.

— Et qui m'avez envoyé les cendres. » Ça, ce n'est pas une question.

Il ôte sa casquette rouge et passe ses doigts écartés dans le tapis emmêlé de ses cheveux couleur de glace. « Comment le savez-vous ?

— L'écriture ; c'est la même sur le mot et sur la boîte de café. »

Il sourit. « Bien joué. » Ses yeux font penser à deux pièces d'argent posées en équilibre sur des boules de billard toutes craquelées. Il me tend soudain la main, même si je suis à cinq mètres de lui. « Nick Lemery, dit-il. À votre service.

— Ah ouais ? Vous me devez un boulot. »

C'est très bizarre. Depuis presque un mois, je rêve de ce moment, je m'imagine que ce sera une épreuve de force, qu'il va falloir se battre, peut-être. Mais maintenant que j'y suis, je ne me sens pas du tout combatif. J'ai l'impression que c'est en partie à cause de Lemery lui-même. Il n'est pas comme Cox ou Belin, du genre coriace, ni à l'instar de Jack tel que je me souviens de lui, c'est-à-dire fou, mais animé d'une puissante folie. En le voyant là, debout sous sa casquette Massey-Ferguson tachée de cambouis,

ses pantalons rentrés dans ses bottes en caoutchouc, toutes les images de Gandalf auxquelles je l'avais associé s'évanouissent d'un coup. Il n'a pas du tout l'air puissant. Il a plutôt l'air… sans défense, pour ainsi dire.

Ce n'est pas une raison pour que je lui fasse confiance.

— À quoi ça rime, les balivernes du style "Venez seul, n'en parlez à personne" ? » demandé-je, pas du tout décidé à réduire mes cinq mètres d'avance au cas où il faudrait soudain que je me mette à courir. « C'est quoi, ces conneries ? Pourquoi vous ont-ils foutu dehors, à la Feste ? Qui êtes-vous ? Cet enfoiré d'Unabomber ?

— Je suis fermier, dit-il. Et aussi un bon ami de votre père.

— C'est lui qui vous a dit de me contacter ? »

Pas de réponse.

— C'est lui qui vous a dit de me suivre ? »

Silence.

— Et l'incendie ? C'était un accident ? »

Haussement d'épaules.

— Oh, et puis merde… »

Je passe à côté de Lemery pour pénétrer dans le cromlech et je vais m'asseoir en m'adossant à l'autel. Il ne me flanque plus du tout la trouille. Quelqu'un d'aussi agaçant n'a aucune chance de représenter un quelconque danger. Sauf s'il essaie de m'horripiler à mort, évidemment.

Il me suit, gagne le centre du cercle et s'accroupit devant moi. « Vous êtes vraiment comme votre père, vous savez. Je ne pensais pas que vous le seriez, mais si. Vous avez la même impatience que lui. »

Je ne réponds pas puisque ça ne mérite aucune réponse à mes yeux. Ce qui a l'air de réjouir Lemery ; il s'octroie une bouffée de joie qui vient gonfler les traits de son visage comme une injection de Botox, ce qui chasse un peu les rides de son angoisse.

— Savez-vous ce qu'on a découvert récemment à Stonehenge ? Je parle du vrai, en Angleterre, me demande-t-il.

— Non, mais j'ai comme qui dirait l'impression que vous allez me l'apprendre.

— Un alchimiste. Ils l'ont appelé l'Archer d'Amesbury, vu qu'il a été enterré avec quinze flèches et un grand arc.

— Ah oui ?

— Eh oui. Il a été enterré sous un tumulus, juste à côté d'une allée processionnaire, avec trois glaives de cuivre, cinq gobelets, son arc et des bijoux en or qu'il avait portés dans sa chevelure tressée ; de l'or qu'il avait probablement fondu lui-même. D'après le motif des isotopes contenus dans ses dents, on a déterminé qu'il venait d'Europe centrale, peut-être de Suisse ou de l'ancienne région minière de Bohême. Mais il a voyagé vers l'ouest et s'est finalement retrouvé dans la plaine de Salisbury, où sa connaissance des métaux lui a conféré un pouvoir certain. Savoir comment transformer des morceaux de roche en métal pur et acéré ? Pour l'époque, c'était de la magie. Qui sait ? C'est peut-être lui qui a eu le premier l'idée d'aller chercher des chalcolites au pays de Galles. Il est mort il y a quatre mille cinq cents ans, alors les dates correspondent. »

Je regarde de nouveau les ongles rognés et incarnés de Lemery, les cals de ses mains, sa chemise déchirée et fatiguée et, esquissée dans ses pupilles mornes, la logique à deux dimensions du fermier. « Qu'essayez-vous de me dire exactement ?

— À votre avis, l'alchimie, ça parle de quoi ? »

Je m'affaisse encore un peu contre l'autel, résigné à subir une nouvelle dose de délire à la mode de Jack. Putain, ça me fout le bourdon. C'est exactement ce que je m'étais dit, dans la cuisine de Cox : que tout ce qui m'attendait au terme de cette quête inepte entre toutes, ça ne serait rien d'autre qu'un bon gros tas de fadaises. « Écoutez, on m'a déjà tout raconté. Le pain, la bière, la purification de l'âme et la transformation de la matière. Et ça ne veut strictement rien dire.

— C'est parce que vous ne tenez compte que des symptômes et des effets secondaires. C'est comme si je vous demandais : à quoi sert une ferme ? et que vous me répondiez : à conduire des tracteurs. Vous seriez à côté de la plaque. » Pour la première fois, Lemery se livre au rituel du coup-d'œil-alentour-pour-voir-si-personne-ne-nous-observe. Je l'attendais depuis un moment déjà, mais c'est le premier qu'il exécute vraiment. Il me fait signe de me rapprocher, se penche en avant, me prenant ainsi au piège de son haleine-guillotine : avec son châssis de houblon, son éclairage au maïs sucré et son couperet de bactéries en décomposition, la machine me coupe bien proprement le cou. « Ce dont je parle, dit-il en grinçant, c'est d'utopie. Comment réaliser la société idéale, la cité idéale. » Il se recule un peu,

baissant les paupières à demi comme s'il espérait que je lui baise les mains pour le remercier de m'offrir son savoir.

— Oh, allez vous faire voir.

— Vous ne comprenez pas ? dit-il.

— Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre ?

— Ceci », dit-il. Du bout de l'index, il trace le *circulus quadratus* dans le gravier fin. « Vous reconnaissez ce que c'est ?

— Évidemment ; c'est sur la boîte de café, vous le savez foutrement bien. En fait, il y en a même partout où je pose les yeux. C'est le symbole alchimique de la structure de la matière. Les cinq éléments. On m'a expliqué tout ça. »

Lemery fait un sourire, du genre énigmatique. « C'est une interprétation possible. Mais il en existe une autre, tout aussi valable. Ce symbole, voyez-vous, peut aussi être interprété comme celui d'une forteresse d'or. La cité idéale. La Nouvelle Jérusalem. Après tout, le cinquième élément, est-ce que ce n'est pas une brique même de la Cité divine ? Est-ce que ce n'est pas censé être la pierre philosophale ?

— Allez savoir.

— Écoutez », dit-il en effaçant ce qu'il a dessiné puis en égalisant les gravillons pour remettre son ardoise improvisée à zéro. « C'est très simple… »

On n'est pas sortis de l'auberge.

— Dans l'ancien temps, avant Babylone et la cité d'Ur, il n'y avait que des villages clairsemés qui décrivaient un vague réseau de négoce, les territoires faisaient un patchwork au fond des plaines. Dans ces villages, tout le monde adorait la bonne vieille Terre-Mère ainsi qu'une tripotée de dieux liés au climat et aux animaux, mais aussi la Lune évidemment, qui était la plus importante divinité de toutes parce que c'était sa lumière qui permettait de chasser. C'est ainsi que tout était organisé, par ces dieux-là. Les chefs et les chamans endossaient tour à tour la personnalité d'un dieu, le dieu de la pluie par exemple, ou le dieu-cochon ou le dieu-léopard… celui qui était le plus propice à la survie de la tribu. Et puis quelqu'un a eu une idée : et s'il n'y avait qu'un seul dieu, et que ce soit le soleil ? Non, parce qu'avec tous ces dieux indigènes, là, il n'y avait pas moyen de s'organiser, on n'arrivait jamais à rien ; c'était beaucoup trop compliqué, on n'arrivait jamais à satisfaire tout le monde, vous passiez tout votre temps à

apaiser l'un ou l'autre. Alors que s'il n'y avait qu'un seul dieu pour gouverner les autres et si un seul chef le représentait, un roi-solaire disons, qui lui parlait directement et incarnait son pouvoir sur Terre, alors ça, ça vous permettait d'exercer un pouvoir sur les dieux, sur les gens, les bêtes, le climat. Sur tout et sur tous.

— Un anneau pour les gouverner tous… » dis-je tout en pensant que j'ai nettement préféré la version de Jack dans l'interview de Cox, celle qui dit que le dieu-soleil est passé à l'avant-scène à cause du bouleversement climatique ; je la trouve bien meilleure que cette minable théorie du complot.

— C'est tout à fait ça, dit Lemery.

— J'ai dit ça pour plaisanter.

— Il ne faut pas plaisanter avec ça.

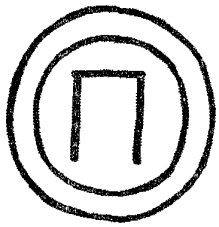
— Désolé. »

Lemery renifle un coup, s'accroupit de nouveau et, après avoir attendu un moment où il me laisse marronner pour savoir s'il va continuer à se prendre la tête pour mes beaux yeux, il dessine un autre cercle dans le gravier. « Le symbole que le soleil s'est choisi, ce n'était pas une plume d'aigle ni une peau de léopard ni une tiare de maïs, mais un cercle, bien évidemment. Ce fut la première idée abstraite. Une représentation du soleil en soi, ainsi qu'une suggestion de l'unité et de l'idéal de perfection ; après tout, le soleil est la chose la plus parfaite, la plus intègre, la plus immuable qui vienne à l'esprit de tout un chacun. Et même, il est tellement parfait qu'on ne peut pas le regarder en face. Mais ce n'est pas tout. C'est aussi le symbole de quelque chose d'autre.

— Un trou ? dis-je, mais à l'instar de Cathy, pour ne pas dire de tout le monde dans cette ville d'agités du bocal, Lemery est équipé d'un pontage à sarcasmes.

— Une protection. Une enceinte. Une barricade. Si vous devez construire un mur de défense, le cercle est-la forme la plus simple, la plus facile parce que c'est celle qui nécessite le moins de matériau, c'est la plus facile à défendre parce qu'elle n'a pas d'angle mort où l'ennemi pourrait se dissimuler. Donc : deux cercles, le roi-solaire et la fondation. Tôt ou tard, ces deux concepts se rejoignent. Alors, qu'est-ce que vous obtenez ? Si vous examinez les vestiges de toutes les cités archaïques de l'histoire humaine, vous verrez qu'elles partagent trois éléments structurels. » Du

bout de son index crasseux, Lemery trace un trait à l'intérieur de l'anneau. « Elles ont un palais où réside le roi-solaire. » Il trace un deuxième trait, perpendiculaire au premier. « Elles ont un temple où nichent les prêtres. Ce sont eux, les cerveaux de l'opération, ils prédisent les saisons, les éclipses, les trucs de ce genre, ils disposent de tout un savoir sacré qui leur permet de montrer qu'ils sont en contact avec le grand dieu-soleil… et qu'ils peuvent contrôler les actes du roi-solaire, lequel, la plupart du temps n'est d'ailleurs qu'un homme de paille. » Il trace alors un troisième trait, qui vient faire le troisième côté d'un carré. « Enfin, il y a un grenier à blé, où ils tiennent en réserve la nourriture qu'ils perçoivent en guise d'impôts, et dont ils tirent le *vrai* pouvoir, celui de nourrir les gens quand ils sont affamés. Ces trois choses, plus le mur d'enceinte, forment une citadelle. Semez quelques maisons autour », ajoute-t-il en traçant un second cercle un peu plus large autour du premier, « et hop : une cité. C'est comme ça que tout a commencé. Ça ne vous rappelle rien ? »



Bien obligé de reconnaître que oui. « Stonehenge », dis-je impressionné malgré moi et un peu intrigué aussi, même si je m'efforce de ne pas le laisser paraître. « Mais pourquoi le dessin sur la boîte n'a-t-il que trois côtés, alors que celui du Réacteur d'Atelier et la reproduction sur bois en ont quatre ?

— Parce que Jack avait commencé à travailler d'après le *circulus quadratus* et puis il s'est dit que c'était là une version corrompue d'un symbole encore plus ancien, celui qui, si on le traçait à même le sol, devenait de fait une cité. Et toutes les références de l'alchimie à des trinités, au principe ternaire et à la transformation de l'âme, c'est aussi de ça que ça parle. Parce que ce symbole a effectivement été le sortilège qui a transformé les gens, qui les a fait passer du statut de villageois à celui de sujets. C'était un sortilège puissant, il s'est propagé comme un virus, et il a changé une

société clairsemée de nomades, d'agriculteurs de subsistance et de chasseurs-cueilleurs en ce que nous appelons aujourd'hui une civilisation.

— Mais c'est quoi, le rapport ? Qu'est-ce que ça a à voir avec la présence de Jack à Atomville.

— Avez-vous écouté ce que je viens de vous dire ? Votre père était un *magicien* ; il est venu ici pour lancer un sort.

— Mon père, c'était un romantico-dépressif qui a foutu sa vie en l'air et qui s'est suicidé parce qu'il ne pouvait plus supporter de vivre à l'idée de ce qu'il avait fait.

— Vous le pensez vraiment ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Alors vous n'êtes pas très observateur.

— T'es qui pour me dire ça, espèce de sale ventilé de la tronche ? Est-ce que tu sais seulement de quoi tu parles, là… à me coller aux basques depuis Salt Mountain comme un espion à la noix, à me parler de magie et de sortilèges comme n'importe quel azimuté qui se pique à coups d'Harry Potter, à m'envoyer les restes de mon père sans même avoir la décence de me dire de quoi il s'agit ?

— Je devais être certain que vous viendriez.

— Alors pourquoi vous ne m'avez pas envoyé une putain d'invitation, comme quelqu'un de normal ?

— C'est ce que j'ai fait.

— C'est pas ce que j'appelle *normal*.

— Jack n'était pas normal.

— Ça, au moins, c'est clair. Les gens normaux ne se baladent pas dans le désert en jetant des sortilèges.

— Ici, oui. »

Je ne considère pas que cette remarque mérite une réponse, aussi je n'en donne pas. Ce qui n'a pas l'air de déranger Lemery outre mesure. Il se lève, fait quelques pas vers une des pierres levées, tend un bras en direction des Zones.

— Regardez cet endroit. Tout ce savoir, toute cette alchimie, c'est ici que ça a fini. Pendant quatre mille ans, tout ça a dérivé un peu n'importe où, ça s'est perdu, mélangé à d'autres choses, aux techniques de brasserie, de cuisine, de métallurgie, au christianisme, au mysticisme et à des tas d'autres

merdes, jusqu'à ce que les alchimistes reprennent du poil de la bête, qu'ils arrêtent de respirer les vapeurs du mercure, qu'ils développent la chimie et qu'ils découvrent enfin leur propre trinité : proton, neutron, électron. Vous ne croyez tout de même pas que la première explosion atomique s'est appelée l'Expérience Trinity par hasard ? Ces types savaient parfaitement ce qu'ils faisaient. Leurs bombes et leurs réacteurs ont permis à la puissance du Soleil d'être délivrée à la surface même de la Terre : je vous parle d'une divinité solaire véritable, pas seulement d'une idée abstraite. Les réacteurs, les usines de retraitement, les silos d'ogives… les voilà, les nouveaux palais, les greniers et les temples. C'est ça, le nouvel échelon des rois-solaires et des prêtres. Érigez un périmètre de sécurité tout autour, construisez une ville-dortoir pour les gens qui y travaillent, et vous vous retrouvez avec quoi ? Je vais vous le dire : avec la Nouvelle Jérusalem.

» Saviez-vous que c'est à Atomville qu'ont été pratiqués les premiers découpages de lotissements pavillonnaires ? Eh bien, c'est le cas. Et ça a très bien marché, parce que c'était la maison idéale pour ceux qui voulaient vivre à l'extérieur des murs de la nouvelle citadelle. Pas étonnant que le concept de lotissement se soit répandu à travers toute l'Amérique en même temps que sa puissance nucléaire. C'était le signe visible, pour ceux qui savent regarder, qu'un nouvel État s'instaurait, un État dans l'État. À la fin des années 40, les exigences de l'industrie nucléaire, qui n'est que la face publique de cet État secret, dictaient déjà la politique de ce pays. Et elle a continué de grandir, l'industrie nucléaire, elle a franchi les frontières, jusqu'à ce que dans les années 60, avec la course à l'armement, les centrales énergétiques et la multitude des technologies dérivées, on en arrive à un point où les exigences du secteur atomique dictaient les politiques gouvernementales de la moitié du globe. Avez-vous la plus petite idée de ce qu'elle nous a coûté, cette belle expérience du nucléaire ? *Mille milliards de dollars* depuis 1945, rien qu'aux États-Unis. C'est un chiffre que vous ne pouvez même pas *concevoir*. Ce n'est plus un État, c'est un putain d'empire. À lui seul, il maintient à flot une forte proportion des économies majeures du monde, il contrôle des millions d'emplois, il dirige la destinée de milliards de gens, et tout ça parce que le produit qu'elle fabrique est si dangereux et si toxique qu'il lui garantit son existence même en tant qu'institution, à l'industrie nucléaire, et ce pour plusieurs milliers d'années. Pire encore, cet empire n'a de comptes à rendre à personne ; nul ne peut l'atteindre. Sur le plan démocratique, c'est une entité

rigoureusement injustifiable. Personne n'a voté pour elle, personne ne peut la débouter. Elle possède la moitié de la presse du pays, et maintenant que la General Electric a acheté NBC et que CBS a été acheté par Westinghouse, elle possède aussi la télévision ; du coup elle ne court plus le moindre risque d'être mise sur la sellette, en tout cas pas de l'intérieur du pays. Vous avez entendu parler du Vrai Gouvernement mondial, Cooper ? De la Société de l'Aube dorée ? Des Illuminati ? De la Fraternité hermétique de la Lumière ?

— Bien sûr, tiens. Je regarde *X-Files.*

— Les *X-Files*, je leur pisse à la raie ! jette Lemery en secouant violemment sa tignasse warholienne. J'emmerde ces putains de *X-Files* ! Les *X-Files* c'est bon pour les nazes et les ramollis du bulbe. Ce dont je vous parle moi, ce que je suis en train de vous dire, c'est que tout ça est vrai. » Il tend la main, doigts écartés, dans la direction d'où je suis venu. « Vous voyez Atomville, vous voyez les Zones, là-bas ? Vous voyez comme il n'y a rien presque rien, en surface ? Vous voulez savoir pourquoi ? Parce qu'à 90 %, ça se passe *sous terre.* Vous ne me croyez pas ? J'ai des cartes, j'ai des copies de plans, vous n'arriveriez même pas à en croire vos yeux. Ça fait des années que je les étudie. Oubliez le Tibet ou cette connerie d'Atlantide, c'est ici qu'ils se cachent. C'est ici la Cité du Soleil, la Cité sur la Colline. C'est ça, la Nouvelle Atlantide, mon ami. *Atomville. »*

Vous savez quoi ? Je m'en tape. C'est pas ça qui va me foutre la trouille, ça ne me flanque même pas l'ombre d'un frisson. Comparé aux "révélations" que Stasie m'a déversées dans le conduit auditif depuis toutes ces années en me racontant comment le monde marche vraiment, eh bien ça, ça n'arrive pas à la cheville. « Ouais… c'est ça mon vieux, dis-je. Et donc, votre cité souterraine, elle est habitée par des hommes-lézards de la sixième dimension, n'est-ce pas ? »

Lemery me lance un regard qui signifie que c'est moi le fou, dans l'histoire. « Quoi ? Mais de quoi parlez-vous, Bon Dieu ? Encore des conneries à la *X-Files,* c'est ça ? Je suis sérieux, Cooper. Je parle de gens véritables dotés d'un pouvoir véritable. D'un pouvoir que votre père a défié. Tout comme l'alchimiste d'Amesbury il y a quatre mille ans, il est venu de l'est avec des idées nouvelles, expliquant aux gens comment procéder ; comment prendre le temps en considération, et le monde, et l'environnement. Au début, ils l'ont ignoré ; puis quand ils ont compris qu'il avait quelque chose à leur donner, ils ont essayé de l'exploiter. Et

quand il leur a montré qu'il détenait un pouvoir bien à lui, celui de faire venir des crayons de combustible depuis l'Europe, tout comme son ancêtre avait fait venir des chalcolites du pays de Galles, alors… alors ils ont eu peur.

— On se calme. Quels crayons de combustible ? »

Lemery cligne des yeux. « Les crayons, quoi. Les assemblages pour la couverture fertile. » Je le regarde, toujours sans expression ; je ne sais absolument pas de quoi il parle. « Vous voulez dire que vous n'êtes pas au courant ? Bill ne vous a rien dit ?

— Dit quoi ?

— Je croyais que vous aviez parlé à Bill Valentine, à la Feste ?

— Qui est Bill Valentine ?

— Merde. » Il regarde ailleurs, rajuste sa tignasse dans sa casquette. « On s'y prend à l'envers.

— Quels crayons de combustible ? Je croyais que Jack travaillait sur une sculpture de granit conçue pour stocker des déchets transmutés ?

— Oui, L'Herme. Il travaillait dessus quand il est arrivé, mais il est passé à autre chose.

— Passé à quoi ?

— Des trucs plus importants. Mais ça ne sert à rien que je vous en parle maintenant. »

Le fermier quitte alors le cercle de pierres et se dirige vers sa camionnette. Je me lève pour le suivre. « Pourquoi ? »

Il ne me répond pas, continue à aller vers son véhicule, y grimpe, démarre.

— Ho ! Attendez ! Vous n'allez pas vous en tirer comme ça. Quels crayons de combustible ? »

Il plonge une main dans sa boîte à gants, y farfouille un moment puis me tend l'objet qu'il y a déniché par sa vitre ouverte. C'est une carte de visite toute cornée et tachée d'huile.

— Voilà. D^r^ Bill Valentine. C'est son adresse.

— Qui est-ce ?

— Allez le voir.

— Et après ? »

Mais Lemery est déjà parti. Dans un frottement de pneus, son pick-up lâche un pet d'échappement et de poussière, franchit d'un bond le rebord du plateau. Un instant plus tard, ses feux arrière ont disparu derrière la colline et je me retrouve seul, regardant tour à tour la carte et le disque du soleil qui se couche lentement, presque faiblement, tout en me demandant à quoi diable peut bien rimer cette histoire.

— Ah, Cooper ! » me hurle Lucille dans les oreilles à l'instant où je pénètre dans son bureau de réception, à l'hôtel. « Votre amie est là.

— Quel ami ? J'ai pas d'amis.

— Vous en avez au moins une, et elle m'a l'air très bien. Je lui ai dit que vous étiez parti en vadrouille, aussi je me suis dit que vous ne tarderiez pas à rentrer. Elle vous attend près de la piscine. »

La piscine est petite, en forme de haricot et entourée d'une enceinte qui s'avance sur le parking, je crois que je l'ai déjà dit. L'enceinte est une haute palissade de bois, du coup quand on est dans la piscine, on ne sait pas qu'on est sur le parking. Oui enfin, bon.

Je reprends le couloir pour regagner l'entrée, esquivant le chariot de la femme de ménage, tout en essayant de comprendre pourquoi Kelly est revenue. La nuit dernière, il m'a semblé que je lui avais plutôt flanqué une frousse bleue. Peut-être qu'elle est venue tirer un petit coup, par charité ?

Ça me dirait bien, ça.

Mais la personne qui m'attend allongée sur un transat en plastique près de la piscine n'est pas Kelly. La personne qui m'attend n'a pas une peau crémeuse et de blonds cheveux blonds ni de blanches dents blanches ni des lèvres couleur cerise tendrement mordillée, non ; elle a une peau couleur de riche bois bien huilé, un carré de cheveux raides, et elle arbore un air palpitant d'égocentrisme que j'ai souvent essayé d'égaler en vain. La personne allongée sur un transat en plastique et qui feuillette un magazine en sirotant une canette de Fresca est la dernière personne que je m'attendais à voir : la personne qui attend sirote feuillette… c'est Liz.

— Cooper ! Enfin… »

Je ne dis rien. Du moins, pas tout de suite. Je reste à regarder un moment, depuis la porte où je me sens encore à l'abri. Puis je dis :

— Je croyais t'avoir demandé de ne pas venir.

— Tu vois, je suis venue quand même.

— Comprends pas.

— J’ai pris un congé.

— Mais pourquoi ? » Bon, loin de moi l’idée de vouloir jouer au type qui regarde les dents du cheval donné, mais quand même…

— Parce que, lorsque nous avons parlé au téléphone, tu n’avais pas l’air dans ton assiette. Alors je me suis fait du souci.

— Assez pour prendre un avion jusqu’ici et me trouver ? »

Elle acquiesce d’un coup de menton. Elle porte une paire de lunettes de soleil Gucci que je ne lui ai jamais vues ; elle a dû les acheter à l’aéroport. Elles sont très noires et dissimulent complètement ses yeux.

— Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, Cooper, je m’inquiète pour toi ; vraiment. »

Ce qui devrait me rendre heureux, quelque part. Sauf qu’il y a quelque chose qui cloche.

— Alors qu’est-ce qui s’est passé ? Vous avez rompu, avec Doug ? » dis-je pour la mettre à l’épreuve, pour essayer de toucher un nerf.

En plein dans le mille. « Combien de fois devrais-je te répéter qu’il n’est pas mon putain de petit ami ?

— Alors qu’est-ce qu’il est ?

— C’est mon *patron* ! Écoute-moi bien : je suis venue voir si tu allais bien parce que je me faisais un sang d’encre. Littéralement. Je veux dire que j’en ai fait un ulcère. Mais si tu ne veux pas de ma présence, je peux prendre le premier avion qui retourne au pays. J’ai un billet chez Air Miles, de toute façon ; alors tu vois, ça ne m’aura pas coûté grand-chose, juste un peu de temps et ce qui reste de notre amitié. »

Ce qui ne fait pas lourd, pourrait-elle ajouter. Mais elle ne le fait pas, du coup je culpabilise parce que j’ai essayé de tout foutre en l’air.

— Je suis désolé, parviens-je enfin à dire. Vraiment désolé. Seulement, tout est si… Ce qui se passe ici, c’est salement tordu. » Puis, délaissant la contemplation de la pointe en caoutchouc de mes Converse où mes yeux traînaient depuis un bon moment, je dis : « C’est bon de te revoir.

— Toi aussi, c’est bon de te revoir.

— Tu veux monter dans ma chambre ? Je peux te faire du café. Il y a une cafetière.

— Tu ne bois pas de café, dit-elle.
— Ouais bon, il y a des choses qui changent. »

OceanofPDF.com

Bill Valentine

Je raconte à Liz le côté totalement farfelu d'Atomville, je lui parle de la vieille maison de Jack, de la Feste, de ma rencontre avec les Trevisan, de ma visite à l'atelier où Jack est mort, de l'œuvre d'art envolée. Elle est d'accord avec moi pour dire que la disparition d'un bloc de granit de deux tonnes est pour le moins insolite. Elle me demande comment j'ai perdu les cendres, disant que j'ai mentionné le fait au téléphone, bien que je ne m'en souvienne pas ; malgré ça, je lui raconte ce qui s'est passé à la douane. Puis je m'aperçois qu'il se fait tard et que si je veux suivre la suggestion de Lemery, il faut que j'aille voir Bill Valentine maintenant. Je propose à Liz de m'accompagner. « Bien sûr », répond-elle comme si je lui avais proposé d'aller faire les courses au supermarché du coin.

— C'est la voiture avec laquelle tu t'es planté ? me demande-t-elle quand nous arrivons à la Honda.

— C'est celle-là, oui.

— Oh là là… Tu as averti l'agence de location ?

— Non. Je ne leur ai pas parlé depuis mon départ de Boston. J'étais censé rendre la voiture il y a dix jours. Ils doivent se demander où je suis.

— Tu veux dire que tu n'as pas respecté le contrat ? Mais espèce de parfait imbécile… Tu te rends compte que techniquement, ça s'appelle du vol de voiture qualifié et que tu pourrais très bien aller en taule pour ça ?

— Ah bon ? Ah merde… Moi, je croyais qu'ils se contenteraient de piocher sur ma carte de crédit. Pour tout t'avouer, je n'y ai pas du tout pensé. J'avais d'autres trucs en tête.

— La police n'a pas essayé de te retrouver ? »

Je fais non de la tête en lui ouvrant la portière côté passager.

— Eh bien, c'est carrément miraculeux ! dit Liz en s'installant. Tu n'as même pas envisagé qu'ils pourraient le faire ? Regarde, moi je n'ai eu aucun mal à te trouver à Jackass Flats. »

Je ne réponds pas avant d'avoir fait le tour de la bagnole et d'y être monté. Il y a un petit algorithme qui carbure sous mon crâne en s'efforçant de déterminer un facteur.

— Ici non plus, dis-je après avoir bouclé ma ceinture.

— Effectivement, dit-elle, ici non plus. Encore que ça s'est révélé plus dur.

— Mais pas impossible.

— Non, c'est sûr, pas impossible. »

Je démarre et sors du parking. Je sais où nous allons ; si l'adresse que Lemery m'a donnée est correcte, Bill Valentine habite juste au coin de la rue où se trouve l'ancienne maison de Jack, sur l'avenue Neutron.

— Et donc, comment m'as-tu trouvé ? Il y a plus de trois motels à Atomville. Et ne me dis pas que tu as fait une recherche bancaire. » Je dis ça pour plaisanter, mais elle ne rit pas. « Tu n'as quand même pas fait ça, si ?

— J'invoque le 5e amendement.

— Putain, Liz ! À quoi joues-tu ? Il y a un mois, tu étais une vraie sainte-nitouche et aujourd'hui tu te la joues agent double.

— Je t'interdis de dire ça.

— N'empêche que c'est vrai ! En plus, ça m'impressionne. Déjà la première fois, c'était assez dingue, mais alors là, deux fois en une semaine… »

Elle détourne la tête et regarde par sa vitre. « Je suppose qu'une fois qu'on a fait le premier pas, la suite est plus facile. Je préférerais qu'on n'en parle pas, d'accord ?

— Si c'est ce que tu veux…

— Oui. »

Seulement moi, cette histoire me fait retomber en enfance, avec des frissons et tout, alors je n'ai pas envie de lâcher le morceau. « Moi Mulder, toi Scully, hein ? dis-je dans le but de déclencher une réaction, un sourire au moins.

— Ne fais pas ça, Cooper. Ce n'est pas drôle. Tu ne devrais pas plaisanter avec ça.

— J'essaie seulement de te dérider.

— Je vais très bien. C'est pour toi que je m'inquiète.

— Moi ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Je ne sais pas. Tu as changé.

— Ah bon ? Je me sens très bien.

— Justement. Avec tout ce qui s’est passé, tu devrais te sentir très mal.

— Peut-être que je suis en état de choc…

— Je vois bien que tu te crois pertinent, mais je dirais que c’est en effet une forte éventualité.

— Oh allez, quoi…

— Non je suis sérieuse ; regarde, fais le compte : depuis deux semaines, ton père est mort, tu as perdu ton travail, tu as parcouru la moitié de la terre sans rien dire à personne, alors qu’avant tu ne pouvais même pas aller au coin de la rue sans envoyer trois e-mails, tu as eu un tas de problèmes avec les cendres, il y a eu la voiture et tout ça, et apparemment tout ce que tu ressens, c’est : absence de réaction émotionnelle.

— Ah si, j’en ai eu, des réactions émotionnelles ! dis-je en pensant à la fois où je me suis fait attaquer par le fils de Salopette à Salt Mountain.

— Oh bon, d’accord, tu n’es pas obligé de m’écouter. Mais de mon point de vue, ton comportement présent ne te ressemble pas du tout. Tu étais plus cohérent quand tu m’as hurlé dessus l’autre jour au téléphone. »

Je suis là, les mains sur le volant, je regarde la route vide devant nous. Pourquoi n’y a-t-il pas de circulation ?

— Peut-être que tout cela est une bonne chose. Peut-être que tout ce qui s’est passé a eu une énorme influence sur moi. Peut-être que c’est en train de me changer à un niveau fondamental, et que c’est ce que tu vois à l’œuvre en ce moment. Peut-être que je suis en train de foutre à la poubelle vingt années de neurasthénie galopante. Après tout, c’était bien l’objectif de ce voyage.

— Mais je t’aimais bien comme tu étais avant. »

Pas assez, je dirais. « C’est gentil à toi de me dire ça,

Liz, mais il se trouve que ce n’était pas mon cas.

— Tu ne t’aimais pas ?

— Non. Je me haïssais. Je n’étais pas heureux.

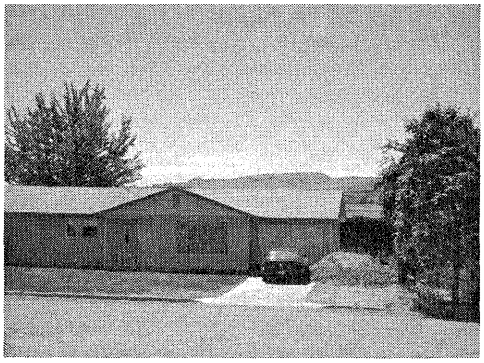
— Et maintenant, oui ?

— Pour l’heure, je ne suis rien. Mais ce n’est pas grave. Peut-être que quelqu’un quelque part a décidé qu’il était temps de procéder à de profondes rénovations dans la vie de Cooper James. Et puisque les forces mises en jeu m’ont l’air très impressionnantes, à quoi bon les combattre ? Autant se laisser porter…

— Un tout nouveau Cooper ?

— ’Xactement. »

Liz tourne la tête, se renfonce dans son siège et son regard se perd dans la rue vide. « Je pense que tu dois découvrir ce qui est arrivé à ton père », dit-elle d’une voix tendue, un tantinet effrayée, assez distante aussi.



On voit tout de suite que la maison de Bill Valentine appartient à un ami de Jack, parce que, bien qu’elle soit du même type que toutes celles du quartier, c’est la seule dont l’allée qui mène au garage est à moitié bouchée par un gros tas de terre incompréhensible. Je gare la Honda de l’autre côté de la rue, nous traversons et sonnons à la porte. Au bout d’une minute, comme personne ne s’est pointé, Liz suggère qu’il n’y a peut-être personne. Mais je désigne la voiture garée à côté du tas de terre ; son moteur cliquette encore d’avoir tourné récemment. Je re-sonne et cette fois, j’entends des pas. Et la porte s’ouvre.

L’homme qui vient d’ouvrir, je le reconnais ; c’est le type absolument pas séduisant qui vendait des gravures sur bois à la Feste.

— C’est *vous,* le D^{r} Valentine ?

— Je suis teuh-très heureux de faire votre connaissance, Cooper. De reuh-refaire », dit-il en me tendant la main et en souriant comme pour dire : et qui d’autre voudriez-vous que je sois ? « Seuh-s’il vous plaît, appeuh-

pelez-moi Bill. Neuh-Nick Lemery a téléphoné pour meuh-me dire que vous alliez veuh-venir. Enteuh-trez. »

Nous nous exécutons et nous retrouvons bientôt assis côte à côte sur le divan qui trône dans son séjour bordélique. Il s'assoit en face dans un fauteuil crapaud recouvert d'un tissu marron, et reste silencieux un moment, nous regardant tour à tour (moi, surtout) derrière ces lunettes qu'il a. J'ai l'impression d'être un spécimen de choix, une phalène introuvable prise dans les rets d'un entomologiste.

— Le feuh-fils de Jack…, dit-il enfin.

— Euh… ouais, c'est moi. C'est quoi, cette histoire de crayons de combustible ?

— Assemblages pour couverture fertile, me corrige-t-il. Seuh-savez-vous de quoi il s'agit ?

— Je suis allé au SURGEX. »

Il sourit. « Cathy vous a fait la visite ?

— Oui, dis-je gêné sans bien savoir pourquoi. Et donc ?

— Jack et moi, nous en inh-importions.

— Vous en *importiez* ? D'où ? » J'ai l'air incrédule d'accord, mais on le serait à moins, non ?

— C'est une leuh-longue histoire.

— J'ai tout mon temps. »

Bill sourit, tout excité, lisse son pantalon du plat de la main. Il est évident qu'il attend de pouvoir débiter son histoire depuis pas déjà mal de temps, et maintenant que le moment est venu il ne se sent plus de joie. « Avant, je travaillais au SURGEX, en tant qu'ingénieur neuh-nucléaire. Ma speuh-spécialité, c'était les canalisations. J'ai participé à l'élaboration des seuh-systèmes qui permettent de feuh-faire circuler le sodium liquide autour du cœur ; ça sert à le reuh-refroidir, vous comprenez ? J'ai pris ma retraite il y a trois ah-ans, juste avant l'arrivée de Jack à Atomville. »

Une fois encore, mon cerveau se met en branle, clic-clac-cloc. Bill + Tuyauterie, que je me dis. Bill + Tuyauterie =… ?

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Au Comité de préservation du Réacteur-beuh-B. Vous en avez entendu parler ? Bien sûr, il a été déclassé il y a longtemps, mais je fais peuh-partie d'un comité constitué de retraités comme moi, qui se keuh-

consacre à sa préservation en tant que meuh-monument national. Il devait être détruit meuh-mais nous nous sommes battus pour qu'il soit reuh-reconnu officiellement en tant que site du peuh-peuh-peuh-Patrimoine mondial. Le secrétaire du comité a un jour invité Jack à deuh-donner une keuh-conférence lors de notre réunion mensuelle, après laquelle nous avons deuh-discuté, lui et moi. Il s'est avéré que nous avions beuh-beaucoup d'intérêts en keuh-commun. »

Ma petite équation se résout soudain ; je demande à Bill si c'est lui qui a monté l'élément de tuyauterie exposé au centre pour les visiteurs, celui qui présente un moletage. Son visage s'illumine.

— Oui ! C'est meuh-moi qui l'ai fait. Jack l'avait vu aussi ; c'est ce qui nous a reuh-rapprochés tout d'abord. Je crois qu'il a été la seule peuh-personne à jamais keuh-comprendre ce que cela signifiait en fait. »

J'acquiesce, tout faraud de ma petite déduction digne d'un détective. « Et les assemblages, alors ? »

Bill opine du chef, lui aussi. « Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Se levant de son siège avec toute la grâce d'un patient sous lithium, il va en ahanant vers un meuble en chêne surmonté d'une vieille télé et d'un magnétoscope VHS en équilibre précaire, meuble qui semble abriter une décharge de cassettes vidéo. Il en choisit une (sur quels critères, je n'en sais rien, étant donné que la plupart d'entre elles n'ont ni boîtier ni étiquette) et la glisse dans le lecteur, après quoi il lui faut encore se livrer à diverses expérimentations avec les câbles, les prises et les télécommandes avant qu'une image se sente enfin le courage d'apparaître.

Nous sommes dans une salle de banquet ou un centre de conférences ; il y a un dîner en cours. De longues tablées de gens en costumes sont disposées parallèlement, perpendiculaires à un mur de fond au milieu duquel se dresse une tribune, où parle un homme à cravate noire. La caméra se trouve à une hauteur d'homme et demie environ, l'objectif est sur grand-angle, ce qui donne une bonne vue d'ensemble. L'estrade est petite et lointaine ; il y a un insigne ou un logo dessus, mais on est trop loin pour voir de quoi il s'agit.

— Qu'est-ce que c'est ? » demandé-je. Il n'y a pas encore de son.

— C'est la vidéo d'une conférence que Jack a deuh-donnée pendant un séminaire, il y a près de trois ans. C'est là que toute cette histoire

d’importation s’est mise en beuh-branle. Reuh-regardez. »

Je reviens à l’écran, où l’image fait un zoom avant, ne cadrant pas encore la tribune, mais se rapprochant assez pour que je distingue le logo.

— C’est l’insigne du SURGEX, dis-je.

— Ce séminaire avait pour but de réunir des fonds pour une souscription au programme du seuh-surgénérateur. Le SURGEX est meuh-menacé depuis déjà plusieurs années. Le ministère de l’Énergie considère que le peuh-projet est un échec, beuh-beaucoup trop cher, sans débouché, ils veulent arrêter les subventions et mettre le réacteur sous la neuh-naphtaline. Cathy teuh-Trevisan s’est démenée comme une deuh-diablesse pour trouver les moyens de meuh-maintenir le projet à flot. C’est elle qui a eu l’idée du seuh-séminaire ; elle s’est dit que si on faisait venir des experts neuh-nucléaires du keuh-Canada, de France, du Japon et d’ah-Allemagne, et si on réussissait à leur faire accepter que ce qui se passait au SURGEX était valable en termes de recherche, alors on pourrait peut-être teuh-trouver des financements indépendants.

— Pourquoi voulait-elle que Jack intervienne ?

— Elle teuh-trouvait qu’il ferait un excellent chargé de relations publiques, et qu’un artiste pas complètement leuh-leuh-largué saurait amadouer des Européens assoiffés de keuh-culture. Et ça, pour les ah-amadouer, il les a ah-amadoués, encore que peuh-peut-être peuh-pas de la manière qu’elle ah-avait espérée. Ah c’est là, voici Jack ; regardez… » Appuyant maladroitement sur la télécommande, Valentine monte le son, juste à temps pour nous permettre d’entendre le type au veston nous demander de bien vouloir accueillir l’orateur de la soirée, M. Jack Reever, artiste. Il fait un geste côté jardin, il y a des applaudissements, la caméra tremblote comme pour entamer un panoramique, elle y renonce, puis un petit homme à lunettes et cheveux en brosse, vêtu d’une veste sport, cravate grise et pantalons mal assortis, pénètre dans le cadre. D’abord, je me dis qu’il doit y avoir une erreur, que Bill s’est trompé de séquence sur la bande. Je ne le reconnais que lorsqu’il s’empare du micro.

C’est Jack. « Bon Dieu ! Il est si… Il est… Putain qu’il est *vieux !* »

Liz ne dit rien. Bill non plus. Ils écoutent ce que dit Jack, qui a commencé à parler. Bill est tout rayonnant ; Liz a plutôt l’air de quelqu’un qui prend des notes.

Bonsoir à tous. Mon nom est Jack D. Reever et je suis l'attraction post-dînatoire. Bon, je sais que vous venez tous de passer deux journées bien remplies de conférences et autres tables rondes, que vous venez de faire un bon gueuleton grâce à l'obligeance des excellents cuistots de l'Auberge de Chiawana [légers applaudissements] *et ce que vous aimeriez sans doute voir maintenant, tout en buvant votre cognac et en fumant votre cigare, ce serait un bon vieux comique qui soulagerait vos épaules de ce fardeau qu'est la planète pendant, disons une demi-heure, surtout ceux d'entre vous qui ont fait la moitié du tour de la Terre pour venir ici. Hélas, je suis là pour vous annoncer qu'à cause d'une malheureuse omission dans ce qui, autrement, s'est avéré un programme de conférences sans défaut, lorsqu'il a fallu trouver un orateur post-dînatoire, on s'est aperçu que le budget avait complètement fondu. Et les comiques ne sont pas bon marché, quoi qu'ils en disent. Aussi, dans leur sagesse, les organisateurs ont décidé d'opter pour… eh bien, non pas pour le meilleur choix possible, mais pour, disons le plus économique. Ils ont trouvé un sculpteur. Moi.*

— Ça ne va pas du tout, là, dis-je. Je ne crois pas que je pourrais supporter ça.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Il m'arrive que je n'ai pas entendu sa voix depuis vingt ans ! Et voilà qu'il se ramène fringue comme un ingénieur nucléaire et… Euh… je dis pas ça pour vous, hein ? ajouté-je à l'intention de notre hôte.

— Laisse-lui une chance, me dit Liz. Si tu as trop les boules, signale-le, c'est tout. » Elle prend alors ma main dans la sienne.

Alors bon, qu'est-ce qu'un sculpteur vient faire au SURGEX *? vous demandez-vous, je l'entends d'ici. Quel est le rapport entre un sculpteur et la technologie de la surgénération ? À tout prendre d'ailleurs, qu'est-ce qu'un sculpteur fout à Atomville* ? *Eh bien cela vous surprendra peut-être de savoir que dès mon enfance, je me suis intéressé à la technologie nucléaire ; peut-être plus que nombre d'entre vous qui êtes assis là devant moi aujourd'hui. Je sais ce que vous vous dites ; vous vous dites que j'ai eu une enfance pourrie, et vous avez raison. Bien que je sois un peu plus âgé que la plupart d'entre vous, ou du moins j'ai l'air plus âgé… euh… enfin bref, de mon temps, il n'était pas rare que les garçons, à Noël, reçoivent des panoplies de petit chimiste atomique, comme celle que m'offrit mon père.*

Ça paraît incroyable aujourd'hui, mais dans les années 50, le discours officiel autour de l'énergie atomique était résolument positiviste. On entendait Edward Teller à la radio qui nous parlait des progrès phénoménaux qui nous attendaient au coin de la rue en cette ère merveilleuse du nucléaire, il nous serinait avec ses grands projets, comme par exemple de creuser un gigantesque port en Alaska à coups de bombes à hydrogène pour favoriser l'industrie de la pêche et exploiter le pétrole. Il fallut attendre que Peter Sellers le caricature en D^r^ Folamour pour que les gens commencent à réagir et à réfléchir ; encore qu'à mon avis, vous, vous pensez plutôt que c'est Peter Sellers qui porte seul cette lourde responsabilité.

Ce qu'entendant, le public rit un peu jaune, et Liz me serre la main un peu plus fort. Si le but de son geste est de m'apaiser, c'est raté. D'accord, je désire tenir la main de Liz depuis que je l'ai rencontrée, mais quitte à ce que cela se produise (ce que je n'aurais jamais cru possible) j'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances. Parce que là, il y a quelque chose qui cloche. J'avais imaginé quelque chose de plus chaleureux, de plus caressant, plein d'amour, quoi. Mais sa peau est froide, ses os sont saillants et métalliques. L'expérience est si éloignée de l'idée que je m'en faisais qu'à vrai dire, j'en ai des frissons.

Quoi qu'il en soit, on m'a offert une panoplie de la Société de chimie Porter. "Sans danger ! Sans souci ! Passionnant !" proclamait la boîte. "L'Histoire de l'énergie atomique grâce à des expériences sûres et intéressantes". Bon. Dans la boîte, il y avait donc des petits morceaux d'uranium et de radium, et aussi ce truc qu'on appelait un spinthariscope, dont on se servait, après s'être enfermé dans un placard ou une chambre noire, pour observer les traceurs libérés par la décomposition du radium. Apparemment, il n'était venu à l'idée de personne que si ces petites choses avaient eu la peau de M^me^ Curie, il n'aurait peut-être pas fallu les mettre entre les mains de jeunes adolescents.

Cette fois, les rires sont un peu plus assurés ; Jack est en train de gagner son public. Encore que s'il se les met dans la poche, moi ce serait plutôt le contraire.

— Il ne m'a jamais raconté un truc pareil, dis-je. Il ne m'a jamais dit ça, sur son enfance. »

Mais bon, c'était comme ça. D'accord, ça n'a pas réussi à me donner le cancer… pas encore. La pire chose qui soit arrivée, c'est qu'un jour j'ai rangé l'uranium à côté de l'Instamatic Kodak de mon paternel et que la pellicule qu'il venait de terminer a été irrémédiablement voilée. En tout cas, je suppose que j'ai été sacrément mordu parce que quelques années plus tard, j'ai conçu une "Expérience de génétique radioactive" que j'ai présentée à la 5e fête annuelle des Sciences de Seattle. J'avais demandé au vétérinaire qui s'occupait des chiens de mes parents de me montrer comment fonctionnait la machine à rayons X de sa salle opératoire ; j'avais pris huit couples de hamsters en âge de se reproduire et je les avais soumis, les pauvres bêtes, aux rayons X, pour voir ce que ça ferait à leur progéniture.

Cette fois, le public est mort de rire. Moi, j'aurais plutôt envie d'incendier quelque chose.

Dès la troisième génération, j'avais obtenu des mutations, encore que je n'aurais su dire si elles étaient dues à l'irradiation ou à la consanguinité. C'est-à-dire que je ne me souviens pas vraiment si je contrôlais ce genre de détails. N'empêche que j'ai reçu la médaille de Médecine vétérinaire pour mes efforts, même si je ne saurai jamais ce que les juges ont pensé de moi. Aujourd'hui, si un gosse faisait ce que j'ai fait à l'époque, on l'embarquerait illico pour le coller en école de redressement, mais bon, ces gens adhéraient vraiment à la politique d'Edward Teller, ils pensaient que j'allais devenir l'Oppenheimer de la radiobiologie ou un truc comme ça. Je suis prêt à parier qu'aucun d'eux n'aurait imaginé qu'à la fin de l'année, j'allais abandonner l'école et quitter le foyer familial pour devenir cow-boy.

C'est donc l'une des raisons pour lesquelles je suis ici : mon enfance bizarre, un peu perverse. Mais il y en a d'autres, notamment bien sûr, la sculpture (on va y venir) et aussi celle qui fait pendant à la science nucléaire, celle qui est son yin si le nucléaire est le yang, je veux parler… de l'alchimie.

Oh, moi je l'ai bouclée trop longtemps.

— C'est des conneries ! Ça n'a rien à voir ! dis-je en éclatant et en retirant ma main de l'étreinte de Liz.

— Rien à voir avec quoi ? dit-elle d'un air choqué.

— Avec l’interview qu’il a donnée à Cox à Graniteburg. Il donne une version complètement différente de son enfance, une version complètement différente des raisons qui l’ont poussé à créer des œuvres d’art nucléaires ; de tout !

— Il n’y a que les imbéciles qui ne changent pas d’avis.

— Changer, peut-être, mais pas au point de réinventer le passé de fond en comble.

— Peut-être qu’il se contente d’être économe avec la vérité. Peut-être qu’il pensait que ce qu’il avait dit à Cox ne conviendrait pas à un public de ce type. »

Je me lève d’un bond pour éteindre le magnétoscope. « Dis plutôt : à des gens comme Stasie et moi.

— N’éteins pas ! Ça n’a même pas commencé…

— Et merde avec ce truc ! Je sais déjà très bien ce qu’il va raconter. Il va jacasser à propos d’alchimie dans le but de justifier l’usage du SURGEX. C’est ce que Cathy m’a raconté quand je suis allé là-bas. Je ne l’ai pas crue à ce moment-là, mais maintenant je vois bien qu’elle disait vrai. Il s’est vendu au système, et c’est marre.

— Tu peux parler…

— Ce que j’ai fait ou pas n’a rien à voir avec la question, répliqué-je. Je refuse d’entendre ça. Mon père, faire l’apologie de l’industrie nucléaire ! » Je regarde les deux autres, espérant qu’ils vont manifester leur soutien à mon indignation ; mais Liz arbore un air soucieux et Bill est franchement gêné. « Enfin quoi, j’ai traversé la moitié du globe pour savoir ce qui est arrivé à ce crétin, et sur quoi je tombe ? Sur… justement, sur un parfait crétin. Est-ce qu’il avait une âme, seulement ? Est-ce qu’il y avait quoi que ce soit chez lui qui ait eu une valeur quelconque à ses propres yeux ?

— Mais bien sûr que oui, enfin ! dit Liz connement.

— Pourquoi “bien sûr” ? Rends-toi à l’évidence. Depuis que je suis ici, j’ai rencontré… » En comptant sur mes doigts, je retrace mon itinéraire. « Max Depaoli, Cox Macro, Phil Metzger, Patrick Belin, le baba cool en salopette, Todd et Cathy, Lemery, le bon D^{r} Valentine… Tous des gens si radicalement différents les uns des autres que si on les mettait dans une même pièce, ils se sauteraient à la gorge au bout de trente secondes. Et pourtant, tous se sont complètement identifiés à Jack, ils l’ont tous considéré comme leur meilleur ami à un moment donné. Alors qu’il n’avait

rien en commun avec aucun d'eux ! C'est toujours la même histoire qui recommence. Tout a commencé avec Stasie et moi. C'est… C'est comme s'il n'avait pas eu d'identité propre, comme s'il prenait la forme que les gens voulaient qu'il prenne ; et quand il avait tiré d'eux ce que lui voulait, il les trahissait, leur tournait le dos et se barrait. C'était qu'une espèce de caméléon, un lycanthrope, un truc comme ça. Ah, ça me débecte, tiens ! »

Debout, je braille après Liz et Bill, dont les expressions ne sont plus du tout respectivement soucieuse et gênée, mais arborent plutôt le relâchement bovin des gens qui se retrouvent brusquement confrontés à une information trop complexe pour qu'ils puissent l'avaler d'un seul coup.

— Je n'avais peuh-pas l'intention de vous embeuh-barrasser, Cooper, dit Bill en bégayant. Je peuh-pensais que ça vous ferait peuh-plaisir.

— J'en sais rien… Je ne sais pas ce que ça me fait. Enfin quoi, mon père a tout abandonné derrière lui afin de poursuivre son putain d'idéal artistique et là, il flanque tous ses principes à la baille. Depuis le début du voyage, je me dis que bon, il a peut-être abandonné sa famille, mais au moins il a tenu ses engagements envers lui-même. Alors qu'en fait… mes couilles, oui, il n'y croyait pas le moins du monde.

— Vous n'y êtes pas, dit Bill en secouant la tête. Vous n'y êtes pas du tout… Il n'a jamais opéré la transmutation qu'il deuh-devait mener au SURGEX. Elle a été ah-annulée. »

J'entends bien ce qu'il me dit, mais je suis trop remonté pour mettre un terme tout de suite à mon petit éclat. « Pourquoi ? Puisqu'il brossait tout le monde dans le sens du poil, Cathy et les autres…

— À keuh-cause de ce qui s'est peuh-passé ensuite, ce soir-là. Au seuh-séminaire. » Bill souligne ses paroles en faisant des gestes dans l'air avec ses mains. « Vous comprenez… La conférence de Jack, les Européens et les jeuh-Japonais, ils l'ont beuh-bue comme du petit-lait. Quand il a eu terminé, il a été seuh-submergé de gens qui lui deuh-donnaient leur carte de visite.

— Oh le petit veinard !

— Oui, et l'une de ces personnes était un Allemand, un cadre de l'industrie neuh-nucléaire qui s'appelait Herr euh-Hühnerstall, un des types les plus importants du seuh-séminaire. Il travaillait pour keuh-Kraftwerk, le conglomérat allemand ; pendant vingt ans, il avait été responsable de la construction du KFFR-2573, le plus gros seuh-surgénérateur du monde. Il a payé un coup à Jack et tout en beuh-buvant du porto et en feuh-fumant un

cigare, il lui a expliqué qu'il avait feuh-fini le réacteur dans les temps impartis, sans dépasser le beuh-budget, et pendant qu'il attendait la ratification du beuh-Bundestag pour permettre la mise en route, une keuh-campagne en faveur de l'environnement a renversé l'opinion publique, qui n'a plus accordé son ah-aval à l'ensemble du projet. À la dernière meuh-minute, le gouvernement a changé d'avis et au leuh-lieu de recevoir la permission de démarrer les activités, Hühnerstall a reçu l'ordre de démanteler le travail de toute sa vie. Et donc, il se retrouvait au séminaire, les bras chargés de keuh-composants issus de son réacteur.

— Et alors ? dis-je en me frottant les yeux, m'efforçant de comprendre, vaguement conscient que c'est mon tour d'avoir l'air bovin.

Bill émet un petit gloussement. « C'est eh-exactement ce que Jack a dit qu'il avait dit : "Et alors, keuh-qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?" Et Hühnerstall lui a répondu : "Peut-être que j'ai quelque chose qui pourrait vous servir dans l'exercice de votre démarche artistique. Peut-être que si nous peuh-pouvions prendre le petit déjeuner ensemble demain matin, nous pourrions peuh-parvenir à un arrangement." Jack n'arrivait pas à croire à sa cheuh-chance. Ça faisait des années qu'il se démenait pour trouver des matériaux nucléaires, et voilà qu'un Allemand feuh-fou lui en offrait comme ça ! Alors il keuh-quitta le séminaire, se reuh-rendit à l'usine de feuh-frites où il teuh-travaillait pour faire bouillir sa marmite, il fit son temps, peuh-pointa à 6 heures du matin et reuh-retourna à l'hôtel où il enfila un keuh-costume dans les teuh-toilettes pour ah-aller prendre le petit déjeuner dans la suite de Hühnerstall. Et c'est keuh-comme ça que Hühnerstall, en sirotant son keuh-café et en grignotant ses keuh-croissants, lui a donné douze assemblages pour couverture fertile. »

Bill fait ensuite tout ce qu'il peut pour nous impressionner par l'immense signification de l'événement. Depuis l'inauguration du Projet Manhattan en 1940, rien d'approchant n'était arrivé. Aucune personne privée n'avait jamais reçu légalement le droit de posséder ce genre de matériel nucléaire. Peut-être que quelque part au fin fond d'une ancienne république soviétique, un caïd quelconque détient une ou deux ogives isolées, d'accord. Mais en être le détenteur légal ? Si Jack acceptait l'offre, il devenait à lui tout seul la plus petite puissance nucléaire du monde.

— Et il a accepté ?

— Euh-évidemment. Keuh-comment aurait-il pu refuser ? Ce qui est sûr, c’est que ça a feuh-fait du chambard. Personne ne veuh-voulait qu’il fasse ça, et quand je dis peuh-personne, c’était vraiment personne. Tout le monde était feuh-furieux, et au bout d’une semaine, les gens du seuh-SURGEX avaient changé d’avis pour la teuh-transmutation. Ils disaient qu’ils étaient toujours d’accord pour le laisser opérer, mais qu’ils allaient devoir lui facturer de menus frais.

— Menus comment ? »

Bill marque un temps mort en souriant. « Keuh-quatre-vingts millions de dollars.

— Oh putain !

— Comme vous dites. Jeuh-Jack en a été très affecté. Blessé, même. Que voulaient-ils qu’il fasse, disait-il, un vide-grenier ? Alors il a photocopié des prospectus : “Barbecue et collecte de feuh-fonds pour la Transmutation” et il en a glissé un sous chaque porte de la ville derrière laquelle vivait un cadre du ministère de l’Énergie. Il veuh-va sans dire qu’ils n’ont peuh-pas compris que c’était une peuh-plaisanterie. C’était bien deuh-digne de Jack, cette histoire. Il était beuh-brillant, surtout quand il se retrouvait le deuh-dos au mur.

— Vous l’aimiez beaucoup, n’est-ce pas docteur Valentine ? intervient Liz.

Bill rougit. « Nous étions ah-amis. Et même si j’avais travaillé au seuh-SURGEX, ce qu’ils ont fait m’a vraiment meuh-mis en colère. Ce n’était peuh-pas juste, de lui en peuh-promettre comme ça, et puis de lui teuh-tourner le dos. Alors je lui ai dit que je l’aiderais pour l’importation. C’était la meuh-moindre des choses. Et puis contrairement à beuh-beaucoup de gens, étant donné que j’étais à la retraite, je n’avais rien à peuh-perdre.

— C’était très généreux de votre part.

— Oui, peut-être, mais je dois reconnaître que si j’avais seuh-su dans quoi je meuh-m’embarquais, je ne crois pas que je l’aurais fait. Il n’existait aucune peuh-procédure formelle pour qu’un simple individu gère ce genre de situation ; Jack a dû se taper le même genre de démarches que s’il avait été une gueuh-grande entreprise, comme la General Electric ou Westinghouse. Sauf qu’eux ils ont d’énormes moyens en peuh-personnel et en beuh-budget. Pour un homme seul, surtout peuh-pauvre comme il l’était, ça freuh-frôlait l’impossible. Même avec meuh-mon aide, il a fallu près de

deux ah-années pour y arriver. Il nous a fallu veuh-vaincre d'incroyables meuh-montagnes de paperasse, et après chaque montagne, il y en avait une autre. Jack a veuh-vendu pratiquement tout ce qu'il avait pour keuh-collecter les fonds nécessaires. Finalement, il a même dû vendre sa meuh-maison, ce qui explique qu'il ait feuh-fini à l'atelier de Todd.

— L'atelier appartient à Todd ?

— Oui, il ne vous l'a pas dit ? Todd avait investi des parts dans le projet foncier, là-bas, et comme ça n'a peuh-pas marché, en gueuh-guise de dédommagement, il s'est retrouvé avec certains lots sur les beuh-bras. C'était inoccupé, alors il a dit à Jack qu'il peuh-pouvait s'y installer. C'était très jeuh-généreux de sa part, surtout qu'à cette époque, nous étions presque devenus des peuh-parias à Atomville.

— Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-il fait ça ? Puisque Jack était en disgrâce avec les gens du SURGEX…

— Mais il n'était pas en disgrâce auprès de Cathy. Ce n'est peuh-pas elle qui avait pris la décision au sujet de la transmutation. Elle veuh-voulait peuh-peut-être que ce soit accompli quand même. L'annulation l'avait fait enrager, et la facture encore plus. Seulement, elle ne peuh-pouvait rien y feuh-faire.

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas dit tout ça ? Enfin quoi, Todd m'a conduit lui-même à l'atelier… Et Cathy aurait pu me parler des importations quand nous sommes allés au SURGEX.

— Peut-être qu'elle se sentait gênée, suggère Liz. Peut-être que Todd s'est dit que si tu savais qu'il était propriétaire de l'atelier, tu chercherais à lui faire endosser la responsabilité de l'incendie.

— Mais pourquoi…, commencé-je en secouant la tête. Ça m'échappe complètement. »

Je regarde le D^r^ Valentine pour savoir s'il a une meilleure explication, mais tout ce qu'il veut, c'est nous raconter le matin où les assemblages pour la couverture fertile sont arrivés à Atomville. « Ils ont verrouillé la moitié de la ville avec des beuh-barrages routiers », dit-il en frottant ses mains sur ses pantalons, comme un gamin tout excité le matin de Noël. « Il y avait des gardes partout ; ils sont ah-allés jusqu'à peuh-pos-ter des mitrailleuses au seuh-sommet de certains immeubles. Votre peuh-père et moi, nous nous sommes rendus au keuh-complexe de la Kraftwerk, sur le cours Oppenheimer, où nous avons officiellement pris livraison de l'arrivage. Il a

fallu ouvrir les keuh-caisses, vérifier qu'il n'y avait pas de risques de contamination, signer une trentaine de formulaires. Jack a dit que c'était keuh-comme de recevoir une douzaine de momies égyptiennes, avec tout ce feuh-foutoir.

— Mais où les avez-vous gardées après ça ? Quand même pas dans son atelier ?

— Oh non. Bien sûr que non. Ça, on ne le lui aurait ceuh-certainement pas permis. Non, ils sont restés chez keuh-Kraftwerk, dans leurs installations seuh-souterraines, mais sous sa reuh-responsabilité à lui. Jack devait s'y rendre tous les mois pour effectuer les contrôles-santé du niveau de radiations. »

Bill s'arrête de parler et me regarde comme s'il espérait une réponse, comme si je devais absolument dire quelque chose d'étonnant ou de pénétrant. Quoi, je ne vois pas. Peut-être qu'il attend des excuses pour mon éclat de tout à l'heure, mais je ne crois pas que ce soit ça. Son regard veut dire autre chose.

— Bon, mais que voulait-il faire avec, une fois qu'il les avait ? »

Il hausse les sourcils puis lève les mains, des mains douces, potelées, des mains de travailleur intellectuel. Des mains comme les miennes, pas comme celles de Jack. « Je n'en sais rien. Il était tellement coincé par la bureaucratie qu'à mon avis, il n'aurait rien pu en faire, de toute façon.

— Pourquoi s'emmerder à les importer s'il ne pouvait pas s'en servir pour une œuvre d'art ?

— Neuh-nous n'avions pas saisi ce qui se passerait, au deuh-début. Quand nous l'avons compris, nous avons peuh-presque abandonné tout le peuh-projet. Mais c'est là que Jack a dit "Teuh-tu sais, Bill, je keuh-crois qu'on doit keuh-continuer quand même. Peut-être que le simple fait d'importer ces foutus machins sera seuh-suffisant."

— Quoi ? Il pensait que l'œuvre d'art, ça *consistait* à avoir mené l'importation à bien ?

— C'est ça, oui. En tout cas, c'est ce keuh-qu'il m'a dit. »

Au moment de partir, Bill nous demande d'attendre, disant qu'il a quelque chose pour moi. Il disparaît dans une autre pièce d'où il revient une minute plus tard, brandissant non seulement la reproduction du *circulus*

quadratus que j’avais vue sur son étal à la Feste, mais aussi la planche de bois à partir de laquelle elle a été imprimée.

— Elles eh-étaient à Jack. C’est lui qui les a feuh-faites.

— Vraiment ?

— C’est pour ça que je ne voulais pas vous veuh-vendre la reproduction. Meuh-mais je crois qu’il aurait voulu que vous l’eh-ayez. Ainsi que le beuh-bois. »

Je proteste un brin, disant que je ne peux vraiment pas lui enlever ça, mais il insiste. « Si veuh-voulez me reuh-remercier, faites quelques reuh-reproductions seuh-supplémentaires et envoyez-m’en une. Vous savez, Jack avait sa propre interprétation de ce que le *circulus quadratus* signifie. Teuh-très intéressante. C’est lors de la peuh-première conversation que nous avons eue lors de la réunion du Comité de préservation du Réacteur-beuh-B qu’il a découvert que c’était meuh-moi qui avait uh-usiné le tuyau. Il disait : et si en feuh-fait, les quatre segments latéraux représentaient les forces feuh-fondamentales et que le carré, ce soit la matière… Parce que si c’est ça, alors c’est la meuh-matière elle-même qui est le cinquième élément ; donc c’est la meuh-matière qui n’existe pas réellement. Seules les quatre forces, l’électrofaible, la nucléaire, l’électromagnétique et la gravitationnelle, elles seules existent vraiment. Les forces sont comme des champs de teuh-tension et les atomes sont le résultat de leurs intersections. Les atomes sont comme des nœuds, des nodosités dans le cheuh-champ de force ; quand ils sont bien liés, comme c’est le cas du keuh-carbone et des éléments qui occupent le milieu de la table de Mendeleïv, ils sont très stables. Mais plus on grimpe dans la classification, plus les nœuds se relâchent, jusqu’à ce qu’on arrive à l’uranium ou au teuh-tritium, les instables, ceux qui ont teuh-tendance à se deuh-défaire tout seuls. Si vous keuh-considérez la matière comme une immense teuh-tapisserie tissée à l’aide des deuh-différentes forces d’interaction, eh bien la radioactivité c’est la frange de brins qui seuh-s’effilochent sur les côtés. Jack deuh-disait souvent que veuh-vous, moi, les plantes, les étoiles et tout ce qui keuh-constitue le monde matériel ne sont rien d’autre que des meuh-motifs de la tapisserie. Et ce que moi je lui répondais souvent, c’est keuh-que c’est veuh-vrai, Jack. Et aussi que c’est pour ça qu’il est seuh-sage de reuh-rester loin du beuh-beuh… loin du beuh-beuh-bord. »

Bill doit rassembler toute sa volonté pour faire sortir le dernier mot ; quand il y arrive enfin, il l'expédie hors de son palais avec toute la force d'expansion propre aux postillons.

— Ça m'a tout l'air d'être un excellent conseil », dis-je en réprimant une envie d'essuyer le bois moucheté sur mon tee-shirt. Et puis je m'aperçois que, loin derrière les verres de ses lunettes blindées qu'il a, des larmes sont en train de monter aux yeux de Bill.

De retour au motel, je demande à Liz où elle est descendue.

— J'ai pris une chambre au Tomsk-43, répond-elle apparemment surprise que je ne l'aie pas deviné tout seul.

— Quoi ? Je pensais que tu voulais me surveiller de plus près ? »

Elle rit. « Peut-être. » Elle a l'air plus calme. Je crois qu'elle croit que je lui fais un brin de cour ; et qu'elle apprécie. Pendant une minute, tout en négociant un carrefour, je ne dis rien, je me contente de jauger la tension qu'il y a entre nous. Ce n'est pas le même genre de tension qu'il y avait avant. Je me demande si celle-ci ne serait pas sexuelle.

— Bon, et quand on sera arrivés, on fera quoi ?

— Oh, je ne sais pas… Je prendrai une douche, je déferai mes valises.

— Tu ne l'as pas déjà fait ?

— Pas encore, non. J'ai préféré te trouver d'abord.

— D'accord, dis-je. Et après ?

— J'ai un peu faim. Ça te dirait qu'on aille se chercher à manger ?

— Bien sûr, dis-je. Mais après ? »

Elle croit vraiment que je la drague, c'est sûr. « Après manger, je me mettrai au lit, je suppose, dit-elle en me retournant mon brin de cour.

— Vraiment ?

— Quoi ? fait-elle. Cooper ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Non parce que je me disais que ce n'était peut-être pas ce que tu avais envie de faire ?

— Ah bon ? dit-elle. Et que te disais-tu, exactement ? » Il y a tellement d'électricité dans l'habitacle que mon épaule droite commence à se trémousser.

— Je me disais…, dis-je en regardant dans le vide et tout en mettant le clignotant, je me disais que peut-être, avant d'aller au lit, tu comptais te remplir un petit PS-6. »

D'un seul coup, comme si la voiture avait été mise à la terre, l'électricité disparaît, ainsi que la tension qui allait avec ; la tension sexuelle, en tout cas. J'ai fait basculer Liz, je lui ai inversé ses polarités, et la tension a radicalement changé ; maintenant, elle est répulsive, métallique, tangible.

— Je t'emmerde, Cooper.

— Non Liz, c'est moi qui t'emmerde. Tu ne piges pas. Tant que tu remplis ces putains de formulaires, c'est comme si tu m'espionnais. C'est ça, la triste vérité. Que tu aies désobéi aux ordres n'a aucune importance, ni le fait que tu sois venue ici pour la meilleure des raisons. Tant que tu remplis des PS-6, tu n'es qu'un rouage de la machine, et toutes tes belles intentions n'ont aucune valeur, parce que tu n'es pas libre de tes actes.

— Ce n'est pas vrai…

— Que si, c'est vrai ! À ton avis, pourquoi je m'énerve quand tu pars dans un de tes délires antisociaux, au bureau ? Justement parce que tu ne le fais *qu'au bureau* ! Il n'y a que là que tu te sentes libre de t'exprimer. Mais dès que tu as quitté le bâtiment, on dirait que tu as une caméra collée dans le crâne, et voilà, tu n'es plus qu'une espèce d'automate.

— Comment peux-tu oser dire ça, alors que j'ai fait tout ce trajet pour…

— Tu n'as pas compris ? Ils *voulaient* que tu viennes. Tant que tu es ici, tu es leurs yeux et leurs oreilles, à Andrews, à Daniels, à tous les autres. Tu as vu ce que Jack faisait ici… Ils sont prêts à tout pour me garder à l'œil. Dieu sait ce que je vais devenir, moi fils de Jack Reever, perdu tout seul en Amérique. Bordel de merde, Liz ! Je parie qu'ils ont facilité ton départ, pas vrai ? Deux semaines de congés avec un préavis de trois jours ? Tu crois que ça arrive souvent ? La dernière fois que j'ai pris une semaine de vacances, j'ai dû m'y prendre huit mois à l'avance, et encore ils n'ont pas arrêté de râler. Réfléchis-y. »

Liz reste assise un moment en silence. Renifle.

— Je t'ai menti. Au sujet de la recherche bancaire.

— C'est Andrews qui a donné son aval, c'est ça ?

— Oui.

— Il va te falloir choisir, Liz.

— Choisir ?

— Featherbrooks ou moi. »

Elle ne choisit pas, pas tout de suite en tout cas ; nous sortons de la voiture, traversons l’asphalte et gagnons nos chambres respectives sans prononcer un mot.

OceanofPDF.com

Ken

Le lendemain, je m’éveille brusquement à 8 heures, seul,

les membres comme atteints d’éparvin, la face écrasée dans une flaque de bave, laquelle résulte d’un cauchemar où je tâchais de venir à la rescousse d’hommes d’affaires et de mères de familles japonais, tous un peu plus petits que la normale, juste avant l’explosion de Nagasaki. Comme dans la majorité de mes cauchemars, celui-ci avait la structure d’un jeu vidéo psychotique. Il y avait moi, géant relatif, qui courait en tous sens dans une rue bordée de maisons en bois, essayant d’attraper des femmes en kimono qui filaient de part et d’autre de ma personne, fuyant le nuage en forme de champignon qui grossissait à l’horizon comme un furoncle. Les ondes de choc se succédaient, chacune plus destructrice que la précédente. Les premiers dégâts se contentèrent de bousculer les gens, puis il y eut les brûlures au premier degré, puis les vêtements furent arrachés, ensuite les peaux mêmes. Il y eut sept ondes de choc avant l’explosion finale, et lorsque celle-ci se produisit, l’inutilité fondamentale du jeu (qui, jusque-là, s’était contentée de rester en suspens, un peu détachée de toute l’expérience, à la manière de ces informations véritables qui hantent souvent les rêves) se révéla enfin, puisque les gens que j’avais sauvés, tout autant que ceux que je n’avais pas sauvés, furent instantanément changés en silhouettes noires et blanches découpées sur un mur proche. Juste après, le mur disparut à son tour, et c’est alors que je me suis réveillé.

Cette ville, me dis-je après avoir utilisé mon inhalateur un grand coup pour rétablir ma respiration, cette ville me prend la tête.

Je me lève, je vais pisser et juste quand je tire la chasse, le téléphone sonne. Je retourne dans la chambre pour décrocher.

— Salut, Cooper.

— Kelly ?

— J’espère que je ne vous ai pas réveillé. » Froide comme un glaçon.

— Non, non. Je suis levé depuis un bon moment.

— Bien. Je vous appelle pour vous dire que les cendres de votre père sont arrivées. Elles sont ici, à la maison. Vous pouvez venir les chercher.

— Très bien. » Ma nonchalance m'étonne moi-même. « Je serai là dans une heure. »

Je prends une douche, enfile quelques frusques, passe par la réception du Tomsk-43 en espérant ne pas tomber sur Liz, salue brièvement Lucille, et puis je vais au Dennys du coin pour petit déjeuner sur le pouce ; sur le trajet, je prends un exemplaire du *Clairon Atomique* à l'un de ces distributeurs qu'ils ont un peu partout. Je suis donc assis là, à lire attentivement, tout en attaquant ma "Masse critique du Lève-Tôt" (pancakes, deux œufs, galettes de patates râpées, café à volonté, le tout pour 3,99 dollars) quand devinez ce qui se matérialise juste sous ma fenêtre, mais voyons ce n'est autre que la Subaru de Nick Lemery avec ses pare-bœufs. Il n'est pas seul ; avec lui, il y a un grand Noir baraqué vêtu de chinos, de Hush Puppies et d'une chemise rouge à carreaux.

Pendant qu'ils font le détour pour gagner l'entrée, je me force à prendre un air détaché ; pour une raison que j'ignore, mon cœur bat la chamade.

— On peut se joindre à vous ?

— Je vous en prie, faites comme chez vous. » Je leur fais signe de prendre place sur la banquette semi-circulaire qui épouse le contour de la table, même si franchement je n'ai aucune envie de me re-farcir le père Lemery maintenant.

— Nous ne vous dérangeons pas ?

— Moi ? » Je replie le journal. « Mais non, pas du tout. À vrai dire, je trouve plutôt rassurant de savoir que vous me suivez partout. »

Lemery se mâchouille les lèvres. « C'est une fausse impression. Je ne vous suis plus. La femme du motel nous a dit qu'on vous trouverait ici.

— Et vive le plan Vigipirate, dis-je en tendant la main au nouveau venu. Salut. Moi, c'est Cooper James. »

Il serre. « Salut. Ken.

— Salut. »

Ken est grand ; il a le même air imposant, le même bouc et le même regard de poisson mort qu'Eriq LaSalle.

— Ken est pilote d'hélicoptère, dit Lemery. Je voulais vous le présenter.

— Lui aussi…

— Oui, lui aussi.

— Au fait, je suis allé voir Bill hier soir.

— Je sais.

— Je me doutais que vous seriez au courant.

— Il vous a dit, pour les importations ?

— Oui. Mais je ne vois pas du tout ce que ça vient faire dans cette histoire. »

La serveuse nous aborde ; Lemery et Ken commandent du café. Elle apporte deux tasses et les remplit. Lemery ajoute de la crème et beaucoup de sucre ; Ken le prend noir.

— Pauvre Bill, dit Lemery en se versant un deuxième sachet de sucre blanc raffiné. Il n'a jamais réussi à tout bien piger. Voyez-vous, parmi les neuf cents millions de papiers qu'ils ont dû remplir pour avoir le droit de faire venir ces trucs, il y en avait un qui concernait la rémunération d'un officier civil en radioprotection, c'est-à-dire de quelqu'un qui serait responsable de la sécurité des assemblages une fois ceux-ci sur place. Normalement, c'est un boulot prévu pour plusieurs personnes qui se relaient, mais bien sûr Jack n'avait pas les moyens de payer une équipe. Il a donc donné son nom pour occuper le poste d'ORP. »

J'enfourne un morceau de pancake. « Et alors ?

— Alors, l'ORP doit demeurer à moins de trente kilomètres de ce dont il a la responsabilité, et ce à tout moment, pour le cas où il y aurait une fuite ou une urgence. Ce qui voulait dire qu'une fois les assemblages arrivés, Jack ne pouvait plus quitter Atomville. Sauf s'il cherchait à perdre ses droits de propriété en enfreignant la loi.

— Il n'avait pas la possibilité de faire des dérogations ? Ne pouvait-il pas nommer des gens à sa place, temporairement ?

— Si, il en avait le droit, et il a fait des demandes en ce sens. À chaque fois, ils ont trouvé des excuses pour refuser. C'était leur manière de le punir pour les avoir agacés.

— Mais enfin, les assemblages étaient de toute façon détenus par un substitut. Donc c'était un point de détail, non ? Ils ne pouvaient quand même pas décemment y recourir…

— Un point de détail, voire… Tenez : un vendredi soir, c'était après la livraison des imports, nous sommes montés dans le pick-up de Jack, on avait dans l'idée d'aller fêter ça à Seattle avec quelques-uns de ses vieux amis artistes. On allait vers l'ouest sur l'autoroute, pas loin d'Eagle Mountain, quand un flic de la patrouille atomique nous a arrêtés. On a cru à un truc anodin, du genre feu arrière qui ne marchait pas, mais le type a vérifié les papiers de Jack et puis il nous a dit… » Lemery fait une pause, le temps de chausser des lunettes de confort en plastique et de sortir d'une poche de son vieux gilet mauve un bout de papier à l'allure officielle. « … je cite : que le détenteur de la licence WN-10407-1 concernant des matières radioactives devait à tout instant demeurer disponible dans un rayon de trente kilomètres autour desdites matières radioactives définies ci-dessus, afin de rester à la disposition des forces de coordination responsables des procédures d'évacuation d'urgence de la population locale, en cas de fuite, déversement ou toute autre violation des règles de confinement telles que définies au paragraphe 13, alinéa 3 de WAC-246-273 : "Procédures d'urgence et d'évacuation", que ce soit en personne ou sous la forme d'un substitut reconnu et autorisé, lequel aura dû être autorisé au moins un, entre crochets : 1, mois à l'avance, suivant les dispositions telles que définies par WAC-246-281 : "Procédures concernant l'officier civil en radioprotection : délégation." Voilà. Démerdez-vous avec ça. »

Je m'humecte les lèvres, mais rien ne se passe. Ma dernière bouchée de pancake a viré au sable dans ma bouche. Je n'arrive pas à avaler.

— Vous êtes en train de me dire que…

— Quand ils ont compris qu'ils ne pouvaient pas empêcher les importations, ils ont fait en sorte que ça se referme comme une sorte de piège. »

Je vois. Il va bien me falloir une minute ou deux pour digérer la chose. Et voilà que j'ai de nouveau du mal à respirer. Je ressens ça, et aussi de la peur, tout à coup. Assez de peur pour que mes boyaux se fassent des nœuds et que des fourmis glaciales commencent à circuler dans mes mains, mes pieds.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, un piège ?

— Rien de plus : un piège ! Il ne pouvait plus quitter Atomville sans sacrifier tout ce pour quoi il avait travaillé. Ce qui n'aurait pas été trop grave, s'ils n'avaient pas commencé à le persécuter, à lui faire la vie

impossible pour l’empêcher de rester. Et c’est là que Ken intervient. Pas vrai, Ken ? »

Ken s’éclaircit la gorge. « Si », dit-il. Il a l’air très sérieux.

— Ken travaille au sein d’une équipe de sécurité, dit Lemery. Il est pilote d’hélicoptère ; patrouilles armées, secours d’urgence, ce genre de choses. »

Ken s’octroie un sourire. « Ça, c’est la théorie. Mais ce n’est pas ça qui occupe la majeure partie de mon temps.

— C’est quoi, alors ? » dis-je en posant ma fourchette et en repoussant mon assiette pas terminée.

Ken regarde Lemery, Lemery regarde Ken, Lemery opine du menton. « La chasse aux coyotes. »

Comme je ne vois pas très bien comment réagir à ça, je ne dis rien.

— Écoutez, dit Lemery avec impatience, dans les années 40 et 50, les scientifiques ne savaient pas quoi faire des saletés radioactives qui sortaient de leurs usines de production. Ce qu’ils ont fait, c’est qu’ils ont creusé des tranchées, là-bas au milieu des terres à croûte chenalisée, ils y ont coulé du béton, ont rempli ça d’effluent liquide et flanqué une dalle par-dessus. Sauf qu’il n’y avait que les parois et les chapes qui étaient en béton ; pas les fondations. À leur idée, les déchets devaient réagir avec les gravillons du sol, former des sels minéraux et se maintenir là, en suspension. Sauf qu’évidemment, comme n’importe quel écolier aurait pu le leur dire, ça ne pouvait pas se passer comme ça ; leur saloperie a continué de s’écouler comme une diarrhée, pour gagner les nappes phréatiques. Tout était conçu pour que l’effluent suinte par-dessous les parois et se solidifie en sels minéraux, et dans une certaine mesure, c’est ce qui s’est passé. Seulement, les sels minéraux qui se sont formés sont devenus la source d’un autre problème.

» Les animaux qui vivent dans le désert ont besoin de sels minéraux pour survivre. On met bien des pierres à lécher pour les vaches ; elles en ont besoin. Or ici, sur la réserve, on a une bestiole qui s’apparente au blaireau ; un peu plus gros qu’un raton laveur, avec une longue queue touffue et d’énormes griffes. Un sacré fouisseur bien vicelard. Ce qu’ils font, les blaireaux, c’est qu’ils creusent des tunnels, passent sous le béton et vont lécher les sels qui se sont formés sous le fond. Autant dire qu’il ne leur faut pas longtemps pour tomber malade et crever. Très bientôt, vous vous

retrouvez avec un réseau de terriers bien profonds, farcis de radioactivité, au fond desquels pourrissent des tas de blaireaux plus morts que morts.

» L'étape suivante, c'est l'arrivée des lièvres du désert, ceux qu'on appelle Jack Rabbits. Ces petits futés n'en ratent pas une. Il ne leur faut pas longtemps pour découvrir qu'il y a là un joli territoire foncier qui les attend et qu'ils n'ont plus qu'à mettre la patte dessus. Alors ils emménagent et ils fondent une petite famille. Ou du moins, ils essaient. Parce que rapidement, ils commencent à ne pas se sentir trop bien, eux non plus. Un mois ou deux plus tard, ils commencent à vadrouiller dans le désert, complètement assommés, le système nerveux rétamé par les métastases. Et c'est là qu'intervient notre pote le coyote.

» Pour lui, c'est la fête. Voilà qu'il se retrouve avec des lièvres dans tous les coins d'herbe, assis sur le cul à attendre, trop malades pour seulement courir. Il fait donc bombance et se dore le ventre au soleil. Au bout d'un moment, il se dit : "Hé les mecs, je tiens pas la forme, là !" Ce qui n'est pas du tout étonnant, vu qu'il y a maintenant un gros tas de plutonium qui se dirige vers ses vertèbres et vers son cerveau, pour la bonne raison que c'est ce que fait le plutonium. À ce stade, réfléchir devient compliqué pour le coyote, et vous aussi vous auriez du mal à réfléchir si vous aviez un caillot gros comme une orange à l'intérieur du crâne. Mais il est encore assez conscient pour comprendre que quelque chose l'a pris en chasse et veut lui faire la peau, alors il fait ce que lui dicte son instinct : il s'enfuit. Aussi vite qu'il peut, il fuit, il traverse les collines, s'enfuit le plus loin possible… Et les coyotes peuvent parcourir de sacrées distances quand il le faut. À vrai dire, ils migrent. Peu de gens le savent, mais c'est vrai. Bien sûr, en général, ils restent à l'écart des humains. Seulement là, leurs cerveaux paralysés par les tumeurs leur font oublier cette précaution élémentaire, et bientôt voilà M. Coyote qui laisse derrière lui une piste d'étrons radioactifs, une piste qui mène tout droit au cœur de Main Street, États-Unis d'Amérique, après quoi il se fait écraser par un poids lourd et les chats du quartier viennent se disputer ses restes avant d'aller se lover sur les genoux de la petite Jane ou du petit Johnny. Vous voyez le tableau ?

— Bon », dis-je en m'efforçant d'ignorer la nausée qui fait des embardées dans mon estomac. « Je ne vois toujours pas où est le problème. Vous n'avez qu'à poser une clôture autour des tranchées et utiliser une partie de votre budget de nettoyage à trente milliards de dollars pour les curer et les nettoyer. Emballé, c'est pesé. Non ?

— Ah, vous croyez ? fait Lemery sarcastique. Ça paraît simple. À ceci près qu'une bonne partie de ces tranchées est tout bonnement perdue. Elles ont disparu sous des couches de sable, de chardons et autres saletés du désert, résultat on ne sait plus où elles sont. C'était il y a plus de vingt ans, vous ne croyez tout de même pas que quelqu'un a tenu des registres aussi détaillés pendant tout ce temps ! C'est comme si ça remontait à l'âge de pierre ! Alors non, ils ne nettoient pas. À la place, ils… À toi de le lui dire, Ken. »

Ken tend la main vers le petit plat qui contient les condiments, prend un sachet de sucre en poudre, en déchire l'emballage et verse le contenu sur le set de table devant lui, tout en le regardant fixement. « Ce qu'ils font, c'est que deux ou trois fois par semaine, à l'aube ou en soirée parce que c'est le meilleur moment, ils me font sortir l'hélico, me collent deux ou trois mecs à l'arrière avec des fusils, et on part à la chasse. » Toute sa gravitas s'est envolée ; il a plutôt l'air d'un écolier pris en faute.

— Vous allez tirer le coyote ? Depuis l'hélicoptère ?

— Dans le coin, c'est considéré comme un avantage en nature.

— Un avantage… ?

— Ouais. Il n'y a que les huiles, les agents de grade supérieur, les chefs de secteur et les gens comme ça, il n'y a qu'eux qui ont le droit d'aller chasser. Ils font ça chacun son tour, avec des invités, ils ont même une petite compétition permanente ; avec des trophées, tout le bataclan. Pour eux, c'est le pied intégral, du divertissement à haut indice d'octane. Et l'un des mecs qui monte le plus souvent avec moi, c'est Todd Trevisan. »

Je le savais avant qu'il le dise. Les statuettes dans le bunker souterrain… Pas des chiens. Des coyotes.

— Todd ?

— Vous le connaissez, non ? » dit-il en me regardant, son œil ayant retrouvé une certaine dignité. « Nick a dit que vous le connaissiez.

— Ouais, je le connais.

— Vous a-t-il dit ce qu'il faisait ?

— Il m'a dit qu'il ne pouvait pas. Clause de réserve.

— Évidemment. La sécurité de Todd… C'est la même que moi, mais à un niveau supérieur. Une partie de son boulot, c'est la formation. Il est formateur, il forme surtout des agents. C'est ça, le boulot de Todd. Les

recrues de la CIA et du FBI se pointent ici, et un des trucs qu'ils doivent apprendre, ce sont les opérations secrètes. Ça ne s'apprend pas dans une salle de cours. Vous devez les faire sortir, vos agents, leur faire voir le monde, ils doivent s'entraîner sur des gens véritables. Se mettre en planque devant une baraque, prendre des photos, poser un mouchard sur un téléphone, ce genre de trucs. Et donc, le plus souvent, Todd vient chasser avec des collègues à lui, des recrues. Mais voilà qu'un jour, pas longtemps après que votre père avait effectué son petit import, Todd se pointe avec un type de Washington, quelqu'un qu'il cherche à impressionner. Mais le type ne s'en laisse pas conter. Pas le moins du monde. Certainement pas par le safari débile de Todd ; parce que, ça, il n'en a rien à foutre. Lui, il court après le vrai gros gibier : il cherche une occasion de rabattre son caquet à Todd. Il attend qu'on soit en vol et là, il dit… et je l'entends 5/5 dans l'intercom… il dit : "Alors Todd, vous comptez faire quoi, pour l'artiste ?"

— Il ne fait aucun doute qu'il parle de Jack, intervient Lemery. On ne peut pas dire que les artistes se bousculent au portillon à Atomville ; votre père était une gloire locale. Désolé, Ken ; continue.

— Alors Todd répond au type : "C'est difficile. Parce que figurez-vous que c'est un ami de ma femme." Et le type lui dit : "Dans ce cas, ne dites rien à votre femme. Simplement, débarrassez-vous de lui. Flanquez-lui la frousse. Virez-le d'Atomville. Je me moque de savoir comment vous vous y prenez, mais faites-le."

— Mais Todd louait son atelier à Jack ?

— Justement, dit Lemery. Il faisait ça par faveur envers Cathy, avant que Jack n'ait importé les assemblages, à un moment où personne ne croyait qu'il arriverait à mettre l'affaire sur pied. Sauf que, là, la situation a dégénéré, et Todd a commencé à avoir les foies, parce que si le type apprenait que Todd favorisait l'épanouissement de cette épine dans le flanc du ministère de l'Énergie, il pouvait dire adieu à son boulot.

— Qu'a-t-il fait, alors ?

— La vraie question, c'est qu'est-ce qu'il n'a pas fait ? En tout cas, il a embringué deux de ses recrues les moins favorisées par la nature sur le plan intellectuel et leur a dit de se livrer à une guéguerre psychologique : pénétrer chez Jack par effraction, y déplacer des trucs, coller un mouchard gros comme un cul d'éléphant sur son téléphone, le suivre partout. Ils appellent ça une opération de "confusion et démoralisation". C'est ça qu'ils

ont fait. Sauf qu'évidemment Jack ne pouvait pas partir. Pour ça, il aurait fallu qu'il veuille perdre les assemblages et qu'il prenne le risque d'effectuer une peine de prison pour ça. Alors ils ont fait monter les enjeux. Ils se sont emballés. D'abord, ils ont volé L'Herme. Ensuite…

— Ensuite, ils ont tué son chien, dit Ken.

— Thot ? » dis-je d'une voix faiblarde. Une idée horrible commence à se former derrière mon oreille droite. Je ressens physiquement, immédiatement, une douleur violente sous mon crâne, comme si on essayait de me trépaner à l'aide d'un laser monté sur un satellite à huit kilomètres d'altitude.

— Ouais. » Lemery. « Ils l'ont empoisonné. Ils n'auraient pas pu faire pire, à peu de choses près. Ce chien, pour Jack, c'était ce qui se rapprochait le plus d'une… » Le fermier s'interrompt de lui-même, mais ne parvient pas à dissimuler sa gêne. « Merde, il adorait ce chien, reprend-il un peu plus calmement. Il était vieux comme Hérode, tellement perclus d'arthrite qu'il pouvait à peine atteindre son écuelle, mais ils étaient ensemble depuis si longtemps… depuis que Jack avait quitté Graniteburg. Alors ça l'a dévasté. Il a stocké des victuailles, s'est procuré un flingue, s'est barricadé dans l'atelier et là, il les a attendus…

— Merde, dis-je. Nom de dieu de bordel de merde. » La douleur sous mon crâne a gagné en intensité, à un point presque insupportable. J'aspire l'air à pleins poumons, je serre les dents pour combattre une poussée de frayeur. J'ai des fourmis dans les mains au point qu'elles en sont paralysées ; le monde vacille autour de moi. J'ai la nausée, le vertige, je ne sens plus mes jambes. « Où voulez-vous en venir ? Ils ne pouvaient pas lui faire peur, alors ils ont essayé de le chasser par le feu, c'est ça ?

— Je n'ai pas dit qu'ils avaient essayé, murmure Lemery. J'affirme qu'ils ont réussi.

— Vous ne pouvez quand même pas proférer ce genre d'accusations comme ça ! Où sont les preuves ? »

Il ne bouge pas d'un cil. « Il y en a une énorme, planquée sous une bâche, dans le garage de Todd. C'est là qu'elle est. Au vu et au su de tous ceux qui voudront s'en donner la peine. »

Ça y est. Sans prononcer un mot, je me précipite aux toilettes, m'enferme dans un cabinet, m'assieds sur la cuvette. Je me plie en deux, j'agrippe mes chevilles, mets ma tête entre les genoux. J'essaie de respirer.

Rien à faire. Du sable dans les poumons, le cœur qui vibre comme une cloche fêlée, je me mets à trembler de partout. La panique s'empare de moi. Je sors l'inhalateur de ma poche, le laisse échapper, il roule sous la cloison et passe dans le cabinet voisin ; d'un coup, je me retourne, soulève la lunette et je vomis mon petit déjeuner en produisant une série de convulsions inversées.

Quand je suis de retour à la table, Ken est parti et Lemery m'attend, avec du café frais dans sa tasse et un plan.

Son plan est sévèrement cramé du ciboulot.

— Voulez-vous récupérer L'Herme et la faire sortir des Zones ? dit-il.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce que Jack aurait voulu. »

Nous sommes hors du Denny's, sur le parking, près de la Subaru désormais équipée d'un palan fort impressionnant.

— Non ? dis-je.

— Écoutez… à votre avis, que voulait-il faire avec ces assemblages, une fois qu'il les avait ?

— Je ne sais pas. Bill dit qu'il ne voulait rien en faire ; que l'importation suffisait en soi. »

Lemery fait non de la tête. « Non, ça, c'est des conneries. C'est l'une des histoires que Jack répandait pour cacher la merde au chat.

— Bon, alors peut-être qu'il voulait les faire transmuter par le LEAM pour les rendre inoffensifs ?

— Ça n'aurait pas marché. En plus du fait qu'ils avaient refusé sa demande de transmutation, le LEAM ne peut pas manipuler d'objets aussi gros ; il ne traite rien qui soit plus gros que le pouce. Il aurait fallu construire un réacteur spécial, et même dans ce cas, ça n'aurait rien démontré ; les crayons sont pleins d'uranium appauvri, qui n'est pas si radioactif. Alors non. Ce qu'il voulait faire, c'était les intégrer à un bloc de granit pour en faire un monument, un Stonehenge nucléaire, et le mettre au beau milieu des Zones, à l'endroit même où ils ont déversé toutes leurs saloperies.

— Un fanal ?

— Oui, mais pas seulement. Il s’agissait d’un envoûtement, une formule alchimique. Cela devait devenir une nouvelle citadelle, située au cœur de l’ancienne, conçue pour détourner sa puissance et la transformer.

— C’était censé fonctionner comment ?

— Holà, moi ça me dépasse, je ne comprends rien à ces trucs ; c’était Jack, le magicien. Il a essayé de m’en parler plusieurs fois, mais c’était bien au-delà de mes capacités limitées. Mais c’était ce qu’il voulait.

— Et alors ? Vous croyez que le fait de planter L’Herme là-bas fera office d’envoûtement miniature ?

— Quelque chose dans ce goût-là, oui.

— Vous êtes taré. Et même, comment comptez-vous l’emmener là-bas ? Ce n’est jamais que le désert le mieux gardé de la planète. »

Lemery sourit, ôte sa casquette, s’essuie le front. « C’est là que Ken entre en jeu.

— Quoi ? Vous comptez lui faire transporter la pierre par l’hélico ? » Je me moque de lui, là ; je le charrie.

— Oui. »

Ah. « Et comment allez-vous le convaincre de faire ça ?

— Il a déjà donné son accord. À vrai dire, c’est même lui qui en a eu l’idée. »

Je suis entouré de fondus ; ça y est, c’est officiel. « Il va perdre son boulot.

— C’est déjà fait, du moins ce sera fait dès qu’on saura qu’il a été vu ici, discutant avec vous et moi.

— Vous voulez dire…

— Qu’il faut qu’on le fasse maintenant. Aujourd’hui. »

Je réfléchis un moment. « Et si je ne suis pas d’accord ?

— C’est vous qui voyez. N’oubliez pas que Ken perdra son boulot de toute façon et que votre père se verra refuser la dernière demeure qui lui revient de droit.

— Euh… comment ça ?

— L’Herme. Elle est creuse. À l’origine, elle a été conçue pour abriter des déchets transmutés. Sauf qu’il n’y en a pas.

— Et alors ?

— Alors Jack l’a modifiée pour contenir quelque chose d’autre.

— Quoi donc ?

— Je pense que vous le savez. »

Je m’éloigne de Lemery un instant, je regarde par-dessus le capot de la Subaru, les voitures qui passent sur le cours Oppenheimer. Il y a quelque chose d’inexorable dans tout ce processus, quelque chose à quoi il est impossible de résister. Pour cette seule raison, j’ai envie de dire non, ça suffit, marre. Mais je ne vais pas le faire. Je suis trop fatigué. Je veux que ça s’arrête. Alors je vais faire ce que je fais toujours : baisser les bras. Bof, qu’est-ce que ça va changer ? Ce n’est pas plus dément que tout ce qui m’est arrivé ces dernières semaines.

— D’accord.

— D’accord ? Sûr ?

— Oui, je suis sûr. Vous pouvez y aller. Vous avez ma permission.

— J’espérais que vous diriez ça. Merci.

— Pas de quoi.

— Où sont-elles, au fait ?

— Les cendres ? Vous allez rire : chez Todd.

— Dans ce cas, qu’est-ce qu’on attend ? Allons-y.

— On y va », dis-je. Pourtant, en ouvrant la portière passager pour m’installer dans le pick-up, je ne peux pas dire que je me sente bien emballé.

— Au fait, comment ça s’est fait ? » demandé-je tandis que nous allons chez les Trevisan, enclin à parler de tout sauf des derniers moments de mon père. « Jack et vous ? Comment se fait-il que vous ayez fini si bons amis ?

— Ah, ça… dit Lemery en passant la quatrième. C’est mon métier de connaître tout le monde ici. Parce que je suis dans le racket contestataire, voyez ?

— Qu’est-ce qui vous pousse à vous en inquiéter autant ? Vous êtes bien le seul.

— Je ne suis pas un contestataire à tendance politique, mené par ses idéaux, si vous voulez savoir. En ce qui me concerne, mes motivations sont très simples : c’est une affaire personnelle. »

Je regarde la route, devinant qu'il me suffit d'attendre pour avoir les explications.

Il les donne. « Alors voilà : je suis né en 1947. L'année d'avant, j'avais eu un frère aîné, difforme, mort-né. Moi, je me suis pointé un an après, difforme aussi, mais viable, en gros. J'ai subi plusieurs opérations, j'ai eu des cancers, des furoncles, des escarres partout. Ma thyroïde est foutue, j'ai toujours été sous traitement thyroïdien, j'ai passé mon enfance à faire des séjours à l'hôpital parce que j'avais le mal des rayonnements, mais ça, je ne le sais qu'aujourd'hui, parce qu'à l'époque, on appelait ça la grippe. À l'hôpital, j'ai fait un long séjour en poumon d'acier, dans l'aile spéciale où ils admettaient les ouvriers grands brûlés et ceux qui étaient foutus ; avant la construction du centre médical Paracelse, les ouvriers étaient admis dans l'hôpital du comté voisin, pour qu'ils n'apparaissent pas sur les statistiques de santé d'Atomville. Je suis resté huit mois dans un poumon d'acier, je regardais les ouvriers qui arrivaient et qui repartaient quelques jours plus tard sur des chariots, le drap tiré sur le visage.

» Et il n'y avait pas que des ouvriers, à mourir ; des gosses aussi. Il y avait des tas de gosses qui mouraient dans ce service. On a découvert plus tard qu'une carence thyroïdienne importante peut provoquer la paralysie, et il y avait beaucoup de gosses dans cet état, dans ce service. On a longtemps cru que c'était à cause des pesticides dont on se servait, nous les fermiers, vu qu'on en avait utilisé énormément, on avait complètement bousillé la Chiawana, encore plus que ne l'avaient fait les fondus de l'atome. Enfin, on a cru que ça pouvait venir des pesticides. Mais il n'existait aucune information véritable, et après avoir passé un certain temps à observer, j'ai décidé de mener mes propres recherches, de trouver par moi-même.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

— Bonne question. Pourquoi… N'importe quel individu raisonnable l'aurait fait. Mais je ne suis pas raisonnable, je ne l'ai jamais été, toujours été aussi têtu qu'on peut l'être. Si ça se trouve, c'est même une séquelle de ce qu'ils m'ont fait. Traumatisme cérébral. Bref, je ne suis pas parti. Au lieu de ça, je suis allé faire une tournée, j'ai visité un paquet de fermes et de coopératives comme la nôtre, des coopératives où ils se servaient du même matériel agricole, des mêmes produits à pulvériser que nous. C'est comme ça que j'ai découvert qu'ils n'avaient pas subi le cinquième de ce que nous avions subi. Parce que bon, vous avez les radiations ionisantes, vous avez

les pesticides, vous avez le césium dans l'eau, et aussi l'iode 131, vu ? Et tout ça est réuni dans un bassin naturel, celui de la Chiawana, cette grande dépression de l'autre côté d'Eagle Mountain, là où se trouvent les terres chenalisées. Toutes ces merdes se déversent droit dans le bassin et elles y restent, et ce sont les jeunes qui sont touchés en premier. Est-ce que vous gardez le souvenir de votre première année de lycée ? »

Je le regarde après avoir quitté des yeux une Pontiac Firebird qui me semblait venir vers nous comme dans une démo de jeu sur console *Sega*. « Quoi ?

— Les gosses avec qui vous étiez à l'école… Combien d'entre eux sont-ils morts ? »

Je pense à Jake et à Max, à Loutre, à la petite Feuille, à JC. Qu'est-ce qu'ils sont devenus ? Pourquoi n'ai-je jamais cherché à rester en contact ? « Aucune idée.

— Essayez de deviner.

— Mais je n'en sais rien, moi. Un ou deux, peut-être.

— C'est ça ; accidents de voiture, suicides, le taux d'attrition normal chez les humains. La classe où moi, je suis entré au lycée… et je vous parle d'une école modeste dans une région où les gens restent quand ils ont grandi, donc je sais de quoi je parle… elle comptait vingt-sept élèves, qui n'étaient pas tous des gosses du coin ; beaucoup d'entre eux étaient les enfants des militaires qui venaient de tout le pays, donc des gens issus de souches génétiques radicalement mélangées, en d'autres termes. Les seules choses que nous avions en commun, c'étaient la nourriture que nous mangions, le lait que nous buvions et l'air que nous respirions. De ces vingt-sept gosses, la moitié exactement sont morts aujourd'hui. La moitié. La plupart, de cancers ou d'insuffisance cardiaque, pratiquement pas d'accidents. À l'école, nous avions tout le temps le nez qui saignait ; nous avions presque tous des polypes au fond de la gorge. Je me rappelle de certaines filles, Tammy Rider, Sandy Kelpster, Maggie Bean, de chics filles ; toutes mortes. Elles mangeaient gentiment leurs légumes et buvaient leur lait. Nous, les sales gosses au cul crotté, on piquait des sachets de cacahuètes et du Pepsi au lieu de manger des produits frais comme on était censés le faire, on bouffait des Twinkies, des bananes et des sucettes Babe Ruth, du coup nos organismes n'ont pas été autant infectés par les produits locaux, et on s'en est sortis. »

Je devrais me sentir touché, je devrais compatir ; non c’est vrai, mais voilà : j’ai déjà entendu ça mille fois. Ça nous arrive tout le temps à Featherbrooks, même si là-bas, on aurait plutôt tendance à nous prendre le chou avec les radiations à micro-ondes. Je devrais me contenter d’acquiescer, laisser pisser le mérinos, mais je ne peux pas m’empêcher de l’ouvrir. « Ça ressemble beaucoup aux effets produits par ce qui se trouve dans le sous-sol des Zones, dis-je. Mais au moins, maintenant ils ont reconnu la nature du problème. Au moins maintenant, ils ont commencé le grand nettoyage. »

Lemery me regarde comme si j’étais quelque chose de vivant qui s’agrippe sous la semelle de ses bottes. « C’est ça, Cooper. Vous avez raison. Parfaitement raison. Regardez comme on est bien responsables : “Oh bé ! r’gardez-nous, on a fait un beau gâchis, mais promis-juré, on veut bien l’admettre, alors donnez-nous trente milliards de dollars et on va tout bien nettoyer”. Tu parles… Donnez-moi trente milliards de dollars à moi et vous allez voir comment je vais tout nettoyer, et bien plus vite qu’eux. Rien qu’en paperasse, ils ont déjà claqué deux milliards. Et je ne vous parle même pas de… Oh et puis merde ! C’est trop tard de toute façon. Allez, réjouissons-nous, on est arrivés. »

OceanofPDF.com

Le retour des cendres

Lemery s’est garé dans la rue, à distance de la maison de Todd et Cathy ; par la vitre, je vois seulement le 4x4 de Todd stationné dans leur allée. Je sors, m’approche à pied de la maison et sonne. Au bout d’un court instant, Kelly ouvre la porte.

C’est notre premier face-à-face depuis l’autre soir et j’avoue que je ne sais pas lequel de nous deux est le plus gêné. Finalement, c’est elle qui brise l’horrible silence. « Cooper ? Est-ce que vous allez bien ? Vous avez l’air bouleversé.

— Ça ira », dis-je, puis sans attendre qu’elle m’y invite, je m’engouffre à côté d’elle et fonce droit vers le séjour. Le colis est posé sur la table basse ; il est gros, cubique, bardé d’autocollants et d’étiquettes signifiant clairement qu’il n’est pas arrivé par la poste courante.

— Si vous saviez tous les formulaires qu’ils m’ont fait remplir…, dit-elle.

— Vous avez un couteau ?

— Vous voulez l’ouvrir ?

— Je veux vérifier quelque chose. »

Elle va me chercher un couteau à la cuisine, je le plonge dans l’emballage, en extrais la boîte de café, dont j’ôte le couvercle. Son poids me surprend une fois de plus, ainsi que la doublure métallique intérieure, non seulement sur les parois, mais aussi sur le fond. Dépliant un exemplaire du *Clairon Atomique* sur la table, j’y verse le contenu de la boîte en un petit tas. Et puis je me mets à triturer les débris et la poussière avec mes doigts, sous le regard vaguement dégoûté de mon hôtesse.

— Que faites-vous ?

— Je cherche un truc.

— Quoi ?

— Je le saurai quand j’aurai trouvé. »

Je continue à farfouiller un petit moment. Il y a pas mal de merdouilles là-dedans. Beaucoup de poussière grisâtre, bien sûr, mais aussi des éclats carbonisés, divers morceaux d'une matière poreuse que je soupçonne d'être de l'os, des bouts de câble électrique, deux ou trois fragments de porcelaine blanche, un morceau de plastique fondu, une vis minuscule, le tout mêlé à un tas de particules granuleuses qui présentent une teinte rougeâtre ou peut-être ocre. Si Lemery a raclé tout ça par terre comme il le prétend, Dieu seul sait quelle proportion de Jack il y a là-dedans.

— La paléontologie…, dis-je. Ça implique que vous vous y connaissez en ossements, non ?

— Un peu… » dit Kelly. Elle est assise sur le divan de cuir blanc, où elle feuillette un *Cosmopolitan* en faisant semblant de m'ignorer.

— Ça, dis-je en dégageant certains des plus gros morceaux de matière et en lui apportant le plus gros. À quoi ça ressemble, d'après vous ?

— C'est un éclat d'os, Cooper. S'il vous plaît, éloignez ça. »

Mais je ne l'éloigne pas. Au contraire, je le lui tends. « Pourriez-vous regarder de plus près ? S'il vous plaît ? Pouvez-vous me dire avec certitude si c'est d'origine humaine ? »

La question est assez insolite pour attiser la part universitaire de son cerveau, aussi, arborant une expression qui signifie "bon, je veux bien vous faire plaisir", elle arrête d'avoir la trouille, prend maladroitement le bout d'os entre le pouce et l'index et puis elle va vers la fenêtre où il y a plus de lumière.

— C'est difficile à dire avec certitude. Je croyais que c'était une phalange ou quelque chose d'approchant. Mais je n'en suis pas certaine. Je crois plutôt que cela provient d'une articulation de membre postérieur. D'un coyote, peut-être. Ou d'un chien.

— Un chien ? »

Elle acquiesce. « Peut-être, oui. En tout cas, ça n'a pas l'air humain. Le squelette humain est le seul que je connaisse vraiment bien, et ceci ne correspond à rien. » Elle a un frisson et me rend l'éclat, l'intello s'efface pour laisser de nouveau place à la fille. « Comment cela a-t-il pu se mélanger à… au reste ?

— Je ne sais pas, dis-je en reversant les cendres dans la boîte et en la refermant. Mais j'ai ma petite idée quant à savoir qui l'a fait.

— Qui ? »

Je donne un coup de tête vers les portes-fenêtres, à l'autre bout de la pièce, derrière lesquelles se devine une silhouette qui évolue sur la terrasse.

— Todd ?

— Oui. Todd. »

Je suis dehors sur la terrasse, une fois de plus, avec Todd et son barbecue interstellaire ; il s'apprête à faire cramer des steaks de thon frais pour le déjeuner. Kelly a exécuté son rituel classique : nous apporter deux Cocas puis disparaître à l'intérieur de la maison, encore qu'à mon avis, elle l'a fait cette fois parce qu'elle a bien senti qu'il allait se passer quelque chose de désagréable. Elle a sans doute raison. Au-delà de la pelouse, la rivière scintille. La journée s'avance et se réchauffe, il fait même assez chaud pour que mes mains me démangent légèrement.

— C'est loin d'ici, la mer, dis-je. Trop loin pour avoir du poisson tout frais péché.

— Je connais un mec. Une fois par semaine, il se fait livrer par porteur spécial. Dans de la glace. »

À l'aide d'une brosse métallique d'apparence très technique, Todd nettoie un brûleur à gaz tout maculé de résidus de viande carbonisée. L'opération est minutieuse.

— On m'a dit que vous aviez traîné avec Nick Lemery », dit-il.

Ce qui me coupe l'herbe sous le pied. « Comment le savez-vous ?

— C'est mon boulot de le savoir. » Todd s'arrête de brosser, souffle sur les débris, re-brosse, re-souffle, puis entreprend de remettre le brûleur en place. « Je ne cherche pas à fourrer mon nez partout, Cooper. Je suis *désolé si* c'est *l'impression que* ça *donne. Seulement,* vous devriez vous méfier de Lemery. Ça fait des années qu'il crée pas mal d'ennuis dans le coin. Il a une personnalité extrêmement instable.

— Vous le croyez dérangé ? Vous devriez voir ma mère…

— Je suis sérieux. Il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Lemery figure sur la liste des personnes qui présentent une menace potentielle pour la sécurité.

— À ce qu'on m'a dit, Jack aussi y figurait. »

Maintenant qu'il en a fini avec le brûleur, Todd essaie de réinsérer la grille, mais elle refuse de se laisser remettre à sa place. Sans comprendre où

est le problème, il force dessus, ce qui le fait transpirer. Soudain, la grille dérape et lui entame l'extrémité d'un pouce, lui arrachant un petit triangle de peau.

— Saleté ! » fait-il, réussissant juste à temps à s'empêcher de flanquer un coup de pied au barbecue. De grosses gouttes de sang enflent rapidement et tombent une à une sur le plancher de teck. « Kelly ! hurle-t-il. Apporte-moi la trousse de secours ! »

Il suce son pouce puis l'enveloppe dans le torchon où il s'essuyait les mains. Le tissu vire rapidement au rouge. Mes mains à moi me démangent de plus en plus et virent aussi au rouge, encore qu'à mon avis, ce n'est pas par compassion. Pas l'impression que ce soit à cause de la chaleur, non plus. Peut-être que j'ai touché un truc dans les toilettes du restaurant ; de la Javel ? C'est ça, ou la tension nerveuse.

— Qu'est-ce qu'il est allé vous raconter ? jette Todd sans essayer de masquer son irritation. Lemery, je veux dire…

— Que sa vie avait été foutue en l'air par la pollution que produisent vos réacteurs.

— Et puis quoi encore ? Je vais vous dire : c'est des conneries. Ça fait des années qu'il essaie d'intenter un procès au ministère de l'Énergie. Mais on lui a bien rivé son clou. »

Je hausse les épaules. « Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.

— Qu'est-ce que vous insinuez, ce n'est pas l'impression que vous avez eue ? Vous croyez qu'un rendez-vous au sommet d'une montagne avec un tordu vous donne le droit de juger ? »

Quoi, ils ont des caméras vidéo cachées dans les pierres, là-haut aussi ? « Il m'a montré des documents qui m'ont paru tout à fait parlants. » Je mens, là.

— Je suppose qu'il ne vous a pas dit que la moitié des gens qui vivent dans la région ont déjà reçu des indemnités pour tous les problèmes de santé qu'ils ont pu avoir durant les quarante dernières années, qu'ils aient été liés aux Zones ou pas ? Le problème de Lemery, c'est qu'il n'a rien touché, c'est tout. Il ne le mérite pas, d'ailleurs.

— Pourquoi ? Il n'a pas été affecté ?

— Vous trouvez qu'il a l'air malade ? »

Non, mais il est hors de question que je l’admette. Pas besoin que je le fasse, d’ailleurs, parce que c’est le moment que choisit Kelly pour apparaître, tenant dans ses bras une grosse trousse médicale à l’air très professionnel, qu’elle ouvre sur la table de jardin, ce qui révèle une quantité de matériel de soins suffisante pour équiper une petite salle d’urgences. Elle dénoue le torchon sur le pouce de Todd, examine la plaie, grimace par solidarité, puis y badigeonne de la teinture d’iode. « Le seul organe de Lemery qui ait été affecté par quoi que ce soit, c’est son cerveau », dit Todd en pressant la base de son pouce avec son autre main pour tenter d’endiguer le flot de sang. « Ce type est débile. »

Mes mains me démangent tellement qu’elles font office de source alpha, elles irradient littéralement des ondes de colère et de frustration. Je devrais l’affronter maintenant, pendant qu’il est désavantagé, le Todd. Et pendant que Kelly est là ; un témoin peut toujours être utile. Mais j’ai les nerfs glacés, mon cœur bat à tout rompre, alors je repousse le moment, m’empare de la grille et la remets en place. « Vous la teniez de travers, comme tout le reste », dis-je à moitié pour moi-même. Et c’est là que je perds mon sang-froid.

— Mais Bon Dieu, vous n’avez pas compris ? Ce n’est pas Lemery, le problème ! Pourquoi ne m’avez-vous rien dit à propos des assemblages et de Jack, Todd ? Pourquoi ? Ni du monument qu’il voulait construire ? Comment se fait-il que Cathy et vous ayez omis de m’en parler ? Et l’empoisonnement du chien ? Et le feu à l’atelier ? Avec lui à l’intérieur ? Qu’est-ce que vous avez à dire là-dessus, Todd ? Peut-être que ce ne sont que des mauvais souvenirs pour vous, des trucs qui remontent à loin ?

— Non, mais attendez un peu…

— Comment osez-vous, Cooper ? s’exclame Kelly. Depuis votre arrivée, mes parents n’ont cessé de faire preuve de gentillesse avec vous, de générosité, même…

— De rien du tout, Kelly ! Ils n’ont fait preuve que de leur talent en matière de relations publiques ! Tout ce que j’entends depuis que je suis à Atomville, ce sont des demi-vérités, de la poudre aux yeux et de la langue de bois.

— Ce n’est pas vrai…

— Ah non ? Je parie que maintenant vous allez prétendre que vous m’êtes rentrée dedans par hasard, à la Feste, que ce n’est pas votre mère qui

vous a jetée dans mes pattes pour me parler, pour faire connaissance et me la présenter ensuite, le tout sans me laisser voir que vous saviez parfaitement qui j'étais ? Osez prétendre le contraire ! » Kelly semble chercher de l'air, comme le poisson aveugle dans son bocal au Tomsk-43. « Pourquoi ne demandez-vous pas à votre beau-père ce qu'il cache dans son garage, hein, Kelly ? Allez-y. Demandez-le-lui ! »

Mais Kelly ne demande rien, elle laisse tomber la trousse médicale et se précipite dans la maison.

— Pauvre connard ! dit Todd quand elle n'est plus là.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le garage, Todd ?

— Je ne sais pas de quoi vous…

— Pourquoi ne me montrez-vous pas ce que vous cachez dans le garage ? Allez. Vous savez très bien de quoi je parle. »

Todd me lance un regard meurtrier, ses lèvres aussi blanches que l'écume qui se forme à ses commissures. Puis il se lève et rentre. Je le suis, pas trop rassuré, me disant qu'il va me mettre dehors. Mais non ; il fait exactement ce que je lui ai demandé.

Le garage est spacieux et fort bien rangé. Sur un mur, il y a des étagères pleines d'outils pour le bricolage. Il comprend trois emplacements, dont l'un est occupé par un coupé sport gris-argent de la firme Thames Valley Racetech ; il y a encore assez de place pour une table de ping-pong senior, un grand congélateur blanc, un établi et un objet grand comme un homme, recouvert d'une bâche. Un fantôme.

À côté de l'objet, Todd est accroupi ; il dénoue la corde qui passe par les œillets de la bâche. Une fois la corde dégagée, Todd tire sur le linceul d'un grand coup, ce qui provoque un long crissement aigu, celui que fait le tissu en frottant contre le granit.

— Voilà le monstre, dit-il.

C'est le moins qu'on puisse dire.

De la base au sommet, L'Herme fait presque un mètre quatre-vingt. Son cône tronqué de un mètre cinquante repose sur un socle de huit centimètres d'épaisseur et soutient la sculpture stylisée d'un crâne de cheval, dont les arêtes fortement inclinées vers l'arrière mettent en valeur d'étranges orbites qui semblent avoir été creusées dans le but de recevoir des goujons de bois ;

les dents sont dégagées et ressemblent à des vraies. Il a l'air animé, ce crâne, comme si ce n'était pas un objet massif, mais un costume avec quelqu'un qui se cache à l'intérieur, un chaman ou un grand prêtre. On imagine bien la Mort le revêtir pour prendre part au festin.

— Vous voyez comme elle est toute noircie ? C'est à cause de l'incendie. Je ne l'ai pas *volée.* Je l'ai prise après, par précaution.

— C'est pour ça que vous m'avez raconté qu'elle avait été piquée par les gosses du voisinage ? »

Todd rougit comme une pivoine. « C'est parce que je ne vous faisais pas vraiment confiance à ce moment-là.

— Vous ne me faisiez pas confiance ! *Putain, mais qu'est-ce qu'il vous faut* ? Je suis son *fils*, merde ! » Je bous tellement de colère que je n'arrive pas à réfléchir. « Et vous l'avez tué.

— Non, je ne l'ai pas tué. Je n'ai pas fait ça. Vous vous trompez, je n'étais même pas là-bas. Et ce ne sont pas mes hommes qui ont mis le feu…

— Allez vous faire foutre, Todd. Épargnez votre salive. Ce truc-là, ça ouvre la porte ? »

Je désigne un interrupteur en PVC du genre industriel, sur le mur du fond à côté de moi, et puisque Todd ne répond pas j'appuie dessus. Bingo, des servomoteurs se mettent à vrombir et les lattes d'acier du vantail commencent à monter, laissant entrer l'air sec du désert. Quand l'ouverture est suffisante, je me glisse dehors, descends l'allée vide, vais dans la rue où, de loin, je fais signe à Lemery de venir.

Le temps que la Subaru soit engagée à reculons, Todd a disparu. Je guide Lemery pour qu'il vienne se ranger à côté de la TVR. Il est presque en position quand Todd revient, un fusil dans les mains, en travers du torse. Aussitôt, Lemery éteint son moteur et tout devient silencieux.

— Vous comptez faire quoi avec ça, nom de Dieu ! dit Todd en désignant le pick-up d'un geste de la crosse.

— Je reprends ce qui m'appartient, dis-je.

— Pas question.

— Je vais me gêner.

— Alors je vais vous abattre par légitime défense, puisque vous menacez mes biens.

— *Vos* biens ?

— Oui, les miens. Cette sculpture servait de caution pour l'atelier, je la récupère, c'est tout. Elle est à moi et personne ne va me la prendre.

— Laisse-les partir, Todd. »

Une autre voix, qui a surgi de derrière la Subaru. Cathy. Les mains sur les hanches, elle entre dans le garage, aussi calmement que si elle nous avait trouvés en plein bavardage autour d'une tasse de thé.

— S'il vous plaît, dis-je, dites à Todd de baisser son arme.

— Todd, baisse ton arme.

— Mais chérie…

— Il n'y a pas de chérie qui tienne. Tu ne t'en serviras pas, donc tu peux la poser. »

Comme un gosse à qui on vient de demander d'éteindre sa console vidéo pour aller faire la bise à Mère-grand, Todd appuie le flingue contre le mur. Aussitôt, Lemery rallume son moteur et vient mettre le palan en position.

Todd fait un pas pour s'interposer, mais Cathy lève une main et l'arrête. « Laisse-les faire. Allons. Elle appartient à Cooper. Tu le sais très bien.

— C'est toi qui le dis. Il m'a coûté beaucoup de fric, Jack…

— Ça suffit, Todd. Nous en parlerons plus tard. »

Pendant un instant, nous restons tous là, l'air un peu bête, désarçonnés par la promptitude avec laquelle Cathy a désamorcé la situation explosive. Sauf que je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Tout ça, c'était du cinoche, pas vrai ? La Feste, Kelly qui me drague, tout ça… Vous saviez que j'arrivais.

— On nous en avait parlé, oui. »

Fioravanti. Je savais que c'était une erreur, de m'adresser à ce type. « Et donc, vous m'avez tendu un piège.

— Nous n'avons rien fait de tel. Nous avons seulement décidé de nous montrer amicaux, c'est tout. Le fait qu'on nous ait avertis de votre arrivée n'a rien à voir.

— Donc pour vous, si j'ai bien compris, me mentir ne vous pose aucun problème ?

— Je pense que vous exagérez.

— Que j'exagère ! Votre mari vole le travail de mon père, votre fille fait semblant de me séduire… » Cathy voit bien que je suis au bord des larmes.

Elle fait un pas vers moi, crie mon nom, m'agrippe par une épaule. « Cooper ! Cooper ! Calmez-vous. Calmez-vous un peu.

— Je suis calme ! hurlé-je en guise de réponse, me disant qu'elle va continuer à me contredire. Vous n'écoutez pas ce que je dis ?

— Non… Attendez, vous ne… Vos mains. Qu'est-ce que vous avez aux mains ? Ce n'est pas normal. Est-ce que vos mains vont bien ? »

Perturbé par son air soucieux, je mets un terme à ma litanie d'accusations pour regarder mes mains. Avec toutes ces conneries, j'avais oublié leur couleur rouge et les démangeaisons. Sauf que là, les paumes et les doigts sont couverts d'ampoules naissantes.

— Je n'en sais rien, dis-je sur un ton faiblard. On dirait un coup de soleil.

— Non, ce n'est pas ça. Vous êtes allé au jardin ?

— Je suis resté sur la terrasse. Pourquoi ?

— Je pensais que ça pouvait être du sumac. »

Je passe en revue les événements de la matinée, me demandant vite fait et assez bêtement si ça ne pourrait pas venir de ce que j'ai mangé au Denny's tout à l'heure. Et puis je comprends.

— Lemery, pauvre abruti ! dis-je en me mettant à chialer. Les cendres que vous avez ramassées, ce n'étaient pas celles de Jack ! Tout ce que vous avez pris, ce sont les restes de Thot et des foutus débris de Fiestaware ! Ils sont radioactifs ! C'est pour ça qu'on me les avait confisquées, à Logan ! Et merde, ils auraient mieux fait de se les garder ! »

De là où il est, ayant fini d'ajuster les chaînes autour de L'Herme, il me regarde et me lance un sourire contrit. « Désolé, Coops.

— Désolé ?! Vous avez vu l'état de mes mains ?

— Il vaut mieux qu'on vous emmène à l'hôpital, intervient Cathy.

— Prenez les cendres aussi, ajoute Todd vivement. Ils vont devoir les analyser.

— Non ! Les cendres restent avec Lemery, dis-je, puis je me tourne vers ce dernier. Pouvez-vous vous en charger ? La boîte est sur la table basse, dans le séjour.

— Bien sûr, répond Lemery. J'y ferai attention.

— Vous avez intérêt. Surtout s'il faut croire qu'il y a des restes de Jack dedans. »

Pendant six ou sept minutes, Cathy et moi nous roulons en silence. J'attends qu'elle me présente des excuses, ou qu'elle s'explique. Mais elle ne dit rien. Finalement, c'est moi qui parle.

— Vous êtes consciente que votre mari est un foutu psychopathe ? Que c'est lui, enfin les sbires qui sont sous ses ordres, qui ont déclenché l'incendie ? Que ce n'était pas un accident ?

— J'ai bien peur que si. Personne n'a voulu que cela arrive.

— Je ne vous crois pas. Je crois plutôt qu'ils ont harcelé Jack pour l'inciter à quitter Atomville, et comme ça n'a pas marché, ils ont essayé de l'enfumer. Sauf qu'ils ont négligé un détail, à savoir qu'il était assez buté pour rester sur place, même quand ils ont transformé sa maison en bûcher.

— Ça ne peut pas être vrai. Je refuse de croire que Todd ait pu sanctionner une décision pareille.

— Alors qui l'a fait ? Jack ? Vous pensez qu'il a allumé le feu lui-même ? Je croyais que vous ne le pensiez pas capable de se suicider. À moins, évidemment, que vous ne l'ayez rendu fou en le piégeant ici grâce aux assemblages, puis en essayant de le chasser. Faut avouer que c'est pas mal chiadé, comme dilemme inextricable.

— Écoutez Cooper, je ne suis pas au courant, d'accord ? Honnêtement, je ne sais pas. Vous devez comprendre que je regrette sa mort autant que quiconque ; il était vraiment un ami proche… »

J'aboie un rire sardonique. « Putain, je n'aimerais pas être votre ennemi.

— … et nous lui avons maintes fois répété que c'était de la folie de mener les importations à terme. Nous savions que le ministère de l'Énergie trouverait un moyen de l'arrêter ; il ne pouvait pas gagner. Quant à cette idée que nous, quel que soit ce "nous" d'ailleurs, avions un plan élaboré ayant pour but de le pousser au suicide… eh bien *ça*, c'est une idée démente. Vous parlez d'opérations différentes, issues de bureaux différents, séparés par des milliers de kilomètres, qui ne communiquent pas entre eux et qui poursuivent des objectifs différents. Rien n'a été coordonné. Quant à cette histoire selon laquelle il ne pouvait pas quitter la ville, ça n'a jamais été aussi terrible que ce que M. Lemery vous a laissé entendre, à n'en pas douter. Techniquement, c'était peut-être le cas, mais franchement, s'il était allé à Seattle pour un week-end, personne ne l'aurait condamné à une peine de prison. On l'aurait peut-être collé en cellule un jour ou deux, histoire

d’avoir l’excuse nécessaire pour le priver de ses droits sur les assemblages, mais ça n’aurait pas été plus loin.

— En ce qui me concerne, j’estime que c’est déjà trop. »

Elle balaie mon argument d’un geste du bras. « Il m’a dit lui-même qu’il avait vécu bien pire à Salt Mountain. Il connaissait la musique. Et même s’il s’était accroché aux assemblages pendant un million d’années, il n’aurait jamais reçu l’autorisation de construire le monument qu’il souhaitait.

— Qu’est-ce que vous en savez ? répliqué-je furieux que ce soit Cathy qui mène la danse.

— Parce qu’il me l’a dit. Jack était infoutu de garder un secret ne serait-ce que cinq minutes, à part peut-être envers Bill Valentine, qui est de toute façon incapable d’imaginer que quelqu’un puisse avoir quoi que ce soit à cacher. Je ne parle même pas du fait que le budget prévisionnel du projet tournait autour de dix millions de dollars, somme qu’il n’aurait jamais pu rassembler. Et même si par miracle, il avait pu réunir une somme avoisinante, il aurait encore fallu que le ministère de l’Énergie lui cède un lopin de terre sur lequel bâtir la chose. Or, même si le ministère avait voulu le faire, ce qui n’était pas du tout le cas, il se trouve que ce n’est tout simplement pas permis. Le gouvernement ne peut pas céder ses propres terres sans les mettre en adjudication, de plus la plupart des terres dans la région sont considérées comme sacrées par les Américains indigènes. Si le moindre arpent venait à être mis sur le marché, ils auraient des revendications bien plus valables que lui n’en aurait jamais eu. Ça ne pouvait tout simplement pas se produire. »

Elle est incroyable, Cathy. Je m’imaginais déjà bien campé sur des positions inexpugnables, mais voilà qu’après deux minutes de joute oratoire, je sens mes certitudes morales qui flanchent. « Si, ça aurait pu se produire. Il aurait pu conclure un arrangement avec l’une des tribus, quelque chose dans le genre.

— Redescendez sur terre. Politiquement, c’était inacceptable. Les gens qui dirigent cet endroit ne sont pas des enfants de chœur. Leur priorité n° 1, c’est la pérennité de l’industrie ; ils ne peuvent pas se permettre de laisser qui que ce soit se mettre en travers de leur chemin. Ces gens sont extrêmement attentifs et extrêmement puissants. Il est rigoureusement impossible qu’ils laissent quelqu’un comme Jack les menacer ne serait-ce

qu’une minute. Il était dedans jusqu’au cou, et il n’a pas su s’arrêter à temps.

— Justement. C’est pour ça que vous avez essayé de l’enfumer, de l’inciter à partir. Comme vous avez fait pour ce con de David Koresh.

— Cessez de me mettre dans le même panier que ces crétins du FBI qui dégainent leur flingue deux mille kilomètres avant d’arriver. Moi ou Todd. Todd est mon mari.

— Todd est un psychopathe, répété-je sauf que cette fois le mot est moins chargé de sens.

— Vous avez le droit d’exprimer votre opinion.

— Il a empoisonné le chien de Jack, dis-je conscient que je commence à être irascible.

— Personne ne l’a *empoisonné.* Il est sans doute mort de frayeur quand ces imbéciles de recrues envoyées par Todd pour faire peur à Jack ont surgi dans son atelier. C’était couru d’avance. Regardez les choses en face, Cooper : le climat politique a changé ici, depuis le 11 Septembre. Le genre de chose que Jack préparait, aujourd’hui ça ne peut plus être toléré. Son projet ne pouvait pas aboutir. Todd essayait de le remettre sur les rails avant que quelqu’un de moins bien intentionné ne vienne l’arrêter pour terrorisme nucléaire.

— Je vois ; en clair, vous lui faisiez une faveur.

— Je sais que ça paraît difficile à croire, mais oui, c’est exactement ce que nous faisions. Nous étions ses *amis,* Cooper. Pas des invités de dernière heure, comme Nick Lemery, lequel ne vous a certainement pas raconté ses vieux ennuis avec le concept de vérité, sans parler de ceux avec la justice.

— Pas la peine. Du vent, tout ça. Ne vous fatiguez pas. Non, vraiment… J’en ai assez entendu. »

Cathy hausse les épaules et ne dit plus rien ; le feu passe au vert, et nous roulons trois cents mètres sur la voie express.

— Vous savez…, dit-elle.

Je pousse un gros soupir et tourne la tête pour regarder par la vitre.

— Je voulais juste vous dire que… là où nous allons, je ne sais pas si vous avez une assurance médicale, mais s’il y a des frais, Todd et moi nous les paierons, d’accord ? C’est la moindre des choses.

— Je ne veux pas de votre aide.

— Mais nous voulons nous aider.

— Ça n’y changera rien. »

Ce qui la fait rire. « Vous êtes un coriace, pas vrai Cooper ?

— Ça n’a pas toujours été le cas », dis-je, et puis les baies vitrées du centre médical Paracelse où se reflète le ciel apparaissent sur notre droite, nous passons par une entrée encadrée d’une haie touffue et d’un écriteau qui dit : “Urgences”.

Une fois dans le bâtiment, Cathy ne perd pas de temps. Il ne lui faut que quelques secondes pour rassembler la troupe : ici une infirmière, là un docteur, l’accès à une salle d’examen, la réservation d’une chambre individuelle. Épuisé par les événements des deux dernières heures, je laisse tout ce beau monde me bousculer ici et là comme une marionnette déglinguée.

L’homme qui s’occupe de moi est tout jeune, trente-six ans peut-être, il a une tête de chérubin à boucles blondes dont je peux voir, quand il se penche pour examiner mes mains, qu’elles commencent à s’éclaircir au niveau de sa fontanelle. C’est une brûlure par irradiation, estime-t-il, mais ce serait plus facile à déterminer s’il pouvait donner le matériau-source à l’équipe anti-radiations qu’ils ont à demeure.

— Nous sommes à Atomville », me serine-t-il vexé, lorsque je lui ai répondu que j’ai envoyé les cendres ailleurs. « Nous avons des procédures à respecter pour les cas de ce genre. Nous savons ce que nous faisons, tout de même. » Je trouve son attitude condescendante, cette manière qu’il a de me faire croire que ça y est, j’ai des ennuis, comme si j’avais joué avec le feu et que je me sois brûlé, et voilà, maintenant les grandes personnes doivent tout nettoyer et ranger derrière moi. S’il savait… Pas de danger qu’il comprenne. Et puis ni Cathy ni moi n’avons envie d’expliquer. À quoi bon ?

Ça n’a plus d’importance. Bientôt, il est parti, suivi de Cathy, et je me retrouve seul, avec une infirmière qui panse mes mains, me colle un goutte-à-goutte et me fait prendre plein de pilules dont elle dit que ce sont des analgésiques et de l’iode. Je suis certain qu’il me faudrait l’écouter attentivement, mais je me sens complètement dissocié de ce qui se passe. L’infirmière, les pilules, le docteur… je les perçois en deux dimensions, comme des silhouettes sur un écran d’ordinateur. Pour l’instant, je ne peux

pas du tout me soucier d’eux, ni des cendres, ni de quoi que ce soit qui ait trait à Atomville. Mon esprit est occupé par autre chose, une chose que je n’ai jamais pu exprimer en termes de logique, un problème que je n’ai jamais résolu. Quelque chose qui s’est passé il y a très très longtemps, la dernière fois où mes mains se sont retrouvées dans le même état. Cette fois-là, ce n’était pas à cause d’une brûlure par irradiation. C’était à cause d’orties.

En fait, je vous en ai déjà parlé, mais je m’étais ménagé une échappatoire, que j’ai prise, bien sûr. Je procède toujours ainsi ; je me prépare à esquiver avant même de raconter. Je l’ai toujours fait. Cette fois, je ne vais pas le faire. Je vais enfin tout vous dire.

Alors voilà : il n’est pas vrai que j’ai oublié ce qui s’est passé après la petite chevauchée à Stonehenge. Je m’en souviens parfaitement. C’est juste que je n’ai pas envie de m’en souvenir, c’est tout. Jamais voulu m’y laisser aller. Pour la bonne raison qu’il s’est passé ce qui suit.

Après avoir rendu les chevaux, nous avons plié le camp et nous sommes rentrés à la communauté avec le van, à une heure et demie, deux heures de route. Je crois que Stasie avait joué la veille au soir et que nous étions venus passer la nuit. De ça, je ne me rappelle pas vraiment, mais ce n’est pas l’important. Ce qui est important, c’est que nous étions de retour à la maison vers 8 heures du soir, que nous avons dîné, puis passé une soirée normale sans rien faire de spécial, et puis nous sommes allés nous coucher. Peut-être qu’il faisait trop chaud ou quoi, en tout cas je n’arrivais pas à dormir. Je crois que j’étais pas mal exalté par le fait que j’avais eu Jack et Stasie pour moi seul toute la journée, mais, de retour à la communauté, le fait de revoir Lune avait réveillé en moi tous les sentiments de jalousie ; et donc j’étais là dans notre chambre, à tourner et virer dans mon lit, pendant que les autres gamins dormaient à poings fermés.

Ce n’était pas la première fois que cela m’arrivait cet été-là, et en règle générale, je glissais ma main dans l’espace entre le mur et mon lit, je déplaçais le pan de lambris cassé et j’en sortais la bulla. C’est ce que je fis. Je la sortis, déroulai la lanière pour observer le petit os dans la pénombre. Sauf que ce soir-là, je l’avais assez vue ; la culpabilité que sa possession m’inspirait dépassait largement la maigre satisfaction de l’avoir à moi. Alors je l’ai repliée, remise dans sa cachette, puis j’ai repoussé mes couvertures et je me suis mis debout sur mon lit pour regarder par la lucarne

dans le toit, pour voir s'il y avait quelque chose à voir. Et qu'est-ce que j'ai vu ? De la lumière dans la grange, là où Jack avait son atelier ; voilà ce que j'ai vu.

Ça, c'était de la distraction. Jack était levé et faisait quelque chose ; sans doute qu'il bidouillait avec sa forge. J'ai glissé mes pieds dans mes tennis, enfilé un blouson, me suis faufilé hors de la chambre, j'ai descendu l'escalier, traversé la cuisine et suis sorti dans la nuit, convaincu que, puisque mon papa et moi nous étions de nouveau potes après notre conversation entre hommes à Stonehenge, il serait ravi de m'emmener sur la plage un moment pour une petite leçon d'astronomie.

Je suis passé par le portail, j'ai trottiné le long du sentier qui traversait le champ pour aller à la grange, tout en me frottant les yeux et en me dépêchant… Même si je n'avais pas loin à aller, c'était assez troublant d'être là-dehors, tout seul, et je me sentirais mieux quand je pourrais me réfugier dans l'atelier. Je pressais le pas, plus concentré sur les monstres potentiels qui hantaient la pénombre derrière moi que sur ce qui se passait devant, et j'avais la main sur le loquet de la lourde porte avant même d'avoir entendu les voix. Ou plutôt, avant que je n'entende sa voix, sa voix à elle. Elle ? Shannon, bien sûr.

Avec un sens du mélodrame bien digne d'un gamin, je me figeai tout en retenant ma respiration, me demandant quoi faire. Elle n'était pas censée être ici, ça, j'en étais sûr. Elle était censée être rentrée aux États-Unis. Est-ce que ça voulait dire qu'ils continuaient à se voir en secret ? Les voix qui me parvenaient depuis l'autre côté de la porte n'étaient pas des voix d'amoureux, du moins pour ce que j'en comprenais à l'époque. Les voix se disputaient. Âprement.

Shannon accusait Jack de quelque chose, c'est ce qu'il me sembla. Elle était bouleversée. Elle n'arrêtait pas de lui demander s'il l'aimait, à quoi il répondait que non, et puis elle disait qu'elle lui avait fait confiance, et comme il ne lui répondait rien, elle exigea qu'il lui dise ce qu'elle était censée faire ; voulait-il vraiment qu'elle retourne en Amérique pour avoir une interruption ?

Je ne savais pas ce qu'était une interruption. Je m'en moquais. Je ne suis même pas resté assez longtemps pour savoir ce que Jack lui a répondu. Au lieu de quoi, je me suis mis à courir, à courir comme je l'avais fait à la mine d'or de Dolaucothi. Une fois de plus, j'ai couru jusqu'à ce que quelque

chose me fasse trébucher, sauf que là, je n'ai pas atterri dans un creux douillet tapissé de feuilles, mais dans un massif de vieilles orties vicelardes. Pourtant, je n'ai pas crié… je n'ai pas fait un bruit ; j'avais l'esprit tellement obnubilé par la présence de Shannon qu'à vrai dire, je crois que je ne me rendis même pas compte de ce que j'avais fait. Quand la douleur a commencé à se manifester, je l'ai accueillie avec joie. C'était une sorte d'hommage, une récompense pour avoir accompli de hauts faits. Parce que cette fois, je n'avais pas couru sous l'impulsion de la peur, mais sous celle de l'exaltation la plus pure.

Shannon était revenue alors que Jack avait juré à Stasie qu'il ne la verrait plus jamais, et j'avais découvert la chose. Je n'avais qu'une idée en tête, une seule : désormais, je détenais le moyen d'attirer sur moi toute la compassion et la sympathie dont Lune avait bénéficié après avoir dit à Stasie que Jack et Shannon avaient fait l'amour. Je n'étais pas le moins du monde troublé par l'absence totale d'argument rationnel dans cette idée. Après tout, l'après-midi même, j'avais retrouvé la faveur de mon père et j'avais même la bulla en ma possession. Mais le fait que Jack l'avait donnée à Lune et non à moi *bien que ce fût lui qui l'avait dénoncé à Stasie* continuait à me tourmenter, et je ne pouvais me débarrasser de l'idée que pour être un homme, pour être respecté par les aînés, il fallait se montrer capable de les trahir lorsqu'on se trouvait confronté aux exigences d'une vérité ou d'un principe plus important, plus élevé.

La vérité. Qu'est-ce que j'y connaissais ? Moi qui avais volé mon meilleur ami, qui avais menti à ce sujet, menti avec une telle absence de vergogne que j'avais commencé à croire à mes propres mensonges. Mais ce genre de connaissance de soi était encore loin, très loin de mes préoccupations, aussi à ce moment précis, j'étais plus heureux que je ne l'avais été depuis des semaines.

Sans plus me soucier des créatures nocturnes, je regagnai furtivement mon lit et me couchai tout habillé, l'esprit tout fumant du fantasme que j'élaborai ensuite. Quel abruti je faisais, quel sale petit crétin égoïste. Je n'avais rien compris, strictement rien. Tout ce que j'avais en tête, c'est que je devais tenir bon jusqu'au matin, même si le matin me semblait épouvantablement loin. Je ne sais plus très bien si je me suis endormi ou non, mais je crois que j'ai dû le faire ; je n'aurais pas pu rester éveillé toute la nuit, je serais devenu fou. Sauf si je l'étais déjà, évidemment, ce qui est bien possible étant donné ce qui s'est passé ensuite.

La première chose qui arriva, c’est que Tom est venu frapper à notre porte, hurlant de nous secouer de nos sacs à puces, comme il le faisait tous les matins de la semaine. En un instant, j’étais debout, tout frétillant sous la puissance d’impact de ce que je m’apprêtais à faire. Je tins le coup jusqu’à ce que Max, Lune et Jake aient quitté la chambre, après quoi je pus vérifier l’état de mes mains. Elles me lançaient bien sûr, mais le choc visuel allait avoir son importance. Tous mes espoirs étaient comblés : ma peau était horriblement marbrée, mes doigts tout enflés comme par des piqûres d’abeilles. Quand je descendis enfin pour le petit déjeuner, ayant traîné le plus longtemps possible pour être certain d’avoir le public le plus nombreux, Stasie les remarqua tout de suite.

— Qu’est-ce que tu as aux mains ?

— Je suis tombé dans des orties », dis-je comme si c’était une évidence. Je fis le tour de la pièce. Jack n’était pas là. Il devait encore être en haut.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Quand, cette nuit ?

— Quand vous étiez tous couchés. J’arrivais pas à dormir alors je suis allé à la grange… »

C’est à ce moment que j’ai commencé à pleurer. Dans l’espèce de vague scénario que j’avais élaboré durant la nuit, j’avais considéré que les larmes me seraient utiles, mais maintenant qu’elles coulaient je n’avais plus besoin de les forcer. J’y étais, en plein dedans, et j’étais réellement bouleversé. Les choses m’échappaient, et le fait de savoir que j’avais déjà donné le petit coup de pouce au rocher qui allait inexorablement dévaler la pente droit sur notre petite maison me terrifiait. J’imagine que j’aurais pu m’arrêter là, ne rien ajouter. Mais je ne l’ai pas fait. Je ne pouvais pas. J’ai continué, j’ai donné le dernier coup d’épaule, même si je n’étais déjà plus convaincu que ce qui avait marché pour Lune allait marcher pour moi. Ça n’avait plus d’importance. Je ressentais une espèce de vertige. J’avais osé grimper au bord de la falaise, et maintenant il fallait que je saute.

— Mais enfin qu’est-ce que tu es allé faire à la grange ?

— J’ai entendu des voix. Je suis allé voir. Papa était là. Avec Shannon… »

C’était suffisant. Stasie n’avait pas besoin ni envie d’en entendre plus. Elle compléta l’histoire elle-même et Jack ne fit pas long feu. À la tombée

de la nuit, ses bagages étaient faits, lui était parti, et soudain je me retrouvais tout seul, entouré de gens qui me disaient de ne pas m'inquiéter, que je ne devais pas m'en vouloir, qu'il reviendrait bientôt et que tout irait bien. C'était la deuxième fois que j'obtenais la même chose que Lune ; sauf que ça ne correspondait pas à ce que j'avais cru.

Et je n'ai jamais revu Jack.

Je suis dans une chambre, seul, pieds nus, couché sur un lit. L'infirmière est partie et la chambre est plongée dans l'obscurité, à part la lueur violette que dispense le lumignon d'urgence, le cadran fluorescent de la pendule sur le mur d'en face et le point rouge de la LED sur le téléviseur mural en pause. Mes mains ne font plus mal. Il ne se passe rien.

Creux, c'est comme ça que je me sens. Engourdi. Tout comme mon âme, mon moi le plus intime a procédé à son propre avortement et s'est tiré par le bas de mes pantalons. Je me souviens du dessin que Chrys a fait de moi chez Stasie, ma "peinture d'aura". Je me rends compte que ce n'était pas aussi niais que je l'avais cru. C'était même parfaitement perçu, juste. C'était tout â fait moi, c'est ce que je suis, même si je ne l'ai pas vu à l'époque. Empoisonné, fichu, cerné de mensonges et de ténèbres ; gavé.

Je reste là un long moment, à fixer la loupiote des yeux, à m'efforcer de saisir ce que je viens de vous raconter, à me demander si je suis vraiment réveillé ou non. Et puis on frappe à la porte et la tête de Cathy apparaît.

— Comment vous sentez-vous, Cooper ?

— Bien », dis-je. Les mots sortent brouillés, indistincts.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, pour la voiture ?

— Quelle voiture ?

— La voiture de location. Vous savez qu'elle est considérée comme volée.

— Ah, ça… Ouais.

— La police est ici. Ils veulent vous parler à ce sujet.

— Oh. Bien.

— Je leur dis que vous serez prêt à les voir dans… disons, une heure ?

— Oui. »

Elle renifle, l'air de ne pas approuver. « Il semblerait qu'il y ait aussi un problème avec votre visa. Nous avons besoin de voir votre passeport.

— Bon.

— L’avez-vous ici ?

— Au motel.

— Dans ce cas, vous devrez aller le chercher.

— Oui.

— Une heure.

— D’accord.

— Au revoir, Cooper.

— Salut. »

Elle me lance un autre regard désapprobateur, puis elle s’en va. Je suis dans les vapes, je plane, je ne suis pas certain que tout cela se soit réellement produit. Pas certain non plus d’en avoir quelque chose à faire, si tant est que ça se soit produit. Rien de tout cela n’a plus d’importance désormais. Ma quête est terminée. J’ai trouvé qui m’a envoyé les cendres. Je n’irai plus travailler à Featherbrooks. Je ne suis plus amoureux de Liz. J’ai même réglé la question paternelle à l’aide du monument approprié ; enfin disons que Lemery s’en est occupé.

Lemery. Je regarde de nouveau la LED, je cligne des yeux, ce qui me réveille un peu plus. J’ai l’étrange sensation que quelque chose, une pierre peut-être, tombe depuis ma tête jusque dans mon estomac ; ce qui est d’autant plus étrange que je suis allongé sur le dos. Si Jack est mort dans l’incendie, comment Lemery a-t-il su à qui il devait envoyer les cendres ? Est-ce que Jack lui a confié la boîte, après avoir gravé l’œil dans le béton, en lui disant : “Écoute Nick, les choses sont en train de déraper à cause de ces foutus agents ; s’il m’arrive quoi que ce soit, je crèverai ici, pile sur ce symbole, et tu devras me ramasser et m’envoyer à mon fils” ?

N’importe quoi. Ça n’a pas pu se passer comme ça. Lemery ne m’a pas dit la vérité.

Putain de fermier à la con.

Je suis réveillé maintenant, réveillé et debout ; j’enfile mes chaussures, j’ai un peu de mal avec les lacets à cause de mes bandages. Je n’arrive pas à faire des ganses alors je fais des nœuds plats, je reste assis un instant sur le bord du lit pour dissiper un vertige, puis je me dirige vers la porte.

Fermée à clé.

Voici un pot de chambre plein de merde, et qui sent l’égout.

OceanofPDF.com

Enfouissement de l’urne

C’est la première fois que je force une fenêtre. Heureusement, le centre médical Paracelse n’est pas un établissement hautement sécurisé, et les paumelles de la fenêtre cèdent sous mon troisième assaut. Je suis au premier étage (enfin au second, pour les Américains), mais je me dis que les buissons qui sont là-dessous, les mêmes qui longent la route par où nous sommes arrivés, vont amortir ma chute. Dans ma tête, j’ai l’image des membres de *L’Agence Tous-Risques* qui se jettent du haut d’un immeuble, les jambes tendues en avant, le corps à l’équerre, et qui atterrissent sur des toits de voitures. Ça a l’air marrant, à faire. Une fois, à Nottingham, j’avais caressé l’idée de m’y essayer, la haie de troènes sous ma fenêtre devait servir de matelas de fortune ; j’étais debout sur le rebord de la fenêtre, quand la haie avait commencé à prendre un air plus épineux, moins matelassé ; du coup, je n’ai jamais essayé. Sauf que là, je n’ai plus vraiment le choix.

Je fais le tour de la chambre pour voir s’il n’y a pas quelque chose qui pourrait m’être utile. Il n’y a rien. J’envisage de nouer les draps entre eux pour assurer ma descente, mais ça va me prendre du temps et vu l’état de mes mains, je ne pourrais pas m’agripper assez fort ; je ne pourrais même pas faire les nœuds.

Le rebord de la fenêtre me scie le dessous des cuisses. Je ne comprends pas comment ils arrivaient à rester dans cette position assise, les gars de *L’Agence Tous-Risques.* Il me semble que pour y arriver, il faut prendre de l’élan ; ici, c’est impossible. En équilibre au bord de l’abîme, la haie me paraît beaucoup moins accueillante, moins confortable, à l’instar des troènes, jadis. Car sous le duvet traîtreusement fin du feuillage, d’épaisses branches noueuses malmenées par des années de cisailles vicelardes, dardent vers le haut leur forme en V qui a peut-être été conçue précisément pour embrocher les génitoires des mâles exécuteurs de plongeons.

La terre est vraiment basse.

Dans le bref instant qui précède ma chute, je me visualise depuis l'intérieur de l'hôpital, par-dessus l'épaule d'un garçon de salle qui me tournerait le dos pour farfouiller dans un fichier ou prendre des flacons dans une vitrine. C'est précisément le moment où, dans une comédie, le héros, sous le seul regard de la caméra, passe comme un bolide devant une fenêtre, tel un sac de patates qui va atterrir dans une nuée de brindilles, de poussière et de feuilles mortes. Dans un film, c'est drôle. Dans la vie réelle, ça fait mal. Vachement. Dans la vie réelle, le héros n'arrive pas à bouger pendant plusieurs minutes. Dans la vie réelle, le héros saigne.

Comment se fait-il qu'à douze ans, j'étais beaucoup plus raisonnable avec ce genre de trucs ?

Je traverse Atomville en courant, courbé en deux, je me tapis derrière murs et buissons à chaque fois que c'est possible. Après l'église Balmerisée, je dépasse le bâtiment fédéral et la bibliothèque décorée de B52. Je ne sais que penser. Je ne sais qui a raison, qui a tort, qui dit la vérité. *Voici un récipient plein de déjections qui sentent très fort, et nul ne peut en supporter l'odeur.* Je me retrouve dans le jeu vidéo de ma propre vie, dans le film de ma vie, sauf que contrairement à la version imaginaire de la vie de n'importe quel crétin banlieusard gavé de médias et doté d'un gros cul, il y a quelque part quelqu'un qui regarde réellement cela. 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, la vidéo est diffusée quelque part, je suis en représentation. Je passe au *Truman Show* ; le *Cooper Show*… Sauf que dans ma version, à la fin il n'y a pas de grosse bulle à percer, pas d'évasion truquée en bateau, pas de finale dramatique avec conclusion simpliste, aucune chance de revenir à la sauvegarde précédente. Dans ma version, je pourrais faire le tour du monde deux fois sans jamais rencontrer le réalisateur, sans jamais voir un seul spectateur en train de jouer son rôle. Dans ma version, je n'ai pas le moindre espoir de découvrir qui essaie de me venir en aide, qui essaie de me piéger, qui ment, qui dit la vérité.

Parce que tout le monde ment. Ils ne peuvent pas s'en empêcher. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de vérité. Ici, personne n'a la moindre idée de ce qui est vrai ou faux, de ce qui est mauvais ou de ce qui pourrait être mieux. Personne n'appréhende guère plus qu'une petite partie du tableau. C'est un gâchis et rien d'autre. J'ai toujours détesté le gâchis ; toujours eu l'impression que le gâchis voulait ma peau, toujours suspecté qu'un jour ou

l’autre, le gâchis en aurait marre que j’essaie de lui imposer sans cesse ma logique, qu’il se dresserait contre moi et m’éjecterait en lâchant un énorme rot. Fais gaffe, Cooper ! Il arrive ! *Voici un vase plein d’engrais d’une force sans égale.* Cours ! Cours ! N’arrête pas de courir ! Cours comme tu n’as jamais couru, comme tu n’as plus couru depuis que tu étais un gamin filant à travers les bois de Cornouailles, fuyant un vieux musée de la mine que ton père était en train de cambrioler, comme tu n’as plus couru depuis que tu as fui Jack et Shannon dans la grange. Anime tes jambes, gonfle tes poumons, laisse-toi porter. Ça fait du bien, tu te sens bien. Cela fait le vide dans ta tête, cela t’aide à reprendre les commandes. Cours, Cooper. Cours, Ash. Vas-y. Cours. *Voici de quoi faciliter la croissance et augmenter la puissance.*

Quand Liz ouvre la porte, je me faufile à l’intérieur de la chambre.

— Cooper… » Elle voit mes bandages, mon visage rougi dégoulinant de sueur, mes fringues déchirées, mes lacets noués n’importe comment. « Oh là là, mais qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— Prends tes clés de voiture. J’ai besoin que tu m’aides.

— Seulement si tu me dis ce qui se passe. »

Je la regarde droit dans les yeux. « S’il te plaît, prends tes clés. On n’a pas beaucoup de temps. Je te dirai tout en chemin. »

Mais je ne le fais pas. À part les indications nécessaires pour sortir d’Atomville, nous ne parlons pas du tout. Je ne suis pas prêt.

Le portail se situe juste en face d’un château d’eau, comme l’a dit Lemery, et vu que c’est le seul repère significatif sur cette portion de route, nous trouvons sans difficulté le carrefour qui mène à sa ferme. Passé le portail, un chemin de terre nous mène à travers une plaine, puis nous gravissons une petite colline au sommet de laquelle une maison et plusieurs granges sont abritées sur trois côtés par des peupliers, le quatrième étant dégagé pour permettre à la maison de jouir d’une jolie vue, dans la direction d’où nous sommes venus.

La camionnette de Lemery est garée devant ; L’Herme est dressée à côté, toujours couverte de chaînes et de cordages. Aucun signe de Lemery.

Liz se gare, tire le frein à main, éteint le moteur. « Bon, dit-elle. On y est. Alors… Qu'est-ce qui se passe ? »

J'écoute le silence. Le moteur cliquette. « Est-ce que tu as pris ta décision ? » Elle détourne les yeux, regarde par sa vitre. Peut-être qu'elle regarde L'Herme. Peut-être qu'elle regarde la maison. Peut-être qu'elle regarde les arbres.

— Et si je ne l'ai pas prise ?

— Dans ce ca,s je descends, tu fais demi-tour, tu retournes vivre ta vie, et toi et moi, on ne s'adresse plus jamais la parole.

— Aussi simple que ça ?

— C'est toi qui dois faire un choix Liz, pas moi.

— Ce qui va se passer maintenant… est-ce si important ? »

Je soupire, me disant que j'aimerais bien être fumeur ; ce serait le moment idéal pour allumer une cigarette. « À l'échelle cosmique non, ce n'est pas important, c'est même inepte et sans intérêt. Mais c'est important pour moi. C'est même le truc le plus important. »

Elle attend, se renfonce dans son siège, lève les yeux pour contempler le toit, ferme les yeux. « D'accord, je choisis… toi.

— Sûre ?

— Oui.

— Tu démissionnes ?

— Je ne peux pas te promettre ça. En tout cas, je ne leur dirai rien.

— Il est possible qu'ils ne te laissent pas le choix.

— Alors je démissionnerai.

— Croix de bois, croix de fer ?

— Si je mens, je vais en enfer.

— J'espère que tu ne me racontes pas d'histoires.

— Non. » Elle ouvre les yeux, se penche vers moi, m'embrasse fermement sur la joue. « Si je mens, je vais en enfer. »

Je sens mon visage s'échauffer, tout comme mes mains auparavant, et devenir au moins aussi rouge. Nous restons assis un moment à nous dévisager, gênés par cette intimité soudaine.

— Bon… c'est d'accord, dis-je.

— Alors ? demande-t-elle, toujours aussi pragmatique. Qu'est-ce qui va se passer ? »

Je respire un grand coup, laissant retomber une partie de la tension. « Ce qui se passe ? Pour commencer, Jack n'est pas mort. »

Et puis je lui déballe tout. Enfin, presque tout.

Après quoi, nous sortons de la voiture et nous dirigeons vers la maison pour y chercher Lemery. Je m'apprête à tirer la contre-porte pour frapper à l'entrée principale quand je le vois, allongé sur une balancelle au bout du porche, profondément endormi.

Je m'approche et lui secoue une épaule. « Debout les p'tits n'enfants !

— Cooper, hé ! » Le fermier se met en position assise, y reste un moment, la tête entre les mains, coudes sur les genoux, essayant de se réveiller. L'achèvement du processus semble impossible sans sa casquette, qui pend à un clou, à portée de sa main. Il l'attrape, la met. « Quelle heure est-il ?

— 5 heures.

— Merde. Ken va arriver d'une minute à l'autre. Alors, l'hôpital ?

— Tranquille…, dis-je. Où sont les cendres ?

— Dans le camion.

— Vous ne les avez pas encore insérées ?

— Non. Il faut être deux.

— Dans ce cas, allons-y maintenant. »

Liz et moi, nous attendons en silence sous le porche, regardant les mouches voler pendant que Lemery va nous chercher un verre d'eau. Puis on le suit à la Subaru. Il y grimpe, la fait reculer, descend la flèche hydraulique et, quand le palan est à la bonne hauteur, j'insère le nœud coulant qu'il a préparé plus tôt, puis je lève les pouces pour lui signaler que c'est prêt à soulever. Le moteur gémit, les pneus mordent la terre, et L'Herme s'élève de quelques dizaines de centimètres. Je fais signe de mettre en panne, puis je me mets à quatre pattes pour jeter un œil en dessous.

— Il y a quatre écrous ; il va nous falloir une clé. »

Lemery descend du siège du conducteur, prend un jeu de clés à pipe ainsi que quelques blocs de bois qu'il dispose sous la masse oscillante. Il

trouve la bonne tête au deuxième essai, la fixe à la clé à cliquets, puis se met à dévisser les écrous. Comme ils sont graissés et parfaitement ajustés, ils viennent facilement. Quand il les a à moitié dévissés, il confie la clé à Liz, lui disant de finir pendant que nous soutenons la plaque de granit qui sert de pied à la statue.

— Prêt ? dis-je quand le dernier écrou a été ôté.

— Prêt », répond-il. Ensemble, nous faisons jouer l'épaisse dalle, d'un côté puis de l'autre.

Pendant un moment, on a l'impression qu'elle ne veut pas bouger, mais d'un coup elle me tombe dans les mains et son poids me coupe le souffle. Première fois que je suis ravi d'avoir des bandages ; sans eux, je ne crois pas que j'aurais pu tenir la prise.

Nous déposons tant bien que mal la dalle sur les blocs, juste avant que mes forces ne m'abandonnent ; puis je fais une pause, les mains sur les genoux, pour permettre à l'oxygène de circuler à nouveau dans mes bras, mes mains et mon dos. Il m'est difficile de croire que je suis bien là, avec la sculpture, enfin. Je regarde Lemery droit dans les yeux, puis Liz, et l'espace d'un instant j'oublie tous les mensonges, tous les secrets. Au coin des yeux, je devine le picotement des larmes.

Liz sourit très légèrement et pose une main sur mon bras. « Bien joué, Cooper, dit-elle. Tu y es arrivé. »

Je ne dis rien, je la regarde, essayant de voir ce qui se cache derrière ses yeux.

— Allez, il faut le faire, dit Lemery.

— Ouais, ouais. » Posée sur les blocs, la dalle forme une sorte de siège, sur lequel je m'assois pour regarder le dessous de la sculpture, histoire de voir ce que nous avons mis au jour. Bien sûr, il y a une cavité, à l'instar de l'ourson géant, comme l'avait annoncé Depaoli. Circulaire, d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre, pleine.

Ce qui est coincé dedans a besoin d'un petit coup de main avant de se dégager.

C'est un genre de thermos en acier, très lourd, de cinquante centimètres de haut, magnifiquement exécuté : un parfait cylindre de métal aux lignes d'une grande finesse, dont le couvercle occupe le quart supérieur. Toute la surface est décorée des mêmes fioritures que j'ai vues sur le socle du tuyau,

au SURGEX ; le sommet est gravé de l’Œil d’Horus, dans la version du *circulus quadratus* à trois côtés.

Je le donne à Liz en lui demandant de dévisser le couvercle ; à cause de mes bandages, je n’arrive pas à bien agripper le métal. Elle doit le caler entre ses pieds avant d’arriver à le faire jouer, mais quand il commence à se dévisser, le reste se déroule sans anicroche. Juste avant de l’enlever complètement, elle s’arrête.

— Tu ne crois pas… Tu ne crois pas qu’il y a quelque chose de dangereux à l’intérieur, n’est-ce pas ? me demande-t-elle en jetant un coup d’œil à mes bandages.

— Non.

— Tu es sûr ?

— Pratiquement, oui. Tu veux que je finisse ?

— Non, ça va aller. »

Facile à dire. En donnant le dernier tour de poignet, elle fait une grimace et détourne le visage, exactement comme moi je l’avais fait quand j’ai ouvert la boîte de café à Featherbrooks. Mais rien n’en surgit et c’est indemne qu’elle me tend le flacon ouvert. Je le prends et plonge le regard dans la cavité interne, qui fait une dizaine de centimètres de diamètre et dont la paroi est polie comme un miroir. Tout d’abord, il me paraît vide. Puis je distingue un petit objet tout au fond, un objet brun aux formes souples. Je retourne le flacon pour le laisser tomber à terre.

C’est une fine lanière de cuir enroulée sur elle-même. Je me baisse, la ramasse, la dénoue avec soin. Assoupli par le temps, le cuir se déroule sans difficulté. Au milieu, accroché à la lanière comme un pendentif, se trouve un minuscule osselet de forme incurvée.

— Qu’est-ce que c’est ? demande Liz.

— Une bulla tympanale, dis-je en forçant les mots à franchir la boule que j’ai dans la gorge. Je t’en ai parlé, tu te souviens ? C’est celle que Jack a extraite de l’orque pour la donner à Lune.

— Et maintenant, il te la donne à toi ? dit Liz doucement, persuadée qu’elle a tout compris.

Il devait savoir que c’était moi qui l’avais tout du long, il devait savoir que je mentais, que j’étais envieux, jaloux, il connaissait ma cachette. Il a

dû aller la prendre quand il est parti, quand je l'ai trahi. « Apparemment, oui. »

Je ne peux m'empêcher d'en venir aux larmes. Il faut que je regarde ailleurs. Lemery s'avance et me passe un bras sur les épaules. Liz prend mes mains bandées dans les siennes.

— L'Archer d'Amesbury avait un fils, vous savez, dit Lemery. Il a été enterré non loin, et il portait aussi de l'or dans sa chevelure. Il était né en Angleterre. Tout comme vous.

— Ça suffit, Lemery. Ça n'a rien à voir. »

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, la referme. « Bon, dit-il.

— C'est Jack qui a allumé l'incendie, n'est-ce pas ? » dis-je en adressant à Liz un regard implicite.

Le fermier acquiesce. « Il n'était pas à l'intérieur quand le feu a détruit l'atelier », dis-je. Lemery me regarde puis il baisse les yeux. « Et il n'est pas mort », ajouté-je.

— Je ne pense pas, non.

— Alors, allez-vous me dire ce qui s'est vraiment passé ? »

Il fronce les narines, s'éclaircit la gorge, rajuste sa casquette un peu plus fermement sur son crâne. « C'est à cause de Thot, dit-il enfin. C'est ce qui a provoqué la rupture. Quand ils l'ont tué, Jack a su qu'il ne pourrait pas tenir le coup ; il savait qu'ils reviendraient, qu'ils ne le lâcheraient pas jusqu'à ce qu'il s'en aille. Alors il leur a préparé un petit cadeau d'adieu. Il a piégé l'atelier avec des bombes à base de fertilisants, des câbles enterrés et des produits incendiaires ; chaque nuit après ça, il rampait hors de l'atelier pour aller dormir dans un sac de couchage, un peu plus loin dans le désert. Et puis une nuit : boum. Il s'est assis, a regardé l'incendie un moment et ensuite il est venu ici, comme prévu. Je lui avais préparé un vieux tacot, auquel on avait mis des plaques d'un autre État ; dedans il y avait un sac de fringues et quelques affaires personnelles. Et puis il est parti.

— Pour où ?

— Honnêtement, je n'en sais rien.

— Il va passer le reste de sa vie à s'enfuir ?

— Il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre. Toutes ses conneries avec des matériaux radioactifs, toutes les cigarettes qu'il a fumées… ça finit

par se payer, et cher. Il a eu de sales cancers qui se sont développés dans son corps. Vous connaissez Jack ; il n'était pas du genre à avoir une mutuelle, et ce n'est pas la Sécu qui le remettrait d'aplomb, et puis de toute façon il était déjà bien trop tard. Il voulait surtout s'assurer que pour les quelques mois qui lui restaient, il pourrait vivre en liberté. »

Ma question suivante coule de source. « Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Pourquoi m'avoir fait courir à gauche et à droite ?

— C'était l'idée de Jack. Il voulait que vous compreniez tout par vous-même. Si vous n'y étiez pas arrivé, ou si vous n'aviez pas voulu, il se disait que ça valait mieux pour vous de croire la même chose que tout le monde.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Cooper. Je pense que c'est entre vous et lui que ça se passe. Peut-être qu'il ne vous croyait pas capable d'encaisser la vérité. Pas tant que vous n'aviez pas une chance de voir les choses de son point de vue à lui.

— Pas capable d'encaisser la vérité ? Je suis son *fils.*

— Oui, mais ces dernières années, comment dire… vous étiez un peu passé à l'ennemi, non ? Et puis Jack vous avait abandonné. Pour ce qu'il en savait, vous le haïssiez peut-être au point qu'à la minute où vous auriez découvert qu'il n'était pas mort, vous seriez allé en avertir Todd et compagnie, leur dire de se mettre à sa recherche. »

Et voilà. J'ai réussi à me dépêtrer d'un souvenir coupable pour m'engluer dans un autre. Apparemment, c'est ça la vie. Je cligne des yeux, les détourne de Lemery pour regarder au bas de la colline, par la trouée entre les arbres, là-bas vers Atomville au-delà de laquelle se couche un soleil entaché de nuages tandis qu'aux alentours la terre (le ruban de la Chiawana, les vastes étendues que forment les Zones) se perd peu à peu dans le flou. J'ai l'impression de me retrouver seul à la proue d'un navire, de mon navire, seul au sommet d'une gigantesque étrave, pas d'autre bâtiment en vue, rien d'autre devant moi que la mer ondoyante et, pour m'assister dans ma navigation, le soleil, la lune et les étoiles. Cette sensation, je m'y laisse aller pendant un bon moment, et pendant un bon moment il ne se passe rien, puis peu à peu je reviens à moi, comme un boomerang, je m'aperçois que je respire, que je respire naturellement, avec aisance, par bouffées profondes et dégagées, que l'air s'engouffre dans mes

poumons en explorant des recoins dont j’avais oublié l’existence même, dont je n’avais pas réussi à me servir depuis vingt ans.

Enfin, il retentit dans le ciel, hachant l’espace autour de nous : le bruit des pales.

L’hélicoptère décrit un cercle, puis deux, se pose à une trentaine de mètres de la maison. C’est un Black Hawk aux flancs ouverts, avec des roues au lieu de patins. Quand les roues ont touché terre, Ken saute et vient vers nous en courant plié en deux. Avec un formalisme étrange, nous nous serrons tous la main, bien qu’il soit impossible de ne pas lire la crainte sur son visage. Il y a urgence.

— Alors on le fait, ce truc ? hurle-t-il à Lemery pour couvrir le boucan.

Lemery ne lui répond pas et me regarde.

— Pour moi, c’est bon, dis-je.

Ken me demande si je veux l’accompagner.

Je secoue la tête. « Je crois que je vais rester ici, merci. » J’ai envie de dire à Lemery que je n’ai plus rien à voir avec cette histoire, que Jack n’est pas là-dedans, et s’il croit que c’est la chose à faire, qu’il la fasse ; qu’il connaissait mon père bien mieux que moi. Mais à quoi bon dire tout ça, puisqu’on sait que c’est vrai ? J’ai trouvé bien plus que ce que j’étais venu chercher.

Tout ce qui reste à faire, c’est de remonter L’Herme et de la préparer pour son dernier voyage. Les cendres sont toujours sur le siège arrière de la Subaru ; je vais les prendre, les verse dans le flacon et le referme, en faisant attention cette fois à ne pas m’en mettre sur les mains. J’insère le flacon dans son compartiment et pendant que Ken et Lemery soutiennent la dalle, Liz et moi nous revissons les écrous.

Quand c’est terminé, Lemery met la sculpture en position puis attend à son côté que Ken vienne au-dessus avec l’hélico. Centimètre par centimètre, un treuil descend ; Lemery le crochète au jeu de chaînes. Puis il se recule et adresse un signe à Ken qui, lentement, très lentement, commence à s’élever. Centimètre par centimètre, L’Herme s’élève dans les airs puis, quand elle n’est plus qu’à trois mètres du fuselage, l’appareil vire et s’éloigne.

Il passe au-dessus des peupliers, vole au-dessus du damier que décrivent les récoltes, au-dessus de la steppe aride, au-dessus de la rivière clairsemée de canots amateurs de couchers de soleil, contourne l’orée d’Atomville et s’enfonce au cœur des Zones. Il va vers l’un de ces coins de terre ocre

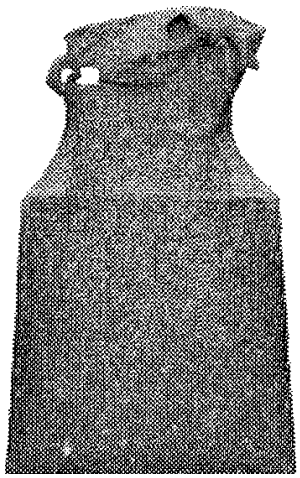
perdus au milieu du labyrinthe toxique des tranchées oubliées sur lesquelles L'Herme veillera comme Jack le voulait, silencieuse comme un épouvantail, isolée comme une sentinelle, pendant dix mille ans, jusqu'au jour où les Zones auront disparu, où les États-Unis auront disparu, où tout ce qui nous est familier aujourd'hui ne sera même plus de l'histoire et sera oublié, jusqu'au jour où les enfants des enfants de mes enfants, et les enfants des enfants des enfants de Liz, et ceux de Lemery, de Cathy, de Ken, de Bill, de Pat, de Cox et peut-être même, oui, ceux de Todd, jusqu'au jour où ils reviendront dans cet endroit pour la découvrir là, qui les attend, seule.

Nous restons tous les trois debout, regardant le T décrit par l'hélico et L'Herme disparaître à notre vue. Le processus est lent et progressif : d'abord le T devient un segment, puis le segment se transforme en deux points superposés, puis les deux points fusionnent et s'amenuisent jusqu'à ce qu'enfin, ils s'enfoncent dans un cumulus couleur de plomb, avant d'être transmutés en un éclat d'or pur par le soleil couchant. Je plisse les yeux ; l'hélico n'est presque plus visible ; c'est le dernier aperçu de Jack, mon père, que j'aurai jamais.

Je fais un geste de la main.

Les autres font de même. Ensuite, Liz me prend par la main et Lemery nous accompagne à l'intérieur de la maison où nous faisons du café en attendant la police.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

Note de l’auteur

Ce livre est tiré d’une histoire vraie.

Si ce livre était un film, c’est sans doute la phrase que le studio ferait figurer à peu près maintenant (ou peut-être plus tôt, pendant le court intervalle de temps qui suit la fin du générique et précède la première réplique du dialogue). Et je serais donc là, moi l’auteur maussade, assis au milieu du public de la première (n’ayant pas été invité à visionner les prises ni à assister aux séances préliminaires), pestant en silence (puis plus tard, pestant à haute voix, certainement ivre, lors de la petite fête consécutive, après mon cinquième verre de vin) parce que « ce n’est pas ça du tout », ce n’est pas « tiré de », mais « inspiré par », et puis ce n’est pas « de l’histoire », mais « de la vie et de l’œuvre ». Après quoi, une âme charitable me taperait gentiment sur l’omoplate, me pousserait dans un taxi et m’expédierait dans les bras de Morphée… ou toute autre destination où je ne pourrais commettre plus de ravages que je n’en aurais déjà causés.

Mais cela n’est pas en train de se produire, en tout cas pas maintenant. Maintenant, c’est lundi matin, je suis rigoureusement sobre, je n’ai même pas encore bu ma première tasse de café, je maîtrise le cours de mon existence autant que faire se peut, et j’entends profiter de cette opportunité tant qu’elle est à ma portée. Donc. « Ce roman est inspiré de la vie et de l’œuvre d’un artiste. » L’artiste ? James L. Acord, sculpteur, dont j’ai entendu parler pour la première fois lorsqu’il est venu donner une conférence à la London’s Royal Institution en février 1998. Une grande leçon, déclarèrent certains, voire un événement déterminant et fondateur, et que pourtant, bien que j’y fusse invité et tout à fait déterminé à y assister, j’ai réussi à manquer, ayant mal noté la date dans mon agenda. Par bonheur, je parvins à combler cette lacune en négociant (en resquillant) une entrevue avec ce singulier Américain, en me saoulant avec lui puis en

passant le plus clair des deux journées suivantes dans des bars d'hôtels et divers pubs, les mains pleines de boissons variées, proche de l'émerveillement, frôlant parfois l'incrédulité, à l'écouter de toutes mes oreilles me noyer sous un torrent d'histoires plus extraordinaires les unes que les autres, me racontant ses quinze années de quête dans le but de faire de l'art avec des déchets nucléaires.

Je fus captivé et je l'étais encore à la fin de la semaine ; j'avais même ta certitude que je le resterais, aussi je demandai à Acord ce que ça lui ferait si j'utilisais certaines de ses histoires pour servir de toile de fond à mon prochain livre. Il a dû penser que je ne me remuerai jamais suffisamment le popotin pour y arriver, puisqu'il me répondit « Bien sûr, pourquoi pas ? Tu fais comme tu le sens… » ou quelque chose d'équivalent.

Toutefois, il stipula une condition, une seule. Je pouvais l'interroger autant de fois que je le jugeais nécessaire, je pouvais m'abreuver à sa source pour les faits, les contacts, les conseils, je pouvais même intégrer ses œuvres d'art à mon texte si je le désirais (ce que j'ai fait ; oui, je l'ai fait… et les illustrations qui figurent en tête des trois parties sont aussi de lui, encore qu'il les ait dessinées exprès pour le livre), mais je ne devais jamais, au grand jamais, pour quelque raison que ce soit, lui demander de lire le résultat final, de peur qu'il ne regrette sa générosité et la foi qu'il avait placée en moi. Ce pourquoi je ne le ferai pas. Ce que je ferai tout de même, Jim, c'est te demander de lire cette page-ci, afin que tu saches quel plaisir, quel honneur et quel apprentissage ç'a été de travailler avec toi en tant qu'artiste et de te connaître en tant qu'être humain.

Car bien sûr, en me prêtant sa vie, James Acord m'a aussi prêté ses amis, ses relations et ses collègues, que j'ai fini par connaître au fil des dernières années et qui, tous sans exception, m'ont accueilli avec toute la franchise et la confiance dont peut rêver un auteur. En particulier, je tiens à remercier Carey Young pour avoir émis l'hypothèse vérifiée que James Acord, c'était « dans mes cordes » ; tous les gens à l'Arts Catalyst pour avoir fait venir Jim à Londres ; Bill Happel pour m'avoir prêté sa cabane dans le Vermont ; Jed Brignal et ses amis pour leur hospitalité et les peintures d'aura ; Simon Franklin pour m'avoir tuyauté sur le fonctionnement d'un réacteur nucléaire ; Wanda Munn, Gerry Woodcock, John Stang, Bob Schenter, Russell Jim, Jerry Williams, Norm Ackley, Frank

Gaylord, Tom Bailie et Greg et Debora Greger pour leurs aperçus non frelatés de la vie sur un site nucléaire US ; Philip Schuyler pour avoir creusé l'histoire de la vie réelle de Jim ; et Tom Putnam, Brian Freer, Arthur Aubry, Linley Storm et surtout Philip, Judy, Alex et Julia Munger, sans l'hospitalité, la générosité et la confiance desquels ce livre n'aurait jamais été terminé, ni même commencé.

D'autres remerciements s'adressent à : Drew Heinz et tout le personnel de la Hawthornden House pour m'avoir donné le temps et l'espace dont j'avais besoin pour sortir le livre d'une ornière particulièrement tenace où il s'était fourvoyé ; Marion Mazauric et tous les gens de La Laune pour m'avoir plus tard rendu le même service ; Jonny Geller et tous les gens de chez Curtis Brown pour avoir joué le jeu jusqu'au bout ; Leo Hollis, Mary Mount et tous ceux de chez Viking pour avoir misé leurs jetons sur moi ; Amit Gupta pour son conseil propice au sujet du titre ; Jann Turner pour avoir erré dans les collines avec moi, accompagnant les divagations de ma version bêta ; Dave Wark, Lise Autogena, Liz Bailey, Armin Medosch, Jon Bradshaw, Peter Carty et Ian, Indira et Steve pour diverses recherches –, ainsi que ma famille et les amis trop nombreux pour les citer tous, qui m'ont rendu trop de services et accordé trop de faveurs pour que je puisse en donner la liste complète. Même si ce n'est pas toujours l'impression que cela donne, écrire un roman est une activité de groupe, et si l'auteur finit par se jeter du haut de la falaise, c'est seulement parce que derrière lui, une brochette de gens généreux ont répondu présent et tiennent solidement la corde (non sans dodeliner du chef en silence devant le spectacle hautement imprudent qui se déroule sous leurs yeux). Rôle qui ne doit pas toujours être facile à assumer, j'en suis conscient. Merci[{6}]*, donc.*

En conclusion, je voudrais dire (si la chose n'est pas assez claire) que Jack D. Reever ne constitue pas une tentative de personnification de l'artiste James L. Acord, et que les diverses interprétations des œuvres de Reever qui émaillent ce roman ne constituent aucunement des commentaires des œuvres de Jim Acord (même lors des rares fois où les deux se rejoignent). Jim Acord m'a permis d'emprunter sa vie et son travail pour en faire le cadre où inscrire ma propre œuvre de fiction, et c'est ce que je me suis efforcé de respecter.

Puissiez-vous y *trouver quelque chose qui en vaille la chandelle.*

James Flint, 2003

OceanofPDF.com

Notes

[1] En français dans le texte (NdT).

[2] Ash signifie à la fois cendre et frêne en anglais (NdT).

[3] « Dans le désert, sur un cheval qui n’a pas de nom/Dans le désert, on oublie comment on s’appelle… » (NdT).

[4] Edward Teller fut le M. Nucléaire des États-Unis tout au long de la guerre froide, et plusieurs fois conseiller auprès de la Maison Blanche (NdT).

[5] Fondés par un ancien entraîneur de football, les Promise Keepers (« Teneurs de promesse ») sont des hommes militants chrétiens dont le credo est “virilité et pureté des convictions”. Le président actuel est un lieutenant-colonel en retraite des services secrets de la marine US, auquel les membres prêtent allégeance (NdT).

[6] Ajoutons à cette longue cordée les noms des personnes qui ont aidé le traducteur à se jeter lui aussi du haut de cette falaise : H. Louis Tanguy pour ses lumières nucléaires ; Philippe Armand pour ses étincelles électro-acoustiques ; Stéphane Dailly pour son brillant œil-de-lynx ; Sarah pour son amour des chevaux ; Ayerdhal et Florence pour leur hospitalité cristalline ; Astrid Bazaille pour d’aveuglantes raisons ; enfin, James Flint pour le tranchant de ses éclats. À tous, merci (NdT).

OceanofPDF.com